



# HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

*TOME TROISIÈME.*

# HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

*TOME TROISIÈME.*

# HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE,

*OU*

## ANNALES DE CET EMPIRE;

*TRADUITES DU TONG-KIEN-KANG-MOU,*

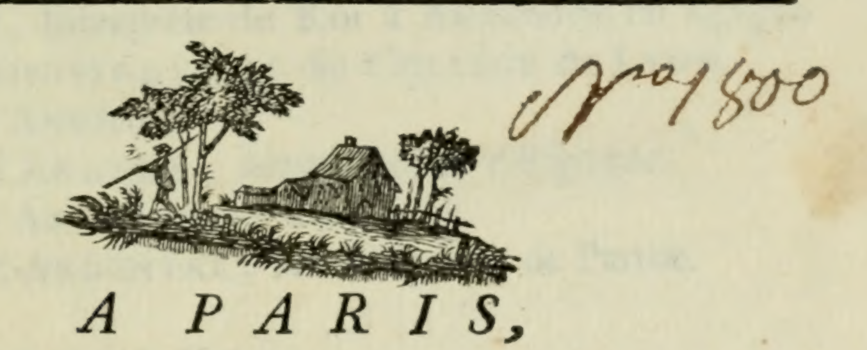
PAR le feu Père JOSEPH-ANNE-MARIE DE MOYRIAC DE MAILLA, Jésuite François, Missionnaire à Pékin :

*Publiées par M. l'Abbé* GROSIER,

*Et dirigées par M.* LE ROUX DES HAUTESRAYES, *Conseiller-Lecteur du Roi, Professeur d'Arabe au Collége Royal de France, Interprête de Sa Majesté pour les Langues Orientales.*

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur *KANG-HI*, & gravées pour la première fois.

*TOME TROISIÈME.*





*A PARIS,*

Chez { PH.-D. PIERRES, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.
CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques. }

M. DCC. LXXVII.

*AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.*



# SUITE DES NOMS

## *DE MESSIEURS LES SOUSCRIPTEURS, par ordre alphabétique.*

Monſeigneur le Prince de CONDÉ.

S. A. R. Monſeigneur l'Infant Duc de PARME.

S. A. Electorale Monſeigneur le Duc de BAVIERE.

S. A. Electorale Monſeigneur le Duc de SAXE.

### A.

MM. de l'ACADÉMIE d'ARRAS.
M. ADANSON, Interprète du Roi à Alexandrie en Égypte.
MM. les ADMINISTRATEURS du COLLÉGE de LYON.
M. le Baron d'ANGERS.
M. le Comte d'ARANDA, Ambaſſadeur d'Eſpagne.
Monſeigneur l'ARCHEVÊQUE de LYON.
M. le Comte d'ARGENTAL, Ambaſſadeur de Parme.
M. AUCANE.
M. AUREL, Libraire à Valence.
M. le Chevalier d'AUVERGNE.

B.

M. BAILLY, de l'Académie des Sciences.

Dom de BAR, Prieur de l'Abbaye de Saint Remi de Rheims.

M. de la BAUCHE, père, Seigneur de Bazeilles.

MM. BAUER, TREUTTEL & Compagnie, Libraires à Strasbourg.

M. le Marquis de BEAUCOURS, Conſeiller au Parlement de Bretagne.

M. BERGERET, Libraire à Bordeaux, *pour deux Exemplaires.*

M. BERTIN, Tréſorier des Parties Caſuelles.

M. BOËNER DE LORME, Tréſorier de France.

M. le Chanoine BONACCORSI.

M. de BONNAIRE, Ecuyer, Valet-de-chambre du Roi.

M. BONTHOUX, Libraire à Nancy.

M. de la BORDE, Fermier-Général.

M. le BOUCHER, le jeune, Libraire à Rouen, *pour quatre Exemplaires.*

M. le Marquis de BOURRON, Officier aux Gardes-Françoiſes.

M. de la BOVE, Intendant de Bretagne.

M. de BOYNES, Miniſtre d'État.

M. le Comte de BRISAY, Meſtre de Camp de Dragons.

C.

M. CAPITAINE, *pour onze Exemplaires.*

M. l'Abbé CARBON, Chanoine de l'Egliſe de Rheims, Prieur-Commendataire de Belval.

MM. Paul CARIS & BERTRAND, Libraires à Cadix.

M. CASIN, Libraire à Rheims.

M. l'Abbé de CÉSARGES, Grand-Maître de l'Oratoire du Roi.

M. CHABOCEAU GRAND-MAISON, Libraire à la Rochelle.

M. CHALUMEAU.

MM. CHAPPUIS, frères, Libraires à Bordeaux, *pour trois Exemplaires.*

M. du CHATEL, Officier aux Gardes-Françoiſes.

M. CHATELAIN d'ESSERTINES, Avocat du Roi, en la Sénéchauſſée de Beaujollois.

Madame la Marquiſe de CHATENOIX.

M. CHENOT.

M. le CLERC, Libraire à Paris, *pour trois Exemplaires.*

M. l'Abbé de la CLUE.

M. le Comte de COIGNY.

M. le Préſident de COTTE.

M. de CURSOL, Conſeiller de Grand'Chambre au Parlement de Bordeaux.

D.

M. J. J. DELISSE, à Ville-neuve d'Agenois.

Madame DESAINT, Libraire à Paris.

M. DIGNE, Conſul de France, Expéditionnaire en Cour de Rome, & Directeur de Poſtes, à Rome.

M. DUPLAA, Préſident au Parlement de Navarre.

M. DUPRÉ, Receveur-Général des Domaines du Clermontois, à Stenay.

M. DURAND, neveu, Libraire à Paris.

E.

M. le Comte d'EGMONT, Lieutenant-Général des Armées du Roi.

Madame la Comteſſe d'EGMONT.

Monſeigneur l'EVÊQUE d'AGDE.

Monſeigneur l'EVÊQUE de LIMOGES.

F.

M. de la FERTÉ, Intendant des Menus Plaiſirs du Roi.

M. FLOISSAC, Secrétaire du Roi.

M. de FRICAMPS.

## G.

M. l'Abbé GARNIER, Inspecteur du Collége Royal, de l'Académie des Belles-Lettres, Historiographe du Roi & de Monsieur.

M. le Marquis du GAST, ancien Officier aux Gardes-Françoises.

M. GILLY, ancien Directeur de la Compagnie des Indes.

Madame la veuve GIROUD, Libraire à Grenoble, *pour trois Exemplaires.*

M. GOGUÉ, Libraire à Paris.

M. GOUDARD, l'aîné, Négociant à Lyon.

M. le Marquis de GUEYDAN.

M. le Comte de GUIBERT.

## H.

M. HERMIL, Libraire à Naples.

M. HILAIRE, Libraire à Paris.

M. HOCHEREAU, Libraire à Paris.

M. HOUDOU.

M. HUGUET de MONTARAN, Secrétaire du Conseil-Royal des Finances.

## I.

M. ILLHARRART de la CHAMBRE, le jeune, Officier du Roi.

M. le JAY, Libraire à Paris.

M. le Marquis de JUIGNÉ, Ministre Plénipotentiaire de France près de l'Impératrice de Russie.

## K.

M. KALCKRENTH, Lieutenant-Colonel au Régiment de Platen Dragons, de S. M. le Roi de Prusse, à Insterbourg.

S. A. Monſeigneur le Prince de KAUNITZ-RIETBERG, Grand-Chancelier de Cour & d'Etat de LL. MM. II. & RR. à Vienne.

## L.

M. LABAT de SAVIGNAC, Conſeiller de Grand'Chambre au Parlement de Bordeaux.

M. L. G. LABOTTIERE, Libraire à Bordeaux.

M. de LALANDE, Conſeiller de Grand'Chambre au Parlement de Bordeaux.

M. LALLEMAND.

M. LIÉBAULT, ancien Officier, Penſionnaire du Roi.

M. LIÉNARD, Notaire.

M. de LIMARE, Receveur-Général du Bugey & Gex.

Madame la Marquiſe de LIVRY, douairière.

M. LOCHARD, Avocat au Parlement.

S. E. M. le Comte de LOOS, Ambaſſadeur de Saxe.

M. le Marquis LOTTAIRE OTTIERI, de Rome.

M. l'Abbé de LUBERSAC, Vicaire-Général de Narbonne, Abbé de Noirlac & Prieur de Brive.

## M.

M. MANGIN, Grand-Audiencier de France.

M. MARCHAND, Libraire à Paris, *pour douze Exemplaires.*

Madame la Princeſſe de MARSAN, Gouvernante des Enfans de France, *pour deux Exemplaires.*

M. le Chevalier de MARSILLY.

M. le Marquis de MAURAY.

M. MEL de SAINT-CÉRAN, Receveur-Général des Finances.

M. MENISSIER.

M. MÉRIGOT, jeune, Libraire à Paris, *pour trois Exemplaires.*

M. MERANDE, Imprimeur & Libraire à Avignon, *pour ſix Exemplaires.*

M. de MESLAY, Préſident à la Chambre des Comptes.

M. le Chevalier de MIGIEU.
M. MILLON, Conseiller au Châtelet.
M. le Marquis de MONDRAGON.
M. MONORY, Libraire à Paris.
Madame MONTAGU, à Londres.
M. MONTAIGUT, Hydrographe de la ville de Bordeaux.
M. de MONTARCHER, Conseiller au Parlement de Dijon, ancien Intendant de Saint-Domingue.
M. le Marquis de MONTCAN.
M. le Chevalier de MONTMORENCY-LUXEMBOURG, survivancier de la charge de Capitaine des Gardes-du-Corps.
M. MOREAU, Conseiller d'État & Procureur du Roi.
M. MOSSY, Libraire à Marseille, *pour dix-huit Exemplaires.*
M. l'Abbé de MOY, Curé de Saint Laurent.
M. de MOYRIA, Abbé d'Écurey.
Madame MUSIER, Libraire à Paris.

## N.

M. de NEUBOURG.
M. l'Abbé NICOLI, chargé des affaires de S. A. R. l'Archiduc, Grand-Duc de Toscane.
M. le Marquis de NOBLET d'ANGLURE.
M. le Comte de NOLESTHEIN.

## P.

M. le Marquis de PANGE.
M. de PARSEVAL, Fermier-Général.
M. PARSEVAL DESCHESNES, Secrétaire du Roi.
M. PÉCARE, à Montpellier.
M. PEIXOTTO, Banquier.
MM. les frères PÉRISSE, Libraires à Lyon.
M. POTOT, Docteur en Médecine, à Lyon.
M. POLVEREL, Avocat au Parlement de Bordeaux.

M. de PRAMONT, Capitaine de Dragons.

M. PRAULT, père, Imprimeur du Roi, *pour trois Exemplaires.*

R.

M. de la REYNIERE, Fermier-Général.

M. RIEUTORT, Conseiller Référendaire en la Chancellerie.

M. RIGOLEY de JUVIGNY, Conseiller honoraire au Parlement de Metz.

M. l'Abbé RIVE.

M. le Marquis de la ROCHEFOUCAULD.

M. de ROCOULES de BRONAC, à Annonay.

M. le Prince Louis de ROHAN.

M. ROLIN, Fermier-Général.

M. de RONAY, ancien Président à la Chambre des Comptes.

M. le Comte de ROUGÉ, Maréchal de Camp.

M. le ROUX, Chanoine à Arras.

M. le ROUX, Libraire à Mayence, *pour deux Exemplaires.*

S.

Madame de SAINSY.

M. de SAINT-DENYS, à Ambérieu en Bugey.

M. de SAINT-DIDIER, premier Commis de la Marine, à Versailles.

M. le Colonel SAINT-LEU.

M. SANTI, Docteur en Médecine.

Madame SAVOYE, Libraire à Paris, *pour huit Exemplaires.*

M. le Chevalier de SCEPENAUX, Brigadier des Armées du Roi, Commandant du Lyonnois.

M. SÉGENT de la MORLIERE.

MM. SUBE & LA PORTE, Libraires à Marseille.

M. l'Abbé SYMON, *pour deux Exemplaires.*

M. J. SWALE, Gentilhomme Anglois, à Londres.

## T.

M. le Prince de TINGRY, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine des Gardes de Sa Majesté.

M. le Comte de la TOUR D'AUVERGNE.

M. de la TOUR, Imprimeur de la Police, à Paris.

## V.

M. VALADE, Libraire à Paris, *pour quatre Exemplaires.*

M. Théophile VANROBAIS, à Abbeville.

M. VERDUN, neveu, Fermier-Général.

M. de VERGÈS, Avocat-Général du Grand-Conseil du Roi.

M. VERON, Receveur-Général des Finances.

M. le Marquis de VICHY.

M. de VERTHAMON d'AMBLOI, père, Président en la première Chambre des Enquêtes au Parlement de Bordeaux.

M. de la VIEUVILLE, Gentilhomme ordinaire du Roi.

M. le Vicomte de VOGUÉ, Lieutenant-Général des Armées du Roi, à Annonay en Vivarais.



HISTOIRE

# ANARCHIE ou diviſion de la Chine aprè[s]

VERS la fin de la Dynaſtie Impériale des *Tſin*, malgré les précautions que *Tſin-chi-hoang-ti* avoit priſes pour effacer d[…]
*Eulh-chi-hoang-ti*, ſon ſucceſſeur, les différentes Provinces de la Chine ſe détacher de l'obéiſſance de ce Prince, élire des [...]
L'an 206, avant l'Ére Chrétienne, la Chine ſe trouva ainſi partagée en vingt Royaumes, dont trois grands & dix-ſept petits [...]

I. TCHOU. L'an 209 TCHIN-CHING envoyé par l'eunuque *Tchao-kao* pour appaiſer une ſédition dans le Kiang-nan, donna le ſignal de la révolte, & prit ſous le titre de *Yn-ouang* la qualité de Roi de Tchou, Royaume ſitué dans le Hou-kouang : il régna ſix mois, & eut pour ſucceſſeurs OUANG-KING-KIEOU, cinq mois. HOAI-OUANG-SIN, qui prit le titre de Y-TI l'an 206, & fut aſſaſſiné au commencement de l'an 205 par les ordres de HIANG-YU.

II. SI-TCHOU, ou Royaume de Tchou occidental. Fondé l'an 206 par HIANG-YU, Général de *Y-ti*. Il ſe tue l'an 202 avant l'Ére Chrétienne.

III. HENG-CHAN ou TCHANG-CHA. Fondé l'an 206 par OU-JOUI, ne ſubſiſta que quarante-neuf ans ſous cinq Princes : ſavoir, OU-JOUI, cinq ans ; OUANG-TCHING, huit ; OUANG-HOEI, ſept ; OUANG-CHÉ, neuf ; OUANG-TCHO, vingt-un.

IV. LIN-KIANG. Fondé l'an 206 par KONG-NGAO, dont la Cour étoit à Kiang-ling dans le Hou-kouang, ne régna que quatre ans ; ſon fils OUANG-HUON un an.

V. KIEOU-KIANG ou HOAI-NAN, fondé l'an 206 par YNG-POU, dont la Cour étoit à Lou, territoire de Fong-yang-fou. L'an 204 il ſe ſoumit aux *HAN*.

VI & VII. TCHAO & TAÏ. Fondé l'an 209 par OU-TCHIN, Général de *Tchin-ching* ; règne cinq mois. HIÉ, rejetton des anciens Princes de Tchao, lui ſuccède & prend le titre de Roi de Taï. Sa Cour étoit à Sin-tou dans le Pé-tché-li.

VIII. TCHANG-CHAN. Démembrement du Royaume de Tchao, que HIANG-YU donna au Général TCHANG-EULH l'an 206.

IX. TSI & KIAO-TONG. Donné à TIEN-TOU l'an 206. Sa Cour étoit à Lin-tſé dans le Chan-tong. TIEN-CHI d'abord Roi de Tſi, fut fait Roi de Kiao-tong.

X. HAN. LI[…]
XI. TSI-PÉ. […]
XII. YEN, […]
XIII. LEAO-[…]
XIV. YN. S[…]
XV. OUEI […]
& mit ſa C[…]
XVI. HO-N[…]
XVII. YON[…]
XVIII. SAÏ[…]
XIX. TCHÉ[…]
XX. HAN. […]

## Vᵉ DYNASTIE IMPÉRIALE ; LES *HAN*, DIVISÉ[…]

### *SI-HAN, OU LES HAN OCCIDENTAUX.*

| Av. J. C. | | Noms propres. | Dur. des regn. |
|---|---|---|---|
| 202 | KAO-TI, avoit ſa Cour à Tchang-ngan ou Si-ngan-fou ; vécut 53 ans, en avoit régné 12 comme Roi de *Han*, & 7 comme Empereur. Il laiſſa 8 fils. | *Lieou-pang.* | 7 |
| 194 | HOEI-TI, fils de *Kao-ti* ; vécut 24 ans, ſans enfans. . . | *Lieou-ing.* . | 7 |
| 187 | LIU-HEOU ou LIU-CHI, femme de *Kao-ti* ; vécut [illegible] ans. | *Tchi*. . . . . | 8 |
| 179 | OUEN-TI, fils de *Kao-ti*, laiſſa 4 fils, & vécut 46 ans. Il introduiſit l'uſage du *Nien-hao* ou des noms d'années. | *Lieou-houan* | 23 |
| 156 | KING-TI, fils de *Ouen-ti* ; laiſſa 14 fils, & vécut 46 ans. | *Lieou-ki*. . . | 16 |
| 140 | OU-TI, fils de *King-ti* ; laiſſa 6 fils, & vécut 71 ans. | *Lieou-tche.* . | 54 |
| 86 | TCHAO-TI, fils de *Ou-ti*, mort ſans enfans ; vécut 21 a. | *Lie.-fo-ling.* | 13 |
| 74 | LIEOU-HO, fils de *Lieou-pou*, Prince de Ngaï, dépoſé. | | |
| 73 | SUEN-TI, arrière-petit-fils de *Ou-ti* ; laiſſa 5 fils, & vécut 42 ans. | *Lieou-ſiun.* . | 25 |
| 48 | YUEN-TI, fils de *Suen-ti* ; laiſſa 3 fils, vécut 42 ans. . . | *Lieou-che.* . | 16 |
| 32 | TCHING-TI, fils de *Yuen-ti*, mort ſans enfans ; vécut 45 ans. | *Lieou-ngao.* | 26 |

| Av. J. C. | | Noms propres. | Dur. des regn. |
|---|---|---|---|
| 6 | NGAI-TI, fils de *Lieou-kang*, Prince de Ting-tao. . . . Fils de *Yuen-ti* ; meurt ſans enfans. | *Lieou-hin.* . | 6 |
| Ap. J. C. | *Commencement de l'Ére Chrétienne.* | | |
| 1 | PING-TI, fils de *Lieou-hing*, Prince de Yen. . . . . . | *Lieou-yen.* . | 5 |
| | TCHONG-CHAN, fils de *Yuen-ti*, tué par l'uſurpateur *Ouang-mang* à l'âge de 14 ans. | | |
| 6 | JU-TSÉ-ING-KIU-NIE, deſcend. de *Lieou-hiao*, Prince de Tchou, fils de *Suen-ti* ; eſt dépoſé & créé Prince de Ting-ngan. | *Lieou-ing.* . | 3 |
| 9 | OUANG-MANG, uſurpateur, change le nom de la Dyn. *HAN* en celui de *Sin-mang*. Il eſt tué par les troupes. | . . . . . . . | 14 |
| 23 | LIEOU-HIUEN, deſcendant de *King-ti* à la ſeptieme génération, dépoſé & créé Prince de Hoai-yang. Il eſt tué par les *Sourcils-rouges* ou les *Tché-moeï*. | *Ching-kong.* | 2 |

| Ap. J. C. | |
|---|---|
| 25 | KOU[…] tin[…] de […] |
| 58 | MIN[…] 48 […] |
| 76 | TCHA[…] |
| 89 | HO-[…] |
| 106 | CHA[…] jou[…] |
| 107 | NGA[…] Pr[…] vé[…] |
| 125 | PÉ-[…] Tſ[…] |
| 126 | CHU[…] |

## LE *SAN-KOUÉ*, OU LA CHINE PART[…]

# e la Chine après la Dynaſtie Impériale des TSIN.

hoang-ti avoit priſes pour effacer de l'eſprit des Chinois juſqu'à l'idée de leur ancienne forme de Gouvernement, on vit, ſous le règne de
béiſſance de ce Prince, élire des Rois particuliers, & faire revivre les anciens noms de *Tchao*, de *Tſi*, de *Yen*, de *Oueï*, de *Han*, &c.
dont trois grands & dix-ſept petits; ſavoir:

a révolte, & prit ſous le titre de
IEOU, cinq mois. HOAI-OUANG-SIN,

Chrêtienne.
OU-JOUI, cinq ans; OUANG-

ſon fils OUANG-HUON un an.
4 il ſe ſoumit aux *HAN*.
Princes de Tchao, lui ſuccède &

fut fait Roi de Kiao-tong.

X. HAN. LIEOU-PANG, fondateur de la Dynaſtie Impériale de ce nom, fut créé Roi l'an 208, & ſe fit proclamer Empereur l'an 202.
XI. TSI-PÉ. Démembrement du Royaume de Tſi, que *Hiang-yu* donna à TIEN-NGAN. Sa Cour étoit à Po-yang.
XII. YEN, donné à TSANG-TOU. Sa Cour étoit à Ki (Yu-yang-hien dépendant de Pé-king).
XIII. LEAO-TONG. HAN-KOUANG, chaſſé du Royaume de Yen par *Tſang-tou*, prit le titre de Roi du Leao-tong. Sa Cour étoit à Ou-tchong, (Yo-tien-hien dépend. de Pé-king).
XIV. YN. SSÉ-MA-NIANG qui établit ſa Cour à Tchao-kou, (Ouei-kiun-fou du Honan).
XV. OUEI & SI-OUEI. KIEOU eut ſa Cour à Cai-fong-fou: PAO ſon frère qui lui ſuccéda, perdit une partie de ſes Etats, prit le titre de Roi de *Ouei occidental*, & mit ſa Cour à Ping-yang qui eſt plus à l'oueſt.
XVI. HO-NAN. CHIN-YANG, Officier de *Hiang-yu*. Il avoit ſa Cour à Lo-yang, Capitale du Ho-nan.
XVII. YONG. TCHANG-HAN, Général des *TSIN*, mit ſa Cour à Feï-kiou, (Hing-ping-hien de Si-ngan-fou).
XVIII. SAÏ. SSÉ-MA-HIN, Lieutenant de TCHANG-HAN, mit ſa Cour à Lio-yang, dans le Ho-nan.
XIX. TCHÉ. TONG-Y, Lieutenant de TCHANG-HAN, mit ſa Cour à Kao-nou, (Li-tcheou de Yen-ngan-fou).
XX. HAN. Petit Etat ſitué vers Kai-fong-fou du Chan-ſi, que *Hiang-leang* procura l'an 208 à HAN-TCHING, deſcendant des anciens Rois de Han. Détruit en 230.

## E; LES *HAN*, DIVISÉS EN ORIENTAUX ET EN OCCIDENTAUX.

| | Noms pro-pres. | Dur. des regn. |
|---|---|---|
| Ting-tao. . . . | *Lieou-hin.* . | 6 |
| *étienne.* | | |
| Yen. . . . . . .<br>ar l'uſurpateur | *Lieou-yen.* . | 5 |
| *ou-hiao*, Prince<br>créé Prince de | *Lieou-ing.* . | 3 |
| om de la Dyn.<br>r les troupes. | . . . . . . . | 14 |
| à la ſeptième<br>ai-yang. Il eſt<br>*eï.* | *Ching-kong.* | 2 |

### *TONG-HAN*, OU LES *HAN* ORIENTAUX.

| Ap. J. C. | | Noms pro-pres. | Dur. des régn. |
|---|---|---|---|
| 25 | KOUANG-OU-TI, deſcendant de *King-ti*, par *Tchang-ting-ouang*, tranſporta ſa Cour à Lo-yang: de-là le nom de *Han orientaux*. Il eut 11 fils, & vécut 63 ans. | *Lieou-ſieou.* . | 33 |
| 58 | MING-TI, fils de *Kouang-ou-ti*; laiſſe 5 fils, & vécut 48 ans. | *L.-tchoang.* | 18 |
| 76 | TCHANG-TI, fils de *Ming-ti*; laiſſe 8 fils, vécut 31 ans. | *Lieou-hoé.* . | 13 |
| 89 | HO-TI, fils de *Tchang-ti*; laiſſe 2 fils, vécut 27 ans. . | *Lie.-tchao.* | 17 |
| 106 | CHANG-TI, fils de *Ho-ti*, meurt âgé ſeulement de cent jours. | *Lieou-long.* | |
| 107 | NGAN-TI, fils de *Lieou-king*, autrement *Hiao-ouang*, Prince de Tſing-ouang, fils de *Tchang-ti*; laiſſe un fils, vécut 32 ans. | *Lieou-hou.* . | 19 |
| 125 | PÉ-KING-HEOU, fils de *Cheou-hoei-ouang*, Prince de Tſi-pé, fils de *Tchang-ti*; règne 272 jours: pas compte. | *Lieou-y.* . . | |
| 126 | CHUN-TI, fils *Ngan-ti*; laiſſe un fils, vécut 30 ans. . . | *Lieou-pao.* | 19 |

| Ap. J. C. | | Noms pro-pres. | Dur. des regn. |
|---|---|---|---|
| 145 | TCHONG-TI, fils de *Tchun-ti*; ne vécut que 3 ans. . . | *Lieou-ping.* | 1 |
| 146 | TCHÉ-TI, deſcendant de *Tchang-ti*; meurt de poiſon, âgé de 9 ans. | *Lieou-tſuon.* | 1 |
| 147 | HOUON-TI, deſcendant de *Tchang-ti* par *Lieou-kai*, Prince de Ho-kien; meurt à 36 ans ſans enfans l'an 16[illegible]. Ce Prince reçoit des Ambaſſadeurs de *Gan-toun*, Roi du Ta-tſin, (*Marc-Aur.-Antonin*). | *Lieou-tchi.* | 21 |
| 168 | LING-TI, autre deſcendant de *Tchang-ti* par *Lieou-kou*, Prince de Ho-kien; vécut 34 ans, laiſſa deux fils qui furent ſucceſſivement Empereurs. | *Lie.-houng.* | 22 |
| | CHAO-TI, fils de *Ling-ti*; ne règne que 180 jours & eſt dépoſé. On ne le compte pas. | *Lieou-pien.* | |
| 190 | HIEN-TI, fils de *Ling-ti*; vécut 54 ans. Il fut dépoſé par *Tſao-pi*, fondateur de la Dynaſtie des *OUEÏ*. | *Lieou-hie.* . | 31 |

## U LA CHINE PARTAGÉE EN TROIS ROYAUMES.

| | | |
|---|---|---|
| ...le nom de la Dyn. | . . . . . . . . | 14 |
| ...é par les troupes. ...g-ti à la feptième ... Hoai-yang. Il eft ...é-moei. | Ching-kong. | 2 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | vécut 32 ans. | | |
| 125 | PÉ-KING-HEOU, fils de *Cheou-hoei-ouang*, Prince de Tfi-pé, fils de *Tchang-ti*; règne 272 jours: pas compté. | *Lieou-y.* . . | |
| 126 | CHUN-TI, fils *Ngan-ti*; laiffe un fils, vécut 30 ans. . . | *Lieou-pao.* | 19 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 190 | HIEN-TI, fils de *Ling-ti*; vécut 54 ans. Il fut dépofé par *Tfao-pi*, fondateur de la Dynaftie des *OUEÏ*. | *Lieou-hie.* . | 31 |

# ...OU LA CHINE PARTAGÉE EN TROIS ROYAUMES.

## ...YNASTIE IMPÉRIALE, *LES HEOU-HAN.*

...fondateur de cette Dynaftie, defcendoit de *King-ti*, quatrième Empereur des *HAN* par la branche de ...rince de Tchong-chan, connu fous le titre de *Tfing-ouang*. Cette Dynaftie qui peut être envifagée ...te de la précédente, étoit appellée des *Heou-han* ou des *Han* poftérieurs, & des *Chou-han* a caufe ...de Pa & de Chou, les feules que fes Empereurs poffédèrent. Leur Cour étoit à Tching-tou, Capitale ... Ils font regardés comme légitimes Empereurs de la Chine, quoique moins puiffans que les *Ouei* & ...ent des ufurpateurs.

| | Noms propres. | Dur. des régn. |
|---|---|---|
| ...TCHAO-LIÉ-TI, defcendant de *King-ti*, laiffa 3 fils, & vécut 63 ans. . | *Lieou-pei.* . | 2 |
| ...HAN-HEOU-TCHU, fils de *Tchao-lié-ti*, vécut 65 ans. L'an 263 il fe foumit aux *Ouei*, qui le créérent *Kong* ou Prince de Ngan-yo. Par-là la Dynaftie des *HAN* fut éteinte. | *Lieou-tan.* . | 41 |

## *LES OU.*

SUN-KIUEN qui fonda cette Dynaftie, étoit fils de *Sun-kien*, qui s'illuftra par les fervices qu'il rendit aux *HAN*, & fur-tout par la défaite des *Bonnets-jaunes*, ce qui l'avoit fait nommer Gouverneur de Tchang-cha, & Prince de *Heou* de Ou-tching: *Sun-kien* eut 4 fils; *Sun-tfé*, *Sun-kiuen*, *Sun-y* & *Sun-kouang*. Les *Ou* poffédèrent la partie méridionale de la Chine partagée en cinq Provinces. Leur Cour fut d'abord à Hou-tchang-fou dans le Hou-kouang; ils la tranfporterent enfuite à Nan-king.

| Ap. J.C. | | Noms propres. | Dur. des régn. |
|---|---|---|---|
| 222 | TATI, fils de *Sun-kien*, fut reconnu Prince de *Ou* par l'Empereur *Ouen-ti* des *OUEÏ*; mais *Ta-ti* prit le titre d'Empereur. Il vécut 71 ans, & laiffa 7 fils. | *Sun-kiuen.* | 30 |
| 252 | HOEI-KI-OUANG, fils de *Ta-ti*, dépofé par *Sun-lin*, qui met à fa place *King-ti*. Il vécut 17 ans, & ne laiffa pas d'enfans. | *Sun-léang.* . | 7 |
| 258 | KING-TI, fils de *Ta-ti*. Vécut 30 ans; mort fans enfans. | *Sun-hiou.* . | 7 |
| 264 | OU-TCHING-HEOU, petit-f. de *Ta-ti*: fe foumet au fondat. des TÇIN. Vécut 43 a. | *Sun-hao.* . . | 17 |

# ...LES *TÇIN*, DISTINGUÉS EN OCCIDENTAUX ET EN ORIENTAUX.

...e Ho-nan. *Sfé-ma-yen* l'y conferva; mais ...e, & ce nom qui exprime la charge de ...re de *Sfé-ma-yen*, reçut de *Yuen-ti* le ...nfi que *Sfé-may* leur père. Les *TÇIN* ...-tchao, les *Tfien-tfin*, les *Heou-tfin*, ...eurs Provinces feptentrionales voifines

| Noms propres. | Dur. des régn. |
|---|---|
| *Sfé-ma-yen.* . . | 25 |
| *Sfé-ma-tchong.* | 17 |
| *Sfé-ma-tchi.* . . | 6 |
| *Sfé-ma-ye.* . . . | 4 |

## *TÇIN ORIENTAUX.*

NIEOU-JOUI ou *Sfé-ma-joui* ayant appris que *Min-ti* avoit été conduit à la Cour de *Lieou-tfong*, Roi de Han, eut foin de l'adminiftration des affaires fous le fimple nom de Roi de *Tçin*; mais enfuite il prit le titre d'Empereur, lorfque *Lieou-tfong* eut fait mourir *Min-ti*. Il mit fa Cour à Kien-kang ou Nan-king; & c'eft ce qui fit donner aux *TÇIN* le titre d'*Orientaux*. *Sfé-ma-joui* étoit fils du Prince de *Lang-yé*.

| Ap. J.C. | | Noms propres. | Dur. des régn. |
|---|---|---|---|
| 317 | YUEN-TI; vécut 47 ans. Il defcendoit de *Sfé-ma-tchao*, père de *Ou-ti*. Meurt à la feptième lune intercalaire. | *Sfé-ma-joui.* . . | 6 |
| 323 | MING-TI, fils de *Yuen-ti*; vécut 27 ans. Meurt en automne à la feptième lune intercalaire. . . . . . . . . | *Sfé-ma-tchao.* . | 3 |
| 326 | TCHING-TI, fils de *Ming-ti*; vécut 22 ans. Meurt dans l'été à la fixième lune. . . . . . . . . . . . . . . . | *Sfé-mayen.* . . | 17 |
| 343 | KANG-TI, fils de *Ming-ti*; vécut 23 ans. Meurt dans l'automne à la neuvième lune. . . . . . . . . . . . . | *Sfé-ma-yo.* . . | 2 |
| 345 | MOU-TI, fils de *Kang-ti*; vécut 19 ans. Meurt à la cinquième lune. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | *Sfé-ma-tan.* . . | 17 |
| 362 | NGAI-TI, fils de *Tching-ti*; vécut 25 ans. Meurt fans poftérité à la troifième lune. . . . . . . . . . . . . . | *Sfé-ma-pi.* . . . | 4 |
| 366 | FI-TI ou Y-TI, frère de *Ngai-ti*; vécut 45 ans. Dépofé à la onzième lune. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | *Sfé-ma-y.* . . . | 5 |
| 371 | KIEN-OUEN-TI, fils de *Yuen-ti*; vécut 53 ans. Meurt en automne à la feptième lune. . . . . . . . . . . . | *Sfé-ma-yu.* . . . | 2 |
| 373 | HIAO-OU-TI, fils de *Kien-ouen-ti*; vécut 35 ans; laiffa 11 fils. Il eft tué à la neuvième lune . . . . . . . | *Sfé-ma-tchang-ming.* | 24 |
| 397 | NGAN-TI, fils de *Hiao-ou-ti*; vécut 37 ans: tué par *Lieou-yu* à la douzième lune. . . . . . . . . . . . . . | *Sfé-ma-y-té.* . . | 22 |
| 419 | KOUNG-TI, fils de *Hiao-ou-ti*; mis fur le trône par *Lieou-yu*, qui le détrône enfuite, le fait maffacrer, & fonde la Dynaftie des SONG. | *Sfé-ma-tchin-té.* | 2 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 73 | SUEN-TI, arriere-petit-fils de *Ou-ti*, laiſſa 5 fils, & vécut 42 ans. | *Lieou-[illegible]* | [illegible] |
| 48 | YUEN-TI, fils de *Suen-ti*; laiſſa 3 fils, vécut 42 ans. . . | *Lieou-che.* . | 16 |
| 32 | TCHING-TI, fils de *Yuen-ti*, mort ſans enfans; vécut 45 ans. | *Lieou-ngao.* | 26 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | *HAN* en celui de *Sin-mang*. Il eſt tué par les troupes. | . . . . . . . | 14 |
| 23 | LIEOU-HIUEN, deſcendant de *King-ti* à la ſeptième génération, dépoſé & créé Prince de Hoai-yang. Il eſt tué par les *Sourcils-rouges* ou les *Tché-moeï*. | *Ching-kong.* | 2 |

| | |
|---|---|
| | vécut 32 ans. |
| 125 | PÉ-KING-HEOU, fils de *Chou-hoei-ouan*[...] Tſi-pé, fils de *Tchang-ti*; règne 272 jours[...] |
| 126 | CHUN-TI, fils *Ngan-ti*; laiſſe un fils, vé[...] |

# LE *SAN-KOUÉ*, OU LA CHINE PARTAGÉE EN TRO[...]

## *LES OUEI.*

TSAO-TSAO, Grand-Général de l'Empire des *HAN*, ſous le règne de *Hien-ti*, & premier Miniſtre de cet Empereur, parvint au plus haut degré de puiſſance : il ne jugea pas à propos cependant de monter ſur le trône, & ſe contenta d'en uſurper toutes les prérogatives ſous le titre de Prince de *Ouei* (Oueï-kong). Son fils *Tſao-pi* dépoſa *Hien-ti*, ſe fit proclamer Empereur & fonda la Dynaſtie de *OUEÏ*. Il avoit ſa Cour à Lo-yang dans le Ho-nan, & poſſédoit preſque toute la Chine ſeptentrionale.

| *Ap. J. C.* | | Noms propres. | *Dur. des règn.* |
|---|---|---|---|
| 220 | OUEN-TI, fils de *Tſao-tſao*, vécut 46 ans; il laiſſa 25 fils. . . . . . . . | *Tſao-pi.* . . | 7 |
| 227 | MING-TI, fils de *Ouen-ti*, vécut 36 ans. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | *Tſao-joui.* . | 13 |
| 240 | TI-FANG, fils adoptif de *Ming-ti*, vécut 43 ans; dépoſé par *Sſé-ma-ſſé*. | *Tſao-fang.* . . | 14 |
| 254 | TI-MAOU, petit-fils de *Ouen-ti*, dépoſé & tué par *Sſé-ma-tchao*. . . . | *Tſao-maou.* | 6 |
| 260 | YUEN-TI, fils de *Tſao-ju*, & petit-fils de *Tſao-joui*, détrôné par *Sſé-ma-yen*; mort Prince du titre de *Tchin-lieou*. | *Tſao-hoan.* | 5 |

## VI[e] DYNASTIE IMPÉRIALE, *LES HEOU-HAN*[...]

LIEOU-PI, fondateur de cette Dynaſtie, deſcendoit de *King-ti*, quatrième Empereur des *HAN* par la branche[...] *Lieou-ching*, Prince de Tchong-chan, connu ſous le titre de *Tſing-ouang*. Cette Dynaſtie qui peut être envi[...] comme une ſuite de la précédente, étoit appellée des *Heou-han* ou des *Han* poſtérieurs, & des *Chou-han* a c[...] des Provinces de Pa & de Chou, les ſeules que ſes Empereurs poſſédèrent. Leur Cour étoit à Tching-tou, Cap[...] du Sſé-tchuen. Ils ſont regardés comme légitimes Empereurs de la Chine, quoique moins puiſſans que les *Ou*[...] les *Ou* qui étoient des uſurpateurs.

| *Ap. J. C.* | | Noms propres. | *Dur. des règn.* |
|---|---|---|---|
| 221 | TCHAO-LIÉ-TI, deſcendant de *King-ti*, laiſſa 3 fils, & vécut 63 ans. . | *Lieou-pei.* . | 2 |
| 223 | HAN-HEOU-TCHU, fils de *Tchao-lié-ti*, vécut 65 ans. L'an 263 il ſe ſoumit aux *Oueï*, qui le créérent *Kong* ou Prince de Ngan-yo. Par-là la Dynaſtie des *HAN* fut éteinte. | *Lieou-tan.* . | 41 |

# VII[e] DYNASTIE IMPÉRIALE, LES *TÇIN*, DISTINGUÉS EN OCCIDE[...]

## *TÇIN OCCIDENTAUX.*

SSÉ-MA-YEN détruiſit les *OUEÏ*, & prit le titre d'Empereur l'an 265 de l'Ere Chrétienne. La Cour des *OUEÏ* étoit à Lo-yang dans le Ho-nan. *Sſé-ma-yen* l'y conſerva; mais enſuite *Ming-ti* la tranſporta à Si-ngan-fou. La famille des *Sſé-ma* prétendoit avoir été illuſtrée dès les premiers tems de la Monarchie, & ce nom qui exprime la charge de *Miniſtre de la Guerre*, fut accordé à un de leurs ancêtres qui la poſſédoit, par *Suen-ouang*, Empereur des *TCHÉOU*. *Sſé-ma-tchao*, père de *Sſé-ma-yen*, reçut de *Yuen-ti* le titre de Roi de *Tçin*. Il étoit Généraliſſime des armées & premier Miniſtre, dignités que *Sſé-ma-ſſé*, ſon frère, avoit poſſédées, ainſi que *Sſé-may* leur père. Les *TÇIN* ne furent pas long-tems maîtres de toute la Chine; pluſieurs petites Dynaſties, ſavoir : les *Heou-cho*, les *Tſien-tchao*, les *Heou-tchao*, les *Tſien-tſin*, les *Heou-tſin*, les *Si-tſin*, les *Tſien-yen*, les *Heou-yen*, les *Léang*, &c. dont il ſera fait mention ci-après, leur enlevèrent quelques-unes de leurs Provinces ſeptentrionales voiſines de la grande muraille.

| *Ap. J. C.* | | Noms propres. | *Dur. des règn.* |
|---|---|---|---|
| 265 | OU-TI, fils de *Sſé-ma-tchao*; il vécut 55 ans. . . . . . . . . . . . . . . . | *Sſé-ma-yen.* . . | 25 |
| 290 | HOEI-TI, fils de *Ou-ti*; vécut 48 ans. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | *Sſé-ma-tchong.* | 17 |
| 307 | HOAI-TI, fils de *Ou-ti*; vécut 30 ans. Pris, dépoſé, & tué par *Lieou-tſong*. . . . . | *Sſé-ma-tchi.* . . | 6 |
| 313 | MIN-TI, fils de *Ou-ti*; vécut 18 ans, eſt fait priſonnier par *Lieou-tſong*. . . . . | *Sſé-ma-yé.* . . . | 4 |

NIEOU-JOUI ou *Sſé-ma-joui* ayant appris [...] nom de Roi de *Tçin*; mais enſuite il prit le t[...] fit donner aux *TÇIN* le titre d'*Orientaux*. *Sſé-m*[...]

| *Ap. J. C.* | |
|---|---|
| 317 | YUEN-TI; vécut 47 a[...] |
| 323 | MING-TI, fils de *Yue*[...] |
| 326 | TCHING-TI, fils de [...] |
| 343 | KANG-TI, fils de *Mi*[...] |
| 345 | MOU-TI, fils de *Kang*[...] |
| 362 | NGAI-TI, fils de *Tchi*[...] |
| 366 | FI-TI ou Y-TI, frère[...] |
| 371 | KIEN-OUEN-TI, fils[...] |
| 373 | HIAO-OU-TI, fils de[...] |
| 397 | NGAN-TI, fils de *Hi*[...] |
| 419 | KOUNG-TI, fils de *H*[...] & fonde la Dynaſtie[...] |



# HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.



## SUITE DE LA V^E DYNASTIE DES HAN.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 140. *Han-ou-ti.*

APRÈS les cérémonies de l'installation de HAN-OU-TI, & les funérailles de son père, qui fut enterré à Yang-ling, ce jeune empereur, frappé des prodiges & des pronostics fâcheux qui s'étoient succédés rapidement dans les dernières années de son prédécesseur, résolut de remédier aux abus du gouvernement, & de chercher les moyens de porter l'empire à son plus haut période de splendeur. Quoiqu'il eût une grande étendue

Avant l'Ere Chrétienne. 140. Han-ou-ti.

de génie, les lumières, qui ne s'acquièrent qu'avec l'âge & l'expérience, lui manquoient encore : il sentit qu'il avoit besoin des conseils de ministres sages & bien intentionnés pour faire revivre l'ancien gouvernement, & à cet effet il publia un ordre, par lequel il invitoit les gens éclairés à lui communiquer leur avis sur la meilleure forme de gouvernement. Tong-tchong de Kouang-tchuen (1) lui adressa en conséquence le mémoire suivant :

« La vertu est le moyen que doit employer un prince qui » veut parvenir à un gouvernement sage, dont la forme stable » procure à ses descendans la paix & le bonheur. Si Li-ouang » & Yeou-ouang, de la dynastie des *Tcheou*, se sont déshono- » rés sur le trône, ce n'est pas qu'ils n'eussent des sujets ver- » tueux ; mais c'est qu'ils s'éloignoient de la vertu & la mé- » prisoient. Lorsque Siuen-ouang, prince recommandable par » ses belles qualités, fut en possession du sceptre impérial, il » répara le désordre que son père Li-ouang avoit apporté dans » le gouvernement ; & en marchant sur les traces de Ouen- » ouang & de Ou-ouang ses glorieux ancêtres, il rendit à sa » dynastie le lustre qu'elle avoit perdu. Cependant les dernières » années de ce prince furent malheureuses, & Yeou-ouang, » son fils, acheva de détruire tout le bien que son père avoit » fait, en oubliant auprès d'une femme ce qu'il devoit à son » rang, & en abandonnant son peuple à la merci de gens qui » le vexoient.

» Lorsqu'un prince vertueux est assis sur le trône, son exem- » ple se communique à ses officiers, & des officiers il passe au » peuple. Personne alors n'ose s'écarter de son devoir. La vertu

(1) Il étoit à deux cens *ly* de Ho-kien-fou dans le Pé-tché-li.

» d'un monarque eſt comme une chaîne qui embraſſe ſes
» états, dont les chaînons ſe prêtent une force mutuelle.

» Un empereur, par ſa dignité, eſt au-deſſus de tous les
» hommes, & tient la place du Ciel : maître des richeſſes de
» ſes ſujets, ſa puiſſance n'eſt comparable à aucune autre. S'il
» en uſe en père, ſi ſes actions ſont dirigées par la vertu, s'il
» eſt bienfaiſant, bon, humain, affable, s'il a l'eſprit droit &
» éclairé, & s'il joint à l'amour de ſon peuple, de l'eſtime pour
» le mérite & les ſages, ce prince eſt digne de régner. Mais
» s'il ſe livre à ſes paſſions, s'il ſouffre que ſon peuple vive
» dans le déſordre & ne cherche que ſes intérêts, ſans concou-
» rir au bien général, il eſt comme un torrent que rien ne peut
» arrêter; ſon exemple entraînera néceſſairement le peuple,
» qui n'aura alors aucun frein & qu'il ſera impoſſible de cor-
» riger, parce que le prince lui-même ne voudra point changer
» de conduite.

» Nos anciens empereurs, ces ſages ſi circonſpects ſur eux-
» mêmes, commençoient par ſe renouveller, avant que de
» réformer le peuple. Ils avoient établi des écoles, où la jeu-
» neſſe ſe formoit à la vertu. Il en ſortoit des gens inſtruits,
» qui les ſecondoient dans le ſoin pénible de gouverner les
» autres. La vertu ſe communiquoit à toutes les parties de
» l'empire, les peuples rempliſſoient ſans peine leurs devoirs,
» & la plupart du temps les priſons étoient déſertes.

» Un prince ſage qui parvient au trône dans un temps de dé-
» ſordre, doit commencer par réformer les abus, avant que de
» ſonger à exécuter le plan d'adminiſtration qu'il aura arrêté :
» il en eſt de lui comme d'un muſicien, qui doit examiner,
» avant de jouer, ſi toutes les cordes de ſon inſtrument ſont
» d'accord. Depuis l'établiſſement de votre illuſtre dynaſtie,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 140. Han-ou-ti.

» on ne s'eſt point encore aſſez occupé de la réforme du gou-» vernement; & c'eſt une faute que vos prédéceſſeurs ont faite.

» On dit ordinairement qu'*il vaut mieux voir le poiſſon dans ſes* » *filets que dans l'eau;* c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas ſe contenter » de ſpéculer ſur le gouvernement, mais agir. Ou-ouang, par » ſon exemple, fit rentrer des ſcélérats dans le devoir. Tcheou-» kong, par ſes ſages inſtructions & en faiſant revivre les » maximes des anciens, inſpira tellement au peuple l'amour » de la vertu, que les priſons reſtèrent ouvertes pendant plus » de quarante ans. On vit alors l'empire fleurir ſous les règnes » de Tching-ouang & de Kang-ouang, dignes héritiers des » vertus de leurs ancêtres.

» Votre Majeſté peut, ſi elle le veut, marcher ſur les » traces de ces grands princes, & faire revivre les heureux » temps de Yao, de Chun & de Yu. Il ne ſuffit pas d'invi-» ter les ſages à vous aider de leurs lumières, il faut encore » les écouter. Ne les point employer utilement, c'eſt poſſé-» der un diamant brut, ſans ſonger à le faire polir. Vous » entretenez beaucoup d'officiers pour vous ſeconder dans » l'adminiſtration, mais ils n'ont point été formés à la vertu » dans les écoles publiques. Ces écoles ſont comme l'âtelier » du lapidaire, qui fait ſortir l'éclat des pierres précieuſes par » le poli qu'il leur donne. Avec le même nombre d'officiers » qui auroient paſſé leur jeuneſſe dans les écoles publiques, » ne feriez-vous pas en état d'atteindre à la réputation de » Yao & de Chun?

» La dynaſtie des *HIA* aimoit la droiture, celle des *CHANG* » la ſimplicité, & celle des *TCHEOU* l'affabilité. Vous occupez » un trône que ces dynaſties ont ſucceſſivement poſſédé; il faut » que Votre Majeſté réuniſſe les vertus & les qualités qui les

» ont distinguées chacune en particulier. La vertu est fille du » Ciel; elle est toujours la même & ne peut varier; ses principes sont certains & inaltérables. Yu en succédant à Chun, » & Chun à Yao, n'ont eu tous trois qu'un même principe » de conduite, celui de faire triompher la vertu & d'étouffer » le vice. Tant que leurs successeurs les ont pris pour modèles, » ils ont régné avec gloire au sein de la paix; mais dès qu'ils » se sont écartés de leurs sages instructions, ou qu'ils ont voulu » changer quelque chose à leur gouvernement, on a vu les » troubles s'élever & le désordre s'étendre de tous côtés. Maintenant que la dynastie des *HAN*, après avoir triomphé de » tant de rivaux, est paisible sur le trône, il faut qu'elle ait » l'affabilité des *TCHEOU*, & sur-tout la droiture des *HIA*. » Confucius a recueilli toute la doctrine de nos anciens sages; » c'est la seule qu'on doive suivre, & non pas celle de ces docteurs de nos jours, qui ne cherchent qu'à innover. Chacun » raisonne selon ses idées sur cette matière, & il n'est pas » étonnant de trouver, dans une même famille, les sentimens » partagés. Il seroit donc de la prudence, que Votre Majesté » ordonnât de s'en tenir à ce que Confucius enseigne; c'est » le seul moyen de faire cesser toute dispute & de lever l'incertitude du peuple sur le choix de tant de systêmes différens, qui ne servent qu'à l'embrouiller, sans l'instruire de ses » devoirs ».

L'empereur, satisfait de ce mémoire, envoya Tong-tchong à son frère aîné, le prince Y-ouang, pour lui servir de conseil, & l'engager à changer de conduite. Y-ouang avoit d'excellentes qualités, mais il étoit d'un orgueil insupportable. Fâché d'ailleurs que l'empereur, son cadet, lui eût été préféré, il étoit à craindre qu'il ne fît éclater son ressentiment par des troubles

Avant l'Ere Chrétienne. 140. *Han-ou-ti.*

nuiſibles à la tranquillité de l'état. L'empereur jugea que Tong-tchong pourroit, par ſes conſeils, corriger ce caractère altier, & lui inſpirer des ſentimens de douceur & de paix.

Tong-tchong chercha d'abord à gagner l'eſtime du prince par une conduite ſage & pleine de modeſtie. Ses diſcours ne rouloient que ſur les avantages qu'on tire à pratiquer la vertu. Peu à peu Y-ouang goûta ſes inſtructions ; on appercevoit même déja du changement dans ſon caractère & dans ſes manières. Le philoſophe profita de ces heureuſes diſpoſitions pour achever ſon ouvrage, & l'on vit enfin le prince donner l'exemple de modeſtie & d'affabilité à toute la cour.

Si-ouang, un de ſes frères, le railloit de ce changement, & le traitoit d'eſprit foible, d'avoir donné dans les ſophiſmes du philoſophe : il voulut même, par dériſion, eſſayer des leçons de ce ſage, & demanda à l'empereur de le lui donner pour précepteur, afin, diſoit-il, d'atteindre à la haute perfection du prince Y-ouang. Tong-tchong ne ſe rebuta point de la légéreté de ſon nouveau diſciple ; il étudia ſes inclinations, & ſut même s'en ſervir pour lui inſinuer ſes préceptes. Si-ouang, qui avoit d'abord prétendu n'en faire qu'un badinage, fut frappé de la force & de la vérité des diſcours de Tong-tchong, qui le ſubjuguèrent au point de lui faire changer de conduite preſque malgré lui. Il prit tellement goût à la vertu, qu'il devint un prince des plus accomplis & des plus exacts à remplir ſes devoirs. Après avoir réuſſi à corriger ces deux frères de leurs défauts, Tong-tchong ne voulut plus d'emploi à la cour, & vécut dans la retraite, en s'adonnant tout entier à l'étude. Cependant comme l'empereur l'avoit nommé de ſon conſeil, il ne le diſpenſa d'y aſſiſter, qu'à condition qu'il donneroit par écrit ſon avis ſur les affaires qui lui ſeroient communiquées,

Avant l'Ere Chrétienne. 140. *Han-ou-ti.*

Le mérite de Tong-tchong ne contribua pas peu à augmenter l'estime que l'empereur avoit pour les gens de lettres ; & à son exemple Teou-yng, premier ministre, & Tien-fen, chef du conseil, avoient pour eux les égards les plus marqués. Ils proposèrent Tchao-koan & Ouang-tsang comme deux personnages du premier mérite. HAN-OU-TI les fit venir. Tchao-koan dit à ce prince que Chin-kong, son maître, étoit un des plus habiles hommes de son siécle. L'empereur lui dépêcha un des grands de sa cour, avec des présens, & l'envoya chercher dans un de ses chars, escorté par quatre cavaliers.

HAN-OU-TI lui témoigna beaucoup de satisfaction de le voir. Chin-kong avoit alors quatre-vingts ans passés : c'étoit un vieillard vénérable, d'une taille haute, le port encore ferme & majestueux, la figure noble & belle, qu'une longue barbe blanche rendoit plus respectable. L'empereur, lui adressant la parole avec une espèce de vénération, lui demanda quelles étoient les règles du gouvernement, & le pria de s'étendre sur cette matière. « Ces règles, répondit le vieillard, ne » consistent point en belles paroles ni en discours étudiés, mais » en actions. Votre Majesté, suivant les sages constitutions du » grand empereur Yao, auroit déja dû avoir réformé le calen- » drier, si nécessaire au peuple pour le guider dans ses travaux. » La couleur même de votre dynastie n'est pas encore déter- » terminée, & c'étoit par-là qu'il falloit commencer ». L'empereur, qui s'attendoit à lui voir développer en maître les principes du gouvernement, ne fut pas content de son discours laconique, ni des reproches qu'il lui faisoit. Cependant, sans lui en rien témoigner, il le fit conduire au logement qu'il lui avoit fait préparer.

La saine doctrine commençoit à se relever des échecs qu'elle

Avant l'Ere Chrétienne. 140. *Han-ou-ti.*

avoit soufferts; mais l'impératrice-mère, ennemie de celle de Confucius, & adonnée à celle de *Li-lao-kiun* & des *Tao-ssé*, lui porta de nouveaux coups. Tchao-koan, censeur de l'empire, instruit de quelques désordres qui se commettoient dans le palais de cette princesse, en porta ses plaintes à l'empereur dans un mémoire qu'il lui adressa. L'impératrice regarda comme un affront cette démarche d'un disciple de Confucius, & résolut de le perdre lui & sa secte : elle gagna quelques-uns de ses gens, qui accusèrent Tchao-koan & Ouang-tsang de concussions envers le peuple, & de troubler la tranquillité publique. Traduits au tribunal des crimes, ils furent condamnés, par les menées de l'impératrice, à se donner eux-mêmes la mort. Cette sentence fut exécutée à la rigueur; & parce que les deux ministres, Teou-yng & Tien-fen, les avoient produits à la cour, ils furent destitués de leurs emplois, & le vieillard Chin-kong eut ordre de se retirer.

139. Le premier jour de la deuxième lune de la seconde année de Han-ou-ti, il y eut une éclipse de soleil.

138. L'an 138, Lieou-ching, prince de Tchong-chan, vint rendre hommage à l'empereur, qui l'invita à un festin où il y eut une grande musique. A peine eut-on commencé à jouer, que les larmes vinrent aux yeux du prince de Tchong-chan. L'empereur étonné, lui en ayant demandé le sujet, Lieou-ching lui répondit : « Si tout n'est pas d'accord dans la musique, elle » fatigue désagréablement l'oreille; alors on doit faire cesser » les musiciens : il en est de même des princes vos vassaux; » depuis qu'ils sont soumis aux censeurs de l'empire, l'inté- » rêt, la passion font commettre aux membres de ce tribunal » des injustices à leur égard : ils les vexent & osent les des- » servir auprès de Votre Majesté. Tchao-tsou les a rendus

» suspects

Avant l'Ere Chrétienne. 138. *Han-vu-ti.*

» ſuſpects, & les a portés à la déſobéiſſance par la hardieſſe de » ſes diſcours & la témérité de ſes accuſations. Dès-lors l'harmonie a ceſſé de régner dans le gouvernement ; c'eſt à Votre » Majeſté à la faire renaître, en ſouſtrayant les princes à la » cenſure de gens que ſouvent la partialité aveugle. Par-là, » elle ſe les rendra plus affectionnés & plus zélés à contribuer à la gloire du règne heureux qu'elle annonce. Mais s'ils » ſont continuellement agités par la crainte, quels ſervices » Votre Majeſté peut-elle en attendre ? Elle ne trouvera que » des eſclaves, où elle eût pu trouver des hommes pleins d'une » noble émulation, & empreſſés à lui prouver leur fidélité & » leur attachement ». L'empereur ſentant le danger d'entretenir les princes dans leur mécontentement, envoya ſur le champ ordre au tribunal des cenſeurs de ne plus ſe mêler de leurs affaires, & il lui interdit toute inſpection ſur leur conduite. On vit, à cet ordre, la joie ſe répandre ſur le viſage du prince de Tchong-chan, & rien ne troubla plus les plaiſirs de cette journée.

Cette même année, une inondation terrible du Hoang-ho détruiſit entièrement toutes les moiſſons. La famine fut ſi grande, que les hommes furent obligés de manger la chair de leurs ſemblables.

A la ſeptième lune, & en automne, il parut une comète au nord-oueſt.

Vers le même temps, le roi de Min-yuei (1) ſe mit en campagne, & déclara la guerre au roi de Tong-ou (2). Ce dernier ne ſe ſentant pas en état de lui réſiſter, demanda du ſecours à

(1) La province de Fou-kien.

(2) Partie du Tché-kiang.

Avant l'Ere Chrétienne. 138. *Han-ou-ti.*

l'empereur, qui ne voulut rien accorder sans avoir consulté Tien-fen. Il fut d'avis de ne point envoyer de troupes contre les peuples de Yuei (1), naturellement inquiets & portés à la révolte; parce qu'en les soumettant, l'empire n'en retireroit aucun avantage, & que même sous la dynastie des *Tsin*, on les avoit rejettés de la nation, par rapport à leur inconstance & à leur méchanceté.

Tchouang-tsou, opposé à ce sentiment, ne put s'empêcher de le combattre avec vivacité : « Comment l'empereur notre » maître peut-il se dire le père des peuples, s'il ne secoure pas » les petits états qui implorent son appui? Les *Tsin*, par » orgueil & par mépris, les ont abandonnés; devons-nous, » comme eux, les laisser dans la détresse? Il est de la dignité » de son rang de protéger ceux qui viennent se mettre à l'abri » du trône; & la bonté de son cœur ne doit pas souffrir qu'un » voisin ambitieux écrase un prince trop foible pour se défen- » dre par ses propres forces ». « Eh bien, dit l'empereur à » Tchouang-tsou, allez vous-même au secours du roi de » Tong-ou, je vous donne le commandement des troupes » que je lui destine ».

En conséquence de cet ordre, Tchouang-tsou se mit en marche avec un fort détachement, & s'avança vers Tong-ou. Arrivé à Houei-ki (2), il apprit que les Min-yuei s'étoient déja retirés. Mais afin de garantir de leurs insultes le royaume de Tong-ou, il proposa à l'empereur d'en transporter les peuples dans l'intérieur de l'empire, comme ils le demandoient eux-mêmes par grace. L'empereur, après avoir pris l'avis de son

(1) Les provinces de Tché-kiang & de Fou-kien, Kiang-si, Kouang-tong, Kouang-si.

(2) Houei-ki-hien de Ning-po-fou dans le Tché-kiang.

conseil, leur assigna le pays qui est entre le Kiang & le Hoai-ho.

Avant l'Ere Chrétienne. 138. *Han-ou-ti.*

Le trente de la neuvième lune de cette troisième année du règne de Han-ou-ti, il y eut une éclipse de soleil.

Sur l'invitation que ce prince avoit faite aux savans de se rendre à sa cour, il en vint plusieurs mille, qui, pleins de la bonne opinion d'eux-mêmes, se croyoient dignes des premiers emplois de l'état. Parmi ce grand nombre de prétendans, l'empereur choisit entre autres Tchouang-tsou de Hoei-ki, Tchu-maï-tchin du même endroit, Ou-kieou-cheou-ouang du pays de Tchao, Sfé-ma-siang-ju de Tching-tou, Tong-fang-sou de Ping-yuen, Mei-kao de Hani-yn, & Tchong-kiun de Tsi-nan : il leur donna les places de plusieurs grands, qui s'en acquittoient mal, & qu'il destitua pour les renvoyer chez-eux.

De tous ces lettrés, Sfé-ma-siang-ju étoit celui qui avoit le plus de connoissances des livres; aussi l'empereur le distingua-t-il, & l'estima de préférence aux autres. Le talent de Tong-fang-sou & de Meï-kao étoit d'amuser par des propos remplis de gaité, quoique souvent aux dépens du jugement & de la raison. L'empereur les admit à ses récréations, sans les charger d'aucun département. Cependant comme Tong-fang-sou avoit beaucoup de probité & de franchise, il lui permit de lui parler librement de ce qu'il trouveroit de répréhensible dans sa conduite.

Han-ou-ti étoit passionné pour la chasse, & sur-tout pour celle du loup, de l'ours, du tigre & du léopard. On le voyoit continuellement à cheval, franchir au galop les montagnes & les lieux les plus escarpés. Sfé-ma-siang-ju lui représenta qu'il n'étoit pas de la dignité d'un empereur de la Chine d'errer ainsi seul dans les forêts, puisqu'aucun des gens de sa suite ne pouvoit trouver d'assez bons chevaux pour fournir les mêmes courses que lui : qu'outre le danger qu'il y avoit pour sa per-

Avant l'Ere Chrétienne. 138. *Han-ou-ti.*

ſonne, le peuple ſe croiroit autoriſé à murmurer de ce que ſon maître paroiſſoit préférer ſes plaiſirs aux ſoins du gouvernement ; & qu'enfin tout monarque qui veut inſpirer à ſes ſujets l'amour de la vertu & du bon ordre, devoit commencer par leur en donner l'exemple. L'empereur, ſenſible au zèle que Sſé-ma-ſiang-ju témoignoit pour ſa conſervation, ne s'expoſa plus au danger d'attaquer des bêtes féroces, ni à les pourſuivre à travers les rochers & les précipices.

137. L'année ſuivante, il s'éleva, en été, un vent, avec une brume épaiſſe, ſemblable à du ſang, qui durèrent pluſieurs jours. La ſéchereſſe fut exceſſive juſqu'à l'automne, qu'il parut une comète au nord-eſt.

136. L'année d'après, à la cinquième lune, les campagnes furent couvertes d'une quantité prodigieuſe de ſauterelles. Cette même année l'empereur érigea un tribunal, qu'il chargea de rétablir les livres canoniques.

135. A la quatrième lune de l'année ſuivante, le feu conſuma l'aile du palais contiguë aux jardins de la ſalle des *ancêtres* de la famille impériale, & dura cinq jours ſans qu'on pût l'éteindre. A la cinquième lune, l'impératrice-mère mourut. Le mois ſuivant, l'empereur rétablit Tien-fen dans ſes emplois, & le nomma même ſon premier miniſtre.

Tien-fen aimoit le faſte & la magnificence ; ſa maiſon étoit la plus vaſte & la plus richement meublée de Tchang-ngan. C'étoit le ſeigneur de la cour qui avoit le plus de poſſeſſions & les jardins les mieux décorés. Il recherchoit tout ce qu'il y avoit de plus précieux ; & comme on connoiſſoit ſes goûts, on lui apportoit, de toutes les parties de l'empire, l'or, les diamans, & les bijoux les plus beaux : ſa maiſon reſſembloit à un riche magaſin. Ses haras étoient remplis de

chevaux les plus rares, & sa ménagerie d'animaux de toutes espèces.

Avant l'Ere Chrétienne. 135. *Han-ou-ti.*

A ce goût pour la représentation, il joignoit le talent de parler avec beaucoup d'éloquence & une facilité étonnante. Il manioit la parole avec tant d'habileté, que l'empereur ne savoit le refuser, au point que ce prince lui ayant laissé la disposition de tous les emplois, lui dit un jour, en riant: « Quand vous aurez fini de donner toutes les charges, avertissez-moi, afin que je puisse à mon tour en donner aussi » quelqu'une ».

Cette facilité de l'empereur l'enhardit à lui demander le bâtiment des manufactures impériales de Tchang-ngan. « Que » ne me demandez-vous aussi l'arsenal, lui répondit l'empe- » reur avec colère ». Cette vivacité du prince rendit Tien-fen plus circonspect & plus modéré dans ses demandes.

En automne, à la huitième lune, il parut au nord-est une comète, qui s'étendoit jusqu'au milieu du ciel.

Le roi de Min-yuei ayant déclaré la guerre à Tchao-hou, prince de Nan-yuei, ce dernier ne voulut point armer sans l'agrément de l'empereur, & lui dépêcha en conséquence un de ses officiers, persuadé que cette déférence pour son suzerain l'engageroit à le protéger puissamment contre son ennemi. L'empereur lui permit non-seulement de lever des troupes, mais il fit encore expédier un ordre à Ouang-koué, gouverneur de Yu-tchang, & à Han-ngan-koué, gouverneur de Houei-ki, de marcher contre le roi de Min-yuei. Le prince de Hoai-nan, sur l'ordre donné à ces deux généraux, adressa à l'empereur le mémoire suivant.

« Les peuples de Yuei ne sont point incorporés à l'empire, » & forment un royaume séparé de nous. Sous les *Hia*, les

Avant l'Ere Chrétienne. 135. *Han-ou-ti.*

» *Chang* & les *Tcheou*, ils n'ont jamais voulu ſuivre notre » calendrier, quelques moyens qu'on ait employés pour les » y forcer. Il n'eſt cependant pas impoſſible de les réduire; » mais quel avantage y aura-t-il pour l'empire, de fatiguer ſes » troupes contre un peuple indocile & d'un caractère auſſi » inconſtant? L'entrepriſe eſt ſans doute plus délicate qu'on » ne le penſe. S'ils refuſent de ſe ſoumettre aux ordres de » Votre Majeſté, elle ſe verra contrainte de les traiter comme » rebelles, & de réunir contre eux toutes ſes forces. Quand » même on les ſubjugueroit, leur penchant à la révolte leur » remettra bientôt les armes à la main.

» Mais ce qui doit détourner Votre Majeſté de cette entre» priſe, c'eſt de faire la guerre dans des circonſtances auſſi » fâcheuſes : les récoltes, ruinées depuis pluſieurs années, » donnent à peine la ſubſiſtance au peuple. Le pays de Yuei » eſt hériſſé de forêts & de montagnes remplies de ſerpens & » de bêtes féroces. Les chaleurs exceſſives qui s'y font ſentir, » les maladies qu'elles occaſionnent, le défaut de vivres dans » un pays auſſi agreſte & auſſi ſtérile, emporteront la plupart » de nos ſoldats; & s'il faut tirer des vivres de l'intérieur de » l'empire, outre que cette exportation augmentera la diſette, » il en réſultera encore néceſſairement une perte conſidérable » d'hommes & d'argent. Si l'ennemi eſt prudent, il ſe tiendra » retranché, & laiſſera notre armée ſe détruire d'elle-même.

» Nos ſoldats, peu faits à ce climat, ne pourront ſouffrir la » cuiraſſe ſur leur dos au fort de l'été. Les chemins pour y arri» ver ſont impraticables; l'air y eſt mal-ſain & les eaux perni» cieuſes. Quelle nouvelle affligeante pour le cœur paternel de » Votre Majeſté, quand elle apprendra que ſon armée périt » de miſère & ſans combattre, au milieu de ce pays barbare!

» On dit, & ce bruit se confirme, que Kia, frère du roi de » Min-yuei l'a fait mourir, & que Kia lui-même a été assassiné » par ses propres gens. Ce peuple est sans maître : la circons- » tance est favorable pour chercher à le gagner par des pré- » sens, en lui promettant même des dignités & des emplois. » Mon avis seroit donc que Votre Majesté chargeât un de ses » officiers de cette négociation, qui pourroit lui procurer, » sans coup férir, l'acquisition d'un royaume ; au lieu que si » on se présente à main-armée, ces peuples, dans la crainte » des châtimens & pour se mettre à l'abri des horreurs de la » guerre, se retireront dans leurs montagnes, où il sera im- » possible de les forcer. Nos troupes, qui ne sont point accou- » tumées à leur manière de faire la guerre, n'oseront s'exposer » dans les défilés & dans les gorges : bientôt épuisées de fati- » gues, rebutées d'attaquer infructueusement ces barbares, qui » sans les attendre de pied-ferme les harceleront sans cesse, » elles retourneront sur leurs pas, après avoir perdu une partie » de leurs gens dans cette expédition malheureuse. Enfin la » conquête de ces barbares vaut-elle le sacrifice inévitable de » tant de milliers de ses sujets fidèles, que Votre Majesté porte » dans son cœur » ?

Cet avis arriva trop tard ; les deux gouverneurs étoient déja depuis long-temps en marche, & s'avançoient à grandes journées vers le pays de Yuei.

Le prince de Nan-yuei, instruit que l'empereur envoyoit ses troupes contre le roi de Min-yuei, lui en témoigna sa reconnoissance, en lui donnant son fils en otage, qu'il remit entre les mains de Tchouang-tsou, pour le conduire à la cour ; après quoi ce prince se disposa à agir lui-même pour terminer cette guerre, & aller ensuite remercier l'empereur du

Avant l'Ere Chrétienne. 135. *Han-ou-ti.*

ſecours qu'il lui avoit donné : mais ſes officiers lui repréſentèrent que ſon père qui en connoiſſoit le danger, avoit toujours éludé d'aller à la cour, & s'étoit contenté de donner toutes les autres marques de ſoumiſſion ; que ſi on l'y tenoit une fois, il étoit à craindre qu'on ne l'en laiſsât plus revenir. Tchao-hou ſentit qu'ils avoient raiſon de le diſſuader de cette démarche ; après que la guerre fut terminée, il prétexta une maladie, pour ſe diſpenſer de ſe rendre à la cour, & envoya un de ſes officiers porter ſes excuſes & faire ſes remercîmens à l'empereur.

A peine les troupes impériales ſe furent-elles préſentées à l'entrée des gorges du pays de Yuei, qu'on vit arriver un envoyé de Yu-chen, frère de Min-yuei, avec la tête de ce roi, qu'il remit à Ouang-koué. Ce général, après l'avoir expoſée à la vue de ſon armée, la fit paſſer à Han-ngan-koué, afin qu'il la montrât auſſi dans ſon camp, & qu'il demandât à l'empereur ſes ordres. Ce prince, charmé de voir cette guerre ſi promptement finie & à ſi peu de frais, fit dire à Yu-chen qu'il réuniſſoit à l'empire le royaume de Yuei, ſous le nom de principauté de Tong-yuei, & qu'il l'en nommoit gouverneur, ſans rien changer aux coutumes & aux uſages de ſa nation. Il donna en même temps ordre à ſes deux généraux de revenir.

Après cette expédition, l'empereur fit une promotion de pluſieurs officiers, du nombre deſquels ſe trouva Ki-ngan, dont la grande ſévérité faiſoit trembler le peuple. Sa droiture & ſon exactitude lui firent ſouvent courir riſque de la vie. Il étoit d'ailleurs fort attentif à ſon devoir & zélé pour le bien commun. Chargé par l'empereur d'aller dans le Ho-nan examiner le dommage cauſé par un incendie qui avoit réduit en cendres pluſieurs mille maiſons, il rapporta que celle où le feu avoit

pris,

pris, reſtoit ſeule, parce qu'on étoit parvenu à la conſerver; mais que les flammes, pouſſées par un vent furieux, s'étant communiquées aux maiſons voiſines, on n'avoit pu arrêter les progrès de cet incendie univerſel, qui mettoit ce peuple dans la plus grande déſolation, ſe trouvant ſans aſyle & ſans nourriture. Cet officier ajouta qu'il avoit rencontré ſur ſa route plus de dix mille familles, réduites à la plus affreuſe misère, dont pluſieurs, pour ſoutenir les reſtes languiſſans d'une vie qui leur étoit odieuſe, avoient mangé les corps de leurs enfans expirés d'inanition. Que déchiré par ce ſpectacle touchant, il avoit pris ſur lui de faire ouvrir les greniers publics & d'en diſtribuer les grains à ces familles déſeſpérées, comme s'il en eût eu l'ordre de Sa Majeſté, & qu'il venoit ſe remettre entre ſes mains, pour ſubir la peine de mort que les loix prononcent contre ceux qui oſent ſuppoſer un ordre de leur maître. Mais l'empereur lui répondit : « Vous ſeriez bien plus » coupable de n'avoir pas ſecouru ces infortunés, & vous » n'avez fait que prévenir la bonté de mon cœur : ſerois-je » le père de mon peuple, ſi je puniſſois celui qui lui a racheté » la vie, & l'a retiré des horreurs du déſeſpoir » ?

Ki-ngan n'étant encore que mandarin de province, exécutoit ponctuellement les ordres de l'empereur, lorſqu'ils étoient conformes à la raiſon & à la juſtice; mais il s'y oppoſoit fortement, lorſqu'il les croyoit contraires au bonheur du peuple. « L'empereur, diſoit-il, ne manque de rien dans ſon palais; » il ignore la misère du peuple : s'il veut en être le père, qu'il » imite Yao & Chun, qui ne dédaignèrent pas d'entrer dans » les moindres détails & de pourvoir à tous ſes beſoins ». L'empereur changea de couleur quand on lui rapporta les paroles fermes de ce mandarin, & tout le monde crut Ki-ngan perdu;

Avant l'Ere Chrétienne. 135. *Han-ou-ti.*

d'autant plus qu'à quelque temps de-là, ce prince se plaignit à ses grands de la droiture inflexible de cet officier. On avertit Ki-ngan de prendre garde à lui, & d'avoir plus de complaisance pour les volontés de son prince ; mais il répondit, avec une noble assurance : « L'empereur ne nous prend à son service, que pour l'aider à gouverner son peuple. On est coupable de l'induire, par une basse adulation, à commettre une injustice : notre devoir est d'empêcher qu'il ne fasse du tort à sa réputation. Je suis si pénétré de respect pour la place qu'il occupe, & je m'en fais une si haute idée, que je me regarderois comme indigne de le servir, si je ne m'opposois avec fermeté à tout ce qui peut le compromettre. Dites à mon maître, ajouta-t-il à Tchao-tsou, que mon pinceau est aussi prêt à l'avertir des fautes qu'il fera, que mon zèle est infatigable pour ses intérêts ». L'empereur, à qui Tchao-tsou rendit cette réponse, lui demanda ce qu'il pensoit de Ki-ngan. Tchao-tsou lui dit que personne n'étoit plus propre à diriger un prince, ni à vaincre les difficultés de l'affaire la plus épineuse. Ferme dans ses principes, rien ne peut le faire manquer à son devoir. « C'est par rapport à ces qualités, repartit l'empereur, que je m'en sers & que je le conserve dans l'emploi ».

Cette même année, sixième du règne de HAN-OU-TI, un ambassadeur du roi des Tartares *Hiong-nou* vint demander une princesse en mariage pour son maître. L'empereur proposa à son conseil cette alliance, sur laquelle les sentimens furent partagés. Ouang-koué, originaire de Yen, mieux instruit des affaires de ces peuples, prit la parole & dit :

« Ce n'est pas la première fois que les Tartares nous demandent notre alliance & qu'on la leur a accordée ; mais,

Avant l'Ere Chrétienne. 135. *Han-ou-ti.*

» ſans la reſpecter, ces peuples inquiets & remuans, avec qui
» il eſt impoſſible de faire une paix ſolide, ſont venus dévaſter
» les terres de l'empire, pour en tranſporter les richeſſes dans
» leur pays. Nos princeſſes, ſacrifiées à la politique, ont
» éprouvé le ſort le plus malheureux parmi ces barbares. Il
» eſt temps de nous venger de leur légéreté : la guerre eſt la
» ſeule voie pour les mettre à la raiſon. Mon ſentiment eſt de
» les détruire, plutôt que de reſter continuellement expoſés
» à leurs inſultes. En les ménageant, ils ne deviendront que
» plus hardis à nous inquiéter, & plus avides du butin qu'ils
» ſont accoutumés de faire ſur nous ».

Han-ngan-koué ne fut pas de cet avis. « Les *Hiong-nou*,
» dit-il, ſont comme les oiſeaux qui s'élèvent par bandes,
» tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; au moment qu'on croit
» les tenir, ils échappent & diſparoiſſent comme s'ils avoient
» des ailes : il eſt donc impoſſible de les réduire. Sans demeures
» fixes, toujours errans ou campés, changeant de poſte d'un
» inſtant à l'autre, défendus par leurs montagnes, dont ils
» connoiſſent les détours, toujours sûrs de tomber ſur nous
» & de nous ſurprendre, ſans que nous puiſſions l'éviter, quel
» ſuccès pouvons-nous attendre de cette expédition? Mais je
» veux que nous les pourſuivions mille *ly*, ſans leur donner
» le temps de reprendre haleine; je veux encore que nous les
» battions mille fois, nous perdrons du monde dans ces ren-
» contres; éloignés de tout ſecours, comment recruter nos
» troupes, comment remonter notre cavalerie? D'ailleurs la
» difficulté d'approviſionner notre armée, leur manière de
» combattre ſi différente de la nôtre, l'étendue de leur pays,
» leur facilité à ſe tranſporter où ils jugent à propos, doivent
» nous faire craindre qu'ils n'aient l'avantage ſur nous. Ainſi

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 135. *Han-ou-ti.*

» tous ces inconvéniens balancés, me font pencher pour l'al» liance proposée ». La pluralité des voix fut pour le sentiment de Han-ngan-koué. L'empereur promit une princesse à l'ambassadeur Tartare & le congédia.

134. L'an 134, en automne, à la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

133. L'année suivante un certain Li-chao-kiun, de la secte des *Tao-ssé*, vint à la cour, & assura l'empereur qu'il avoit trouvé le secret de rajeunir les vieillards & de les rendre immortels. Parmi les flatteries qu'il mêla à ses discours, il dit que sa bonne fortune l'avoit conduit à la cour pour conserver un prince qui faisoit les délices de son peuple.

HAN-OU-TI montra le foible de l'homme, qui redoute toujours la mort, & saisit avidement tous les moyens qu'on lui présente de l'éviter. L'imagination remplie du prétendu secret de ce *Tao-ssé*, il lui demanda sa recette. « Il faut, dit-il, » commencer par faire un sacrifice à *l'esprit du foyer*, après » quoi je vous donnerai les ingrédiens qui entrent dans la » composition du breuvage de l'immortalité; vous y mêlerez » du vermillon qui se convertira en or, & c'est cet or qui pro» longe la vie. Si *l'esprit du foyer* vous est favorable, aussi-tôt » que vous aurez avalé la potion, *l'esprit de la montagne* Fong» lai vous apparoîtra, & vous lui offrirez aussi un sacrifice: » dès ce moment vous obtiendrez l'immortalité. C'est par ce » moyen que Ngan-ki-seng, qui habite sur la montagne » Fong-lai dans une île de la mer, a déja vécu plus de mille » ans ».

L'empereur, impatient d'éprouver l'efficacité de la recette, pratiqua exactement les cérémonies que le *Tao-ssé* lui avoit prescrites. Après avoir sacrifié à *l'esprit du foyer*, il but la

liqueur merveilleuse, dont il n'apperçut cependant aucun effet sensible; & dans la persuasion que Li-chao-kiun avoit oublié quelque chose, il chargea un des compagnons de ce magicien d'aller inviter Ngan-ki-seng à venir à la cour. La chose étoit impossible, puisqu'il étoit mort depuis long-temps : mais au lieu de Ngan-ki-seng, on vit arriver en foule d'autres imposteurs des états de Tsi & de Yen, qui vantoient l'infaillibilité de leur art; par malheur pour eux, Li-chao-kiun, qu'ils regardoient comme leur chef, mourut. L'empereur seul ne fut point désabusé sur leur compte; il poussa même l'entêtement pour leur science, au point de soutenir que Li-chao-kiun n'étoit pas mort, & qu'il n'avoit fait que changer de figure.

Un de ces *Tao-ssé*, appellé Mieou-ki, abusant de la crédulité de ce prince, lui adressa un mémoire, dans lequel il lui disoit, que s'il n'avoit pas réussi dans sa première expérience, c'est qu'il n'avoit pas sacrifié au *Tai-y* ou *la grande Unité*, le plus considérable & le premier de tous les esprits célestes, ayant à ses côtés les *Ou-ti* ou cinq *Chang-ti* de cinq couleurs pour le servir; que le *Tai-y* étoit l'étoile polaire & immuable, & que l'empereur étant son image, c'étoit cet esprit qu'il devoit honorer. Le prince, imbu de la doctrine de ces magiciens, fit élever un temple magnifique au *Tai-y*, & lui offrit des sacrifices avec la pompe & les cérémonies pratiquées par les anciens dans leurs sacrifices au *Chang-ti.*

Cependant les sectateurs zélés de la doctrine des anciens, rétablie par Confucius, s'élevoient avec force contre les dogmes erronés & pernicieux de ces *Tao-ssé.* Ils gémissoient de voir leur prince donner aussi facilement dans leurs superstitions, & le sollicitoient vivement d'exterminer ces imposteurs, qui corrompoient le cœur du peuple. Mais le desir de se rendre im-

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 133. *Han-ou-ti.*

mortel aveugloit si fort l'empereur, que le zèle de ses fidèles sujets & leurs sages remontrances ne faisoient aucune impression sur son esprit.

Un des grands de sa cour, pénétré de voir leur peu de succès, se trouvant chez l'empereur au moment qu'on lui apportoit le breuvage mystérieux, se saisit de la coupe & le but. Le prince, irrité de sa hardiesse, le fit arrêter, & donna ordre de le faire mourir. « Cet ordre est inutile, répondit-il avec tranquillité; il n'est pas en votre puissance de me faire mourir, » puisque je viens de me rendre immortel. Cependant si la » mort a encore prise sur moi, Votre Majesté me doit une » récompense, puisqu'elle sera convaincue que cette liqueur » n'a pas la vertu qu'on lui attribue, & que ces imposteurs » la trompent ». Cette réponse lui sauva la vie, mais elle ne fit point revenir l'empereur de son aveuglement.

Dans ces entrefaites, ce prince songea sérieusement à conclure le mariage arrêté avec les Tartares, & à donner à leur *Tchen-yu* la princesse qu'il leur avoit promise. Nié-y, de la ville de Ma-y (1), pour se venger de ce qu'ils avoient saccagé son pays, sachant que Ouang-koué avoit fortement combattu cette alliance dans le dernier conseil tenu à ce sujet, s'adressa à lui pour l'engager à en empêcher la conclusion. Ouang-koué représenta de nouveau à l'empereur, que les *Hiong-nou* n'avoient jusqu'à présent recherché ces alliances, qu'afin qu'on fût moins sur ses gardes, & de venir plus aisément ravager les terres de l'empire; mais que s'il vouloit lui donner des troupes, il se faisoit fort de lui amener leur roi prisonnier, & de venger la Chine de leurs insultes répétées. L'empereur voulut encore

(1) Ma-y-hien de Tai-tong-fou du Chan-si.

prendre l'avis de ſon conſeil, dans lequel Han-ngan-koué, qui avoit opiné à l'alliance avec les Tartares, combattit le ſentiment de Ouang-koué, & dit que ſi Han-kao-ti, après s'être dégagé de Ping-tching, où les Tartares l'avoient tenu enfermé pendant ſept jours, preſque dénué de vivres, n'avoit pas ſongé à s'en venger, c'eſt que ce ſage prince, oubliant ſon injure perſonnelle, n'avoit conſidéré que le bien général, en évitant une guerre toujours funeſte au peuple, & qu'il avoit préféré à s'allier avec ces mêmes Tartares ſes ennemis, plutôt que de chercher à les détruire par la force des armes. Enfin, que la conduite que ce grand empereur avoit tenue, devoit être la règle du parti qu'on devoit prendre dans la conjoncture actuelle, & qu'elle le confirmoit dans l'avis qu'il avoit ouvert de faire alliance avec ces barbares.

Ouang-koué, qui ſentit combien ces raiſons pouvoient contre-balancer ſon ſentiment, répliqua, que Han-kao-ti n'avoit point tiré vengeance de l'affront qu'il avoit reçu à Ping-tching, parce qu'il n'étoit pas bien affermi ſur le trône, & que les peuples étoient encore dans l'agitation que tant de guerres conſécutives avoient répandue dans l'empire. Que quoiqu'on fût en paix dans l'intérieur, cependant on perdoit continuellement du monde dans les eſcarmouches qu'on avoit ſur la frontière avec ces barbares, & que ſi on n'y mettoit promptement ordre, ce ſeroit vouloir ſacrifier, de gaité de cœur, de braves & de fidèles ſujets, dont un prince doit ménager la vie & les fatigues. Il ajouta que leur perte ne pouvoit manquer d'affliger le cœur paternel de l'empereur, & qu'il n'apprendroit pas, ſans en être touché, la déſolation à laquelle ces brigands expoſoient les peuples par leurs inſultes. En un mot, que la guerre dans les formes pouvoit ſeule les mettre à la raiſon, & que les

alliances avec eux ne procureroient qu'une paix momentanée, ſans eſpoir de les faire jamais renoncer à leur brigandage.

Après avoir recueilli les voix, l'empereur, jugeant que Ouang-koué connoiſſoit mieux que perſonne les Tartares, ſe détermina à leur faire la guerre. Ouang-koué fut nommé généraliſſime, & on lui donna pour lieutenans, Han-ngan-koué, Li-kouang, Kong-ſun-ho & Li-ché. Trois cens mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, furent commandés pour cette expédition. On les fit défiler par pelotons, en leur faiſant prendre des routes différentes. Le rendez-vous fut aſſigné à Ma-y. Leur général les diſperſa dans les montagnes & dans les déſerts, pour cacher ſes forces, afin d'attirer le *Tchen-yu* dans le piége qu'il lui tendoit. Ouang-koué fit partir Nié-y, le moteur de cette guerre, pour aller propoſer au roi des Tartares de lui livrer Ma-y, avec les richeſſes immenſes qu'on y avoit accumulées. Nié-y s'acquitta de ſa commiſſion avec tant de dextérité, que le *Tchen-yu* n'eut aucun ſoupçon de la trahiſon qu'on lui préparoit. Il fit accompagner Nié-y d'un Tartare traveſti, qui devoit lui rapporter la tête du gouverneur de Ma-y, comme ils en étoient convenus. Nié-y fit reſter le Tartare à la porte de la ville, & quelque temps après il vint lui remettre, dans un ſac, la tête d'un criminel condamné à mort, au lieu de celle du gouverneur, en lui recommandant de dire à ſon prince d'uſer de diligence pour profiter de l'occaſion de ſe rendre maître de Ma-y. Le *Tchen-yu*, qui attendoit avec impatience le retour de ſon commiſſionnaire, n'eut pas plutôt vu la tête qu'il lui apportoit, qu'il ſe mit en marche à la tête de cent mille chevaux, & prit ſa route par le fort Yen-men-koan (1),

(1) A cent cinquante *ly* à l'oueſt un peu nord de Sou-tcheou de Tai-tong-fou du Chan-ſi.

qu'il

qu'il força, & dont il fit le gouverneur prisonnier. Le Tartare ayant résolu de le faire mourir, ce gouverneur, plus attaché à la vie que fidèle à son maître, trahit le secret de l'état, & découvrit au *Tchen-yu* les embûches qu'on lui avoit dressées. Ce prince, effrayé du danger qu'il venoit de courir, rebroussa chemin à toutes brides, & quelque diligence que Ouang-koué fît avec un détachement de sa cavalerie, il ne put jamais l'atteindre. Ce général ayant manqué son coup, se vit obligé de ramener son armée, sans avoir effectué aucune des promesses qu'il avoit faites, pour rompre une alliance promise, qui auroit du moins laissé respirer quelque temps les peuples exposés aux incursions des Tartares : aussi l'empereur le fit-il arrêter & resserrer étroitement, avec ordre d'instruire son procès; mais Ouang-koué prévint sa honte & le déshonneur de sa famille, en se donnant lui-même la mort dans sa prison.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 133. *Han-ou-ti.*

Malgré cette rupture avec les Tartares, les commerçans de leur nation continuèrent de trafiquer avec la Chine, & d'y apporter les productions de leur pays : les Chinois allèrent de même commercer dans la Tartarie. Le *Tchen-yu* ne chercha point à renouer avec la cour, & l'empereur parut peu empressé à le ramener à l'alliance projettée.

Au printemps de l'année suivante, une inondation terrible du Hoang-ho ravagea les terres de seize départemens, & fit périr plus de cent mille personnes, suivant l'examen qu'on en fit par ordre de l'empereur. 132.

La dixième année du règne de ce prince, & à la troisième lune, le premier ministre Tien-fen mourut, & fut remplacé par Sie-tsé. A la cinquième, lune il y eut un tremblement de terre. 131.

L'an 130 fut, à proprement parler, la véritable époque 130.

Avant l'Ere Chrétienne. 130. *Han-ou-ti.*

de la renaiſſance des lettres. Lieou-té, prince de Ho-kien, partiſan zélé des anciens, qui avoit la paſſion de s'inſtruire, prodigua l'or, l'argent & les ſoieries pour ſe procurer tous les livres qu'il pouvoit découvrir; ſes recherches lui en firent recouvrer un grand nombre. Lieou-ngan, prince de Hoai-nan, avoit la même inclination que lui pour les lettres, mais leur goût différoit. Le prince de Hoai-nan s'attachoit à des ouvrages légers & remplis de diſcours d'apparat, ſans profondeur & ſans ſolidité. Le prince de Ho-kien, au contraire, préféroit le *Chu-king*, le *Tcheou-li*, le *Li-ki* de Mong-tſé, le *Chi-king* de Mao-chi, le *Tchun-tſiou*, avec le commentaire de Tſo-kieou-ming, le *Li-yo* ou traité des cérémonies & de la muſique, ainſi que d'autres excellens ouvrages, dont la plupart s'étoient conſervés dans la principauté de Tſin. Il en faiſoit ſes délices, & ſe plaiſoit à en diſcourir avec les ſavans. Il profita ſi bien de ſes lectures, que s'étant rendu à la cour de Han-ou-ti la onzième année de ſon règne, & étant conſulté par ce prince ſur une affaire délicate, il la traita avec tant d'habileté, & parla avec tant d'éloquence & de préciſion, que tous les lettrés qui l'entendirent, le regardèrent comme le ſavant le plus profond & le plus érudit de l'empire. Lieou-té ne jouit pas long-temps de ſa réputation; à peine de retour dans le Ho-kien, il tomba malade & mourut peu de temps après.

Cette même année l'empereur réunit les provinces méridionales à ſon domaine. Lorſque Ouang-koué avoit été envoyé contre le roi de Min-yuei, ce général avoit détaché Tang-mong pour aller au pays de Nan-yuei, afin d'en connoître l'étendue & de prendre des informations ſur les peuples voiſins. Le prince de Nan-yuei accueillit Tang-mong, & dans un feſtin qu'il lui donnoit, il fit ſervir un mets extraordinaire

& inconnu à l'officier Chinois : celui-ci, curieux de ſavoir quel pays produiſoit ce mets, qu'il trouvoit excellent, demanda au prince d'où il le tiroit. De Tſang-kouo-kiang (1), répondit-il, d'un canton où la rivière eſt large de pluſieurs *ly*.

Avant l'Ere Chrétienne. 130. *Han-ou-ti.*

Tang-mong ayant pris les mêmes informations de pluſieurs marchands du pays de Chou (2), ſut qu'on enlevoit ſecrétement ces productions rares, pour les venir vendre à Yé-lang, ſituée au bord d'une rivière dans le Tſang-kouo-kiang, & que le prince de Nan-yuei employoit l'argent & les promeſſes pour engager les peuples de ce canton à le reconnoître ; mais qu'il l'avoit juſqu'à préſent tenté ſans ſuccès. Après s'être aſſuré de ces rapports, Tang-mong écrivit à l'empereur que le prince de Nan-yuei, quoique ſoumis en apparence, ne ſe prétendoit pas moins indépendant, & que s'il vouloit lui envoyer des troupes, il répondoit de réunir ſes états au domaine impérial. Que par les informations qu'il avoit faites, il avoit découvert que le pays de Yé-lang pouvoit fournir cent mille ſoldats, & qu'après en avoir fait la conquête, on entreroit de plein-pied dans les états de Nan-yuei.

L'empereur envoya des troupes & de l'argent à Tang-mong. Cet officier parvint aiſément à ſoumettre le pays de Yé-lang, qu'il diviſa en pluſieurs diſtricts, & ordonna aux habitans des corvées pénibles & continues pour applanir les chemins. Il périt dans ces travaux une quantité prodigieuſe de monde, par les fatigues exceſſives auxquelles on les forçoit. Pluſieurs ayant tenté de s'y ſouſtraire, furent impitoyablement mis à mort. Cette dureté répandit la conſternation & l'épouvante parmi les peu-

(1) La partie la plus oueſt de Tſun-y-ſou dans le Sſé-tchuen.

(2) Partie du Sſé-tchuen.

Avant l'Ere Chrétienne. 130. *Han-ou-ti.*

ples de Pa & de Chou, dont les plaintes parvinrent jusqu'à la cour. L'empereur envoya Sſé-ma-ſiang-ju ſur les lieux. Ce commiſſaire blâma la conduite de Tang-mong, & fit au peuple de grandes largeſſes, qui adoucirent les peines que le nouveau gouverneur leur avoit fait eſſuyer, & les firent revenir de la frayeur qu'il leur avoit inſpirée.

La modération & la libéralité de Sſé-ma-ſiang-ju produiſirent encore un bon effet ſur ces peuples nouvellement conquis : elles leur firent aimer la domination de l'empereur, en rejettant ſur Tang-mong tout l'odieux de ce qu'ils avoient ſouffert. Les princes de Kiong (1) & de Tſo (2), charmés de la conduite de Sſé-ma-ſiang-ju & de la juſtice qu'il avoit rendue aux peuples vexés par Tang-mong, offrirent de ſe ſoumettre à l'empire, à condition qu'on leur conſerveroit leur titre de prince, & qu'on leur laiſſeroit gouverner leurs peuples. L'empereur, ſuivant le conſeil de Sſé-ma-ſiang-ju, mit au rang de ſes provinces ce pays limitrophe à celui de Chou, & étendit par-là les limites de l'empire, à l'oueſt, juſqu'à la rivière Mou-jou-choui (3), & au midi, juſqu'au pas de Ling-koan (4), que cent hommes pouvoient aiſément défendre contre une armée entière. Sſé-ma-ſiang-ju, en conſéquence des ordres de l'empereur, partagea cette nouvelle acquiſition en douze départemens, où il établit les officiers néceſſaires pour les gouverner ; après quoi il revint à la cour, rendre compte à l'empereur de ſa commiſſion.

129. Comme les Tartares *Hiong-nou* continuoient leurs courſes

(1) Kiong-tcheou du Sſé-tchuen.

(2) Le pays qui eſt au nord-oueſt de Kiong-tcheou du Sſé-tchuen.

(3) A cinquante *ly* à l'oueſt de Ya-tcheou dans le Sſé-tchuen.

(4) A ſoixante *ly* au nord-oueſt de Lou-chan-hien de Ya-tcheou.

sur les terres de l'empire, & y commettoient de grands désordres, l'empereur résolut d'user de représailles, & d'entrer dans leur pays. Il nomma pour cette expédition quatre généraux, Ouei-tsing, Kong-sun-ngao, Kong-sun-ho & Li-kouang, auxquels il donna à chacun une division de dix mille chevaux. Ouei-tsing à la première rencontre avec les Tartares, leur tua sept cens cavaliers. Kong-sun-ho parcourut avec son détachement une grande étendue de pays, sans rencontrer personne, & revint sans avoir tiré l'épée. Les Tartares battirent Kong-sun-ngao & Li-kouang. Le premier fut légérement blessé & fait prisonnier. Les ennemis croyant sa blessure plus grave, le remirent à la garde d'un seul homme, qui le conduisit suspendu sur des cordes, comme dans une litière, entre deux chevaux. Kong-sun-ngao, que les Tartares avoient laissé en arrière, se voyant éloigné du corps de l'armée, contrefit si bien le mort, que son conducteur le crut réellement, & ne tint plus compte de veiller sur son prisonnier. Le général Chinois, convaincu qu'il étoit dupe de sa feinte, saisit le moment qu'il avoit le dos tourné pour se jetter sur lui, le désarçonne, lui arrache son arc & ses flèches, & s'enfuit à toute bride sur son cheval. Cette action lui sauva la vie, car l'empereur se contenta de lui ôter son emploi, qu'il lui rendit quelque temps après.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 129. *Han-ou-ti.*

L'année suivante Nan-liu, roi de Ouei, à l'est de la Corée & à l'ouest de la grande mer, vint soumettre à l'empereur ses états, dans lesquels on comptoit plus de deux cens quatre-vingt mille hommes. 128.

Cette même année, l'empereur fit publier un ordre, dans lequel il se plaignoit de la négligence des mandarins à faire dans leurs districts des recherches de gens instruits, comme il

Avant l'Ere Chrétienne. 128. *Han-ou-ti.*

l'avoit ordonné au commencement de ſon règne. Ce nouvel ordre étoit conçu en ces termes :

« Quoique j'aie expreſſément recommandé aux grands & à » mes officiers de donner tous leurs ſoins à détruire les vices, » & à chercher des gens éclairés pour m'aider à faire des régle- » mens qui ramènent le ſage gouvernement de nos anciens, » je vois avec chagrin qu'on a négligé l'exécution d'un ordre » ſi utile au bien de l'état. Le proverbe dit, *qu'il n'y a point de* » *village compoſé ſeulement de dix familles, où il ne ſe trouve quel-* » *qu'un qui ait le cœur droit & ſincère :* & dans une ville entière, » il ne ſe rencontrera pas un ſeul ſage ? Je vois qu'on n'a point » exécuté mes volontés, puiſqu'il reſte un grand nombre de » villes d'où il n'eſt venu aucune perſonne inſtruite : je vois » encore qu'on n'a pas fait les recherches que j'avois ordonnées. » Vous grands & mandarins, vous vous êtes rendus coupables » d'une négligence puniſſable. Le bonheur du peuple dépend » de notre exactitude à remplir les devoirs que nos places nous » impoſent : le mien eſt de gouverner en paix ; le vôtre, de » m'aider de vos conſeils ; & ſi les lumières vous manquent, » vous devez accueillir & rechercher ceux qui ont de l'habi- » leté & me les procurer. Je vous le déclare, écarter, par une » baſſe jalouſie, les ſages, les empêcher de ſe produire, ravir » à la vertu ſa récompenſe, outrager ceux qui la pratiquent, » ou commettre envers eux l'injuſtice d'étouffer leur mérite » & leurs talens, ce ſont des crimes, ſuivant nos loix, dignes » de mort. Gouverneurs & mandarins des provinces, ſi à » l'avenir vous déſobéiſſez à mes ordres, ſi vous ne me pro- » curez pas le ſecours des ſages qui ſont dans vos départe- » mens, je vous livrerai à la rigueur des loix, & vous payerez » de votre tête une négligence impardonnable. Que les grands

» s'assemblent & délibèrent sur cet ordre ; j'entends qu'ils me » communiquent leur sentiment sur un objet aussi important » que l'est celui d'inspirer au peuple la vertu & de le rendre » heureux ».

Les grands assemblés décidèrent que, suivant les constitutions de l'état, on étoit encore plus coupable d'empêcher les habiles gens de se rendre utiles au gouvernement, que de manquer aux ordres du prince, & qu'on en devoit être plus griévement puni. Ils arrêtèrent encore que les mandarins qui laissoient introduire le vice, ou ne s'appliquoient pas à l'extirper, en faisant régner la vertu, méritoient d'être destitués de leurs emplois & mis au rang du peuple. L'empereur donna sa sanction à cet arrêté, qui passa en force de loi.

En conséquence de la nouvelle invitation que l'empereur faisoit aux lettrés, Tchu-fou-yen, Yen-ngan & Siu-lo lui présentèrent chacun un mémoire sur les affaires présentes. Tchu-fou-yen avoit autrefois offert ses services aux princes de Tsi, de Yen & de Tchao ; mais les lettrés de ces trois états, jaloux qu'un étranger prétendît avoir la préférence sur eux pour les emplois, lui firent essuyer tant de dégoûts, qu'il fut contraint de se retirer, même chargé de mépris. Comme il étoit dans l'indigence, manquant souvent du nécessaire, l'invitation de l'empereur lui parut une ressource pour sortir de la misère ; & plein de la bonne opinion de son mérite, il se rendit à la cour. Son mémoire fut goûté ; l'empereur le fit venir & l'entretint fort long-temps sur différentes matières : ses réponses donnèrent au prince une idée si avantageuse de ses talens, que dès ce moment il se promit de l'employer.

Yen-ngan s'étendoit beaucoup dans son mémoire sur les désordres qui régnoient dans l'empire. « Maintenant, disoit-il,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 128. *Han-ou-ti.*

» on ne trouve nulle droiture, nulle franchise; rien n'est plus » dans l'ordre : le peuple aime le faste & affecte des airs de » grandeur. La cupidité d'amasser des richesses pour soutenir » un luxe au-dessus de ses forces & de son état, fait qu'il n'a » plus de frein, & qu'il s'abandonne à tous les vices. Les rangs » & les conditions sont confondus. Chacun cherche à briller » par la magnificence des bâtimens, la somptuosité des meu- » bles, la profusion & la délicatesse de sa table, & la richesse » de ses chars; n'est-ce pas intervertir l'ordre & préférer des » objets qui ne devroient occuper qu'après en avoir rempli de » plus nécessaires & de plus importans? Les officiers qui, de- » vroient donner l'exemple, sont les premiers à étaler un luxe » que le peuple ne copie qu'aux dépens de ses mœurs & de sa » fortune; comment le contiendroient-ils dans les bornes de » son état? Le soldat, accoutumé au sang & au pillage, ne » se plaît que dans le trouble & le désordre. Que Votre Ma- » jesté ait ajouté de nouvelles conquêtes à l'empire, c'est avoir » augmenté sa puissance, sans avoir rien fait pour le bonheur » du peuple : les grands seuls y ont trouvé leur avantage par » les nouveaux emplois que ces conquêtes leur ont procurés. » Mais c'est la vertu, & non le plus ou le moins d'étendue de » terrein, qui rend le peuple heureux : c'est donc à la faire » pratiquer & à déraciner les abus, que Votre Majesté doit » donner toute son application. Les peuples nouvellement » soumis, les Tartares *Hiong-nou* repoussés au loin dans leur » pays, sont des époques glorieuses de son règne; mais c'est » en ramenant ses sujets à leur devoir qu'elle les rendra heu- » reux, & qu'elle mettra le comble à sa gloire ».

Le mémoire de Siu-lo rouloit sur les obligations du prince envers son peuple; sur le soin qu'il doit prendre de l'entretenir dans

dans l'abondance, de le maintenir dans l'obéissance & dans la fidélité; de veiller à l'exécution des loix; d'empêcher que les vices ne corrompent les cœurs & ne les portent à la révolte; de choisir des officiers capables, exacts & vigilans, dont les vues ne tendent qu'au bien commun; en un mot de prévoir & de prévenir tout ce qui pourroit nuire à l'harmonie de l'administration & à la tranquillité du peuple. Il terminoit son mémoire, en disant que la vertu est le plus solide appui d'un empire, quelqu'étendu qu'il soit.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 128. *Hiao-ouen-ti.*

L'empereur jugea d'après les principes de ces trois lettrés, qu'ils étoient capables de le seconder dans le dessein qu'il avoit de rétablir le gouvernement des anciens sages, & il les reçut à son service, en leur faisant le reproche obligeant de ne s'être pas présentés plutôt. Tchu-fou-yen entra plus avant que les deux autres dans les bonnes graces & dans l'estime de ce prince, qui l'attacha auprès de sa personne. Sa droiture & sa pénétration le firent redouter des grands, qui recherchèrent son amitié & le comblèrent de présens, de sorte qu'il passa rapidement de la pauvreté à un état d'opulence, qui le rendit un des plus riches de la cour.

Après que Tchu-fou-yen eut pris connoissance des abus qui s'étoient introduits, il vit que la plupart provenoient de la trop grande puissance des princes; il eut à ce sujet une conférence secrete avec l'empereur, à qui il représenta que chacun des princes possédoit actuellement plus de mille *ly* de pays, avec plusieurs dixaines de villes, tandis qu'autrefois leur domaine n'avoit pas plus de cent *ly;* que cependant il ne falloit pas d'autorité, diminuer leurs apanages, parce qu'on les exciteroit à la révolte, comme il étoit arrivé quand Tchao-tsou avoit 127.

Avant l'Ere Chrétienne.
127.
*Han-ou-ti.*

voulu faire une ſemblable tentative; mais qu'il falloit les affoiblir inſenſiblement, ſans qu'ils puſſent s'en plaindre, en dérogeant à la coutume de donner à l'aîné toute la ſucceſſion de de ſon père, à laquelle la nature appelloit également ſes autres enfans. L'empereur fit en conſéquence une loi, par laquelle il ordonna qu'à l'avenir ſi un prince laiſſoit pluſieurs enfans, l'aîné n'auroit que la moitié de ſes domaines, & que l'autre moitié ſeroit partagée entre ſes autres fils, qui auroient également le titre de princes. Cette loi, néceſſaire dans la conjoncture, fut le premier coup que Tchao-fou-yen porta à la puiſſance des grands.

Les Tartares *Hiong-nou*, toujours avides de butin, continuoient de ravager les terres de l'empire, ſans qu'on pût les arrêter. L'empereur témoignant à Tchu-fou-yen le chagrin que ces incurſions lui cauſoient, celui-ci lui conſeilla de s'emparer du pays qui eſt au midi du Hoang-ho, & d'y bâtir un fort, qui, du moins de ce côté-là, tiendroit en reſpect ces brigands. Quoique l'empereur approuvât ce projet, il voulut cependant encore prendre l'avis de ſon conſeil, qui le rejetta abſolument, parce que le pays qu'on propoſoit n'étoit qu'un déſert, dont les productions n'équivaudroient point aux dépenſes qu'on feroit pour former cet établiſſement, & y entretenir une garniſon capable de le mettre en ſûreté. Malgré l'oppoſition de ſon conſeil, l'empereur donna des ordres pour y bâtir une ville, à laquelle on donna le nom de Sou-fang (1). On y fit paſſer plus de cent mille habitans; & comme il falloit tirer les vivres de fort loin, par des chemins difficiles, pluſieurs dixaines de mille ouvriers furent employés à les rendre prati-

(1) Ning-hia-ouei dans le Chen-ſi.

cables ; mais on n'y parvint qu'après des travaux immenſes, qui firent périr beaucoup de monde.

Avant l'Ere Chrétienne. 127. *Han-ou-ti.*

Le dernier jour de la troiſième lune de cette quatorzième année du règne de HAN-OU-TI, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Dans ces entrefaites, Lieou-ting-koué, prince de Yen, fut accuſé d'avoir violé une des femmes de ſon père, & d'avoir enlevé l'épouſe légitime de ſon frère : il avoit encore fait mourir injuſtement Yng-gin, gouverneur de Fei-ju (1). Tchu-fou-yen engagea la famille de Yng-gin à pourſuivre juridiquement la vengeance de la mort de ce gouverneur. On fit le procès au prince de Yen, qui fut condamné à ſe faire mourir lui-même. Sa principauté fut confiſquée & réunie au domaine de la couronne.

La trop grande faveur de Tchu-fou-yen & ſa fortune rapide l'aveuglèrent au point de lui inſpirer l'ambition de s'allier à la famille impériale, en propoſant le mariage de ſa ſœur avec le prince de Tſi, qui rejetta, même avec mépris, cette méſalliance. Tchu-fou-yen, ſenſible à cet affront, réſolut de le perdre. Le prince de Tſi étoit accuſé, par la voix publique, d'avoir fait violence à ſa propre ſœur. Tchu-fou-yen ſe ſervit de ce prétexte, pour inſinuer à l'empereur de le livrer au tribunal des crimes, & de confiſquer ſa principauté, pour la donner en apanage à un de ſes fils. Mais au lieu d'entrer dans les vues de Tchu-fou-yen, & de ſe laiſſer aller aux impreſſions défavorables qu'il cherchoit à lui donner contre le prince de Tſi, l'empereur l'envoya lui-même en qualité de ſon miniſtre auprès de ce prince. Tchu-fou-yen, abuſant de l'autorité que l'empereur lui donnoit, traita avec la dernière ſévérité les eunuques

(1) Lou-long-hien de Yong-ping-fou dans le Pé-tché-ly.

Avant l'Ere Chrétienne. 127. *Han-ou-ti.*

du prince de Tſi. Il fit mourir, ſous des prétextes aſſez légers, ceux qui lui étoient les plus chers, & réduiſit ce prince à un ſi grand déſeſpoir, qu'il ſe tua lui-même.

L'empereur, furieux contre Tchu-fou-yen, qu'on taxoit hautement d'être l'auteur de cette mort funeſte, donna ordre de l'arrêter & d'inſtruire ſon procès. Convaincu du complot odieux d'avoir cherché à pouſſer le prince de Tſi à cette extrémité, il ſubit le ſupplice que ſa méchanceté méritoit, & toute ſa famille fut éteinte avec lui. Ainſi finit ce perſonnage, qui auroit pu ſoutenir plus long-temps, par ſon mérite, la fortune qu'il avoit faite, ſi l'ambition & le deſir de ſe venger ne l'euſſent aveuglé, & n'euſſent hâté ſa chûte.

126.

L'an 126, des déſerteurs Tartares, qui vinrent ſe donner à la Chine, rapportèrent qu'autrefois le royaume de Yué-tchi étoit renfermé entre la Chine & les montagnes Tien-chan (1), que les Tartares *Hiong-nou* appellent Ki-lien-chan; que ce royaume étoit très-puiſſant; que (2) Leang-tcheou, Sou-tcheou, Can-tcheou, Yen-tcheou, Cha-tcheou, & tout ce pays à l'oueſt de la Chine en dépendoient; mais qu'ayant eu une guerre cruelle avec les *Hiong-nou*, les peuples de Yué-tchi avoient été battus & leur roi tué : que les ennemis ayant fait de ſon crâne un vaſe propre à boire, la plupart des habitans, révoltés de la groſſiéreté de leurs mœurs, avoient fui dans un pays fort éloigné, afin de n'avoir aucune communication avec ces barbares. L'empereur, touché du ſort de ces peuples, qui avoient été contraints d'abandonner leur pays natal, demanda à ſes grands s'il y avoit quelqu'un d'entre

(1) Elle eſt à cent *ly* au ſud-oueſt de Kan-tcheou du Chen-ſi.

(2) Sur les limites occidentales du Chen-ſi.

eux qui ſe ſentît aſſez de courage pour aller chercher ces fugitifs & les engager à revenir. Tchang-kien s'offrit à entreprendre ce voyage long & difficile. Il ſe fit accompagner d'environ cent hommes ; mais en paſſant par le pays des *Hiong-nou*, il fut arrêté avec ſa ſuite & retenu priſonnier pendant dix ans, au bout deſquels trouvant l'occaſion de s'évader, il gagna du côté de l'oueſt.

Avant l'Ere Chrétienne. 126. *Han-ou-ti.*

Après une marche de quelques dixaines de jours, il arriva au royaume de Ta-ouan, où il prit des guides qui le conduiſirent au royaume de Kang-kiu, & de-là dans le pays où les Yué-tchi s'étoient retirés. Ils étoient gouvernés par le fils de leur roi, tué par les *Hiong-nou.* Ce prince, pour obtenir un aſyle à ſon peuple tranſplanté, eut à diſputer le terrein contre le roi de Ta-hia, qui lui céda enfin une partie de ſes états, où il fonda ſon nouveau royaume, ſous le nom de Ta-yué-tchi. Le ſol en eſt fertile, les chemins ne ſont point infeſtés de voleurs, & on y jouit de la tranquillité & de la ſécurité la plus grande. Naturellement défendu par ſa ſituation, le pays eſt à l'abri des inſultes des *Hiong-nou.* L'envoyé Chinois y ſéjourna pendant plus d'un an, au bout duquel repaſſant chez les *Hiong-nou*, il fut de nouveau retenu priſonnier ; mais il ſe ſauva peu de temps après avec deux de ſes gens, qui lui reſtoient ſeulement des cent qu'il avoit emmenés, les autres étant morts de fatigue. Il avoit été treize ans dans ce voyage.

Quelques précautions qu'on prît pour arrêter le brigandage des Tartares, on ne put les empêcher de revenir ſur les terres de l'empire, & d'y cauſer beaucoup de ravages. La ſeizième année de Han-ou-ti, ils dévaſtèrent une partie du pays de Taï. Dans une autre de leurs courſes, ils pénétrèrent juſqu'aux portes de Sou-fang. 125.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 124. *Han-ou-ti.*

L'empereur ordonna à Ouei-tsing de marcher contre eux avec cent mille hommes d'élite, & de les joindre en quelque endroit qu'ils fussent. Ce général après avoir divisé son armée en plusieurs corps, leur fit prendre des chemins différens, & leur réunion fut si bien combinée, qu'ils se trouvèrent à jour nommé en présence des Tartares. Les Chinois investirent aussi-tôt leur camp. Le *Tchen-yu*, pris de vin, dormoit profondément dans sa tente : à l'approche des ennemis, ses gens courent l'avertir du danger ; il monte aussi-tôt à cheval, & les yeux encore appesantis par le sommeil & les suites de son ivresse, il va reconnoître l'armée Chinoise. Se voyant enveloppé de toutes parts, il forme un escadron des plus déterminés d'entre ses Tartares, à la tête duquel il passa sur le ventre à un détachement de cavalerie & gagna au pied ; mais il abandonna son camp & son bagage. Les princes ses enfans, une nombreuse jeunesse & beaucoup de femmes furent faits prisonniers, avec plus de quinze mille de ses soldats.

L'empereur dépêcha un de ses grands jusque sur la frontière, pour témoigner à Ouei-tsing sa satisfaction de la défaite des Tartares ; & lorsque ce général revint à la cour, il envoya au devant de lui, à plusieurs dixaines de *ly*, les princes & les grands, pour le conduire en triomphe jusqu'au palais, où il voulut le recevoir en habit de cérémonie. Ce prince descendit une marche de son trône pour lui présenter la main & le féliciter sur sa victoire. Les grands & les princes qui furent au palais, où il étoit logé, pour le complimenter, ne lui parlèrent qu'un genou en terre. Ki-ngan fut le seul qui ne voulut point lui rendre ces honneurs extraordinaires, qu'on n'avoit encore rendus à personne. Un de ses amis lui dit qu'il avoit tort de ne pas faire pour le généralissime de l'empire, ce qu'à l'exemple du

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
124.
*Han-ou-ti.*

prince tous les autres avoient fait pour lui. « Eſt-ce qu'une » révérence, répondit-il, ajoutera au mérite du grand général, » & ſa gloire en ſouffrira-t-elle pour une courbette de courtiſan que je ne lui aurai pas faite » ? Ouei-tſing loin de s'offenſer de la franchiſe de Ki-ngan, l'en eſtima davantage, & ſe lia d'amitié avec lui : il le conſulta même très-ſouvent dans la ſuite, & fut au devant de tout ce qui pouvoit entretenir la bonne intelligence entre eux.

L'empereur lui-même redoutoit la droiture & l'exactitude de Ki-ngan. Ce prince, pour être plus à ſon aiſe, quittoit quelquefois ſon bonnet en parlant à ſon premier miniſtre ou au grand général, & les faiſoit aſſeoir. Ki-ngan, ſtrict ſur l'étiquette, venant un jour lui demander audience, le vit ſans bonnet, s'entretenant avec le premier miniſtre ; il ſe retira à l'écart, afin de lui donner le temps de le remettre. L'empereur qui l'apperçut, comprit le motif qui l'avoit fait retourner ſur ſes pas, & lui envoya dire de faire ce qu'il jugeroit à propos ſur l'affaire qu'il venoit lui propoſer.

Lieou-ngan, prince de Hoai-nan (1), paſſionné pour les ſciences, avoit attiré à ſa cour juſqu'à mille lettrés. Il conçut le deſſein de ſe ſervir de leurs talens & de leurs conſeils, pour s'élever au-deſſus de la qualité de prince. Dans cette vue, il fit un amas conſidérable d'armes, d'argent & de vivres. Après ces préparatifs, il aſſembla les principaux de ces lettrés, & leur dit, qu'il ne voyoit pas que le conſeil de l'empereur fût compoſé de gens d'un grand mérite ; que Ki-ngan étoit le ſeul qui eût de l'habileté & du zèle pour les intérêts de ſon maître ; que leurs lumières étoient bien ſupérieures à celles des miniſtres

(1) Le pays de Yang-tcheou-fou dans le Kiang-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 124. *Han-ou-ti.*

de la cour impériale, & qu'il ne doutoit pas qu'aidé de leurs conſeils il ne fût en état de tenter quelque grand deſſein.

Lei-pi répondit à ce prince, que riche & puiſſant comme il l'étoit, il n'y avoit point de difficulté qu'il ne pût former quelque entrepriſe d'éclat; que celle qui lui paroiſſoit la plus glorieuſe pour lui & la plus utile à l'empire, ſeroit d'envoyer toutes ſes forces contre les *Hiong-nou*, & qu'il s'offroit à les conduire, en l'aſſurant du ſuccès. Le prince, qui demandoit une réponſe qui flattât ſes vues ambitieuſes, diſſimula le déplaiſir que celle-ci lui cauſoit; mais peu de jours après il ôta à Lei-pi ſon emploi. Le lettré ne fit point éclater ſon reſſentiment, & au lieu de ſe répandre en plaintes, il continua de montrer le même zèle & de faire ſa cour auſſi aſſiduement que s'il eût été en place. Cependant il diſparut & prit la route de Tchang-ngan.

Arrivé à la cour, il dénonça le prince de Hoai-nan dans un mémoire, qu'il fit parvenir à l'empereur, où il lui rendoit compte des meſures que ce prince prenoit pour ſe révolter. Il l'accuſoit d'avoir propoſé ce deſſein dans pluſieurs conſeils qu'il avoit tenus; de s'être fait faire le ſceau de l'empire, d'arborer pour ſes chars & ſon cortége la couleur impériale; enfin, d'avoir garni ſes arſenaux & ſes magaſins de tout ce qui eſt néceſſaire pour faire & ſoutenir la guerre. L'empereur envoya l'examen de cette accuſation au tribunal des grands. Les agens de ce prince l'avertirent de ce qui ſe paſſoit contre lui. Cette nouvelle ſema l'épouvante parmi cette foule de lettrés qui l'environnoient: ils diſparurent tous à la fois, & cherchèrent à ſe mettre en ſûreté. Le prince, que cet abandon ſaiſit de crainte, pour éviter l'ignominie de ſubir un ſupplice honteux, ſe donna lui-même la mort.

Les

Les *Hiong-nou*, que leur défaite ne contint pas, revinrent saccager le territoire de Sou-fang. Ouei-tsing marcha de nouveau contre eux, & forma six divisions, pour entrer par six endroits différens dans leur pays. Le corps qu'il commandoit, étoit composé de trente mille cavaliers, & il avoit pour lieutenans, Sou-kien & Tchao-sin. A peine eut-il fait une journée, qu'il rencontra les Tartares, disposés à le bien recevoir.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 123. *Han-ou-ti.*

Quoiqu'il fût encore d'assez bonne heure, le général Chinois jugea à propos de différer l'attaque jusqu'au lendemain. Dès la pointe du jour, il rangea son armée en bataille, & fit charger le premier. Le terrein fut vivement disputé de part & d'autre; l'action dura jusqu'à la nuit, sans aucun avantage marqué pour l'un des deux partis. Les Tartares enfoncèrent les deux ailes ennemies. Celle de Tchao-sin fut mise en déroute, & lui-même fait prisonnier. L'aile commandée par Sou-kien commençoit à plier, lorsqu'elle fut secourue à propos par Ouei-tsing. Par-tout où ce général se portoit, il renversoit tout ce qu'on lui opposoit. Sur la fin de l'action, il tomba sur ceux qui pressoient Sou-kien, & leur fit mille prisonniers. Cet avantage fut cause qu'il s'attribua l'honneur de la journée; mais les Tartares y prétendirent également, & mal-menèrent les Chinois autant qu'ils en furent maltraités.

Le dernier jour de la cinquième lune, de la dix-neuvième année de HAN-OU-TI, il y eut une éclipse de soleil.

122.

Tchang-kien, de retour du royaume de Yué-tchi, présenta à l'empereur une description des contrées de l'ouest, qui contenoit les détails suivans.

« Le royaume de Ta-ouan est environ à dix mille *ly* à l'ouest

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 122. *Han-ou-ti.*

» de celui de Han (1) : les peuples n'y ont point une manière » de vivre extraordinaire ; ils labourent les terres comme en » Chine, nourrissent d'excellens chevaux, ont des villes & des » villages à peu près comme nous. Ce royaume a au nord-est » celui de Ou-sun, & à l'est, celui de Yu-tien ; les eaux qui » sont à l'ouest de Yu-tien, coulent toutes à l'ouest, & vont » se jetter dans la mer occidentale (2) : celles qui coulent » du côté de l'est, entrent dans le lac Yen-tsé ou se perdent » sous terre, & vont ressortir au sud-est, pour former la source » du Hoang-ho. Le lac de Yen-tsé a trois à quatre cens *ly* de » tour ; il est à peu près à cinq mille *ly* de Tchang-ngan. » Les *Hiong-nou* en sont les maîtres à l'ouest & à l'est, & » viennent jusqu'à la grande muraille de la Chine : au sud de » ce lac sont les *Kiang*, qui coupent la communication de Han » avec Yu-tien.

» Les peuples des royaumes de Ou-sun, Kang-kiu, Yen- » tsai, Ta-yuei-chi n'ont point de demeures fixes ; ils suivent » leurs troupeaux dans les pâturages, & se nourrissent comme » les *Hiong-nou*. Le royaume de Ta-hia est au sud-ouest de Ta- » ouan ; les peuples de ces deux royaumes ont à peu près les » mêmes coutumes & la même manière de vivre. Lorsque » j'étois à Ta-hia, j'y vis quantité de bamboux & de cannes, » semblables à celles de la montagne Kiong-chan, & des toiles » comme celles de nos manufactures du pays de Chou (3). Je » demandai d'où l'on tiroit toutes ces choses ; on me répondit » qu'on les faisoit venir du royaume de Chin-tou (4).

(1) Han-tchong-fou du Chen-si.

(2) En chinois Si-hai, ou la mer Caspienne.

(3) Tching-tou-fou dans le Ssé-tchuen.

(4) Sind, nom que les Arabes donnent aux Indes.

» Le royaume de Chin-tou eſt à quelques mille *ly* au ſud-eſt » de Ta-hia, & les coutumes n'en ſont guère différentes. » Ta-hia, autant que j'en puis juger, eſt à peu près à douze » mille *ly* de Han, au ſud-oueſt. Comme il eſt à quelques mille » *ly* au nord-oueſt de Chin-tou, apparemment que Chin-» tou n'eſt pas fort éloigné du pays de Chou, d'où il ſeroit » facile de ſe procurer les cannes & les toiles que j'ai vues à » Ta-hia.

» On peut ſe rendre à Ta-hia par trois chemins; l'un par » les *Kiang*, qui eſt très-dangereux; le ſecond, plus au nord, » par le pays des *Hiong-nou*, mais ils arrêteroient infailible-» ment ceux qu'on y envoyeroit. Le troiſième, qui eſt le plus » droit & le meilleur, traverſe le pays de Chou; ce che-» min eſt sûr, & l'on n'y eſt point expoſé aux inſultes des » brigands ».

L'empereur, charmé de cette relation, & plus encore des raretés qu'on lui offroit, dans l'eſpérance de ſe rendre tributaires ces royaumes occidentaux, y renvoya Tchang-kien, par la route de Kien-ouei (1), du pays de Chou. Il fit encore partir d'autres perſonnes chargées de ſes ordres, & leur fit prendre des chemins différens, pour aller au royaume de Chin-tou en examiner la ſituation & les coutumes. Ceux qui avoient pris la route du nord, furent arrêtés par les peuples de Ti & de Tſo (2), & renvoyés honteuſement. Les autres, qui allèrent vers le ſud, furent encore plus maltraités par les peuples de Soui & de Koen-ming (3), qui tuèrent pluſieurs de ces voyageurs; mais

(1) Soui tcheou-fou du Sſé-tchuen.

(2) Kiai-hien de Kong-tchang-fou dans le Chen-ſi.

(3) Yen-tſing-ouei du Sſé-tchuen.

Avant l'Ere Chrétienne.

ceux qui échappèrent, ne voulurent pas revenir sans avoir rien tenté, & en tournant du côté du sud-ouest, ils pénétrèrent dans
122. Han-ou-ti. le royaume de Tien (1), où ils furent accueillis.

L'année suivante, l'empereur envoya Ho-kiu-ping contre les
121. Tartares *Hiong-nou*, pour se venger de l'insulte faite à ses gens qu'il envoyoit dans le Si-yu, & ne lui donna pour cette expédition que dix mille chevaux. Ce général sortit par Long-si (2), parcourut tout le pays occidental des *Hiong-nou*, pénétra même plus de mille *ly* au-delà de la montagne Yen-tchi (3), fit main-basse sur tous les Tartares qu'il rencontra, & emporta un butin très-considérable, & entre autres choses, l'homme d'or dont le prince Tartare Hiou-tchou-ouang se servoit dans ses sacrifices.

Quelque temps après, il se mit de nouveau en campagne, avec Kong-sun-ngao, ayant à leurs ordres plusieurs dixaines de mille cavaliers. Ces deux généraux prirent le chemin du nord, & après avoir fait plus de deux mille *ly* jusqu'au pays de Kiu-yen (4), où est un lac de ce nom, ils rabattirent du côté du sud, passèrent au travers du pays de Siao-yué-tchi, poussèrent jusqu'à la montagne Tien-chan, que les Tartares appellent Ki-lien-chan, tuèrent dans cette incursion plus de trente mille Tartares, & firent cette seconde fois un butin beaucoup plus considérable que le premier.

A ces tristes nouvelles le *Tchen-yu* des *Hiong-nou*, entrant dans une terrible colère contre les princes Hen-ché-ouang &

(1) Yun-nan-fou, capitale de cette province.

(2) Ing-tao-fou dans le Chen-si.

(3) Elle est à cent vingt *ly* au sud-est de Chan-tan-yng de Kan-tcheou dans le Chen-si.

(4) So-pou-omo en Tartarie, au nord de Kan-tcheou du Chen-si.

Hiou-tchou-ouang, chargés de la garde des pays que Ho-kiu-ping avoit dévastés, vouloit les faire mourir. Ces deux princes, saisis de crainte, consultèrent ensemble sur les moyens de se tirer d'affaire, & ne trouvèrent point de meilleur expédient que de se donner à l'empereur avec leurs troupes. Hiou-tchou-ouang ayant ensuite fait réflexion à la démarche qu'il alloit faire, s'en repentit & fut retirer sa parole. Hen-ché-ouang en fut si irrité, qu'il le tua sur le champ ; il joignit ses troupes aux siennes, & dépêcha un courier à l'empereur, pour lui donner avis de sa soumission & qu'il étoit en route pour se rendre à la Chine.

Avant l'Ere Chrétienne. 121. *Han-ou-ti.*

L'empereur donna ordre qu'on fît partir vingt mille chars, pour aller au devant de ce prince ; mais on manquoit de chevaux & d'argent pour en acheter : ainsi les mandarins, chargés de cette commission, eurent recours aux particuliers, qui, dans la crainte de perdre leurs chevaux, les cachoient & ne vouloient pas les prêter.

L'empereur, persuadé que ce retard provenoit de la négligence des mandarins, ordonna de les faire tous mourir ; mais Ki-ngan accourut au palais pour les disculper, & représenta à son maître que ce n'étoit pas la faute des mandarins, si les vingt mille chars n'étoient pas prêts, mais celle des particuliers, qui refusoient leurs chevaux : que le moyen de les engager à les fournir avec empressement, étoit de le faire mourir lui même, parce que le peuple, dont il étoit redouté, savoit bien qu'il ne manqueroit pas de rendre compte de la mauvaise volonté qu'il témoignoit dans cette occasion. Ki-ngan conseilla à l'empereur de ne pas se mettre d'ailleurs en si grands frais, pour faire honneur à un prince ennemi, qui ne se donnoit à lui que pour se mettre à l'abri du châtiment que méritoit sa révolte contre

Avant l'Ere Chrétienne. 121. *Han-ou-ti.*

ſon maître légitime. L'empereur ordonna en conſéquence de diſperſer ces Tartares ſur les frontières, en leur laiſſant la liberté de vivre à leur manière & ſuivant leurs coutumes.

Parmi ces émigrans, il ſe trouva l'aîné des fils du prince Hiou-tchou-ouang. C'etoit un jeune homme, grand, bienfait, d'une figure noble & qui ſembloit annoncer les plus belles qualités : il fut du nombre de ceux que les mandarins choiſirent pour le ſervice de la cour. Ce jeune Tartare fut chargé du ſoin des écuries de l'empereur, & il s'en acquitta ſi bien, qu'on n'avoit jamais vu les chevaux en ſi bon état.

Mi-ty, c'étoit ſon nom, ſe ſentant né pour un emploi plus relevé & plus digne de ſa naiſſance, chercha les moyens de ſe faire connoître à l'empereur. Un jour qu'il apperçut ce prince en place de s'en faire remarquer, Mi-ty fit paſſer ſes chevaux en revue devant lui. L'empereur, charmé de les voir ſi bien tenus, & plus encore de la figure intéreſſante du jeune Tartare, ayant ſu qu'il étoit fils de prince, le créa ſur le champ mandarin, & lui fit prendre le nom de *Kin*, qui ſignifie *or*, pour faire alluſion à l'homme d'or qu'on avoit enlevé à ſon père. Depuis ce moment, l'empereur le traita avec diſtinction.

120.

Au printemps de l'année ſuivante, il parut une comète du côté de l'eſt.

Cette même année, des pêcheurs trouvèrent dans le lac Ou-oua (1), au pays des *Hiong-nou*, une ſtatue repréſentant un cheval, qu'ils vendirent aux mandarins des frontières. Ces officiers, inſtruits que l'empereur donnoit dans les rêveries des *Tao-ſsé*, s'empreſsèrent de la lui offrir, comme une figure de

(1) Hara-omo qui eſt à l'oueſt de Cha-tcheou, qui eſt auſſi à l'oueſt de Kan-tcheou du Chen-ſi.

*l'esprit qui préside aux chevaux.* Le prince fit faire une musique particulière pour honorer ce prétendu esprit ; il la destina aux sacrifices qu'on lui feroit, & composa même des vers à sa louange.

Avant l'Ere Chrétienne. 120. *Han-ou-ti.*

Ki-ngan, indigné de ce que l'empereur, qui ne manquoit pas d'ailleurs de lumières, fut joué par ces imposteurs, lui fit à ce sujet les représentations les plus vives, & lui dit, que lorsque les anciens donnoient de nouveaux ordres pour augmenter la pompe des sacrifices qu'ils faisoient au seul *Chang-ti*, on renfermoit ces ordres dans la cassette d'or, déposée dans la salle des *ancêtres* de la famille impériale. Il demanda à l'empereur s'il ne vouloit pas qu'on y enfermât aussi les vers qu'il faisoit pour le prétendu esprit tutélaire des chevaux ; ajoutant qu'il déshonoroit Kao-hoang-ti & sa dynastie, par les hommages superstitieux qu'il rendoit à un vain simulacre. L'empereur sentit tout le piquant de cette ironie & de ce reproche, sans cependant en témoigner son ressentiment à Ki-ngan.

119.

L'année suivante, vingt-unième de HAN-OU-TI, il parut deux comètes ; la première au printemps, du côté du nord-est, & l'autre en été, du côte du nord-ouest. L'empire étoit toujours inquiété par les *Hiong-nou*, & le peuple souffroit de leurs incursions réitérées. HAN-OU-TI fit approuver à son conseil une nouvelle expédition contre ces Tartares, & il fut résolu de pénétrer dans leur pays, au-delà du désert de *Chamo* ou de *Cobi.* Cent mille chevaux furent commandés, dont cinquante aux ordres de Ouei-tsing, & le même nombre se mit en marche sous la conduite de Ho-kiu-ping. Ces deux divisions furent suivies d'un grand nombre de chariots chargés de grains & d'autres munitions.

Ouei-tsing prit sa route par Ting-siang, & Ho-kiu-ping par

Avant l'Ere Chrétienne. 119. *Han-ou-ti.*

Taï. Un des prisonniers que Ouei-tsing fit en entrant dans le pays ennemi, s'offrit à le conduire à l'endroit où les Tartares étoient campés. Ce guide lui fit passer le désert de Cha-mo, où il eut peine à trouver de l'eau; & après avoir marché quelques dixaines de *ly* au sortir de ce désert, il apperçut les tentes des Tartares. Le général Chinois détacha cinq mille chevaux pour aller reconnoître leur camp. Le *Tchen-yu* fit avancer un nombre à peu près égal des siens pour recevoir les Chinois. On se contenta d'abord d'escarmoucher de part & d'autre; mais le combat s'animant par degrés, l'action devint plus sérieuse : on se battit en règle, & l'avantage demeura aux impériaux. Ouei-tsing, dont le dessein étoit d'investir le camp des Tartares & de les prendre à discrétion, ne voulut pas fatiguer ses troupes à les pousser plus loin, & se contenta de coucher sur le champ de bataille; mais le *Tchen-yu* profitant du répi que les Chinois lui donnoient, mit son bagage à couvert dans les montagnes, après quoi il se présenta en ordre de bataille, à la tête de sa cavalerie, comme s'il eût voulu engager l'action, & tournant bride tout à coup, il s'enfuit avec une vitesse extraordinaire, & gagna les gorges & les défilés : il perdit cependant, dans cette retraite, près de dix-neuf mille hommes, tant tués que prisonniers. Le général Chinois le poursuivit jusqu'à la nuit; mais désespérant de l'atteindre, il fit faire halte à ses troupes, & le lendemain il prit la route de Tien-yen-chan, où l'on disoit que les Tartares avoient établi leurs magasins, comme en un lieu de sûreté, cette ville étant à plus de deux mille *ly* des frontières de la Chine. Il y trouva effectivement des amas considérables de grains, & y fit vivre son armée à discrétion. Après quelque séjour, il permit à ses soldats d'en emporter ce qu'ils pourroient, & fit mettre le feu à ce qu'ils laissèrent.

De

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 119. *Han-ou-ti.*

De ſon côté, Ho-kiu-ping avoit pénétré plus de deux mille *ly* dans le pays des Tartares. Il s'étoit avancé juſqu'à la montagne Lang-kiu-ſiu, & delà à celle de Kou-yen-chan pour revenir par le Cobi. Dans cette courſe, ce général tua aux ennemis, ou leur fit priſonniers ſoixante-dix mille quatre cens quarante-trois hommes. La perte des Chinois ne fut guère moindre. De cent quarante mille chevaux effectifs, y compris ceux des particuliers, qui compoſoient les deux diviſions ſorties de la Chine contre les Tartares, il n'en revint pas même trente mille. Le nombre des cavaliers avoit diminué dans la même proportion, de ſorte qu'on évalua la perte de part & d'autre de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille hommes. Elle affoiblit ſi conſidérablement les Tartares, qu'ils n'osèrent, pendant pluſieurs années, paſſer le Cobi, ni venir inſulter les frontières de l'empire.

La mort d'une des reines, que l'empereur aimoit tendrement, lui cauſa tant de chagrin, qu'il en perdit, pendant pluſieurs jours, le ſommeil, & ne voulut prendre aucune nourriture. Chao-ong, un de ces *Tao-ſsé*, dont il a déja été fait mention, offrit de lui faire voir cette reine: effectivement, à la nuit tombante, lorſque l'empereur s'y attendoit le moins, il apperçut devant lui la figure de la princeſſe qu'il regrettoit. Tranſporté de joie, il courut à elle, en lui tendant les bras; mais au moment qu'il voulut la prendre par la main, ſon fantôme s'évanouit. Cette apparition rendit l'empereur encore plus entêté de la doctrine de ces magiciens, & lui fit concevoir une eſtime incroyable pour Chao-ong. Il lui donna ſes entrées au palais, le combla de préſens, & le fit un des premiers officiers de l'empire.

Quelque temps après, ce même impoſteur lui propoſa d'élever, en raſe campagne, un autel à *l'eſprit du ciel*, en lui pro-

Avant l'Ere Chrétienne. 119. *Han-ou-ti.*

mettant de le lui faire voir. L'empereur condeſcendit aveuglément à tout ce que ce *Tao-ſsé* lui demandoit. Le jour pris pour le ſacrifice, au milieu de la cérémonie, un colonne d'air parut deſcendre du ciel, & éteignit les lumières placées ſur l'autel. L'empereur ne douta point que ce ſouffle extraordinaire ne fût l'eſprit du ciel : il demanda au ſacrificateur de renouveller le même prodige chaque jour ; mais malgré ſa promeſſe, ce *Tao-ſsé* ne put opérer une ſeconde fois le même preſtige. Inquiet de trouver un moyen de ſe tirer d'embarras, il s'aviſa d'un expédient qui le perdit. Abuſant de la trop grande liberté que le prince lui avoit donnée d'entrer par-tout, il parvint à ſouſtraire un de ſes papiers ſecrets, écrit de ſa propre main, qu'il enferma dans une boîte de plomb, & la fit avaler à un bœuf. Cet impoſteur dit que l'eſprit du ciel ne deſcendroit point, tant qu'on ne tireroit pas du ventre de ce bœuf un écrit myſtérieux, qui ſurprendroit tout le monde. L'animal fut mis à mort, & on trouva dans ſes entrailles la boîte, que l'empereur ouvrit. A la vue du papier ſecret que le *Tao-ſsé* lui avoit dérobé, ce prince fit éclater ſa colère. Les grands profitèrent de cette diſpoſition, pour l'accuſer du double crime d'avoir volé ce papier à l'empereur, & d'avoir cherché à le tromper, ce qui méritoit également la mort, ſuivant les loix. L'accuſation fut pouſſée avec tant de chaleur, que Han-ou-ti ne put ſe diſpenſer de livrer Chao-ong au tribunal des crimes, perſuadé cependant qu'il lui ſeroit facile de ſe juſtifier : mais ſes juges ayant tiré de lui l'aveu de ſes fourberies, ils le condamnèrent, pour l'exemple, à être exécuté publiquement, & l'empereur, ſans revenir de ſa ſuperſtition, confirma la ſentence de ce ſectaire, plus ſurpris qu'indigné de ſa témérité.

118.

A la troiſième lune de l'année ſuivante, le miniſtre Li-tſaï

fut accusé de s'être approprié une partie du terrein des jardins de la salle des *ancêtres* de la famille impériale. Convaincu de cette profanation, il subit la peine de mort suivant la rigueur de la loi. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 118. *Han-ou-ti.*

La vingt-troisième année du règne de HAN-OU-TI, mourut le général Ho-kiu-ping, qui s'étoit signalé contre les Tartares *Hiong-nou*. Aimé du soldat, qui marchoit avec confiance sous ses ordres, il battit toujours l'ennemi. Cette perte fut d'autant plus grande pour l'empire, que jamais ce général ne reçut aucun échec, & qu'il mérita d'être compté parmi les plus grands capitaines de son siécle. 117.

L'année suivante, l'empereur accorda une amnistie générale & diminua les tributs. 116.

Tchang-kien, zélé pour l'agrandissement de l'empire, communiqua ses vues sur le pays de Si-yu. Koen-mou, roi de Ou-sun, avoit été tributaire des Tartares *Hiong-nou*, & s'étoit affranchi de leur servitude. Le *Tchen-yu* avoit tenté vainement de l'y faire rentrer par la voie des armes. Tchang-kien proposa à l'empereur de chercher à engager par des présens le roi de Ou-sun à se soumettre, ne désespérant pas que les *Hiong-nou* ne suivissent son exemple. HAN-OU-TI le chargea lui-même de cette négociation, & lui fit remettre de l'or, de l'argent, des soieries & des bijoux, pour en faire l'usage qu'il jugeroit nécessaire au succès de sa mission. L'envoyé Chinois fit un long séjour à la cour de Ou-sun, où il fut accueilli & traité avec toutes sortes d'égards & de distinctions, mais le roi refusa absolument de reconnoître l'empereur. Tchang-kien, convaincu qu'il n'en pourroit rien obtenir, envoya les gens de sa suite dans les royaumes de Ta-ouan, de Kang-kiu, de Ta-yuei-chi, de Ta-hia, de Ngan-si, de Chin-tou, de Yu-tien,

Avant l'Ere Chrétienne. 116. *Han-ou-ti.*

& dans tous les royaumes circonvoisins, afin d'en prendre une connoissance plus détaillée & des instructions plus sûres que celles qu'on avoit eues jusqu'alors. Le roi de Ou-sun fit présent à Tchang-kien de quelques dixaines de beaux chevaux, & le fit conduire en grand cortège jusqu'aux frontières de l'empire.

115.

Les Chinois que Tchang-kien avoit envoyés dans le pays Si-yu, y séjournèrent assez long-temps, & rapportèrent qu'il étoit alors divisé en trente-six royaumes, bordés au sud & au nord par une chaîne de hautes montagnes, & arrosés au milieu par une grande rivière; qu'il avoit plus de six mille *ly* d'étendue est-ouest, & plus de mille nord & sud : qu'à l'est il venoit jusqu'à Yu-men & Yang-koan (1), & s'étendoit à l'ouest jusqu'aux montagnes de Tsong-ling : que la rivière qui le coupe a deux sources, l'une aux montagnes Tsong-ling & l'autre dans le royaume de Yu-tien, qui vont se jetter à l'est dans le lac Yen-tsé, au sud-ouest de Turfan; & que ce lac a plus de trois cens *ly* à l'ouest de Yu-men & de Yang-koan. Ils rapportèrent encore qu'on pouvoit tenir deux routes pour aller dans les royaumes de l'ouest, depuis Yu-men & Yang-koan; l'une par les limites du royaume de Chen-chen, en côtoyant au nord les montagnes du sud, & en suivant la rivière qui vient du côté de l'ouest jusqu'au royaume de So-kiu, éloigné de Tchang-ngan de deux mille huit cens *ly;* que cette route s'appelle *le chemin du sud*, & qu'on passe au-delà des montagnes Tsong-ling (que les gens du pays nomment Tarta-ché-tapan), à l'ouest desquelles est le royaume de Yé-li-pali (2), par où

(1) Près de Cha-tcheou, auprès des limites du Chen-si.

(2) Il confine à l'est avec le pays de Turfan. C'est Bisch-balig. *Éditeur.*

l'on ſe rend à Ta-yuei-chi & à Ngan-ſi : que l'autre route, appellée *le chemin du nord*, paſſe au nord des montagnes du royaume de Tché-ſsé (1), d'où, ſuivant à l'oueſt le bord de la rivière, on arrive au royaume de Chou-lé ; de Chou-lé on traverſe les montagnes de Tſong-ling, & de-là on entre dans les royaumes de Ta-ouan, de Kang-kiu, de Yen-tſai, qui dépendoient autrefois des *Hiong-nou*, dont les ſeules richeſſes conſiſtoient dans les tributs qu'ils en tiroient. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 115. *Han-ou-ti.*

L'empereur apprenant que le roi de Ou-ſun ne vouloit pas revenir du côté de l'eſt, fit bâtir la ville de Tſiou-tſiuen (2), & peu à peu il la peupla d'habitans. Il fit encore élever la ville de Ou-ouei (3), par le moyen de laquelle il coupa la communication des Tartares *Hiong-nou* avec les peuples de Kiang.

L'année ſuivante, mourut Y-tchi-ſiei, *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou* ; ſon fils Ou-ouei lui ſuccéda. 114.

L'an 113, un de ces impoſteurs, que la crédulité de l'empereur avoit attirés à la cour, nommé Loan-ta, lui demanda ſon agrément pour faire un voyage ſur mer, lui promettant d'en ramener des gens qui avoient le ſecret de faire de l'or, de prédire l'avenir, de conjurer les eſprits, de compoſer le breuvage de l'immortalité, de reſſuſciter les morts, & une infinité d'autres ſecrets admirables qu'ils ſe feroient un plaiſir de lui apprendre, & qu'il pourroit exécuter auſſi facilement qu'eux-mêmes. L'empereur, ſéduit par des promeſſes qui flattoient le foible qu'il avoit de ſe rendre immortel, pouſſa l'aveuglement au point de faire ce *Tao ſsé* ſeigneur d'une ville & de 113.

(1) Il eſt au nord de Turfan qui lui appartenoit.

(2) Ou la fontaine de vin. C'eſt Sou-tcheou-ouei du Chen-ſi.

(3) Tchin-fan-ouei du Chen-ſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 113. *Han-ou-ti.*

ſes dépendances, avec le titre de prince, & de l'élever à une des premières charges de la cour; il ſe déshonora encore en lui donnant en mariage la princeſſe Ouei-tchang, une de ſes filles, avec cent mille *taëls* d'or, & en aſſiſtant aux fêtes qui furent données à cette occaſion.

Après que ces fêtes furent finies, Loan-ta diſpoſa tout pour ſon voyage, & ne voulut pour ſa ſuite que deux ou trois de ſes confidens intimes. Han-ou-ti, pour lui faire plus d'honneur & l'engager davantage à lui tenir parole, le fit accompagner pendant pluſieurs journées par tous les grands. Ceux-ci, perſuadés de ſa fourberie, le firent ſuivre, par des eſpions traveſtis, juſqu'à la montagne Tai-chan (1), où il fut joindre des gens de ſa ſecte, avec leſquels il paſſa quelques mois dans la débauche. Après avoir concerté ſon jeu, il revint à la cour avec trois ou quatre de ſes complices.

Les eſpions des grands ne perdirent point de vue Loan-ta, & revinrent ſur ſes traces rendre compte de ce qu'il avoit fait à la montagne Tai-chan. Cet impoſteur eut l'impudence d'aſſurer à l'empereur qu'il arrivoit d'une île fort éloignée, où les hommes étoient exempts de la mort, & que ce n'étoit pas ſans peine qu'il avoit déterminé ceux qui l'accompagnoient à quitter cette île fortunée. Les grands, certains de ſa fourberie, le laiſsèrent engager de manière à ne pouvoir plus ſe rétracter. Quand ils virent qu'il avoit débité ſes menſonges hardis, ils ſe firent donner une accuſation motivée par les eſpions qu'ils avoient mis à ſa piſte, & préſentèrent en conſéquence une adreſſe à l'empereur, pour lui demander la punition exemplaire de ce fourbe, ou celle de ſes délateurs, ſi l'accuſation

(1) A Tai-ngan-tcheou du Chan-tong.

étoit fauſſe. L'empereur donna ordre d'examiner l'affaire. Les grands firent arrêter les accuſés & les dénonciateurs. Loan-ta & ſes complices furent convaincus de n'avoir pas été plus loin que la montagne Tai-chan. L'empereur, indigné d'avoir été leur jouet, les condamna à être mis en pièces au milieu des rues, & ils ſubirent le ſupplice que méritoit leur effronterie.

Avant l'Ere Chrétienne. 113. *Han-ou-ti.*

Lorſque Tchao-hou, prince de Nan-yuei, avoit été ſecouru par l'empereur contre le roi de Min-yuei, il avoit envoyé Tchao-yng-tſi, ſon fils, à la cour, & s'étoit abſtenu de s'y rendre lui-même, ſur les repréſentations de ſes grands. Le jeune prince de Nan-yuei y avoit épouſé la fille de Kieou-chi, dont il eut un fils, qu'il nomma Tchao-hing. La mort de ſon père, arrivée peu de temps après, rappella Tchao-yng-tſi dans ſes états pour lui ſuccéder, & il y conduiſit ſa famille.

Tchao-yng-tſi, maître d'une grande principauté, ne s'occupa que de ſes plaiſirs, & s'abandonna à toutes ſortes de débauches. Il s'excuſa pendant pluſieurs années, ſous prétexte de maladie, d'obéir aux ordres qu'on lui envoyoit de venir rendre ſes devoirs à l'empereur. Ses excès le conduiſirent enfin au tombeau. Son fils, encore fort jeune, reſta ſous la tutelle de ſa mère, dont la conduite n'étoit pas ſans reproche. A la nouvelle de la mort de Tchao-yng-tſi, l'empereur envoya Chao-ki porter l'ordre à ſa veuve de venir à la cour avec ſon fils. Elle avoit eu autrefois une intrigue galante avec ce jeune Seigneur, lorſqu'elle étoit encore à la cour avec ſon mari, & elle obtint de lui, par de nouvelles complaiſances, qu'il diroit à ſon maître que le chagrin de la perte de ſon époux, la mettoit hors d'état d'entreprendre un voyage auſſi long & auſſi pénible. L'empereur reçut en apparence cette excuſe, & ſe ſervit de ce prétexte pour lui ôter l'autorité dont elle s'étoit emparée. Il envoya

Avant l'Ere Chrétienne.
113.
*Han-ou-ti.*
112.

Liu-kia en qualité de miniſtre & de régent de Nan-yuei, durant la minorité du jeune prince Tchao-hing.

Cette princeſſe, fâchée de ſe voir enlever l'adminiſtration des affaires, prit la réſolution d'aller à la cour avec ſon fils, malgré tout ce que Liu-kia pût lui dire pour l'en détourner : elle conçut même le deſſein de ſe défaire de ce miniſtre, & l'invita à un feſtin avec tous les grands de Nan-yuei. Liu-kia qui avoit des ſoupçons, les communiqua au général des troupes, ſon frère. Celui-ci lui conſeilla de ſe rendre à l'invitation, & lui répondit qu'il le garantiroit de toute inſulte. Au milieu du repas, la princeſſe demanda d'un ton fier à Liu-kia, pourquoi il publioit par-tout que l'empereur ne devoit pas gouverner les états de Nan-yuei, & que le peuple ne tireroit aucun avantage de ſon adminiſtration. Ce miniſtre ſentit où elle en vouloit venir ; il ſe leva de table & ſortit précipitamment. La princeſſe le pourſuivit une pique à la main, & l'auroit percé, ſi le jeune prince ſon fils ne lui eût arrêté le bras.

Outré de colère, Liu-kia joignit ſon frère, & après avoir fait retirer les troupes, ils conſultèrent enſemble ſur le parti qu'ils prendroient. Cette ſcène interrompit le feſtin ; tous les grands accoururent chez Liu-kia, & furent d'avis de prendre les armes, pour s'oppoſer aux entrepriſes de la princeſſe contre leur liberté.

De ſon côté la princeſſe avoit dépêché un courier à l'empereur, pour lui demander du ſecours contre Liu-kia, qu'elle accuſoit de révolte. Han-ou-ti fit partir Kieou-yo, frère de la princeſſe, avec un détachement de deux mille hommes. Liu-kia & les partiſans de la liberté ne s'étoient point encore ouvertement déclarés. Ils prirent les armes à la nouvelle de la marche des impériaux, & répandirent un manifeſte pour juſ-

tifier

tifier leur conduite : ils reprochoient à la princesse d'être née Chinoise ; d'entretenir un commerce criminel avec Chao-ki ; de mépriser la famille de leur prince, dont elle ne cherchoit que la destruction : ils protestoient n'avoir pris les armes que pour en maintenir les descendans sur le trône, & finissoient par inviter tous ceux qui étoient affectionnés à la famille de Tchao à se joindre à eux. Ce manifeste produisit l'effet qu'ils en attendoient : on courut aux armes, le palais fut investi & la princesse massacrée avec son fils. Tchao-kien-té, neveu de Tchao-hou, fut unanimement reconnu prince de Nan-yuei. Kieou-yo, frère de la princesse, se retira en diligence avec les deux mille hommes qu'il lui avoit amenés, & n'osa rien entreprendre pour venger sa mort.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 112. *Han-ou-ti.*

Le dernier jour de la quatrième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

A la nouvelle de la révolte de Liu-kia, l'empereur fit expédier l'ordre à quatre de ses généraux d'entrer dans les états de Nan-yuei, par quatre endroits différens : Lou-pou-té fut commandé pour y pénétrer par Kouo-yang (1) ; Yang-pou, par Yu-tchang (2), Yen, par Ling-ling (3), & Kia, par Tsang-ou (4). Il leur assigna Pou-yu (5) pour le point de leur réunion. Yang-pou s'empara, tout en arrivant, de Siun-haï, & prit d'assaut Ché-men (6), où Lou-pou-té le joignit. Ces deux généraux se rendirent à Pou-yu ; mais n'y trouvant pas les autres, ils con-

111.

(1) Tchin-tcheou du Hou-nan.
(2) Nan-tchang-fou du Kiang-si.
(3) Yong-tcheou-fou du Hou-nan.
(4) Ou-tcheou-fou du Kouang-si.
(5) Pou-yu-hien du Kouang-tong.
(6) A vingt *ly* au nord-ouest de Kouang-tong.

Avant l'Ere Chrétienne. 111. Han-ou-ti.

tinuèrent leur marche & vinrent assiéger la capitale de Nan-yuei. Le soir même que cette place fut investie, Yang-pou, après une attaque soutenue avec beaucoup de vigueur, emporta un des fauxbourgs, où il mit le feu & le réduisit entièrement en cendres.

Lou-pou-té s'avança aussi-tôt avec le corps qu'il commandoit. Il traita si bien les prisonniers qu'il fit dans plusieurs sorties des assiégés, que ceux-ci, en étant instruits, désertèrent par bandes pour se rendre au camp des impériaux. Tchao-kien-té, nouveau prince de Nan-yuei, ne se croyant plus en sûreté dans la ville, profita de la nuit pour se sauver du côté de la mer : mais Lou-pou-té, averti de sa fuite, fit courir après lui ; il fut atteint & ramené. Ainsi avant que les deux autres généraux eussent fait la jonction avec ceux qui venoient de faire le siége de la capitale, toute la principauté de Nan-yuei se trouva soumise & la guerre terminée. L'empereur divisa ce pays en neuf gouvernemens ; savoir : Nan-hai (1), Tsang-ou (2), Yu-lin (3), Ho-pou (4), Kiao-tchi (5), Kieou-tchin (6), Gé-nan (7), Tan-eulh (8) & Tchou-yang (9).

Yu-chen, prince de Tong-yuei, informé des préparatifs de cette expédition, craignant qu'on ne vint après tomber sur lui, fit de nouvelles levées, approvisionna ses magasins &

(1) Kouang-tcheou-fou de Kouang-tong.
(2) Ou-tcheou-fou du Kouang-si.
(3) Sin-tcheou-fou de Kouang-si.
(4) Lien Tcheou-fou de Kouang-tong.
(5) Tai-ping-fou du Kouang-si.
(6) Nan-ning-fou du Kouang-si.
(7) Terres au sud du tropique.
(8) Kiong-tcheou-fou du Kouang-tong.
(9) Tan-cheou de la dépendance de Kiong-tcheou-fou.

garnit ses arsenaux ; mais quand il sut que le prince de Nan-yuei étoit prisonnier, & qu'on avoit démembré sa principauté pour en former différens départemens gouvernés par les officiers de l'empereur, il eut la témérité, dans la persuasion qu'il éviteroit un sort semblable, de prendre lui-même le titre d'empereur, & de se faire reconnoître des siens sous le nom de *Ou-ti* ou *empereur belliqueux*. Cette démarche arrogante fut cause de sa perte ; car HAN-OU-TI, qui n'avoit eu aucunement dessein de lui faire une guerre, dont la difficulté des chemins & la situation de ses états rendoient le succès fort douteux, ne fut pas maître du ressentiment que lui donna l'orgueil de ce prince. Après l'avoir fait décider dans son conseil, il envoya ordre à Yang-pou, Ouang-ouen-chou & Yuei-heou de se mettre en marche à la tête chacun d'une division. Le premier prit sa route par Ou-lin (1), le second par la montagne Mei-ling (2), & le troisième par Jo-sié (3).

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 111. *Han-ou-ti.*

A l'approche des impériaux, Yao-ouang-kiu-kou, général des troupes de Tong-yuei, voyant l'impossibilité de résister en même-temps à ces trois attaques différentes, qui menaçoient déja leurs frontières, & dans l'espérance encore d'obtenir pour lui cette principauté, tua Yu-chen & vint, à la tête des troupes de Tong-yuei, se soumettre aux généraux de l'empereur. 110.

Pour ôter toute occasion aux peuples de Tong-yuei (4) de causer de nouveaux troubles, l'empereur ordonna à ses généraux de les transporter entre le Kiang & le Hoai-ho, & de faire un désert de ce vaste pays & de ses montagnes. Ainsi cette

(1) Sur les confins de Po-yang-hien de Sao-tcheou-fou du Kiang-si.

(2) Près de Nan-ngan-fou du Kiang-si.

(3) A quarante-cinq *ly* au sud-est de Chao-hing-fou du Tché-kiang.

(4) La province de Fou kien.

Avant l'Ere Chrétienne. 110. *Han-ou-ti.*

transſplantation dérangea entièrement les vues ambitieuſes de Yao-ouang-kiu-kou.

Lorſque HAN-OU-TI ſe vit maître des peuples du midi, qui juſqu'à lui n'avoient pas été réunis à l'empire, il voulut tenter ſi ſa bonne fortune le ſuivroit juſqu'au pays des Tartares. Après avoir tenu un grand conſeil ſur cette entrepriſe, il déclara que ſon deſſein étoit d'y aller en perſonne ſous prétexte de viſiter les limites ſeptentrionales de ſes états, afin de mettre la dignité impériale à couvert, ſi le ſuccès ne lui étoit pas favorable. Cette ſage précaution ne lui fut pas inutile.

Il nomma douze de ſes meilleurs généraux pour l'accompagner, & cent quatre-vingt mille hommes de troupes d'élite, pour ſervir en cas de beſoin. Il prit ſon chemin par Yun-yang (1) & Ou-yuen (2), paſſa le Hoang-ho & fut à Sou-fang (3), où il fit quelque ſéjour.

Ce fut de-là qu'il envoya Kouo-ki au *Tchen-yu* des Tartares, pour l'engager à ſe ſoumettre. « L'empereur mon maître, lui-» dit-il, a réduit tous les peuples du ſud ſous ſon obéiſſance; » les têtes de leurs princes ſont encore expoſées à Tchang-» ngan, à la vue de tout le monde : ſi vous croyez pouvoir » le diſputer à une ſi grande puiſſance, l'empereur eſt venu » viſiter ſes frontières en perſonne, il eſt en état de vous bien » recevoir ; mais ſi vous avouez votre foibleſſe, il faut vous » ſoumettre & vous reconnoître ſon ſujet ; autrement vous » avez tout à redouter des effets de ſa colére ».

Le *Tchen-yu* qui ne s'attendoit pas à un diſcours auſſi hardi,

(1) Il étoit à ſoixante-dix *ly* au nord-oueſt de King-yang-hien de Si-ngan-fou.

(2) Chin-mou-hien de Yen-ngan-fou du Chen-ſi.

(3) Ning-hia-ouei du Chen-ſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 110. *Han-ou-ti.*

en fut si révolté, qu'il auroit fait mourir Kouo-ki, sans la considération d'éviter une guerre, dont il craignoit les suites; il se contenta de le retenir prisonnier. A cette nouvelle, que l'empereur fit semblant d'ignorer, il partit de Sou-fang, renvoya une partie de ses troupes, & prit le chemin de la montagne Kiao-chan (1), pour y visiter le tombeau de l'empereur Hoang-ti.

Après lui avoir fait les cérémonies comme à un des plus grands empereurs de la Chine, il prit la route de Heou-chi (2), fut à la montagne Tai-chan (3) & poussa jusqu'aux bords de la mer, d'où il reprit enfin le chemin de Tchang-ngan : il fit dans ce voyage dix-huit mille *ly*, laissant par-tout des marques de sa libéralité envers le peuple, auquel il distribua une somme d'argent considérable & plus de cent mille pièces de soie.

Cette même année, en automne, il parut une comète aux étoiles *Tong-tsing ;* il en parut une autre, presqu'en même-temps aux étoiles *San-taï.*

L'année suivante, l'empereur réduisit sous sa puissance le royaume de Tchao-sien (4). Lorsque le royaume de Yen étoit dans son état le plus florissant, Tchen-pen, prince de Yen, s'empara du pays de Tchao-sien. Les *TSIN*, devenus maîtres de toute la Chine, détruisirent les princes de Yen, & mirent les bornes de leur empire au fleuve Leao-ho, en regardant tout ce qui étoit au-delà comme étranger. Les princes de *HAN*, parvenus au trône impérial, trouvèrent que ces pays étoient trop éloignés pour les garder, & rétablirent les limites comme 109.

(1) Au nord de Tchong-pou-hien de Yen-ngan-fou dans le Chen si.

(2) A vingt *ly* au sud de Yen-ssé-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

(3) Dans le Chan-tong.

(4) De la province du Leao-tong.

Avant l'Ere Chrétienne.
109.
*Han-ou-ti.*

elles étoient anciennement, en les fixant à la rivière Pei-choui. Alors Ouei-man, se disant de la famille des princes de Yen, s'attacha beaucoup de monde, à la faveur de ce nom : il changea d'habillement, en prit un étranger, & passa la rivière Pei-choui à leur tête, pour aller s'établir dans le pays que les princes de Han avoient abandonné; après quoi, pénétrant plus avant, il se rendit maître du pays de Tchao-sien, s'en fit reconnoître roi, & plaça sa cour à Ouang-hien.

Sous la régence de l'impératrice Liu-heou, le gouverneur des frontières de l'empire regardant Ouei-man comme sujet de la Chine, lui écrivit pour lui recommander de veiller à la garde des limites, & d'empêcher les Tartares de les insulter & d'entrer en Chine, à moins qu'ils ne vinssent pour traiter de la paix ou faire quelque alliance.

Ouei-man accepta la commission, & sut en profiter pour s'agrandir & s'affermir dans son nouveau royaume. Il se saisit d'abord d'une petite ville peu éloignée de ses limites, & les poussant ensuite insensiblement plus loin, il se fit un état de plusieurs mille *ly* d'étendue, qu'il transmit à ses descendans jusqu'à Yeou-kiu, qui le possédoit sous Han-ou-ti. Ce prince l'auroit sans doute laissé régner en paix, s'il n'avoit donné retraite à une multitude de Chinois, qui dans les temps difficiles s'y étoient réfugiés, sans qu'on en vît revenir aucun. Cette année l'empereur ordonna à Ché-ho, un des officiers de sa cour, d'aller à Tchao-sien en faire des plaintes à Yeou-kiu, & lui demander qu'il renvoyât tous les Chinois qui étoient dans ses états; mais ce prince, qui vouloit tirer avantage de ces réfugiés & qui se croyoit en état de soutenir une guerre contre la Chine, ne lui rendit point les honneurs dûs à un envoyé de l'empereur, & ne lui donna aucune satisfaction sur l'objet de son voyage.

Ché-ho, de retour à Tchang-ngan, exagéra le peu d'égards qu'on avoit eu à la cour de Tchao-ſien pour le caractère dont il étoit revêtu & le ſujet de ſon ambaſſade. L'empereur irrité, réſolut de dépouiller Yeou-kiu de ſes états, & nomma pour généraux de l'armée qu'il vouloit y envoyer, Yang-pou & Siun-tchi.

Yeou-kiu ne s'allarma point de cette guerre, à laquelle il s'attendoit & s'étoit préparé. Lorſqu'il apprit que les troupes chinoiſes étoient ſur le point d'arriver ſur ſes limites, il envoya un détachement pour garder le paſſage de la rivière Pei-choui, & lui, avec le gros de ſon armée, fut ſe poſter dans un lieu fort avantageux, où il attendit tranquillement qu'on le vînt attaquer.

Yang-pou, qui avoit pris les devans, parut le premier en préſence de l'ennemi. Comme il avoit toujours été victorieux, il n'eut pas plutôt apperçu l'armée de Yeou-kiu, que, ſans attendre Siun-tchi, il la fit charger ; mais il apprit alors qu'il ne faut jamais mépriſer ſon ennemi : il fut battu & obligé de prendre la fuite.

Après cette défaite, il recueillit une partie de ſes ſoldats diſperſés, & fut avec ces débris rejoindre l'armée de Siun-tchi, qu'il trouva campée au nord-oueſt d'une ville, dans la diſpoſition d'en faire le ſiége, après qu'elle eut forcé le corps qui vouloit lui diſputer le paſſage du Pei-choui. Yang-pou prit ſon poſte au midi de la place. Les troupes que commandoit Siun-tchi, étoient toutes compoſées de ſoldats de Yen (1) & (2) de Taï, qui avoient alors la réputation d'être les meilleurs

(1) Le Pé-tché-li.
(2) Le pays de Taï-tong-fou.

Avant l'Ere Chrétienne. 109. *Han-ou-ti.*

& les plus braves de l'empire, au lieu que celles de Yang-pou n'étoient que de nouvelles levées, qui venoient d'être battues, & ne respiroient que la paix : elles s'en expliquoient même ouvertement, & menaçoient de déserter si on ne terminoit promptement cette guerre.

D'un autre côté Ni-hi-tsan, commandant de la place, qui avoit beaucoup de crédit, s'étoit toujours opposé à la guerre & ne demandoit pas mieux que de composer. Les agens du gouverneur & de Yang-pou, chargés de négocier cet accommodement, alloient & venoient fréquemment de la ville au quartier de Yang-pou, & de ce quartier à la ville. Siun-tchi, qui vouloit emporter la place d'assaut, en prit de l'ombrage & rejetta absolument toute proposition de paix : il fit même redoubler les attaques; mais après avoit poussé avec vigueur les travaux pendant plusieurs mois, désespérant de forcer la ville, il entra en pourparler & offrit aux assiégés une capitulation avantageuse. Le commandant, piqué de ce qu'il avoit rompu les premières négociations, refusa de traiter avec lui; ce qui occasionna une dispute fort vive entre les deux généraux Chinois.

Le bruit de leur démêlé étant parvenu jusqu'à la cour, l'empereur envoya Kong-sun-soui, gouverneur de Tsi-nan (1), savoir pourquoi le siége traînoit en longueur & quel étoit le sujet de leur différend. Kong-sun-soui, ami de Siun-tchi, fut descendre à son quartier : ce général lui insinua tout ce qu'il voulut contre la fidélité de son collègue. Le commissaire de la cour reçut toutes les impressions défavorables que son ami lui donna contre Yang-pou; & sans approfondir l'accusation, il

(1) Tsi-nan-fou du Chan-tong.

le

le fit arrêter, & ordonna aux ſoldats de ſa diviſion de paſſer ſous le commandement de Siun-tchi, après quoi il retourna rendre compte de ſa commiſſion.

Avant l'Ere Chrétienne. 109. *Han-ou-ti.*

Avant ſon arrivée, l'empereur étoit déja inſtruit de ſa conduite, & de l'injuſtice qu'il avoit faite à Yang-pou ; ce prince lui laiſſa débiter à ſon aiſe toutes les fauſſetés qu'il voulut, & après qu'il eut achevé de parler, il lui fit le détail des manœuvres auxquelles il s'étoit prêté, pour ſervir la vengeance de Siun-tchi & épouſer une querelle excitée par ſa jalouſie. Kong-ſun-ſoui reſta confondu en voyant ſa fourberie dévoilée. L'empereur, pour le punir de ſon infidélité à ſes ordres, le livra au tribunal des crimes, qui le condamna à mourir.

108.

Siun-tchi triomphoit d'avance de la chûte de Yang-pou, & ſe promettoit de s'élever par ſa ruine, lorſqu'il auroit achevé une expédition dont il étoit venu à bout d'écarter ſon concurrent. Dans cette vue, il pouſſa encore plus vivement le ſiége. Le gouverneur ſe voyant ſur le point d'être forcé, envoya un émiſſaire au camp de Yeou-kiu, pour engager ſes amis à s'en défaire : le gouverneur en fut ſervi comme il le deſiroit ; muni de la tête de Yeou-kiu, il rendit la place & ſe mit en poſſeſſion du royaume de Tchao-ſien, qui fut diviſé en quatre provinces dépendantes de la Chine.

Après ce ſuccès, Siun-tchi reprit le chemin de la cour, ignorant ce qui s'étoit paſſé dans l'inſtruction du procès de Kong-ſun-ſoui & qu'il fût accuſé d'être l'auteur du complot tramé contre Yang-pou. A ſon arrivée, le tribunal des crimes le fit arrêter, & ayant tiré de lui l'aveu de ſes menées, il le fit exécuter publiquement peu de jours après ſon retour. Yang-pou fut mis en liberté, & perdit cependant ſon emploi pour s'être laiſſé battre.

Avant l'Ere Chrétienne. 108. *Han-ou-ti.*

La guerre de Tchao-sien ne fut pas la seule qui occupa l'empire : le général Kou-tchang soumit dans le même temps, sans coup férir, les royaumes de Lao-chin & de Mi-mo (1), sur lesquels il tomba à l'improviste. Marchant ensuite vers le royaume de Tien (2), il le reçut sous l'obéissance de l'empereur & l'érigea en province, sous le nom de Tcheou-kiun, dont il fit le roi gouverneur, en lui laissant la liberté de conduire ses peuples suivant leurs anciennes coutumes.

Cette même année, à la douzième lune, & au fort de l'hiver, il y eut des orages affreux : il tomba de la grêle d'une grosseur extraordinaire, qui tua beaucoup de monde & de bestiaux.

Quelque temps après, l'empereur envoya Tchao-pou-nou avec une armée contre Kou-chi, roi de Leou-lan ou Chen-chen, à l'ouest de la Chine, pour venger l'insulte qu'il avoit faite à son envoyé, en le retenant prisonnier. Kou-chi étoit ami des *Hiong-nou*, dont il étoit, pour ainsi dire, les yeux & les oreilles. Cette raison détermina encore l'empereur à lui faire la guerre.

Lorsque le général Chinois fut à une dixaine de *ly* de sa capitale, il se mit à la tête de sept cens cavaliers, pour aller reconnoître la place. Les ennemis sortirent pour venir à sa rencontre. Tchao-pou-nou les repoussa avec tant de vigueur, qu'il entra pêle-mêle avec eux dans la ville, où il répandit tellement l'épouvante, que la garnison mis bas les armes. Kou-chi fut fait prisonnier & envoyé à Tchang-ngan.

Tchao-pou-nou, sans perdre de temps, fait prendre la route du nord-ouest à ses troupes, & va attaquer le royaume de Tché-

(1) Ils étoient sur les limites du Ssé-tchuen & du Yun-nan, partie dans une province, partie dans l'autre.

(2) Yun-nan-fou & ses dépendances.

ſsé : ceux-ci, effrayés de la réduction rapide de Leou-lan, ne firent qu'une très-foible réſiſtance ; non plus que les royaumes de Ou-ſun, de Ta-ouan, & tous les autres qui avoient refuſé de ſe ſoumettre, lorſque Tchang-kien y fut envoyé de la part de l'empereur. Après ces conquêtes, qui n'avoient preſque coûté que la peine de ſe préſenter, Tchao-pou-nou revint par Yu-men (1) à Tchang-ngan.

Avant l'Ère Chrétienne. 108. *Han-ou-ti.*

Depuis que Ouei-tching & les autres généraux avoient pouſſé les Tartares *Hiong-nou* juſqu'au-delà du Cha-mo, ils étoient demeurés paiſibles, & n'avoient plus fait de courſes ſur les terres de l'empire : leur occupation durant cette trève, avoit été la chaſſe & l'exercice preſque continuel de la flèche. Pour ôter tout ſoupçon aux Chinois, ils envoyoient de temps en temps des ambaſſadeurs, qui étoient plutôt des eſpions chargés d'examiner ce qui ſe paſſoit en Chine, que des agens qui venoient pour entretenir la paix entre les deux puiſſances.

107.

L'empereur qui ne s'y fioit pas beaucoup, ſous prétexte de répondre à l'amitié du *Tchen-yu*, lui envoya Ouang-ou, pour éclairer ſes démarches. Le *Tchen-yu* le reçut avec beaucoup d'honneurs, & le traita en apparence avec toute la cordialité poſſible, juſqu'à lui promettre d'envoyer ſon fils aîné, l'héritier de ſes états, en ôtage, en l'aſſurant de plus qu'il vouloit aller lui-même à Tchang-ngan, pour contracter avec l'empereur une amitié pareille à celle de deux frères.

Ouang-ou, au retour de ſon ambaſſade, fit un grand récit de l'accueil qu'il avoit reçu à la cour du *Tchen-yu*. L'empereur ajoutant trop aiſément foi aux promeſſes de ce prince, fit inceſſamment travailler à lui bâtir un palais, où il pût loger d'une manière digne de ſon rang.

(1) A deux cens *ly* à l'oueſt de Sou-tcheou dans le Chen-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 107. Han-ou-ti.

Tandis qu'on faisoit ces préparatifs à Tchang-ngan pour y recevoir le roi Tartare, il y vint un seigneur de sa cour, qui à son arrivée tomba malade & mourut peu de temps après, quelques soins que prissent les médecins pour le sauver. L'empereur lui fit faire un magnifique cercueil & le renvoya à son prince par Lo-tchong-koué, mandarin de la cour.

Le Tartare, qui ne demandoit qu'un prétexte pour recommencer ses courses, se plaignit hautement de ce que, contre le droit des gens, l'empereur avoit fait mourir son envoyé : il retint Lo-tchong-koué prisonnier, & se disposa à passer le Chamo à la tête d'une puissante armée. A la nouvelle de sa marche, l'empereur fit partir Kou-tchang avec de bonnes troupes, pour aller occuper le poste de Sou-fang, & être à portée de s'opposer aux entreprises des Tartares.

105. La mort de Ou-ouei, roi des *Hiong-nou*, qui arriva comme ils étoient sur le point d'entrer sur les limites de la Chine, rompit leurs desseins. Son fils Oussélou, qui devoit lui succéder, étoit plus à l'ouest de la cour du *Tchen-yu* son père, où il tenoit la sienne, avec le titre de *Eulh-tchen-yu*, ou second roi Tartare, que son père lui avoit donné dès sa plus tendre jeunesse.

104. L'année suivante, Kong-sun-king, Hou-soui & le *Tai-ché-ling*, ou chef des historiens, Sfé-matsien se plaignirent à l'empereur que le calendrier étoit défectueux, & qu'il falloit nécessairement le réformer. L'empereur les chargea de l'examiner avec le tribunal des livres & des sciences. Le résultat de leur examen fut, que le commencement de l'année seroit, par rapport aux mouvemens du ciel, tel qu'il étoit sous la dynastie des *HIA*. L'empereur y consentit, & ordonna à Kong-sun-king, Hou-soui, Sfé-ma-tsien & d'autres habiles gens dans la connoissance

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

104.

*Han-ou-ti.*

des mouvemens céleſtes, de travailler à la correction du calendrier, auquel on donneroit à l'avenir le nom de *Tai-tſou-hoang-ly*.

Un des officiers que l'empereur avoit envoyé à la découverte des royaumes du Si-yu, vit à Eulh-ſsé-tching, dans le royaume de Ta-ouan, des chevaux d'une eſpèce rare, & voulut en acheter pour les offrir à ſon maître; mais on refuſa de lui en vendre à quelque prix que ce fût. De retour à Tchang-ngan, il les vanta beaucoup à l'empereur, qui fit porter au roi de Ta-ouan des ſommes conſidérables pour avoir de ces chevaux extraordinaires. Le roi de Ta-ouan non content de refuſer l'argent, défendit encore à ſes ſujets, ſous des peines très-grièves, d'en vendre aux Chinois. Ceux-ci, étonnés de ce procédé, trouvèrent cependant moyen d'en enlever quelques-uns qu'ils emmenèrent. Le roi regardant leur hardieſſe comme une inſulte, envoya des ordres ſur leur route de les reprendre de gré ou de force. Une multitude de ces barbares fondit ſur eux avec furie, & après leur avoir repris les chevaux, ils maſſacrèrent impitoyablement ces Chinois, trop zélés pour le ſervice de leur prince.

L'empereur informé de cette violence, réſolut de venger leur mort. Comme on lui avoit dépeint les ſoldats *Ta-ouan* ſans valeur & mal exercés, & qu'avec trois mille hommes de troupes réglées on pouvoit s'aſſurer la conquête de ce royaume, il commanda pour cette expédition quelques mille ſoldats, auxquels il joignit quelques dixaines de mille jeunes gens ſans diſcipline, ramaſſés çà & là, plus curieux de voir la guerre que capables de la faire, & leur donna pour général Li-kouang-li, frère aîné d'une reine qu'il aimoit, & qui étoit un officier ſans expérience.

Li-kouang-li ſe mit en marche avec cette armée, qui eût été

103.

Avant l'Ere Chrétienne. 103. *Han-ou-ti.*

en état de ſoumettre tous ces petits royaumes barbares, ſi elle eût eu un chef pour la commander & ſi elle avoit été composée de ſoldats aguerris. A ſon approche, toutes les villes par où il falloit paſſer pour aller attaquer Yu-tching, capitale de Ta-ouan, lui fermèrent leurs portes & lui refusèrent des vivres. Si le général Chinois eût ſu faire la guerre, il auroit fait un exemple de la première ville dont il éprouva un refus; mais il différa d'uſer de ſévérité juſqu'à ce qu'il fût arrivé devant Yu-tching, de peur, diſoit-il, de diminuer ſes forces & d'échouer devant cette place; cependant la faim & les maladies lui emportèrent plus du tiers de ſon armée, de ſorte que quand il voulut agir, il ſe trouva ſi affoibli, que le roi de Ta-ouan en eut bon marché & l'obligea à fuir honteuſement du côté de Tun-hoang (1), où il ne ſe trouva pas la dixième partie du monde qu'il avoit mené à cette expédition, le ſurplus étant péri de misère ou ayant été tué par l'ennemi.

Ce général, battu & réduit à une poignée de monde, dépêcha un courier à l'empereur pour l'inſtruire de ſa détreſſe, & lui demander la permiſſion de ſe démettre du commandement de l'armée & de ſe retirer. L'empereur refuſa ſa démiſſion & envoya ordre au gouverneur de Yu-men de ne laiſſer paſſer perſonne de ceux qui étoient partis pour cette expédition, & que ſi quelqu'un tentoit d'entrer à Yu-men, qu'on le mît ſur le champ à mort. Cet ordre ſévère contint Li-kouang-li & ſes gens à Tun-hoang, & les obligea d'y attendre leur ſort.

Ce mauvais ſuccès mit l'empereur dans une grande perplexité. Abandonner ſa vengeance contre Ta-ouan, c'étoit compromettre l'honneur de l'empire; d'ailleurs l'impunité

(1) A trois cens *ly* à l'oueſt de Yu-men.

pouvoit exciter les peuples voisins à secouer le joug. D'un autre côté, la guerre contre les *Hiong-nou* qu'il vouloit terminer auparavant, ne permettoit pas de faire aucun détachement pour recruter l'armée de Li-kouang-li; ainsi il ne trouva pas de meilleur expédient dans la conjoncture critique où il étoit, que d'ordonner à ce général de rester à Tun-hoang.

Le *Tchen-yu* Ousfélou, prince cruel & sanguinaire, ne se vit pas plutôt maître des états de son père, que sur de légers prétextes il fit mourir plusieurs des principaux d'entre ses sujets. Sa cruauté souleva tous les esprits, & la révolte étoit près d'éclater. Un de ses généraux profita de cette fermentation pour former le projet de le détrôner & se faire reconnoître *Tchen-yu* à sa place. Mais afin d'ôter à Ousfélou tout soupçon sur sa fidélité, il chercha en apparence à calmer les esprits, tandis qu'en dessous main il négocioit avec les officiers Chinois, chargés de la garde des limites. Il écrivit même à l'empereur le dessein qu'il avoit conçu de se défaire du *Tchen-yu* & de se donner à lui, s'il vouloit lui prêter main-forte pour venger la mort de ses compatriotes sur Ousfélou, que ses cruautés rendoient de plus en plus odieux à ses sujets. Ce général lui promettoit encore d'amener avec lui tous les Tartares qui étoient sous ses ordres, & d'exécuter son complot aussi-tôt qu'il se sentiroit appuyé & qu'il seroit assuré de l'approche de l'armée chinoise.

L'empereur, qui avoit toujours cherché l'occasion de détruire les Tartares, mit sur pied une armée formidable, dont il donna le commandement à Kong-sun-ngao. Ce général au lieu de marcher droit aux Tartares, perdit le temps à fortifier Cheou-hiang-tching, dans la résolution de ne pas passer outre & d'y attendre l'effet des promesses du général Tartare. L'em-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
103.
*Han-ou-ti.*

pereur, instruit de son dessein, lui fit dire que le poste qu'il occupoit étoit trop éloigné, & ordonna à Tchao-pou-nou d'aller en avant avec vingt mille chevaux jusqu'à la montagne Siun-ki-chan (1).

A la nouvelle de l'approche des Chinois, le général Tartare se disposa à exécuter ce qu'il avoit promis; mais Oussélou qui avoit eu quelque soupçon de son complot, lui fit trancher la tête, & décampa avec son armée, composée de quatre-vingt mille chevaux. Ce prince accourut à grandes journées investir Tchao-pou-nou & ses vingt mille hommes. Malgré l'inégalité du nombre, le général Chinois se défendit avec toute la prudence & la bravoure d'un grand capitaine; mais accablé par le nombre, sa petite armée fut entièrement défaite, & il ne resta rien de ses vingt mille hommes, qui furent tués ou faits prisonniers: lui-même fut pris & relégué au fond de la Tartarie. Après quoi le *Tchen-yu* laissant Kong-sun-ngao à l'ouest, entra sur les terres de l'empire par Taï-tong, y mit tout à feu & à sang, & en emporta un butin immense.

102.

Ces nouveaux ravages consternèrent la cour: les grands pressèrent l'empereur d'abandonner la guerre contre le roi de Ta-ouan. L'empereur reçut mal ce conseil, & menaça de punir sévérement quiconque parleroit contre cette expédition, qu'il jugeoit nécessaire pour soutenir la réputation de l'empire parmi les peuples de ces petits royaumes, & pour tirer vengeance de la barbarie que les *Ta-ouan* avoient exercée envers les Chinois qu'il avoit envoyés dans leur pays.

Dans ces entrefaites on reçut à la cour la nouvelle de la mort de Oussélou, & que son oncle Hiou-li-hou avoit été

(1) Elle est au pays des Tatan, à deux mille cent *ly* au nord-ouest de Sou-fang ou Ning-hia-ouei.

élu

élu *Tchen-yu.* Ce changement, qui devoit nécessairement occuper pendant quelque temps les Tartares chez eux, détermina l'empereur à recommencer la guerre contre les *Ta-ouan.* Il rappella la cavalerie qui étoit sur les frontières, & mit en liberté la plupart des prisonniers, à condition qu'ils serviroient. Il forma une armée de cent quatre-vingt-dix mille hommes, qu'il fit partir pour aller joindre Li-kouang-li à Tun-hoang : elle étoit composée de tout ce qu'on avoit pu rassembler de jeunes gens. Il la fit suivre par cent mille bœufs, trente mille chevaux, dix mille chameaux, & autres bêtes de somme, conduites par des ouvriers, des marchands & des laboureurs, qu'on prit indistinctement & qu'on obligea à mener ces convois.

Li-kouang-li, par le conseil des nouveaux officiers qu'on lui avoit envoyés, fit publier qu'il traiteroit avec douceur toutes les villes qui se soumettroient ; mais qu'il feroit passer au fil de l'épée les habitans de celles qui feroient résistance. Après la publication de cet ordre, il détacha trente mille chevaux pour aller investir la capitale de Ta-ouan, & suivit ce détachement avec le reste de l'armée pour en faire le siége dans les formes. Le roi de Ta-ouan soutint pendant quarante jours, avec une intrépidité & une prudence sans égales, tous les assauts qu'on lui livra, & il auroit tenu plus long-temps, sans la trahison de ses officiers, dont la plupart se révoltèrent contre lui. Voyant qu'ils seroient contraints de céder à la force, ils lui proposèrent d'abord de faire sa paix avec l'empereur ; mais ce prince, rempli de courage, rejetta avec indignation tout accommodement, & menaça même ceux qui lui en parleroient de les faire mourir : alors ses officiers, convaincus qu'ils ne pourroient rien gagner sur son esprit, lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent au général Chinois, en lui faisant dire qu'ils

Avant l'Ere Chrétienne. 102. *Han-ou-ti.*

ſe rendroient ſi on leur accordoit une capitulation honorable. Ils demandèrent principalement d'être maintenus dans leur liberté, en promettant de donner autant de ces chevaux qui avoient fait le ſujet de la guerre, que le général en voudroit choiſir, & qu'après la levée du ſiége ils fourniroient à l'armée tous les vivres dont elle auroit beſoin; mais que ſi on les refuſoit, ils commenceroient par tuer tous leurs chevaux & s'enſéveliroient enſuite ſous les ruines de leur ville.

Li-kouang-li préféra de les recevoir à compoſition, plutôt que de les réduire au déſeſpoir. Après qu'il eut ſigné la capitulation, on lui amena un grand nombre de chevaux, parmi leſquels il choiſit quelques dixaines des plus beaux, & trois mille d'une qualité inférieure. Ce général établit Mou-ſou gouverneur du royaume de Ta-ouan, & après lui avoir fait jurer de vivre en bonne intelligence avec l'empire, il ſe mit en marche pour retourner à la Chine.

Cette conquête en impoſa aux royaumes voiſins. Chacun des princes qui les gouvernoient envoya ſes enfans ou ſes frères en ôtage, pour marque de ſa ſoumiſſion & comme un gage de ſa fidélité. Cependant ſi cette expédition fut glorieuſe à l'empire, elle lui coûta cher : il ne revint pas plus de mille chevaux de toute cette grande armée. Ce n'eſt pas qu'elle eût ſouffert de la diſette de vivres, ni que le fer ennemi en eût fait périr beaucoup; mais les officiers, plus occupés du ſoin de s'enrichir, qu'à faire obſerver la diſcipline, laiſſoient débander leurs ſoldats, qui ſe répandant dans les villages pour piller, étoient aſſommés par les payſans. Ce brigandage fut la véritable cauſe de la ruine de cette belle armée.

101. Li-kouang-li de retour à Tchang-ngan, fut accueilli de l'empereur, qui le créa prince de Hai-ſi. Les officiers de ſon armée

furent recompensés suivant le compte qu'il rendit de leurs services : l'empereur fit distribuer quarante mille *taëls* à ses soldats, & ordonna de bâtir, de distance en distance, de petits forts sur le chemin depuis Tun-hoang jusqu'au lac Yen-tsé. Il fit garder les postes de Lun-taï (1) & de Yeou-kiu-li (2) par quelques centaines de soldats, auxquels on assigna des terres pour leur subsistance. On mit de semblables garnisons dans les autres places du Si-yu, afin de retenir ces peuples, nouvellement soumis, dans l'obéissance.

La nouvelle de la mort du *Tchen-yu* Hiou-li-hou, auquel son frère Tsié-ti-heou, encore jeune, avoit succédé, étant parvenue à la cour dans ces circonstances, l'empereur, qui se crut maître des royaumes de Si-yu, s'imagina qu'il étoit en état d'obliger les *Hiong-nou* à le reconnoître aussi pour leur souverain. Il convoqua une assemblée des grands, pour leur communiquer son dessein, & leur dit : « Han-kao-ti & l'impératrice Liu-heou m'ont laissé le soin de les venger, l'un de l'affront qu'il reçut à Ping-tching, lorsque les Tartares l'y tenoient enfermé, & l'autre de la lettre arrogante que Mé-té leur *Tchen-yu* eut l'insolence d'écrire à cette princesse. Siang-kong, prince de Tsi, sut autrefois les punir d'une insulte qu'ils firent à ses ancêtres : je ne dois pas être moins sensible que lui aux affronts qu'ils ont faits à ma famille : le châtiment, quoique tardif, n'en est pas moins mérité. Confucius, dans son *Tchun-tsiou*, loue Siang-kong de s'en être vengé à la neuvième génération : je dois l'imiter, & je vous ai assemblés pour vous faire part de la résolution que j'en ai prise ».

(1) Au nord ouest environ mille *ly* de Tché-sé ou Chen-chen.

(2) Il est à l'est de Lun-taï.

Avant l'Ère Chrétienne. 101. *Han-ou-ti.*

Le nouveau *Tchen-yu*, prince d'une sagesse & d'une prudence au-dessus de son âge, fut averti des desseins de l'empereur contre lui : il fit venir Lo-tchong-koué & quelques autres officiers Chinois, qui étoient prisonniers de guerre, & leur dit : « L'empereur votre maître, dans la crainte que je n'entre sur » ses terres, veut donc me faire la guerre ? Songe-t-il que je » ne suis qu'un enfant & que je dois l'honorer comme mon » ancien ? Pour preuve du respect que je lui porte, je vous » rends la liberté ; allez, retournez dans votre patrie, & qu'un » de mes officiers vous accompagne, pour assurer votre prince » de la sincérité de mes sentimens ».

Arrivés à Tchang-ngan, sur le récit qu'ils firent à l'empereur de ce que le *Tchen-yu* les avoit chargés de lui dire de sa part, ce prince s'étendit sur l'éloge du jeune roi Tartare & renonça au dessein qu'il avoit de lui faire la guerre. Au commencement

100.

de l'année suivante, il lui envoya Sou-ou, Tchang-seng & Tchang-choui, trois de ses principaux officiers, pour entretenir l'union & la paix entre les deux peuples. Le *Tchen-yu* prit surtout Sou-ou en affection, & chercha les moyens de se l'attacher. Il avoit alors à son service un Chinois, nommé Ouei-liu, qui dans une pareille ambassade avoit quitté l'empereur pour se donner aux Tartares. Ce fut lui que le *Tchen-yu* employa pour sonder Sou-ou. Ouei-liu lui fit un tableau séduisant de la fortune brillante qu'il avoit faite parmi les Tartares : il lui vanta le degré de puissance où il étoit monté ; plusieurs dixaines de mille hommes soumis à ses ordres ; des montagnes à lui appartenantes, remplies de chevaux & de bestiaux : « La » même faveur vous attend, ajouta-t-il ; le *Tchen-yu* vous » aime ; il goûte votre esprit : avec du mérite & du courage » comme vous en avez, vous êtes déplacé dans une cour où

» tant d'envieux s'oppoſeront toujours à votre élévation ».

Avant l'Ere Chrétienne. 100. *Han-ou-ti.*

L'étonnement où cette propoſition jetta Sou-ou le rendit muet : Ouei-liu le crut ébranlé, & pour achever de le décider, « Pourquoi balancer ? l'occaſion vous rit, profitez-en ; ſinon » je renonce pour toujours à vous voir ». Sou-ou ne put retenir l'indignation que ces dernières paroles lui causèrent. « Eſt-ce bien un Chinois qui m'excite à manquer de fidélité » à mon prince ? Il a trahi ſon maître & cherche à rendre les » autres complices de ſa perfidie. Qu'il vante les bienfaits de » ſes ennemis, ils ſont dignes d'un traître & le prix de ſon » crime. Ouei-liu me menace de me priver de ſa préſence ! » Qu'il ſache qu'elle m'eſt auſſi odieuſe que les propoſitions » qu'il a l'audace de me faire ».

Ces reproches ſanglans piquèrent Ouei-liu, au point qu'il peignit au *Tchen-yu* le refus de Sou-ou comme une inſulte. Ce prince irrité ordonna de le jetter dans une citerne & de ne lui donner aucune nourriture : le malheureux Sou-ou fut réduit à ſe ſuſtenter de neige & des poils d'un étendard fait d'une queue de vache. Il vécut ainſi pluſieurs jours ; les Tartares qui le virent plein de vie, le regardèrent comme un eſprit. Le *Tchen-yu* le fit encore ſonder, & le trouvant conſtamment fidèle à ſon maître, il lui dit qu'il conſentoit à ce qu'il retournât dans ſa patrie, à condition qu'il iroit auparavant prendre ſoin d'un troupeau de moutons qu'il avoit ſur les bords de la mer du nord, & qu'il falloit qu'il lui en apportât un agneau, quoiqu'il n'y eût dans ce troupeau aucune brebis. Après le départ de Sou-ou, le *Tchen-yu* diſperſa ſes compagnons, perſuadé qu'il ne pourroit remplir la condition qu'il avoit miſe à ſon retour.

L'empereur informé de ces mauvais traitemens, donna ordre à Li-kouang-li d'entrer à main-armée dans le pays des Tartares, 99.

Avant l'Ere Chrétienne. 99. *Han-ou-ti.*

pour en tirer raiſon & redemander ſes gens. Le général Chinois eut d'abord quelque avantage ſur des poſtes avancés, & tua aux ennemis près de dix mille hommes. Le gros de l'armée Tartare n'avoit point encore paru; elle accourut au ſecours de ſes avant-gardes, & tourna les Chinois afin de leur couper tout chemin pour tirer des vivres & pour leur retraite. Auſſi-tôt que la grande armée des Tartares déboucha, celle des Chinois, inférieure en nombre, ſe retrancha dans ſes lignes & chercha à éviter une action dont elle craignoit l'événement. De leur côté, les Tartares qui avoient ſouvent éprouvé la bravoure des troupes Chinoiſes, ſe contentèrent de les tenir bloquées & de les ſerrer ſi étroitement, que rien ne pouvoit entrer dans leur camp. La diſette de vivres & les maladies emportoient beaucoup de monde aux Chinois. Tchao-tchong-koué, officier de réſolution, preſſoit ſans ceſſe ſon général de ſe faire jour à travers l'ennemi : déſeſpérant de pouvoir l'y déterminer, ce brave officier oſa le tenter avec la troupe qu'il avoit à ſes ordres.

Après avoir examiné l'endroit où il eſpéroit trouver le moins de réſiſtance, il ſort des retranchemens le ſabre à la main, accompagné de quelques centaines de ſes braves, paſſe ſur le ventre aux Tartares, revient enſuite ſur eux & engage un combat rude & ſanglant. Le général Li-kouang-li le ſuit de près & profite de l'ouverture qu'il lui a faite pour ſortir du camp avec le reſte de l'armée. Les Chinois animés par Tchao-tchong-koué font des prodiges de valeur ; mais accablés par le nombre il en échappe à peine au fer des Tartares la ſixième partie, qui ſe ſauva couverte de bleſſures, de même que Tchao-tchong-koué : le ſeul Li-kouang-li en fut exempt.

L'empereur loua publiquement la réſolution & la bravoure de Tchao-tchong-koué; il voulut lui-même compter ſes bleſſu-

Avant l'Ere Chrétienne.
99.
*Han-ou-ti.*

res, & trouva qu'il en avoit reçu vingt à cette journée meurtrière & funeste aux Chinois. Cet officier fut libéralement récompensé, mais on parloit en des termes peu honorables de Li-kouang-li. Li-ling, petit-fils de ce général, sensible à ces propos injurieux, demanda à l'empereur la permission d'aller venger sur les Tartares l'affront que son aïeul en avoit reçu. Li-ling étoit un jeune homme plein de feu & de courage; habile à tirer de la flèche, soit à pied soit à cheval, il excelloit sur-tout à commander l'infanterie. Aimé des soldats, qui marchoient avec confiance sous ses ordres, on leur voyoit une contenance fière & intrépide quand il les commandoit. L'empereur lui permit de partir avec cinq à six mille fantassins qu'il avoit lui-même dressés; mais persuadé que son expédition n'auroit pas grand succès sans cavalerie, il donna ordre à Sou-pou-té de le suivre avec un détachement de cavalerie, & de le soutenir s'il étoit attaqué.

A la neuvième lune, Li-ling se mit en marche avec sa petite armée, & poussa jusqu'à la montagne Siun-ki-chan, où il rencontra les Tartares, qui le voyant venir à eux avec une poignée de monde, le méprisèrent & se contentèrent de détacher quelques mille chevaux pour escarmoucher avec lui. Li-ling les laissa approcher à la portée de la flèche, & faisant une décharge générale sur les chevaux, presque tous les Tartares furent démontés; alors le jeune général Chinois tombant sur eux avec son infanterie, en coucha une grande partie sur le carreau. Le *Tchen-yu* étonné de la défaite des siens, accourut avec ses meilleures troupes pour les venger. Li-ling l'attendit de pied ferme, & fit faire des décharges si à propos, que les Tartares perdirent encore plusieurs mille des leurs dans cette seconde action, sans pouvoir rompre les Chinois. Ce nouvel échec auroit déterminé le *Tchen-yu* à la retraite, si un déserteur

Avant l'Ere Chrétienne. 99. *Hiao-ouen-ti.*

de l'armée de Li-ling, nommé Koan-kan, n'eût aſſuré à ce roi Tartare que les Chinois n'avoient plus de flèches, & qu'il lui ſeroit facile de les vaincre.

Cependant Li-ling ſatisfait de ce coup de main, retournoit triomphant, lorſqu'il vit à l'improviſte les Tartares ſur ſes traces. Ils firent filer un détachement conſidérable de cavalerie au midi de ſa route, pour l'empêcher d'être ſecouru. Ce détachement le harceloit ſans ceſſe; mais Li-ling eſpéroit d'en être bientôt délivré par la cavalerie de Sou-pou-té qu'il attendoit, & qui auroit dû avoir fait plus de diligence. Ce jeune commandant regagnoit la Chine toujours battant les Tartares, ſans qu'ils puſſent entamer ſa colonne d'infanterie. Après quelques jours de marche, manquant de flèches & de vivres, ne voyant point paroître Sou-pou-té, fatigué par les ennemis qui lui tuoient continuellement du monde, ſans pouvoir ſe défendre, il prit le parti de mettre bas les armes & de ſervir chez les Tartares, plutôt que de reparoître devant l'empereur après ſa défaite.

A la nouvelle de cette défection, l'empereur entra dans une violente colère contre Li-ling, en préſence de toute ſa cour. Le ſeul Sſé-ma-tſien, qui étoit le *Tai-ché ling* ou préſident du tribunal de l'hiſtoire, oſa prendre ſa défenſe: il allégua pour ſa juſtification le reſpect que ce jeune militaire avoit toujours eu pour ſon père & pour ſa mère; ſa fidélité envers ſes amis; ſon zèle pour le ſervice de l'état, dont il avoit donné une preuve en allant de ſon gré, & ſans être commandé, contre les ennemis: que s'il avoit eſſuyé un échec, le plus grand capitaine y étoit expoſé; mais que Li-ling n'avoit ſuccombé que parce qu'il avoit épuiſé ſes flèches dans deux combats, où il avoit tué plus de quinze mille hommes aux ennemis, &

que

que s'il eût été ſecouru par Sou-pou-té, il eût reparu à la cour couvert de gloire. En un mot, qu'il avoit fait une retraite dont il n'y avoit point d'exemple, ſe défendant toujours, quoique dénué des armes néceſſaires pour repouſſer l'ennemi; & que s'il n'étoit pas reſté ſur la place, on ne devoit pas l'imputer à un manque de bravoure, ni de ne s'être pas expoſé comme le moindre ſoldat, mais à la fortune & au ſort des armes.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 99. *Han-ou-ti.*

L'empereur étoit trop irrité pour entendre à aucune juſtification; il en fit même un crime à Sſé-ma-tſien, & lui reprocha de s'être laiſſé gagner par les amis de Li-ling, dont il avoit plus à cœur les intérêts que la gloire de l'empire. Il lui dit qu'il mériteroit d'être puni de mort lui & toute ſa famille, pour avoir parlé en faveur d'un ſujet infidèle; mais que par grace il le condamnoit à être fait eunuque, afin de le rendre incapable d'avoir des deſcendans qui commiſſent la même faute envers leur prince. Sſé-ma-tſien paya chèrement ſon zèle pour la vérité, & ſubit un ſupplice déja en uſage ſous les premiers empereurs.

L'an 97, HAN-OU-TI, pour ſe venger de tant de pertes, envoya ſur les frontières une armée nombreuſe, commandée par quatre généraux & Li-kouang-li en chef. Le *Tchen-yu* Tſiou-ti-heou fit conduire ſa femme & ſes enfans avec ſon bagage au nord de la rivière de Siu-ou-choui, & s'avança à la tête de cent mille hommes de cavalerie au devant des impériaux, qu'il battit complétement, prit leurs équipages & ſe retira chargé de leurs dépouilles dans ſon pays. Cette expédition fut la dernière de ce roi des Tartares, car ayant pris les devans & laiſſé ſon armée ſous la conduite de ſes deux fils, à peine fut-il arrivé à ſon camp, qu'il tomba malade & mourut

97.

96.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 96. *Han-ou-ti.*

avant que ses fils s'y fussent rendus. L'aîné, qui le suivoit le premier, apprenant que son père avoit nommé le plus jeune son successeur, quoiqu'aux portes du camp, n'osa, par respect, pénétrer plus avant, & dépêcha un officier à son frère pour l'informer des dernières volontés de leur père & l'engager à hâter sa marche. Lorsque ces deux princes se furent joints, le plus jeune refusa la couronne & contraignit son aîné à l'accepter; ce dernier, en conséquence de cette abdication volontaire, fut proclamé *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, sous le nom de Hou-lou-kou.

95. L'empereur, dont la colère contre Li-ling étoit refroidie, regretta d'avoir perdu un officier de ce mérite. Il fit partir Kon-sun-ngao pour l'aller trouver & l'engager à revenir. Soit que Kong-sun-ngao craignît quelque insulte de la part des Tartares, soit qu'il fût ennemi secret de Li-ling, il ne fit que mettre le pied en Tartarie, & revint sur ses pas rapporter à l'empereur qu'il avoit appris que Li-ling étoit dans la plus grande faveur auprès du *Tchen-yu*, avec lequel il avoit de fréquens entretiens sur la manière d'attaquer la Chine & de repousser ses troupes. Dans l'emportement que ce rapport lui causa, l'empereur fit mourir la femme, les enfans & toute la famille de Li-ling.

94. Le *Tchen-yu* qui apprit cette violente exécution, ne douta point qu'elle n'eût ulcéré le cœur de Li-ling, & que cet officier ne lui demeurât attaché, afin de chercher l'occasion de s'en venger; mais pour lui prouver l'estime qu'il faisoit de lui & le consoler de cette perte, il lui donna en mariage sa fille, princesse pourvue d'appas & de beaucoup d'esprit: il l'éleva à la dignité de prince & le nomma chef de son conseil.

93. La quarante-huitième année du règne de HAN-OU-TI, il y eut une éclipse de soleil.

L'année suivante, comme ce prince étoit assis dans une salle du palais *Kien-tchang-kong*, il vit entrer par la porte de *Long-hao-men* un jeune homme d'une taille haute & bien prise, ayant la démarche fière & le sabre au côté. L'empereur, irrité de sa hardiesse, demanda à cet inconnu son nom, & comme il ne répondoit point, il ordonna à l'officier de garde de l'arrêter. L'officier n'appercevant rien, regardoit l'empereur d'un air stupéfait & sembloit lui demander s'il ne se moquoit pas de lui, ce qui le mit dans une si grande colère, qu'il le fit mourir sur le champ. 92. *Han-ou-ti.*

Cependant l'inconnu passa tranquillement dans le jardin de *Chang-lin-yuen*. L'empereur en fit aussi-tôt fermer les portes & y mit de la cavalerie, qui pendant dix jours consécutifs y fit une patrouille exacte, sans découvrir personne. On fit les mêmes perquisitions, & sans plus de succès, dans tout Tchang-ngan. Les *Tao-ssé* firent sur cette apparition de grands raisonnemens, qui les accréditèrent encore plus dans l'esprit de l'empereur.

L'an 91, ces mêmes *Tao-ssé*, dont la cour étoit remplie, y causèrent un grand bouleversement. L'empereur, à l'âge de vingt-neuf ans, avoit eu un fils, qu'il désigna par la suite son successeur, déterminé à ce choix par les belles qualités du jeune prince. Comme il lui connoissoit beaucoup de sagacité, un jugement droit & sain, & une prudence consommée, dès l'instant qu'il l'eut nommé l'héritier de l'empire, il se reposa entièrement sur lui de la plupart des affaires du dehors. Cependant la différence des caractères du père & du fils avoit presque formé deux partis à la cour. Le jeune prince ne respiroit que la douceur, l'affabilité & la bienfaisance. Il avoit pour partisans tous les grands qui étoient doués de ces qualités. 91.

Avant l'Ere Chrétienne. 91. Han-ou-ti.

Les gens févères, & c'étoit le plus grand nombre, blâmoient ces heureufes inclinations & cherchoient à le mettre mal dans l'efprit de l'empereur.

La princeffe fa mère, chargée comme impératrice de l'adminiftration intérieure, avoit une conformité de goût & un rapport d'humeur avec lui; auffi alloit-il fouvent la voir dans fon palais, qui étoit féparé de celui de l'empereur. Ces vifites fréquentes déplurent à Sou-ouen, officier de la porte du palais de cette princeffe; il en avertit l'empereur, & lui dit que le prince héritier y paffoit même les nuits avec les femmes de fa mère, dont il s'étoit fait aimer, par le moyen des magiciennes qu'elle y attiroit. L'empereur parut faire peu d'attention au rapport de Sou-ouen; mais l'impératrice allarmée, ayant découvert que Sou-ouen n'avoit parlé qu'à l'inftigation de Tchang-yong, confeilla à fon fils de fe fervir de fon autorité pour les faire mourir tous deux. Ce prince la raffura, en lui faifant voir combien il y avoit peu à craindre que l'empereur ajoutât foi à leurs difcours, étant trop éclairé pour fe laiffer tromper. Cependant l'empereur, retenu dans fon palais par une indifpofition, chargea Tchan-yong de le faire favoir au prince héritier, & de lui dire de venir lui parler. Tchang-yong, pour appuyer l'accufation de Sou-ouen, eut la méchanceté de rapporter à l'empereur que fon fils avoit témoigné de la joie en apprenant fa maladie; mais les traces des larmes qui paroiffoient encore fur le vifage du prince, convainquirent fon père de la fcélérateffe de Tchang-yong, qu'il fit mourir, pour avoir cherché à le tromper par des rapports infidieux.

Ce qui fit le plus de tort au prince héritier, ce furent les *Tao-ſsé* & les magiciennes, dont la cour étoit infectée, & auxquels la fuperftition de l'empereur donnoit une licence

effrenée; les magiciennes qui servoient les dames du palais, ne s'étudioient qu'à leur enseigner les moyens de se rendre plus aimables & à leur composer des philtres pour se faire aimer de ceux qui leur plaisoient. Ces magiciennes avoient encore quantité de petites statues, devant lesquelles elles faisoient des grimaces & des contorsions extravagantes, qu'elles appelloient des sacrifices.

Un jour l'empereur s'étant endormi après le repas, vit en songe beaucoup de statues de bois, qui un bâton à la main sembloient le menacer; l'imagination encore troublée par ce rêve, il s'éveille en sursaut. Kiang-tchong, un de ses officiers, qui n'étoit pas partisan du prince héritier, saisit cette occasion pour l'accuser d'avoir dans son palais un grand nombre de ces statues, devant lesquelles les *Tao-ssé* faisoient chaque jour des conjurations. L'empereur le chargea d'en faire perquisition, & de livrer les *Tao-ssé* & les magiciennes au tribunal des crimes, pour les punir s'il leur trouvoit les figures qu'il avoit vues en songe. Kiang-tchong fureta par-tout le palais du prince, & fit même fouiller dans le sein de la terre, d'où l'on tira plusieurs de ces statues, l'une desquelles avoit une inscription, dont le sens étoit, que l'empereur n'avoit point de raison; du moins Kiang-tchong chercha-t-il à accréditer cette interprétation. Le prince héritier instruit de ce qui se passoit, excité par Chi-té, un de ses officiers courut chez Kiang-tchong accompagné de satellites, & fit massacrer à ses yeux sa famille. Après lui avoir reproché sa perfidie envers le fils du prince de Tchao son maître, qu'il avoit brouillé avec son père, & la scélératesse de ses menées pour le mettre mal lui-même avec l'empereur, il lui fit sauter la tête d'un coup de sabre.

Sou-ouen apprenant la violence où le prince héritier venoit

Avant l'Ere Chrétienne. 91. *Han-ou-ti.*

de se porter, fut à toute bride à Kan-tchuen en avertir l'empereur, qui reçut cette nouvelle avec beaucoup de sang-froid: il se contenta d'ordonner qu'on allât dire de sa part au prince de le venir trouver. Ceux qu'il chargea de cette commission n'osèrent la faire, dans la crainte d'être traités comme Kiang-tchong; mais afin que l'empereur ne soupçonnât point leur infidélité, ils lui confirmèrent la révolte du prince héritier, dont Sou-ouen venoit de le prévenir.

L'empereur hors de lui-même, ordonna à Kiu-mao, son premier ministre, d'aller faire fermer les portes de Tchang-ngan & d'arrêter tous les révoltés. Comme il donnoit cet ordre, on vint lui dire que le prince héritier faisoit courir le bruit que son père étoit à toute extrémité & qu'il n'en pouvoit revenir. La fureur où cette seconde nouvelle le mit, lui donna des forces, & tout malade qu'il étoit, il se leva & partit de Kan-tchuen pour se rendre au palais de *Kien-tchang-kong*. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il fit venir toutes les troupes qui avoient leurs quartiers dans le voisinage, & en donna le commandement à Kiu-mao.

Cette démarche de l'empereur fit craindre au prince héritier qu'on n'en voulût à sa vie. Il crut devoir prendre des précautions pour se mettre en état de défense. Ce prince rassembla quelques troupes, qu'il augmenta de tous les prisonniers qu'il fit élargir, & en forma deux corps, dont il donna la conduite à Ché-té & Tchang-kouang, deux officiers de sa maison. Il fit encore dire à Gin-ngan, général du nord, de se tenir prêt, en cas qu'il eût besoin de son secours; mais Gin-ngan, à qui cette querelle ne parut pas bien nette, se tint enfermé chez lui & n'en voulut point sortir.

Les troupes de l'empereur, sous les ordres de Kiu-mao,

poſtées à l'oueſt du palais *Tchang-yo-kong*, attendoient la jonction de celles du dehors qui étoient mandées. Le prince héritier, dans la perſuaſion qu'il les battroit, fut les chercher : l'action dura cinq jours de ſuite avec un acharnement affreux; on compte qu'il reſta quelques dix mille hommes ſur le champ de bataille, & Kiu-mao auroit eu le deſſous, s'il n'eût fait répandre de tous côtés que le prince héritier s'étant révolté contre ſon père, on s'expoſoit à une perte certaine en ſuivant ſon parti, parce que les troupes des provinces alloient arriver pour fondre ſur lui. Comme la plupart avoient pris les armes ſans trop ſavoir ce qu'ils faiſoient, cette menace les intimida au point que le prince ſe vit preſque abandonné & contraint de prendre la fuite : il gagna du côté du Ho-nan, & paſſa par une ville dont Tien-gin étoit gouverneur. Tien-gin auroit pu le faire arrêter, mais il n'oſa. Kiu-mao indigné de ſa lâcheté, l'auroit fait mourir ſur le champ, ſi Pao-ching-tchi ne lui eût repréſenté que Tien-gin étant de la claſſe des grands de l'empire, on ne pouvoit le condamner à la mort ſans un ordre de l'empereur. Han-ou-ti fit arrêter Pao-ching-tchi lui-même, pour avoir ouvert cet avis, & ordonna aux grands de lui faire ſon procès. Ce cenſeur de l'empire, redoutant la ſévérité de leur tribunal, prévint une mort infâme, en ſe la donnant lui-même.

L'empereur, furieux de ce que le prince héritier osât lever l'étendard de la révolte, envoya redemander le ſceau à l'impératrice & la dégrada par-là de ſon rang. Cette princeſſe, ſenſible à cet affront, ſe pendit de déſeſpoir. L'empereur fit exécuter Gin-ngan, pour être demeuré dans l'inaction durant ces troubles; & le gouverneur Tien-gin ſubit la même peine, pour avoir laiſſé échapper le prince révolté.

Avant l'Ere Chrétienne. 91. *Han-ou-ti.*

La vengeance de l'empereur n'épargna aucun de ceux qui avoient eu accès auprès du prince, ou qui s'étoient déclarés pour lui. Il extermina toutes leurs familles, & sa colère étoit si grande, que personne n'osoit tenter de la fléchir : le seul vieillard Mao eut la noble fermeté de lui adresser un mémoire, dans lequel il blâmoit ces excès de fureur & de sévérité, & il s'exprimoit ainsi : « J'ai toujours oui dire que le père est comparé au ciel, la mère à la terre, & les enfans à ses productions. Lorsque le ciel & la terre rendent les quatre saisons régulières, chaque chose éclôt dans son temps ; alors la nature offre un ordre admirable dans tout ce qu'elle produit : de même quand le père & la mère sont d'accord pour régler leur famille, les enfans craignent de troubler cette harmonie, & répondent par la tendresse, le respect & les attentions à ces soins paternels. Le prince votre héritier avoit reçu de vous une autorité qu'il devoit transmettre à ses descendans, pour perpétuer la gloire de ses ancêtres & la vôtre. Kiang-tchong, homme obscur, abusant de la faveur dont vous l'honoriez, a osé, par des menées indignes d'un honnête homme, vous faire suspecter la conduite de ce fils & noircir ses vertus ; justement indigné contre lui, le prince héritier l'a puni de sa scélératesse, & craignant les violences de ceux qui s'appuyoient sur la trop grande autorité que Votre Majesté leur donnoit, il s'est servi des armes de son père pour repousser la force & se mettre en sûreté. Si c'est un crime aux yeux de la politique, aux yeux d'un père il est digne de pardon. Oui, j'en serois le garant, le prince est incapable d'avoir eu la moindre pensée de révolte. Personne n'ignore par quelle trame odieuse Kiang-tchong a conduit le prince de Tchao à faire périr son fils. Votre Majesté elle-même, ajoutant

» trop

» trop aiſément foi aux rapports inſidieux de cet homme mé-
» chant, pourſuit les armes à la main ſon héritier légitime, &
» elle immole, dans ſa colère, une infinité de ſujets fidèles
» & pleins de zèle pour ſa famille. La crainte d'encourir votre
» indignation, impoſe un ſilence morne & décourage tous
» ceux qui ſont jaloux de votre réputation, & mon cœur
» eſt déchiré à la vue des maux dans leſquels le deſir de vous
» venger vous précipite. Que l'amour paternel rappelle un fils
» digne de vous & de l'eſtime que lui ont méritée ſes vertus!
» Écartez ces troupes qui n'inſpirent que de la terreur, &
» ne ſouffrez pas plus long-temps que l'héritier de votre
» couronne erre, en cherchant un aſyle, comme un pro-
» ſcrit, ou comme un criminel qui ſe ſouſtrait à la rigueur des
» loix.

Ce mémoire fit impreſſion ſur l'eſprit de l'empereur : il ſentit toute la force des raiſons que le vieillard lui alléguoit, & parut oublier le paſſé. Cependant il ne rappella point ſon fils. Ce malheureux prince fugitif, abandonné de tout le monde, fut obligé de ſe cacher chez un cordonnier du village de Tſuen-kio-li (1), pour ſe dérober aux recherches de ceux qui le pourſuivoient. Cet artiſan généreux lui donna tous les ſecours que ſon état comportoit, & lui garda inviolablement le ſecret tout le temps qu'il reſta chez lui ; mais les mandarins chargés de faire des perquiſitions, eurent quelque vent de ſa retraite ; ils firent inveſtir la maiſon du cordonnier. Alors le prince ſe voyant dans l'impoſſibilité de leur échapper, & pour ne pas être expoſé au reſſentiment de ſon père, ſe retira à l'écart & termina ſes jours infortunés en ſe pendant lui-même.

(1) Dans le territoire de Ming-hiang-hien de Ho-nan-fou.

Quelque temps après on ſentit à Tchang-ngan les ſecouſſes d'un tremblement de terre, qu'on regarda comme de mauvais augure.

90. L'année ſuivante, Li-kouang-li fut envoyé contre les Tartares, & le premier miniſtre l'accompagna juſqu'à Ouai-kiao (1). Le général profita de cette occaſion pour engager le miniſtre à faire déclarer héritier de l'empire le prince Tchang-y-ouang, fils de la princeſſe Li-chi, ſa ſœur, dont le miniſtre étoit lui-même parent, & ce dernier promit d'y employer tout ſon crédit. Après s'être ſéparés, Li-kouang-li s'avança contre les Tartares, qu'il rencontra à la montagne Fou-yang-keou, & les défit : il les pouſſa juſqu'à Fan-fou-gin, une de leurs villes, toujours en les battant.

Tandis que Li-kouang-li mal-menoit ainſi les *Hiong-nou*, ſes ennemis, à la cour, l'accuſoient d'avoir comploté avec le premier miniſtre en faveur du prince Tchang-y-ouang, pour le faire ſuccéder au trône. Ils diſoient que la femme du premier miniſtre, à cette intention, faiſoit faire chaque jour des ſacrifices par ſes *Tao-ſsé*, qui avoient déja cauſé tant de maux dans l'empire. Sur cette accuſation, l'empereur fit arrêter le premier miniſtre, & donna ordre d'inſtruire ſon procès; il fut condamné à mourir, & la femme de Li-kouang-li avec ſes enfans furent mis en priſon juſqu'au retour de ce général.

Li-kouang-li accablé de la nouvelle de la détention de ſa femme & de ſes enfans, chercha à mériter leur grace par quelque action d'éclat. Ayant rencontré un général Tartare, il l'attaqua, ſe battit avec lui une journée entière, mit enfin ſes troupes en déroute & le tua de ſa propre main. Après lui

(1) A vingt-cinq *ly* au nord-oueſt de Tchang-ngan.

avoir coupé la tête, il reprenoit triomphant le chemin de la Chine, couvert même de plusieurs blessures, lorsque le *Tchen-yu* apprenant la défaite & la mort de son général, accourut à la tête de cinquante mille chevaux pour le venger, & atteignit Li-kouang-li à la montagne Yen-gen-chan (1). Le général Chinois, dont les troupes étoient fatiguées, évita d'en venir à une action; il préféra de se retrancher, & fit faire pendant la nuit un large fossé pour fortifier son camp.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le *Tchen-yu*, impatient d'en venir aux mains, fit attaquer ces retranchemens qui furent emportés : alors le général Chinois se voyant forcé, mit bas les armes & se rendit à son vainqueur. Le roi Tartare lui fit toutes sortes de bons traitemens; & pour se l'attacher inviolablement, il lui donna en mariage une de ses filles, que Li-kouang-li accepta, ne pouvant retourner en sûreté dans sa patrie, à laquelle il renonça, comme avoit fait, quelques années auparavant, Li-ling son petit-fils. A la nouvelle de la défection de Li-kouang-li, l'empereur fit mourir sa femme & ses enfans, & éteignit entièrement sa race.

Cependant tout Tchang-ngan murmuroit hautement contre les *Tao-ssé*, qu'on accusoit d'être les auteurs de tous les désordres passés. Les prisons étoient pleines de ces imposteurs. Ils furent convaincus de plusieurs crimes énormes, sur-tout de perfidie à l'égard du prince héritier, dont l'empereur connut alors l'innocence. Tien-tsien-tsiou, un des grands de l'empire, profita des dispositions où il vit l'empereur pour achever de le convaincre de l'injustice qu'il avoit faite à ce prince de le croire coupable de révolte : il lui représenta qu'un fils qui prenoit les

(1) A plus de trois mille *ly* au nord de la Chine, au pays des Tartares.

Avant l'Ere Chrétienne. 90. *Han-ou-ti.*

soldats de son père, n'étoit punissable, suivant les loix, que de quelques coups de bâton; mais que ce n'étoit point un crime à l'héritier présomptif de la couronne d'avoir tué un sujet indigne de vivre & qui avoit eu la témérité de cabaler contre lui : qu'ainsi l'action du prince héritier avoit été légitime, & qu'il avoit dû punir Kiang-tchong comme un traître qui machinoit sa perte. L'empereur, loin de s'offenser de ce que Tien-tsien-tsiou lui disoit pour justifier le prince héritier, le récompensa de son zèle, & fit rechercher tous ceux qui avoient intrigué pour le mettre mal dans son esprit. Il détruisit les restes de la famille de Kiang-tchong, & punit par le supplice du feu Sou-ouen. Après cette sévérité exemplaire, il reconnut encore publiquement l'innocence de son fils & sa précipitation à le croire coupable. HAN-OU-TI parut si penétré du regret de sa perte, & si grand dans le reproche qu'il se faisoit de l'avoir occasionnée, que tous ceux qui en furent témoins fondoient en larmes.

89.

L'année suivante, au commencement du printemps, par le temps le plus serein & sans qu'il parût au ciel aucun nuage, on entendit à Yong-hien gronder le tonnerre d'une manière effrayante, & à la suite de trois coups violens, il tomba deux pierres noires d'un volume assez gros.

Vers le même temps, l'empereur touché des maux que les *Tao-ssé* avoient causés, assembla les grands & leur dit : « Depuis » que je suis sur le trône, ma crédulité & ma foiblesse ont » sans doute été funestes à l'état. Séduit par des imposteurs, » mon aveuglement pour eux m'a fait commettre des injus- » tices. Mes yeux sont décillés; l'aveu de mes torts ne répare » point le mal que j'ai fait : cependant le bien n'est jamais » perdu en tel temps qu'on le fasse, & il est toujours grand

» d'y revenir après avoir erré. Je veux qu'on cesse tous les » travaux que ma superstition a ordonnés, & j'abolis les impôts » destinés à un usage que je condamne & que je rougis d'avoir » autorisé ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
89.
*Han-ou-ti.*

Tien-tsien-tsiou profita des sentimens raisonnables où il voyoit l'empereur, pour lui conseiller de chasser tous ces *Tao-ssé*, & de briser les statues & les autres instrumens dont ils se servoient dans leurs sacrifices. Leur secte étoit nombreuse & & ils avoient beaucoup de partisans : l'empereur leur ordonna à tous, sous peine des derniers supplices, de sortir incessamment de la Chine. Ce prince étoit lui-même étonné de l'espèce de charme où ils l'avoient tenu pendant si long-temps : il avouoit de bonne foi le foible qu'il avoit eu de se rendre immortel, & il disoit que l'homme aura toujours de la peine à se garantir de cette charlatanerie, toutes les fois qu'on lui présentera les recettes, même les plus extravagantes, pour s'exempter de la mort.

Cette cinquante-troisième année du règne de HAN-OU-TI, à la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Lorsque le prince héritier avoit pris les armes, Ma-ho-lo, ami de Kiang-tchong, pour venger sa mort, avoit joint avec Ma-tong, son frère, les drapeaux de l'empereur, & ils avoient l'un & l'autre donné tant de preuves de valeur dans les différens combats qui se donnèrent cinq jours de suite, que HAN-OU-TI créa Ma-tong prince, en récompense de ses services.

88.

Après que l'empereur eut été convaincu de l'innocence de son fils, & qu'il eut éteint les restes de la famille de Kiang-tchong, ces deux frères complotèrent d'exciter une révolte. Le Tartare Kin-mi-ti parvenu aux premières charges, depuis que l'empereur l'avoit tiré de ses écuries pour l'élever à un

Avant l'Ere Chrétienne. 88. *Han-ou-ti.*

emploi plus digne de sa naissance, crut remarquer dans leur conduite quelque mauvaise intention : il les observa de près, & toutes les fois qu'ils alloient au palais, il ne les quittoit pas un instant de vue. Han-ou-ti ayant annoncé qu'il iroit le lendemain au palais de *Lin-kouang*, Ma-ho-lo muni d'un poignard, caché sous sa veste, partit avant le jour & fut l'attendre à la première porte. Comme l'aurore commençoit à paroître, Kin-mi-ti se présenta tout à coup devant lui, ce qui le déconcerta si fort qu'il pâlit. La contenance mal assurée de cet homme, éclaira les soupçons de Kin-mi-ti ; & comme il étoit d'une force extraordinaire, il saisit Ma-ho-lo par le milieu du corps & le fit lier par ses gens. On lui trouva le poignard qu'il avoit caché sous ses habits, & il avoua, à force de coups, qu'il étoit venu à dessein d'attenter aux jours de l'empereur, pour venger la mort de Kiang-tchong & la destruction de sa famille. Han-ou-ti informé du danger dont Kin-mi-ti venoit de le délivrer, fit faire le procès aux deux frères, qui furent condamnés, eux & toute leur race, à expier par leur mort, le crime affreux d'avoir voulu assassiner leur prince.

Quoiqu'avancé en âge & valétitudinaire, l'empereur ne s'étoit point encore décidé à remplacer son héritier. Il s'en occupa cependant sérieusement, & il inclinoit beaucoup pour un de ses fils d'une figure charmante, âgé seulement de sept ans. Il étoit encore poussé à ce choix par la ressemblance que ce jeune prince avoit avec l'empereur Yao, étant né comme lui après le terme de quatorze mois. Cette idée lui faisoit espérer qu'il seroit un jour un grand prince ; mais son âge tendre, la jeunesse de la reine sa mère, lui donnoient des craintes pour l'avenir. Neanmoins après y avoir mûrement réfléchi, il se détermina pour ce jeune enfant, en prenant la résolution

de confier le gouvernement de l'état à Ho-kouang, dont il connoissoit la capacité & l'attachement inviolable pour la famille impériale & pour sa personne. L'empereur ordonna à Ho-kouang d'assembler les grands pour leur déclarer ses volontés sur son successeur, & leur faire reconnoître le jeune prince pour son héritier, de la même manière que Tcheou-kong avoit autrefois fait proclamer le jeune empereur Tching-ouang de la dynastie des *Tcheou* : mais tandis qu'il faisoit cette faveur au fils, il fit mourir la mère, & tout le monde ne comprit rien à une conduite en apparence aussi étrange.

Avant l'Ere Chrétienne.
88
*Han-ou-ti.*

Quelque temps après, l'empereur demandant ce qu'on pensoit du choix qu'il avoit fait, on lui répondit qu'on trouvoit sa conduite inexplicable d'avoir fait mourir une reine dont il avoit élevé le fils au rang d'héritier de l'empire. « Le peuple, » reprit l'empereur, ne peut porter si loin ses vues. N'a- » vons-nous pas des funestes exemples de l'abus de l'autorité » entre les mains d'une mère jalouse de la conserver ? Les trou- » bles, les crimes, les meurtres ont rendu malheureusement » célèbre la régence de l'impératrice Liu-heou de notre dynas- » tie : le souvenir ne peut s'en retracer qu'avec horreur. Ne » devois-je pas éviter tout ce qui pouvoit replonger l'empire » dans cet état de désolation ? J'ai sacrifié la mère de mon suc- » cesseur à une politique prudente : je l'ai dû. J'ai dû encore » garantir sa minorité & peut-être ses jours des entreprises » d'une tutrice ambitieuse, & en pourvoyant à la sûreté du » prince, j'ai travaillé à assurer la tranquillité du peuple ; mais » c'est ce qu'il est incapable de sentir : il raisonne sur ma con- » duite dont la contradiction apparente le frappe ; il la blâme » sans doute ; mais tous ces vains discours ne doivent point

87.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 87. *Han-ou-ti.*

» empêcher l'homme d'état d'aller à son but, quand il tend au » bien général ».

A la deuxième lune, l'empereur sentant que sa maladie empiroit depuis plusieurs jours, manda Ho-kouang & Kin-mi-ti pour leur recommander son successeur. Il dit à Ho-kouang qu'il le nommoit gouverneur du jeune prince, & qu'il vouloit qu'il eût sur lui la même autorité que Tcheou-kong avoit eue sur Tching-ouang. Le ministre à genoux devant le lit de son maître, lui représenta que Kin-mi-ti étoit plus capable que lui de remplir cette place honorable ; mais Kin-mi-ti s'en excusa sur ce qu'il étoit étranger & n'avoit pas l'habileté de Ho-kouang. Le jour suivant, HAN-OU-TI fit publier l'ordre par lequel il établissoit Ho-kouang gouverneur du prince & administrateur de l'état, en lui donnant Kin-mi-ti pour le seconder dans le ministère.

Ho-kouang, d'une conduite irréprochable & d'une fidélité à l'épreuve, incapable de donner un mauvais conseil, zélé pour la gloire de l'empereur & le bien de l'état, occupoit depuis vingt ans des places en dehors & dans l'intérieur du palais. Son exactitude à remplir ses devoirs lui avoit attiré les regards & l'estime de son souverain. Kin-mi-ti né Tartare, & tiré par ce prince de l'emploi déplacé qu'il avoit exercé en entrant à son service, étoit depuis dix ans au nombre des officiers de sa suite. Extrêmement attentif aux obligations que sa charge lui imposoit, il joignoit à cette exactitude une modestie rare & sur-tout beaucoup d'attachement pour la personne de son maître, comme il en donna une preuve convaincante en prévenant le complot & les attentats de Ma-ho-lo & de Ma-tong. L'empereur voulut lui donner en mariage une des filles de palais ; Kin-mi-ti, par respect, n'osa jamais la recevoir.

recevoir. A quelque temps de-là, le monarque voulut placer une des filles du Tartare dans le palais, mais il refusa encore cet honneur. HAN-OU-TI charmé de sa modestie, pour lui donner un témoignage public de son estime, fit élever son fils aîné avec les princes de la famille impériale. Kin-mi-ti ayant su que son fils avoit pris des libertés avec les filles du palais, le fit venir chez lui & le fit mourir, sans avoir aucun égard à sa jeunesse. L'empereur qui aimoit cet enfant, témoigna le déplaisir que cette sévérité trop grande lui causoit, & marqua même de la colère à son père. Kin-mi-ti se justifia auprès de son maître, en lui faisant voir que les loix & l'exemple avoient exigé de lui ce sacrifice déchirant pour son cœur paternel. L'empereur, les larmes aux yeux, ne put s'empêcher de l'approuver & de lui accorder encore plus d'estime.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 87. *Han-ou-ti.*

Chang-koan-kiai avoit l'intendance des haras de l'empereur: peu de temps après qu'il fut en exercice, HAN-OU-TI tomba malade & l'intendant négligea son devoir. Lorsque le prince fut rétabli, il fit la revue de ses chevaux & les trouva en mauvais état. Mécontent de la négligence de cet officier, il le fit conduire en prison. Cependant lorsque sa colère fut un peu appaisée, il voulut savoir de Chang-koan-kiai lui-même, pourquoi il avoit été aussi peu soigneux, lui qu'il avoit vu autrefois si attentif à son emploi. L'intendant lui répondit : « Tout » le temps que Votre Majesté a été en danger de la vie, il m'a » été impossible de m'occuper de toute autre idée que du cha- » grin que sa maladie me causoit ». Ces paroles étoient accompagnées de larmes si naturelles & si abondantes, que l'empereur en fut pénétré, & que dès ce moment il prit une inclination particulière pour cet officier, qui ne jouit pas long-temps de cette faveur, HAN-OU-TI étant mort cette même année, la

Avant l'Ere Chrétienne.
87.
*Han-ou-ti.*

cinquante-quatrième de fon règne & la foixante-onzième de fon âge. C'étoit un prince qui avoit beaucoup d'efprit & une connoiffance profonde du gouvernement. Prompt à fe décider dans les affaires les plus épineufes, il mettoit beaucoup de difcernement dans le choix de ceux qu'il employoit; capable de former & de foutenir les plus grandes entreprifes, aucun empereur n'a étendu plus loin que lui les limites de la Chine & n'y a ajouté autant de belles provinces. Il fut févère dans l'adminiftration de la juftice, & rarement il pardonna. Peut-être trop de crédulité ternit les grandes qualités de ce prince; mais l'aveu public & généreux qu'il fit de fa foibleffe pour la doctrine fuperftitieufe des *Tao-fsé*, doit effacer la tache que fes erreurs auroient pu imprimer à fa réputation. Il fut enterré à la montagne Mao-ling, à dix-fept *ly* au nord-eft de Hing-ping-hien, dépendant de Si-ngan-fou.

Cette même année en automne, & à la feptième lune, il parut une comète à l'orient. A cette époque, la mère du jeune empereur, victime de la politique, n'avoit point encore reçu les honneurs de la fépulture. Elle fut déclarée impératrice après fa mort, & on lui fit les funérailles ufitées pour les princeffes de ce rang.

## *HAN-TCHAO-TI.*

Le règne de ce jeune empereur commença par des indices de révolte, qui auroient eu des fuites dangereufes, fans la fermeté de ceux qui étoient à la tête du gouvernement, & furtout de Tfiun-pou-y, préfident du tribunal des crimes. Lieou-tan, prince de Yen, fils de Han-ou-ti, prétendoit que la couronne impériale lui appartenoit, & que HAN-TCHAO-TI, que l'empereur avoit nommé fon fucceffeur, n'étoit point fon fils.

86.

Ce prince refusa de le reconnoître, & répandit dans toutes les provinces un manifeste, par lequel il s'arrogeoit lui-même le titre d'empereur, & ordonnoit à tous les officiers d'armes & de lettres de lever des troupes, pour s'opposer à son concurrent. De son côté, il ramassa tout ce qui se présentoit de gens sans aveu & souillés de crimes : il faisoit des approvisionnemens & des magasins d'armes, & sous prétexte de chasser, il exerçoit continuellement ses troupes.

Les gouverneurs de l'empire ne parurent pas s'inquiéter beaucoup de ses ordres, & ne prirent aucune précaution contre ses entreprises; mais Tsiun-pou-y dissipa cette révolte par un stratagême bien concerté. Il choisit un nombre de soldats de la bravoure & de la fidélité desquels il étoit sûr, & leur dit de s'aller offrir au prince de Yen, qui les reçut à bras ouverts. Comme ils étoient mieux exercés que ses gens, il voulut qu'ils fussent attachés auprès de sa personne, par préférence aux autres, dans toutes les parties de chasse qu'il faisoit. Lorsque ces émissaires de Tsiun-pou-y se virent en assez grand nombre, ils enlevèrent le prince & firent main-basse sur le reste de sa suite, qu'ils conduisirent en triomphe à Tchang-ngan, où ils furent punis comme rebelles. Le prince eut la vie sauve, mais il fut dégradé de son rang lui & toute sa race, & perdit sa principauté.

Tsiun-pou-y étoit fort attentif à l'administration de la justice & d'une sévérité sans égale, mais exempte cependant de cruauté. Toutes les fois qu'il revenoit du palais, sa mère, qui avoit le cœur compatissant, craignant qu'il n'eût usé de trop de rigueur, le questionnoit sur les jugemens qu'il avoit prononcés. Lorsqu'il lui disoit qu'il avoit élargi quelque prisonnier ou sauvé la vie à un criminel, elle l'embrassoit avec des transports de

Avant l'Ere Chrétienne. 86. *Han-tchao-ti.*

joie incroyables : mais s'il avoit condamné quelqu'un à mort, la tristesse se répandoit sur son visage & elle ne pouvoit prendre aucune nourriture.

A la neuvième lune de cette même année, mourut le généreux, le fidèle Tartare Kin-mi-ti. L'empereur Han-ou-ti avoit voulu le créer prince, en récompense de la belle action qu'il avoit faite d'arrêter le traître Ma-ho-lo, mais il avoit toujours refusé cet honneur : cependant se sentant près de mourir, il accepta cette dignité, & en reçut le diplôme des mains de Ho-kouang, qui le lui apportoit de la part du jeune empereur. Kin-mi-ti laissa deux fils, Kin-chang & Kin-kien, qui étoient continuellement auprès de HAN-TCHAO-TI. Kin-chang, comme l'aîné, hérita de la principauté de son père, & il en reçut l'investiture par Ho-kouang, à qui l'empereur demanda si on ne pouvoit pas accorder la même faveur au plus jeune des deux frères. Ho-kouang lui répondit, que suivant les constitutions de l'état, cette principauté appartenoit à l'aîné. HAN-TCHAO-TI reprit, en riant, est-ce que je ne puis pas, aussi-bien que vous, faire un prince ? C'étoit la volonté du feu empereur, répliqua Ho-kouang, de donner à Kin-mi-ti cette récompense de ses services. Alors le jeune empereur ne parla plus d'élever Kin-kien au même rang que son aîné.

Dans une minorité, le gouvernement est exposé à des intrigues dangereuses, & il est souvent agité de troubles, que l'ambition ou le mécontentement excitent. Un des grands, zélé pour le bien de l'état, fut trouver Ho-kouang, & lui dit, que si après la mort du grand empereur Han-kao-ti, les princes de la famille de l'impératrice Liu-heou mirent l'état à deux doigts de sa perte, c'étoit pour s'être emparés de toute l'autorité, & parce qu'ils avoient exclu du conseil les princes de

la famille impériale. Qu'alors le peuple, ſans reſpect pour les ordres de la cour, étoit perpétuellement dans la crainte & les ſoupçons. Qu'aujourd'hui, toute l'autorité étant entre ſes mains, il ſeroit prudent d'appeller & d'admettre au conſeil quelques-uns des parens de l'empereur, quand ce ne ſeroit que pour les rendre témoins de ce qui s'y paſſeroit; & que cette précaution ſeule ſeroit capable de contenir les mécontens. Ho-kouang profita de cet avis, & fit inviter Lieou-pi-kiang & Lieou-tchang de la famille impériale, en les déclarant membres du conſeil-privé de l'adminiſtration.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 86. *Han-tchao-ti.*

L'année ſuivante, les commiſſaires que Ho-kouang avoit envoyé viſiter les provinces, faiſant leur rapport, en préſence du jeune empereur, de l'état miſérable où ils avoient trouvé le peuple dans pluſieurs endroits, ce prince demanda, de ſon propre mouvement, s'il n'y avoit pas des magaſins dans chaque province : & ſur la réponſe qu'on lui fit, que les greniers étoient par-tout remplis, il ajouta : « Qu'en veulent donc » faire les mandarins? pourquoi laiſſent-ils manquer le peuple? » Vous, Ho-kouang, ordonnez-leur d'en diſtribuer ſur le » champ tous les grains, & qu'on ne lève cette année aucun » tribut ſur les récoltes. Si vous n'y tenez la main, il eſt » à craindre que cet ordre ne ſoit pas fidélement exécuté ». Cet acte de bonté d'un prince dans un âge auſſi tendre, joint à la ſageſſe qu'il montroit déja, fut d'un heureux augure pour ſon règne.

85.

Peu de temps après, on reçut la nouvelle de la mort de Hou-lou-kou, *Tchen-yu* des Tartares, & que ſon fils Hou-yen-ti, encore fort jeune, lui avoit ſuccédé.

La troiſième année du règne de HAN-TCHAO-TI, à la deuxième lune du printemps, il parut une comète du côté

84.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

du nord-ouest ; & à la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

83.
*Han-tchao-ti.*

L'an 83, Ho-kouang fit venir au palais, Chang-hoan-chi, fille de Chang-koan-ngan, âgée seulement de cinq ans ; & à la troisième lune, il la fit déclarer impératrice. Chang-koan-ngan étoit fils de Chang-koan-kiai, un des principaux officiers de Han-ou-ti. Ho-kouang, avec lequel il avoit été fort lié, connoissant sa droiture & son zèle, avoit donné sa fille au fils de son ami, & Chang-koan-chi, provenue de ce mariage, & déclarée impératrice, étoit par conséquent sa petite-fille.

82.

A la première lune de l'année suivante, tandis qu'on ne pensoit qu'à jouir des douceurs de la paix, on vit arriver à Tchang-ngan un jeune homme dans un char jaune. Il entra dans la ville par la porte du nord, & fit dire à l'officier de garde qu'il étoit le prince héritier qu'on croyoit mort, comme le bruit s'en étoit répandu. L'officier le pria respectueusement de venir se reposer dans sa maison, où il le conduisit & où il mit un bon corps de garde pour l'observer ; après cette précaution, il fut au palais annoncer cette nouvelle, qui surprit étrangement tout le monde. Aussi-tôt l'ordre est expédié à tous les princes, les grands & les officiers du palais d'aller le reconnoître : les troupes se mirent sous les armes, la garde des portes de la ville fut doublée & on tripla celle du palais. Les princes & les grands, suivis d'une foule de peuple, se rendirent, dans un silence morne, à la maison de l'officier. Tsiun-pou-y arriva le dernier, menant avec lui ses satellites, qui portoient des chaînes. Ayant percé la foule, il s'avance auprès du prétendu prince héritier & le charge lui-même de fers. Un des grands, étonné de cette démarche hardie, lui représenta qu'il

y avoit peut-être de la précipitation de ſa part ; mais Tſiun-pou-y, ſans lui répondre, élevant la voix & s'adreſſant à toute l'aſſemblée, dit : « Pourquoi, ſeigneurs, paroître ici vous in-» quiéter ſi fort des intérêts & du ſort de Lieou-ouei. Quand » il vivroit, ne ſeroit-il pas dans le même cas que Kouei-» koué, l'héritier de Ling-kong, prince de Ouei, qui pour » s'être retiré dans les états de Song, contre les ordres de ſon » père, fut, avec juſtice, privé de ſa ſucceſſion ? Confucius, » dans ſon *Tchun-tſiou*, loue la conduite de Ling-kong : & ſi » Lieou-ouei n'eſt pas mort, il a offenſé ſon père, qui l'avoit » déclaré ſon héritier ; il a fui de ſa cour, & il eſt double-» ment coupable de revenir ſans un ordre, long-temps après » qu'il ſait que ſon père n'eſt plus. Je prends ſur moi l'évé-» nement de cette affaire, & j'en réponds ſur ma tête. Le » devoir de ma charge eſt d'approfondir cette aventure, & » j'ai dû me ſaiſir de celui qui en eſt l'auteur ». A l'inſtant même, malgré les cris & les menaces du prétendu prince, il le fit conduire dans les priſons de ſon tribunal.

Lorſque Ho-kouang rendit compte à l'empereur de la conduite de Tſiun-pou-y, ce prince l'approuva. L'action d'avoir arrêté lui-même cet aventurier, lui fit beaucoup d'honneur, & on le loua encore plus dans la ſuite, de ce que, ſans uſer de tortures, il avoit tiré de ſa bouche l'aveu qu'il n'étoit qu'un homme du commun, appellé Tching-fang-ſoui, de Hia-yang (1), qui avoit cherché à profiter de la reſſemblance parfaite qu'on diſoit qu'il avoit avec le prince héritier, pour tenter de s'élever à la plus haute fortune, & qu'il avoit dépenſé tout ſon bien pour ſe faire l'équipage dans lequel il étoit venu.

(1) Tong-tcheou de Si-ngan-fou du Chen-ſi.

Avant l'Ere Chrétienne. 81. *Han-tchao-ti.*

Après cet aveu, Tſiun-pou-y le condamna lui & ſa ſuite à être mis en pièces.

La ſixième année de HAN-TCHAO-TI, le *Tchen-yu* des *Hiong-nou* envoya demander une princeſſe Chinoiſe en mariage. L'empereur qui avoit oui parler de la manière barbare dont ils traitoient Sou-ou, chef d'une ambaſſade envoyée par Han-ou-ti, qu'ils avoient relégué du côté de la mer du nord, où il étoit réduit à ne vivre que de racines ſauvages ou de rats, touché de l'état déplorable de ſon ſujet, ne voulut rien conclure ſur le mariage, qu'on ne lui eût rendu la liberté ; mais les Tartares répondirent qu'il étoit mort. L'empereur qui ſe défioit de leur ſincérité, les retint à Tchang-ngan, & fit partir Tchang-hoei, un de ſes officiers, pour redemander Sou-ou, en lui ordonnant de dire au *Tchen-yu*, qu'en chaſſant dans le parc de *Yang-ling*, il avoit tué une oie ſauvage, à la patte de laquelle il avoit trouvé attaché un billet de Sou-ou, dans lequel il peignoit ſa misère & celle de ſes compagnons auprès de la mer ſeptentrionale, & imploroit le ſecours de ceux qui auroient compaſſion de ſon ſort. Cet artifice réuſſit : le *Tchen-yu* déconcerté n'oſa appuyer le menſonge de ſes envoyés ; il fit venir Sou-ou & ſes compagnons, qui retournèrent dans leur patrie, après dix-neuf ans de l'exil le plus dur. Ces malheureux n'étoient plus reconnoiſſables ; pâles, décharnés, ſans force ni vigueur, quoiqu'à la fleur de leur âge, leur barbe & leurs cheveux étoient devenus tout blancs. L'empereur par ſes libéralités & l'accueil plein de bonté qu'il leur fit, chercha à leur faire oublier les mauvais traitemens qu'ils avoient eſſuyés chez les Tartares.

Dans l'eſpérance d'obtenir la paix, HAN-TCHAO-TI accorda à leur *Tchen-yu* la princeſſe qu'il demandoit ; & afin de prouver

au

Avant l'Ere Chrétienne. 81. *Han-tchao-ti.*

au peuple qu'il n'avoit en vue que ſon bien, il abolit les impôts ſur le ſel, le fer & le vin. Ce prince diminua encore, autant qu'il le put, les tributs & les taxes qu'on payoit à l'état. Il fit revivre les temps heureux de Han-ouen-ti : le peuple commença à reſpirer, & les eſprits inquiets & turbulens rentrant en eux-mêmes, reprirent des ſentimens de vertu & de fidélité.

80.

L'année ſuivante, le trente de la ſeptième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Si le peuple étoit tranquille, les grands l'étoient peu, ſurtout depuis que Ho-kouang avoit élevé ſa petite-fille au rang d'impératrice. La famille de cette princeſſe, oubliant ſon ancienne fidélité & le zèle qu'elle avoit toujours montré, fut tout à coup dévorée d'ambition. Chang-koan-kiai ſon aïeul, & Chang-koan-ngan ſon père, demandèrent avec hauteur à Ho-kouang de les créer princes. Ce ſage miniſtre ne voulut pas ſe prêter à leurs vues : ils inſiſtèrent, & firent ſolliciter Ho-kouang par la princeſſe Tchang-chi, ſœur aînée de l'empereur, qui éprouva comme eux un refus, auquel elle fut très-ſenſible. Irritées de la fermeté du miniſtre, ces trois perſonnes ſe liguèrent contre lui pour le perdre dans l'eſprit de ſon maître, & ſe ſervirent de Lieou-tan, prince de Yen, ſon frère aîné. Lieou-tan, qui regardoit Ho-kouang comme l'auteur de ſes diſgraces, ſaiſit avidement l'occaſion de s'en venger. Il fit parvenir un mémoire à l'empereur, dans lequel il accuſoit le miniſtre d'avoir entièrement bouleverſé le gouvernement; il diſoit que la grande autorité qu'il s'étoit arrogée n'étoit qu'un voile dont il ſe ſervoit pour couvrir ſes vues ambitieuſes, & qu'on ne pouvoit douter qu'il ne fît venir, à mauvaiſe intention, les

Avant l'Ere Chrétienne. 80. *Han-tchao-ti.*

troupes de Y-mou-fou (1). Ho-kouang quoiqu'inſtruit de cette accuſation, ſûr de ſon innocence, ne ſe mit pas en devoir de ſe juſtifier : il ſe contenta ſeulement de ne pas aller le lendemain au palais. L'empereur ne le voyant pas, parut étonné de ſon abſence & en demanda la raiſon. Chang-koan-kiai profita du moment pour faire entendre au prince qu'il ne s'étoit abſenté que parce qu'il appréhendoit les ſuites de l'accuſation intentée contre lui par Lieou-tan. L'empereur donna ordre de le faire venir.

Dès qu'il parut en préſence de HAN-TCHAO-TI, Ho-kouang ôta ſon bonnet comme un criminel, & ſe jetta à ſes pieds. L'empereur le relevant avec bonté, lui dit : « Gouverneur de » l'empire, couvrez-vous : je ſais qu'on vous calomnie ; le » crime n'eſt pas fait pour celui qui a donné tant de preuves » de ſon zèle & de ſa fidélité. Le choix de mon père & votre » conduite vous juſtifient ». « Comment, reprit Ho-kouang, » Votre Majeſté peut-elle ſavoir que je ſuis innocent »? « Vos » ennemis, répondit l'empereur, ne ſont pas adroits. Comment Lieou-tan lui-même a-t-il pu ſavoir, dix jours avant » que j'en aie donné l'ordre, que je devois faire venir Hia-yu » avec ſes troupes? Et ſi vous aviez formé le complot dont on » vous accuſe, vous ſerviriez-vous de lui » ? Les grands admirèrent la ſageſſe de cette réponſe, qui déconcerta les ennemis de Ho-kouang au point de les obliger à ſe retirer avec confuſion.

Chang-koan-kiai & ſon fils ne déſeſpérèrent cependant pas de retrouver une occaſion plus favorable de nuire à Ho-kouang dans l'eſprit de l'empereur : chaque jour ils lui en

(1) Hi-koui-hien de Tſing-tcheou-fou du Chan-tong.

parloient d'une manière déſavantageuſe. Le prince les écouta d'abord avec indifférence, ce qui leur fit croire qu'il ne les déſapprouvoit pas; mais laſſé de leurs diſcours artificieux, il leur dit en colère : « Je connois Ho-kouang & la méchanceté » de ſes ennemis : qu'on imite ſa droiture & ſon zèle pour » le bien de l'état; alors on ne me fatiguera plus par des intri- » gues, & je n'aurai que des ſujets vertueux, affectionnés pour » ma perſonne & jaloux de la gloire de l'empire. Mon père » me l'a donné pour m'aider à gouverner : j'exécute ſes vo- » lontés; & ſi ſon choix n'eût prévenu le mien, quel autre » que Ho-kouang en eût été plus digne? Si quelqu'un oſe » encore l'accuſer à tort, qu'il ſache que je l'en punirai ſévé- » rement ». Ces dernières paroles, prononcées avec feu, intimidèrent Chang-koan-kiai & ſa cabale; ils n'osèrent plus mal parler du gouverneur de l'empire. Le déſeſpoir où les jetta l'eſtime que l'empereur lui témoignoit, leur inſpira des deſſeins criminels. Ils proposèrent à la princeſſe Tchang-chi de faire mourir Ho-kouang, & de détrôner l'empereur, pour mettre à ſa place le prince Lieou-tan, ſon frère aîné.

Chang-koan-ngan, ennemi du prince, vouloit bien la mort du gouverneur de l'empire, comme l'objet de leur haine & le plus grand obſtacle à leur ambition, mais il ne vouloit point de Lieou-tan pour maître; il conſeilla même de s'en défaire, en inſinuant à ſon père de monter lui-même ſur le trône.

Quelque démeſurée que fût l'ambition du père, il ſentit toute l'illuſion d'un pareil projet, & la difficulté d'enlever la couronne à la famille de Lieou-pang. On en revint donc au premier plan, comme le plus praticable & celui qui faiſoit le moins d'ombrage aux conjurés : en conſéquence il fut réſolu qu'on inviteroit Ho-kouang à un feſtin chez Chang-koan-ngan,

Avant l'Ere Chrétienne. 80. *Han-tchao-ti.*

auquel la princeſſe Tchang-chi & Lieou-tan ſe trouveroient, ſous prétexte de ſe réconcilier avec le gouverneur de l'empire, & qu'on profiteroit de cette occaſion pour le faire aſſaſſiner par des ſatellites apoſtés dans la maiſon ; après quoi Ping-té, capitaine des gardes de Lieou-tan, lorſqu'il étoit prince de Yen, devoit aller bien accompagné au palais ſe ſaiſir de la perſonne de l'empereur & le dégrader, pour élever Lieou-tan ſur le trône.

Ce complot arrêté, Lieou-tan fit appeller Ping-té, pour lui dire de tout diſpoſer pour ſon exécution, de concert avec Kieou-ki. Ping-té n'étoit pas trop d'avis qu'on ſe ſervît de Kieou-ki, à cauſe de ſa légéreté & de ſon humeur altière. Il repréſenta que c'étoit un jeune homme rempli de préſomption qui voudroit commander en chef, quoique peu expérimenté, & qu'il y avoit à craindre de ſa part, ou d'être mené à la boucherie ou d'en être trahi. Ces conſidérations n'arrêtèrent point Lieou-tan ; le deſir de ſe voir ſur le trône lui fit donner des ordres précis à Ping-té d'aller en avant, avec promeſſe de le récompenſer après le ſuccès.

Yen-tſang, père d'un des premiers officiers de la princeſſe Tchang-chi, découvrit cette conjuration par le moyen de ſon fils. Il diſſimula l'horreur qu'elle lui faiſoit, de peur de l'allarmer ; mais il en inſtruiſit ſur le champ Tou-yen-nien, qui courut en avertir l'empereur. HAN-TCHAO-TI, ſans s'effrayer, prit avec beaucoup de ſang-froid ſon pinceau rouge pour écrire l'ordre d'arrêter Lieou-tan, Chang-koan-kiai, Chang-koan-ngan, Ping-té & les autres conjurés, & le remit aux officiers de ſa garde, qui l'exécutèrent ſans la moindre réſiſtance de la part des coupables.

L'empereur ne voulut point remettre l'inſtruction de leur

procès au tribunal des crimes ; il les fit interroger séparément par les grands, & ayant tiré d'eux l'aveu de leurs desseins criminels contre sa personne & contre son ministre, il les condamna tous, ainsi que leurs familles, à être exécutés publiquement, à l'exception de Lieou-tan & de la princesse Tchang-chi, qui eurent ordre de se donner eux-mêmes la mort. Il fit grace à la petite impératrice, qui par rapport à sa grande jeunesse ne pouvoit pas avoir trempé dans ce complot, & encore parce qu'elle étoit petite-fille de Ho-kouang. 80. *Han-tchao-ti.*

Après avoir puni les auteurs de la conspiration, le jeune empereur récompensa libéralement ceux qui l'avoient découverte : il fit publier une amnistie pour ceux qui s'y étoient laissés entraîner, & remit une partie des impôts. 79.

L'année suivante il s'éleva, dans une nuit, à la montagne Tai-chan, un rocher de plus de cinquante pieds de haut & de quarante-huit de circuit. La même nuit, il crut dans le jardin *Chang-lin*, un saule d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse. 78.

Han-chao-ti, quoiqu'en sa dix-huitième année, n'avoit point encore pris le bonnet d'usage, pour se faire déclarer majeur. Content des services & du zèle de Ho-kouang, il avoit toujours différé cette cérémonie. Cependant pressé par ce ministre, il la fit avec beaucoup de pompe & de magnificence. 77.

On reçut alors la nouvelle que les Tartares *Ou-hoan* du Leao-tong paroissoient disposés à se révolter. Ces peuples étoient originairement Tartares orientaux. Mé-té, *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, leur fit la guerre & les vainquit. Ils se dispersèrent les uns vers la montagne *Ou-hoan*, dont ils prirent le nom ; les autres vers la montagne *Sien-pi*, & formèrent deux peuples sous ces deux noms différens.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 77. *Han-tchao-ti.*

Lorſque Han-ou-ti défit les Tartares, les *Ou-hoan* ſe donnèrent à lui, & il les tranſporta ſur les limites du Leao-tong pour veiller ſur les *Hiong-nou.* Ce prince les fit gouverner par des officiers Chinois, autant pour les tenir en reſpect que pour les protéger. Comme, dans la ſuite, leur nombre augmenta, ils ſe crurent aſſez puiſſans pour s'affranchir de ce joug & ils ſe révoltèrent.

L'empereur, afin d'épargner ſes ſujets, vouloit envoyer contre eux vingt mille *Hiong-nou* qui venoient de ſe ſoumettre à ſa domination; mais Ho-kouang lui en repréſenta l'inconvénient, & qu'il étoit à craindre que ces *Hiong-nou* ne ſe joigniſſent plutôt aux *Ou-hoan*, pour faire la guerre à l'empire. Cette conſidération détermina l'empereur à faire marcher contre eux le général Fan-ming-yeou, avec vingt mille Chinois de troupes d'élite. Les *Ou-hoan* qui s'attendoient à être attaqués, avoient obtenu un ſecours des *Hiong-nou*, qui à l'approche de l'armée Chinoiſe abandonnèrent leurs alliés. Fan-ming-yeou battit les *Ou-hoan*, leur fit beaucoup de priſonniers & les obligea de rentrer dans l'obéiſſance.

Cette révolte diſſipée, il ſurvint une autre affaire contre le roi de Leou-lan dans le *Si-yu.* Le père de ce monarque, voiſin des *Hiong-nou*, & qui les craignoit preſqu'autant que les Chinois, leur avoit donné en otage Ngan-koué, ſon fils aîné. A ſa mort, les *Hiong-nou*, de peur d'être prévenus par la Chine, ſe hâtèrent de faire reconnoître Ngan-koué pour ſon ſucceſſeur, de préférence à un de ſes frères qu'ils ſavoient être porté d'inclination pour les Chinois.

L'empereur dépêcha un de ſes officiers au nouveau roi de Leou-lan, pour lui dire de venir à la cour recevoir l'inveſtiture de ſes états & en faire hommage. Ngan-koué, qui avoit pris

Avant l'Ere Chrétienne. 77. *Han-tchao-ti.*

chez les *Hiong-nou* leur antipathie pour les Chinois, espérant d'ailleurs d'être soutenu par ces Tartares, refusa d'obéir & fit mourir l'envoyé Chinois.

Han-tchao-ti, d'un caractère doux & pacifique, ne voulut point s'en venger par une guerre. Il ordonna à Fou-kiai-tsé, qu'il avoit envoyé dans le royaume de Ta-ouan, de lui en porter des plaintes. Ngan-koué ayant réfléchi à l'action qu'il avoit faite, en témoigna beaucoup de repentir & promit la plus grande soumission pour l'avenir; mais on ne put le déterminer à se rendre à la cour, il fut inébranlable sur cet article.

Fou-kiai-tsé, de retour à Tchang-ngan, fut d'abord rendre compte à Ho-kouang. Il lui dit que Ngan-koué étoit tout *Hiong-nou* dans l'ame, & qu'il ne falloit pas s'attendre qu'il se contînt dans l'obéissance : il conseilla même au ministre de le châtier de sa cruauté envers l'envoyé qu'il avoit fait mourir, afin d'intimider tous les petits rois tributaires du *Si-yu*, & de maintenir la paix parmi les peuples de ces contrées. Ho-kouang approuva ce conseil & en fit part à l'empereur, qui ne consentit qu'avec peine à punir le roi de Leou-lan. Fou-kiai-tsé fut chargé de cette commission : on lui remit des sommes considérables en argent & quantité de pièces de soie, pour s'en servir comme il le jugeroit à propos.

Fou-kiai-tsé, en partant de la cour, répandit le bruit que l'empereur l'envoyoit pour donner des marques de sa libéralité aux rois du *Si-yu*, tributaires de la Chine. Le roi de Leou-lan, qui avoit demeuré long-temps chez les Tartares, où l'or & les soieries sont rares, en étoit fort amoureux : aussi dès qu'il apprit que l'envoyé Chinois venoit distribuer ces richesses, il se rendit en diligence sur la frontière, avec un cortège simple, pour le recevoir. Le roi invita Fou-kiai-tsé à un festin & le

Avant l'Ere Chrétienne. 77. *Han-tchao-ti.*

traita avec beaucoup d'égards. Après le repas, l'envoyé Chinois dit au monarque qu'il avoit à lui parler en ſecret, de la part de l'empereur, & qu'il le prioit de le ſuivre à ſa tente. Le roi de Leou-lan, qui n'étoit occupé que de l'idée des riches préſens qu'il alloit recevoir, ne fit point de difficulté de s'y rendre, ſans mener avec lui aucune perſonne de ſa ſuite. Fou-kiai-tſé y avoit fait cacher deux ſoldats d'une force extraordinaire, auxquels il avoit donné le mot du guet. A peine le roi de Leou-lan eut-il mis le pied dans la tente, que les deux ſoldats lui abattirent la tête avec une promptitude étonnante. Fou-kiai-tſé repartit le même ſoir pour la porter à l'empereur, qui ordonna de l'expoſer à la porte du nord, & nomma Tchou-ki pour ſuccéder à Ngan-koué, ſon frère, dans le royaume de Leou-lan, dont il changea le nom en celui de *Chen-chen.* Tchou-ki étoit depuis long-temps au ſervice de l'empereur. On lui donna un nouveau ſceau avec une bonne eſcorte, & il fut prendre poſſeſſion de ſon royaume, ſans aucune oppoſition.

76. La onzième année du règne de HAN-TCHAO-TI, il y eut une grande ſéchereſſe, & au fort de l'hiver on entendit de violens coups de tonnerre.

75. La douzième année, les *Ou-hoan*, mécontens du gouvernement Chinois, ſe révoltèrent de nouveau; mais leur gouverneur Fan-ming-yeou, étouffa cette révolte dans ſon principe.

74. L'année ſuivante, à la deuxième lune, il parut une étoile auſſi grande que la lune, & qui dans ſon mouvement étoit ſuivie de pluſieurs autres de grandeur ordinaire. A la quatrième lune, l'empereur HAN-TCHAO-TI mourut dans ſa vingt-unième année & la treizième de ſon règne. Ce prince, digne du trône, avoit annoncé, dès ſa tendre jeuneſſe, les qualités d'un grand prince.

prince. Son eſprit & ſon jugement parurent toujours au-deſſus de ſon âge. Il emporta avec lui les regrets de tout le monde, & fut enterré à Ping-ling, à treize *ly* au nord-eſt de Hien-yang-hien de Si-ngan-fou. HAN-TCHAO-TI ne laiſſa point de poſtérité. De tous les enfans de Han-ou-ti, il ne reſtoit que Lieou-ſiu, prince de Kouang-ling, qu'il avoit jugé incapable de régner. Les grands, inſtruits des motifs légitimes de cette excluſion, jettèrent les yeux ſur Lieou-ho prince de Tchang-y & fils de Lieou-pou prince de Ngai, comme étant l'héritier le plus prochain de la couronne.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 74. *Han-tchao-ti.*

Lieou-ho n'avoit pas de meilleures qualités que Lieou-ſiu, à qui on le préféroit. Né avec des inclinations baſſes, il ne ſe plaiſoit qu'avec des gens du peuple, dont il faiſoit les compagnons de ſes plaiſirs & de ſes amuſemens, comme s'ils euſſent été ſes égaux. Incapable de ſe contraindre ni de ſe reſpecter, il avouoit cependant l'irrégularité de ſa conduite lorſqu'on la lui repréſentoit : & comme il étoit d'un caractère aſſez doux, il promettoit de ſe corriger. Cette eſpérance détermina les grands à le placer ſur le trône impérial.

## *LIEOU-HO.*

Les grands ne tardèrent pas à être convaincus qu'ils s'étoient trompés : LIEOU-HO, peu accoutumé à la gêne, ne put ſe contraindre même pendant quelques jours. Auſſi-tôt qu'il eut la couronne ſur la tête, il recommença à ſe livrer à ſes goûts & à ſes penchans peu délicats. En vain on l'exhortoit à changer de conduite ; il écoutoit d'un air tranquille les remontrances qu'on lui faiſoit, mais rien ne put l'engager à renoncer à ſes plaiſirs, ni à prendre ſoin du gouver-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
74.
*Lieou-ho.*

nement. Cette indolence & ces déréglemens mettoient Ho-kouang au désespoir.

Un jour ce gouverneur de l'empire s'en plaignoit amérement à Tien-yen-nien son intime ami, qui lui conseilla de se servir de son autorité pour donner à la Chine un monarque plus digne d'occuper son trône. « Y a-t-il, demanda Ho-kouang, » dans l'antiquité quelque exemple d'une pareille action »? « Le ministre Y-yn, répondit Tien-yen-nien, a rendu son nom » immortel, en conservant dans la famille des CHANG le » sceptre impérial, qu'il fit donner à Tai-kia de préférence à » ses deux oncles, & en dirigeant ce jeune empereur par ses » sages conseils. La même gloire vous attend : vous avez la » sagesse & le zèle de Y-yn, & l'empire vous demande un » maître capable de le gouverner ».

Ho-kouang & Tien-yen-nien s'étant rendus chez Tchang-ngan pour le consulter sur cette importante affaire, ils jugèrent nécessaire d'inviter le premier ministre Yang-tchang à les venir trouver. A la première ouverture qu'ils lui firent du motif qui les assembloit, on vit la sueur dégoutter de son visage; il ne répondoit à leurs propositions qu'en tremblant & sembloit n'y donner qu'un consentement forcé.

Malgré la répugnance du premier ministre, Ho-kouang convoqua une assemblée des grands, auxquels il exposa les sujets de plainte qu'on avoit contre LIEOU-HO; après quoi il les conduisit tous au palais de l'impératrice, que Han-tchao-ti avoit choisie pour sa mère, parce que son père avoit sacrifié à la politique celle qui lui avoit donné le jour; & ayant fait à cette princesse une peinture très-vive des défauts & de la mauvaise conduite de LIEOU-HO, il la fit consentir, cependant avec peine, à ce qu'on l'obligeât d'abdiquer la couronne.

Lieou-ouei, l'aîné des fils de Han-ou-ti, qu'il avoit institué son premier héritier, avoit eu de la princesse Ssé-léang-ti un fils, qui porta d'abord le nom de Lieou-tsin, & ensuite celui de Ssé-hoang-sun. Ce prince épousa la princesse Ouang-chi & en eut un fils, nommé Hoang-tseng-sun. Il étoit encore au berceau, lorsqu'à l'occasion des *Tao-ssé* le prince Lieou-ouei fut traité comme rebelle, & toute sa famille enveloppée dans sa disgrace. Ping-ki désespéré de voir éteindre cette famille, trouva moyen de sauver le jeune Hoang-tseng-sun, qu'il fit élever comme son fils. Cet enfant annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions, qu'il se plut à cultiver. Dès qu'il fut en état d'écrire, il lui donna à copier les livres qui traitoient du gouvernement, & il y fit tant de progrès, qu'à l'âge de dix-huit ans, il en connoissoit parfaitement tous les préceptes, & raisonnoit avec justesse des inconvéniens qu'il y avoit remarqués.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 74. *Lieou-ho.*

Ping-ki voyant les grands décidés à détrôner LIEOU-HO, déclara à Ho-kouang qu'il avoit sauvé un rejeton de la famille impériale, digne par ses qualités, ses lumières & son esprit, d'occuper un trône auquel son aïeul avoit été appellé. Ho-kouang après avoir constaté sa naissance & s'être assuré que Ping-ki n'avoit point flatté le portrait qu'il lui en avoit fait, le proposa à l'impératrice mère & aux grands, qui furent ravis de retrouver un petit-fils du prince Lieou-ouei, le légitime héritier de l'empire.

Le jour fixé pour ce grand changement, tous les grands se rendirent dans une des salles du palais, où ayant pris leur place chacun selon leur rang, & l'impératrice mère assise sur un trône, on fit venir LIEOU-HO. Ce prince s'étant mis à genoux, elle lui ordonna de lui remettre le sceau de l'empire & les autres marques de sa dignité; ce qu'il fit avec une indifférence

Avant l'Ere Chrétienne. qui surprit tout le monde : après quoi on le conduisit à l'hô-
tel qu'il occupoit avant que d'avoir joui des honneurs de la
74. Lieou-ho. royauté. Pendant cette abdication, Ping-ki étoit allé chercher Hoang-tseng-sun, que les grands présentèrent à l'impératrice comme plus digne d'être leur maître. Cette princesse lui remit les attributs de la dignité impériale & descendit du trône pour l'y faire monter. Après lui avoir fait recevoir les hommages des grands, elle se retira. Ce prince est connu dans l'histoire sous le nom de Han-siuen-ti.

## *HAN-SIUEN-TI.*

Ho-kouang donna tous ses soins à perfectionner le nouvel
73. empereur dans la science du gouvernement. HAN-SIUEN-TI profita si utilement de ses instructions, que ce gouverneur de l'empire jugea que son ministère devenoit inutile & que son maître étoit assez éclairé pour gouverner par lui-même ; il voulut lui remettre le sceau de son emploi, mais l'empereur le refusa, & voulut que toutes les affaires fussent rapportées en première instance à Ho-kouang, avant qu'elles lui parvinssent à lui-même. Cette nouvelle attribution d'autorité donna le plus grand relief au gouverneur de l'empire, & le crédit qu'il avoit eu de faire descendre Lieou-ho du Trône, joint à ce que ses parens & ses créatures occupoient les charges, le firent craindre & respecter comme la première personne de l'état après l'empereur.

Depuis qu'à son occasion on avoit fait mourir Chang-koan-kiai & toute sa famille, le tribunal des crimes & les mandarins des provinces étoient d'une sévérité extrême à l'égard des criminels : le seul Hoang-pa, dans le Ho-nan, tâchoit d'adoucir leurs supplices.

L'empereur avant que d'être parvenu au trône, avoit souvent entendu le peuple se plaindre de cette rigueur, & louer l'humanité de Hoang-pa. Un de ses premiers soins fut de changer le président du tribunal des crimes & de donner sa place à Hoang-pa. Ce nouveau président trouva que les prisons regorgeoient de criminels, dont on avoit négligé ou traîné en longueur les procès ; & il usa de tant de diligence, qu'au bout de quelques mois les prisons se trouvèrent vuides. 73. *Han-siuen-ti.*

L'année suivante, l'empereur assembla les grands & leur dit : « Han-ou-ti a étendu par-tout sa réputation & la gloire » de l'empire ; cependant on ne lui a encore donné aucun » titre d'honneur parmi nos ancêtres : mon intention est qu'on » lui rende incessamment cet hommage ; consultez entre vous » celui qui lui est dû & faites-m'en votre rapport ». 72.

Tous les grands, à l'exception de Hia-heou-ching, furent d'avis de lui assigner une place honorable dans la salle des *ancêtres* de la famille impériale, comme on avoit fait autrefois à Kao-tsong de la dynastie des *Tcheou*. Alors Hiao-heou-ching s'expliqua sur les motifs du sentiment contraire où il étoit ; il dit qu'à la vérité Han-ou-ti avoit étendu les limites de l'empire & conquis plusieurs royaumes, mais qu'il avoit sacrifié à l'ambition de ces conquêtes une multitude prodigieuse de soldats, & avoit épuisé ses sujets ; qu'il s'étoit fait un nom dans la seule vue de le transmettre à la postérité, sans chercher à procurer à son peuple le moindre avantage ; & que toutes ces considérations réunies devoient lui faire refuser le titre d'honneur qu'on vouloit lui décerner. Comme les grands lui objectoient que c'étoit la volonté expresse de l'empereur, il répondit : « Un sujet fidèle doit dire son sentiment » avec cette franchise que la raison & la droiture inspirent.

Avant l'Ere Chrétienne.
72.
*Han-siuen-ti.*

» Si je blâme la conduite de Han-ou-ti, c'est qu'elle me paroît » répréhensible : j'ai parlé comme je pense ; & dussé-je le payer » de ma tête, je ne puis dissimuler mon sentiment, que je » crois fondé sur l'équité ».

Le premier ministre & les censeurs de l'empire prirent cette liberté en mauvaise part ; ils accusèrent Hia-heou-ching d'avoir mal parlé de l'empereur régnant, & d'avoir blâmé, sans raison, la conduite de Han-ou-ti. Ils accusèrent encore Hoang-pa d'avoir gardé un silence criminel, & de n'avoir pas rempli, à l'égard de Hia-heou-ching, le devoir que sa charge lui imposoit. Ils les firent mettre tous deux dans la même prison : après quoi ils portèrent à l'empereur le résultat de leur assemblée, par lequel ils déterminoient qu'on donneroit à Han-ou-ti le titre de *Chi-tsong* ou de *respectable* de la dynastie, & que ce titre lui seroit décerné publiquement.

Comme Hoang-pa prévit que leur détention seroit longue, il proposa à Hia-heou-ching de tenir ensemble des conférences sur le *Chu-king*. Hia-heou-ching traita de dérision cette proposition, & lui dit qu'un homme qui n'attendoit que la mort, devoit être bien en état de commenter le *Chu-king*. « Avez- » vous oublié, répondit Hoang-pa, que Confucius dit, que » celui qui le matin auroit appris l'essentiel de la saine doc- » trine, ne doit pas avoir regret de mourir le soir » ? Cette réponse rappella Hia-heou-ching comme d'un profond sommeil : il se livra entièrement avec son compagnon à l'étude des *King* ou livres canoniques, & les entretiens intéressans qu'ils avoient sur les matières dont ces livres traitent, charmoient l'ennui de leur captivité, qui dura deux ans.

A cette même époque, il arriva à Tchang-ngan un courier du roi de Ou-sun, avec des dépêches de son maître, qui se

plaignoit à l'empereur des courses continuelles des *Hiong-nou* sur ses terres, & lui demandoit un prompt secours pour joindre aux cinquante mille hommes qu'il étoit seulement en état de leur opposer. L'empereur donna ordre de tenir prêts cent soixante mille chevaux, & nomma Tieng-kouang-ming avec cinq autres généraux pour les commander.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 72. *Han-siuen-ti.*

A la nouvelle de la marche de cette grande armée qu'on envoyoit contre eux, les Tartares se retirèrent fort avant dans leur pays, en laissant seulement quelques détachemens pour roder du côté du royaume de Ou-sun. Les cinq généraux qui avoient ordre de les pousser au-delà du *Cobi*, apprenant leur retraite, convinrent ensemble de supposer qu'ils en avoient tué un grand nombre, pillé leurs bagages & ruiné leur pays. Ils en firent, à leur retour, une relation circonstanciée & pompeuse; mais leur fourberie ayant été découverte, l'empereur donna ordre de les arrêter, & sur le premier avis qu'ils en eurent, pour éviter un supplice honteux, ils se coupèrent tous les cinq la gorge.

71.

Koen-mi, roi de Ou-sun, ne quitta pas comme eux la partie: il se mit à la tête de ses cinquante mille hommes de cavalerie, & accompagné de Tchang hoei, officier Chinois, il entra sur les terres des Tartares. Un de leurs princes voulut s'opposer à son incursion, mais il lui passa sur le ventre, & tua dans cette course plus de quarante mille hommes. Il fit passer dans ses états sept cens mille tant chevaux que bœufs ou moutons, qu'il enleva aux ennemis.

Le *Tchen-yu*, informé des ravages du roi de Ou-sun, accourut avec plusieurs dix mille chevaux pour le repousser. La grande quantité de neige qu'il tomba alors fit périr presque tous ses chevaux; il lui en resta à peine la dixième partie; il perdit

Avant l'Ere Chrétienne. 71. *Han-siuen-ti.*

encore ses troupeaux : de sorte qu'attaqué au nord par le roi de Ting-ling, à l'est par celui de Ou-hoan, & à l'ouest par Koen-mi, il se trouva dans la plus grande détresse, & fut contraint de s'humilier en demandant la paix à ses ennemis, aux conditions qu'ils voulurent.

A la première lune de cette même année, l'impératrice Hiu-chi mourut empoisonnée. Lorsque l'empereur monta sur le trône, il étoit déja marié avec Hiu-chi, & comme elle avoit été la compagne de sa vie privée, il voulut la faire participer à son élévation, & la fit déclarer impératrice. Ho-hien, femme du gouverneur de l'empire Ho-kouang, enivrée de la puissance & du crédit de son mari, conçut le dessein de faire impératrice sa fille, qui avoit de la beauté & de l'esprit : elle l'introduisit dans le palais, & intrigua auprès de l'empereur pour lui obtenir ce rang ; mais la tendresse de ce prince pour Hiu-chi dérangea les vues ambitieuses de Ho-hien.

Dans ces entrefaites l'impératrice, qui étoit enceinte, tomba malade. Ho-hien qui n'avoit point renoncé à son projet, malgré le refus qu'elle avoit essuyé, fut trouver Chun-yu-yen, médecin de cette princesse ; il devoit sa fortune & sa place à Ho-kouang, qui l'avoit produit à la cour à la recommandation de sa femme. Elle le séduisit par l'espérance d'une fortune encore plus brillante, & le mit entièrement dans ses intérêts. Dès le lendemain, le médecin fut voir l'impératrice, & commença par lui donner un remède, qui la fit accoucher avant terme ; ce remède l'affoiblit beaucoup, & sous prétexte de la fortifier, Chun-yu-yen lui fit prendre une autre potion, qui lui causa un tournoyement de tête extraordinaire, suivi de convulsions affreuses, au milieu desquelles cette malheureuse princesse expira. Une mort aussi subite & aussi violente ne parut

parut pas naturelle ; on accusa les médecins de l'avoir avancée, & ils furent tous mis en prison.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 71. *Han-siuen-ti.*

Ho-hien, allarmée des suites de sa méchanceté, & craignant que Chun-yu-yen ne la chargeât à la question, découvrit à son mari la trame odieuse qu'elle avoit ourdie avec ce médecin contre l'infortunée victime de son ambition. Au récit de cette noirceur, on vit tout le corps de Ho-kouang trembler. Cette femme criminelle osa lui dmander d'employer son autorité, pour empêcher que Chun-yu-yen ne fût appliqué à la torture.

Dans le trouble & l'agitation où il étoit, Ho-kouang ne savoit à quel parti se résoudre : tantôt il vouloit aller découvrir à l'empereur le crime de sa femme ; mais la perte certaine de sa maison le retenoit : tantôt il vouloit s'arracher une vie qu'une action aussi noire, sortie du sein de sa famille, alloit couvrir d'opprobre & d'infamie. Enfin, après bien des combats, il s'arrêta au parti d'assoupir cette affaire, en empêchant qu'on ne donnât la question aux médecins. Ho-hien, rassurée par l'espérance de l'impunité, recommença ses intrigues, & parvint à faire déclarer sa fille impératrice. Elle le fut à la troisième lune de la quatrième année du règne de HAN-SIUEN-TI ; & ce prince exempta, à cette occasion, le peuple de tout impôt pendant un an.

L'année suivante, au commencement de l'été, on ressentit les secousses du plus violent tremblement de terre qu'on eût éprouvé depuis long-temps : une montagne en fut affaissée, & plusieurs maisons s'écroulèrent, du nombre desquelles étoit celle des *ancêtres* de la famille impériale. 70.

L'empereur, saisi de crainte, regarda ce tremblement de terre comme un avertissement du Tien. Alors se dépouillant de ses ornemens impériaux, il se revêtit d'un habit simple, &

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 70. *Han-yuen-ti.*

fit un retour sur lui-même pour se corriger s'il avoit fait quelque faute, ou commis quelque injustice. Il se ressouvint dans ce moment de Hia-heou-ching & de Hoang-pa, qui étoient détenus prisonniers depuis deux ans, à qui il rendit sur le champ la liberté, & donna des emplois honorables pour les consoler de leur disgrace.

69. L'an 69, au printemps, il parut une comète du côté de l'occident, & le trente de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

68. Depuis que Ho-kouang connoissoit le crime affreux de sa femme, il étoit absorbé dans une mélancolie profonde & funeste à son repos; il ne fit plus que languir, & le chagrin qu'il en eut, lui causa une maladie qui le conduisit au tombeau. L'empereur, informé de son état, l'honora d'une visite, & ne put s'empêcher de verser des larmes en le voyant dans un si grand accablement. Ho-kouang, pénétré de reconnoissance des bontés de son maître, lui recommanda seulement Ho-chan, petit-fils de son frère, sans parler du reste de sa famille, ni même de son propre fils. Cependant l'empereur étendit ses bienfaits sur tous ses parens: il lui fit faire les mêmes obsèques qu'aux empereurs, & lui fit élever un magnifique tombeau, à l'entretien duquel il commit trois cens familles, & exempta à perpétuité ses descendans de tous impôts.

Après ses funérailles, l'empereur créa Ho-chan prince ou *Heou* de Lo-ping, & président de son conseil & grand maître de ses chars. Il nomma encore Ho-yu, fils de Ho-kouang, général des troupes de l'empire. Tant d'honneurs & d'autorité dans une même famille, mirent le pinceau à la main de Ouei-siang, pour faire à l'empereur des représentations, qu'il lui envoya sous le sceau.

« Confucius dans son *Tchun-tsiou*, lui écrivit Ouei-siang, » blâme un prince de donner trop de crédit à une même famille. Il trouvoit à redire que, dans la principauté de Song, » on eût laissé, pendant trois générations, la même famille » posséder la charge de chef des mandarins du premier ordre. » Aujourd'hui que le fils & le neveu de Ho-kouang sont les » maîtres des troupes & des affaires les plus importantes de » l'empire, n'est-ce pas mettre l'état à leur discrétion? Tout » homme qui a l'autorité en main peut s'oublier; l'ambition » est à ses côtés qui le sollicite: il faut avoir beaucoup de » vertu pour lui fermer l'oreille; le pas est glissant, & les exem- » ples des inconvéniens qui en sont résultés, prouvent com- » bien il est dangereux de trop donner d'ascendant à des sujets » que les liens du sang unissent, & que leur intérêt commun » peut exciter à s'élever encore plus haut. La prudence semble » donc exiger que Votre Majesté exclue Ho-chan du conseil, » & qu'elle diminue la trop grande autorité qu'elle a confiée » à sa famille ».

Choui-kouang représenta aussi de son côté à l'empereur, que la liberté qu'il donnoit à tout le monde de lui adresser directement des placets, étoit, à la vérité, un frein contre l'injustice & l'oppression, mais que nécessairement il devoit se trouver accablé d'affaires; c'est pourquoi il estimoit qu'il valoit mieux, pour son repos, faire revivre l'ancienne coutume, de faire passer d'abord ces placets par différens tribunaux, suivant la nature des affaires, afin que si elles ne méritoient pas qu'il les examinât par lui-même, il ne fût point surchargé de soins inutiles, auxquels il lui seroit impossible de subvenir. Cet avis parut sage à l'empereur, qui établit un tribunal pour les placets, dont il nomma président Ouei-siang, qui venoit

de lui donner des conseils contre l'élévation de la famille de Ho-kouang.

Avant l'Ere Chrétienne. 68. *Han-siuen-ti.*

Depuis la mort de ce gouverneur de l'empire, HAN-SIUEN-TI, qui ne voyoit personne capable de le remplacer, s'appliquoit avec une activité infatigable au gouvernement. Tous les cinq jours, il examinoit les affaires portées aux différens tribunaux en présence de ceux qui en étoient chargés, & les décidoit quand elles étoient suffisamment instruites. Il ne remettoit jamais que celles qui avoient besoin de plus grands éclaircissemens; de sorte qu'on obtenoit une justice prompte & exacte. Cette conduite le fit aimer de son peuple, & il fut regardé comme un prince des plus éclairés & des plus consommés dans la science du gouvernement.

67.

L'année suivante, à la quatrième lune, l'empereur déclara prince héritier son fils aîné, qu'il avoit eu de l'impératrice Hiu-chi, morte empoisonnée. Ho-hien, veuve de Ho-kouang & mère de l'impératrice régnante, en eut tant de chagrin, qu'elle en perdit le repos & refusoit toute nourriture. Comme l'empereur avoit eu ce fils avant que d'être couronné, cette femme ne pouvoit digérer qu'il le préférât, quoique né dans la condition de peuple, à celui que sa fille lui avoit donné depuis qu'il étoit sur le trône. Dans la fureur que cette préférence lui causoit, elle jura la perte du prince héritier, & fut trouver l'impératrice sa fille, qui n'étoit pas moins irritée que sa mère. Ces deux femmes conspirèrent ensemble de l'empoisonner; mais depuis la mort funeste de sa mére, il se méfioit sur-tout de la famille de Ho-kouang, qu'il soupçonnoit d'y avoir trempé, & il étoit en garde contre le poison. Les officiers de la bouche ne lui servoient rien, ni à l'empereur, sans en avoir auparavant fait l'essai : ces précautions firent échouer

les tentatives criminelles de l'impératrice & de ſa mère contre la vie d'un prince dont l'élévation les offuſquoit.

Vers le même temps, la place de premier miniſtre vint à vaquer par la mort de Ouei-hien, & l'empereur y nomma Ouei-ſiang. Ce nouveau miniſtre, qui n'avoit jamais vu de bon œil le trop grand crédit de la famille de Ho-kouang, n'eut pas plutôt pris poſſeſſion de ſa charge, qu'il l'épia de fort près, & découvrit qu'il y régnoit un eſprit d'intrigue dangereux. Il en avertit ſur le champ l'empereur, qui, n'ajoutant pas grande foi à ſon rapport, fit faire en deſſous-main des informations qui le convainquirent de la vérité. Ce prince commença par ôter le commandement général des troupes à Ho-yu, & changea la plupart des officiers, pour mettre en leur place les parens de l'impératrice Hiu-chi, ſur l'empoiſonnement de laquelle il n'acquit cependant aucune preuve. Ces changemens, qui diminuèrent l'autorité de la famille de Ho-kouang, la mirent hors d'état de pouvoir nuire.

On reçut à Tchang-ngan la nouvelle de la mort de Hou-yen-ti, *Tchen-yu* des *Hiong-nou*, & que ſon frère Hiu-lu-kiuen-kiu lui avoit ſuccédé.

A la ſixième lune, il tomba dans cette ville juſqu'à deux pieds & demi de grêle, dont les moindres grains étoient gros comme des œufs; ils tuèrent pluſieurs perſonnes & un grand nombre de beſtiaux.

Juſqu'à ce moment, l'empereur n'avoit encore pu s'occuper du projet qu'il avoit formé à ſon avénement au trône, de rédiger les loix d'une manière claire & préciſe, afin que les membres des tribunaux ne fuſſent plus dans le cas de juger ſelon leur volonté, ni de s'écarter de la raiſon & de la juſtice. Cette juriſprudence arbitraire provenoit de ce que chaque

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 67. *Han-siuen-ti.*

empereur, selon les circonstances & les besoins de l'état, avoit fait des loix, qui avoient produit de bons effets dans leur temps. Comme elles formoient plusieurs volumes considérables, l'étude en devenoit longue & pénible; HAN-SIUEN-TI en fit élaguer tout ce qui étoit inutile au gouvernement présent, & n'en conserva que ce qui seroit applicable en tout temps & pourroit servir de règle à l'administration de la justice. Il en composa un code particulier, rédigé avec beaucoup d'ordre & de briéveté, afin que les gens de loi en pussent facilement saisir l'esprit & en connoître l'étendue, pour rendre à chacun la justice la plus prompte, dénuée de ces discussions épineuses qui ne servent qu'à faire traîner les affaires en longueur. Il recommandoit sur-tout d'user de douceur à l'égard du peuple, parce qu'étant sans appui, il n'oseroit pas se défendre contre les mandarins qui le vexeroient, s'il n'espéroit pas d'être protégé par les loix. Quant aux criminels, ce prince statua qu'il valoit mieux leur sauver la vie malgré la loi, quand leur crime n'étoit pas évidemment prouvé, que de sévir contre eux, parce que la vie étant le bien le plus précieux de l'homme, on ne sauroit apporter trop de circonspection à ne pas la lui ravir injustement.

66. Depuis que Ouei-siang occupoit la place de premier ministre, il travailloit à abaisser la famille de Ho-kouang, & à changer entièrement ce qu'il avoit fait. Ho-hien, Ho-yu, Ho-chan & Ho-yun voyant leur crédit tomber, en eurent le plus vif ressentiment. Comme Ho-chan se plaignoit amèrement aux autres de ce que le ministre abusoit de sa place pour les avilir & blâmer l'administration de Ho-kouang, il ajouta que les lettrés, que ce gouverneur de l'empire n'avoit pu souffrir, & auxquels l'empereur, qui les aimoit, permettoit de lui adresser

des mémoires, faisoient courir le bruit que leur famille avoit empoisonné l'impératrice Hiu-chi, & que cette calomnie étoit la source des disgraces qu'ils essuyoient.

Ho-hien, qui ne pouvoit se dissimuler la vérité de cette inculpation, craignant d'ailleurs que son crime ne se manifestât, crut devoir leur en faire l'aveu, afin de prendre des précautions contre les suites qu'il pouvoit avoir. Au récit circonstancié qu'elle leur fit de son attentat, tous s'écrièrent, en frémissant d'horreur : « Ah, voilà la cause de notre ruine ! elle nous » conduit au supplice ; il n'est point d'espoir pour nous de » l'éviter » !

Cette famille éprouva encore dans le même temps une autre humiliation. Li-king, oncle de Ho-yun, prétendit avoir le pas sur les princes & les grands. L'empereur lui envoya ordre, ainsi qu'à Ho-yun & à Ho-chan de se retirer & de se démettre de leurs emplois. Cette nouvelle disgrace leur fit voir clairement qu'ils étoient tombés sans ressource ; alors ils ne ménagèrent plus rien, & ils se déterminèrent à tout entreprendre pour prévenir leur perte.

Dans ce dessein, ils se réunirent à l'impératrice régnante, & engagèrent Pou-ping-kiun, qui leur étoit dévoué, à inviter à un festin tous les officiers, depuis le premier ministre jusqu'à Ping-ngan-heou. Le complot étoit qu'au milieu du repas on enverroit Fan-ming-yeou & Ting-kouang-han, bien accompagnés, porter aux convives un ordre de l'impératrice de se faire mourir ; & que s'ils refusoient de l'exécuter, alors on leur feroit à tous sauter la tête. On devoit encore se saisir du palais & détrôner l'empereur, pour mettre Ho-yu à sa place : mais comme le secret est presque impossible, quand il est entre les mains de tant de monde, Ouei-siang eut vent que la famille

Avant l'Ere Chrétienne.
66.
*Han-ſiuen-ti.*

de Ho-kouang machinoit quelque choſe, & lorſqu'il en eut des preuves ſuffiſantes, il fit arrêter Ho-yun, Ho-chan & Fan-ming-yeou, qui, au déſeſpoir d'être découverts, ſe donnèrent eux-mêmes la mort, pour éviter le ſupplice infâme qu'ils méritoient; mais Ho-yu, la coupable Ho-hien & toute ſa famille, au nombre de plus de cent perſonnes, furent exécutés en place publique. A l'égard de l'impératrice, elle fut dégradée & condamnée à une priſon perpétuelle dans le palais de Tchao-tai-kong.

Après cette exécution ſanglante, mais juſte, un des grands de la cour dit à l'empereur : « On raconte qu'un voyageur paſſant » devant la maiſon d'un ſeigneur, vit un grand amas de paille » qui s'élevoit juſqu'au faîte & qui touchoit au tuyau de la » cheminée : il lui conſeilla de changer la cheminée, ou bien » d'en éloigner la paille. Le ſeigneur tint peu de compte de » cet avertiſſement; mais lorſqu'il s'y attendoit le moins, le » feu prit à la paille, & ſans les prompts ſecours de ſes voi- » ſins, ſa maiſon auroit été brûlée : il ne perdit que ſa paille. » Content d'avoir ſauvé ſa maiſon, il fit tuer un bœuf & pro- » digua ſon meilleur vin, pour régaler ceux qui l'avoient ſe- » couru. Il donna la place d'honneur à celui qui avoit montré » le plus de zèle, & les autres furent placés ſuivant les ſervices » qu'ils lui avoient rendus : il fit enfin changer ſa cheminée.

» Un de ſes amis lui dit, ſi vous euſſiez écouté ce paſſant, » vous auriez encore votre bœuf, votre meilleur vin ne ſeroit » pas bu, ni votre paille conſumée par les flammes. S'il vous » en a coûté ſi cher pour n'avoir pas ſuivi un conſeil prudent, » c'eſt votre faute; mais vous n'en devez pas moins de la re- » connoiſſance à celui qui vous avoit averti. Le ſeigneur fit » chercher ce voyageur & le retint pluſieurs jours chez lui, le

» traitant

» traitant splendidement & lui faisant tout l'accueil possible.

» Il en est de même de Siu-fou du pays de Méou-ling. Il a » averti souvent Votre Majesté que la famille de Ho-kouang » étoit trop près du feu, & que leur autorité excessive les por» teroit infailliblement à la révolte & les entraîneroit à leur » perte, si on n'y mettoit ordre. Dès ce premier avertissement, » si on leur eût ôté les emplois qui leur donnoient de l'orgueil, » si l'on eût diminué leur autorité & leurs richesses, ils n'en se» roient jamais venus à perdre l'honneur & la fidélité; ils n'au» roient pas subi une mort honteuse, qui imprime une tache » ineffaçable à la mémoire du grand, du généreux Ho-kouang.

» Votre Majesté a puni des sujets dignes du juste châtiment » qu'on leur a infligé; mais elle n'a point encore récompensé » le zèle & la fidélité de Siu-fou. Les preuves qu'il en a don» nées, lui font un titre honorable pour prétendre aux graces » de Votre Majesté, & ses talens le rendent encore plus recom» mandable auprès d'elle ».

L'empereur ordonna qu'on remît dix pièces de soie à Siu-fou; il ajouta à cette récompense une place de mandarin, & le fit entrer dans son conseil. Ce prince se rappella dans ce moment, que lorsqu'il alloit à la salle de ses *ancêtres*, accompagné de Ho-kouang, il étoit saisi de crainte & que tout son corps trembloit; mais que depuis la mort de ce gouverneur de l'empire, il n'éprouvoit pas les mêmes craintes avec Kieou-ki son successeur, & qu'il étoit au contraire d'une sécurité & d'une tranquillité parfaite. Ce ne fut qu'après l'extinction entière de cette famille, qu'on osa se plaindre ouvertement de ses vexations, & parler de ce que l'empereur lui-même en avoit souffert. Les officiers de la cour & des provinces s'étoient contentés, avant ce temps, d'en murmurer en secret.

Avant l'Ere Chrétienne. 66. *Han-ſiuen-ti.*

Quoique l'empereur, depuis ſon avénement au trône, n'eût pas paru s'inquiéter beaucoup de ce qui ſe paſſoit dans les royaumes du *Si-yu*, cependant, pour conſerver ces conquêtes de Han-outi, il y envoya Fong-fong, comme le plus propre à remplir cette commiſſion, ſuivant le conſeil de Han-tſeng, général des troupes du midi, & de l'avis de tous les autres grands de ſa cour. Il fit expédier un ordre aux rois tributaires, chez leſquels il paſſeroit, de l'eſcorter & de lui fournir toutes les choſes néceſſaires pour voyager commodément.

65.

Fong-fong apprit à ſon arrivée à Siu-tching, que le frère de Ouan-nien, roi de Sou-kiu, l'avoit aſſaſſiné & s'étoit emparé de ſon trône. Il ſut encore que cet uſurpateur s'étoit allié aux *Hiong-nou*, & qu'après avoir fait mourir l'officier Chinois qui commandoit dans ces contrées pour l'empereur, il en excitoit les peuples à ſecouer le joug de la Chine, en faiſant courir le bruit que tous les royaumes du nord du *Si-yu* s'étoient ſoumis aux *Hiong-nou*. Ce nouveau roi de Sou-kiu faiſoit même alors la guerre aux princes tributaires du midi du *Si-yu*, afin de les obliger à ſuivre ſon exemple & à ſe joindre à lui contre les Chinois; ce qui rendoit les chemins peu sûrs, & interceptoit la communication avec l'empire.

Dans la perplexité où cette révolution le mit, Fong-fong ſuppoſa un ordre de l'empereur à tous les rois tributaires & aux gouverneurs voiſins, d'amener les troupes au rendez-vous qu'il leur aſſignoit. Ce commiſſaire de la cour raſſembla par ce moyen une armée, avec laquelle il fut aſſiéger Sou-kiu, qu'il preſſa avec tant de vigueur, que ce prince rebelle, ſe voyant ſur le point de tomber entre les mains des Chinois, ſe donna lui-même la mort : la ville ſe rendit. Fong-fong dépêcha ſur le champ un courier à l'empereur, pour lui donner avis de ce

qu'il venoit de faire, & porter à Tchang-ngan la tête de l'uſurpareur, à la place duquel il établit un de ſes frères gouverneur de Sou-kiu.

Cette nouvelle cauſa une joie univerſelle à la cour. L'empereur témoigna ſa ſatisfaction au général Han-tſeng, de lui avoir procuré un homme tel que Fong-fong, capable de ſe tirer d'un pas difficile. Il ne fut embarraſſé que ſur la manière dont il le récompenſeroit; tous les grands y opinèrent, à l'exception de Siao-ouang-tchi.

« Fong-fong, dit-il, n'avoit ordre que d'aller dans le *Si-yu*, » & non de faire la guerre. Il en a ſuppoſé un ſecond de Votre » Majeſté, pour aſſembler une armée; je veux qu'il n'en aie » point abuſé, & qu'il ait vaincu un prince rebelle; je con- » viens encore que le temps preſſoit, & que d'attendre le » retour d'un courier qui apportât un nouvel ordre, le délai » pouvoit être funeſte, & que l'ennemi en auroit profité pour » entraîner les autres peuples dans ſa révolte; cependant une » pareille licence eſt ſujette à de grands inconvéniens: elle » eſt capable de favoriſer l'ambition d'autres envoyés de Votre » Majeſté, & de leur fournir les moyens de lever des troupes » pour s'emparer de dix mille *ly* de pays & ſe rendre indé- » pendans. Ainſi, loin de récompenſer Fong-fong, ſa con- » duite eſt repréhenſible, & la politique demanderoit qu'il en » fût puni ». Malgré ces raiſons, l'empereur n'eut égard qu'au ſervice, & mit Fong-fong au nombre des grands de ſa cour.

Les *Hiong-nou*, qui avoient été mal-menés par les Chinois, n'oſoient plus, depuis quelques années, inſulter les terres de l'empire. Cependant leur inquiétude naturelle, & leur avidité pour le butin, leur fit tourner leurs armes contre les petits rois tributaires voiſins de leur pays. Ils ſe jettèrent principalement 64.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.
64.
*Han-ſiuen-ti.*

ſur le royaume de Tché-ſsé, que Tching-ki, général Chinois, envoyé ſur les frontières, avoit ordre de défendre en cas d'attaque; mais ils le battirent complétement: de ſorte qu'il dépêcha un courier, pour demander un puiſſant ſecours contre les irruptions des Tartares. L'empereur ne voulut rien déterminer à cet égard ſans l'avis de ſon conſeil. Le premier miniſtre Ouei-ſiang prit la parole, & dit:

« Une guerre eſt juſte lorſqu'on l'entreprend pour étouffer » une révolte, ou bien pour réprimer les entrepriſes d'un prince » ſur ſon voiſin. Les guerres que Votre Majeſté fait, ſont tou» jours dirigées par l'équité; & c'eſt ce qui a fait donner à vos » armées le nom de *troupes de juſtice*. Elles ne mériteroient plus » ce beau nom, ſi l'on faiſoit la guerre uniquement pour » venger une injure légère, ou pour ſatisfaire ſon ambition.

» Les Tartares n'inſultent plus nos frontières; en leur décla» rant la guerre, elle ſeroit injuſte, & vos armes perdroient » le titre qu'elles portent. On voit par nos regiſtres, que, dans » le cours de cette année, il a péri, tant de frères qui ſe ſont » entre-tués dans des querelles particulières, que de maris que » leurs femmes ont fait aſſaſſiner, deux cens vingt-deux per» ſonnes; & on ſouffre ces violences & ces crimes dans un » état! A peine les grands paroiſſent-ils en être touchés, & y » faire quelque attention.

» Le théâtre de la guerre que les Tartares font au roi de » Tché-ſsé, eſt loin de nous: il ſuffit que nous lui prêtions le » ſecours que nous tenons ſur nos frontières: nous ne devons » nous mêler de cette guerre que comme auxiliaires, & non » directement ». « *Ce que je crains*, dit Confucius, *c'eſt le mal de* » *Ki-ſun*, *ſans m'inquiéter de Tchuen-yu. Le mal qui me touche eſt* » *celui qui arrive à ce qui m'appartient; je dois m'occuper tout entier*

» *à y remédier, & me mettre peu en peine de celui qui m'est étranger* ». Avant l'Ere Chrétienne. 64. *Han-siuen-ti.*

L'empereur eut égard à ce conseil, & se contenta de dépêcher Tchang-hoei avec un détachement de cavalerie, pour aller dégager Tching-ki. Cet officier arriva fort à propos pour le général Chinois, qui se trouvoit embarrassé avec les Tartares. Il le tira du pas difficile où il s'étoit engagé, & le ramena à Kiu-ly, lieu de sa résidence ordinaire.

Han-siuen-ti qui avoit à Ping-ki l'obligation de la vie, 63.
de son éducation, de son mariage avec Liu-chi, & pour ainsi dire de sa couronne, ne lui avoit encore, jusqu'à ce moment, donné aucune marque de son souvenir ni de sa reconnoissance. On étoit étonné que ce prince, si attentif à tout, eût oublié son bienfaiteur. Ping-ki n'en témoignoit aucun chagrin, & remplissoit ses devoirs avec le même zèle que s'il eût reçu les plus grandes faveurs. La satisfaction d'avoir placé sur le trône un prince digne de l'occuper, étoit la seule récompense qui le flattoit. Cependant un jour les dames du palais louant son extrême modestie en présence de l'empereur, il se rappella alors toutes les obligations qu'il lui avoit, & dès le lendemain, ayant assemblé les grands, il le créa prince, en considération des soins paternels qu'il avoit pris de lui. Il en fit une peinture dans laquelle toute la bonté de son cœur parut, & le déclara son bienfaiteur, en ajoutant à ce titre des libéralités en argent, avec la permission d'entrer au palais quand il le jugeroit à propos. L'empereur voulut encore qu'on lui rendît des honneurs comme à la première personne de l'état après lui. Tant de faveurs n'enflèrent point le cœur de Ping-ki, & la modestie, dont il ne s'écarta jamais, accrut encore l'estime qu'on avoit pour lui.

Le prince héritier, quoiqu'âgé seulement de douze ans, sa-

Avant l'Ere Chrétienne.
63.
*Han-siuen-ti.*

voit déja le *Lun-yu* ou *livre des sentences*, ainsi que le *Hiao-king* de Confucius, ou traité de *l'obéissance filiale*. Chou-kouang & son fils Chou-cheou, ses précepteurs, s'étoient appliqués à lui en expliquer les préceptes. Le père & le fils s'entretenant un jour ensemble, l'un dit à l'autre : « Le proverbe dit, *que qui* » *sait amasser, ne doit pas craindre de manquer; & que quiconque amasse* » *à propos, ne s'en repent jamais.* Nous avons l'un & l'autre de » la réputation, nous remplissons auprès du prince héritier un » poste honorable, notre fortune est satisfaisante; mais un » revers peut nous accabler. Il n'est plus temps de prévenir » les disgraces quand elles sont arrivées, & le regret de n'avoir » pas pris ses précautions, ne sert encore qu'à en augmenter » le poids. Ainsi la prudence nous conseille de nous retirer de » notre plein gré, tandis que nous en avons la liberté ».

Dès le même jour, ces deux lettrés demandèrent leur congé & l'obtinrent; l'empereur leur donna vingt livres d'or, & le prince héritier cinquante. Les princes & les grands eurent ordre de les reconduire en cérémonie jusque hors des portes de la ville, & on leur fournit plusieurs centaines de chariots pour transporter leur bagage.

Arrivés dans leur patrie, ils ne songèrent plus qu'à passer agréablement leurs jours dans les plaisirs & la bonne chère. Un de leurs amis dit à Chou-kouang, que cette grande dépense absorberoit bientôt ses fonds, & il lui conseilla de faire valoir ce qui lui en restoit, afin de laisser du bien à ses enfans & à ses neveux. « C'est parce que je pense à eux, lui répondit Chou-» kouang, que je jouis maintenant du fruit de mes travaux. Je » leur laisserai l'héritage de mes pères & mon exemple à sui-» vre; ils travailleront comme moi à augmenter leur bien-» être, au lieu que s'ils espéroient une riche succession, elle

» ne ferviroit qu'à entretenir leur pareffe, ou à leur infpirer
» de l'orgueil & de l'ambition. Un fage dans l'opulence eft
» expofé à perdre bientôt fa fageffe, & un fou riche à devenir
» plus méchant, ou bien à faire plus de folies. Si mes fils &
» mes neveux ne font pas tous gens de bien, je veux au moins
» ne pas leur laiffer ce qui peut fervir à les rendre plus infenfés
» ou plus vicieux ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
63.
*Han siuen-ti.*

L'empereur Han-ou-ti, dans la crainte que les *Hiong-nou* ne fe joigniffent aux *Kiang*, avoit coupé toute communication entre ces deux peuples par les quatre *Kiun*, ou départemens qu'il avoit formés à l'oueft du Hoang-ho: favoir Tfiou-tfiuen (1), Ou-hoei (2), Tchang-yé (3) & Hoang-tun (4), & il avoit repouffé les *Kiang* du côté de Hoang-tchong (5).

62.

HAN-SIUEN-TI envoya Y-kiu-ngan-koué, de la race des Tartares occidentaux, examiner tout le pays des *Kiang*. Le chef de la horde des *Sien-lien* lui ayant repréfenté qu'ils feroient bien mieux au nord de la rivière Hoang-choui (6), parce que s'ils ne pouvoient pas cultiver la terre, ils nourriroient du moins des troupeaux, l'envoyé promit de demander pour eux à l'empereur la permiffion de changer de canton; mais cette horde, fans attendre la réponfe de la cour, fit fa paix avec les autres *Kiang* & s'établit au nord du Hoang-choui. L'empereur qui n'approuvoit pas cette démarche, manda le général Tchao-tchong-koué, qui connoiffoit le pays, afin de le confulter. Ce

(1) Sou-tcheou.
(1) Léang-tcheou.
(3) Kan tcheou.
(4) Cha tcheou, tous de la province du Chen-fi.
(5) Si-ning, auffi du Chen-fi.
(6) A quatre-vingt *ly* à l'oueft de Lan-tcheou de Lin-tao-fou du Chen-fi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 62. *Han-siuen-ti.*

général lui dit que la transplantation des *Sien-lien* étoit sans doute l'ouvrage des *Hiong-nou*, qui sollicitoient depuis long-temps les *Kiang* de se joindre à eux pour s'emparer de Tchang-yé & de Tsiou-tsiuen, & que c'étoit probablement dans cette intention que les *Sien-lien* avoient passé le Hoang-choui, afin de se rapprocher des *Hiong-nou*. Il conseilla à l'empereur de dissimuler, parce qu'il n'étoit pas possible de faire la guerre dans un hiver aussi rude, ni de trouver du fourage pour la cavalerie. Il ajouta qu'il étoit encore d'avis qu'on envoyât chez eux Y-kiu-ngan-koué avec un grand cortège, sous prétexte de les accommoder avec les *Kiang*, afin de les amuser tandis qu'on feroit sous-main des préparatifs pour les réduire par la force.

Arrivé au pays des *Kiang*, Y-kiu-ngan-koué invita les principaux officiers de la horde des *Sien-lien* à le venir trouver. Cet envoyé les fit tous massacrer, & tombant ensuite sur leurs gens, il en resta plus de mille sur le carreau. Cette perfidie irrita tellement les autres, qu'ils prirent les armes & vinrent assiéger la ville où Y-kiu-ngan-koué s'étoit arrêté. La place fut emportée d'assaut, & on usa de représailles sur la suite de l'envoyé, qui fut trop heureux de se sauver seul, en abandonnant tous ses équipages.

61. A la sixième lune, il parut une comète du côté de l'orient.

La vengeance des *Sien-lien* fut comme le signal de la révolte. Les *Mon-gou* de la horde de *Han-kien* & tous les autres se joignirent à eux en corps d'armée pour attaquer la Chine.

L'empereur se trouva dans la perplexité par la disette de bons généraux pour les envoyer contre eux. Le grand âge de Tchao-tchong-koué, qui avoit plus de soixante-dix ans, avoit éloigné toute idée de se servir de lui. Cependant comme il connoissoit

connoissoit mieux que personne la capacité des officiers en état de commander, l'empereur lui fit demander par Ping-ki, celui qu'il jugeoit le plus capable d'être chargé de cette expédition. « Moi, répondit-il sans hésiter ». Ping-ki lui demandant encore combien il lui faudroit de monde pour réduire les *Mon-gou.* « Je le dirai, répliqua-t-il, quand je serai à Kiu-tching (1), » & que j'aurai examiné le pays ».

Sur cette réponse Tchao-tchong-koué fut nommé général, avec la liberté de prendre autant de troupes qu'il jugeroit à propos. Il choisit les régimens qui avoient le moins de réputation, & leur assigna Kiu-tching pour rendez-vous. Ce choix parut singulier à tout le monde.

Arrivé à Kiu-tching, il établit, sur-tout du côté des *Mon-gou*, plusieurs corps de garde qui se soutenoient mutuellement, en attendant, disoit-il, qu'il eût examiné la manière d'attaquer l'ennemi. Cependant il ne paroissoit pas s'y disposer : il passoit tous les jours en festins, régalant tantôt une partie de ses soldats & tantôt l'autre, qu'il traitoit d'égal à égal. Il les animoit par le récit des guerres passées & les avantages remportés sur les ennemis ; de sorte qu'il n'y avoit pas un seul soldat qui ne brûlât d'en venir aux mains.

Il se passoit peu de jours sans que les ennemis vinssent insulter ses postes avancés : le général Chinois paroissoit peu s'en inquiéter. Sa conduite étonnoit la plupart de ses officiers, qui ne purent s'empêcher de lui en témoigner leur surprise. Il leur dit que son plan étoit de détacher les *Mon-gou* des *Sien-lien*, & de traîner cette guerre en longueur, afin de tomber sur ces derniers, au moment qu'ils s'y attendroient le moins. Il ajouta

(1) Lan-tcheou du Chen-si.

Avant l'Ere Chrétienne. 61. *Han-siuen-ti.*

qu'il n'étoit pas à craindre que les ennemis osassent les venir attaquer, tant qu'ils resteroient dans le même poste, & que c'étoit le seul moyen de terminer cette guerre sans exposer les troupes.

Cependant Sin-ou-hien, gouverneur de Tchu-tchuen, qui n'étoit pas d'avis de rester dans l'inaction, écrivit à l'empereur que c'étoit la faute de Tchao-tchong-koué, si la guerre n'étoit pas encore finie. L'empereur qui connoissoit l'expérience de son général, fit peu d'attention à ces plaintes, persuadé qu'il avoit quelque expédient plus sûr que la force ouverte pour venir à bout des ennemis. Effectivement les *Mon-gou*, gagnés par les bons traitemens que le général Chinois faisoit à leurs prisonniers, qu'il renvoyoit avec honneur, retirèrent leurs troupes; & s'ils ne se soumirent pas entièrement, ils refusèrent de se battre contre les Chinois. Sin-ou-hien fâché de voir cette expédition sur le point de s'achever sans tirer l'épée, écrivit une seconde fois à la cour, pour solliciter l'ordre d'attaquer les *Sien-lien*. Cet ordre fut expédié au moment que plus de dix mille des ennemis s'étoient déja venus soumettre à Tchao-tchong-koué, & qu'il y avoit apparence que tout alloit s'arranger à l'amiable. Le général écrivit même à l'empereur qu'il étoit sur le point de renvoyer sa cavalerie, & qu'il n'avoit besoin que de son infanterie, pour labourer les terres incultes de ces contrées, en attendant l'entière soumission des rebelles.

Ces dépêches étoient expédiées lorsque l'ordre de combattre les ennemis arriva. Le fils du général qui pensoit comme Sin-ou-hien que c'étoit le meilleur expédient, se mit à la tête d'un détachement de troupes d'élite pour aller chercher les *Sien-lien*; mais il fut vivement repoussé, & il auroit perdu tout son monde, si son père ne l'eût fait soutenir & contraint l'ennemi

de se retirer. Le général ne put s'empêcher de témoigner du chagrin d'une démarche faite si à contre-temps, qui dérangeoit le plan de douceur qu'il avoit commencé à suivre. Il avoit vu que le principe de la révolte de ces peuples venoit de ce qu'au lieu de cent mille mesures de grains qu'on devoit tenir dans les magasins de Kiu-tching & de Hoang-tchong, on n'y en remettoit pas seulement quarante mille, malgré les ordres précis de l'empereur pour ces approvisionnemens. Alors ces peuples manquant nécessairement de vivres & pressés par la faim, s'étoient révoltés de désespoir.

Pour remédier à cet inconvénient, le général Chinois envoya un mémoire à la cour, dans lequel il appuyoit fortement sur la nécessité de cultiver les terres de ce pays, afin de procurer aux habitans une nourriture suffisante & les engager par-là à rentrer sous l'obéissance. Il disoit encore dans ce mémoire, que de prétendre les réduire par force, on pourroit y trouver plus de difficultés qu'on ne pensoit; & enfin qu'il étoit d'avis d'assigner à dix à douze mille hommes de ses troupes une certaine portion de terrein à défricher, qui fourniroit la subsistance aux *Kiang*, & les attireroit sans être obligé d'en venir avec eux aux dernières extrémités.

L'empereur ne s'en rapportant pas entièrement aux vues de son général, dépêcha un de ses officiers pour aller sur les lieux examiner la possibilité de l'exécution de son projet. Il communiqua même son mémoire aux grands de sa cour, dont les sentimens furent partagés : mais le premier ministre Ouei-siang, qu'il consulta sur cette opération, lui dit qu'il ne falloit pas hésiter à adopter le plan du général ; de sorte que sans attendre le retour de son commissaire, l'empereur fit expédier l'ordre à Tchao-tchong-koué de renvoyer sa cavalerie, &

d'employer l'infanterie à défricher les terres ſuivant le plan qu'il avoit propoſé.

La récolte de ces terres, nouvellement miſes en valeur, fut ſi abondante, que les *Sien-lien* déſertoient par troupes pour venir s'établir aux environs de Kiu-tching & ſe ſoumettre aux Chinois. Leurs chefs preſque abandonnés, craignant d'être forcés & perdus ſans reſſource, vinrent d'eux-mêmes ſe rendre, en demandant pour toute grace d'être reçus au nombre des ſujets de l'empire : c'étoit où le général avoit voulu les amener par degrés ; & ſi on l'eût écouté d'abord, & qu'on ne ſe fût point écarté de ſon premier plan, on auroit épargné le ſang & la vie des ſoldats ſacrifiés à l'attaque ſollicitée par Sien-ou-hien.

Tchao-tchong-koué fit ſavoir ſur le champ ces heureuſes nouvelles à la cour, & comme ſon expédition étoit entièrement terminée, il demandoit à l'empereur l'ordre de ſe retirer avec ſes troupes, en lui propoſant d'abandonner aux gens du pays les terres défrichées, à la charge de donner annuellement aux *Sien-lien* & aux *Han-kien* une certaine quantité de meſures de grains, que le gouverneur de Kiu-tching auroit ſoin de leur diſtribuer. L'empereur approuva cet arrangement, & tout fut pacifié de ce côté-là.

Vers le même temps mourut Hiu-lu-kiuen-kiu, *Tchen-yu* des *Hiong-nou*. Ki-heou-tché auroit dû lui ſuccéder, mais Ou-yen-kiu-ti fut élu, & Ki-heou-tché contraint de s'enfuir chez un de ſes oncles, roi des *Ou-tchen-mou* dans le *Si-yu*.

Le prince Tartare Sien-hien-tchen pour ſe mettre à couvert du reſſentiment du nouveau *Tchen-yu* Ou-yen-kiu-ti, avec lequel il avoit eu des démêlés, réſolut de ſe donner à la Chine. Il fit ſonder Tching-ki, général de l'empire, qui réſidoit à Kiu-li pour contenir les petits rois tributaires du *Si-yu*. Ce

prince Tartare lui fit dire qu'il l'iroit joindre à la tête de toutes ſes troupes; mais le général Chinois qui ne ſe fioit pas beaucoup à ſa bonne foi, raſſembla par précaution les troupes du voiſinage, afin d'être en état de ſe défendre s'il lui tendoit quelque piége. Tching-ki fut au devant de Sien-hien-tchen à la tête de cinquante mille hommes, & le reçut avec beaucoup d'égards. Il le fit conduire à Tchang-ngan, & l'empereur en récompenſe de ce ſervice, nomma Tching-ki gouverneur général du *Si-yu*, charge qui a commencé à lui : & afin de le mettre à portée de pourvoir aux beſoins des royaumes tant du nord que de l'oueſt, il lui fut permis de former un diſtrict ſous le nom de *Mou-fou*, où il auroit ſa réſidence & ſon tribunal, & d'où il feroit paſſer les ordres de l'empereur aux trente-ſix royaumes du *Si-yu*. On lui accorda encore la permiſſion de fortifier la ville de Ou-ley, éloignée de deux mille ſept cens *ly* de Yang-koan, afin de pouvoir veiller ſur Ou-ſun, Kang-kiu & le reſte de cette vaſte contrée.

Avant l'Ere Chrétienne. 60. *Han-ſiuen-ti.*

La joie qu'eut l'empereur de ſe voir maître d'une ſi grande étendue de pays, fut altérée par la mort de Ouei-ſiang, ce fidèle miniſtre, à l'habileté duquel il étoit redevable des douceurs de la paix dont l'empire jouiſſoit depuis ſi long-temps. Il aſſembla les grands pour leur demander un ſujet capable de le remplacer. Leur choix ſe réunit ſur Ping-ki, comme le ſeul digne, par ſes belles qualités & ſon amour pour le bien public, de lui ſuccéder dans le miniſtère. L'empereur l'agréa pour ſon premier miniſtre, & tout le monde fit éclater ſa ſatisfaction. Jamais l'empire ne fut plus tranquille que pendant les quatre ans que Ping-ki fut chargé de l'adminiſtration. Cependant les peuples du Ho-nan murmuroient contre Yen-yen-nien leur gouverneur, dont la ſévérité les faiſoit trembler.

59.

58.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 58. *Han-siuen-ti.*

Accoutumés à la douceur de Hoang-pa son prédécesseur, que HAN-SIUEN-TI avoit rappellé à la cour pour le faire président du tribunal des crimes, & qu'il avoit mis ensuite auprès du prince héritier, ces peuples sentoient la différence qu'il y avoit de leur nouveau gouverneur au premier. Yen-yen-nien qui ne l'aimoit pas, prit le contre-pied de sa conduite, & les moindres fautes auprès de lui étoient traitées de crime & punies de mort.

La mère de Yen-yen-nien, qui étoit restée à Tong-hai (1) sa patrie, informée de la réputation de dureté qu'avoit son fils, vint le trouver dans son gouvernement : elle frémit au récit du nombre des criminels qu'il avoit fait mourir. Gémissant sur leur sort, elle dit, dans l'amertume de son cœur, à son fils : « Le Tien est seul le maître de la vie de l'homme. Croyez-» vous qu'il vous soit permis d'en disposer à votre gré ? Je suis » sur le bord de mon tombeau ; devois-je craindre avant que » d'y descendre de voir mes enfans, eux que j'ai élevés avec » tant de soins, finir leur carrière par un supplice infâme ! » Votre cruauté, je le prévois, vous conduira sur l'échaffaud. » Adieu : je retourne à Tong-hai, attendre la triste nouvelle » que mon fils, par sa trop grande sévérité, a été lui-même » l'auteur de sa perte ». En effet, l'année suivante les plaintes & les cris du peuple contre ce gouverneur parvinrent jusqu'à l'empereur, qui le livra au tribunal des crimes, & il fut condamné à être exécuté publiquement.

57. Dans ces entrefaites il s'éleva de grands troubles parmi les *Hiong-nou*. Le caractère féroce & barbare de leur *Tchen-yu* (2)

(1) Hai-tcheou de Hoai-ngan-fou du Kiang-nan.

(2) Le nom de *Tchen-yu* que les *Hiong-nou* donnoient à leurs rois, peut encore se lire en chinois *Tan-jou*, & on doit présumer que c'est la véritable manière de l'écrire, s'il est vrai que ce nom soit une corruption de celui de *Tien-tcé*, c'est-à-dire

Ou-yen-kiu-ti, révolta tous ſes ſujets. Les grands, plus mécontens encore que le peuple, ſe réunirent pour le dépoſer, & élurent à ſa place Ki-heou-tché, fils de leur précédent *Tchen-yu*, ſous le nom de Hou-han-yé. Le mettant enſuite à leur tête, ils furent chercher Ou-yen-kiu-ti qui s'étoit ſauvé : ils le battirent & le contraignirent, pour ne pas tomber entre leurs mains, de ſe donner lui-même la mort.

---

*Fils du Ciel*, que les Chinois donnent à leurs empereurs. Les *Hiong-nou*, à l'imitation des Chinois, donnoient encore à leurs *Tchen-yu* le titre de *Tcengli-khoutou*, qui ſignifie de même *Fils du Ciel*; *Tcengli* dans leur langue marquant le *Ciel*, & *Khouthou*, *Fils*.

Le *Tchen-yu* avoit immédiatement au-deſſous de lui douze ordres de grands, diſtingués en deux rangs, l'un *de la gauche* & l'autre *de la droite*. Le premier ordre étoit compoſé de deux *Tou-ki-chi* ou ſages rois; le ſecond comprenoit deux *Hou-li-ouang*; le troiſième deux grands généraux; le quatrième deux grands commandans; le cinquième deux grands *Thang-hou*; le ſixième deux *Khou-tou-heou*; le ſeptième deux *Tcu-kiu*, &c. ce qui faiſoit en tout vingt-quatre chefs; douze de la gauche, qui étoit la plus honorable, & douze de la droite. Les premiers ordres commandoient à plus de dix mille chevaux; les derniers ſeulement à quelques milliers plus ou moins, ſelon leurs grades; mais les uns & les autres, nonobſtant cette inégalité, ſe nommoient *commandans de dix mille*. Ces dignités étoient héréditaires, & chacun de ces vingt-quatre chefs avoit le pouvoir de ſe créer des lieutenans, des miniſtres, de grands commandans, des *Thang-hou*, des *Tcu-kiu*, & autres officiers. Chacun de ces vingt-quatre chefs poſſédoit un état, dont la grandeur étoit proportionnée à ſa dignité. Ceux de la droite étoient à la droite, ou à l'orient des états du *Tchen-yu*, ceux de la gauche à l'occident. Le prince déſigné empereur, étoit ordinairement *Thou-khi* ou ſage roi de la gauche.

Tous les ans dans la première lune, tous les commandans faiſoient une petite aſſemblée à la cour du *Tchen-yu*, & dans la cinquième lune, une aſſemblée générale dans la ville de Long-tching, où ils ſacrifioient aux mânes de leurs ancêtres, au ciel & à la terre. Durant l'automne, lorſque les chevaux ont pris un embonpoint parfait, ils faiſoient une aſſemblée générale près d'un bois, où ils offroient un ſacrifice aux dieux tutélaires des champs & des grains, en tournant autour du bois. A la ſuite de cette cérémonie, on faiſoit la revue des hommes & des animaux, & on en marquoit le nombre ſur des rôles. La loi condamnoit à mort quiconque auroit tiré ſon ſabre de la longueur d'un pied, quoiqu'il n'eût pas frappé. Le vol étoit puni

Avant l'Ere Chrétienne. 57. *Han-siuen-ti.*

Le frère de Ou-yen-kiu-ti avoit aussi gagné au large, & s'étoit fait un parti, à la tête duquel il mit Pou-sin-tang, sous le nom de To-ki *Tchen-yu.* Il vint à son tour chercher Houan-yé, qu'il défit & obligea de prendre la fuite. Après cette déroute, la plupart des grands abandonnérent son parti, non pas pour se donner à son compétiteur, mais pour se mettre eux-mêmes sur les rangs. Le prince Hou-kiei prit le titre de *Tchen-yu* sans changer

par la confiscation de la famille du voleur; les crimes légers étoient punis par la torture, & les griefs par la mort. Un criminel ne pouvoit être détenu dix jours entiers dans la prison. Le *Tchen-yu* sortoit le matin de son camp & adoroit le soleil levant; le soir il adoroit la lune. Quand il étoit assis, il regardoit le nord. Ils renfermoient leurs morts dans un double cercueil, & enterroient avec le cercueil de l'or, de l'argent, des habits & des fourures. Ils ne plantoient point d'arbres, & n'élevoient point de terre sur les sépultures comme les Chinois; ils ne portoient point d'habits de deuil. Les officiers, les favoris & les concubines étoient obligés de se tuer pour suivre le mort, & le nombre quelquefois en étoit très-considérable. Ils se régloient sur la lune dans leurs entreprises; ils attaquoient durant son accroissement, & se retiroient pendant son décours. On faisoit boire une tasse de vin à celui qui apportoit la tête d'un ennemi, & on lui en laissoit la dépouille. Les ennemis faits prisonniers demeuroient esclaves de celui qui les avoit pris; c'est pour cette raison qu'ils combattoient avec l'ardeur de gens qui travailloient pour leur profit. Ils étoient habiles à dresser des embuscades & à envelopper l'ennemi. Quand ils avoient l'avantage, ils se tenoient unis & serrés comme une bande de corneilles; mais quand ils étoient vaincus, ils se dissipoient comme des tuiles que le vent emporte, ou comme des nuages qui se fendent. Celui qui dans le combat pouvoit emporter un de ses camarades tués, devenoit héritier de ses biens. Les *Tou-kiué* qui descendoient des *Hiong-nou*, avoient les mêmes mœurs & les mêmes coutumes: l'inauguration de leurs rois avoit quelque chose de fort extraordinaire. Quand ils proclamoient un *Khan*, les grands le portoient sur un feûtre, & lui faisoient faire neuf tours suivant le soleil. A chaque tour il étoit salué par tout le monde. Après le dernier tour on le mettoit à cheval, & on lui jettoit autour du col une pièce de taffetas, avec laquelle on le serroit si fort, qu'il étoit près d'expirer. On le relâchoit, & à l'instant on lui demandoit combien de temps il pourroit régner. Quoique le trouble de son esprit ne lui permît pas de répondre juste à cette demande, ils auguroient cependant, par ce qu'il disoit dans cette surprise, de la durée de son règne. *Éditeur.*

changer de nom. Celui de Yeou-yu-kien se fit appeller Tché-li *Tchen-yu*, aussi-bien que le général Ou-tsi, qui prit le nom de Ou-tsi *Tchen-yu*, de sorte que ces Tartares se trouvèrent avoir cinq rois ou *Tchen-yu*.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
57.
*Han-siuen-ti.*

Le *Tchen-yu* To-ki, qui regardoit les autres comme des rebelles, commença par attaquer Tché-li & Ou-tsi, & les battit. Ou-tsi vaincu, s'aboucha avec Hou-kiei, & ils convinrent qu'ils abdiqueroient l'un & l'autre pour ne reconnoître que Tché-li & le soutenir. To-ki victorieux, marcha contre Tché-li, qu'il battit également & contraignit de fuir. Les grands de la cour impériale représentèrent à HAN-SIUEN-TI que la conjoncture étoit des plus favorables pour détruire ces ennemis de la Chine, & qu'il falloit profiter de leurs troubles domestiques. Siao-ouang-tchi dit à ce sujet qu'il y auroit de l'indignité de profiter du malheur d'autrui pour l'écraser; qu'en tombant sur les Tartares, ce seroit les obliger à se réunir pour se défendre d'une manière peut-être funeste à l'empire, & qu'il valoit mieux les laisser s'entre-détruire eux-mêmes. L'empereur préféra ce dernier parti au conseil que lui donnoient les grands.

Le premier jour de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Hou-han-yé, le premier & le plus redoutable des rivaux de To-ki, étoit le seul qui lui donnât de l'inquiétude. Il le harceloit continuellement, sans pouvoir l'engager à une action décisive. Comme il n'avoit plus que cet ennemi en tête, il rassembla toutes ses troupes & le força enfin à se battre. To-ki fut si maltraité, que, se croyant perdu sans ressource, il se tua lui-même. La plupart de ses gens se rangèrent sous les drapeaux de Hou-han-yé, qui se fit reconnoître de nouveau *Tchen-yu*.

56.

Avant l'Ere Chrétienne. 56. *Han-siuen-ti.*

Cependant comme plusieurs dix mille de ces Tartares refusèrent de se soumettre à lui, Hou-tou-ou-ssé, frère aîné de To-ki, se mit à leur tête & s'en fit proclamer *Tchen-yu*, sous le nom de Tchi-tchi-cou-tou-heou.

55. L'année suivante, le premier ministre Ping-ki fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. L'empereur fut le visiter, & comme son emploi l'avoit mis à portée de connoître les sujets qui avoient du mérite, ce prince lui demanda ceux qu'il croyoit capables de le remplacer. Ping-ki lui en désigna trois, Tou-yen-nien, Yu-ting-koué & Tchin-ouan-nien. Étant mort quelques jours après, HAN-SIUEN-TI lui fit faire des obséques avec la pompe & les cérémonies usitées aux funérailles des empereurs. Il lui rendit ces derniers devoirs comme à un bienfaicteur qui lui avoit tenu lieu de père, & auquel il étoit redevable de la vie & de la couronne. Cependant il préféra Hoang-pa pour la place de premier ministre, aux trois sujets qu'il lui avoit nommés, & il ne les employa qu'en sous-ordre dans le ministère.

54. Le premier de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur étoit si bon, qu'il se déterminoit avec peine à punir ses officiers. Yang-yun, fils d'un de ses ministres, en considération des services de son père, exerçoit depuis sa jeunesse des emplois honorables : cet officier étoit d'un naturel brouillon & querelleux, se plaisant à fouiller dans la conduite des autres pour en parler mal, d'une cupidité excessive, opiniâtre dans ses volontés, tous ces défauts lui avoient attiré la haine de quelques grands, qui l'accusèrent auprès de l'empereur; mais ce prince, par rapport à son père, ne fit pas beaucoup d'attention aux plaintes qu'on lui faisoit de Yang-yun. Cependant Tai-tchang-lo, qu'il avoit le plus irrité, l'accusa

de tenir des diſcours ſéditieux, & fournit des preuves ſi convaincantes, que l'empereur ne put ſe diſpenſer de ſévir contre lui. En lui accordant la vie, il le priva de toutes ſes charges, & le réduiſit au rang du peuple.



Yang-yun, loin de changer de conduite, ſe livra plus que jamais à ſes plaiſirs & à ſes goûts dépravés. Comme il étoit ſans occupation, il ſe donna libre carrière, en ſe plongeant ſans aucune retenue dans la débauche la plus crapuleuſe.

Sun-hoei-tſong, un de ſes amis, lui écrivit à ce ſujet une lettre de reproches. Il lui diſoit qu'un grand qui s'étoit fait dégrader & qui avoit perdu, par ſa faute, ſon emploi, devoit vivre retiré, & prouver par une conduite plus ſage ſon repentir, en ſe privant ſur-tout pendant quelque temps de la ſociété de ſes amis. Yang-yun lui fit la réponſe ſuivante : « On m'a » mis au rang du peuple, je dois vivre à ſa manière. Un la» boureur cultive ſon champ dans les ſaiſons du froid & du » chaud ; s'il ſe donne beaucoup de mal, de retour dans ſa » maiſon, il fait tirer du vin & tuer un mouton, pour ſe diver» tir. Quand les fumées du vin commencent à lui monter à » la tête, il lève les yeux au ciel & ſe met à chanter : *Les* » *champs des montagnes du ſud ſont remplis de brouſſailles ; y ouvrir* » *des ſillons pour y ſemer des pois, ce ſeroit augmenter ſes richeſſes.* » *L'homme n'eſt ſur la terre que pour jouir des plaiſirs : faut-il atten*» *dre d'être riche ? faut-il attendre d'être élevé aux grandeurs ? La* » *joie & les plaiſirs ſont faits pour tous les états ; n'en pas jouir, c'eſt* » *être ennemi de ſoi-même* ».

De pareils ſentimens étoient peu propres à lui inſpirer le deſir de changer de conduite : il porta le déréglement à un excès ſi révoltant, qu'il fut accuſé de nouveau & livré au tribunal des crimes. On trouva parmi ſes papiers la réponſe qu'il

Avant l'Ere Chrétienne.
54.
*Han-siuen-ti.*

avoit faite à Sun-hoei-tſong ; l'empereur en fut ſi indigné, que ſans attendre le jugement du tribunal, il le condamna à avoir la tête tranchée, comme un homme incorrigible & qui fouloit aux pieds la vertu.

53. Après l'exécution de Yang-yun, les grands accusèrent Tchang-tchang, chef de la police, d'avoir eu des liaiſons intimes avec Yang-yun, & demandoient qu'il fût renvoyé. L'empereur qui connoiſſoit la vigilance de cet officier, & qui voyoit que depuis qu'il étoit en place, on n'entendoit plus parler de vols dans Tchang-ngan, préféra de conſerver un homme ſi néceſſaire à la ſûreté publique, plutôt que de donner ſatisfaction aux grands ſur leur accuſation.

Dans cet intervalle, Tchang-tchang ordonna à Siu-chun, un de ſes eſpions, de parcourir les rues de Tchang-ngan, pour examiner s'il ne s'y commettoit point de déſordre. Au lieu d'exécuter cet ordre, Siu-chun ſe retira chez lui, en diſant qu'il étoit inutile qu'il ſe donnât le moindre mouvement pour un officier qui n'avoit tout au plus que cinq jours à reſter en place. Le chef de la police, à qui on rapporta ces paroles, en fut piqué, & prit pour prétexte de le faire arrêter, ſa déſobéiſſance à ſes ordres. Ce n'étoit point un crime capital, mais Tchang-tchang fit rechercher ſi ſévérement ſa vie paſſée, qu'il parvint à trouver des griefs ſuffiſans pour le faire condamner à mort. Comme on conduiſoit le malheureux Siu-chun au ſupplice, il lui fit dire avec une inhumanité inſultante : hé bien, ce chef de police *de cinq jours*, vous attendiez-vous qu'au commencement de l'hiver, il ſeroit encore maître de votre vie ?

Un homme dans cette place ne peut manquer de ſe faire des ennemis : on l'accuſa d'avoir ſacrifié l'imprudent Siu-chun

à son ressentiment particulier. La preuve en étoit évidente, & l'empereur ne put s'y refuser : il le destitua de son emploi & le mit au rang du peuple. Tchang-tchang, sans se déconcerter, fut lui-même reporter le sceau de sa charge, & sans attendre qu'on lui signifiât sa sentence, il prit le chemin de sa patrie.

Quelques mois se furent à peine écoulés depuis son départ, que les voleurs se répandirent en foule dans la capitale & dans la province. Comme ils faisoient beaucoup de mal, l'empereur, sans consulter personne, envoya ordre à Tchang-tchang de revenir à la cour. L'accusation intentée contre lui étoit capitale ; quand sa femme & ses enfans virent arriver l'officier de l'empereur, ils le crurent perdu, & se mirent à pleurer amèrement & à se désespérer : mais lui ne put s'empêcher de rire de leur affliction, & il leur dit, pour les rassurer, que si l'empereur avoit dessein de le punir, il ne lui enverroit pas un des officiers de sa présence, mais quelqu'un du tribunal des crimes. Il partit donc avec l'envoyé. L'empereur lui fit un accueil plein de bonté & lui pardonna, en l'exhortant d'avoir plus de circonspection à l'avenir. Il le nomma gouverneur de toute la province de la cour, en lui recommandant de la purger des brigands qui l'infestoient. A peine Tchang-tchang eut-il été remis en place, que tous les voleurs disparurent, tant ils redoutoient sa vigilance & sa sévérité. Le calme & la sécurité se rétablirent aussi-tôt dans la capitale & dans la province.

Depuis quelques années sur-tout, HAN-SIUEN-TI n'employoit plus les lettrés dans le gouvernement. Il leur préféroit ceux qui avoient plus de connoissance des mœurs du peuple, s'ils l'emportoient d'ailleurs par la capacité, la droiture & la douceur. Le prince héritier au contraire favorisoit les lettrés. Il dit un jour à son père, que ses officiers étoient trop sévères,

Avant l'Ere Chrétienne. 53. *Han-siuen-ti.*

& péchoient souvent faute d'être instruits des anciennes constitutions : il ajouta que les lettrés, imbus dès leur jeunesse des maximes des anciens par la lecture des livres, lui paroissoient plus propres à gouverner que ceux dont on se servoit.

Cette conversation surprit étrangement l'empereur. Il répondit à son fils : « Notre dynastie a choisi ce qu'il y avoit » de meilleur dans les loix de ses prédécesseurs, & y a ajouté » ce qu'elle a cru nécessaire aux conjonctures présentes. C'est » par la sagesse de ses constitutions qu'elle s'est soutenue avec » éclat, & qu'elle a poussé au loin les limites de l'empire. Les » lettrés, gens ambitieux & pleins d'eux-mêmes, ne savent se » plier aux temps. Rien ne leur paroît bien dans les nouvelles » ordonnances ; entêtés du gouvernement ancien, ils sont plus » propres à causer du trouble qu'à maintenir la paix. Leur but » est de se faire un nom à quelque prix que ce soit. Je crois » qu'il est dangereux de leur confier un gouvernement comme » celui-ci. Ah ! continua-t-il en poussant un profond soupir, » je crains bien qu'en vous livrant à eux, vous ne travailliez » à perdre notre dynastie, & peut-être la couronne que je » dois vous transmettre ».

A cette époque, il arriva un courier qui apportoit la nouvelle que le *Tchen-yu* Hou-han-yé avoit dessein de venir à la cour faire hommage de ses états à l'empereur : ce *Tchen-yu* désespérant de réduire son compétiteur, avoit proposé de se soumettre à la Chine, afin d'en obtenir du secours. La plupart de ses grands désapprouvèrent ce projet, en lui représentant qu'étant nés libres, ils seroient peu propres à la soumission & à la souplesse qu'exige de ses sujets le gouvernement Chinois. « Elevés d'une manière dure, disoient-ils, notre principal » mérite consiste dans la force du corps : accoutumés à passer

53.

*Han-ſiuen-ti.*

» notre vie à cheval, les courſes à la guerre ſemblent être » notre unique élément. C'eſt par ces deux moyens que notre » réputation s'eſt établie & que nous avons donné de la con- » ſiſtance à notre nation. La ſucceſſion de nos *Tchen-yu* eſt » déterminée : l'aîné ſuccède à ſon père, & à ſon défaut, la » couronne appartient au puîné de ſes fils. Nos ancêtres rou- » giroient s'ils voyoient que nous ayons changé leurs cou- » tumes pour ſuivre celles de la Chine, & nos voiſins nous » mépriſeroient, avec juſtice, de nous être rendus ſes eſclaves. » Cet état d'humiliation n'eſt pas fait pour une nation libre; » il nous reſte aſſez de courage pour faire ſentir à nos ennemis » que nous ne les craignons pas, & pour ne pas nous avilir » en achetant au prix de notre liberté un ſecours honteux. » Savoir ſe battre & affronter la mort, eſt le partage d'un vrai » Tartare ».

52.

Le prince Tſo-y-tchi-tſé, qui inclinoit comme le *Tchen-yu* à ſe mettre ſous la protection de l'empire, leur répondit qu'il falloit ſe plier aux circonſtances : qu'autrefois ils pouvoient faire la loi; mais que dans la conjoncture préſente, étant preſſés d'un côté par un ennemi puiſſant, & ayant à craindre de l'autre que la Chine ne profitât de leurs diſſentions, pour achever de les détruire, la prudence demandoit qu'ils ſe jettaſſent entre les bras de l'empereur, parce qu'ils auroient le temps de reſpirer, & qu'ils éviteroient par-là une ruine entière. Ce ſentiment prévalut : le *Tchen-yu* s'avança vers les frontières de la Chine, & arrivé à Ou-yen-kiun (1), il dépêcha un courier à Tchang-ngan, pour donner avis de ſa marche.

L'empereur fit aſſembler tous les grands pour délibérer ſur

(1) Au nord-oueſt de Tai-tong-fou du Chen-ſi. Cette ville n'eſt plus.

Avant l'Ere Chrétienne.
52.
*Han-siuen-ti.*

la réception qu'on feroit à ce prince & sur le rang qu'on lui donneroit à la cour. Le premier ministre & les censeurs de l'empire opinèrent à ce qu'il eût rang immédiat après les princes de la famille impériale; mais Siao-ouang-tchi, grand-maître de la maison de l'empereur, dit que le *Tchen-yu* étant souverain, & de plus étranger, il devoit avoir le pas sur les princes de la famille impériale, & qu'on devoit d'ailleurs prendre garde de l'aliéner & d'éloigner ses successeurs par un cérémonial qui ne tiroit point à conséquence : enfin, qu'il falloit ménager un vassal qui venoit faire un hommage volontaire, & ne pas lui faire sentir, par trop de fierté, un joug qu'il s'imposoit lui-même. L'empereur adopta le sentiment du grand-maître de sa maison; mais il y mit la restriction qu'en lui parlant, le *Tchen-yu* se serviroit du terme de sujet.

Le courier Tartare fut renvoyé porter à son maître la réponse de l'empereur, qui fit encore partir plusieurs grands de sa cour pour l'aller recevoir sur la frontière, avec ordre de le défrayer lui & toute sa suite, & de lui rendre sur la route les mêmes honneurs qu'à lui-même.

51.

Lorsque ce roi Tartare approcha de Tchang-ngan, toutes les troupes furent au devant de lui à une journée de cette capitale. Les grands, en habits de cérémonie, vinrent l'attendre à deux lieues de la ville. L'empereur sortit hors des portes, accompagné des princes étrangers & Chinois, & suivi de tous les mandarins d'armes & de lettres rangés en haie depuis le palais : il fit ce chemin au milieu des acclamations du peuple, qui répétoit *Ouan-soui, dix mille ans ! dix mille ans de vie !* Ce cri de joie passant de bouche en bouche, annonça la présence de l'empereur, environné du plus brillant cortège.

Aussi-tôt que le roi Tartare l'apperçut, il descendit de cheval

&

& courut à ſon char. HAN-SIUEN-TI lui préſenta la main en ſigne d'amitié, & l'ayant fait remonter à cheval, ils entrèrent enſemble dans la ville. L'empereur le conduiſit au palais qu'il lui avoit fait préparer.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
51.
*Han-ſiuen-ti.*

Le lendemain à l'heure fixée pour la cérémonie de l'hommage que le *Tchen-yu* devoit rendre, deux princes de la famille impériale & pluſieurs grands, précédés par les gardes de l'empereur, furent le prendre & le conduiſirent dans une cour ſpacieuſe, où tous les princes, les grands & les officiers en habits de cérémonie, au nombre de dix mille, étoient raſſemblés & rangés en ordre. De-là il fut introduit dans la ſalle d'audience, où l'empereur étoit aſſis ſur un trône. Le *Tchen-yu* ſe mit à genoux & rendit hommage. Après cette cérémonie, l'empereur l'invita à un feſtin, où il fut placé avant les princes & les grands. Ce roi Tartare fit encore quelque ſéjour à Tchang-ngan, où il fut traité avec beaucoup de magnificence par les princes & les grands; enſuite de quoi on le reconduiſit juſqu'aux frontières, avec le même cortège & les mêmes honneurs qu'à ſon arrivée.

Cette démarche du *Tchen-yu* des *Hiong-nou* produiſit le meilleur effet ſur l'eſprit des rois du *Si-yu.* Depuis le royaume de *Ou-ſun*, juſqu'à celui de *Ngan-ſi*, la crainte avoit empêché ces Tartares d'être entièrement ſoumis à la Chine; mais l'hommage du *Tchen-yu* & la réception qu'on lui avoit faite, inſpirèrent à ces peuples la plus grande confiance. Dès ce moment ils regardèrent l'empire d'un autre œil, & ne ſe ſentirent plus d'averſion pour reconnoître ſes loix; de ſorte qu'on les vit bientôt auſſi ſoumis & auſſi zélés que les ſujets immédiats de l'empire.

HAN-SIUEN-TI, au comble de la joie de voir tous les royau-

Avant l'Ere Chrétienne.
51.
*Han-siuen-ti.*

mes, depuis Tchang-ngan jusqu'à la mer Caspienne, soumis à sa domination, & ce qui ne s'étoit point encore vu, les *Hiong-nou* vassaux de l'empire, voulut consacrer cette époque glorieuse de son règne par un monument durable. Il fit construire une salle magnifique, qu'il appella *le Pavillon du Ki-lin*, où furent placés les portraits des officiers & des ministres qui avoient travaillé à amener ces peuples à la soumission. On voyoit à la tête celui de Ho-kouang, ce fameux gouverneur de l'empire; mais parce que sa mémoire avoit été flétrie par les crimes de sa famille, on ne mit point son nom au bas de son portrait. Venoient ensuite ceux de Tchang-ngan-chi, de Han-tseng, de Tchao-tchong-koué, de Ouei-siang, de Ping-ki, de Tou-yen-nien, de Lieou-té, de Leang-kieou-ho, de Siao-ouang-tchi & de Sou-ou, au nombre de onze, tous officiers qui avoient eu de la réputation dans le ministère ou dans le commandement des armées.

L'empereur ordonna aux savans de revoir les *King* ou livres canoniques, & de déterminer les exemplaires qu'on préféreroit comme plus authentiques. Siao-ouang-tchi fut chargé de faire exécuter cet ordre. Il y eut plusieurs conférences tenues à ce sujet, où chacun donna son sentiment par écrit. L'empereur, après les avoir examinés, vit que la plupart de ces docteurs s'arrêtoient à des discussions minutieuses, & décida qu'on s'en tiendroit à l'avenir au jugement de Leang-kieou-ho sur l'*Y-king*, à celui de Hia-heou-chang sur le *Chu-king*, & au sentiment de Kou-leang-tchi sur le *Tchun-tsiou*.

50.

Tchi-tchi, compétiteur de Hou-han-yé au trône des *Hiong-nou*, envoya une ambassade à l'empereur, pour l'engager à garder la neutralité dans leur querelle; mais au moment que son ambassadeur arrivoit à la cour, il en vint un de la part de Hou-han-yé, & la différence de réception qu'on fit à ces deux

envoyés éclaira bientôt celui de Tchi-tchi, sur ce que son maître avoit à craindre de la part de la Chine. Tchi-tchi, qui en fut instruit par le retour de son ambassadeur, désespérant de l'emporter sur son rival soutenu par la Chine, abandonna la partie, & fut chercher fortune ailleurs. Il fit d'abord sonder le roi de Ou-sun, en lui offrant de réunir ses sujets aux siens, & de n'en faire qu'un seul peuple. Le roi de Ou-sun, indigné de la proposition, fit mourir son envoyé, & se mettant à la tête de sa cavalerie, il marcha contre ce *Tchen-yu*.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 50. *Han-siuen-ti.*

Tchi-tchi, offensé de son refus & de sa démarche, vint à sa rencontre & le battit; ensuite de quoi, passant sur le ventre aux troupes que les rois de Ou-kiei, de Ting-ling & de Kien-koen vouloient lui opposer, il s'établit malgré eux à Kien-koen, à près de sept mille *ly* de la résidence ordinaire du *Tchen-yu* des *Hiong-nou*. 49.

Cette même année, à la troisième lune, il parut une comète à l'étoile *Ouang-leang*, qui, passant à l'étoile *Ko-tao*, fut se perdre dans le signe de *Tsé-oué*. L'empereur mourut à la douzième lune, à l'âge de quarante-deux ans, après vingt-cinq d'un règne glorieux. HAN-SIUEN-TI étoit un prince consommé dans la science du gouvernement : dès sa jeunesse il s'étoit appliqué à l'étude des loix, & il marquoit beaucoup d'estime aux habiles gens en ce genre. On lui dut la rédaction du code dépouillé de tout ce qui pouvoit en retarder l'étude ou servir de subterfuge pour éluder de rendre une justice prompte. Il aimoit à récompenser la vertu, mais en même temps il n'épargnoit point le vice. Comme il étoit naturellement bon & pacifique, on a vu peu de règnes aussi exempts de troubles que le sien. Ce prince encouragea les arts utiles, qu'il cultivoit lui-même, & cette émulation forma d'habiles ouvriers en tous

Avant l'Ere Chrétienne. 49. *Han-siuen-ti.*

genres. Respecté & chéri de ses sujets, ses ordres étoient exécutés avec la plus grande exactitude, & personne n'eût hésité de prodiguer sa vie pour son service. Les événemens mémorables de son règne & le bien qu'il fit, le mettent au rang des plus grands princes qui aient occupé le trône de la Chine. Il eut pour successeur son fils Han-yuen-ti.

## *HAN-YUEN-TI.*

48. Après les funérailles de son père, HAN-YUEN-TI qui avoit montré beaucoup d'inclination pour les lettrés, lorsqu'il n'étoit encore que prince héritier, s'empressa de faire venir à la cour Ouang-ki & Kong-yu, qui avoient de la réputation. Ouang-ki mourut en chemin, mais Kong-yu se rendit à Tchang-ngan & fut admis dans le conseil secret.

A quelques jours de-là, l'empereur voulut l'entendre discourir sur le gouvernement, & ce lettré développa ainsi ses principes sur cette matière : « Les anciens empereurs ne levoient sur leurs sujets que le dixième du produit de leurs » terres, & les exemptoient de tout autre impôt. Alors les » peuples vivoient dans l'aisance au sein de leurs familles, & » ne songeoient qu'à jouir de leur bonheur.

» Han-kao-ti, Han-ouen-ti & Han-king-ti n'avoient dans » leur palais que dix à douze reines, en comptant l'impératrice. Les chevaux destinés à leur usage particulier n'excédoient pas le nombre de cent : aujourd'hui les gens attachés » au service de l'empereur vont à plusieurs mille, & les dépenses en ornemens & en meubles sont immenses. Il faut » plus de dix mille mesures de grain pour la seule nourriture » des chevaux.

» Han-ou-ti a le premier introduit une foule de gens inutiles » dans le palais. Il a épuisé le trésor de l'état pour entretenir » des femmes & des filles par milliers ; & en cela il s'est écarté » des sages instructions des anciens. Les intrigues, les dissen- » tions ne peuvent manquer de régner parmi tant de femmes. » Pour fournir à leur luxe, on tire la subsistance du peuple, » qui réduit à l'indigence, ne peut plus rendre les deri » devoirs à ses morts, avec la même dépense qu'il le fa » autrefois ; à peine a-t-il le moyen de les inhumer les uns » les autres, en les couvrant d'un peu de terre. Voilà l'ori » de la misère où il est plongé aujourd'hui.

» La conduite des anciens & leurs sages préceptes doiv » servir de règle à tout prince qui est sur le trône. Le Tien » vous y a élevé que pour tenir sa place à l'égard du peup » lui procurer la paix & l'abondance, & non pour jouir se » au sein des plaisirs, du fruit de ses travaux ».

L'empereur, frappé de la vérité des abus dont Kong-yu faisoit la peinture, fit une réforme considérable dans son pal & dans ses écuries : il appliqua ces dépenses superflues au so lagement du peuple & des malheureux.

L'année suivante, ce prince fit choix de plusieurs lettrés pour remplir les premiers emplois. Ssé-kao, quoiqu'étranger, fut nommé président du conseil : Siao-ouang-tchi & Tcheou-kan, qui avoient été ses maîtres, eurent ordre de se tenir toujours à ses côtés pour l'instruire par le récit des belles actions de ses prédécesseurs. 47.

Dès que Siao-ouang-tchi fut en exercice de sa charge, il proposa à l'empereur Lieou-keng-ching, de la famille impériale, son intime ami, comme le plus instruit dans la connoissance des *King* ou livres canoniques, & celui qui étoit le plus

en état de lui faire remarquer les fautes que les anciens avoient faites dans le gouvernement.

Sſé-kao, homme ſuperbe & vindicatif, étoit ennemi de Siao-ouang-tchi, & cherchoit toutes les occaſions de lui nuire. Il y avoit alors dans le palais deux eunuques nommés Hong-nou & Ché-hien, chargés de l'adminiſtration intérieure, dont ils s'acquittoient avec beaucoup de ſoin & d'intelligence. L'empereur, dans la perſuaſion que, n'ayant aucune relation au dehors, ils ſeroient exempts de partialité & fidèles dans leurs rapports, ſe ſervoit de ces deux eunuques pour faire paſſer ſes ordres à ſes officiers, & recevoir les placets qui lui étoient préſentés. Ché-hien ſur-tout s'empara ſi bien des affaires, qu'il ne ſe faiſoit plus rien que par ſon canal. C'étoit un homme adroit & ſouple, d'un eſprit pénétrant & délié, qui ſut, en peu de temps, ſe mettre au fait des affaires les plus difficiles, de manière qu'il gagna entièrement la confiance de l'empereur. Il ſavoit ſi habilement le ménager, qu'il faiſoit toujours pencher la balance pour le parti qu'il favoriſoit. Le crédit où cet eunuque étoit auprès de ſon maître, lui donnoit tant d'autorité, que les grands lui faiſoient la cour & le craignoient.

Sſé-kao qui ſentit combien il lui ſeroit utile pour perdre Siao-ouang-tchi, rechercha ſon amitié en le comblant de préſens. Cependant il auroit eu peine à venir à bout de ſon deſſein, ſi Siao-ouang-tchi n'en eût fourni lui-même l'occaſion, en ſe mettant mal dans l'eſprit de Ché-hien.

Siao-ouang-tchi, & les grands attachés auprès de la perſonne de l'empereur, ſouffroient impatiemment que toutes les affaires paſſaſſent par les mains de deux eunuques, à qui la cupidité & l'avarice faiſoient commettre les injuſtices les plus criantes. Ces grands officiers repréſentèrent à l'empereur, que les déci-

Avant l'Ere Chrétienne. 47. *Han-yuen-ti.*

ſions du conſeil impérial étant comme la ſource de la ſageſſe & de l'harmonie du gouvernement, on ne devoit confier les affaires qui avoient trait à l'adminiſtration, qu'à des gens d'une probité reconnue, d'un zèle & d'un déſintéreſſement à l'épreuve, & dont la droiture étoit un garant de leur amour pour le bien public. Que ſi l'empereur Han-ou-ti s'étoit ſervi d'eunuques, c'eſt qu'il aimoit les plaiſirs & la bonne chère, & qu'anciennement ces ſortes de gens n'étoient point admis dans le palais. Ils finiſſoient par dire que, ſi l'empereur étoit jaloux que la juſtice fût rendue exactement, le bien de l'état exigeoit qu'il éloignât des affaires cette eſpèce d'hommes incapables de les bien gérer.

Sſé-kao inſtruit par ſes eſpions que ce placet avoit été préſenté par Siao-ouang-tchi, quoiqu'ils l'euſſent fait dans le plus grand ſecret, en avertit les deux eunuques, qui jurèrent la perte de cet officier, de Tcheou-chan & de Lieou-keng-ching, que Sſé-kao leur nomma comme les principaux auteurs du mémoire donné contre eux. Ces eunuques & le préſident du conſeil, animés à la perte de ces trois lettrés, concertèrent enſemble de les accuſer auprès de l'empereur, de chercher à éloigner des premiers emplois ceux en qui le prince avoit confiance, pour les faire donner à leurs parens & à leurs créatures, afin de ſe rendre maîtres du gouvernement. Ils dreſsèrent en conſéquence un placet, où ces chefs d'accuſation étoient préſentés ſous les couleurs les plus fortes, en faiſant enviſager au prince les ſuites dangereuſes de l'ambition de ces lettrés; ils lui conſeilloient, pour prévenir leurs deſſeins, de les faire arrêter & de les livrer au tribunal des crimes.

Cette accuſation ainſi concertée, les eunuques épièrent le moment favorable de préſenter leur mémoire. L'empereur,

Avant l'Ère Chrétienne.
47.
*Han-yuen-ti.*

après l'avoir lu, leur dit : « Siao-ouang-tchi a été mon maître ; » je lui dois les connoiſſances que j'ai acquiſes, & pour prix de » ſon zèle je le livrerois au tribunal des crimes »!

Ché-hien, voyant l'empereur héſiter, répondit : « La vie de » vos peuples & la tranquillité de vos états doivent l'emporter » ſur la reconnoiſſance que vous devez à votre précepteur ; » d'ailleurs ſon crime n'eſt point grave, on ne l'accuſe que » de quelques paroles indiſcrettes, dont il lui ſera facile de ſe » juſtifier : mais, pour le maintien des loix & du bon ordre, » vous ne pouvez vous diſpenſer de le mettre entre les mains » du tribunal ; c'eſt un acte de juſtice que vous devez à la ma- » jeſté du trône, afin de rendre vos ſujets plus circonſpects dans » leurs diſcours ». L'empereur, qui n'avoit aucun ſoupçon de la méchanceté des ennemis de ſon précepteur, eut la foibleſſe de donner l'ordre de l'arrêter. Cet officier irréprochable, ſenſible à l'affront qu'on vouloit lui faire, en voyant arriver ceux qui étoient chargés de le prendre, s'écria : « J'ai toujours mar- » ché dans le chemin de l'honneur : grand général de l'em- » pire, premier miniſtre, inſtituteur du prince, j'ai ſervi l'état » en ſoldat, & mon maître en ſujet fidèle. A l'âge de plus de » ſoixante ans, courbé par les travaux & les fatigues, on me » prépare des fers, & une mort infâme va flétrir ma vieilleſſe ! » Non : quiconque a vêcu ſans reproche, doit mourir de » même ». A ces mots il prend du poiſon, & ce malheureux, mais reſpectable vieillard, termina ainſi une carrière qui eût dû avoir une fin moins funeſte.

L'empereur fut inconſolable de ſa perte & ſe reprochoit de l'avoir cauſée. Il reçut durement les eunuques qui l'avoient ſollicité de donner l'ordre de l'arrêter : ces deux hommes mépriſables, ſe croyant perdus, ſe jettèrent à ſes genoux en ôtant leurs

leurs bonnets, & implorèrent le pardon d'une faute, disoient-ils, involontaire : le temps adoucit cependant le chagrin du prince ; il composa un éloge de son précepteur, qui fut gravé sur son tombeau, & il lui fit faire des obséques magnifiques. Hong-kong, un de ses accusateurs, mourut peu de temps après.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 47. *Han-yuen-ti.*

Cette même année on sentit, à deux reprises, de violens tremblemens de terre au pays de Long-si. Ces secousses répétées firent écrouler plusieurs maisons, sous les ruines desquelles un grand nombre de personnes furent ensévelies.

Sous le règne de Han-ou-ti, les *Yuei* s'étoient soumis à la domination de la Chine, & les peuples des îles Tchou-ngai & Tan-eulh, dans la mer du midi, avoient suivi leur exemple. Cette année, ces insulaires secouèrent le joug. A la première nouvelle de leur révolte, l'empereur voulut envoyer des troupes pour les faire rentrer dans l'obéissance ; cependant avant que de faire cette démarche, il crut devoir consulter les grands, & tint à ce sujet un conseil extraordinaire, dans lequel Kia-kiuen-tchi parla de la sorte. 46.

« Du temps des sages empereurs Yao, Chun & Yu, quoique » leurs états ne s'étendissent à l'est que jusqu'à la mer, & fussent » bornés à l'ouest par Leou-cha ou le Cha-mo, que les Tartares » appellent *Cobi*, cependant les préceptes qu'ils avoient donnés » sur le gouvernement s'étoient répandus par-tout. S'il se ren- » controit des peuples qui ne voulussent pas les recevoir, loin » de les y contraindre, ils les abandonnoient à leurs volontés, » & ne prodiguoient pas le sang de leurs sujets pour dompter » des hommes indociles. Nous devons, dans la conjoncture » présente, imiter leur conduite, & laisser ces barbares vivre » à leur manière, puisqu'il est impossible de les policer & de

Avant l'Ere Chrétienne. 46. *Han-yuen-ti.*

» leur inſpirer aucun ſentiment de ſoumiſſion & de fidélité ». La plupart des grands furent de cet avis, ce qui détermina l'empereur à ſe déſiſter du deſſein qu'il avoit formé de mettre ces peuples à la raiſon par la voie des armes.

Cette même année, troiſième du règne de HAN-YUEN-TI, il y eut une ſécheresse ſi grande, qu'elle détruiſit toutes les moiſſons.

44. La cinquième année, à la quatrième lune, il parut une comète à l'étoile *Sen*.

Le Tartare Tchi-tchi qui auroit bien voulu détacher la Chine des intérêts de Hou-han-yé ſon concurrent, à qui il avoit été contraint de céder le trône des *Hiong-nou*, cherchoit à lui nuire auprès de Kiang-nai-chi, envoyé de l'empereur dans ces cantons. Il maltraita cependant de paroles cet envoyé; mais ſentant la faute qu'il avoit faite, il dépêcha un courier à Tchang-ngan pour redemander ſon fils qui y étoit en ôtage, dans la crainte qu'on ne ſe vengeât ſur lui de l'inſulte qu'il avoit faite à l'envoyé Chinois. Le conſeil de l'empereur étant d'avis de rendre cet ôtage, Kou-ki fut chargé de le reconduire juſqu'aux frontières ſeulement; mais Kou-ki eut l'imprudence d'aller plus loin & de vouloir le remettre entre les mains de ſon père, qui voyant ſon fils hors du pouvoir des Chinois, eut la perfidie & la cruauté de faire mourir ſon conducteur.

A cette époque, le roi de Kang-kiu, qui étoit en guerre avec celui de Ou-ſun, & avoit toujours eu du déſavantage, fit ſolliciter Tchi-tchi de ſe joindre à lui. Ce Tartare, qui étoit auſſi mécontent du roi de Ou-ſun, accepta la ligue contre leur ennemi commun, & ſe mit en marche par la route de l'oueſt, dans la plus grande rigueur de l'hiver. Le froid fit périr en chemin plus de trois mille de ſes gens. Cependant il arriva

auprès du roi de Kang-kiu, qui, pour lui marquer plus d'estime, lui donna sa fille en mariage.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 44. *Han-yuen-ti.*

Avec ce renfort, le roi de Kang-kiu se crut en état de faire la loi à ses voisins. Tchi-tchi, à la tête de ses troupes & d'une partie de celles de Kang-kiu, fut chercher le roi de Ou-sun, avec lequel il en vint plusieurs fois aux mains. Ce monarque craignant de ne pouvoir lui résister long-temps, ruina, à l'ouest, plus de cinq mille *ly* d'étendue de terrein, & se retira du côté de l'est avec ses sujets; de sorte que quand Tchi-tchi arriva à Tchi-kou-tching, il trouva cette ville détruite de fond en comble & tout le pays dévasté.

43.

Quoique l'empereur HAN-YUEN-TI n'eût pas une grande étendue de génie, il avoit cependant beaucoup d'estime pour les lettrés : docile à leurs conseils, rarement il osoit les contrecarrer. A la huitième lune, se disposant à aller dans la salle de ses *ancêtres* y faire les cérémonies d'usage, il voulut s'y rendre par eau : les lettrés le désapprouvèrent. A peine fut-il dans son char pour gagner la barque qui devoit le transporter, que Sié-kouang se présenta devant lui, & jettant son bonnet par terre, il lui dit qu'il étoit contre l'usage qu'un empereur s'embarquât pour aller honorer ses ancêtres, & qu'il falloit absolument qu'il passât sur le pont. Ce lettré empêchoit le char d'avancer, ayant saisi les rênes des chevaux : l'empereur lui dit de ramasser son bonnet & de se couvrir; mais Sié-kouang s'obstina à ne pas vouloir le remettre qu'il ne lui eût promis de ne pas s'embarquer. Il le menaça même, s'il le refusoit, de se couper le col à ses yeux, & d'arroser de son sang les roues de son char, afin que s'il y remontoit, au sortir de la barque, pour entrer dans la cour de la salle de ses *ancêtres*, il eût à se reprocher d'avoir été cause, par son obstination, de la mort

Avant l'Ere Chrétienne. 43. *Han-yuen-ti.*

d'un de ses sujets, que son zèle pour l'empêcher d'exposer sa personne, avoit réduit au désespoir.

Tchang-mong, qui accompagnoit l'empereur, appuya le conseil de Sié-kouang, en représentant qu'un prince sur le trône devoit suivre le parti le plus sage & éviter de s'exposer sans nécessité. Il ajouta qu'il y avoit du danger à se mettre dans une barque à la merci de l'eau, & qu'il valoit mieux passer en sûreté sur un pont. L'empereur y consentit & ne parla plus de s'embarquer.

Depuis la mort funeste de Siao-ouang-tchi, l'eunuque Ché-hien & tous ceux de sa cabale étoient continuellement agités par la crainte. L'empereur leur avoit marqué son ressentiment dans plusieurs occasions : ils savoient d'ailleurs que Lieou-keng-ching & ses amis étoient animés du desir de se venger. En effet, après avoir laissé écouler quelque temps, Lieou-keng-ching présenta contre eux le placet suivant.

« L'empereur Chun exhortoit souvent ses mandarins à vivre » dans la paix & l'union : il les engageoit encore à avoir » de l'indulgence les uns pour les autres. Si cette harmonie » régnoit aujourd'hui parmi les grands, elle se communique» roit comme autrefois au peuple.

» Lorsque Ouen-ouang commença à réformer les abus, ses » officiers le secondèrent par leur zèle pour le bien & leur » soumission à ses ordres. Sa vertu influa tellement sur tous » les esprits, qu'on vit disparoître les querelles & les procès.

» Ou-ouang en marchant sur les traces de son père, se fit » aimer des grands, & tous s'empressèrent à le reconnoître & » à le servir comme leur maître. Sous les règnes de Yeou-» ouang & de Li-ouang, les dissentions des grands mirent l'em-» pire à deux doigts de sa perte. La tranquillité & la force de » vos états dépendent de ceux que vous avez chargés de l'ad-

» ministration. S'ils ont de la droiture, s'ils aiment à remplir » leur devoir, ils sont comme les colonnes de l'empire, & la » source du bonheur du peuple; mais si au contraire les passions ou l'intérêt personnel les dominent, on ne doit s'attendre qu'à voir des troubles & des désordres.

» Quand le prince qui règne, timide comme le renard, ne » sait point prendre un parti ni gouverner, alors les gens » adroits & fourbes se présentent en foule pour le servir, & » ils le conduisent à sa perte en lui faisant faire des fautes à » chaque pas : lui-même, par son peu de discernement, est » l'auteur de sa ruine, & son irrésolution, funeste à l'état, met » le peuple à la merci de gens avides ou inhumains qui le » vexent & l'oppriment.

» La vertu & le vice ne sauroient habiter ensemble, & le » sage ne peut vivre avec l'insensé. Si les insensés ont l'oreille » du prince & tiennent les rênes du gouvernement, alors les » sages sont contrains de s'éloigner. On lit dans l'*Y-king, que* » *lorsque la loi de l'insensé s'élève, celle du sage est forcée de se taire,* » *& le désordre se glisse dans le gouvernement; mais que si le sage pré-* » *vaut, l'insensé est confondu & la paix règne.*

» Si Votre Majesté veut connoître la véritable situation de » son peuple, il faut qu'elle commence par éloigner d'auprès » de sa personne, ceux dont la conduite est suspecte, & qu'elle » n'y admette que des gens droits & sincères, qui aient la vertu » en recommandation & qui la pratiquent : alors le peuple, » ne craignant plus les détours de la fourberie ni les vexations » de l'injustice, vivra tranquille au sein de la paix & de la sou- » mission. Voilà le vrai moyen de ressembler aux empereurs » Yao & Chun, & de régner comme eux avec gloire, en ren- » dant le peuple heureux ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 43. *Han-yuen-ti.*

L'eunuque Ché-hien & ses partisans sentirent que Lieou-keng-ching les avoit attaqués indirectement dans son placet : leur haine contre lui s'accrut encore, en voyant que l'empereur destituoit de leurs emplois Tchu-kouo-fong & Tchang-mong, & les reléguoit dans les provinces, pour y servir sous les gouverneurs en qualité d'officiers subalternes. L'eunuque n'osa cependant se venger sur Lieou-keng-ching de la disgrace de ses créatures, parce qu'il savoit qu'il étoit aimé de l'empereur; mais il fit retomber son ressentiment sur ses amis.

Yang-hing ayant demandé à Kia-kiun-tchi, ami intime de Lieou-keng-ching, de le protéger pour lui obtenir de l'emploi, celui-ci lui dit, que le seul moyen de parvenir étoit de s'adresser à l'eunuque Ché-hien. Cet eunuque promit tout à Yang-hing, qui, au comble de la joie, fut prier Kia-kiun-tchi de lui dresser un placet. Ce dernier ne fit aucune difficulté de rendre ce service à un homme pour lequel il s'intéressoit vivement. Yang-hing remit à l'eunuque le placet accompagné de présens.

Charmé d'avoir en main l'occasion de se venger, Ché-hien porta le placet & les présens à l'empereur, en lui disant, que Kia-kiun-tchi employoit l'intrigue & la séduction pour élever aux charges ses amis, & qu'il avoit cherché à le corrompre lui-même par des présens, afin qu'il s'employât pour eux. L'empereur voyant la preuve de cette accusation dans le placet écrit de la main de Kia-kiun-tchi, & les présens que Yang-hing avoit faits à l'eunuque, donna ordre de les arrêter tous deux, & de les livrer au tribunal des crimes. Kia-kiun-tchi subit la mort par les menées de Ché-hien, & Yang-hing fut condamné à l'exil.

42. Le premier jour de la troisième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Avant l'Ere Chrétienne. 42. *Han-yuen-ti.*

Les *Kiang* de Long-si (1) se révoltèrent dans le même temps. L'empereur assembla son conseil, pour aviser aux moyens d'arrêter les progrès de cette révolte. Le premier ministre Ouei-hiuen-tching & la plupart des membres du conseil gardoient un silence morne : instruits que depuis quelques années les récoltes avoient manqué, ils craignoient que d'autres peuples, sujets de l'empire, ne suivissent l'exemple des *Kiang*, & ils n'osoient s'en expliquer. L'empereur jugea par leur silence que le mal étoit plus grand qu'on ne le lui avoit fait. Le général Fong-fong-chi, indigné de ce que personne n'avoit la fermeté de parler, prit la parole & dit, que ce n'étoit point par l'inaction & la perplexité qu'on apporteroit remède au mal présent. Il ajouta que son avis étoit d'employer la force pour faire rentrer les peuples de Long-si dans le devoir, afin d'en imposer à leurs voisins; parce que si l'on attendoit plus long-temps, tous ces petits royaumes, nouvellement soumis, ne manqueroient pas de se réunir, & que d'une affaire peu importante dans son principe, il en pourroit résulter une guerre de conséquence. Ce général offrit même de se charger de cette expédition.

L'empereur, que le silence de son premier ministre & des grands avoit mis dans l'inquiétude, accepta sans hésiter l'offre du général Fong-fong-chi, en lui demandant seulement combien il lui falloit de troupes pour réussir. Il répondit qu'il lui en faudroit soixante mille, si les révoltés, qu'on disoit au nombre de trente mille, étoient bien pourvus de munitions de guerre & de bouche; mais que les croyant mal armés, quarante mille lui suffiroient, pourvu qu'on eût soin de lui fournir les vivres nécessaires. Le premier ministre trouva que ce nom-

(1) Sur les frontières occidentales du Chen-si.

Avant l'Ere Chrétienne. 42. *Han-yuen-ti.*

bre étoit trop considérable, sur-tout aux approches de la moisson, que l'on n'avoit pas assez de vivres pour une si grande armée. Il dit que dix mille hommes suffisoient pour contenir les rebelles jusqu'après la moisson. Le général insista sur sa première demande, en représentant que cette poignée de monde seroit plus capable d'augmenter l'audace des révoltés, que de leur en imposer, & qu'il y avoit encore à craindre qu'en leur montrant trop de foiblesse, les royaumes voisins ne profitassent de l'occasion pour se révolter & se joindre à eux; que si on ne pouvoit pas lui donner le monde qu'il demandoit, il valoit mieux différer, que d'exposer la réputation des troupes de l'empire à recevoir un échec : enfin qu'en terminant promptement cette guerre avec quarante mille hommes, il en coûteroit beaucoup moins, que de la traîner en longueur avec dix mille. L'empereur, persuadé par les raisons de Fong-fong-chi, lui accorda trente mille hommes, avec lesquels il se mit en marche.

Arrivé dans le pays de Long-si, ce général forma trois divisions, dont une, commandée par un de ses lieutenans, fut chercher les rebelles; mais cet officier fut si complétement battu, qu'il perdit presque tout son monde. Fong-fong-chi dépêcha un courier à Tchang-ngan, pour demander un secours de trente à quarante mille hommes, parce que les rebelles étoient plus en forces qu'il ne l'avoit cru. L'empereur lui en envoya plus de soixante mille, & avec ce renfort il marcha aux ennemis, qu'il poussa au-delà des limites de l'empire, après leur avoir tué plusieurs mille des leurs. Cette victoire rétablit le calme dans ces contrées, & retint les peuples voisins dans la soumission. Les rebelles entièrement dissipés, Fong-fong-chi laissa quelques troupes dans ces quartiers, & reprit, avec le reste de son armée,

le

le chemin de la cour, où il fut accueilli & libéralement récompensé. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

L'année suivante, à la troisième lune, l'empereur créa Lieou-kang, un de ses fils, *Ouang* ou prince de Tsi-yang (1). 41. *Han-yuen-ti.*

A la onzième lune de cette même année, il y eut un tremblement de terre, accompagné de pluies si abondantes, qu'elles firent déborder les rivières d'une manière extraordinaire.

Le trente de la sixième lune de l'an 40, il y eut une éclipse de soleil. 40.

Sous le règne de Han-ou-ti, le Hoang-ho ayant rompu sa digue à Siuen-fang (2), avoit pris son cours vers le nord, où s'étant divisé en deux branches, il avoit formé la rivière Tun-chi-ho (3), qui alloit se jetter au nord dans la mer. Ce fleuve s'étant débordé cette année, vint confondre ses eaux avec celles du Tun-chi-ho & s'emparer de son lit. 39.

Au commencement de l'année suivante, il tomba du ciel, dans le territoire de Leang (4), des pierres de la grosseur d'une noix. 38.

L'ascendant que l'eunuque Ché-hien prenoit sur l'esprit de l'empereur, augmentoit de jour en jour : il se rendoit de plus en plus redoutable à tous ceux qui avoient part au gouvernement, & il étoit dangereux de se plaindre de sa tyrannie. Les placets ne parvenoient plus à l'empereur : ceux qui avoient trouvé moyen de lui en présenter contre ce favori, avoient 37.

---

(1) Il étoit à cinquante *ly* au sud-ouest de Tsao-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

(2) A vingt-cinq *ly* au sud-ouest de Cai-tcheou de Tai-ming-fou dans le Pé-tché-li.

(3) A deux *ly* à l'ouest de Koan-tao-hien de Tong-tchang-fou du Chan-tong.

(4) Tsi-tcheou de Koué-té-fou du Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 37. *Han-yuen-ti.*

payé cette démarche par la perte de leurs biens ou de leurs emplois, & même de leur vie.

Ces exemples funestes ne ralentissoient cependant pas le zèle des gens bien intentionnés pour le bien public. L'empereur se trouvant un jour seul avec King-fang, se plaignoit des maux qui affligeoient l'empire, & sur-tout de la disette qui étoit presque générale. King-fang lui demanda pourquoi sous les règnes de Yeou-ouang & de Li-ouang, de la dynastie des *Tcheou*, l'état étoit si mal gouverné. L'empereur lui répondit, que ces deux princes n'ayant aucunes lumières, avoient abandonné l'administration à des gens sans vertu & sans talens, qui bouleversoient toutes les règles & les constitutions. King-fang profita de cette réponse, pour lui demander s'il croyoit que l'empire fût actuellement gouverné avec sagesse; & sur ce que l'empereur avoua qu'il y appercevoit beaucoup de désordres, & que s'il en connoissoit la cause il y apporteroit du remède, King-fang lui fit sentir adroitement que ces abus provenoient de la trop grande confiance qu'il accordoit à ceux qui décidoient dans le palais de toutes les affaires; il ajouta qu'avec cette autorité excessive & illimitée, ils déplaçoient ceux qui étoient capables de remplir les charges, pour y mettre leurs créatures, & que par ce moyen ils ouvroient la porte aux vexations & aux injustices, ce qui étoit la véritable cause de la mauvaise administration, dont le vice étoit si évident & si sensible. Quoique King-fang n'inculpât point nommément l'eunuque Ché-hien, l'empereur vit bien qu'il vouloit parler de son favori, & de peur qu'il ne l'accusât, il rompit cette conversation & congédia King-fang.

Ces vérités, que King-fang venoit de lui faire toucher au doigt, mirent l'empereur dans une grande perplexité. D'un

côté, il voyoit le mal que faisoit Ché-hien, & de l'autre il sentoit le besoin qu'il avoit d'un homme aussi versé & aussi expéditif que lui dans les affaires. La crainte de ne pouvoir pas le remplacer & de se trouver surchargé de soins qui l'effrayoient, le décida à le conserver. Cependant afin que la présence de King-fang ne lui fût pas un reproche continuel de sa foiblesse, il le nomma gouverneur de Ouei-kiun (1), sous prétexte de le récompenser de son zèle & de ses services.

King-fang ne prit point le change sur son éloignement de la cour : cependant il remercia son maître de la faveur qu'il lui faisoit ; & lorsqu'il fut prendre congé de lui, il lui demanda la permission de lui adresser directement ses placets tout cachetés. L'empereur la lui accorda ; mais faisant ensuite réflexion qu'il s'en serviroit pour le solliciter de se défaire de son favori, il la rétracta, même avant son départ pour Ouei-kiun. King-fang sentit qu'il étoit perdu, & le dit même à l'empereur dans un placet secret qu'il lui présenta en partant.

L'eunuque Ché-hien instruit de ce qu'il avoit fait contre lui, jura sa perte & celle de Tchang-fou, oncle du prince de Hoai-yang-kien & beau-père de King-fang. Tchang-fou en reconnoissance de ce que King-fang avoit pris la peine d'instruire son fils, lui avoit donné sa fille en mariage. Le nouveau gouverneur rencontrant son beau-père, lui raconta ce qui venoit de se passer entre l'empereur & lui. Ché-hien qui avoit des espions par-tout, saisit cette rencontre fortuite pour les accuser tous les deux d'avoir complotté contre l'état, & d'avoir parlé de l'empereur avec mépris. Ce prince qui avoit été choqué de la comparaison que King-fang avoit faite de son règne avec

(1) Tchang-té-fou du Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 37. Han-yuen-ti.

ceux de Yeou-ouang & de Li-ouang, ajouta aiſément foi à l'accuſation de l'eunuque. Le gendre & le beau-père furent livrés au tribunal des crimes, & peu de jours après ils eurent la tête tranchée & leur famille fut envoyée en exil.

Le dernier mois de cette même année, on reſſentit les ſecouſſes d'un violent tremblement de terre.

36. Depuis que Tchi-tchi avoit uni ſes forces à celles du roi de Kang-kiu, profitant de la foibleſſe de ce monarque, il s'étoit rendu maître dans ſes propres états : ce Tartare ſe fit même craindre de ſes voiſins, qu'il contraignit à lui payer des tributs & à lui fournir des ouvriers pour bâtir une ville.

L'empereur avoit envoyé juſqu'à trois fois demander au roi de Kang-kiu la cauſe de la mort de Kou-ki ſon envoyé, ſans en avoir pu obtenir de réponſe ſatisfaiſante. Tchi-tchi reçut mal celui qui étoit encore chargé de cette commiſſion : il maltraita même cet envoyé, afin de marquer par cette inſulte qu'il ſe regardoit comme indépendant de la Chine.

L'empire avoit alors ſur ſes frontières les deux généraux Tchin-tang & Kan-yen-cheou, tous deux pleins de bravoure & de capacité : Tchin-tang ſur-tout ne cherchoit que l'occaſion de ſe ſignaler par quelque action d'éclat. Il propoſa à Kan-yen-cheou d'aller attaquer Tchi-tchi avec les troupes réunies de Ou-ſun & des royaumes voiſins, afin de ne pas lui donner le temps de s'agrandir & de ſe fortifier dans la nouvelle ville qu'il faiſoit bâtir ; parce que ſi on le laiſſoit devenir trop puiſſant, il ne manqueroit pas d'envahir tous les petits royaumes tributaires du *Si-yu*, qui avoient appartenus autrefois aux *Hiong-nou*, dont il ſe prétendoit encore le *Tchen-yu*, puiſqu'il en prenoit le titre. Le général Chinois ajouta qu'étant chargés, lui & ſon collègue, de veiller à la conſervation de ces nouvelles

conquêtes de l'empire, leur devoir étoit de s'opposer aux progrès de Tchi-tchi, & de terminer, dans une matinée, une guerre que peut-être bien des années auroient de la peine à voir finir, si on laissoit ce Tartare pousser impunément ses entreprises sur les royaumes de Ou-sun & de Ta-ouan.

Quoique cette expédition lui parût nécessaire, cependant Kan-yen-cheou ne voulut point consentir à la proposition de son collègue, sans en avoir l'ordre de l'empereur. Tchin-tang insista, en lui représentant que ces lenteurs les exposeroient à manquer leur coup; que le conseil du prince étant composé de gens irrésolus, qui perdoient le temps à délibérer, & qui n'étoient pas à portée de juger comme eux des opérations qu'il étoit à propos de faire ni d'en saisir le moment, il n'y avoit pas à balancer de marcher contre un ennemi que le temps ne pouvoit que rendre plus redoutable. Sans attendre la réponse de Kan-yen-cheou, Tchin-tang le quitta, & supposant un ordre de l'empereur, il fit dire aux troupes qu'ils commandoient l'un & l'autre, & à celles des royaumes tributaires, de s'assembler au rendez-vous qu'il leur assignoit.

Kan-yen-cheou informé de cette démarche, quoique malade, se lèva de son lit saisi de crainte, & fut trouver Tchin-tang pour l'obliger à révoquer cet ordre. Comme il vouloit l'exiger avec un ton d'autorité, Tchin-tang mit la main sur son sabre, & lui dit que les troupes étant déja assemblées, il n'étoit plus temps de les renvoyer. Kan-yen-cheou, voyant qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, partit avec son collègue, & dépêcha à l'empereur un courier pour le prévenir que, sur un ordre supposé, il avoit assemblé plus de quarante mille hommes, afin de punir l'insolence de Tchi-tchi.

Après avoir joint leur armée, ces deux généraux furent

Avant l'Ere Chrétienne. 36. *Han-yuen-ti.*

camper à cinquante *ly* de la nouvelle ville du prince Tartare, qui, étonné de leur approche, leur envoya demander pourquoi ils venoient à main-armée, tandis qu'il étoit en paix avec l'empire. Les généraux Chinois lui répondirent qu'ils avoient ordre de marcher contre lui, parce qu'on se plaignoit qu'il opprimoit le royaume de Kang-kiu, qui étoit sous la protection de la Chine, & que s'il doutoit de cet ordre, il en pouvoit voir lui-même le contenu, qui étoit conçu en ces termes :

« Tchi-tchi, par un orgueil insupportable, au mépris de » mes ordres, s'est fait un parti pour se rendre indépendant, » & inquiéter les peuples du royaume de Kang-kiu ; j'ordonne » à mes généraux Kan-yen-cheou & Tchin-tang de marcher » contre lui, & de le punir de sa témérité ». Les deux généraux ajoutèrent à l'envoyé de Tchi-tchi, que pour ne pas jetter l'épouvante, ils ne s'étoient pas approchés plus près de la ville, & qu'ils attendoient la réponse de son maître.

Tchi-tchi, irrité de cet ordre, dissimula cependant, parce qu'il ne se sentoit pas en forces pour éclater. Il prit le parti de négocier un accommodement ; mais comme il traînoit en longueur, les généraux Chinois firent approcher leurs troupes pendant la nuit, & investirent la ville. Ils avoient fait un grand amas de bois, auquel ils mirent le feu, de sorte que la violence du vent poussant la flamme du côté de la ville, l'embrasement se communiqua aux maisons par plusieurs endroits ; alors, profitant du désordre, les Chinois forcèrent la place par une attaque vigoureuse, où Tchi-tchi, se défendant en héros, reçut plu-
35. sieurs blessures, dont il mourut peu de temps après. Les généraux Chinois dépêchèrent un courier, qui porta sa tête à Tchang-ngan, avec un détail circonstancié de leur expédition.

Ensuite dequoi ils licencièrent leurs troupes, qu'ils renvoyèrent dans leurs garnisons.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

35.

*Han-yuen-ti.*

L'an 34, le trentième jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

34.

La mort de Tchi-tchi, que le *Tchen-yu* Hou-han-yé traitoit de sujet rebelle, le délivra d'un ennemi qui auroit pu lui susciter de nouveaux embarras; mais l'expédition des généraux Chinois lui inspira tant de crainte, qu'il partit sur le champ pour la cour, afin de renouveller son hommage. L'empereur le reçut avec autant d'égards que la première fois. Cet accueil engagea le *Tchen-yu* à demander une princesse en mariage, qu'on lui accorda d'autant plus volontiers, qu'on avoit autant d'envie que lui d'entretenir la paix, & d'éviter tout ce qui pouvoit tendre à renouveller entre les deux nations les anciennes guerres qu'on n'étoit pas en état de soutenir.

33.

La relation de l'expédition contre Tchi-tchi étant parvenue à la cour, l'empereur envoya ordre à ses deux généraux de venir recevoir la récompense du service important qu'ils avoient rendu à l'état. Mais les choses changèrent à leur arrivée.

L'eunuque Ché-hien, piqué de ce que Kan-yen-cheou avoit refusé d'épouser sa sœur, cabala contre eux, & fit entrer Kouang-heng dans son ressentiment. Ils représentèrent que ces officiers ayant supposé un ordre pour assembler les troupes, méritoient d'être punis, loin d'être récompensés, parce que ce seroit en exciter d'autres à se permettre la même liberté & à contrefaire les ordres de l'empereur, qui de tout temps ont été sacrés. Ils dirent encore, que toute la grace qu'on pouvoit leur faire, étoit de leur accorder la vie & le pardon d'un crime qu'ils devoient payer de leur tête.

L'empereur se vit arrêté par cette opposition, à laquelle il

Avant l'Ere Chrétienne. 33. *Han-yuen-ti.*

s'étoit peu attendu, n'ayant considéré la démarche de ses généraux que du côté de l'avantage qui en étoit résulté. Tandis qu'il flottoit irrésolu sur le parti qu'il prendroit à leur égard, Lieou-hiang, de la famille impériale, qui n'aimoit pas l'eunuque, présenta, en faveur des généraux, un placet conçu en ces termes:

« Sous le règne de Han-ou-ti, le général Li-kouang-li, après » avoir perdu une armée de plus de cinquante mille hommes, » composée des meilleures troupes de l'empire, après avoir » presque épuisé le trésor de l'état, pour une expédition qui » coûta des sommes immenses, ramena une trentaine de che- » vaux qu'il avoit enlevés aux Tartares dans leurs pâturages: » cependant on mit ce général presque au-dessus des Ouen- » ouang & de Ou-ouang, & il fut récompensé d'une manière » distinguée & plus qu'il ne le méritoit.

» Aujourd'hui les royaumes du *Si-yu* qui se sont mis sous » notre protection, sont menacés de subir le joug du Tartare » Tchi-tchi, contre lequel nous avions d'ailleurs les plus grands » griefs, puisqu'il avoit fait mourir un de nos envoyés, & » maltraité ceux qui lui en demandoient satisfaction; nos deux » généraux sans qu'il en coûte presque rien à l'état, arrêtent » son ambition, le punissent de sa perfidie, nous envoient sa » tête, mettent par-là le *Si-yu* à l'abri de ses entreprises, y » rétablissent la paix & nous en conservent les royaumes dans » la soumission, & ce service ne paroît pas assez important » pour mériter une récompense? Hé qu'avoit donc fait Li- » kouang-li en comparaison de cette belle, de cette utile » action? Il est de la justice de Votre Majesté de donner à » Kan-yen-cheou & à Tchin-tang le prix de leurs services. » C'est un encouragement qu'elle doit au zèle & à la bra- » voure de ceux qui comme eux n'attendent que l'occasion » d'augmenter

» d'augmenter la réputation de vos armes, & de faire respec- » ter le nom & la puissance de Votre Majesté ».

Avant l'Ere Chrétienne.

33.

*Han-yuen-ti.*

L'empereur charmé de trouver une ouverture pour sortir de la perplexité où l'avoit mis l'opposition de l'eunuque Ché-hien, envoya, sans le consulter, ordre aux grands de déterminer la récompense qu'on accorderoit aux deux généraux : ils décidèrent que Kan-yen-cheou seroit fait *Heou* ou prince du troisième ordre, & qu'on lui donneroit pour domaine la ville de Y-tching (1); & que Tchin-tang seroit élevé à la même dignité dans la province de la cour. Peu de temps après leur avoir accordé cette faveur, HAN-YUEN-TI mourut la seizième année de son règne & la quarante-deuxième de son âge. C'étoit un prince dont l'ame naturellement grande & libérale ne s'étoit cependant pas développée, parce qu'elle étoit resserrée par la crainte & la timidité. Dès sa plus tendre jeunesse, il avoit aimé les lettres, & lorsqu'il fut parvenu au trône, il accueillit ceux qui les cultivoient. Il choisit successivement pour premiers ministres, des gens d'un mérite distingué, tels que Kong-yu-sié, Kouang-té, Ouei-huen-tching & Kouang-heng. Cependant, par sa foiblesse, il rendit inutiles tant de belles qualités, & l'empire perdit beaucoup de son éclat sous son règne. Il fut enterré à Oué-ling, à douze *ly* au nord-est de Hien-yang dépendant de Si-ngan-fou.

## *HAN-TCHING-TI.*

HAN-TCHING-TI, son fils & son successeur, appliqué dès sa jeunesse à l'étude des *King* ou livres canoniques, avoit fait 32.

(1) A quarante *ly* au nord-est de Tsiao-kieou-hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
32.
*Han-tching-ti.*

concevoir de lui les plus grandes eſpérances ; mais s'étant relâché, pour ſe livrer à ſes plaiſirs, ſon père héſita long-temps s'il le nommeroit ſon héritier : il n'y fut déterminé que par les promeſſes de changer que lui fit ce prince, auxquelles il ajouta foi trop aiſément.

A peine fut-il monté ſur le trône, qu'il confia toute l'autorité à ſes oncles maternels. Le fameux eunuque Ché-hien, qui avoit pour ainſi dire gouverné en maître ſous le règne précédent, vit en un inſtant tout ſon crédit tomber ; il fut abandonné de tous ceux qui lui avoient fait ſervilement la cour & qui lui avoient les plus grandes obligations. On préſenta contre lui une multitude de placets au nouvel empereur, qui par reſpect pour la mémoire de ſon père, auquel il avoit été utile, ne voulut pas le livrer entre les mains de la juſtice. Il ſe contenta de lui ôter ſes emplois & de l'envoyer en exil dans ſa patrie.

Soit que l'empereur en eût donné l'ordre pour l'empêcher d'abuſer du ſecret de l'état & d'y cauſer du trouble, ſoit que ſes ennemis fuſſent indignés qu'on n'en fît pas un exemple comme il le méritoit, ou bien que le déſeſpoir l'ait pris en chemin, il n'arriva dans ſon village qu'après ſa mort & enfermé dans une bière.

A la première lune de cette première année du règne de HAN-TCHING-TI, il parut une comète à l'étoile *Yng-ché*.

A la quatrième lune, il s'éleva un brouillard épais de couleur jaune, qui inſpira de la terreur à tout le monde & à l'empereur lui-même. Ce prince allarmé de ce phénomène, ordonna aux grands de ne lui rien déguiſer, s'ils trouvoient des abus dans le gouvernement. Yang-hing, au nom de tous les grands, lui dit : « L'auteur de votre auguſte dynaſtie avoit

» établi pour loi fondamentale de l'empire des *Han*, de n'é- 32. *Han-tching-ti.*
» lever à la dignité de princes que ceux qui l'auroient mérité
» par leurs belles actions, ou par des services importans, à
» moins qu'ils ne fussent de la famille impériale. Cependant,
» au mépris de cette loi, les frères de l'impératrice, sans s'être
» signalés & sans avoir été utiles à l'état, viennent d'obtenir ce
» titre éminent. Le Tien irrité nous manifeste sa colère par les
» signes effrayans que nous voyons ».

Ouang-fong, frère de l'impératrice, qui réunissoit au titre de prince de la création de HAN-TCHING-TI, la charge de grand général de l'empire, fut si épouvanté de la réponse des grands, qu'il donna sur le champ sa démission de ces deux dignités; mais l'empereur ne voulut pas la recevoir & n'eut aucun égard aux remontrances des grands.

A la huitième lune en automne, on vit deux lunes paroître en même-temps sur l'horizon & se suivre à une égale distance pendant un intervalle assez considérable.

31. L'année suivante on reçut la nouvelle de la mort de Hou-han-yé, *Tchen-yu* des *Hiong-nou*, & que son fils Fou-tchou-ley-yo-ti lui avoit succédé.

30. La troisième année du règne de HAN-TCHING-TI, & le premier de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil : on sentit alors un tremblement de terre, dont les secousses plus violentes à Yuei-tsiun (1) avoient fait écrouler une montagne. Quelques mois avant ce tremblement, il y avoit eu pendant quarante jours une pluie si abondante, que la ville de Tchang-ngan avoit été entièrement inondée & que le peuple songeoit déja à se réfugier sur les remparts, & l'empereur avec sa cour à

(1) Yuei-tsiun-ouei sur les frontières de Sse-tchuen.

AVANT L'ERE CHRETIENNE. 30. *Han-tching-ti.*

se sauver sur des barques ; mais la pluie ayant cessé, les eaux s'écoulèrent, & l'effroi que cette inondation avoit répandu se dissipa.

L'empereur, frappé de tant de prodiges répétés, invita les sages, & tous ceux qui avoient de l'attachement pour sa personne & de la droiture, à lui déclarer avec franchise ce qu'ils pensoient qui pût être la cause de ces signes funestes. Tous répondirent qu'on ne pouvoit les attribuer qu'à ce qu'il donnoit tous ses soins à une multitude de femmes qui lui faisoient négliger le gouvernement, & qu'un prince livré à ses plaisirs ne pouvoit qu'irriter le Tien & attirer sur ses états une chaîne de malheurs inévitables.

29.

L'année suivante, ces pronostics fâcheux continuèrent. A la quatrième lune & au commencement de l'été, il tomba une quantité prodigieuse de neige. Les pêchers & les abricotiers ne donnèrent des fruits qu'en automne, quoique les autres productions de la terre vinssent dans leur saison. Les eaux du Hoang-ho rompirent leur digue dans le territoire du Tong-kiun, & inondèrent jusqu'à trente-deux *hien* ou villes du troisième ordre : elles couvrirent à la hauteur de trois *tchang* ou de trente pieds plus de quinze *ouan* de *king* (1). Les moissons furent absolument détruites. L'empereur ayant encore consulté sur les causes de ces signes, on lui fit la même réponse que l'année précédente ; mais rien ne put l'engager à renoncer à ses plaisirs.

Ceux qui s'étoient flattés que leurs conseils le corrigeroient, voyant leurs représentations inutiles, tinrent une conduite

---

(1) Le *king* chinois contient cent *mou*, & le *mou* est l'arpent de deux cens quarante pas de long sur un pas de large ; le pas est de dix pieds, & le pied à un millième près, est comme celui de Paris. *Ouan* est dix mille ; ainsi quinze *ouan* de *king* font quinze millions de *mou*. *Éditeur.*

toute différente. Comme l'excès de leur zèle pouvoit à la fin déplaire à l'empereur, ils le louèrent de ce qu'ils ſuppoſoient qu'il avoit fait. Kou-yong donna l'exemple de cette nouvelle eſpèce de placets, & il en fit parvenir un à l'empereur par le canal de Ouaug-fong, dans lequel il lui diſoit que la Chine avoit à ſe glorifier de voir tous les royaumes voiſins ſoumis à ſa domination; qu'on devoit être ſans inquiétude du côté des Tartares, puiſqu'on voyoit régner par-tout la paix, & que tous les officiers chargés de l'adminiſtration étant alliés à la famille impériale, ils n'avoient pas moins de zèle que le fameux Tchin-pé, oncle de l'empereur Siuen-ouang de la dynaſtie des *Tcheou*. Il ajoutoit qu'on ne devoit pas craindre de voir renouveller les complots de Ma-tong, de Chang-koan-kiai, ni de la famille de Ho-kouang; Kou-yong finiſſoit cependant par dire, que ſi les miniſtres prêtoient trop facilement l'oreille aux accuſations de gens mal intentionnés, il pouvoit arriver que les ſages fuſſent vexés & les coupables impunis, ſous le prétexte que la connoiſſance des cas extraordinaires appartenoit à eux ſeuls: qu'alors la conduite de ces officiers ſeroit abſolument contraire à l'intention du *Chang-ti*, & qu'il ſeroit difficile que l'empire pût ſe maintenir long-temps en paix.

Avant l'Ere Chrétienne. 29. *Han-tching-ti.*

L'empereur à qui ce placet ne retraçoit plus les idées ſiniſtres que les pronoſtics paſſés lui avoient inſpirées, en fut ſi content, qu'il courut le montrer à toutes ſes femmes, afin de les raſſurer & de leur prouver qu'il n'y avoit rien à craindre, ni pour elles ni pour l'état. Il nomma Kou-yong, l'auteur de ce placet, préſident d'un des premiers tribunaux de la cour, pour le récompenſer de ce qu'il avoit flatté la vie efféminée qu'il menoit.

Sur la fin de cette année, le premier miniſtre Kouang-heng

accusa Tchin-tang d'avoir fait enlever de grandes richesses du royaume de Kang-kiu, en y commettant des exactions. Tchin-tang envoya en toute diligence au-devant des témoins qu'on faisoit venir de ce royaume pour déposer contre lui, & les fit disparoître : de sorte qu'étant assuré qu'il n'y avoit point de preuves, il accusa à son tour le ministre de l'avoir calomnié. Tchin-tang fut cependant arrêté & convaincu de concussions. Son jugement alloit lui être prononcé, lorsque Kou-yong prit sa défense avec tant de chaleur, & peignit si fortement les services qu'il avoit rendus, sur-tout en tuant le Tartare Tchi-tchi, que l'empereur le condamna seulement à perdre ses dignités, & à être mis au rang de simple soldat.

Le besoin qu'on eut bientôt de cet officier général, le fit réintégrer dans ses emplois. Toan-hoei-tsong, qui commandoit sur les frontières du *Si-yu*, dépêcha un courier à Tchang-ngan, pour demander du secours contre le roi de Ou-sun qui étoit venu l'assiéger. Ouang-fong, grand général de l'empire, consulté sur le choix de celui qu'on mettroit à la tête de ce secours, nomma Tchin-tang comme le plus capable, le plus brave, & celui qui connoissoit mieux le pays. L'empereur le fit venir : dans l'expédition contre Tchi-tchi, il avoit reçu une blessure qui l'empêchoit de se mettre à genou ; il l'en dispensa. Tchin-tang, après avoir lu les dépêches de Toan-hoei-tsong, dit à l'empereur qu'il n'y avoit rien à craindre, parce qu'un soldat Chinois valant cinq de ces Tartares, d'ailleurs mal armés, mal nourris & mal payés, on recevroit bientôt la nouvelle que ces hordes s'étoient retirées. Effectivement, le cinquième jour d'après, un courier vint apporter la nouvelle de la levée du siége comme Tchin-tang l'avoit prévu ; ce qui lui fit beaucoup d'honneur, & donna occasion à Ouang-fong de le proposer pour le mettre

à la tête des officiers des royaumes étrangers. L'empereur, convaincu de ſa capacité & de ſon expérience, lui donna cette charge importante. Avant l'Ere Chrétienne. 29. *Han-tching-ti.*

L'année ſuivante, le trente de la quatrième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. L'empereur, qui auguroit mal de ces phénomènes, diminua & adoucit les ſupplices des criminels. Comme les nouvelles ordonnances, qu'on publioit ſelon les circonſtances, groſſiſſoient conſidérablement le code, ce prince les fit examiner par d'habiles gens, qui les mirent dans un ordre & dans un jour qui étoit à la portée de tout le monde. 28.

A peine le feu de la guerre fut-il éteint dans le *Si-yu*, qu'il ſe ralluma au ſud de cette contrée, entre les rois de Yé-lang (1), de Keou-ting & de Leou-ou. Le conſeil de l'empereur fut partagé ſur la part qu'on prendroit dans cette querelle ; quelques-uns des membres eſtimoient qu'il falloit laiſſer ces petits princes s'entre-détruire : d'autres vouloient qu'on profitât de leurs diviſions pour les réduire & les incorporer à la Chine. Un troiſième ſentiment, qui prévalut, fut d'envoyer à ces petits rois Tchang-kouang & Té-tſié, leur enjoindre de mettre bas les armes & les concilier. 27.

Les deux ambaſſadeurs Chinois ſe rendirent auprès de Hing, roi de Yé-lang, perſuadés que celui-là ſoumis, les deux autres ne feroient point de réſiſtance : mais le roi de Yé-lang ne voulut pas les écouter & les renvoya même avec mépris.

Cet outrage fait à l'empire dans la perſonne de ſes ambaſſadeurs, fit juger que la force ſeule pourroit mettre à la raiſon ces rois étrangers. Le grand général Ouang-fong fit partir Tchin-ly avec l'ordre d'aſſembler les troupes diſperſées dans

(1) Sur les frontières occidentales du Sſé-tchuen.

Avant l'Ere Chrétienne. 27. *Han-tching-ti.*

ces quartiers, & d'aller contraindre le roi de Yé-lang à accepter la paix, ou bien de chercher les moyens de le forcer & de le faire mourir.

Tchin-ly à la tête d'une grande armée, s'avança jusqu'auprès de la capitale de Yé-lang, & envoya un des ses officiers prévenir le roi qu'il iroit le trouver le lendemain. Ce prince fit assez d'accueil au général Chinois, qui lui donna jusqu'au sur-lendemain pour se décider, parce qu'il refusoit d'entendre à aucun accommodement.

Au jour assigné, Tchin-ly entra dans la ville accompagné de quelques centaines de ses soldats les plus déterminés. Il fut droit au palais, où trouvant le monarque obstiné dans son refus, il lui fit couper la tête, & montra l'ordre qu'il en avoit de l'empereur. Les officiers de ce prince voyant le général Chinois maître de leur ville & une armée aux portes, acceptèrent toutes les conditions qu'on voulut leur faire. Les deux autres rois intimidés de cet acte de fermeté, se soumirent sans tirer l'épée, & le calme fut entièrement rétabli dans ces pays méridionaux.

26. L'année suivante, à la seconde lune, on ressentit au pays de Kien-ouei (1) un si grand tremblement de terre, que plusieurs montagnes en furent considérablement endommagées.

Le trentième de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur HAN-TCHING-TI, l'esprit toujours frappé des phénomènes étranges qui s'étoient multipliés sous son règne, voulut voir par lui-même ce que les anciens en pensoient. Il se rendit à sa bibliothéque, qu'il trouva presque entièrement

(1) Kien-ouei-hien du Sfé-tchuen.

dégarnie

dégarnie. Étonné de ce vuide, il ordonna à Tchin-nong d'aller chercher dans les provinces tous les livres, & de les remettre à Lieou-hiang, pour lui faire un tableau de tous les événemens extraordinaires arrivés depuis le grand Yu jusqu'à lui.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 26. *Han tching-ti.*

Lieou-hiang imbu de la saine doctrine, ne croyoit pas que les astres influassent sur le gouvernement : cependant pour ne pas désobéir à l'empereur, il prit le chapitre du *Chu-king*, intitulé *Hong-fan*, auquel il ajouta tous les prodiges postérieurs; il y joignit encore une peinture des vertus & des vices qui avoient régné dans ces temps intermédiaires, ainsi que des fautes commises dans l'administration & de succès qu'on y avoit eus. Il en forma onze livres, qu'il intitula *Hong-fan-ou-king-tchuen*; c'est-à-dire, *tradition des cinq élémens* du *Hong fan*.

Le premier jour de la troisième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

25.

Sous le règne de Han-ou-ti, les Chinois avoient pénétré dans tous les royaumes du *Si-yu*, à l'exception de celui de Ki-pin (1), comme étant trop éloigné. Cependant Han-ou-ti par la suite voulant l'attirer sous sa domination, comme il avoit fait les autres, y envoya à plusieurs reprises pour engager les *Ki-pin* à le reconnoître; mais loin d'écouter ses propositions, ils firent mourir tous ceux qu'il en chargea.

Ces peuples indociles se radoucirent cependant, & firent même proposer d'envoyer des députés à la cour, pourvu qu'on leur donnât des sûretés : elles leur furent accordées, & ils vinrent en conséquence faire des excuses; mais l'empereur Han-yuen-ti monté sur le trône, jugeant par les sommes immenses qu'il en coûtoit pour conserver dans l'obéissance le pays

(1) Samarcande.

Avant l'Ere Chrétienne. 25. *Han-tching-ti.*

des *Ki-pin*, qu'il étoit plus à charge qu'avantageux à l'empire, par rapport à son grand éloignement, rompit tout commerce avec eux & leur ferma l'entrée de la Chine. Après la mort de Han-yuen-ti, ces peuples crurent l'occasion favorable de renouer avec l'empire, & envoyèrent des députés au commencement de la huitième année du règne de HAN-TCHING-TI, lorsqu'on s'y attendoit le moins & qu'on les avoit presque oubliés.

Leur arrivée causa une joie universelle à la cour. Le grand général Ouang-fong, sans lequel on ne pouvoit rien déterminer, fut d'avis de profiter de leur bonne volonté, & d'envoyer des présens à leur roi; mais Tou-kin qui avoit parcouru le *Si-yu*, & qui s'y étoit bien informé de ce qui concernoit le royaume de Ki-pin, & sur-tout des chemins qu'il falloit prendre pour y arriver, fut trouver Ouang-fong pour le dissuader d'accueillir les *Ki-pin.*

« Lorsque la Chine, lui dit-il, a pris tant de peine pour » pénétrer dans les royaumes voisins, son but a été de les » rendre ses tributaires, afin de les empêcher d'insulter nos » frontières. Les *Ki-pin* étant aussi reculés qu'ils le sont, il leur » est impossible de venir nous inquiéter, parce qu'il faudroit » qu'ils passassent par Huen-tou (1), montagnes impraticables; » & s'ils proposent aujourd'hui de se soumettre, c'est afin de » pouvoir plus aisément faire des courses dans les royaumes » du *Si-yu* : mais en les refusant, nous les obligerons à se pré» cautionner chez eux contre les attaques de leurs voisins, & » ils ne songeront point à porter la guerre ailleurs. Cette raison » avoit déterminé Han-yuen-ti à rejetter toute communica» tion avec eux.

(1) A cinq mille huit cens quatre-vingts *ly* à l'ouest de Yang-koan.

» Si leur repentir de l'insulte qu'ils firent aux envoyés de » Han-ou-ti eût été sincère, n'auroient-ils pas député quel- » qu'un de leurs principaux officiers à ce prince pour négocier » leur paix : au lieu qu'il ne vint alors de leur part que quel- » ques marchands, que l'appât du commerce attiroit, & qui » donnèrent à ce qu'ils apportoient le nom de tribut : les *Ki-pin* » que nous voyons aujourd'hui, ne viennent pas dans une » autre intention. Avec aussi peu d'assurance de leur mission, » envoyer quelqu'un de nos gens dans leur pays, outre qu'il » seroit exposé aux dangers des montagnes *Huen-tou*, ce seroit » peut-être encore compromettre trop légérement la dignité » de l'empire.

» Au sud des montagnes Pi-chan, il y a quatre à cinq » royaumes qui ne nous sont point soumis : ces peuples pour- » roient soupçonner qu'on a des vues sur eux, & que nos » envoyés viennent les espionner. Ils ne manqueroient pas de » les insulter, & nous serions forcés à en tirer raison par la » voie des armes ; ce qui seroit très-difficile, vu leur situation » & leur éloignement.

» Après les montagnes Pi-chan, on trouve celles de Téou- » tong-chan & de Tchi-to-chin-gé, qu'on ne peut traverser » sans frémir. Au-delà sont les défilés de San-tchi-pou & de » Ché-fan-tao encore plus effrayans ; ils n'ont qu'un pied & sept » pouces de large pendant trente *ly*, sur le bord d'un précipice » qu'on ne peut regarder qu'avec horreur, & franchir qu'à » l'aide d'une corde qui peut se rompre aisément. Au sortir » de ces montagnes, & après avoir marché plus de mille *ly*, » on arrive enfin à Huen-tou. Ainsi la difficulté des chemins, » les dangers auxquels on est exposé, doivent éloigner toute » idée de commerce avec les *Ki-pin* ; d'ailleurs il ne seroit

Avant l'Ere Chrétienne.

25.

*Han-tching-ti.*

» d'aucune utilité à l'empire, puiſqu'il ſe borneroit aux » échanges que feroient de ſimples marchands, qui ne viennent nous les offrir que dans la vue des avantages qu'ils en » eſpèrent. Cependant ſi l'empereur croit qu'il eſt de la dignité » du trône de faire quelques graces à ces prétendus envoyés, » il peut les faire reconduire juſqu'aux montagnes Pi-chan, » avec défenſe à ceux qui les accompagneront de paſſer outre, » afin de ne pas ſe compromettre, ſi en allant plus avant ils » recevoient quelque inſulte de ces barbares ».

Ouang-fong approuva les raiſons de Tou-kin, & abandonna toute idée d'entretenir une correſpondance avec les *Ki-pin.* Il fit néanmoins traiter avec honneur leurs envoyés vrais ou faux, qui furent défrayés pendant toute la route juſqu'aux montagnes Pi-chan, où leurs conducteurs les quittèrent. Depuis ce temps là, ſoit qu'ils ſe fuſſent apperçu qu'on s'étoit défié d'eux, ſoit que d'autres raiſons les retinſſent dans leur pays, on ne les vit reparoître à la Chine que bien des années après.

24.

Le trente de la ſeconde lune de l'année ſuivante, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Han-tching-ti avoit laiſſé prendre à ſon oncle un ſi grand aſcendant ſur ſon eſprit, qu'il n'oſoit rien faire ſans ſon approbation. Ouang-fong étoit ſi jaloux de ſon autorité, qu'il ne ſouffroit pas qu'on y donnât la moindre atteinte.

L'empereur avoit auprès de lui le fils de Lieou-hiang, de la famille impériale, dont la douceur, l'affabilité, la circonſpection & une prudence au-deſſus de ſon âge lui avoient mérité qu'il le diſtinguât. Un jour les courtiſans s'étendirent beaucoup ſur les louanges de ce jeune homme, Han-tching-ti, charmé du bien qu'ils en diſoient, leur répondit, qu'un ſujet auſſi accompli méritoit quelque faveur particulière, & qu'il falloit

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 24. *Han-tching-ti.*

lui donner de l'emploi, ſans attendre qu'il fût plus avancé en âge; il ordonna même d'aller chercher un habit & un bonnet de cérémonies, dont il vouloit le revêtir lui-même. Les courtiſans lui objectèrent que Ouang-fong n'en étoit pas prévenu: n'importe, dit l'empereur, ceci eſt de ſi peu de conſéquence, qu'il eſt inutile de lui en parler; & comme ils héſitoient encore, ce prince fut obligé d'en inſtruire ſon oncle, qui déſapprouva fort ce deſſein, & dit qu'il ne convenoit pas d'accorder des honneurs ni de donner de l'emploi à quelqu'un d'auſſi jeune; de ſorte que l'empereur n'oſa paſſer outre, ni déplaire à ſon oncle.

Vers le même temps, le prince de Ting-tao, frère de l'empereur, vint lui rendre ſes devoirs: l'impératrice avoit autant d'eſtime pour lui que ſon époux; ils l'engagèrent tous les deux à reſter à la cour. L'empereur même, pour l'y déterminer, lui dit que n'ayant point d'enfans, & la vie de l'homme étant ſujette à une infinité d'accidens, il eſpéroit de ſon amitié qu'il voudroit bien prendre ſoin de lui. Cette tendreſſe de HAN-TCHING-TI pour ſon frère, cauſa de la jalouſie à Ouang-fong. Ce premier miniſtre, pour ne pas lui donner le temps de le ſupplanter, exigea de l'empereur de renvoyer le prince ſon frère, en lui repréſentant qu'il étoit dangereux qu'il fût ſi long-temps abſent de ſa principauté; l'empereur n'y vouloit pas conſentir; mais Ouang-fong prit un ton d'autorité auquel HAN-TCHING-TI n'oſa réſiſter. Le prince de Ting-tao fut enfin congédié, & la ſéparation des deux frères ne put ſe faire ſans verſer l'un & l'autre des larmes.

Cette autorité exceſſive de Ouang-fong allarmoit les gens bien intentionnés pour la famille impériale: ſes parens mêmes, & entre autres Ouang-tchang, blâmoient l'abus qu'il en fai-

Avant l'Ere Chrétienne. 24. *Han-tching-ti.*

ſoit. Ouang-tchang, que ſa droiture avoit rendu odieux à Ouang-fong, ne put s'empêcher de préſenter à l'empereur un mémoire contre lui, quoiqu'il dût s'attendre au reſſentiment de ce premier miniſtre. Il l'accuſoit de porter ſes vues juſqu'au trône, par les ſoins qu'il prenoit d'éloigner de la cour tous les princes de la famille impériale : il diſoit que Ouang-fong avoit ôté les emplois à tous ceux qui montroient du zèle & de la fidélité pour la perſonne de l'empereur, afin de les donner à ſes créatures, gens ſans mérite & ſans capacité ; & que s'étant rendu par-là maître de tous les mandarinats & d'armes & de lettres, l'empire ſe trouvoit pour ainſi dire à ſa diſcrétion. Ouang-tchang terminoit ſon mémoire par conſeiller à l'empereur de couper racine à cet abus d'autorité, s'il ne vouloit pas voir bientôt tout l'état en combuſtion.

Han-tching-ti, mécontent d'être en tutèle ſous ſon oncle, fut charmé de trouver l'occaſion de s'en affranchir. Il fit venir Ouang-tchang, & lui dit qu'il ne ſuffiſoit pas de lui avoir fait connoître les abus, mais qu'il lui falloit encore un homme, ſur la droiture & l'habileté duquel il pût ſe repoſer pour les réprimer, & qu'il chargeât du ſoin du gouvernement. Ouang-tchang lui nomma Fong-yé-ouang, gouverneur de Lang-yé; & comme l'empereur n'étant encore que prince héritier, en avoit déja entendu parler avantageuſement, il fixa ſon choix ſur lui pour remplacer Ouang-fong.

Lorſque l'empereur s'entretenoit avec Ouang-tchang de cette importante affaire, il faiſoit retirer tout le monde ; cependant ni l'un ni l'autre ne prit garde à un page de la famille de Ouang-fong, qu'il avoit mis dans le palais pour eſpionner & lui rapporter tout ce qui s'y paſſeroit. Le page voyant les précautions qu'on prenoit, ſe gliſſa dans l'embrâſure d'une fenê-

tre, d'où il en entendit aſſez pour comprendre qu'il s'agiſſoit de la perte de Ouang-fong, & il courut l'en avertir. Cette nouvelle ne lui fit pas d'abord beaucoup d'impreſſion, mais craignant que l'empereur ne conſommât ſon deſſein & ne flétrît ſa mémoire, il prétexta une maladie & envoya la démiſſion de toutes ſes charges, à laquelle il joignit un placet qu'il fit remettre à l'empereur par l'impératrice-mère.

Cette princeſſe, ſœur de Ouang-fong, qui avoit beaucoup de tendreſſe pour lui & qui regardoit l'élévation de ſa famille comme ſon ouvrage, reſſentit un chagrin mortel de le voir dépouillé de ſes dignités. Quoique l'empereur fût convaincu de la vérité de l'accuſation de Ouang-tchang, & qu'il perdoit l'occaſion de ſe délivrer du joug de ſon oncle, il ne put refuſer aux prières de ſa mère de le conſerver dans ſes emplois, & il lui envoya l'ordre d'en continuer l'exercice.

Ouang-fong maintenu dans ſon autorité, ne différa point à s'en ſervir pour ſe venger de Ouang-tchang, dans la crainte que quelque nouveau revers ne lui en ôtât le pouvoir. Les recherches qu'il fit de la conduite de Ouang-tchang lui procurèrent pluſieurs chefs d'accuſation capitale, qu'il groſſit encore dans le mémoire qu'il préſenta à l'empereur. Quoique ce prince ſentît qu'il uſoit de repréſailles, il ſigna l'ordre de livrer au tribunal des crimes Ouang-tchang, qui fut mis en priſon en attendant qu'on eût acquis la preuve de l'accuſation intentée contre lui. Ouang-tchang fut ſi ſenſible à cet affront, qu'il en mourut quelques jours après.

Cependant ſur l'avis que Ouang-tchang lui avoit donné par ordre de l'empereur, Fong-yé-ouang s'étoit rendu à Tchang-ngan, dans l'eſpérance de remplacer Ouang-fong. Ce gouverneur trouvant tout changé, & témoin de la cataſtrophe arrivée

Avant l'Ere Chrétienne.
24.
*Han-tching-ti.*

à Ouang-tchang, fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il en resta au lit malade pendant plus de trois mois. L'empereur l'envoya visiter, & lui fit dire de se rétablir promptement, afin de retourner dans son gouvernement, où sa présence étoit nécessaire. Dès qu'il fut en état, il partit & passa dans sa patrie pour voir sa famille.

Ouang-fong, instruit du motif de son voyage, ne voyoit pas de bon œil qu'il eût desiré d'être son successeur. Comme il ne cherchoit qu'un prétexte pour le perdre, il voulut engager Tou-ki de l'accuser d'être contrevenu aux ordres de l'empereur, en s'arrêtant chez ses parens au lieu de se rendre en ligne directe à sa destination. Mais Tou-ki refusa de se prêter à cette manœuvre indigne, & lui répondit que Fong-yé-ouang n'avoit manqué ni aux loix ni à son maître, qui avoit su d'ailleurs la démarche de ce gouverneur sans l'avoir désapprouvée. Ouang-fong ne pouvant venir à bout de lui nuire par ce moyen, se servit de son autorité pour le casser & lui ôter son gouvernement.

23.

La famille de l'impératrice mère se trouvoit au comble de l'élévation. L'empereur lui donna encore plus de relief par la charge de président des censeurs de l'empire, qui étoit alors, comme elle l'est encore aujourd'hui, une des premières de l'état. Tous les mandarins gouverneurs de provinces étoient leurs créatures. Il y avoit cinq princes dans cette famille; Ouang-fong, Ouang-tan, Ouang-chang, Ouang-ken, & Ouang-li. On leur offroit de tous côtés les choses les plus rares. Tous les officiers & les riches leur apportoient des présens & leur faisoient la cour. On les prenoit souvent pour médiateurs & pour arbitres dans les procès. Ils accueilloient les gens de mérite, & honoroient les sages dont ils recher-

choient

choient l'entretien. Généreux & magnifiques, ils répandoient d'une main ce qu'ils recevoient de l'autre. Les étrangers assiégeoient en foule leurs portes, & aucun ne s'en retourna jamais mécontent d'eux. Cette conduite leur gagnoit tous les cœurs, & les rendoit tout-à-fait maîtres de l'empire, de sorte qu'ils n'avoient plus qu'un pas à faire pour enlever le sceptre à la famille de Lieou-pang.

Avant l'Ere Chrétienne.

25.

*Han-tching-ti.*

Lieou-hiang de la famille impériale, voyant que celle de l'impératrice-mère alloit infailliblement les écraser, ne put dissimuler son désespoir, & fit parvenir, à l'insçu de Ouang-fong, un placet à l'empereur, qui après l'avoir lu manda Lieou-hiang, & lui dit : « Tout ce que vous me représentez n'est que » trop vrai; je le vois, j'en suis convaincu; mais il n'est pas » encore temps d'agir. La prudence est nécessaire pour ne pas » achever de tout perdre par trop de précipitation ».

22.

Cette prudence ou plutôt la crainte qu'il avoit de son oncle, mirent sa famille & la couronne qu'elle possédoit à deux doigts de leur perte. Effectivement Ouang-fong avoit pris un si grand ascendant sur ce prince, qu'il le craignoit encore après sa mort. Ce ministre mourut à la huitième lune. Durant sa maladie, l'empereur fut le visiter, & lui dit que si son état devenoit désespéré, son intention étoit de donner ses emplois à Ouang-tan. Le ministre désapprouva ce choix, parce que Ouang-tan, quoique de ses parens, avoit trop d'orgueil & de présomption. Il lui conseilla de préférer Ouang-yn, comme un sujet plus attentif à ses devoirs, & plus circonspect dans ses paroles & dans ses actions. L'empereur n'osa le contredire, & même après sa mort, il ne put prendre sur lui de ne pas exécuter ses volontés, en lui donnant pour successeur Ouang-tan, qui lui étoit plus agréable, au lieu de Ouang-yn qu'il lui

avoit désigné, & qu'il fit en conséquence son premier ministre.

Avant l'Ere Chrétienne. 21. *Han-tching-ti.*

L'année suivante, au commencement de l'été & à la quatrième lune, il tomba une quantité prodigieuse de neige : ce qui fournit aux astrologues matière de tirer des pronostics sur le gouvernement.

20. Depuis la mort de Ouang-fong, l'empereur parut vouloir rentrer en possession de disposer des charges. Tous ceux qui étoient affectionnés à la dynastie des *HAN*, furent charmés de voir que l'empereur vouloit enfin agir en prince & se mêler du soin de l'état. Kou-yong lui proposa Siei-siuen pour la place de premier censeur de l'empire, comme celui qui en étoit le plus digne par ses lumières & sa droiture, & le plus capable de le guider dans le gouvernement. Sur ce témoignage & sur le mérite qu'il lui connoissoit d'ailleurs, HAN-TCHING-TI l'agréa & parut ne lui donner cet emploi que pour l'approcher du ministère, où il l'éleva peu de mois après.

Sur la fin de cette année, on reçut à la cour la nouvelle de la mort de Fou-tchou-lei-juti, *Tchen-yu* des *Hiong-nou*, & que son frère Seou-hiaï-juti lui avoit succédé.

19. La famille de l'impératrice-mère, depuis la mort de Ouang-fong, n'avoit rien diminué de son audace ni de sa fierté. Le nouveau ministre Siei-siuen veilloit attentivement à arrêter les progrès de ses entreprises. Il observa pendant plus d'un an leur conduite, afin de pouvoir les convaincre par les preuves qu'il auroit acquises, & au bout de ce temps il présenta à l'empereur une accusation motivée, contre cinq personnes de cette famille, qui avoient le titre de princes; cette accusation n'alloit pas moins qu'à les faire tous condamner à avoir la tête tranchée.

18. Comme cette accusation étoit concertée avec l'empereur, il la reçut, non pas qu'il eût dessein de les faire mourir, mais

il vouloit les humilier & les rendre plus circonſpects. Auſſi-tôt que les accuſés apprirent qu'on alloit inſtruire leur procès, Ouang-chang, Ouang-li & Ouang-ken vinrent à la porte du palais implorer à genou & en poſture de criminels leur pardon. Ouang-yn, ſucceſſeur de Ouang-fong, étoit alors malade, & ne put ſe joindre à eux; mais il écrivit à l'empereur pour lui demander la même grace. Ce prince les laiſſa tout le jour à la porte du palais dans la poſture de ſupplians, & ſur le ſoir il leur fit faire une mercuriale fort vive, en les avertiſſant que s'ils ne ſe corrigeoient, il n'y avoit plus de pardon à eſpérer pour eux.

Après cette ſemonce, l'empereur plus tranquille qu'il ne l'étoit, reprit ſes premiers goûts & ſe replongea dans la débauche. Parmi ſes femmes, il y en avoit une nommée Pan-tſiei, qu'il aimoit & qui méritoit de l'être. L'empereur ſe promenant, monté ſur ſon char, dans les jardins du palais du nord, rencontra Pan-tſiei & l'invita à venir s'aſſeoir auprès de lui. Pan-tſiei s'en excuſa modeſtement par cette réponſe:

» Dans nos anciens tableaux, dit-elle, on peint nos grands
» & nos célèbres empereurs environnés d'une troupe de ſages
» & de gens habiles: on repréſente au contraire ceux qui ont
» perdu les dynaſties des *Hia*, des *Chang* & des *Tcheou*, au
» milieu de femmes qui leur faiſoient mener une vie molle &
» voluptueuſe, en les détournant du ſoin du gouvernement;
» ſi je montois dans votre char, peut-être, ſans le vouloir,
» fournirions-nous aux peintres de nos jours un ſujet qui
» feroit beaucoup de tort à votre réputation dans les ſiècles à
» venir».

L'empereur ſentit que c'étoit une leçon ingénieuſe que Pan-tſiei lui donnoit, & loin de lui en ſavoir mauvais gré, il l'en

Avant l'Ere Chrétienne.
18.
*Han-tching-ti.*

loua beaucoup. L'impératrice, en l'apprenant, dit que si Fan-ki (1), femme de Tchoang-ouang, prince de Tchou, passoit pour une femme incomparable, Pan-tsiei ne lui cédoit ni en esprit ni en mérite.

Après avoir quitté Pan-tsiei, l'empereur passa dans l'appartement d'une de ses autres concubines, où l'on jouoit la comédie; il remarqua parmi les actrices Tchao-fey-yen, dont il devint si éperduement amoureux, qu'il la fit loger dans le palais elle & sa sœur. C'étoit en effet une beauté rare & parfaite. Comme elle faisoit l'admiration de tout le monde, Tcho-fang-tching, vieil officier, dit à son sujet: « Que de malheurs » cette eau claire va nous causer! Elle éteindra infailliblement » tout le beau feu de ce palais ».

Peu de jours après, l'impératrice Hiu-chi, piquée de ce qu'une comédienne lui enlevoit le cœur de son époux, lui en fit des reproches fort vifs. L'empereur irrité la fit sortir de son palais, en la menaçant de la dégrader du rang d'impératrice, & de lui substituer Tchao-fey-yen. Ce prince s'étant plaint à Pan-tsiei des vivacités de l'impératrice, elle lui répondit: « On dit » que la vie est incertaine & la mort assurée; les richesses & » les grandeurs dépendent du *Tien*. Si en se comportant bien » on a tant de peine à être heureux, à quoi doit-on s'attendre » quand on s'abandonne au vice »? L'empereur, en faveur de cette réponse, pardonna à l'impératrice, & Pan-tsiei profita

(1) Fan-ki est placée au rang des femmes illustres: le prince son époux perdoit tout son temps à la chasse, qu'il aimoit avec passion. Après lui avoir fait inutilement plusieurs remontrances à ce sujet, elle prit enfin le parti de se priver de manger de la chair des animaux; au bout de deux ans, Tchoang-ouang touché du motif de cette privation, renonça à la chasse & s'adonna au gouvernement de ses peuples. *Éditeur.*

de cet inſtant pour lui demander la permiſſion de ſe retirer avec cette princeſſe dans le palais de *Tchang-ſin-kong* ; ce qu'il leur accorda.

Avant l'Ère Chrétienne. 18. *Han-tching-ti.*

L'année ſuivante, les eaux du Hoang-ho s'étant enflées extraordinairement, rompirent leurs digues du côté du Chan-tong : elles inondèrent trente-une villes, où elles renversèrent quarante mille maiſons, & firent périr beaucoup de monde. 17.

HAN-TCHING-TI, toujours éperdu de ſa comédienne, s'oublia au point de vouloir la faire déclarer impératrice. Il s'en ouvrit même à l'impératrice ſa mère, qui étoit cauſe du libertinage où il étoit plongé par le ſoin qu'elle avoit pris de lui procurer les plus belles filles. Cependant cette princeſſe eut honte de voir à ſon fils des ſentimens ſi bas : elle lui repréſenta la naiſſance ignoble de cette comédienne & le métier infâme qu'elle faiſoit, en ajoutant qu'elle ne conſentiroit jamais à ce qu'il ſe déshonorât par une action indigne de ſon rang. L'empereur ne répliqua rien à ſa mère, mais peu de temps après, il éleva Tchao-lin, père de ſa comédienne, à une des premières dignités de l'empire ; il le créa encore prince de Tching-yang, afin de couvrir par ces honneurs la baſſeſſe de ſon extraction. 16.

Lieou-fou, de la famille impériale, gouverneur de Ho-hien, au déſeſpoir de l'affront que l'empereur alloit faire à leur dynaſtie, ſe rendit en diligence à la cour, pour lui repréſenter avec fermeté, mais cependant avec ménagement, le déshonneur dont il alloit couvrir ſon nom & la mémoire de ſes ancêtres. HAN-TCHING-TI, au lieu de prendre en bonne part ſon zèle, fut choqué de ſa démarche, qu'il regarda comme une inſulte, & il le fit conduire en priſon. Sin-king-ki, Lien-pao, Sſé-tan, Kou-yong & les grands préſentèrent un placet pour le juſtifier. Ils diſoient que Lieou-fou étant de la famille impériale,

Avant l'Ere Chrétienne. — 16. *Han-tching-ti.*

& occupant un poſte qui lui donnoit le droit de faire des repréſentations à l'empereur, c'étoit aller contre les conſtitutions fondamentales de l'état de l'avoir fait arrêter. Ils ajoutoient qu'en renverſant ainſi une des plus anciennes loix, il en pouvoit réſulter de grands inconvéniens, non-ſeulement pour la perſonne du ſouverain, mais encore pour la durée de l'empire. HAN-TCHING-TI jugea par ce placet, que le tribunal des crimes déclareroit Lieou-fou innocent, & comme il vouloit le punir, il établit une commiſſion pour le juger. La peine que ce tribunal prononça contre lui, fut de le condamner à aller pendant trois ans arracher les herbes qui croiſſoient ſur les tombeaux de leurs ancêtres.

Malgré les repréſentations des grands, HAN-TCHING-TI, à la ſixième lune, déclara impératrice ſa comédienne, & il la fit ſaluer en cette qualité par toute ſa cour. A peine cette cérémonie étoit-elle achevée, que ſa paſſion pour cette femme ſe refroidit, & qu'il ſe ſentit épris de Tchao-y, qui le captiva entièrement. Il fit loger cette nouvelle concubine dans le fameux palais de *Tchao-yang-kong*, où l'or, l'argent, les pierreries, les perles & les plus riches ornemens en tous genres brilloient de toutes parts. Il en fit ſortir la nouvelle impératrice & l'envoya demeurer dans un autre palais, où elle mena la vie la plus licencieuſe & la plus débordée. Les remontrances que les ſerviteurs fidèles de la dynaſtie lui faiſoient à l'occaſion du ſcandale qu'il donnoit, arrachoient quelquefois à ce prince foible des ſoupirs qui marquoient ſes regrets, mais il n'avoit pas la force de rompre ſes indignes liens.

De huit frères qu'avoit l'impératrice-mère, le ſeul Ouang-man ne fut point décoré du titre de prince, étant mort trop tôt. Son fils Ouang-man, qu'il laiſſa en trop bas âge pour être

pourvu d'aucun emploi, étoit bien différent de ses oncles, qui se prévalant du mérite de leurs pères & de l'illustration de leur famille, passoient leur vie dans les plaisirs, ne s'occupant que de chasses & de courses, & s'abandonnant sans réserve à la débauche du vin & des femmes. Ouang-man, loin de les imiter, s'appliquoit sans relâche & recherchoit la compagnie & l'amitié des sages, & de ceux dont la réputation étoit sans reproche. Doux, affable & modeste, attentif à son devoir, respectueux envers tout le monde, ces qualités le firent distinguer par l'impératrice-mère & l'empereur, de tous ceux de sa famille qui se trouvoient à pourvoir après la mort de Ouang-fong, & l'empereur le créa prince de Sin-tou. Loin que cette dignité lui inspirât de l'orgueil, elle le rendit encore plus affable & plus libéral. Il répandoit à pleines mains, sur tous ceux qui l'approchoient, les sommes immenses que l'impératrice lui faisoit donner; de sorte qu'il étoit toujours le plus pauvre des grands de la cour. Ces libéralités excessives lui donnèrent dans tout l'empire une réputation de désintéressement & de magnificence, à laquelle aucun autre de sa famille n'est jamais parvenu; mais il la ternit dans la suite par l'ambition démesurée dont il fut dévoré, & qui le porta à s'emparer du trône.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 16. *Han-tching-ti.*

Le trentième jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'année suivante, à la deuxième lune, on vit une quantité d'étoiles se détacher & tomber comme en pluie. Le 30 de la même lune, il y eut une éclipse de soleil.

15.

Comme l'empereur continuoit toujours de vivre dans la débauche, malgré les représentations des grands, ces fidèles sujets ne se rebutèrent point, & multiplièrent les placets au

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 15. *Han-tching-ti.*

point qu'il en recevoit tous les jours. Si leur fermeté & leur zèle font dignes d'admiration, il n'eft pas moins furprenant que l'empereur s'obftinât à demeurer enfoncé dans le vice. Ce prince étoit moins ému de leurs confeils que des éclipfes, des tremblemens de terre & d'autres phénomènes, qu'il croyoit toujours pronoftiquer quelque chofe de finiftre à fon égard. Auffi les grands ne manquoient-ils pas d'appuyer fur ces pronoftics & fur les calamités préfentes, comme étant des avertiffemens du Ciel irrité de fa conduite. Quelquefois ce prince fe fentoit ébranlé par ces vives exhortations; elles en vinrent cependant à lui déplaire, & l'excès de leur zèle fit perdre à plufieurs leurs emplois. Le généreux miniftre Siei-fiuen, & Tché-fang-tchin, grand cenfeur de l'empire, durent à cette caufe leur difgrace & d'être mis au rang du peuple. L'un & l'autre furent remplacés par des gens que l'empereur crut moins ardens à le troubler dans fes plaifirs.

Le trente de la première lune de l'an 14, il y eut une éclipfe
14. de foleil; & le même jour de la feptième lune de l'an 13, il y
13. en eut une feconde.

L'éclipfe qui arriva le premier jour de la première lune de
12. l'année d'enfuite, fut fuivie de tant de prodiges, que la frayeur fut univerfelle. A la quatrième lune, en été, par le temps le plus ferein, on entendit des coups de tonnerre affreux. Quelques jours après, il tomba, du côté du fud, une pluie d'étoiles qui s'étendit au loin. A la feptième lune, il parut une comète à l'étoile *Tong-tfing*.

A cette même époque, on apprit la mort de Seou-hiaï-juti, *Tchen-yu* des *Hiong-nou:* il eut pour fucceffeur fon frère Tché-ya-juti.

L'empereur, effrayé de tant de phénomènes, affembla fon confeil,

conseil, pour lui demander ce qu'il falloit faire pour prévenir les maux qu'ils sembloient présager. Kou-yong prit le premier la parole, & fit un tableau de tout ce qui s'étoit passé sous le règne actuel. Il parla avec véhémence de la disgrace de plusieurs sujets fidèles, dont tout le crime étoit d'avoir cherché à donner à leur souverain des preuves de leur attachement & de leur zèle, en lui représentant, avec vérité, le tort qu'il faisoit à sa réputation & à l'empire. Kou-yong terminoit son discours en disant, que les prodiges qui épouvantoient tout le monde, étoient des signes manifestes de la colère du *Chang-ti*, irrité des désordres & de l'injustice du prince. Sa fermeté étonna autant les grands, que l'empereur lui-même.

Avant l'Ere Chrétienne.
12.
*Han-tching-ti.*

Lieou-hiang, de la famille impériale, dit la même chose que lui, mais avec plus de modération. L'empereur le retint pour conférer avec lui, & congédia tous les autres. Cependant, malgré la sagesse de ses conseils & les ménagemens avec lesquels il les lui présenta, Lieou-hiang ne put rien obtenir de l'empereur, qui ne se mit aucunement en devoir de changer de conduite.

Mei-fou voulut tenter dans un placet si son maître auroit égard à ce qu'il s'étoit proposé de lui dire dans le conseil, si chacun y eût parlé comme il s'y attendoit. Il représentoit à l'empereur que ce qui avoit procuré à Han-kao-ti la couronne, étoit sa docilité aux conseils qu'on lui donnoit, qui comme les roues d'un char lui rendoient légers les fardeaux les plus pesans. Il lui disoit que c'étoit avec le secours de Tchin-ping, chef de son conseil, & de Han-sin son général, que ce prince étoit parvenu à fonder l'auguste dynastie des *Han*; & que Eul-chi-hoang-ti avoit perdu celle des *Tsin*, en ne voulant souffrir aucunes représentations, & en se livrant, au fond de

Avant l'Ere Chrétienne.
12.
*Han-tching-ti.*

ſon palais, à ſes infâmes plaiſirs, ſans s'embarraſſer du ſoin du gouvernement. « Les cruautés, les injuſtices les plus criantes, » ajoutoit-il, ont marqué ſon règne; aujourd'hui le zèle eſt » forcé à ſe taire, par la crainte des châtimens les plus rigou- » reux. Les conſeils les plus ſages ſont mépriſés, la vertu eſt » avilie; ceux à qui leur naiſſance donneroit le droit de cher- » cher à réformer les abus, n'ont point d'autorité; elle eſt toute » entre les mains de la famille de l'impératrice-mère : cepen- » dant il eſt temps de veiller à ce qu'elle n'en abuſe. L'empe- » reur eſt au-deſſus de la force, mais l'autorité eſt au-deſſus » de celui qui la poſſéde. Peut-être un jour Votre Majeſté ſe » repentira-t-elle, mais trop tard, de n'avoir pas pris les pré- » cautions que la prudence ſuggère, & de n'avoir pas écouté » de fidèles ſujets que ſon indifférence à cet égard allarme » avec raiſon ». L'empereur lut tranquillement ce placet & continua de ſe comporter comme auparavant.

Tchang-yu, qui avoit été précepteur de HAN-TCHING-TI, avoit alors l'oreille de ce prince & lui ſervoit de conſeil. Comme l'empereur étoit fatigué d'entendre toujours parler de préſages ſiniſtres qu'on lui rebattoit ſans ceſſe, il voulut ſavoir ce qu'en penſoit Tchang-yu. Ce favori, qu'il avoit élevé à la dignité de prince, voulant lui faire ſa cour, lui répondit, que toutes les applications qu'on faiſoit de ces phénomènes, n'étoient que des rêveries des lettrés, qui cherchoient à trouver du myſtère par-tout, afin de s'attirer l'eſtime & l'admiration du peuple; & que perſonne ne pouvoit ſavoir la cauſe ni rendre raiſon de ces événemens extraordinaires. Il lui dit encore qu'aucun homme ſenſé & éclairé ne pouvoit ajouter foi aux abſurdités qu'ils débitoient à ce ſujet. Et comme cette réponſe étoit plus conſolante que celles qu'on lui avoit faites juſqu'à

présent, l'empereur sentit toutes ses craintes s'évanouir, & il se livra avec encore plus d'ardeur à ses plaisirs.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 12. *Han-tching-ti.*

Quelque temps après, l'empereur tenant conseil avec ses grands, Tchu-yun prit la parole avec beaucoup de feu & dit : « Tous les officiers qui sont ici occupent leurs places comme » de véritables statues ; ils ont grand soin d'en toucher les émo- » lumens, sans s'embarrasser d'en remplir les devoirs. Si Votre » Majesté vouloit me mettre en main le meilleur de ses sabres, » j'en abatterois la tête à l'indigne flatteur qui révolte tous vos » sujets affectionnés, & qui est si peu jaloux de votre répu- » tation & de votre gloire ». Comme l'empereur voulut savoir celui qu'il blâmoit directement, il nomma Tchang-yu, prince de Ngan-tchang, qu'il peignit comme l'homme le plus indigne de vivre. L'empereur irrité lui dit avec mépris, qu'il n'appartenoit pas à un misérable esclave, ni à un petit mandarin comme lui, de traiter de la sorte un prince qui avoit été son précepteur : il ordonna de le charger de fers & de le conduire dans les prisons des criminels qui méritoient la mort. Tchu-yun lui répondit avec un air serein : « Si je craignois » de mourir pour une si belle cause, je serois indigne d'être » votre sujet ; j'irai avec plaisir joindre Koan-long-pong & » Pi-kan, fameux par leur fidélité, l'un sous les *HIA* & l'autre » sous les *CHANG*. Je les ai pris pour modèles, & j'ai ambi- » tionné de mourir glorieusement comme eux, victime de » mon zèle ».

Après qu'on eut emmené Tchu-yun, le général Sin-king-ki, officier d'une grande réputation & fort considéré, se jetta aux genoux de l'empereur en mettant son bonnet bas, & tira le sceau de sa charge qu'il posa devant lui : il demanda avec instance la grace de Tchu-yun, en alléguant pour sa justification,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
11.
*Han-tching-ti.*

que, s'il avoit dit la vérité, il ne méritoit pas d'être puni, & que s'il s'étoit trompé, c'étoit une erreur qu'il falloit lui pardonner en faveur de son zèle. Sin-king-ki prioit l'empereur avec tant d'action de lui accorder cette grace, qu'à force de
10. battre la terre de son front, il s'étoit blessé, & son sang couloit sans qu'il s'en apperçût; l'empereur à sa considération pardonna à Tchu-yun : il ne voulut même pas que la galerie de la salle d'audience, où Tchu-yun lui avoit parlé, fût détruite, & il ordonna de l'appeller à l'avenir, *la galerie de droiture & de fidélité.*

A la première lune de l'année suivante, la montagne Min-chan s'affaissa, & pendant trois jours les eaux du Kiang furent
9. engorgées. A cette nouvelle, Lieou-hiang s'écria : « Quand on » vit sous les *TCHEOU* la montagne Ki-chan s'affaisser, & les » eaux des *trois rivières* s'arrêter, Yeou-ouang tomba. Cette » montagne avoit été comme le berceau de sa dynastie : celle » des *HAN* a pris naissance dans le royaume de Han, où est la » montagne Mi-chan, ne devons-nous pas craindre que notre » maître ne soit un second Yeou-ouang »?

Kou-yong, de la classe des grands, avoit été le plus zélé à vouloir retirer HAN-TCHING-TI du vice : il lui avoit présenté plus de quarante placets, dans lesquels il l'exhortoit à changer
8. de conduite; mais tout avoit glissé sur le cœur du prince : de sorte que n'espérant plus aucun changement, & que même, sans la protection de l'impératrice-mère, il auroit éprouvé le ressentiment de l'empereur, rebuté de tant de tentatives inutiles, il prétexta des infirmités pour donner la démission de ses charges, & se retirer de la cour : démission qui fut acceptée, & à la suite de laquelle il mourut peu de temps après.

HAN-TCHING-TI n'avoit point eu d'enfans de tant de fem-

mes auxquelles il s'étoit attaché. Dans la crainte que la famille de l'impératrice-mère n'abusât de son crédit excessif pour enlever la couronne à la sienne, il prit la résolution de se nommer de bonne heure un héritier ; il jetta les yeux sur le prince de Tchong-chan son frère & sur son neveu, fils du prince de Ting-tao, un autre de ses frères qu'il avoit beaucoup aimé. C'étoit ce frère qu'il avoit voulu autrefois retenir à la cour, mais que le premier ministre Ouang-fong, par jalousie, l'avoit forcé de renvoyer dans ses états, où ce prince étoit mort peu de temps après son retour. Cependant avant que de se déterminer sur le choix de l'un de ces deux princes, qui étoient les seuls qui pussent prétendre à la couronne, il voulut prendre l'avis de son premier ministre, du président du tribunal des censeurs de l'empire, & de quelques autres membres de son conseil privé.

Ces grands consultés répondirent que, suivant le *Li-ki*, les fils des frères étoient frères entre eux, & qu'à défaut des uns, les autres pouvoient succéder ; c'est pourquoi ils estimoient que le jeune prince de Ting-tao, étant fils du frère de l'empereur, il étoit de droit son héritier. Cependant Kong-kouang objecta, qu'en fait de succession, on devoit avoir égard au plus proche, & qu'à défaut de l'aîné mort sans enfans, l'héritage appartenoit au puîné. Il cita pour exemple celui de Pôan-keng, de la dynastie des *Chang*, qui avoit succédé à son frère Yang-kia ; ainsi il fut d'avis de préférer l'oncle au neveu.

L'empereur, qui inclinoit pour le jeune prince de Ting-tao, répondit que le prince de Tchong-chan, son frère, avoit peu d'esprit & de capacité, & que d'ailleurs il étoit écrit dans le *Li-ki*, que l'aîné & le cadet ne devoient pas entrer ensemble dans la salle des *ancêtres* pour y faire les cérémonies. Il conclut

Avant l'Ere Chrétienne. 8. *Han-tching-ti.*

qu'il ne pouvoit, sans enfreindre les anciennes loix, avoir d'autre héritier que le prince de Ting-tao son neveu; en conséquence de quoi il le nomma son successeur. Cette préférence fut si sensible au prince de Tchong-chan, qu'il en mourut de chagrin à la huitième lune.

Cette même année mourut Thé-ya-juti, *Tchen-yu* des *Hiong-nou;* il eut pour successeur son frère Ou-tchu-lieou-juti.

Chun-yu-tchang, favori de l'empereur, abusant de son crédit, traitoit tout le monde, & sur-tout les grands, avec un orgueil insupportable. Après avoir séduit Hiu-mi, sœur de l'impératrice Hiu-chi, déposée à l'occasion de la comédienne qui lui fut substituée, ce favori prit Hiu-mi pour concubine. Hiu-chi reléguée dans le palais de *Tchang-ting-kong*, en enlevoit tout ce qu'il y avoit de plus précieux, pour le donner à Chun-yu-tchang, afin de rentrer, par son moyen, dans les bonnes graces de l'empereur. Le favori lui promit de la faire réintégrer dans son rang d'impératrice, quoiqu'il fût persuadé que la chose étoit impossible. Il amusoit la sœur de cette princesse par le récit des progrès qu'il disoit avoir faits auprès de l'empereur, auxquels il avoit l'art de donner un air de vérité.

Ouang-mang, qui ne voyoit pas de bon œil le crédit de Chun-yu-tchang, l'accusa auprès de l'empereur d'avoir des relations avec l'impératrice disgraciée. Ce prince, sans vouloir les approfondir, donna l'ordre de renvoyer Chun-yu-tchang dans sa patrie.

Quoique Ouang-li ne l'aimât pas, il lui fit cependant offrir par son fils des chevaux & des chariots pour transporter ses bagages. Chun-yu-tchang saisit habilement cette occasion pour empêcher l'effet de sa disgrace. Il envoya beaucoup de pierres précieuses & d'autres choses d'un très-grand prix à Ouang-li,

en reconnoiſſance de ſes offres de ſervice, afin de l'engager à parler pour lui à l'empereur. Effectivement, gagné par ces préſens, il intercéda pour obtenir ſa grace & la permiſſion de demeurer à la cour.

Avant l'Ere Chrétienne.
8.
*Han-tching-ti.*

L'empereur voyant l'intérêt que Ouang-li prenoit à Chun-yu-tchang, dont il le ſavoit ennemi, ſoupçonna quelque pratique ſourde dans cette démarche. Il ordonna au tribunal des crimes d'examiner ſcrupuleuſement leur conduite à l'un & à l'autre. Ouang-li, craignant qu'on ne découvrît qu'il s'étoit laiſſé ſéduire, ordonna à ſon fils de ſe faire mourir, afin qu'on n'arrachât pas de lui, par la queſtion, des aveux contre ſon père. Le fils obéit; mais une mort auſſi ſubite augmenta les ſoupçons de l'empereur, qui donna de nouveaux ordres d'arrêter Chun-yu-tchang & de l'appliquer à la torture.

A la vue des inſtrumens qu'on préparoit, ce courtiſan élevé dans la molleſſe fut ſi épouvanté, qu'il confeſſa tout. Il avoua qu'il avoit fait préſent à Ouang-li des effets précieux qu'il avoit reçus de l'impératrice Hiu-chi: il ne cèla rien du commerce qu'il entretenoit avec cette princeſſe, ni de l'eſpérance dont il l'avoit leurrée de la faire rentrer en grace. A peine eut-il fait cet aveu, qu'il en prévit les ſuites terribles, & ſe donna lui-même la mort dans ſa priſon. Comme il avoit chargé l'impératrice Hiu-chi dans ſa dépoſition, l'empereur lui envoya par Kong-kouang un breuvage empoiſonné, qu'elle prit ſans la moindre réſiſtance; il exila Ouang-li dans ſa principauté de Kong-yang, & caſſa plus de vingt officiers qui avoient été liés d'amitié avec Chun-yu-tchang.

Comme Ouang-mang avoit le premier découvert ces intrigues, l'empereur fit l'éloge de ſon zèle & de ſa fidelité en préſence de tous les grands; & pour l'en récompenſer, quoiqu'il

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 8. *Han-tching-ti.*

n'eût alors que vingt-huit ans, il le nomma grand général de l'empire. Elevé à ce poste éminent, il se trouvoit le quatrième de sa famille qui l'avoient occupé successivement; mais afin d'effacer la réputation de son prédécesseur, il donna libre accès à tous les habiles gens, qu'il recevoit avec bonté & récompensoit libéralement. Tout respiroit chez lui la simplicité; on n'y voyoit aucun meuble qui annonçât le luxe, & la modestie régnoit jusque dans son domestique. Sa femme ne se distinguoit de ses suivantes que lorsqu'elle parloit; il avoit établi dans sa maison un si bel ordre, que s'il arrivoit que quelqu'un de ceux qui lui étoient attachés s'en écartât, ou qu'il fît le moindre tort, il étoit renvoyé sur le champ. Tant de belles qualités ne pouvoient manquer de lui gagner tous les cœurs.

Le premier ministre Tché-fang-tsin, qui avoit exercé les emplois les plus importans, & servi l'état pendant plus de trente ans, mourut au commencement de l'année suivante. L'empereur avoit jetté les yeux sur Kong-kouang pour le remplacer, & il avoit déja fait graver le sceau qu'il lui destinoit, en se proposant en même temps de l'élever à la dignité de prince. L'hommage que les princes de Tchou & de Leang vinrent alors rendre, fit différer sa nomination.

L'empereur, qui avoit invité ces deux princes à un festin, y parut de la plus grande gaieté : il se retira sans aucune apparence d'indisposition, passa la nuit tranquillement, & se leva comme à son ordinaire; en s'habillant, il perdit tout-à-coup la parole & mourut. Le soupçon d'une mort aussi subite tomba d'abord sur Tchao-tchao-y, père de la comédienne élevée au rang d'impératrice, & Ouang-mang reçut ordre de l'impératrice-mère de l'arrêter. Tchao-tchao-y, qui craignoit la rigueur

de

de la justice, se donna lui-même la mort, en protestant qu'il étoit innocent.

Avant l'Ere Chrétienne. 7. *Han-tching-ti.*

HAN-TCHING-TI, à sa mort, étoit âgé de quarante-cinq ans; il en avoit régné vingt-six, & il fut enterré à Yen-ling. Ce prince avoit la figure noble & agréable, cependant un peu grêlée: d'une taille haute & bien prise, le port majestueux, il représentoit avec dignité, & on le distinguoit facilement au milieu de toute sa cour. Ses sentimens répondoient peu à ces avantages de la nature. Adonné au vin & aux femmes, il se livra aux excès de la débauche, sans respecter même les dehors les plus ordinaires de la bienséance. D'un naturel timide & d'un esprit borné, il se laissa maîtriser par les parens de l'impératrice sa mère, qui tentèrent d'enlever la couronne à sa dynastie. Il eut pour successeur, sous le nom de Han-ngai-ti, le fils de son frère, le prince de Ting-tao, qu'il avoit déclaré son héritier.

## *HAN-NGAI-TI.*

Suivant l'intention de Han-tching-ti, l'impératrice-mère établit Kong-kouang premier ministre; & afin que Ouang-mang, qui commençoit à prendre trop d'ascendant, ne pût lui disputer l'autorité qu'elle vouloit conserver, elle résolut de lui faire donner l'ordre de se retirer. Ouang-mang, qui en fut averti, prévit cet affront, en se démettant de ses emplois entre les mains de l'empereur. Cette conduite prudente lui attira de nouveaux éloges.

HAN-NGAI-TI ne fut point fâché de voir que Ouang-mang prenoit de lui-même ce parti; ce prince le craignoit: dès sa plus tendre jeunesse, il avoit oui blâmer la trop grande autorité que cette famille possédoit. Cependant comme il ne faisoit

Avant l'Ere Chrétienne.
7.
*Han-ngai-ti.*

que de monter sur le trône, il dissimula sa façon de penser à son égard.

Peu de temps après la démission de Ouang-mang, Hiai-kouang adressa un placet à l'empereur contre cette famille, dans lequel il lui représentoit, que les mausolées des anciens empereurs n'étant point encore achevés, il seroit à propos de charger de ce soin Ouang-ken & Ouang-kouang, afin de les retirer de la vie licencieuse qu'ils menoient. HAN-NGAI-TI satisfait de trouver l'occasion de les punir de leurs déréglemens, leur envoya, à tous les deux, ordre de ne plus paroître à la cour. Il dépouilla Ouang-kouang de sa principauté & de toutes ses prérogatives, en le mettant au rang du peuple. Et à l'égard de Ouang-ken, comme il avoit rendu des services à l'état, il se contenta de le reléguer dans ses domaines.

On ressentit alors, dans l'espace de trente *ly*, une secousse de tremblement de terre, qui fit écrouler plusieurs maisons; plus de quatre cens personnes périrent sous leurs ruines.

6.

Au commencement de l'année suivante, Hiai-kouang présenta à l'empereur un second placet, dans lequel il lui disoit, que dans le temps que l'impératrice Hiu-chi étoit aimée de Han-tching-ti, cette princesse en avoit eu des enfans, dont on avoit caché la naissance. Que le bruit s'en étant répandu, comme il étoit d'une extrême conséquence pour les sujets affectionnés à la dynastie des *HAN* d'en connoître les rejettons, il avoit vérifié par lui-même & par d'autres l'existence de ces enfans; que Tchao-tchao-y les avoit tous fait périr par le poison, lorsque la princesse Hiu-chi fut disgraciée; qu'alors l'empereur qui n'avoit plus de tendresse pour elle, n'avoit témoigné aucun ressentiment de la mort de ces princes, quoiqu'il en fût instruit. Hiai-kouang ajoutoit que quelqu'amnistie qu'il y

eut eu depuis ce temps-là, l'énormité & la suite des crimes de Tchao-tchao-y le rendoient indigne lui & sa race d'y participer, & qu'il falloit abolir sa mémoire par l'extinction entière de sa famille. Il finissoit par dire que leur châtiment étoit le vœu de tous les honnêtes gens, & que quelque crédit qu'eût cette famille, il n'étoit pas à craindre qu'elle causât le moindre trouble, parce que personne ne seroit porté à prendre son parti, étant aussi détestée qu'elle l'étoit.

Sur cette accusation, l'empereur après avoir fait d'exactes recherches & acquis la preuve des crimes de Tchao-tchao-y, cassa tous ceux de sa famille qui avoient des emplois, & les réduisit, ainsi que Tchao-kin, prince de Sin-tching, au rang du peuple. Il confisqua leurs biens & les envoya en exil à Leao-si (1).

Cette même année, on découvrit encore la cause de la mort subite de l'empereur Han-tching-ti. Lieou-ki-tsé, prince de Tchong-chan, dans son enfance étoit sujet à une maladie qui tenoit de la folie. La reine Fong-chi, son aïeule, avoit pris un soin particulier de lui, & elle avoit essayé de tous les remèdes pour le guérir, mais sans succès.

Han-ngai-ti ordonna au médecin Chang-yeou, qui avoit de la réputation, d'entreprendre la cure de ce prince : mais comme le médecin étoit lui-même sujet à des vertiges, il disoit alors tout ce qui lui venoit dans l'esprit. Cependant il traita le prince & fut assidu auprès de lui. Dans le séjour que ce médecin fit au palais, il lui prit à lui-même plusieurs accès de folie, pendant lesquels il se tournoit du côté de l'ouest, en vomissant mille injures contre la reine Fong-chi,

(1) A l'est de Yong-ping-fou du Pé-tché-ly.

Avant l'Ere Chrétienne. 6. *Han-ngai-ti.*

qu'il accufoit d'avoir fait mourir l'empereur Han-tching-ti.

Fong-chi & Fou-chi avoient été femmes de Han-yuen-ti, qui leur avoit donné à l'une & à l'autre le titre de reine. Ce prince fe promenant un jour dans fa ménagerie, accompagné de plufieurs de fes femmes, un ours força les barreaux de fa loge & vint droit à lui; les femmes effrayées fe fauvèrent à toutes jambes : la feule Fong-chi eut le courage de l'attendre, & de fe mettre entre l'empereur & l'animal. L'ours la voyant en pofture de lui faire tête, retourna tranquillement dans fa loge.

L'empereur, étonné de l'intrépidité de cette princeffe, voulut favoir ce qui l'avoit engagée à s'expofer à la fureur de cette bête féroce. Fong-chi lui répondit : « Je ne fuis qu'une femme; » ma vie importe peu au bonheur & à la tranquillité de l'état; » les jours de Votre Majefté lui font précieux, & je ne devois » pas héfiter de me facrifier pour les fauver ». Depuis cette époque, l'empereur touché de fa générofité, la diftingua de fes autres femmes & la traita même avec refpect. Cette préférence donna de la jaloufie à la princeffe Fou-chi, qui conçut contre cette reine une haine implacable, dont elle lui donna des marques dans toutes les occafions.

A la mort de Han-tching-ti, Ting-huen fut chargé de faire des perquifitions fur cette mort, qui ne paroiffoit pas naturelle. Comme il fut quelques femaines fans faire aucune découverte, au bout de ce terme, on donna fa commiffion à Sfé-ly, connu particulièrement de la princeffe Fou-chi. Ce nouveau commiffaire s'adreffa à elle pour tâcher d'avoir par fon canal des indices fur ce qu'il cherchoit. Fou-chi, ennemie irréconciliable de Fong-chi, découvrit à Sfé-ly plufieurs chofes qui jufque-là étoient demeurées cachées. Il fut que la fœur de Fong-chi

avoit empoisonné son frère & plusieurs dixaines de personnes. Elle lui dit encore que cette reine s'étoit vantée d'être en état de mettre sur le trône le prince de Tchong-chan, après la mort de l'empereur, qui n'étoit pas éloignée. Sse-ly rendit compte à l'empereur de ses découvertes.



HAN-NGAI-TI, sur cette accusation, le chargea lui-même d'interroger la princesse Fong-chi, qui niant tous ces faits, fut cependant embarrassée de répondre aux preuves qu'il lui apportoit. Sse-ly lui demanda pourquoi elle montroit si peu de fermeté dans son interrogatoire, elle qui avoit eu le courage de braver un ours qui menaçoit l'empereur Han-yuen-ti? Cette question la surprit si fort, qu'elle se retira sans répondre un seul mot.

Rentrée dans son appartement, cette reine témoigna à ses suivantes son étonnement de ce que les officiers de justice étoient instruits d'un fait qui s'étoit passé dans l'intérieur du palais, & qui étoit même d'ancienne date. Elle jugea de ces connoissances qu'on en vouloit à sa vie, & pour prévenir une mort honteuse, elle prit un poison qui la fit expirer quelques heures après.

La mort violente de cette princesse augmenta les soupçons de l'empereur contre elle : il donna ordre d'arrêter Fong-tsan, prince de Y-hiang, son frère, qui, croyant sa sœur coupable, se tua de désespoir avec dix-sept autres de sa famille, au moment que les officiers du tribunal des crimes entroient chez eux pour les prendre. Toutes ces morts prématurées laissoient toujours de l'incertitude sur ce qu'on cherchoit à éclaircir. Sun-pao conseilla à l'empereur de pousser plus loin les recherches, & de faire de nouvelles informations. La princesse Fou-chi, qui craignoit qu'on ne vînt à découvrir qu'elle étoit peut-être aussi

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
6.
*Han-ngai-ti.*

coupable que la reine Fong-chi, s'emporta contre Sun-pao, & on ne put l'appaiſer qu'en le faiſant mettre en priſon. Cependant l'empereur l'en fit ſortir quelque temps après, & le rétablit dans toutes ſes charges.

L'année ſuivante, à la première lune, il parut une comète à
5. l'étoile *Kien-nieou.*

La princeſſe Fou-chi ne s'arrogeoit tant d'autorité, que parce qu'elle étoit mère de l'impératrice régnante. La complaiſance que l'empereur avoit pour elle, étoit un grand obſtacle aux vues du premier miniſtre Kong-kouang, pour le bien de l'état. Comme il étoit preſque toujours oppoſé aux ordres qu'elle donnoit, elle ne put s'empêcher de lui en témoigner ſon chagrin. Kong-kouang ne rallentit rien de ſon zèle pour ſon maître, ni de ſon exactitude à remplir les devoirs de ſa charge. Sa droiture inflexible irrita ſi fort la princeſſe Fou-chi, qu'elle le fit deſtituer de ſon emploi & mettre au rang du peuple. Elle fit donner à Tchu-pou ſa place de premier miniſtre.

A la troiſième lune de l'année ſuivante, il parut une comète
4. aux étoiles *Ho-kou*, qui ſont au nord de la conſtellation *Kien-nieou.*

Il y avoit alors à la cour un jeune homme appellé Tong-hien,
3. dont la figure & l'eſprit faiſoient l'admiration de tout le monde. Il joignoit à ces avantages beaucoup de douceur, d'affabilité & de modeſtie. L'empereur l'aimoit ſi fort, qu'il vouloit l'avoir ſans ceſſe auprès de lui, & qu'il le faiſoit même coucher dans ſon appartement. Tout ce qu'il y avoit de riche & de précieux dans le palais, étoit à ſa diſpoſition. Il lui fit bâtir un hôtel magnifique, qu'il fit décorer de tout ce qu'il y avoit de plus rare dans les tréſors de l'état, qu'il épuiſa en quelque ſorte pour ſon favori. Ce prince porta ſes ſoins pour ce

jeune homme jusqu'au-delà de la mort même, en lui faisant construire à Y-ling un tombeau, qui avoit plusieurs *ly* de circuit. Cet attachement incroyable attira des représentations à l'empereur, sur-tout de la part de Tching-tsong, qui occupoit un des premiers emplois à la cour.

Tching-tsong se plaignant à Tchao-tchang, son parent & son ami, de ce que l'empereur faisoit peu de cas de ses remontrances, ce dernier adressa à ce sujet un placet à l'empereur, dans lequel il lui disoit entre autres choses, que le mépris qu'il paroissoit faire des avertissemens de ceux qui étoient jaloux de sa réputation, pourroit dégénérer en troubles, & qu'il croyoit de son devoir de l'en avertir.

A la lecture de ce placet, l'empereur entra dans une violente colère contre Tching-tsong, qu'il manda, pour lui dire de quel droit il osoit trouver à redire à ce qui se passoit chez son maître, lui dont la maison ressembloit à une halle remplie de marchands où la confusion régnoit. « Si ma maison, répondit » Tching-tsong, ressemble à une halle, ma conduite est nette » comme l'eau claire, & ne redoute pas les yeux les plus per» çans ». L'empereur, plus irrité encore de cette réponse, le fit conduire devant le tribunal des crimes, avec ordre de l'examiner à toute rigueur.

Le tribunal servit la colère de l'empereur; après avoir pris les informations les plus exactes, & fait appliquer Tching-tsong à la question extraordinaire, au point qu'il en étoit presque mourant, Sun-pao, dans un placet, rendit compte à l'empereur, qu'on l'avoit trouvé irréprochable dans sa conduite, & qu'on n'avoit pas même découvert la moindre trace ni le plus léger soupçon de crime: il l'avertissoit encore que le peuple murmuroit hautement, & soutenoit que Tching-tsong

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
3.
*Han-ngai-ti.*

étoit innocent. Sun-pao conseilloit en même temps à l'empereur de faire arrêter aussi Tchao-tchang, parce qu'étant l'auteur du placet qui avoit été cause de la détention de Tching-tsong il pouvoit être son ennemi secret & donner des indices contre lui ; il disoit que ce seroit le moyen d'appaiser le peuple. L'empereur, mécontent de ce placet, ôta à Sun-pao toutes ses charges & le réduisit au rang du peuple. A l'égard de Tching-tsong, il mourut peu de jours après des suites de la question qu'il avoit soufferte.

Non content de combler de richesses son favori, l'empereur l'éleva à la dignité de prince du premier ordre, sous le titre de prince de Kao-ngan, & il fit tirer des arsenaux les plus belles armes, afin de lui composer un cortége dont la magnificence effaçât celles de tous les autres. Les grands & le peuple blâmoient ouvertement cette prodigalité & ces distinctions en faveur d'un jeune homme qui n'avoit rendu aucun service à l'empire. Plusieurs lui firent à ce sujet les plus vives représentations ; mais personne ne parla avec plus de force & de liberté que Ou-tsiang-long. Il lui disoit dans son placet, que les armes des arsenaux ayant été faites des deniers publics, elles appartenoient à l'état ; que l'empereur n'en pouvoit pas plus disposer que des sommes destinées à leur fabrication ; que ces armes ne devoient sortir des arsenaux que pour le besoin en temps de guerre ; que c'étoit là l'intention du peuple en contribuant à leur dépense, & non qu'elles fussent employées au faste d'un jeune homme, dont tout le mérite étoit d'amuser son maître & de gagner ses bonnes graces par des flatteries. Il ajoutoit que ce favori incapable de les manier, n'étant dans le cas de s'en servir que pour les faire porter devant lui, ou les étaler orgueilleusement devant sa porte, il espéroit que l'empereur

l'empereur lui ordonneroit de les remettre dans les arsenaux, & de restituer au trésor de l'état l'argent & les joyaux qui en avoient été tirés pour l'en gratifier, parce que le peuple murmuroit de voir employer à un pareil usage le fruit de ses travaux, qui devoit être consacré à la défense & aux besoins de l'empire. HAN-NGAI-TI fut sensible à ces reproches, & dissimula cependant le déplaisir qu'ils lui causoient. Il se contenta de faire descendre Ou-tsiang-long d'un degré plus bas que le rang qu'il avoit à la cour.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

3.

*Han-ngai-ti.*

Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

2.

A l'occasion de cette éclipse, plusieurs grands firent des représentations à l'empereur pour l'engager à modérer les impôts, dont il ne chargeoit le peuple que pour enrichir son favori. Le premier ministre Ouang-kia eut honte de garder seul le silence & de montrer moins de zèle qu'eux pour le bien public. Il adressa à son maître un placet, dans lequel il lui disoit que de tout temps ses prédécesseurs avoient regardé l'empire comme une seule famille, dont ils étoient les pères, & qu'ils ne se croyoient pas en droit de disposer, sans injustice, des richesses de l'état, à moins que ce ne fût pour récompenser le mérite. Il traitoit le favori de vil flatteur, qui avoit l'avidité de s'enrichir & l'ambition de s'élever au-dessus de tous les grands, pour mépriser les officiers & maltraiter le peuple. Le premier ministre ajoutoit qu'il avoit voulu vérifier par lui-même si les plaintes qu'on portoit contre lui étoient aussi générales qu'on le disoit, & qu'il n'étoit malheureusement que trop vrai que tout le monde n'avoit qu'un cri contre les bienfaits & les distinctions dont l'empereur le combloit sans les mériter. Il finissoit par exhorter HAN-NGAI-TI, puisqu'il

n'avoit point d'héritier, de se choisir, dans la famille de Han-kao-ti, un successeur digne du trône & capable d'en soutenir la gloire.

L'empereur fut piqué de la droiture de son ministre. Il lut son placet, & le lui renvoya tout cacheté. Quelques jours après, il lui ôta son emploi & le fit mettre en prison, sous prétexte qu'il avoit rétabli dans leurs charges trois officiers dégradés à l'occasion de Tong-hien, & que ce ministre n'avoit remis en place qu'après une amnistie générale. Le peuple cria à l'injustice quand il vit conduire Ouang-kia dans les prisons, & il vomissoit des imprécations contre le favori qu'il accusoit d'être l'auteur de sa disgrace.

Les juges s'étant assemblés le lendemain pour l'interroger, ils lui demandèrent pourquoi, abusant de son autorité, il avoit réintégré dans leurs charges des officiers que l'empereur avoit cassés. Le ministre leur répondit que tout le crime de ces officiers étant d'avoir blâmé la conduite de ceux qu'ils croyoient dangereux à l'état, & que leur connoissant du zèle & de la capacité, comme ils en avoient déja donné des preuves dans les mêmes places, il avoit cru devoir les leur rendre, sur-tout après que l'empereur avoit lui-même accordé un pardon général, dont ils n'étoient pas exclus. Alors un des juges ne put s'empêcher de demander aux autres en quoi consistoit son crime.

Ouang-kia, levant les mains au ciel, ajouta, les larmes aux yeux, que pendant le peu de temps qu'il avoit été dans le ministère, son principal soin avoit été de n'employer que des gens habiles, bien intentionnés & zélés pour le bien public, & que s'il ne l'avoit pas toujours fait, c'est qu'on l'en avoit empêché. Comme ses juges le questionnoient pour savoir ceux

2\. *Han-ngai-ti.*

qui lui avoient porté obstacle, il nomma Tong-hien comme la principale cause de ce que Kong-kouang & Hou-ou, gens d'un mérite distingué & dignes des premières places, n'étoient point employés. Ce favori, continua-t-il, ruine l'état & perd le gouvernement; je mourrois content s'il subissoit la peine qu'il mérite : mais plutôt que d'être témoin du mal qu'il fait, & de me voir forcé à me taire, j'aime mieux renoncer à la vie. En effet, peu de jours après, il trouva moyen de se procurer la mort dans sa prison.

L'empereur donna sa place de premier ministre à Kong-kouang, & celle de grand général des troupes de l'empire à Tong-hien son favori, âgé seulement de vingt-deux ans. Ce prince sentoit qu'il n'étoit pas en état de remplir les fonctions d'une charge de cette importance, & il lui recommanda de s'en instruire auprès de Kong-kouang.

Cet officier, qui avoit déja été renvoyé du ministère par rapport au favori, étoit devenu bien plus souple à son égard. Chaque fois que Tong-hien se rendoit chez lui, il se revêtoit de ses plus riches habits, & alloit l'attendre jusqu'à la porte intérieure de sa maison, où il le recevoit, à la descente de son char, un genou en terre, comme si c'eût été l'empereur lui-même. Cette adulation valut à ses neveux la faveur d'être mis au nombre des grands.

L'affection de l'empereur pour son favori étoit si grande, qu'il lui dit un jour dans un festin à la salle *Kilin-tien*, qu'il vouloit imiter Yao & lui céder l'empire, comme ce prince avoit fait à l'égard de Chun. Ouang-hong, le seul qui restât des enfans de Ouang-fong, oncle & premier ministre de Han-tching-ti, ne put garder le silence. Il dit avec beaucoup de respect à l'empereur, que l'empire qu'il gouvernoit aujourd'hui

Avant l'Ere Chrétienne.
2.
*Han-ngai-ti.*

étoit celui de Han-kao-ti ; qu'il ne l'avoit que comme en dépôt pour le transmettre à ses descendans, & que cette affaire étoit de trop grande conséquence pour être traitée aussi légérement. L'empereur parut fort mécontent de cette réflexion & prit un air sérieux.

Ouang-hong ne s'en tint pas à cette première remontrance : de retour chez lui, il mit la main au pinceau & écrivit un placet conçu en ces termes : « L'empereur Han-ouen-ti » aimoit beaucoup Teng-tong, cependant il se contenta de » l'élever aux premières charges de l'état. Han-ou-ti n'avoit » pas moins d'affection pour Han-yen, mais elle se bornoit à » des libéralités, & jamais ces deux grands princes ne don- » nèrent d'autorité à leurs favoris, quoiqu'ils eussent de la » capacité. Tong-hien est un jeune homme sans expérience, » qui n'a mérité en rien de l'état, & cependant Votre Majesté » l'a élevé à la dignité de prince, après l'avoir comblé de » richesses & de présens qui ont épuisé les trésors publics. » Tout le monde en murmure ; le peuple s'en plaint amère- » ment, & une pareille conduite ne peut qu'irriter le Tien, » dont le prince occupe la place sur le trône, pour être le » père du peuple & le rendre heureux ».

L'empereur fit peu d'attention à ce placet & agit comme s'il n'en eût eu aucune connoissance.

Sur la fin de l'année précédente, le *Tchen-yu* des *Hiong-nou* avoit envoyé un de ses officiers à la cour, pour donner avis qu'il vouloit venir rendre l'hommage auquel ses prédécesseurs s'étoient soumis. Comme le trésor se trouvoit épuisé, on fut embarrassé des moyens de subvenir à une dépense aussi grande. La plupart des grands étoient d'avis de le détourner de faire ce voyage, parce que ne pouvant pas le recevoir avec la même

2.

*Han-ngai-ti.*

magnificence que par le passé, ce seroit donner une mauvaise idée de la Chine à ces peuples, qui ne venoient lui faire hommage, que parce qu'ils redoutoient sa puissance. Yang-hiang, d'un sentiment opposé à celui des grands, adressa en conséquence à l'empereur le mémoire suivant.

« Ne pas accueillir les Tartares lorsqu'ils se présentent d'eux-» mêmes, c'est les aliéner & les engager à se séparer de nous. » Personne n'ignore qu'aucun empereur des dynasties des *HIA*, » des *CHANG* & des *TCHEOU*, ne put obtenir qu'ils se sou-» missent à notre domination. Tsin-chi-hoang-ti, un des plus » puissans princes qui aient occupé le trône, quoiqu'il eût » les meilleures troupes, & le général Mong-tien, le plus grand » capitaine de son temps, ne put jamais venir à bout de les » réduire. Ce même prince crut arrêter leurs courses fréquentes » sur nos terres, en faisant construire cette grande muraille, » barrière impuissante contre leurs incursions qu'ils conti-» nuèrent comme auparavant.

» Han-kao-ti, fondateur de notre auguste dynastie, à la » tête de trois cens mille hommes, se vit bloqué par eux » dans Ping-tching, & ne se tira de leurs mains que par la » ruse. Après sa mort, & sous la régence de l'impératrice » Liu-heou son épouse, leur *Tchen-yu* Mé-té écrivit une lettre » insolente à cette princesse, & les grands jugèrent qu'il étoit » important pour l'état de les ménager, en lui faisant une » réponse sage & prudente qui le fit rentrer en lui-même, & » l'obligeât à lui faire des excuses.

» Sous Han-ouen-ti, ces barbares ayant pénétré jusqu'à » Yong-kan-tsuen, répandirent la terreur dans Tchang-ngan » même. On fit marcher contre eux trois généraux qui avoient » de la réputation, & qui après avoir séjourné à Si-lieou, à Ki-

Avant l'Ere Chrétienne.
2.
*Han-ngai-ti.*

» men & à Pa-tchang, furent contraints de se retirer sans » avoir rien avancé dans cette expédition, qui coûta des sommes immenses.

» Han-ou-ti leva contre eux des armées formidables, & » épuisa le trésor pour les soutenir. Ses troupes, après des fatigues excessives, & des marches longues & pénibles, qui en » firent périr une partie, entrèrent fort avant dans le pays de » ces barbares, & furent obligés de retourner sur leurs pas, » faute de trouver d'ennemi à combattre.

» Ce n'est qu'après les avoir été chercher jusque dans leurs » déserts, qu'après les avoir battus dans plusieurs rencontres, » qu'ils commencèrent à nous craindre & à demander la paix. » Ils ne voulurent cependant pas se reconnoître sujets de l'empire, & il fallut encore plusieurs victoires & du temps pour » les y forcer.

» Les Tartares sont naturellement belliqueux, robustes & » durs à la fatigue; prompts & colères, ils aiment la liberté » & ne cédent qu'à la force. Ces peuples sont puissans & toujours redoutables; les maux qu'ils nous ont faits, les guerres » funestes que nous avons eues avec eux, doivent nous faire » craindre de retomber dans les mêmes embarras : nous avons » donc le plus grand intérêt à les ménager, & la dépense du » voyage de leur *Tchen-yu* peut-elle entrer en comparaison avec » les pertes que nous ferions, s'ils redevenoient nos ennemis? » D'ailleurs, la majesté du trône n'en souffriroit-elle pas, si » ces peuples venoient à nous mépriser, en nous voyant hors » d'état de la soutenir avec dignité »? L'empereur donna ses ordres conformément à l'avis de Yang-hiang, & renvoya le député Tartare porter sa réponse à son maître. Il le trouva dangereusement malade & hors d'état d'entreprendre un si

Avant l'Ère Chrétienne.
1.
*Han-ngai-ti.*

long voyage. Ce *Tchen-yu* ne vint qu'un an après à Tchang-ngan, & fut défrayé depuis la frontière. On le reçut avec la même magnificence que ses prédécesseurs, & il fut traité pendant son séjour & reconduit avec les mêmes honneurs qu'on leur avoit faits.

0.

Le trente de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil, & à la sixième lune, l'empereur mourut dans la trente-cinquième année de son âge & la sixième de son règne. Quatre mois après, il fut enterré à Y-ling (1).

Han-ngai-ti avoit de grandes qualités, qu'il ternit par son excessive sévérité à l'égard des grands, que les abus de l'autorité entre les mains de la famille de Ouang-fong lui avoit rendus suspects. Il prêta trop facilement l'oreille aux flatteurs, & manqua de docilité aux sages conseils qu'on lui donnoit & qu'il redoutoit. Ce prince fit beaucoup de tort au gouvernement de la dynastie des *Han*.

Aussi-tôt que l'impératrice-mère apprit sa mort, elle s'empara du sceau de l'empire, & prit en main les rênes du gouvernement. Elle manda Tong-hien, le grand général, pour consulter avec lui sur ce qu'il étoit expédient de faire dans la circonstance. Cet officier, qui n'avoit jamais su que faire sa cour, fut embarrassé & resta muet. L'impératrice lui dit qu'à la mort de Han-tching-ti, Ouang-mang avoit tout réglé avec beaucoup d'intelligence, & qu'elle lui conseilloit de s'en faire aider dans les fonctions de sa charge. Tong-hien lui dépêcha sur le champ un courier, avec l'ordre de l'impératrice de se rendre à la cour. A son arrivée Ouang-mang, abordant Tong-hien, lui dit : « L'empereur est mort, & vous vivez ! Avez-vous

(1) A huit *ly* à l'ouest de Hien-yang-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

Avant l'Ere Chrétienne.
0.
*Han-ngai-ti.*

» déja oublié la tendresse qu'il avoit pour vous »? Ouang-mang fut ensuite trouver l'impératrice, à laquelle il peignit l'ingratitude de Tong-hien avec des couleurs si noires, qu'elle lui défendit l'entrée du palais.

Tong-hien, accablé de cette défense, se crut perdu : il prit les sceaux de ses emplois & de ses dignités, & se rendit chargé de chaînes à la porte du palais, où se mettant à genou, le bonnet bas, & dans la posture la plus humble, il implora la clémence de l'impératrice. Cette princesse, qui vouloit élever Ouang-mang sur les ruines de ce favori, l'envoya lui-même le dépouiller des marques de ses dignités, qu'elle lui donna, ainsi que tous ses emplois. Tong-hien eut ordre de se retirer chez lui, où ce favori disgracié se donna de désespoir la mort, de même que sa femme.

Les domestiques, effrayés de leur mort violente, vinrent avertir Ouang-mang, qui donna ordre d'enlever toutes leurs richesses : elles montoient à plus de quatre cens trente millions de *taëls*, qui furent confisqués au profit de l'état. Tong-kong, père de ce favori, & toute sa famille, furent envoyés en exil.

HAN-NGAI-TI étoit mort sans postérité & sans avoir pourvu à son successeur. L'impératrice-mère & Ouang-mang, sans consulter les grands, choisirent, de leur chef, le fils du prince de Tchong-chan, âgé seulement de neuf ans, & petit-fils de l'empereur Han-yuen-ti. Ils le firent proclamer, avec les cérémonies ordinaires, sans la moindre contradiction, à la lune du solstice d'hiver. C'est ce jeune prince qui fut nommé dans la suite Han-ping-ti, ou l'*empereur pacifique* des *HAN*.



Après

De l'Ere Chrétienne. 1. *Han-ping-ti.*

## *HAN-PING-TI.*

Après l'inauguration de HAN-PING-TI, l'impératrice-mère & Ouang-mang lui donnèrent pour précepteur & pour gouverneur Kong-kouang, qui avoit été employé avec distinction sous les trois règnes précédens, & qui passoit pour un sage fort éclairé. Ils pourvurent ensuite aux autres charges importantes, qu'ils donnèrent à leurs créatures, & déplacèrent, autant qu'il fût en leur pouvoir, tous ceux qu'ils croyoient capables de s'opposer à leurs vues.

Kong-kouang, témoin d'un si grand changement, craignit que l'impératrice & Ouang-mang n'eussent des desseins funestes à la famille impériale : il prit la résolution de se retirer & demanda son congé. Ouang-mang qui en pénétra la raison, afin de le rassurer sur ses craintes, lui donna, de concert avec l'impératrice, l'intendance sur tout ce qui avoit rapport au jeune empereur, soit pour sa nourriture & ses vêtemens, soit pour sa garde ou son éducation, & généralement sur tout ce qui avoit trait à la conservation de sa personne.

A cette époque, les députés du royaume de Yuei-chang, situé au sud de Kiao-tchi (1), apportèrent à la cour leurs tributs. Parmi les présens qu'ils offrirent, il y avoit des faisans blancs, qu'on regarda comme une chose rare & de bon augure. Ouang-mang, qui cherchoit à étouffer les soupçons qu'on prenoit de sa fidélité, proposa d'en orner la salle des *ancêtres* de la famille impériale. Les grands, qui lui étoient entièrement dévoués, présentèrent une supplique à l'impératrice, par laquelle,

(1) Le Tong-king.

De l'Ere Chrétienne. 1. *Han-ping-ti.*

après avoir fait un éloge magnifique de Ouang-mang, ils demandoient à cette princesse, que, pour le récompenser de son zèle, on augmentât ses appointemens, & qu'on lui décernât le titre glorieux de *Ngan-han-kong*, ou *prince qui tranquillise la famille des HAN*. L'impératrice acquiesça à leur requête.

Quoiqu'on fût persuadé que Ouang-mang en étoit l'instigateur, & qu'il s'entendoit avec l'impératrice, il lui donna cependant, de son côté, un placet pour s'excuser de recevoir cette récompense, qu'il disoit appartenir, à plus juste titre, à Kong-kouang, Ouang-chun, Tchin-fong, Tchin-haï, & à plusieurs autres membres du conseil, qu'il louoit beaucoup de leur capacité dans l'administration, & de ce qu'ils avoient fait pour la gloire de l'empire & la tranquillité du peuple. Il prioit l'impératrice de révoquer l'ordre qu'elle avoit donné en sa faveur, & feignant d'être malade, il garda le lit.

L'impératrice accorda des titres d'honneur à tous ceux que Ouang-mang avoit nommés. Elle lui ordonna de continuer de donner ses soins au gouvernement, & de se rendre au palais. A cet ordre, Ouang-mang se levant avec un air tremblant & saisi de crainte, reçut le titre de prince de Ngan-han, & refusa l'augmentation de ses appointemens ; & afin de prouver qu'il méritoit ce nom, il fit donner le titre de prince à un grand nombre de personnes de la race impériale, dont trente-six de la seule branche de l'empereur Han-siuen-ti, à la quatrième génération ; mais ces vains titres étoient dénués de toute autorité. Il fit accorder le tiers de leurs appointemens à ceux que l'âge ou les infirmités avoient obligés de quitter leurs emplois ; & après avoir fait une recherche exacte des vieillards impotens, des orphelins, des veuves & des malheureux sans secours, il leur fit assigner leur subsistance.

1. *Han-ping-ti.*

Le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil. Lorsque les mathématiciens en présentèrent, suivant la coutume, le calcul à l'empereur, Ouang-mang proposa de rétablir, en faveur des chefs de ce tribunal, les anciens titres de *Hi* & de *Ho* qu'ils avoient eus dans les premiers temps : cette distinction leur fut accordée.

Ouang-mang qui rouloit déja dans sa tête le grand dessein qu'il avoit conçu, chercha les moyens de se concilier l'estime de tout le monde. Comme ceux qui suivoient la doctrine de Confucius pouvoient lui nuire beaucoup, il les ménagea principalement & chercha à les gagner, en créant prince de Pao-lou, dans le Chan-tong, Kong-tsé-koan, descendant de Tcheou-kong par King-kong, prince de Lou. Il éleva encore à la dignité de prince de Pao-tching, Kong-kiun, descendant de Confucius à la seizième génération.

2.

Au printemps de l'année suivante, des envoyés du royaume de Hoang-tchi, à trente mille *ly* au sud de la Chine, au-delà du tropique, vinrent apporter des présens à l'empereur. Ce royaume ne se regardoit pas comme tributaire de la Chine ; mais Ouang-mang, pour établir au loin sa réputation, avoit envoyé en secret de magnifiques présens au roi de cette contrée. Ce monarque, en reconnoissance, lui fit présent d'un rhinoceros qu'il fit conduire par un des principaux officiers de sa cour, en le traitant d'empereur, & Ouang-mang fit passer ce présent pour un tribut & un hommage que le roi de Hoang-tchi rendoit à l'empire, sur la grande réputation de sa vertu.

Kong-kouang, gouverneur du jeune empereur, voyant que tout conspiroit à la gloire de Ouang-mang, lui fit la cour comme les autres, afin de l'engager à prendre les intérêts de son élève. Il proposa aux grands assemblés de lui donner,

dans la salle des *ancêtres* de la famille impériale, une place comme on l'avoit autrefois accordée au sage & au fidèle Tcheou-kong de la dynastie des *Tcheou*.

Sun-pao prit la parole & dit : « Quoique Tcheou-kong & » Chao-kong fussent les deux plus sages de l'empire, & ne » s'aimassent pas, comme on le lit dans le *Chu-king*, ils ne se » nuisoient cependant en rien l'un & l'autre, & l'empire des » *Tcheou* n'en souffrit aucun dommage. Aujourd'hui la » saison des vents & de la pluie bienfaisante n'est pas encore » arrivée, le cœur du peuple n'est pas réuni, & quand l'affaire » en sera venue au point que tous les sages n'auront qu'un » même sentiment, il sera alors temps d'admirer ». Tous les grands se regardèrent avec étonnement en changeant de couleur, & l'assemblée se sépara.

Quelque temps après Sun-pao fit inviter sa mère à venir demeurer à Tchang-ngan : comme elle étoit fort âgée & infirme, elle tomba malade en route. Sun-pao au lieu de lui envoyer son frère qui étoit sans occupation, ne fit partir que sa femme & ses enfans pour aller lui donner des soins.

Tchin-tchong chercha à faire sa cour à Ouang-mang, en lui fournissant l'occasion de se venger de la réponse que Sun-pao avoit faite, lorsqu'il avoit été question de lui donner une place dans la salle des *ancêtres*. Tchin-tchong l'accusa d'avoir manqué de respect pour sa mère. Ouang-mang fit parvenir cette accusation à l'impératrice, qui ordonna à trois grands de l'examiner. Sun-pao ayant avoué qu'il n'avoit pas envoyé son frère à sa mère pour la soulager, comme il étoit de son devoir, il fut destitué de sa charge de président des travaux publics & renvoyé chez lui.

Cette même année, une sécheresse extraordinaire & une

quantité prodigieuſe de ſauterelles détruiſirent entièrement les moiſſons. Le peuple ſe trouva réduit à la plus grande diſette. Ouang-mang qui n'échappoit aucun moyen de le gagner, propoſa à l'impératrice, dans un placet, de diminuer ſon train & de retrancher le faſte de ſes habits, afin d'en donner elle-même l'exemple aux grands. Il ſupprima le luxe de ſa maiſon ; on ne ſervit plus ſur ſa table que les mets les plus communs, & il parut à la cour vêtu d'habits les plus ſimples. Il fit diſtribuer aux pauvres juſqu'à un million de *taëls*, & leur céda trois mille arpens de ſes terres pour les cultiver. Chacun, à ſon exemple, ſelon ſes facultés, fit les mêmes largeſſes au peuple, qui ſe vit, par ce ſoulagement, à couvert de la misère & en état d'attendre la récolte ſuivante.

La conduite populaire de Ouang-mang ne ſervoit qu'à confirmer les gens bien intentionnés dans le ſoupçon qu'il avoit des vues pernicieuſes. Kong-ching & Ping-han, pour ne pas être mêlés dans les troubles d'une révolution, demandèrent leur retraite. Ouang-mang, qui redoutoit leur droiture, ſe chargea de faire agréer leur démiſſion à l'impératrice, qui leur fit dire, qu'en les employant l'un & l'autre, elle avoit voulu honorer & récompenſer leurs vertus ; mais puiſqu'ils deſiroient ſe retirer, qu'elle y conſentoit avec le regret de voir le gouvernement privé des ſervices de deux officiers de leur mérite. Cette princeſſe joignit à ſa réponſe de riches préſens qu'elle leur fit.

Mei-fou, un des grands de l'empire, perſuadé que Ouang-mang ambitionnoit le trône, s'en ouvrit à un de ſes amis & diſparut, ſans qu'on pût découvrir ſes traces, abandonnant ſa femme & ſes enfans.

Les *Tao-ſsé*, diſciples de Li-lao-kiun, qui prétendoient avoir

De l'Ere Chrétienne. 2. *Han-ping-ti.*

un secret pour se procurer l'immortalité, firent courir le bruit que Mei-fou, par rapport à sa grande probité, étoit passé au rang des immortels. Dans la suite, des marchands de Tchang-ngan, commerçant dans les provinces méridionales, rapportèrent qu'ils l'avoient vu à Ho-ki (1), qu'ils lui avoient parlé, & qu'il s'étoit fait soldat, l'ayant trouvé en sentinelle à la porte de la ville.

Le trente de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Ouang-mang voulant se maintenir dans les bonnes graces de l'impératrice, dont le suffrage pouvoit influer beaucoup pour les vues qu'il avoit, lui prodiguoit les éloges & la flatterie. Il élevoit la sagesse de son gouvernement au-dessus de celle des plus grands empereurs, en lui attribuant toute la gloire des entreprises qui réussissoient, & rejettant sur lui-même le mauvais succès de celles qui échouoient; mais pour lui faire encore plus sa cour, il détermina le *Tchen-yu* des *Hiong-nou* à lui envoyer une de ses filles pour la servir. L'officier qui conduisoit cette jeune princesse Tartare, arriva avec elle à Tchang-ngan à la neuvième lune.

Suivant les instructions de Ouang-mang, ce conducteur s'étendit sur les louanges de l'impératrice, en lui disant, que c'étoit sur la réputation dont elle jouissoit dans les royaumes voisins, & sur l'estime particulière que son maître avoit pour elle, qu'il la prioit de recevoir sa fille au nombre de ses suivantes. L'impératrice, enivrée par ces flatteries, caressa la jeune princesse, & renvoya son conducteur avec de magnifiques présens pour le *Tchen-yu*.

A peine l'envoyé Tartare fut-il parti, qu'il en arriva un second, chargé d'avertir la cour que Kou-keou, roi de Tché-

(1) Du Tché-kiang.

ſé, & Tang-teou, roi de Ku-hou-lay dans le *Si-yu*, après s'être ſauvés de leurs états, étoient venus ſe donner au *Tchen-yu*. Le gouvernement Chinois le déſapprouva fort d'avoir reçu ces deux rois fugitifs. Le prince Tartare les envoya à Tchang-ngan; mais Ouang-mang les fit repartir ſur le champ avec un ordre de l'impératrice à ce *Tchen-yu*, de les conduire lui-même dans le *Si-yu*, d'en aſſembler tous les rois, & de faire mourir ces deux princes en leur préſence. Le porteur de ce premier ordre étoit encore chargé d'un ſecond tout cacheté, qui défendoit au *Tchen-yu* de donner retraite à aucun déſerteur, ſoit Chinois, ſoit de *Ou-ſun* & des *Ou-hoan*, ou des royaumes du *Si-yu*, ni à aucun prince tributaire de l'empire. On joignit à ce ſecond ordre les traités faits avec ces différens peuples ſous l'empereur Han-ſiuen-ti. Le *Tchen-yu* exécuta ponctuellement tout ce qui lui étoit preſcrit par la cour de Tchang-ngan.

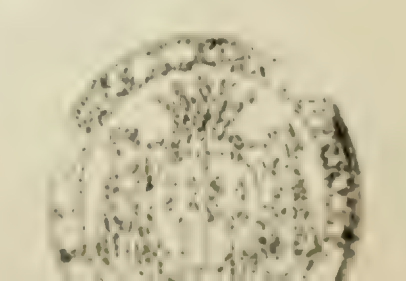
De l'Ere Chrétienne. 2. *Han-ping-ti.*

Si la libéralité de Ouang-mang, à l'égard du peuple qu'il vouloit mettre dans ſes intérêts, étoit exceſſive, ſa ſévérité contre les officiers qui n'entroient pas dans ſes vues, n'étoit pas moins grande. On comptoit des jours où il avoit fait mourir pluſieurs centaines de perſonnes, dont tout le crime étoit d'appartenir à des gens qui n'approuvoient pas qu'il s'emparât de l'autorité. Pong-ming, voyant l'orage près d'éclater, dit à un de ſes amis, que la prudence leur dictoit de ſe retirer avant que Ouang-mang les en empêchât, en faiſant éclore ſes pernicieux deſſeins. Il retourna ſur le champ chez lui, où après avoir changé d'habit, il prit la route de l'eſt, & ſe retira par mer dans le *Leao-tong*.

3.

L'année ſuivante, quatrième du règne de Han-ping-ti, Ouang-mang, avant que de ſe déclarer, voulut ſonder les diſpoſitions du peuple à ſon égard: il envoya dans les différentes


4.



De l'Ere Chrétienne. 4. Han-ping-ti.

provinces huit de ses complices, à la tête desquels étoit Ouang-chan, de sa famille, pour publier par-tout ses louanges. Comme il avoit toujours ménagé les Tartares, il ne doutoit pas qu'ils ne prissent son parti, de même que les autres peuples, tant du nord que de l'est & du midi; mais il craignoit que les royaumes de l'ouest ne se joignissent à ceux qui lui seroient opposés.

Pour n'avoir aucune inquiétude de leur côté, il envoya à ces peuples de l'ouest de riches présens en or & en soieries par ses créatures, qui vantèrent à ces *Kiang* les grandes qualités de l'impératrice & la douceur du gouvernement de Ouang-mang, sans leur parler en aucune manière de l'empereur HAN-PING-TI. Ces peuples plus charmés de ces présens, qu'entraînés par l'éloge qu'on leur faisoit de ceux qui gouvernoient la Chine, promirent tout ce qu'on voulut. Cependant Ouang-mang, pour s'en assurer davantage, érigea leur pays en province, sous le nom de Si-hai-kiun, où il ètablit des gouverneurs. Il leur donna des loix rédigées en cinquante articles, & y fit passer beaucoup d'exilés; ce qui les mécontenta beaucoup.

Mais afin de connoître le nombre des opposans qu'il avoit à redouter, Ouang-mang, muni d'un ordre de l'impératrice, fit faire un dénombrement de tous les descendans mâles de Han-kao-ti. Il se servit du prétexte de leur donner un état convenable à leur naissance, & d'établir des colléges pour y instruire les jeunes gens de cette famille. On trouva qu'elle montoit à plus de cent mille mâles des différentes branches dont Han-kao-ti étoit la tige. Ce nombre étonna Ouang-mang sans le faire renoncer à son dessein; d'autant plus que Kong-kouang, gouverneur du jeune empereur, dont il craignoit la vigilance & la fidélité, étant mort, il trouvoit un obstacle de moins à ses vues ambitieuses.

Ouang-

Ouang-mang sentoit trop bien que l'argent étoit le nerf de son entreprise ; mais la difficulté étoit de s'en procurer sans fouler le peuple qu'il avoit intérêt de ménager, & qu'il craignoit d'exciter par-là à se mettre contre lui. Il crut parer à cet inconvénient en faisant fouiller dans les tombeaux, pour enlever les richesses qu'on y avoit enfouies. Il respecta cependant ceux des princes & des princesses tant qu'il eut l'espérance de trouver ce qu'il cherchoit dans ceux des particuliers; mais quand un scélérat a fait le premier pas, les crimes, les profanations ne lui coûtent plus rien ; il proposa à l'impératrice de tirer des tombeaux des princes & des princesses les sceaux qu'on avoit enterrés avec eux, & d'abolir, par un coup d'autorité, une coutume préjudiciable à l'état, parce qu'on enfermoit, dans le sein de la terre, des richesses qui étoient perdues, & qu'on auroit pu employer utilement. L'impératrice eut horreur de cette proposition sacrilege, & refusa absolument de s'y prêter ; mais Ouang-mang, dont l'autorité égaloit la sienne, la força d'y consentir. Cependant elle lui recommanda de faire courir le bruit qu'il vouloit changer leurs cercueils, afin d'adoucir, dans l'esprit du peuple, l'indignité de cette profanation.

Ouang-mang, qui n'avoit d'autre considération que celle d'en venir à son but, s'embarrassa fort peu de sauver les apparences. Dès qu'il eut l'ordre de l'impératrice, il fit ouvrir les tombeaux des princes & en tira les choses précieuses qui s'y trouvoient renfermées. Il s'y prit d'une manière si indigne, qu'il révolta tout le monde. Ma-kong, qui avoit succédé à Kong-kouang dans la place de gouverneur du prince, pour n'être pas témoin des malheurs qui menaçoient son élève, demanda son congé & l'obtint.

De l'Ere Chrétienne. 5. *Han-ping-ti.*

Le jeune empereur, à la merci du perfide Ouang-mang, ne tarda pas à être la victime de sa scélérateſſe. Cet ambitieux, profitant d'une cérémonie qui ſe fit à la douzième lune, lui préſenta une coupe de vin empoiſonné que ce prince but, & dont il reſſentit bientôt les funeſtes effets. Comme les ravages du poiſon augmentèrent le lendemain, le traître Ouang-mang feignit la douleur la plus vive, & à l'exemple de Tcheou-kong, qui s'étoit dévoué pour l'empereur Ou-ouang ſon frère, il compoſa une prière, & dans un ſacrifice ſolemnel qu'il fit au *Chang-ti* pour le rétabliſſement de la ſanté du jeune empereur, il s'offrit de mourir à ſa place; enſuite de quoi il renferma ſa prière dans le *kin-ting*, ou l'armoire fermée d'une bande d'or, de la ſalle des *ancêtres* de la famille impériale, en défendant, à ceux qui en avoient ſoin, de divulguer ſon dévouement. L'empereur mourut le jour ſuivant & fut enterré à Kang-ling.

Dès que Han-ping-ti eut les yeux fermés, l'impératrice fit aſſembler les grands pour lui donner un ſucceſſeur. La branche de Han-yuen-ti étoit entièrement éteinte; il reſtoit de celle de Han-ſiuen-ti, à la deuxième génération, cinquante-trois princes, qui tous avoient des apanages & qui étoient en état de gouverner l'empire; mais Ouang-mang, qui ne vouloit pas de maître & qui viſoit au trône, les exclut tous, & propoſa de prendre un de leurs fils. Les grands acceptèrent cette propoſition, à condition que Ouang-mang tiendroit, à l'égard du jeune empereur, la même conduite qu'avoit tenue autrefois Tcheou-kong à l'égard de Tching-ouang ſon neveu. L'impératrice donna en conſéquence un ordre de lui amener les vingt-trois deſcendans à la troiſième génération de Han-ſiuen-ti, afin d'en choiſir un pour le mettre ſur le trône. Celui qu'elle préféra n'avoit que deux ans & étoit encore en nourrice. Cette

princeſſe déclara que Ouang-mang gouverneroit l'empire pendant ſa minorité, comme Tcheou-kong l'avoit gouverné pendant celle de Tching-ouang, & elle lui recommanda d'imiter ce ſage & fidèle miniſtre. De l'Ere Chrétienne. 5. *Han-ping-ti.*

Les partiſans de Ouang-mang lui repréſentèrent, que pour faire reſpecter davantage les ordres du nouveau gouverneur de l'empire qu'elle venoit d'établir, il convenoit que, dans les jours de cérémonies, il parût avec les habits impériaux; que les grands lui parlaſſent avec le même reſpect qu'à leur maître; qu'il eût le même cortége que l'empereur, qu'il en prît le titre & en fît les fonctions dans les ſacrifices, & enfin que le peuple lui donnât ce nom. Cependant que quand il s'agiroit de décider de quelque affaire importante, Ouang-mang ne le pourroit ſans ſa participation, & que toutes les fois qu'il paroîtroit devant elle ou devant l'empereur, il rempliroit ſes devoirs de ſujet. L'impératrice conſentit à ce que Ouang-mang usât de toutes ces prérogatives, & elle en fit expédier l'ordre.

## *JU-TSÉ-YNG.*

A la troiſième lune de cette année, on produiſit, dans la grande ſalle du palais, le fils de Licou-hien, âgé de deux ans, que l'impératrice avoit choiſi pour l'élever à l'empire, mais qui ne fut cependant pas proclamé : on ſe contenta de le déclarer prince héritier; & afin d'accoutumer peu à peu à reconnoître Ouang-mang pour empereur, il fut arrêté qu'il en prendroit le titre, jusqu'à ce que Ju-tsé-yng, nom qu'on donna au nouveau prince héritier, fût en état de régner. 6.

Le premier jour de la dixième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

De l'Ere Chrétienne.
6.
*Ju-tsé-yng.*

Lieou-tchong, prince de Ngan-tchong, indigné de voir usurper par un étranger la couronne destinée à un rejeton de sa famille, répandit un manifeste pour animer tous les descendans de Han-kao-ti à venger l'injure qu'on faisoit à sa dynastie, & à punir Ouang-mang de sa témérité. Il prit les armes & rassembla quelques mille soldats; mais comme il ne fut soutenu de personne, Ouang-mang, avec les forces de l'empire, l'eut bientôt écrasé. Ce prince aima mieux mourir les armes à la main, que de survivre au déshonneur de sa famille & de plier sous Ouang-mang.

7.

Tché-y, gouverneur de Tong-kiun (1), s'y prit avec plus de précaution que Lieou-tchong : il fit inviter en secret les fidèles sujets des *HAN* à se joindre à lui contre l'usurpateur Ouang-mang, & les ayant rassemblés au rendez-vous qu'il leur assigna, il se vit à la tête de plus de cent mille hommes.

Cette nouvelle effraya si fort Ouang-mang, qu'il fut pendant plusieurs jours comme hors de lui-même, sans savoir à quel parti se résoudre; à la fin, l'impératrice lui conseilla de faire marcher contre Tché-y les meilleures troupes de l'empire, sous les ordres de Ouang-y. Ce fut encore par son conseil qu'il fit publier, qu'il n'avoit d'autres vues que d'imiter Tcheou-kong, & de conserver le trône au prince qu'on avoit choisi, pour le lui remettre quand il seroit en âge de l'occuper. Ce manifeste produisit tout l'effet qu'il en attendoit : la plupart de ceux qui avoient suivi Tché-y, l'abandonnèrent lâchement au moment qu'il en étoit venu aux mains avec les troupes impériales. Il fut battu & périt dans l'action. Cette victoire rendit le parti de Ouang-mang encore plus formidable.

(1) Tong-tchang-fou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. 8. *Ju-tsé-yng.*

L'année suivante, au printemps, il y eut un violent tremblement de terre.

8.

Quoique les avantages que Ouang-mang avoit remportés sur Lieou-tchong & sur Tché-y, fussent en eux-mêmes peu considérables, ils lui firent cependant une réputation qui attira un grand nombre d'officiers & de lettrés, qui vinrent lui offrir leurs services. Se voyant recherché par tant de gens de mérite, il crut qu'il n'avoit plus rien à craindre, & il leva enfin le masque.

A la douzième lune de cette même année, il tint un conseil avec les grands qui lui étoient dévoués, dans lequel il fut arrêté, qu'à la première lune de l'année où l'on alloit entrer, on enleveroit le sceau de l'empire qui étoit dans l'appartement du jeune prince héritier; que le sceau seroit remis à Ouang-mang, qui dès-lors prendroit possession du trône. Il fut encore déterminé dans ce conseil, que l'empire ne s'appelleroit plus *Han-tchao*, ou l'empire des *Han*, mais qu'il s'appelleroit *Sin-tchao*, ou l'empire des *Sin*. On convint que l'impératrice régente prendroit le nom de *Sin-chi*, *ouen-mou*, *tai-hoang-tai-heou*; c'est-à-dire, *grande & auguste souveraine impératrice* de la dynastie des *Sin*. Tout cela fut exécuté le premier jour de l'année suivante, première du règne de Ouang-mang.

## *OUANG-MANG.*

Il commença son règne par diminuer l'autorité des princes de l'empire qui pouvoient lui nuire, & les fit descendre d'un degré au nombre de deux cens douze. L'année suivante, il dégrada & mit au rang du peuple tous les princes de la famille des *Han*. Ces changemens, quelque violens qu'ils fussent, se firent sans causer aucun trouble. Ouang-mang se per- 9. 10.

De l'Ere Chrétienne. 10. *Ouang-mang.*

ſuada que s'il pouvoit s'aſſurer des Tartares, il ſeroit inébranlable ſur le trône, & que ſa nouvelle dynaſtie ſeroit ſolidement établie. Dans ce deſſein, il fit défiler des troupes vers les frontières, & il envoya en même temps des officiers de ſa cour avec de riches préſens, afin d'attirer les princes Tartares & de s'en ſaiſir.

Les officiers Chinois arrivés ſur les frontières, invitèrent le *Tchen-yu* Ou-tchu-lieou de venir avec ſes enfans recevoir les préſens que l'empereur lui envoyoit. Ce prince refuſa de s'y rendre & défendit à ſes enfans d'y aller. Cependant Yu-li-han-ouang-hien, prince Tartare, vint avec ſes deux fils, Tchou & Teng, trouver les envoyés Chinois. Ces officiers le careſsèrent beaucoup & lui donnèrent ce qu'ils avoient apporté de plus précieux, en lui promettant de le faire *Tchen-yu* des Tartares. Yu-li-han-ouang-hien, qui étoit fort attaché à ſon prince, connut ſans peine la perfidie des Chinois, qui ſe trahirent eux-mêmes en lui faiſant trop de promeſſes. Il diſſimula & reçut leurs préſens; mais abandonnant ſes deux enfans, il ſe ſauva pour aller avertir ſon maître de la trahiſon que Ouang-mang lui préparoit. Les officiers Chinois ſurpris de ſon évaſion, jugèrent qu'il avoit éventé leur deſſein. Ils emmenèrent ſes deux fils à Tchang-ngan : Tchou y mourut peu de jours après ſon arrivée, & ſon frère Teng y fut retenu priſonnier.

Depuis le règne de Han-ſiuen-ti, les limites ſeptentrionales de l'empire avoient joui des douceurs de la paix; les peuples de ces contrées en avoient profité pour ſe procurer l'abondance, & l'on voyoit les campagnes couvertes de nombreux troupeaux de toutes eſpèces.

11. Sur le récit de Yu-li-han-ouang-hien, le *Tchen-yu* fut indigné des deſſeins de Ouang-mang contre ſa perſonne; à ce motif

ſe joignit encore le ſerment qu'il fit de venger la famille de Han-ſiuen-ti de l'uſurpation de OUANG-MANG. Il fit avertir les hordes voiſines, & s'étant mis à la tête de tous ces Tartares, il entra ſur les terres de l'empire, où il mit tout à feu & à ſang. Il paſſa ſur le ventre aux troupes qu'on voulut lui oppoſer, & tua le général Chinois qui commandoit ſur les frontières.

OUANG-MANG, ſenſible à cette inſulte, prit cependant le parti de diſſimuler, dans la crainte que les mécontens, quoique tranquilles en apparence, ne profitaſſent de l'occaſion pour remuer. Ainſi, loin de penſer à la guerre, il ne s'occupa que du ſoin de faire reconnoître ſon fils prince héritier, afin d'aſſurer la couronne à ſes deſcendans. Après y avoir pourvu, il ſongea à donner pour gouverneur à ce jeune prince, quelqu'un dont la réputation pût influer ſur celle de l'élève. Il jetta les yeux ſur Kong-ching, qu'on regardoit comme le plus ſage & le plus habile de ſon temps. Afin de l'engager à accepter cet emploi, il lui en envoya le ſceau par un de ſes premiers officiers, avec les plus beaux chevaux de ſes haras, dont il lui faiſoit préſent. Kong-ching étoit alors malade : il prit ce prétexte pour refuſer la place qu'on lui offroit. L'officier, chargé de commiſſion, voulut lui laiſſer le ſceau & le mit auprès de lui ; mais Kong-ching le repouſſa avec la main, de ſorte que l'officier fut obligé de le remporter & de s'en retourner rendre compte de ſon refus.

Après ſon départ, Kong-ching dit à Kuo-hoei & à ſes autres diſciples, qu'ayant ſervi la famille des *HAN* avec zèle & fidélité tout le temps qu'elle avoit occupé le trône, il rougiroit d'avoir déshonoré ſa vieilleſſe en acceptant les bienfaits d'un uſurpateur. Depuis cet inſtant, pour ne pas ſurvivre à la ruine de la dynaſtie à laquelle il étoit dévoué, il refuſa toute nourriture

De l'Ere Chrétienne. 12. *Ouang-mang.*

& mourut au bout de quatorze jours. Ses disciples publièrent la cause de sa mort, qui lui fit beaucoup d'honneur.

Cependant les Tartares continuoient leurs courses, sans que les officiers, qui gardoient les frontières, pussent s'y opposer. Ils dépêchoient courier sur courier à Tchang-ngan pour demander du secours; mais OUANG-MANG, qui ne se croyoit pas bien affermi sur le trône, dans la crainte de quelque échec, ne voulut pas s'embarquer dans une guerre pour repousser ces Tartares. S'imaginant que Teng, qu'il retenoit prisonnier, étoit le motif de leurs incursions, il le fit empoisonner, & répandit le bruit qu'il étoit mort à la suite d'une maladie.

La mort de ce jeune Tartare ne fit qu'irriter davantage ces hordes réunies. Non contentes de ravager les frontières, elles firent encore soulever les royaumes du sud-ouest, qui, après avoir fait mourir Tcheou-hin qui commandoit dans ces contrées pour l'empereur, entrèrent à main armée dans la Chine, pillèrent & s'accagèrent tout à la manière des Tartares. Les *Yen-chi* traitèrent de même Tien-kin, chargé par la Chine de les maintenir dans le devoir; ce qui obligea OUANG-MANG à renforcer les garnisons des frontières, en ordonnant à ses officiers de ne pas attaquer, mais seulement de se tenir sur la défensive.

13. La cinquième année du règne de OUANG-MANG, mourut, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, l'impératrice Ouang-chi, qui avoit été la première cause des troubles de l'empire, en facilitant à ce prince, qui étoit de sa famille, les moyens de s'emparer du trône. Elle fut enterrée à Ouei-ling.

Cette même année, à la onzième lune, mourut aussi Ou-tchu-lieou, *Tchen-yu* des *Hiong-nou*. Ou-lei-juti lui succéda. Dans le même temps il parut une comète.

L'année

L'année ſuivante, le trente de la troiſième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. De l'Ere Chrétienne. 14. *Ouang-mang.*

A la quatrième lune, & en été, les plantes & les arbres furent gelés au point que tout périt. A la ſixième lune, il s'éleva un brouillard jaune & épais, & à la ſeptième, un vent furieux déracina les arbres; il étoit accompagné de grêle d'une groſſeur extraordinaire, qui tua quantité de bœufs & de moutons dans les campagnes. La diſette fut ſi grande l'hiver de cette année, ſur-tout ſur les frontières du nord, que les hommes ſe mangeoient les uns & les autres.

A la deuxième lune de l'an 16, il y eut un grand tremblement de terre, & il tomba plus de dix pieds de neige. Les bambous périrent preſque tous. 15.

Le trente de la ſeptième lune de cette année, huitième du règne de Ouang-mang, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Les peuples des royaumes de l'oueſt n'avoient point diſcontinué leurs courſes ſur les terres de l'empire: Ouang-mang, voyant les provinces intérieures aſſez tranquilles, ſe détermina enfin à repouſſer ces inſultes. Il mit ſur pied cent mille hommes de cavalerie, qu'il fit marcher vers les frontières ſous les ordres de Fong-yng. Cette armée eut d'abord quelque avantage ſur l'ennemi; mais comme on n'eut pas ſoin de l'approviſionner, la faim & les maladies en emportèrent bientôt une grande partie. Le général Fong-yng au déſeſpoir de voir ſon armée ſe conſumer & dépérir ſans aucun avantage pour le ſervice de l'état, força les peuples de ces cantons à lui céder la moitié de leurs terres pour nourrir ſes troupes, auxquelles il abandonna à diſcrétion la ville de Leang-tcheou qu'il livra au pillage.

Ouang-mang qui craignoit de révolter les peuples, blâma

De l'Ere Chrétienne. 16. *Ouang-mang.*

la conduite de ſon général ; cependant comme il ne vouloit pas mécontenter les officiers qui étoient à ſon ſervice, il n'oſa le faire mourir & ſe contenta de le caſſer. Il envoya à ſa place Ouang-tſiun, de ſa famille, avec Li-tchong, auxquels il donna une armée plus forte & mieux pourvue de vivres que celle de Fong-yng.

Auſſi-tôt qu'ils parurent ſur la frontière avec ces forces redoutables, tous ces petits royaumes ſe ſoumirent ſans réſiſtance, & s'empreſsèrent d'envoyer des vivres & des rafraîchiſſemens aux Chinois. Cependant les *Yen-chi* ſe fiant trop à la valeur de leurs ſoldats, ne ſe rendirent qu'en apparence pour tromper les Chinois & les attirer dans une embuſcade qu'ils avoient préparée. Ouang-tſiun qui en fut averti, s'avança avec ſon armée juſqu'auprès de l'embuſcade & fit ſommer les ennemis de mettre bas les armes. Ceux-ci ſe voyant découverts, ſe rendirent ſur le champ à diſcrétion ; mais Ouang-tſiun, pour les punir de leur perfidie, les fit tous paſſer au fil de l'épée. Cette ſévérité aliéna ſi fort tous les royaumes du *Si-yu*, qu'ils ne voulurent plus avoir de communication avec la Chine.

17. Cette expédition avoit épuiſé les tréſors de OUANG-MANG. A la vérité il avoit rétabli le calme, mais il lui reſtoit l'inquiétude que quelqu'un de la famille des *HAN* ne profitât de cet épuiſement pour lui ſuſciter une guerre, bien plus à craindre que celle des royaumes tributaires, & qu'il lui eût été impoſſible de ſoutenir ſans argent. Afin de réparer ce vuide, il augmenta les tributs & établit de nouvelles douanes pour percevoir des droits ſur toutes ſortes de marchandiſes. Cette ſurcharge d'impôts, jointe à une mauvaiſe récolte & à la dureté avec laquelle les mandarins exigeoient les nouvelles taxes, produiſit beaucoup de voleurs, qui ſe raſſemblèrent en troupes

dans les bois, ou sur les bords des rivières pour dépouiller les voyageurs. Le pays de Lin-hoai (1) en étoit si rempli, qu'ils se réunirent en corps pour passer le fleuve Kiang, & aller se saisir de Tchang-tcheou (2) & de tout le pays de Hoei-ki (3).

D'un autre côté Liu-ou, d'une extraction commune, se sentant de l'audace & de l'habileté, rassembla plusieurs mille hommes, à la tête desquels il força Hai-kio (4), dont il tua le gouverneur, & après avoir pillé la ville, il s'embarqua sur la mer pour exercer le métier de pirate.

Dans le pays de King-tcheou (5), Ma-ou, Ouang-tchang & Tching-tan avec quelques centaines de malheureux réduits à la mendicité, se retirèrent à la montagne To-lin-chan (6). Leur nombre s'accrut en peu de temps jusqu'à sept à huit mille.

On vit encore à Nan-kiun & à Kiang-hia une autre troupe de plus de dix mille mécontens qui désoloient & saccageoient tout le pays. Tant de brigandages de tous côtés empêchoient de cultiver les terres & d'élever les vers à soie, de sorte que la Chine se trouvoit dans un état déplorable.

Ouang-mang qui craignoit la guerre, voulut essayer de les ramener par la douceur. Il leur envoya offrir une amnistie générale, en leur demandant la cause de leurs attroupemens. Les officiers chargés de cette commission tentèrent tous les moyens de les faire rentrer dans le devoir ; & dans le compte qu'ils rendirent à Ouang-mang des griefs de ces rebelles, ils

---

(1) Hiu-y-hien de Fong-yiang-fou du Kiang-nan.
(2) Tchang-tcheou-fou du Kiang-nan.
(3) Du Tché-kiang.
(4) Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.
(5) Kiang-tcheou-fou du Hou-kouang.
(6) A cent dix *ly* au sud-est de Tchang-yang-hien de King-tcheou-fou.

De l'Ere Chrétienne. 17. *Ouang-mang.*

dirent qu'ils se plaignoient que les loix de son gouvernement étoient trop multipliées & trop sévères, que les impôts & les droits étoient excessifs, & que ceux qui les percevoient, ne songeant qu'à s'enrichir, leur arrachoient leur subsistance pour leur faire payer ces taxes; enfin que le désespoir les avoit forcés à se réunir pour chercher les moyens de vivre & qu'ils espéroient les trouver. OUANG-MANG, furieux à cette réponse, cassa tous ces officiers & fit serment d'exterminer tous ces rebelles, puisqu'ils se rendoient indignes du pardon qu'il leur offroit.

18. Cependant comme il avoit à cœur d'appaiser les mécontens du pays de King-tcheou, il en nomma Fey-hing gouverneur; mais avant de le faire partir, il voulut savoir comment il s'y prendroit pour les faire rentrer dans l'obéissance. Fey-hing lui répondit que le peuple de King-tcheou s'étant retiré dans des montagnes inaccessibles, dont le plat pays est coupé par des rivières, il y auroit trop de risque à vouloir les réduire par force; mais que comme ils se plaignoient d'être surchargés d'impôts & vexés par les mandarins, il se proposoit de les traiter avec bonté & de les exempter de tous tributs jusqu'à ce qu'ils aient pu se rétablir de leurs pertes, & qu'il espéroit par-là les engager à retourner chez eux. OUANG-MANG qui avoit besoin d'argent & qui ne voyoit pas d'autres moyens de s'en procurer que par la levée des impôts, fut mécontent du plan que Fey-hing avoit dessein de suivre. Il vit qu'en accordant cette exemption aux gens de King-tcheou sans y faire participer les autres, ce seroit les mécontenter davantage; ces considérations le mirent de si mauvaise humeur contre Fey-hing, qu'il lui ôta tous ses emplois & confisqua ses biens. Les richesses immenses qu'on trouva chez lui, firent juger à

De l'Ere Chrétienne. 18. *Ouang-mang.*

Ouang-mang qu'il rempliroit aiſément ſes coffres, en faiſant rechercher tous les riches. Il commença par les mandarins, & fut étrangement ſurpris de trouver pluſieurs millions de *taëls* chez des gens auxquels il ne donnoit que de médiocres appointemens. Cette découverte lui fit ordonner qu'on tînt un regiſtre exact de tous les biens fonds des mandarins & des gens riches, qu'il diviſa en cinq parts, dont il en prit quatre qu'il vendit pour en verſer l'argent dans ſes coffres, afin de s'en ſervir pour les beſoins de l'état. Il ordonna que les meubles, comme toiles, ſoieries, ſeroient portés ſur la frontière pour y être vendus aux royaumes voiſins, eſpérant les ramener à l'obéiſſance par cette branche de commerce.

On reçut alors à la cour la nouvelle que Fan-tchong, qui entendoit fort bien la guerre & qui étoit connu pour avoir de la bravoure, s'étoit fait un parti, & qu'il avoit réuni ſous ſes drapeaux des ſoldats, à la vérité ſans expérience, mais dont le nombre montoit à une dixaine de mille, à la tête deſquels il déſoloit tout le pays de Tſing (1), de Yen (2) & de Siu (3). Ouang-mang envoya contre eux des troupes qui apprirent à leurs dépens, que Fan-tchong méritoit la réputation de bravoure & d'habileté qu'il avoit. Ce partiſan, quoiqu'avec des troupes mal exercées, battit les impériaux, & les contraignit de ſe retirer du pays dont il s'étoit emparé.

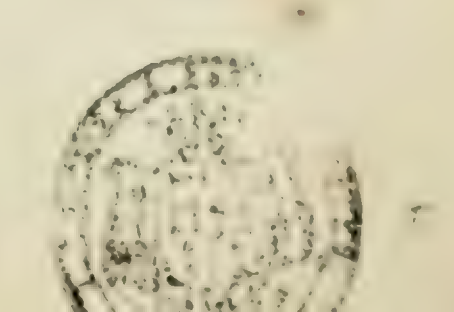
Cette même année, le *Tchen-yu* Oulay-juti mourut, & Hou-tou-chi-tao-cao-juti, ſon frère, lui ſuccéda.

La ſécheresſe avoit été ſi grande les années précédentes, que 19.

(1) Tching-tcheou-fou du Chan-tong.

(2) Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

(3) Té-ſin-tcheou du Kiang-nan.



De l'Ere Chrétienne. 19. *Ouang-mang.*

les grains devinrent d'une cherté exorbitante. Cette disette, jointe aux troubles qui commençoient à s'élever, causèrent une famine qui fit périr beaucoup de monde.

20. L'année suivante, en automne, à la septième lune, un vent impétueux renversa la salle *Ouang-lo-tang*, dans laquelle OUANG-MANG aimoit à se délasser de ses fatigues. On en tira des pronostics fâcheux. A la neuvième & à la dixième lune il y eut, contre l'ordinaire, des pluies continuelles mêlées d'orages. Un certain Tchi-yun, astrologue de profession, publia alors que ces événemens annonçoient que la famille des *HAN* alloit remonter sur le trône : il osa même le dire à OUANG-MANG dans un placet. Ce prince, irrité de sa hardiesse, le fit mettre en prison, où il resta jusqu'à l'été d'ensuite, que OUANG-MANG accorda une amnistie générale dont il profita pour recouvrer sa liberté.

21. L'automne d'après, un froid excessif fit périr la seconde récolte. Cette calamité arrivant au milieu des bruits qui couroient toujours en faveur des *HAN*, chagrina si fort OUANG-MANG, qu'il fit détruire de fond en comble la salle des *ancêtres* de cette famille, dont Han-kao-ti étoit le premier.

Les gens du pays de Ting-tcheou, que la misère avoit réduits à s'attrouper, rodoient dans les bourgs & les villages pour en enlever des vivres, sans faire d'autre mal pourvu qu'on ne leur refusât point ce qu'ils demandoient. Lo-kin, que OUANG-MANG avoit envoyé contre eux, ne voulut point user de rigueur contre des gens qui avoient de la modération : il les engagea à quitter cette vie errante & à retourner dans leurs foyers; mais ils lui firent la même réponse qu'ils avoient faite aux officiers que OUANG-MANG leur avoit déja envoyés, en se plaignant toujours de la sévérité des loix de ce prince &

De l'Ere Chrétienne. 21. *Ouang-mang.*

des exactions des mandarins chargés de lever les impôts. Lo-kin voyant que leur nombre augmentoit de jour en jour, & craignant de n'être plus en état d'arrêter les progrès de leur révolte, se mit en marche dans le dessein de les réduire par force. Ces rebelles se préparèrent à lui faire tête & s'avancèrent en bon ordre au-devant de lui.

Lorsque les deux armées furent en présence, Lo-kin voulut encore tenter un accommodement; mais sur leur refus de se soumettre, il les fit charger avec impétuosité. Les *King-tcheou*, charmés de n'être pas les agresseurs, le reçurent en braves gens : ils lui tuèrent la plus grande partie de son monde & le firent lui-même prisonnier. Loin de lui faire aucun mal, ils le traitèrent au contraire avec beaucoup d'égards; ils essayèrent même de l'engager à entrer dans leur parti; mais comme il refusa absolument, ils le renvoyèrent comblé de toutes sortes de bons traitemens.

Enhardis par cette victoire, les *King-tcheou* se présentèrent devant King-ling (1) & Ngan-lo (2), qui se mirent en disposition de se défendre. Ces rebelles en firent le siége & les prirent d'assaut. Après avoir pillé ces deux villes, ils en emmenèrent un grand nombre de femmes & d'enfans dans leurs cavernes de la montagne Lo-lin.

A ces nouvelles fâcheuses, OUANG-MANG assembla les grands, & au lieu de chercher avec eux les moyens de remédier à la misère du peuple, l'unique cause de ces troubles, il en accusa l'avarice & la cupidité des mandarins, en se plaignant que les grands ne s'occupoient pas de leur devoir essentiel, qui

(1) King-ling-hien de Mien-yang-tcheou du Hou-kouang.

(2) Tchang-té fou du Hou-kouang.

De l'Ere Chrétienne. 21. *Ouang-mang.*

étoit de prépoſer aux différens diſtricts des officiers déſintéreſſés. Il les menaça, s'ils n'y mettoient ordre au plutôt, & s'il apprenoit que les troubles continuoient, de s'en prendre à eux, & qu'ils lui en répondroient ſur leurs têtes. Ces menaces intimidèrent ſi fort les mandarins des provinces, qu'aucun n'oſa plus donner avis des troubles de ſon diſtrict, ni employer les troupes de l'empire à les réprimer. Le ſeul Tien-kouang, gouverneur de Y-ping (1), raſſembla une armée de cinquante mille hommes, compoſée de l'élite de la jeuneſſe de ſon département, pour l'oppoſer à Fan-tchong s'il venoit l'attaquer. Mais ce partiſan n'oſa inſulter les dépendances de ſon gouvernement.

22.

Cependant ce rebelle ſe rendoit de jour en jour plus redoutable; le nombre de ſes troupes augmentoit par le mécontentement du peuple, à la misère duquel on n'apportoit aucun ſoulagement. Fan-tchong faiſoit obſerver une diſcipline exacte à ceux qui venoient ſe ranger ſous ſes drapeaux, en leur défendant de tuer perſonne, à moins qu'on n'eût tué de leurs camarades, de ſorte qu'il ne faiſoit du mal qu'autant qu'on lui en faiſoit.

Ouang-mang, inſtruit des forces de Fan-tchong, ordonna à Ouang-kouang, auquel il donna Lien-tan pour lieutenant, de marcher contre lui avec l'élite des troupes. Ouang-kouang partit pour cette expédition à la tête de cent mille hommes. Fan-tchong, averti que les impériaux venoient à lui, fit peindre en rouge les ſourcils de tous ſes ſoldats, voulant faire entendre par-là qu'ils étoient prêts à ſe défendre juſqu'à la dernière goutte de leur ſang. Il cherchoit encore à intimider les ennemis

(1) Elle étoit dans le territoire de Tſi-nan-fou du Chan-tong.

&

& vouloit animer ses gens, en leur inspirant l'ardeur de se battre avec opiniâtreté. Il fit même courir une chanson, dont le sens étoit : « Si vous rencontrez *les sourcils rouges*, joignez-vous à » eux, c'est le moyen de se mettre en sûreté. On peut, sans » danger, s'opposer à Ouang-kouang, mais quiconque cherche » la mort, suive son lieutenant ».

Les deux généraux de l'empire, à la tête de leur armée, rencontrèrent bientôt Fan-tchong : égal à eux en nombre, il venoit au-devant d'eux avec une contenance assurée. Ouang-kouang, se fiant sur ce qu'il avoit l'élite des troupes, ne douta point de la victoire. Il forma deux divisions de cinquante mille hommes chacune, & prit la première pour faire l'avant-garde, laissant l'arrière-garde à Lien-tan. Après avoir rangé en bataille le corps qu'il commandoit, ce général fit charger les rebelles, mais Fan-tchong le reçut en capitaine expérimenté. Ce partisan enveloppa une partie de sa division qu'il hacha en pièces ; tombant ensuite sur l'autre, il la mit en fuite. Lien-tan, qui n'avoit point encore donné, fit doubler le pas à sa division pour soutenir l'avant-garde, & faciliter aux fuyards les moyens de se rallier ; mais ces derniers communiquant l'épouvante & le désordre où ils étoient aux soldats de Lien-tan, ceux-ci lâchèrent le pied à la seule vue des troupes de Fan-tchong, qui poussoient vivement leur victoire. Lien-tan, au désespoir de leur lâcheté, se jetta tête baissée, avec une troupe de braves comme lui, au milieu des ennemis, où il trouva une mort glorieuse & digne de lui.

Jusqu'à cette époque personne de la famille des HAN ne s'étoit déclaré ouvertement. Les trois fils de Lieou-kin, qui descendoit à la quatrième génération de Lieou-fa, prince de Tchang-cha, douzième fils de l'empereur Han-king-ti, furent

De l'Ere Chrétienne. 22. *Ouang-mang.*

les premiers qui parurent animés du desir de venger leur famille. L'aîné de ces fils s'appelloit Lieou-yen, le second Lieou-tchong, & le troisième Lieou-sieou. Lieou-yen avoit beaucoup de courage, & souffroit impatiemment l'usurpation de OUANG-MANG. Lieou-sieou, le plus jeune des trois, avoit une figure noble, le nez long & le front large : il s'étoit adonné particulièrement à l'étude du *Chu-king ;* il avoit composé son extérieur sur les instructions qu'il y avoit puisées : cependant il étoit un peu timide & même trop réservé, ce qui lui fit donner par Lieou-yen le nom de frère aîné de Han-kao-ti, fondateur de leur dynastie.

Lieou-sieou se trouvant un jour chez Tsai-chao-kong, qui se mêloit de tirer l'horoscope, cet astrologue dit à un de ses amis en lui montrant Lieou-sieou, ce jeune homme-là sera infailliblement empereur de la Chine.

Comme les murmures contre OUANG-MANG éclatoient de de tous côtés, Li-y dit à son frère Li-tong, que si les *HAN* vouloient profiter de la fermentation où les peuples étoient, il leur seroit facile de recouvrer le trône. Li-y proposa à son frère de donner ces ouvertures aux trois fils de Lieou-kin, comme les plus capables d'entreprendre & de diriger cette importante affaire. En conséquence de quoi il s'adressa d'abord à Lieou-sieou, qui se rendit chez Li-tong pour en conférer & prendre des mesures pour la faire réussir. C'est précisément dans cette première conférence qu'on jetta les fondemens du rétablissement des *HAN* sur le trône. Ils convinrent de lever des troupes parmi leurs parens & leurs amis, & d'attirer dans leur parti les mécontens réfugiés dans les montagnes.

Lieou-yen, à qui Lieou-sieou rendit compte de ce premier plan, l'approuva & se joignit à ses deux frères pour en hâter

l'exécution. Ils raſſemblèrent ſept à huit mille hommes déterminés, & fournis d'armes à l'épreuve ; enſuite de quoi ils envoyèrent ſecrétement un des leurs vers Ouang-fong & Tchin-mey, chefs des mécontens, pour les prévenir de leur deſſein & les inviter à venir à leur ſecours.

Les deux chefs des rebelles ſe mirent auſſi-tôt en marche ; ils prirent en paſſant Tchang-tſu, ruinèrent de fond en comble Tang-tſé-hiang (1), & défirent les troupes de Hou-yang, dont ils tuèrent le commandant. De-là, ſe portant vers Ki-yang (2), ils livrèrent cette ville au pillage, après quoi ils firent la jonction avec Li-y & ſes amis qu'il avoit raſſemblés en corps de troupes. Le gouverneur de King-tcheou s'avança à la tête de ce qu'il avoit pu mettre de troupes ſur pied, afin d'arrêter les progrès de l'incendie qu'il voyoit s'allumer; mais il fut battu à Chang-tang, & perdit dans cette rencontre la plus grande partie de ſon monde.

A la onzième lune de cette même année, il parut une comète à l'étoile *chang*.

Dès que Lieou-yen ſe vit en état de tenir la campagne, il réſolut de faire le ſiége de Ouan, & s'avança, dans cette intention, juſqu'à Siao-tchang-ngan-tſu. Il y trouva l'armée de OUANG-MANG ſous la conduite de Tchin-fou, qui le battit & l'obligea de revenir ſur ſes pas à Ki-yang, où les débris de ſon armée ſe rallièrent.

Tchin-fou, enflé de cette victoire, laiſſa ſes équipages à Lan-hiang & vint camper à la tête de cent mille hommes au ſud de la rivière Pi-choui. Les ſoldats de Ouang-fong & de

(1) Il étoit à cent *ly* au ſud de Tang-hien de Nan-yang-fou du Ho-nan.

(2) Près de Tching-tcheou de Nan-yang-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. 22. *Ouang-mang.*

Tchin-mey découragés par l'échec qu'ils avoient reçu, étoient prêts à se débander, lorsqu'il parut un corps de cinq à six mille hommes venant de Hia-kiang, qui se posta à Y-tsiou. Lieou-yen & Lieou-sieou se rendirent à leur camp, & demandèrent à parler à leurs officiers. Ouang-tchang qui les commandoit se présenta. Lieou-yen & Lieou-sieou ne s'expliquèrent pas d'abord ouvertement sur le motif qui les amenoit; mais Ouang-tchang leur dit qu'il étoit inutile de dissimuler, & que le gouvernement de OUANG-MANG étant généralement détesté & les *HAN* commençant à reprendre de l'ascendant au point qu'ils sembloient déja être redevenus maîtres de l'empire, il se dévouoit volontiers à les servir.

Après cet entretien, Ouang-tchang assembla ses officiers & leur communiqua le dessein où il étoit de se donner aux *HAN*. Il leur dit cependant qu'il n'avoit rien voulu conclure sans prendre leur avis, mais qu'il lui sembloit que le parti le plus sage étoit de se ranger du côté de ceux qui avoient le cœur du peuple, & qu'en cela ils suivroient la volonté du Tien, qui n'approuvoit pas le gouvernement actuel, puisque les troubles s'élevoient de tous côtés. « Nous avons pris les armes, ajouta-» t-il, pour faire revivre le gouvernement des *HAN* : quand » nous viendrions à bout de conquérir tout l'empire, il nous » seroit impossible de le garder si nous n'avons pas le peuple » pour nous. Maintenant nous avons à Nan-yang (1) des gens » de la famille des *HAN* dignes qu'on s'attache à eux; ils ont » les armes à la main; le succès suivra la justice de leur cause, » & le Tien nous a amenés ici pour nous joindre à eux & par-» tager la gloire qu'ils acquerront ». Tous les officiers se levant

(1) Nan-yang-fou du Ho-nan.

de leurs places, lui firent une profonde révérence, en lui disant qu'ils étoient prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire.

De l'Ere Chrétienne. 22. *Ouang-mang.*

Ouang-tchang, pour ne pas laisser réfroidir leur bonne volonté, les fit décamper sur le champ & fut joindre Lieou-yen & Lieou-sieou. A leur arrivée dans le camp, ce ne furent que festins & réjouissances pendant trois jours, au bout desquels Lieou-yen divisa ses troupes en six corps, auxquels il fit prendre six routes différentes, en leur assignant pour rendez-vous Lan-yang, où l'armée de OUANG-MANG avoit renvoyé ses bagages. Les troupes de Lieou-yen attaquèrent cette place, qu'elles emportèrent d'emblée, & en enlevèrent tout ce que les ennemis y avoient laissé.

23.

Après cette expédition, Lieou-yen se trouva à la tête de plus de cent mille hommes & en état de faire face à l'armée de OUANG-MANG. Cependant les troupes de Lieou-yen n'étoient composées que de différens partis qui s'étoient réunis sans avoir un commandant en chef, & la plupart même se gouvernoient selon leur volonté. Les officiers qui avoient quelqu'expérience sentirent la nécessité de se choisir un chef; ils étoient même d'avis de lui donner le titre d'empereur, & leurs suffrages, presqu'à tous, se réunissoient sur Lieou-yen, qu'ils jugeoient le plus capable de rétablir la dynastie des *HAN* & de soutenir le poids de cette grande entreprise : mais Ouang-fong, Tchin-mey & les autres partisans qui avoient les premiers pris les armes, craignant d'être éclipsés par le mérite & la réputation de Lieou-yen, & qu'on n'eût plus pour eux la même considération qu'on avoit eue jusqu'alors, s'opposèrent à ce choix, & exigèrent qu'on lui préférât Lieou-hiuen, qu'ils regardoient comme un homme foible & de peu de capacité,

De l'Ere Chrétienne. 23. *Ouang-mang.*

mais auquel on donneroit de bons officiers pour ſuppléer aux talens qui lui manquoient. Perſonne de la famille des *HAN* ne ſe trouva à cette aſſemblée, afin de ne pas gêner les ſuffrages, ni d'élever des conteſtations qui auroient pu nuire au bien de l'entrepriſe commune.

Lieou-yen, à qui on communiqua le réſultat de cette aſſemblée, leur témoigna ſa ſenſibilité au zèle qu'ils faiſoient paroître pour ſa famille ; mais il leur obſerva que n'étant pas les ſeuls qui euſſent pris les armes pour la même cauſe, il étoit à craindre qu'ils ne s'en fiſſent des ennemis, ſi ſans leur participation ils ſe donnoient un maître. Il leur nomma l'armée des *ſourcils rouges*, commandée par le brave Fan-tchong, dans laquelle il pouvoit ſe trouver quelqu'un de leur famille qui eût les mêmes vues qu'eux de rétablir leur dynaſtie, & qui peut-être deviendroit le concurrent de celui qu'on auroit choiſi. C'eſt pourquoi il leur dit qu'il étoit d'avis de différer cette élection, & de ne s'occuper que du plan de faire tomber l'uſurpateur OUANG-MANG, en obſervant entre eux les loix ordinaires de la guerre, ſous la conduite d'un chef qui n'auroit que le titre de prince & l'autorité néceſſaire pour la diſcipline des troupes.

Ce conſeil prudent fut généralement approuvé. On déféra le commandement à Lieou-hiuen, comme il avoit été déterminé, & on n'y joignit que le titre de prince. Cette cérémonie ſe fit ſur le bord de la rivière Yu-choui (1), le premier jour de la deuxième lune. On éleva un théâtre, ſur lequel on fit monter Lieou-hiuen comme ſur un trône : là tous les officiers généraux le ſaluèrent comme leur chef.

(1) A trois *ly* à l'eſt des murailles de Nan-yang fou du Ho-nan.

Lieou-hiuen ne monta ſur ce théâtre qu'en tremblant, avec un air embarraſſé & l'inquiétude peinte ſur le viſage : en un moment on vit la ſueur dégoutter de ſon front, & il ſe trouva ſi déconcerté, qu'il ne put proférer un ſeul mot. Ceux qui l'avoient élu en conçurent peu d'eſtime, & afin de prévenir les ſuites de ſon incapacité, on lui nomma ſur le champ, pour lieutenans généraux & pour miniſtres, ſes deux frères, Lieou-yen & Lieou-ſieou, dont la ſageſſe & la bravoure étoient connues.

Lieou-ſieou, à la tête d'une diviſion, fut ſe ſaiſir de Koen-yang (1), de Ting-ling (2) & de Yen (3). Au bruit de ces ſuccès, OUANG-MANG, épouvanté, fit une ſi grande levée, qu'on publioit qu'elle montoit à un million d'hommes. Il en donna le commandement à Ouang-ſin & à Ouang-y de ſa famille.

Les troupes de Lieou-hiuen, effrayées de ce que cette armée formidable les menaçoit, ſe réfugièrent dans les villes qu'elles avoient priſes, croyant s'y mettre en ſûreté. Lieou-ſieou qui en vit entrer à Koen-yang un détachement conſidérable avec la plus grande confuſion, leur dit, qu'ils étoient dans l'erreur s'ils ſe croyoient en ſûreté dans des places dénuées de munitions de guerre & de bouche ; qu'il valoit mieux pour eux tenir la plaine, que de s'enfermer diſperſés dans des murailles où ils ſe trouveroient ſans défenſe ſi l'ennemi les y venoit aſſiéger. Que leur véritable intérêt à tous étoit de ſe mettre en état de diſputer la victoire en ſe joignant enſemble, au lieu qu'ils alloient ſe perdre ſans reſſource s'ils diviſoient leurs forces.

(1) Elle étoit au ſud de Yé-hien de Nan-yang-fou.

(2) A vingt-cinq *ly* au nord de Yé-hien de Nan-yang-fou.

(3) Hiu-tcheou de Kai-fong-fou.

De l'Ere Chrétienne. 23. Ouang-mang.

Les officiers reçurent mal ce conseil que la prudence dictoit; ils étoient même disposés à se mutiner au point de méconnoître le commandement de Lieou-sieou. Cependant, quand ils entendirent que l'ennemi approchoit & qu'il n'y avoit plus moyen de l'éviter, ils se radoucirent & vinrent prier Lieou-sieou de les commander, en protestant de lui obéir en tout.

Il n'y avoit dans Koen-yang que huit à neuf mille hommes en état de se défendre, avec Lieou-sieou, Ouang-fong & Ouang-tchang pour les commander. Lieou-sieou les instruisit de la manière dont ils devoient soutenir les attaques, en leur recommandant sur-tout de ménager leurs soldats. Pour lui, il sortit de la ville, en leur promettant que, s'ils tenoient seulement quelques jours, il leur ameneroit du secours & une armée pour les délivrer.

Lieou-yen faisoit alors le siége de Ouan-hien, défendu avec beaucoup de vigueur par Tchin-pong. Yen-yeou, qui sentoit l'importance de conserver cette place, conseilla à Ouang-sin & à Ouang-y de ne pas s'arrêter à Koen-yang qu'ils venoient d'investir avec plus de cent mille hommes, mais d'aller plutôt faire lever le siége de Ouan-hien, parce que cette place étant sauvée, & les assiégeans repoussés & battus, il ne resteroit plus aucune espérance à ceux de Koen-yang, & qu'alors il seroit facile de les réduire; au lieu qu'en consumant du temps devant cette place, ils leur tueroient beaucoup de monde & ne songeroient pas à se rendre tant qu'ils compteroient d'être rafraîchis & secourus à propos par l'armée qui étoit devant Ouan-hien. Les deux généraux de l'empire eurent sujet de se repentir de n'avoir pas suivi ce conseil.

Après plusieurs mois de siége, Tchin-pong fut obligé de se rendre à discrétion. Les officiers de Lieou-yen, animés contre

ce

ce gouverneur, demandoient qu'on le fît mourir; mais Lieou-yen leur dit, qu'un aussi brave homme ne méritoit pas un traitement si cruel: il ajouta, qu'en considérant l'état pitoyable de la place dont la défense lui étoit confiée, il ne pouvoit assez admirer son courage & sa capacité, d'avoir tenu aussi long-temps, & que puisqu'il s'offroit à servir sous leurs drapeaux, il valoit mieux conserver un officier de ce mérite qui pouvoit leur être utile.

Lieou-sieou, qui avoit promis de secourir Koen-yang, avoit rassemblé ses troupes dispersées par la crainte de l'armée de Ouang-mang. Il vint joindre son frère à Ouan-hien, & lui proposa d'aller dégager la garnison de Koen-yang. Les officiers de Lieou-yen enrichis par les prises qu'ils avoient faites, pour ne pas s'exposer à les perdre, firent naître quelques difficultés; mais Lieou-sieou leur ayant prouvé la nécessité de prendre ce parti, parce qu'après avoir levé l'étendard, ils devoient être certains qu'on ne les laisseroit pas jouir en paix de ces dépouilles, ils se déterminèrent à le suivre pour aller chercher l'armée de Ouang-mang, & l'obliger à lever le siége de Koen-yang.

Les troupes réunies des deux frères s'étant mises en marche, Lieou-sieou prit les devans avec mille & quelques cavaliers, afin de redonner courage aux assiégés. Les impériaux, avertis de leur marche, détachèrent quelques mille des leurs pour aller au devant d'eux, & ils se rencontrèrent à quatre à cinq *ly* du camp; le choc fut vif de part & d'autre; mais Lieou-sieou donnant l'exemple à ses soldats & se faisant jour par-tout, les impériaux furent contraints de se retirer en désordre dans leur camp.

Lieou-sieou dépêcha sur le champ un courier à son frère, pour lui donner avis de l'avantage qu'il venoit de remporter, & le presser de hâter sa marche. Lorsqu'ils se furent joints,

De l'Ere Chrétienne. 23. *Ouang-mang.*

Lieou-ſieou prit encore les devans avec trois à quatre mille hommes d'élite, & vint inſulter le camp ennemi. Alors les impériaux ne jugèrent pas à propos de ſortir de leurs lignes; cependant Lieou-ſieou fut attaquer le quartier de Ouang-ſiun, tandis que ſon frère preſſoit le camp d'un autre côté. Il pénétra dans les retranchemens & tua de ſa propre main Ouang-ſiun. La mort de leur général ſema l'épouvante dans ſon armée; Ouang-y ne put jamais les rallier, & il s'en fit une horrible boucherie. De leur côté les aſſiégés firent une ſortie, qui, mettant les impériaux entre deux feux, les obligea à chercher leur ſalut dans la fuite. Leur défaite fut complette; armes & bagages, tout fut la proie des vainqueurs; après en avoir fait tranſporter, pendant pluſieurs jours, ce qui leur convenoit, ils mirent le feu au reſte. Cette victoire fit tant de bruit, qu'elle mit tout l'empire en mouvement.

Lieou-ſieou ſoumit, ſans perdre de temps, le pays de Yng-tchuen (1); mais avant que d'y pénétrer, il avoit fait reprendre haleine à ſes troupes. Fong-y vint alors le trouver pour ſe donner à lui avec les cinq villes du premier ordre qui compoſoient ſon département. Ce gouverneur ne ſe détermina à cette démarche, que par rapport à ſa mère qui étoit dans Fou-tching (1), dont Lieou-ſieou s'étoit rendu maître. Fong-y craignit que le vainqueur, quoiqu'humain & bienfaiſant, n'usât de ſévérité à l'égard des habitans de Fou-tching; mais il les traita avec beaucoup de douceur, & Fong-y lui-même entre les mains duquel il ordonna de remettre ſa mère, en défendant expreſſément de lui faire aucun mal.

OUANG-MANG, conſterné de la défaite de ſon armée, apprit

(1) Le pays de Fai-fong-fou du côté de Hiu-tcheou.
(2) Dans le pays de Ju-tcheou de Nan-yang-fou.

encore que le bruit s'étoit répandu parmi le peuple, qu'il avoit empoiſonné l'empereur Han-ping-ti; perſuadé que c'étoit-là le prétexte qui mettoit les armes à la main de tous côtés, il chercha à détruire ce bruit, & fut, accompagné de tous les grands, à la ſalle des *ancêtres*, pour tirer de la caſſette l'acte de ſon dévouement qu'il y avoit fait enfermer : alors le montrant aux grands, il leur dit : « Celui qui veut mourir pour ſauver » les jours de ſon prince en eſt-il l'aſſaſſin? Je ne vous montre » cet écrit qu'afin que vous convainquiez le peuple de l'in- » juſtice de ſes ſoupçons & qu'il ceſſe de mettre l'empire en » combuſtion ». Mais la révolte étoit trop générale, & les deux frères, Lieou-yen & Lieou-ſieou, trop puiſſans pour qu'on pût les forcer de renoncer au deſſein de rétablir leur famille ſur le trône.

La réputation de ces deux frères excita la jalouſie même de quelques-uns de leurs partiſans, & il en coûta la vie à Lieou-yen. On ſe plaignoit que Lieou-hiuen n'avoit aucune capacité pour être un chef de parti. Lieou-tſi, entièrement dévoué à Lieou-yen, propoſa de lui ôter l'autorité, en diſant qu'un homme comme lui ne méritoit tout au plus que de commander à une poignée de monde.

Ces paroles mépriſantes furent rapportées à Lieou-hiuen, qui par le conſeil de ſes créatures voulut faire mourir Lieou-tſi; mais Lieou-yen prit ſa défenſe avec fierté, de ſorte que Li-y jugeant que cette diſpute pouvoit avoir des ſuites funeſtes, ſans en attendre l'ordre, tua Lieou-yen & Lieou-tſi.

Lieou-ſieou, qui étoit alors à Fou-tching, inſtruit de la mort de ſon frère, ſe rendit en diligence à Ouan-hien. Tous les officiers de Lieou-yen furent au devant de lui pour lui offrir leurs ſervices : mais Lieou-ſieou loin de faire paroître le moin-

De l'Ere Chrétienne. 23. *Ouang-mang.*

dre ſentiment de vengeance, ne laiſſa échapper aucune plainte contre Lieou-hiuen, avec lequel il ſe comporta de même que s'il n'eût point eu de reproches à lui faire : il affecta même beaucoup de gaité & une indifférence de la perte de ſon frère, dont il ne prit pas le deuil. Lieou-hiuen, trompé par ces apparences, étoit ſans inquiétude à ſon égard, & il le fit grand général de toutes ſes troupes.

Dans ces entrefaites, Lieou-ſieou apprit que Ouei-tſoui & Ouei-y avoient fait de grandes levées en faveur de la famille des *HAN*. Ouei-ngao, neveu de Ouei-tſoui, fut chargé de régler leur marche & les opérations qu'on leur feroit faire. Cet officier avoit acquis de grandes connoiſſances par la lecture des *King*, qu'il avoit ſans ceſſe entre les mains, & il paſſoit pour un des plus habiles hommes de ſon temps.

Lorſque leur parti fut aſſez conſidérable pour ſe déclarer, ils élevèrent un vaſte pavillon, dans lequel les chefs aſſemblés ſacrifièrent en l'honneur du fondateur des *HAN* & des plus célèbres empereurs de cette dynaſtie ; on lut le détail des crimes de OUANG-MANG, & l'éloge des avantages que les *HAN* avoient procurés à l'empire, dont ils avoient accru la gloire & la puiſſance ; enſuite de quoi ils tuèrent un cheval, dont ils burent le ſang ſuivant l'ancienne coutume, & firent le ſerment de ſacrifier leur vie pour punir le perfide OUANG-MANG, & rendre à la famille des *HAN* le trône uſurpé ſur elle.

Dans un court eſpace de temps, leur armée groſſit & monta à plus de cent mille hommes, à la tête deſquels ils entrèrent dans le pays de Yong-tcheou & de Ngan-ting, dont ils tuèrent les gouverneurs qui firent réſiſtance ; alors, ſe diviſant en pluſieurs corps, ils ſe rendirent maîtres du pays de Long-ſi, de Ou-tou, de Kin-tching, de Ou-ouei, de Tchang-yé, de

Tſiou-tſiuen, de Tun-hoang, & de tout ce qui étoit à l'oueſt de la province de la cour. Ils envoyèrent offrir à Lieou-hiuen toutes ces conquêtes & leurs troupes.



De ſon côté, Lieou-hiuen s'avançoit vers Tchang-ngan ſans que Ouang-mang ſe mit en devoir de l'arrêter. Arrivé près du fort Ou-koan (1), Teng-yé, & Yu-kouang, loin de lui diſputer ce paſſage important, lui en ouvrirent les portes & ſe rangèrent ſous ſes drapeaux.

A la nouvelle de ſa marche, toutes les villes de la province de la cour prirent les armes & furent inveſtir Tchang-ngan. Ouang-mang, qui n'avoit que peu de troupes auprès de lui, arma les habitans & les priſonniers auxquels il rendit la liberté, & qu'il chercha à encourager en leur promettant les plus grandes récompenſes s'ils faiſoient leur devoir.

Quoique l'armée, qui aſſiégeoit Tchang-ngan, ne fût compoſée que de bourgeois & de payſans raſſemblés en tumulte & peu exercés à manier les armes, Li-ſong & Teng-yé, qui les commandoient, leur firent conduire les travaux du ſiége dans les formes. Ils s'y portèrent avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils eſpéroient d'être bientôt ſoutenus par Lieou-hiuen, qui approchoit de cette capitale ; & les travaux furent pouſſés avec tant de vivacité, que le premier de la neuvième lune, la place fut emportée d'aſſaut. Les vainqueurs coururent au palais de Yé-ting-kong, & mirent le feu à la ſalle *Tching-ming-tien.*

Ouang-mang, ſe voyant perdu ſans reſſource, ſe réfugia dans la ſalle du trône impérial, & tournant tour autour, il s'écrioit : « Si le Tien me donnoit du courage, que pourroit la » famille des *Han* » ? S'étant ſauvé en répétant les mêmes

(1) A quatre-vingts *ly* à l'eſt de Kao-tcheou de Si-ngan-fou.

De l'Ere Chrétienne. 23. *Ouang-mang.*

paroles, il monta ſur une tour avec quelques grands de ſon parti, où il fut forcé. Les ſoldats lui coupèrent la tête, qu'on envoya à Ouan-hien, où Lieou-hiuen tenoit ſa cour. La vue de cette tête inſpira une ſi grande fureur à tout le monde, qu'il n'y eut perſonne qui ne lui fît quelque inſulte : la rage fut même portée ſi loin, que quelqu'unes lui arrachèrent la langue & la mangèrent. Son corps fut mis en pièces, & ſes membres diſperſés furent foulés aux pieds dans les rues de Tchang-ngan.

## *LIEOU-HIUEN.*

LIEOU-HIUEN, à qui la mort de Ouang-mang ſembloit aſſurer le trône, réſolut d'en prendre poſſeſſion & d'établir ſa cour à Lo-yang. Il chargea Lieou-ſieou de faire les préparatifs néceſſaires, & de mettre le palais en état. Lieou-ſieou fit en conſéquence rédiger les anciennes coutumes telles qu'elles étoient ſous les *HAN*, & les fit publier dans tout l'empire.

Lorſque LIEOU-HIUEN entra dans la province de Lo-yang, tous les mandarins & le peuple accoururent en foule ſur ſon paſſage; les vieillards pleuroient de joie en voyant les bannières des *HAN* reparoître avec honneur. Cependant, ſi LIEOU-HIUEN avoit les vœux du peuple, les lettrés & les ſages étoient portés pour Lieou-ſieou.

Après que LIEOU-HIUEN eut pris poſſeſſion du palais de Lo-yang, Lieou-ſieou envoya pluſieurs de ſes officiers aux différens chefs de partis qui s'étoient révoltés contre Ouang-mang ſans ſe déclarer pour la famille des *HAN*. Les plus à craindre étoient les *Tché-moei* ou les *ſourcils rouges*. Il chargea un de ſes officiers, propre à la négociation, de les engager à ſe ſoumettre. Fan-tchong, leur chef, n'étoit point alors avec eux. Sur le bruit des ſuccès

de LIEOU-HIUEN, il étoit venu à Lo-yang accompagné d'une vingtaine de ſes cavaliers. On le reçut à la cour avec beaucoup d'égards & de diſtinctions. Cependant les avantages qu'il avoit remportés le mirent dans la perplexité de ſavoir s'il reſteroit chef de parti, ou bien s'il ſe ſoumettroit aux *HAN*. Tandis qu'il étoit dans cette irréſolution, il apprit que ſes troupes, ne le voyant pas revenir, ſe diſſipoient. Cette nouvelle le décida à ſe dérober de la cour, & à retourner en diligence joindre ſon armée.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. 23. *Lieou-hiuen.*

Lieou-ſieou, ſuivi d'un corps conſidérable de cavalerie d'élite, paſſa le Hoang-ho & trouva toutes les villes diſpoſées à recevoir ſes loix. Il pourvut aux emplois qu'il donna à des gens capables, en deſtituant ceux qui n'étoient pas en état de les exercer; il abolit les loix & les coutumes établies par Ouang-mang, pour y ſubſtituer celles des *HAN*, ce qui cauſa une ſi grande joie aux peuples de ces contrées, qu'on lui apportoit, avec profuſion, toutes ſortes de proviſions & de rafraîchiſſemens; mais Lieou-ſieou ne voulut les recevoir qu'en les payant, & il eut ſur-tout l'attention de payer libéralement tout ce qu'il prenoit pour ſon armée.

Sur la réputation que Lieou-ſieou s'étoit faite, le lettré Teng-yu, originaire de Nan-yang, connu par ſon mérite & ſes talens, vint le trouver à Yé-hien (1) & s'offrit à le ſervir. Lieou-ſieou qui jugea de ſa capacité dès le premier entretien qu'il eut avec lui, lui propoſa de le faire mandarin; mais Teng-yu dit que ce n'étoit pas cette place qu'il avoit en vue, mais d'employer auprès de ſa perſonne ſes talens à faire connoître ſes vertus & à rédiger par écrit les belles actions qu'il avoit faites. Il lui dit encore que le Chan-tong n'étant pas ſoumis, parce que Fan-tchong

(1) Tchang-té-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. 23. *Lieou-hiuen.*

y étoit à la tête de *ses sourcils rouges* au nombre de plusieurs dixaines de mille, & que LIEOU-HIUEN manquant de capacité pour gouverner, n'étant d'ailleurs environné que de gens avides de s'enrichir, lui seul pouvoit venir à bout de pacifier l'empire. Ce lettré ajouta que la droiture & l'affabilité avec laquelle Lieou-sieou se comportoit, lui avoit gagné tous les cœurs; qu'il savoit récompenser & punir à propos; que sous son commandement les troupes marchoient avec confiance, & que c'étoit par une semblable conduite que Han-kao-ti étoit parvenu à vaincre tous les obstacles qui s'opposoient à ce qu'il devînt maître absolu de l'empire. Lieou-sieou retint ce lettré à son service, & depuis cet instant il ne fit rien sans le consulter.

Cependant Lieou-sieou conservoit toujours du ressentiment de la mort de Lieou-yen son frère; il avoit dissimulé son chagrin tout le temps qu'il étoit resté à la cour : dès qu'il en fut éloigné, sa douleur sembla reprendre des forces au point de le priver du repos & de l'empêcher de prendre aucune nourriture. Fong-y le voyant absorbé dans cette profonde tristesse, voulut lui conseiller de se venger de cette mort; mais Lieou-sieou lui ordonna d'un ton sévère de ne jamais lui en ouvrir la bouche : alors Fong-y changeant de discours, se mit à blâmer le gouvernement de LIEOU-HIUEN. Il lui dit que le peuple gémissoit toujours accablé de misère, sans qu'on parût songer à y apporter aucun soulagement : il conseilla à Lieou-sieou d'envoyer dans les différens districts des officiers pour en tranquilliser les peuples & leur procurer les moyens de subsister, parce que tout leur espoir & leur confiance étoient en lui seul. Il lui fit entrevoir que ces soins ne manqueroient pas de les attacher à sa personne, & que la reconnoissance les porteroit

à

à le reconnoître pour leur maître au moment qu'il le voudroit. Ce conseil plut davantage à Lieou-sieou que le premier : il s'occupa à soulager les peuples foulés par l'usurpateur Ouang-mang, & bientôt il recueillit le fruit des bienfaits qu'il versa sur eux.

Sous Ouang-mang un particulier étoit venu à Tchang-ngan & se faisoit appeller Tsé-yu, en se disant fils de l'empereur Han-tching-ti. Ouang-mang, sans vérifier la chose, l'avoit fait mourir. Comme il restoit de l'incertitude, un aventurier de Han-tan (1), nommé Ouang-lang, voulut se faire passer pour le prince Tsé-yu, & publia que le premier n'étoit véritablement qu'un imposteur. Cet aventurier parvint à persuader les mandarins & les peuples du bas Leao-tong, qui le proclamèrent empereur. Ouang-tsé-tsié, gouverneur de Ki-tcheou (2), où Lieou-sieou se trouvoit alors, y fut trompé comme les autres : il partit suivi d'un nombre de soldats pour se rendre auprès de Ouang-lang.

Lieou-sieou, craignant d'y être surpris, sortit de Ki-tcheou & évita de séjourner dans les villes, parce qu'il appréhendoit que les gouverneurs ne fussent ébranlés comme Ouang-tsé-tsié. En arrivant à Hia-kiu-yang (3) on vint lui dire que l'armée de Ouang-lang le suivoit de près. Cette nouvelle l'étonna : cependant il continua sa route en bon ordre jusqu'auprès de la rivière Hou-tou-ho. Ses coureurs lui rapportèrent qu'il n'y avoit point de batteaux, & que d'ailleurs les glaces que la rivière charrioit, en rendoient le passage impraticable. Lieou-sieou fit semblant

(1) Han-tan-hien de Kouang-ping-fou du Pé-tché-ly.

(2) Aujourd'hui Pé king.

(3) Kiu-yang-hien de Tchin-ting-fou du Pé-tché-ly.

De l'Ere Chrétienne. 23. *Lieou-hiuen.*

de ne pas les croire, & envoya Ouang-pa examiner si leur rapport étoit vrai. Cet officier, comprenant la pensée du prince, n'alla pas jusqu'au bord de la rivière & vint dire qu'elle étoit entièrement gelée. Cette nouvelle fit beaucoup de plaisir aux troupes de Lieou-sieou : effectivement, quand elles arrivèrent pour la passer, la rivière se trouva prise; mais à peine quelques cavaliers eurent-ils mis le pied sur la glace qu'elle se rompit; ainsi on fut obligé de renoncer à cette tentative.

Pour obvier à ce contre-temps, Lieou-sieou fit prendre à son armée le chemin de Sin-tou (1), la seule ville de ce canton, avec Ho-yong (2), qui ne se fût point déclarée pour Ouang-lang. Gin-kouang & Pi-tong, qui en étoient gouverneurs, vinrent se joindre à lui, afin de consulter sur les moyens de dissiper le parti de Ouang-lang. Plusieurs officiers de Lieou-sieou étoient d'avis de retourner sur leurs pas; mais Pi-tong en fit voir les inconvéniens, & dit que la puissance de Ouang-lang n'étant appuyée que sur une supposition de nom, cette imposture une fois dévoilée, ceux qui l'auroient suivi, indignés qu'il les eût trompés, l'abandonneroient infailliblement. Pi-tong ajouta que quand ils lui resteroient attachés, leurs forces qu'ils venoient de réunir les mettroit en état de les battre, & que le seul parti à prendre étoit de marcher à eux, parce qu'en reculant, non-seulement on perdroit tout le Ho-pé, mais encore que ce seroit accréditer l'imposture de Ouang-lang, en faisant croire que la famille des *HAN* le reconnoissoit pour le véritable fils de Han-tching-ti, & qu'elle n'osoit lui faire la guerre. Ces raisons déterminèrent Lieou-sieou à aller chercher Ouang-lang.

(1) Ki-tcheou de Tchin-ting-fou.
(2) Tchin-ting-fou.

De l'Ere Chrétienne. 24. *Lieou-hiuen.*

Jugeant ſon armée encore trop foible, malgré la jonction des troupes de Gin-kouang & de Pi-tong, Lieou-ſieou fit publier par-tout qu'il n'étoit venu que pour réprimer les perturbateurs de l'empire, & il invita tous les ſujets affectionnés à la dynaſtie des *HAN* à le venir trouver, pour unir leurs forces aux ſiennes contre ces ennemis du repos public; de ſorte qu'en très-peu de temps il vit ſon armée renforcée de plus de vingt mille hommes, qui vinrent ſe ranger ſous ſes drapeaux.

Dans ces entrefaites, le prince Lieou-yang ſe déclara pour Ouang-lang; & avec les troupes qu'il lui amena, cet aventurier ſe vit à la tête de plus de cent mille hommes. Lieou-ſieou, que cette jonction mettoit dans la plus grande perplexité, imagina, pour s'en tirer, de demander à Lieou-yang ſa ſœur en mariage, & il lui dépêcha Lieou-tché pour le ſonder ſur cette alliance. Lieou-yang, qui n'étoit jaloux que de la réputation de Lieou-ſieou, charmé d'y participer en s'alliant avec lui, lui accorda ſa ſœur & lui promit de ſe joindre bientôt à lui. Le mariage ſe fit ſans cérémonies, afin que Ouang-lang n'en fût pas inſtruit, parce qu'il avoit déja une bonne partie des troupes de Lieou-yang.

N'ayant plus rien à craindre du côté de ce prince, Lieou-ſieou s'empara des villes de Yuen-chi (1) & de Fang-tſé (2); il défit & tua Li-yun, qui venoit à leur ſecours avec une partie de l'armée de Ouang-lang: de-là, ſe rendant à Kouang-ho (3), il y fut joint par des renforts ſi conſidérables, que, les voyant arriver, il les prit d'abord pour l'armée de Ouang-lang, &

(1) Tchao-tcheou de Tchin-ting-fou.

(2) Lin-tching-hien de Tchao-tcheou.

(3) Kiang-ping-hien de Tchin-ting-fou.

De l'Ere Chrétienne.
24.
*Lieou-hiuen.*

fe mit en état de fe défendre. Aux mouvemens qu'il fit, ces auxiliaires, craignant qu'on ne les eût trompés, fe retirèrent à quelque diftance, & envoyèrent à la ville demander quel parti on y tenoit, & quel étoit celui qui commandoit dans la place. Dès qu'ils furent que c'étoit le grand général Lieou-fieou, ils s'avancèrent avec confiance jufqu'au pied des murailles : cependant avant que de leur ouvrir les portes, Lieou-fieou monta fur les remparts pour les reconnoître ; il demanda leur chef, & après s'être affuré qu'ils étoient amis, il les reçut dans la ville, où il leur fit le plus grand accueil.

Se voyant en état par ce renfort de tenter quelque expédition, Lieou-fieou tint un confeil de guerre. Il y fut décidé qu'on feroit le fiége de Kiu-lou (1), place importante que Ouan-lang, fuivant toutes les apparences, ne laifferoit pas prendre fans la fecourir. En effet, cet aventurier n'eut pas plutôt appris que cette ville étoit inveftie, qu'il détacha le général Hong pour en faire lever le fiége. Lieou-fieou vint au-devant de lui ; mais le général Hong le mena fi mal, que, fans la cavalerie *Kang-ki* (1), il auroit été complettement battu. Cette cavalerie donna avec tant de vigueur, que tout plia devant elle, & qu'elle mit en déroute l'armée ennemie. Lieou-fieou, qu'elle avoit fi heureufement dégagé, lui en témoigna fa reconnoiffance en allant la recevoir après que la bataille fut gagnée ; il la loua fur fa bravoure, dont elle venoit de donner des preuves, & dit que c'étoit à jufte titre qu'elle portoit le nom de *Kang-ki*. Cette victoire, dont il lui attribua tout l'honneur, opéra la reddition de Kiu-lou, qui fe foumit fans aucune condition.

---

(1) Chun-té-fou du Pé-tché-ly.

(2) *Kang-ki*, veut dire, *à qui rien ne réfifte.*

Après la priſe de cette ville, Keng-chun conſeilla à Lieou-ſieou de ne pas laiſſer refroidir le courage de ſes troupes, & d'aller faire le ſiége de Han-tan, où Ouang-lang faiſoit ſon ſéjour, afin de terminer cette guerre en ſe rendant maître de la perſonne de ce prétendu prince. Lieou-ſieou détacha un corps de cavalerie pour aller inveſtir la place, en attendant l'arrivée du reſte de l'armée qui ſuivoit de près : & à la quatrième lune la tranchée fut ouverte devant Han-tan.

De l'Ere Chrétienne. 24. *Lieou-hiuen.*

Ouang-lang qui n'avoit ni capacité ni bravoure, ſe voyant ſerré, commença à craindre & envoya Tou-ouei pour tâcher de négocier un accommodement favorable. Il offroit de mettre bas les armes & de reconnoître Lieou-ſieou pour ſon maître. Cet envoyé, introduit dans la tente de Lieou-ſieou, voulut entamer un long diſcours pour prouver que Ouang-lang étoit le prince Tſé-yu; mais le grand général l'interrompit, pour lui dire que quand Han-tching-ti lui-même reviendroit, il ne ſeroit pas le maître de diſpoſer de l'empire, & à plus forte raiſon un impoſteur qui ſe diſoit ſon fils.

Tou-ouei jugeant qu'il ne gagneroit rien de ce côté-là, en vint à la propoſition de ſe ſoumettre, à condition que Ouang-lang ſeroit fait prince de dix mille familles. Lieou-ſieou révolté de la propoſition, répondit que ce ſeroit encore lui faire beaucoup de grace que de lui accorder la vie, loin de l'élever à ſa dignité de prince. De ſorte que Tou-ouei, peu ſatisfait de cette réponſe, ſe retira ſans rien conclure.

La retraite bruſque de Tou-ouei fit juger à Lieou-ſieou que ſon deſſein étoit de lui faire acheter la priſe de Han-tan & celle de Ouang-lang. En effet, les aſſiégés ſe défendirent pendant un mois avec toute la bravoure poſſible. Lieou-ſieou preſſoit les attaques & ſe trouvoit par-tout, en s'expoſant comme le

De l'Ere Chrétienne. 24. *Lieou-hiuen.*

moindre ſoldat. Tout étant diſpoſé pour un aſſaut général, il fit ſommer les aſſiégés de ſe rendre, en les menaçant de les traiter avec la dernière rigueur, s'ils ſe laiſſoient forcer. Ces gens répondirent avec autant de fermeté & d'inſolence que s'ils n'euſſent eu rien à craindre, & que la place eût été en état de tenir. Les ſoldats de Lieou-ſieou en furent ſi irrités, que dès le lendemain ils montèrent à l'aſſaut avec une eſpèce de rage, & l'emportèrent dès la première attaque. Ouang-lang chercha à ſe mettre en ſûreté par la fuite; mais Ouang-pa, qui étoit entré un des premiers dans la ville, l'ayant atteint, lui abattit la tête, qu'il porta à Lieou-ſieou. Son palais, les maiſons de ſes officiers, tout fut abandonné au pillage. On trouva parmi ſes papiers la liſte de tous ceux qui avoient ſuivi ſon parti. Lieou-ſieou la jetta au feu, ſans vouloir la lire, en diſant qu'il ne falloit pas que les malheurs des temps & les troubles puſſent nuire à tant de braves gens qui s'étoient laiſſés ſéduire. Ceux qui furent témoins de cette action, la répandirent par-tout, afin de tranquilliſer ceux qui étoient dans le cas de craindre qu'on ne les punît d'avoir favoriſé Ouang-lang. Bien-tôt tout le pays qui lui étoit ſoumis vint reconnoître Lieou-ſieou, ſans avoir beſoin d'employer la force.

Afin de maintenir la paix dans ces cantons, Lieou-ſieou diſtribua une partie de ſon armée dans différens quartiers : il vouloit encore empêcher par là les mal-intentionnés de cauſer du déſordre; & comme il étoit en ſuſpens ſur le choix de l'officier qu'il y laiſſeroit pour commander en ſon abſence, tous d'une voix unanime demandèrent le *Ta-chou-tçiang-kiun*, c'eſt-à-dire le grand général de l'*arbre* : c'eſt ainſi qu'ils appelloient Fong-y. Ce nom lui fut donné parce qu'il lui étoit arrivé pluſieurs fois de paſſer les nuits ſous un arbre, pour céder aux

autres officiers son logement, lorsqu'il ne s'en trouvoit pas assez pour tout le monde : de sorte que ceux qui ne le connoissoient pas, l'appelloient le général de l'*arbre*, & ce nom lui étoit resté. Fong-y étoit brave; il choisissoit toujours le poste le plus périlleux dans une action. Le soldat marchoit avec confiance sous ses ordres & le succès le suivoit par-tout. Lieou-sieou fut charmé qu'on le demandât de préférence pour commander dans un pays qui avoit été le théâtre des derniers troubles, & il fut tranquille sur ceux qu'il y auroit à craindre à l'avenir, persuadé que Fong-y sauroit les dissiper dès leur naissance, ou en arrêter les progrès, si les ennemis de l'état vouloient faire quelques tentatives.

Lorsqu'on apprit à la cour de LIEOU-HIUEN les avantages remportés par Lieou-sieou, ceux qui ne lui étoient pas affectionnés, jaloux de sa réputation, intriguèrent pour le faire rappeller. Mais afin d'écarter tout soupçon de leur manœuvre, ils engagèrent LIEOU-HIUEN à le nommer prince de Siao (1), en récompense des services qu'il avoit rendus. Suivant ce plan, Lieou-sieou reçut ordre de mettre ses troupes en quartier & de se rendre à Tchang-ngan avec ses principaux officiers.

Sans paroître affecté de cet ordre, Lieou-sieou chargea Miao-tseng de veiller sur Yeou-tcheou, Ouei-chun sur Chang-kou, & Tsai-tchong sur Yu-yang; il fit toutes ses dispositions comme s'il se fût déterminé à partir pour Tchang-ngan.

Quelques jours après, se trouvant seul dans le palais de Han-tan avec Keng-kan, l'un des officiers qui s'étoient donnés à lui à Kouang-ho, celui-ci lui dit que quoique le parti de Ouang-lang fût détruit, il restoit encore beaucoup à faire pour

(1) Siao-hien de Pé-siu-tcheou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne. 24. *Lieou-hiuen.*

pacifier l'empire : il compta parmi les mécontens qui avoient encore les armes à la main, Tong-ma, les *fourcils rouges* & d'autres bandes, qui réunies enfemble formeroient plufieurs centaines de mille hommes, dont on avoit à craindre les entreprifes. Il ajouta que LIEOU-HIUEN étant incapable de leur faire tête, il falloit qu'il laifsât Lieou-fieou lui-même fuivre le cours de fes premiers fuccès, parce qu'il falloit un chef qui à la bravoure joignît la capacité & une réputation qui lui gagnât les cœurs des peuples. C'eft pourquoi il lui dit que dans la conjoncture préfente LIEOU-HIUEN avoit tort de le rappeller, & qu'il falloit ne pas obéir, parce que le bien de l'état exigeoit qu'il n'abandonnât point ce qu'il avoit fi heureufement commencé pour rétablir le calme dans l'empire.

Lieou-fieou, qui entroit dans les vues de Keng-kan, l'excita à lui dire ce qu'il penfoit du gouvernement actuel. Cet officier continuant de s'expliquer ouvertement, dit que le peuple ne regrettoit fi fort le gouvernement des *HAN*, que parce qu'il étoit réduit la misère fous Ouang-mang. Il ajouta cependant que fa fituation fembloit avoir empiré fous LIEOU-HIUEN, dont l'incapacité lui attiroit le mépris de la plupart de fes fujets, parce qu'il n'arrêtoit point les courfes des différens partis qui défoloient les campagnes & ruinoient les peuples ; de forte que le gouvernement de Ouang-mang, quelque dur qu'il fût, leur paroiffoit encore préférable. Keng-kan concluoit que LIEOU-HIUEN, avec fi peu d'attention à procurer la paix & le néceffaire au peuple, ne devoit pas occuper long-temps la place qu'on lui avoit déférée, & que Lieou-fieou, dont on louoit par-tout l'équité, la juftice & l'humanité, étoit feul capable de faire ce que LIEOU-HIUEN n'avoit pas le talent d'exécuter, qui étoit de rendre à l'augufte dynaftie des *HAN* l'empire ufurpé fur elle.

Miao-

Miao-tſeng, Ouei-chun & Tſai-tchong étoient d'un ſentiment contraire à celui de Keng-kan. Ces trois officiers, ſans s'ouvrir ſur leur façon de penſer, partirent pour les départemens qu'on leur avoit aſſignés. Lieou-ſieou jugeant par leur ſilence qu'il ne devoit pas compter ſur eux, envoya Ou-han après Miao-tſeng; Ou-han l'atteignit & le tua. Keng-kan chargé de courir après les deux autres, leur fit le même traitement & ramena leurs ſoldats au ſervice de Lieou-ſieou.

De l'Ere Chrétienne. 24. *Lieou-hiuen.*

Huit bandes de brigands & de vagabonds déſoloient alors l'empire par leurs vols & leurs cruautés : ils avoient pour chefs Tong-ma, Tiei-king, Yu-laï, Ta-tong, Chang-kiang, Fou-ping & Hoa-ſou, & tous enſemble ils faiſoient pluſieurs centaines de mille hommes. Lieou-ſieou voulut commencer ſes conquêtes par l'extinction de ces brigands, & fit marcher ſes troupes contre Tong-ma, le plus puiſſant des huit. Ce chef de parti, informé de l'approche de Lieou-ſieou, profita de l'obſcurité de la nuit pour ſe mettre en ſûreté; mais Lieou-ſieou fit tant de diligence, qu'il l'atteignit & le défit entièrement. Le grand général de l'empire traita les priſonniers avec beaucoup de douceur, & leur fit donner tout ce qui leur étoit néceſſaire. Il les renvoya même tout armés rejoindre leurs camarades. Ces priſonniers ſe diſpersèrent parmi les ſept autres bandes, & y publièrent les bons traitemens qu'ils avoient reçus de Lieou-ſieou, de ſorte que plus de cent mille déſertèrent pour venir ſe ranger ſous ſes drapeaux.

Ceux qui voulurent perſiſter dans leur brigandage, ſe réunirent en un ſeul corps pour aller joindre les *ſourcils rouges;* mais Lieou-ſieou, qui les ſuivoit de près, les atteignit & les battit. Yu-laï, un de leurs chefs, ſe ſauva avec un aſſez grand

De l'Ere Chrétienne. 24. *Lieou-hiuen.*

nombre de ces brigands à la montagne Long-liu-chan (1), & le reste, montant de vingt à trente mille hommes, s'enfuit du côté de Yé-tching (2).

Ou-han & Tchin-pong furent détachés à la poursuite de ces fuyards, qu'ils joignirent assez près de Yé-tching, & les obligèrent de mettre bas les armes. Lieou-sieou fut chercher Yu-laï à la montagne Long-liu-chan, où il le força & lui tua la plus grande partie de son monde : le reste se dissipa de lui-même, & il vint ainsi à bout de délivrer l'empire de ces huit bandes de brigands qui l'infestoient.

Fan-tchong, qui commandoit les *sourcils rouges*, apprenant les succès rapides de Lieou-sieou, chercha à l'éviter & s'avança, pendant qu'il étoit occupé ailleurs, vers Tchang-ngan, dont il fit le siége, dans l'espérance d'un riche butin. Cependant Lieou-sieou, informé de sa marche, fit partir Teng-yu, avec vingt mille hommes, pour aller secourir cette capitale; il consulta cet officier sur le choix de celui à qui il confieroit le commandement de la province de Ho-nui, qu'il lui importoit beaucoup de conserver. Teng-yu lui dit qu'il ne connoissoit que Keou-sun qui fût capable de remplir ce poste; en conséquence, Lieou-sieou le nomma gouverneur de cette province & commandant général des troupes qu'il y laissoit. Lorsqu'il lui en remit les provisions, Lieou-sieou lui dit: « Keou-sun, souvenez-vous que Han-kao-ti dut à l'habileté & » à la vigilance de Siao-ho, la conservation du pays de Han- » tchong. J'attends de vous le même zèle & les mêmes soins » pour la province de Ho-nui. Pourvoyez à la subsistance de

(1) A vingt-cinq *ly* au nord-ouest de Lin-hien de Tchang-té-fou du Ho-nan.
(2) Tchang-té-fou.

De l'Ere Chrétienne.
24.
*Lieou-hiuen.*

» vos troupes ; que rien ne leur manque ; aimez-les comme un » bon général doit les aimer ; n'oubliez pas de les exercer, & » ſur-tout ne ſouffrez pas que les troupes étrangères inſultent » les terres de votre diſtrict ». Après avoir fait ces diſpoſitions & laiſſé Fong-y avec un corps de cavalerie ſur les bords du Hoang-ho, pour en garder les paſſages, Lieou-ſieou prit la route du nord.

Fan-tchong, craignant que Lieou-ſieou ne vînt en perſonne au ſecours de Tchang-ngan, leva bruſquement le ſiége à la première nouvelle de la marche des troupes qu'on envoyoit contre lui ; mais ayant ſu que Lieou-ſieou ne commandoit pas ce ſecours, il revint ſur ſes pas. LIEOU-HIUEN, qui avoit profité de la levée du ſiége pour faire entrer des troupes dans la ville, ſe vit en état de ſe défendre dans les murs de Tchang-ngan, & d'aller même chercher Fan-tchong. Il le battit, & après lui avoir tué beaucoup de monde, il le pourſuivit du côté du Hoang-ho.

25.

Dans ces entrefaites, Lieou-ſieou battit auſſi Yu-laï qui s'étoit joint à Ta-tſiang & à Ou-fan. Il leur tua dans leur fuite plus de quinze mille hommes. Ces brigands ſe ſauvèrent juſqu'à l'oueſt du Leao-tong, où les Tartares *Ou-hoan* achevèrent de les détruire. Kia-fou, qui avoit été envoyé à leur pourſuite, fut dangereuſement bleſſé. Cette nouvelle attriſta Lieou-ſieou : c'étoit un officier du premier mérite qu'il eſtimoit beaucoup, & croyant ſa perte inévitable, il promit dans ce moment, ſi la femme de Kia-fou accouchoit d'une fille, de l'unir à ſon fils, & ſi elle donnoit le jour à un garçon, de le faire élever comme ſon propre enfant. Cependant Kia-fou guérit de ſa bleſſure, & revint peu de temps après rejoindre Lieou-ſieou, qui témoigna beaucoup de joie de le voir parfaitement rétabli. Toute l'armée

De l'Ere Chrétienne. 25. *Lieou-hiuen.*

fit également éclater ſa ſatisfaction ; il étoit généralement aimé & eſtimé de l'officier & du ſoldat.

La deſtruction des brigands & la victoire remportée ſur les *ſourcils rouges*, rétablirent le calme dans l'empire. Lieou-ſieou ſe mit en route pour ſe rendre à Tchang-ngan. Arrivé à Tchong-chan (1), ſes officiers lui proposèrent de prendre le titre d'empereur, mais il le refuſa. Lorſqu'il fut rendu à Ping-ki (2), ils inſiſtèrent de nouveau, mais il perſiſta dans ſon refus. Le corps des officiers lui députa Keng-chun, en le chargeant de lui dire, de leur part, qu'après avoir quitté leur patrie, leurs familles & leurs biens, pour eſſuyer à ſon ſervice les dangers & les fatigues, s'il s'obſtinoit à refuſer le trône, il étoit à craindre que, mécontens de ſon refus, ils ne ſe retiraſſent chacun chez eux, avec la réſolution de ne plus revenir ſous ſes drapeaux. Que le vœu unanime de ſon armée étoit de lui voir accepter la couronne impériale, puiſqu'ils n'avoient combattu & prodigué leur ſang que dans l'eſpérance de la lui voir un jour ſur la tête. Lieou-ſieou leur répondit, qu'il ſe conſulteroit ſur cette affaire importante. Comme ils le crurent ébranlé, ils le firent ſolliciter de nouveau par Fong-y & par pluſieurs lettrés, qui avoient plus de pouvoir ſur ſon eſprit que Keng-chun. Ils le preſsèrent ſi fort, qu'il ſe rendit enfin à leur empreſſement. Il reçut à Hao (3) le ſerment de fidélité & l'hommage de ſon armée, qui le proclama empereur ſous le nom de Kouang-ou-ti, & il fit publier dans toutes les provinces ſon élévation à l'empire, en accordant une amniſtie générale.

---

(1) Ting-tcheou de Tchin-ting-fou.

(2) Elle étoit à trois *ly* au ſud de Tchao-tcheou de Tchin-ting-fou.

(3) A vingt *ly* au nord de Pé-hiang-hien de Tchin-ting-fou.

De l'Ere Chrétienne. 25. *Kouang-ou-ti.*

## *KOUANG-OU-TI.*

A cette nouvelle, Teng-yu paſſa le Hoang-ho & entra dans le pays de Hia-yang (1), en ſe tenant ſur ſes gardes. Il prévoyoit que Lieou-hiuen ne manqueroit pas d'envoyer à ſa pourſuite : effectivement Lieou-hiuen, enflé de la victoire qu'il avoit remportée ſur les *ſourcils rouges*, fit partir Kong-ching-chi avec dix à douze mille hommes pour l'aller combattre. Teng-yu fut au-devant de lui, & ſans lui donner le temps de ranger ſes troupes en bataille, il le fit charger bruſquement & le battit.

Les *ſourcils rouges* jugeant l'occaſion favorable de ſe venger de l'échec qu'ils avoient reçu, & de s'emparer de Tchang-ngan, qu'ils ſavoient preſque ſans garniſon & ſans commandant pour la défendre, ſe préſentèrent hardiment devant cette capitale, qu'ils prirent ſans beaucoup de réſiſtance. Lieou-hiuen eut à peine le temps de ſe ſauver à Kao-ling (2). Tous ſes officiers ſe rendirent à l'exception de Tſao-king, qui préféra de mourir dans les plus cruels tourmens, plutôt que de manquer de fidélité à Lieou-hiuen.

Kouang-ou-ti envoya aſſurer Lieou-hiuen de ne rien craindre de ſa part, & que pour lui donner des preuves de ſon amitié, il le créoit prince de Hoai-yang. Il éleva en même temps à la dignité de prince du premier ordre Tcho-mao, dont la droiture, l'affabilité & la vertu ſans affectation lui avoient mérité l'eſtime de tout le monde. Il étoit d'un caractère ſi doux & ſi

(1) A Tai-yang-hien de Si-ngan-fou du Chen-ſi.

(2) Kao-ling-hien de Si-ngan-fou.

De l'Ere Chrétienne.
25.
*Kouang-ou-ti.*

liant, que depuis ſa tendre jeuneſſe juſqu'à l'âge avancé où il étoit alors parvenu, il n'avoit jamais eu de querelle avec perſonne. Sous les empereurs Han-ngai-ti & Han-ping-ti, il avoit été gouverneur de Mi (1), dont il avoit traité le peuple en père, en cherchant tous les moyens de lui procurer ſa ſubſiſtance & de le ſoulager. Jamais il ne voulut recevoir aucun préſent, & il défendit à ſes officiers de rien prendre du peuple. Un jour, un particulier lui dit qu'il avoit fait un préſent de viande & de riz au capitaine de quartier. Tcho-mao voulut ſavoir ſi l'officier ne l'avoit pas reçu pour prix de quelque ſervice qu'il devoit lui rendre, ou pour quelque grace qu'il lui demandoit, & ſur ce que ce particulier lui aſſura qu'il lui avoit fait ce préſent ſans aucune vue d'intérêt, Tcho-mao lui répondit, qu'il étoit inutile qu'il lui en parlât. « J'ai oui-dire, » reprit cet homme, que lorſque les peuples ont pour maître » un prince ſage & éclairé, ils ne craignent pas les mandarins, » & les mandarins n'ont pas ſujet de ſe plaindre du peuple. » Comme je n'ai offert ce préſent au capitaine de quartier que » parce que je ſens que je le crains, c'eſt ce qui m'a engagé » à vous le dire.

» Si vous n'y prenez garde, répondit Tcho-mao, votre cœur » ſe laiſſe aller au trouble. Le lien qui doit unir les hommes » c'eſt l'amour. La juſtice & l'honnêteté doivent le former, & » il doit être ſoutenu par le reſpect & la vertu. Si une ſociété » fondée ſur ces principes ne vous convient pas, il faut vous » retirer dans un déſert, parce que vous n'obtiendrez pas de » l'autorité des mandarins le repos que vous devez chercher » à vous procurer vous-même, en rempliſſant les devoirs de

(1) Tching-tcheou de Kai-fong-fou.

» cette société, & en contribuant autant qu'il sera en vous à » n'en point troubler l'harmonie. Ce capitaine à qui vous avez » fait un présent, étoit dans les commencemens un bon offi- » cier; il suffisoit de lui donner dans les premiers jours de » l'année, & dans les autres temps fixés par la coutume, des » choses de peu de conséquence ».

Le particulier lui répliqua, que si le principe & l'harmonie de la société dépendoient des hommes, & n'étoient pas le résultat des loix, il étoit inutile d'en publier un si grand nombre. Tcho-mao lui répondit en riant : « Les loix établissent les » usages, qu'on change ou qu'on réforme quand il y a des » abus; mais la vertu ne varie point & elle rend stable l'union » des cœurs. Allez, quittez toute crainte & prenez la vertu » pour guide, elle ne vous trompera jamais ».

Tcho-mao en arrivant dans son gouvernement avoit trouvé tout dans la plus grande confusion : cependant sans employer les châtimens il étoit venu à bout de rétablir l'ordre, en inspirant au peuple des sentimens de vertu & d'honneur, au point qu'on vit disparoître toutes querelles & tous procès, & qu'on laissoit pendant plusieurs mois des choses de prix exposées au milieu des rues, sans que personne y touchât. Il étoit si aimé, qu'ayant été rappellé à la cour pour y occuper un emploi plus considérable, les habitans de Mi lui témoignèrent les regrets les plus vifs. Jeunes gens & vieillards, hommes & femmes, tous l'accompagnèrent à plus de vingt *ly*, en le pleurant comme un père tendre qu'ils perdoient. A peine fut-il installé dans sa nouvelle place, que Ouang-mang s'empara du trône : Tcho-mao demanda alors sa retraite & quitta la cour.

Kouang-ou-ti, sur la réputation qu'il s'étoit faite, avoit conçu beaucoup d'estime pour lui; aussi-tôt qu'il se vit sur le

De l'Ere Chrétienne. 25. *Kouang-ou-ti.*

trône, il s'informa s'il vivoit encore. Tcho-mao étoit alors âgé de soixante-dix ans passés. L'empereur le nomma gouverneur de ses fils en le créant prince de Pao-té. Il lui en fit porter le diplôme par un des premiers officiers de sa cour, avec ordre de l'amener, & de lui faire rendre, par-tout où il passeroit, les honneurs dûs au rang où il venoit de l'élever.

L'empereur faisoit alors le siége de Lo-yang où il vouloit établir sa cour. Tchu-ouei, qui en étoit gouverneur, défendoit la place avec beaucoup de bravoure. Il y avoit déja plusieurs mois que le siége duroit sans que ce gouverneur parût disposé à se rendre. On conseilla à l'empereur de lui envoyer Tchin-pong qui avoit servi sous lui, afin de l'engager à se soumettre; cet officier n'avança pas beaucoup sa négociation auprès du gouverneur. Tchu-ouei avoit toujours été opposé à Lieou-sieou. Il avoit conseillé à Lieou-hiuen de ne pas s'éloigner de la cour, afin de prévenir ce qui étoit effectivement arrivé, en laissant à Lieou-sieou les moyens de s'emparer du trône; ces motifs & le ressentiment qu'il supposoit que Lieou-sieou devoit avoir contre lui, l'empêchoient de se mettre entre ses mains, dans la crainte qu'il ne le fît mourir; prévenu de cette idée, il s'obstina à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & à périr glorieusement en gardant la fidélité qu'il devoit à Lieou-hiuen son maître. Ainsi ce gouverneur fit réponse à Tchin-pong, qu'on n'auroit la ville qu'avec sa vie.

Koang-ou-ti renvoya Tchin-pong lui dire que l'empereur de la Chine oublioit les injures faites à Lieou-sieou, & l'assurer de sa part qu'en lui rendant la ville, il le confirmeroit dans tous ses emplois. Sur cette assurance Tchu-ouei, après avoir donné ordre d'ouvrir les portes à l'empereur, vint se jetter aux pieds de ce prince, qui le reçut avec bonté: il le nomma pour être

être un de ſes lieutenans, avec le titre de prince de Fou-kéou; enſuite de quoi il entra dans Lo-yang dont il prit poſſeſſion, & fut loger dans le palais du *Midi*, en déclarant qu'il y établiſſoit ſa cour.

Lieou-hiuen refuſa avec fierté la principauté que Lieou-ſieou lui avoit offerte : déſeſpéré de le voir poſſeſſeur d'une couronne qu'il lui enlevoit, il ne voulut pas ſe ſoumettre, & préféra de ſe donner aux *ſourcils rouges*. Fan-tchong, leur chef, à qui Lieou-kong en fit la propoſition de ſa part, lui promit tout ce qu'il demandoit. Cependant à peine eut-il Lieou-hiuen en ſon pouvoir, qu'il réſolut de le faire mourir. Lieou-kong eut beau le conjurer de ne pas exécuter ce deſſein cruel, Fan-tchong étoit décidé à le faire périr. Lieou-kong, au déſeſpoir, tira ſon ſabre & vouloit ſe donner la mort, afin qu'on ne lui imputât point celle de Lieou-hiuen, qu'il avoit décidé à ſe jetter dans le parti des *ſourcils rouges*. Fan-tchong & quelques autres officiers lui ſaiſirent le bras comme il alloit ſe frapper, & lui promirent de reſpecter les jours de Lieou-hiuen, auquel ils donnèrent même dès ce moment le titre de prince de Tchang-cha. Lieou-kong parut raſſuré par ces promeſſes; cependant ne ſe fiant pas trop à leur parole, il ne voulut plus quitter de vue Lieou-hiuen.

Comme les ſoldats de Fan-tchong n'étoient qu'un amas de vagabonds qu'il avoit peine à contenir, ils pilloient tout ce qu'ils trouvoient & déſoloient le pays par leur brigandage. Les peuples qui avoient moins ſouffert ſous le gouvernement de Lieou-hiuen, conçurent le deſſein de le tirer des mains de Fan-tchong. Tchang-niang, un de ſes officiers qui en fut averti, envoya quelques-uns de ſes bandits aſſommer à coups de bâton le malheureux Lieou-hiuen, ſans que Lieou-kong pût le garantir

De l'Ere Chrétienne. 25. *Kouang-ou-ti.*

de cette mort funeste. Il parvint cependant à dérober pendant la nuit son corps qu'il cacha pour le soustraire aux insultes de ces brigands : il fut enterré à Pa-ling.

Ouei-ngao, officier de Lieou-hiuen, qui avoit jusque-là suivi sa fortune, se sauva dans le pays de Tien-choui (1); il prit la qualité de lieutenant général des armées du roi de Han, & leva des troupes. Sa modestie & son affabilité attirèrent beaucoup de monde sous ses drapeaux. Chin-tou-kang, Tou-lin, Ma-yuen, Yang-kouang, Ouang-tçun, Tcheou-tçong, & une infinité d'autres officiers, qui avoient de la réputation, vinrent se donner à lui. Ma-yuen sur-tout étoit avantageusement connu dans tout l'empire. Né d'une famille fort pauvre, il fut obligé, dans sa jeunesse, d'aller cultiver la terre sur les frontières, & d'y élever des troupeaux. Ma-kouang son aîné, dans un voyage qu'il fit dans ces cantons, témoin de son activité, lui dit que quand on savoit s'occuper à des travaux rudes & pénibles comme il le faisoit, on ne pouvoit manquer de s'avancer, & que c'étoit là le vrai moyen de parvenir.

Ma-yuen ne portoit pas alors ses vues plus loin que le soin de faire valoir ses terres & de multiplier ses troupeaux. Il disoit souvent à ses amis que lorsqu'un homme sage savoit se fixer, quelque pauvre qu'il fût, il devoit être constant & ferme dans ses principes, & que la vieillesse ne devoit ni l'abattre ni le rendre chagrin. Cependant il devint par la suite si riche, qu'il avoit des troupeaux composés de plusieurs mille bêtes, & qu'il recueilloit tous les ans plusieurs dixaines de mille mesures de grain.

Etonné lui-même de ses richesses, il s'écria un jour : « Tant

(1) Tsin-tcheou de Kong-tchang-fou du Chen-si.

» de biens ne sont-ils pas inutiles à qui ne sait que les garder » pour s'en rendre esclave ? Il en coûte plus d'embarras pour » les conserver, qu'on n'a eu de peine à les amasser ». Cette réflexion le détermina à les distribuer à ses parens & à ses amis, en ne se réservant que le nécessaire pour vivre commodément. Cette action, qui devint publique, lui attira beaucoup d'estime & lui fit une grande réputation. Oueï-ngao qui connoissoit son mérite, ayant dessein de lever des troupes, fut le trouver & l'engagea à prendre le parti des armes.

De son côté Téou-yong qui avoit toujours été attaché à Lieou-hiuen apprenant sa mort, demanda à Léang-tong quel étoit le bon parti dans la circonstance présente, où plusieurs avoient encore les armes à la main & prétendoient à l'empire. Comme Léang-tong étoit avec cinq de ses amis, il leur proposa de défendre, sans se déclarer ouvertement, les cinq départemens du Ho-si (1), & de choisir un d'entre eux pour leur chef, en attendant l'issue des troubles qui agitoient encore l'empire. Téou-yong leur dit encore que le pays de Ho-si pouvant leur fournir dix mille hommes de bonne cavalerie, ils se verroient par-là en état de soutenir le parti qu'ils pourroient prendre. Les autres, sans autre délibération, le choisirent sur le champ pour leur chef; ils donnèrent le gouvernement de Tsiou-tsiuen (2) à Tchou-tseng; celui de Tun-hoang (3) à Sin-jong. Oueï-kiun eut celui de Kin-tching (4), qu'il avoit déja possédé. Ssé-pao fut fait gouverneur de Tchang-yé (5), & Leang-

(1) Sou-tcheou, Kan-tcheou, Leang-tcheou, Ho-tcheou & Cha-tcheou du Chen-si.
(2) Sou-tcheou.
(3) Cha-tcheou.
(4) Ho-tcheou.
(5) Kan-tcheou.

De l'Ere Chrétienne. 25. *Kouang-ou-ti.*

tong eut le département de Ou-hoeï (1). Téou-yong n'avoit point de résidence fixe ; il devoit, comme chef, parcourir ces différens districts & pourvoir à tout ce qui seroit nécessaire pour les maintenir en paix.

Le caractère doux & pacifique des peuples de ces contrées, fit obtenir à leurs gouverneurs beaucoup de soumission de leur part. Téou-yong les traitoit avec la plus grande douceur : il les exerçoit souvent à monter à cheval & à tirer de la flèche, afin de les mettre en état de se défendre s'ils étoient attaqués. Téou-yong devoit les commander, & les autres gouverneurs l'aider en cas de besoin.

26.

Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Les *sourcils rouges* après avoir dévasté les environs de Tchang-ngan & consommé toutes les provisions qu'ils y trouvèrent, furent contraints d'abandonner cette ville & d'aller chercher leur subsistance ailleurs. Le jour marqué pour leur départ, ils chargèrent sur des chariots tout l'or & l'argent avec les meubles précieux qu'ils avoient pillés, & firent main-basse sur ceux dont ils avoient reçu quelque mécontentement. Après avoir mis le feu à plusieurs endroits de cette capitale & au palais des empereurs, ils sortirent pour se retirer du côté de Ngan-ting (2), où ils espéroient trouver des vivres.

Teng-yu, qui attendoit leur départ avec impatience, accourut pour éteindre l'incendie qu'ils avoient allumé, & sauver quelques restes de cette grande ville. Il visita les tombeaux des princes de la famille impériale & laissa des troupes pour les garder.

(1) Leang-tcheou.

(2) King-tcheou de Ping-léang-fou du Chen-si.

Les restes du parti de Lieou-hiuen, qui refusoient de reconnoître l'empereur, étoient encore à craindre. Les plus nombreux & ceux qui avoient de meilleurs officiers étoient les *Yen* & les *Ouan* (1). L'empereur, ne voulant nommer personne de son chef pour aller les soumettre, tint un conseil de guerre, où il exposa l'importance & les dangers de cette expédition, & demanda quel étoit celui de ses généraux qui vouloit s'en charger. Kia-fou, sans lui donner le temps d'achever, s'offrit d'aller réduire les *Yen*. L'empereur lui dit en souriant, qu'il ne doutoit pas qu'un brave homme comme lui ne tînt sa parole & ne vînt à bout de soumettre ces rebelles. Effectivement Kia-fou, chargé de les combattre, les força à mettre bas les armes & à rentrer dans la soumission.

Ou-han, un des premiers capitaines de l'empire, fut encore plus heureux dans son expédition que Kia-fou : il vint à bout, sans tirer l'épée, de ramener les *Ouan* à l'obéissance. Il conduisit même à la cour la femme & les fils de Lieou-hiuen; l'empereur créa ces enfans princes du second ordre.

Les armes de l'empereur avoient par-tout du succès. Kia-fou réduisit encore Tchao-ling (2) & Sin-sié (3). Kou-yen, après un long siége, prit la ville de Soui-yang (4), & chassa Lieou-yong de cette province. Cependant, les *sourcils rouges* étoient toujours redoutables, & la plus grande difficulté étoit de les vaincre.

Au sortir de Tchang-ngan, ces rebelles avoient pris la route de Ngan-ting. Ouei-ngao, craignant qu'ils ne vinssent insulter

(1) Hien-tcheou de Cai-fong-fou.

(2) A vingt-cinq *ly* à l'est de Yen-tching-hien de Cai-fong-fou.

(3) Sié-hien de Ju ning fou du Ho-nan.

(4) Koué-té-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. 26. *Kouang-ou-ti.*

ſes terres, envoya contre eux un corps de troupes choiſies, qui les battit & les obligea de ſe retirer ailleurs. Ils revinrent à Tchang-ngan, où ils profanèrent les tombeaux des empereurs. Après avoir pillé les richeſſes qu'ils renfermoient, ils commirent des indignités affreuſes ſur les cadavres qu'ils y trouvèrent. Teng-yu ne put voir ces abominations ſans chercher à les en punir. Malgré leur ſupériorité, il tomba deſſus ces brigands ; mais ils le reçurent en gens déterminés, & l'obligèrent de leur abandonner Tchang-ngan.

L'empereur, jugeant que Teng-yu n'étoit pas en état de tenir tête à Fan-tchong, le rappella & envoya Fong-y à ſa place. Dans les inſtructions qu'il donna à ce général, il lui dit de ménager le pays qui étoit le théâtre de la guerre, parce qu'il avoit déja cruellement ſouffert ſous Ouang-mang & ſous Lieou-hiuen, & qu'il étoit encore déſolé par le brigandage & les cruautés des *ſourcils rouges.* Il lui recommanda de ne ſévir que contre ceux qui perſiſteroient dans la rebellion, & d'épargner ceux qui ſe ſoumettroient, en s'aſſurant des chefs & envoyant les autres travailler à la terre. Il lui ordonna de veiller ſur ſes officiers & ſur ſes ſoldats, & de ne pas ſouffrir qu'on causât le moindre dommage aux peuples ſoumis ou qui demanderoient à ſe ſoumettre ; il ajouta à cet ordre celui d'épargner le ſang dans les combats & dans la priſe des villes, & de pardonner à quiconque mettroit bas les armes. Fong-y, rendu à l'armée dont il venoit prendre le commandement, fit publier les inſtructions pleines de ſageſſe & de bonté que lui avoit donné l'empereur : elles engagèrent un grand nombre de perſonnes à venir joindre ſes drapeaux.

Après le départ de Fong-y, l'empereur envoya Heou-tchin, avec un fort détachement, camper à Sin-ngan, & Keng-kan

26.

*Kouang-ou-ti.*

à Y-yang, afin d'empêcher les *ſourcils rouges* de venir dans ces quartiers chercher des vivres dont ils manquoient. Leur armée étoit alors de plus de deux cens mille hommes; Fong-y n'en avoit pas cent mille : comme il avoit beaucoup d'expérience, il ſe contenta de les harceler en évitant d'en venir à une action générale; de ſorte qu'il leur tua beaucoup de monde dans dix à douze eſcarmouches, & leur fit cinq mille priſonniers, qui prirent volontiers parti dans ſes troupes.

Cette même année, l'empereur fit reconnoître impératrice Kouo-chi ſon épouſe, & déclara prince héritier l'aîné des fils qu'elle lui avoit donnés.

27.

Au commencement de l'année ſuivante Fong-y, qui avoit ſouvent tâté l'ennemi, quoiqu'inférieur en nombre, réſolut cependant de lui livrer bataille; il employa la ruſe pour s'aſſurer la victoire, ne pouvant eſpérer de l'obtenir par la force. Il fit habiller beaucoup de ſes ſoldats comme les *ſourcils rouges*, & les mit en embuſcade. Le lendemain, les ennemis détachèrent dix mille hommes pour venir inſulter ſon camp. Fong-y ſortit de ſes lignes avec une partie de ſes troupes pour les repouſſer: il les mena juſqu'au gros de leur armée, qui, étonnée de ſa hardieſſe, le chargea à ſon tour. Fong-y ſoutint leur choc en capitaine expérimenté, & en reculant inſenſiblement juſqu'à l'embuſcade qu'il avoit dreſſée : alors il fit ferme & recommença le combat avec plus de vigueur. Au plus chaud de l'action, les ſoldats de Fong-y ſortirent en bon ordre de leur embuſcade & ſe mêlèrent aux *ſourcils rouges* : ceux-ci, les prenant pour de leurs gens, n'en eurent aucune défiance; mais bientôt les ſoldats de Fong-y, tournant contre eux leurs armes, les mirent dans un ſi grand déſordre, qu'il ne purent ſe rallier, & ne ſongèrent plus qu'à échapper, par la fuite, au

De l'Ere Chrétienne.
27.
*Kouang-ou-ti.*

carnage horrible qu'ils en firent. Fong-y donnant en même temps ſur eux, la victoire fut complette. Le nombre des priſonniers & de ceux qui ſe rendirent montoit à plus de quatre-vingt mille hommes. Cette bataille, la plus fameuſe de toutes ces guerres, dura depuis le matin juſqu'au ſoleil couché. L'empereur envoya un des officiers de ſa préſence féliciter Fong-y, & lui écrivit de ſa propre main.

Les débris de l'armée ennemie avoient pris la route de Y-yang. L'empereur, avec un renfort, voulut aller joindre Keng-kan qu'il y avoit envoyé avant la défaite des *ſourcils rouges*. Ce ſecours devint inutile, puiſque ces rebelles furent diſperſés & détruits ſans en venir aux mains.

Pour ſe mettre à couvert du nom odieux de rebelles & des peines qu'ils encouroient, les *ſourcils rouges* avoient choiſi depuis deux ans, pour leur chef, Lieou-pen-té, de la famille des *Han*, frère de Lieou-kong, auquel ils avoient donné le nom d'empereur. En approchant de Y-yang, ils apprirent que Kouang-ou-ti les y attendoit avec une armée conſidérable. Lieou-pen-té voyant que la ſienne étoit diminuée de plus de la moitié, & qu'il étoit hors d'état de réſiſter, envoya Lieou-kong propoſer à l'empereur les conditions auxquelles il conſentoit de ſe ſoumettre. L'empereur répondit à cet envoyé, qu'en leur faiſant grace de la vie, c'eſt tout ce qu'il pouvoit accorder, & qu'il en donnoit ſa parole. Quelque peu favorables que fuſſent ces conditions, Lieou-pen-té les accepta, & vint avec trente ou quarante de ſes officiers ſe mettre à la diſcrétion de l'empereur. Ce monarque les reçut avec bonté & envoya ordre à leurs troupes de mettre bas les armes & de camper à l'oueſt de Y-yang, où il les fit garder par un détachement de ſon armée,

Ces

De l'Ere Chrétienne. 27. *Kouang-ou-ti.*

Ces *ſourcils rouges* étoient encore au nombre de plus de cent mille. L'empereur les fit diſperſer dans pluſieurs villes pour y être employés aux corvées, & entretenus aux dépens de l'état. Leur général Fan-tchong fut diſtingué des autres. L'empereur lui donna des terres & une maiſon pour s'y retirer avec ſa famille. Lieou-pen-té eut le titre de mandarin, mais purement honoraire.

Cette guerre terminée ne pacifia pas pour cela entièrement l'empire : il y avoit encore des gens inquiets & remuans qui profitoient de ces temps fâcheux pour s'arroger une pleine liberté. Teng-fong, comblé des bienfaits de l'empereur, eut l'ingratitude de prendre les armes.

L'empereur marcha en perſonne contre lui : il le battit & le contraignit de ſe rendre. Ce prince, malgré ſa révolte, ne pouvoit le haïr. Il eſtimoit ſa bravoure, & comme il étoit fils naturel de Ou-han, il étoit diſpoſé à lui pardonner; mais Tchin-pong & Keng-kan lui repréſentèrent que cette impunité l'enhardiroit à exciter de nouveaux troubles. L'empereur qui connoiſſoit la légéreté de Teng-fong, ne put ſe diſſimuler qu'ils avoient raiſon, & il lui fit trancher la tête.

Lorſque les *ſourcils rouges* étoient dans le Koan-tchong ou province de la cour, il y avoit une infinité d'autres petits partis qui avoient arboré l'indépendance & qui ravageoient auſſi cette contrée. Yen-tchin, un des principaux de ces partiſans, voyant les *ſourcils rouges* détruits, imagina de réunir en un ſeul corps ces différens petits partis compoſés les uns de mille & les autres de dix à douze mille hommes, & de ſe rendre maître du pays de Koan-tchong. Il leur fit propoſer d'unir leurs forces contre Fong-y & de le chaſſer de la province, parce qu'étant diſperſés comme ils l'étoient, il n'y avoit aucune sûreté pour

eux, & que ce général ne manqueroit pas de les attaquer séparément pour les détruire les uns après les autres. Leur intérêt commun leur fit sentir la nécessité de cette réunion, & ils déférèrent le commandement à Yen-tchin.

Fong-y fut charmé de les voir rassemblés en un seul corps pour les exterminer tous à la fois. Comme il n'ignoroit pas qu'ils n'étoient que des vagabonds sans discipline & peu aguerris, il les laissa approcher, & dès la première attaque il les fit pousser si vigoureusement, qu'ils jettèrent bas les armes & implorèrent la clémence de ce général. Yen-tchin, avec quelques-uns des siens, se sauva du côté de Nan-yang; mais la défaite complette de ces rebelles fit tellement redouter Fong-y dans ces quartiers, que personne n'osa plus remuer & que le calme se rétablit dans cette province.

Le général Ou-han obligea le rebelle Sou-mao de s'enfermer dans la ville de Kouang-lo (1). Tchéou-kien, qui tenoit son parti, accourut à la tête de cent mille hommes pour le dégager. Ou-han décampa pour aller à sa rencontre & lui livrer bataille. Ce général tomba de cheval au commencement de l'action & se blessa à la cuisse. Tcheou-kien au lieu de tomber avec vigueur sur l'armée impériale, se contenta de profiter du désordre occasionné par la blessure de Ou-han pour se jetter dans la ville, où il entra sans beaucoup de difficulté.

La plupart des officiers de l'armée impériale voyant leur général blessé, étoient d'avis de se retirer; ils lui en firent même la proposition; mais Ou-han, indigné de les voir dans ces sentimens, bande lui-même sa plaie & sort de sa tente pour se montrer à ses soldats. Il leur parla avec tant d'assu-

(1) Il dépendoit de Hien-tcheou-fou du Chan-tong.

rance, qu'il diſſipa entièrement les craintes que ſa bleſſure leur avoit inſpirées.

Tcheou-kien & Sou-mao réunis enſemble, ſe voyant ſupérieurs en forces à Ou-han & aſſurés de trouver la ville de Kouang-lo pour retraite en cas d'événement malheureux, réſolurent de ſortir de cette place & de tenter le ſort d'une bataille. Ou-han s'étoit préparé à les recevoir : il rangea ſes troupes de manière que dès le premier choc il tourna l'ennemi & lui coupa la communication avec la ville. Cette manœuvre des impériaux déconcerta tellement les rebelles, qu'ils ne ſe défendirent que foiblement ; ils furent battus & contraints de fuir du côté de Hou-ling (1), en abandonnant la ville & leurs équipages.

Le trente de la cinquième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Tant de troubles inquiétoient l'empereur : les pays occidentaux ne ſe ſoumettoient point. Comme ce prince en témoignoit ſon chagrin à Laï-ché & l'embarras où il étoit de trouver quelque expédient pour réduire ces peuples, Laï-ché lui dit que Oueï-ngao, chef de ces rebelles, lui avoit toujours paru zélé pour le rétabliſſement de la famille des *HAN*, & que s'il ne s'étoit pas encore ſoumis, c'eſt qu'il ignoroit ſans doute ſes ſuccès. Il demanda à l'empereur d'aller de ſa part apprendre à ce chef de parti les événemens qui avoient rendu à leur dynaſtie le ſceptre uſurpé par Ouang-mang. La circonſtance étoit favorable : Oueï-ngao ſongeoit de ſon côté à envoyer aſſurer l'empereur de ſon obéiſſance. L'arrivée de Laï-ché lui fit plaiſir : il fut encore plus ſatisfait de l'ordre plein de bonté qu'il lui apportoit.

(1) Yu-taï-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. 27. *Kouang-ou-ti.*

Oueï-ngao, que cette ouverture tiroit de perplexité, fit voir à Ma-yuen l'ordre de l'empereur, & l'engagea à aller lui-même le porter à Kong-ſun-chou. Ma-yuen & Kong-ſun-chou, nés dans le même village, avoient toujours été liés d'amitié. Suivant l'uſage entre amis, Kong-ſun-chou auroit dû venir au devant de Ma-yuen, lui préſenter la main, & lui témoigner la joie que lui cauſoit ſon arrivée. Au lieu de cette cordialité, Kong-ſun-chou fit mettre ſes troupes ſous les armes en haie ſur le paſſage de ſon ami. L'ayant fait entrer dans ſa tente, il reçut ſon compliment avec un air de ſupériorité qui étoit déplacé : enſuite de quoi il le fit conduire avec le même cérémonial dans le logement qu'il lui avoit fait préparer.

28. Ma-yuen, choqué de cet accueil, partit le lendemain ſans rien dire à Kong-ſun-chou, & rendit compte à Oueï-ngao de la réception qu'il lui avoit faite. Il ſe plaignit de l'orgueil & de la vanité qu'il avoit fait paroître à ſon égard. Oueï-ngao, ſans s'expliquer ſur ce qu'il penſoit de Kong-ſun-chou, chargea Ma-yuen d'un placet pour l'empereur, qui contenoit ſa ſoumiſſion, avec la lettre qu'il écrivoit à Kong-ſun-chou, & le fit partir pour Lo-yang. L'empereur lui donna ſur le champ audience & affecta de le recevoir ſans cérémonie. « Vous paroiſſez, lui dit ce prince, en bien peu de temps devant deux » empereurs; peut-être en uſé-je avec trop peu de façons la » première fois que je vous vois »? « Il n'y a que trop de gens, » lui répondit Ma-yuen, qui s'érigent en maîtres. Kong-ſun-» chou, mon égal & que j'ai cru mon ami, m'a reçu avec » une hauteur qui ne lui appartenoit pas. Je ne le reconnois » point pour mon maître : c'eſt ici que je viens le chercher & » lui rendre hommage au nom de Oueï-ngao & au mien. On » n'en doit qu'au digne ſucceſſeur de Han-kao-ti, lui ſeul

» mérite d'être reconnu pour le légitime ſouverain de cet » empire ».

De l'Ere Chrétienne. 28. *Kouang-ou-ti.*

Après ce qui s'étoit paſſé entre Ma-yuen & Kong-ſun-chou, ce dernier penſoit bien qu'on ne le laiſſeroit pas tranquille. Comme il avoit cent mille hommes à ſes ordres, il en détacha quelques dixaines de mille qu'il fit conduire par Li-yu & Tching-ou, deux de ſes officiers, pour en faire la jonction avec les troupes de Liu-ouei & tâcher de s'emparer du pays de San-fou (1).

Fong-y, qui avoit l'œil à toutes leurs démarches, vint à leur rencontre & les mit en fuite. Kong-ſun-chou ne pouvoit manquer d'être battu, car Oueï-ngao s'avançoit pour ſoutenir Fong-y en cas qu'il eût beſoin de ſecours.

L'empereur, informé de cette action volontaire de Oueï-ngao lui écrivit de ſa propre main pour le louer du zèle qu'il faiſoit paroître pour ſon ſervice. Il lui attribuoit l'honneur d'avoir ſauvé, par ſa vigilance & ſa bravoure, le pays de San-fou de l'invaſion de Kong-ſun-chou, & il lui promettoit de le récompenſer un jour autant que ſes belles actions le méritoient.

Dans le même temps que Oueï-ngao reçut cette lettre, Kong-ſun-chou lui envoya par un courier les ſceaux & le titre de prince de Fou-ngan. Pénétré de reconnoiſſance de l'honneur que l'empereur lui faiſoit, Oueï-ngao mit en pièces les ſceaux & les proviſions, & marchant à la tête de ſes troupes, il obligea Kong-ſun-chou de reculer plus au midi.

Ma-yuen de retour de la cour, rendit compte à Oueï-ngao de la commiſſion dont il l'avoit chargé. Il lui fit un portrait 29.

(1) Département de Si-ngan-fou du Chen-ſi.

De l'Ere Chrétienne. 29. *Kouang-ou-ti.*

fort avantageux de l'empereur & de ses grandes qualités. Il lui dit que pour l'esprit & la pénétration, aucun prince n'avoit plus approché de l'empereur Han-kao-ti, & qu'il étoit fort instruit dans la connoissance des *King* & la science du gouvernement, dont il parloit en homme qui possédoit à fond la matière. Ma-yuen ajouta qu'il étoit fort difficile de le tromper; qu'il aimoit à être instruit de toutes les affaires des mandarins & de leurs devoirs; que cependant il ne jugeoit pas qu'il dût l'emporter pour le mérite sur Han-kao-ti, & comme il terminoit son portrait en disant que toutes les actions de l'empereur régnant étoient réglées par la prudence, & qu'il n'étoit point porté au vin comme Han-kao-ti, Oueï-ngao l'interrompit avec une espèce de colère, pour lui dire que, d'après son propre témoignage, l'empereur actuel étoit encore un plus grand prince que le fondateur de sa dynastie.

La satisfaction de l'empereur de s'être attaché Oueï-ngao & Ma-yuen, deux personnages de réputation, fut troublée par la révolte de Long-meng. Ce seigneur, par sa douceur & la politesse, s'étoit insinué fort avant dans ses bonnes graces, & l'empereur n'en parloit jamais qu'en des termes fort avantageux, qui marquoient l'affection qu'il avoit pour lui. Ce favori ayant témoigné l'envie qu'il avoit de faire une campagne, l'empereur y consentit & l'envoya avec Kou-yen pour réduire le rebelle Tong-hien. Comme Long-meng étoit plus propre à être courtisan que général, Kou-yen fut chargé de la conduite de cette expédition, & tous les ordres lui furent en conséquence adressés, comme ayant le plus d'expérience, ce qui chagrina Long-meng. Ce favori regarda cette préférence comme une injure, & se persuada qu'on soupçonnoit sa fidélité. Ces idées fâcheuses lui inspirèrent le dessein de se révolter.

De l'Ere Chrétienne. 29. *Kouang-ou-ti.*

Le crédit qu'il avoit à la cour, lui avoit fait beaucoup de créatures, ſur-tout parmi les officiers : il ne lui fut pas difficile de les mettre dans ſes intérêts & de les engager à faire prendre les armes à leurs ſoldats, pour attaquer ceux qui étoient ſous les ordres de Kou-yen. Long-meng le battit & ſe joignit à Tong-hien, contre lequel il avoit été envoyé. Il prit le titre de prince de Tong-ping, que Tong-hien ne voulut pas lui diſputer.

L'ingratitude de Long-meng indigna ſi fort l'empereur, qu'il voulut marcher en perſonne contre lui. Il le fit ſavoir à ſes généraux par un ordre conçu en ces termes : « J'avois toujours » regardé Long-meng comme le ſujet le plus affectionné à notre » famille de *Han*. Quelle honte pour moi d'avoir comblé de » bienfaits un ingrat qui ne les mérite point ! J'ai réſolu de » me venger de ce perfide. Vous tous, mettez vos troupes en » état & rendez-vous à Soui-yang ».

Long-meng & Tong-hien pour ſe mettre à couvert du reſſentiment de l'empereur, concertèrent de ſe ſaiſir de Pong-tching (1). Long-meng ſe chargea de cette expédition : comme il avoit d'excellentes troupes, il emporta cette place d'emblée & prit Sun-meng, gouverneur de Tchou, qu'il condamna à mourir, afin d'inſpirer de la terreur aux autres & de faire redouter ſes armes.

Lieou-ping, lieutenant de Sun-meng, voyant les bourreaux prêts à le frapper, ſe jetta entre eux & ce gouverneur pour le couvrir de ſon corps, & reçut ſept bleſſures. Long-meng, touché de cette généroſité, fit grace à Sun-meng. Son lieutenant tranſporté de joie, ſe leva malgré ſes bleſſures & voulut

(1) Pé-ſiu-tcheou du Kiang-nan.

auſſi le faire lever, mais il avoit perdu connoiſſance : ſans s'effrayer de cet accident, il lui fit avaler du ſang qui découloit de ſes plaies, & par ce moyen il le fit revenir de ſon évanouiſſement.

Tong-hien & Lieou-yu informés que l'empereur marchoit en perſonne contre Long-meng, lui envoyèrent un renfort conduit par Sou-mao & Kiao-kiang ; mais ils ne ſervirent qu'à augmenter la gloire de l'empereur. Ce prince, dont la préſence & l'exemple encourageoient ſes ſoldats, trouvant les rebelles aſſemblés du côté de Pong-tching, les battit ſi complettement que Kiao-kiang, avec ſes troupes, mit bas les armes & ſe ſoumit. Sou-mao ne pouvant rejoindre Lieou-yu, alla ſe jetter entre les bras du rebelle Tchang-pou. Long-meng en fuyant porta l'épouvante parmi les troupes de Tong-hien, qui ſe révoltèrent contre leur général & lui coupèrent la tête, qu'elles portèrent à l'empereur en ſe remettant à ſa diſcrétion. Après avoir diſperſé & réduit ces rebelles, ce prince revint à la cour.

Tchang-pou étoit un des officiers de l'aventurier Ouang-lang, qui s'étoit arrogé le titre d'empereur. Depuis la chûte de Ouang-lang, cet officier avoit toujours conſervé un eſprit de révolte, & s'étoit fait un parti aſſez conſidérable pour mériter l'attention de l'empereur. Il nomma Keng-kan pour aller le réduire.

De ſon côté Tchang-pou ſe prépara à ſe défendre. Il fit marcher en avant Feï-y, avec ordre de camper à Li-hia (1), & lui avec le reſte de ſon armée fut ſe poſter à la montagne Tai-chan. Il diviſa ſes troupes en pluſieurs piquets, qui pou-

(1) Li-tching-hien de Tſi-nan-fou du Chan-tong.

voient

voient ſe rejoindre facilement & dans cette diſpoſition il attendit de pied-ferme qu'on vînt l'attaquer.

De l'Ere Chrétienne. 29. *Kouang-ou-ti.*

Keng-kan commença ſon expédition par emporter de force Tchu-ho (1). Tchang-pou n'étoit pas encore rendu à ſon armée : la priſe de Tchu-ho y répandit la terreur, & pluſieurs de ſes piquets prirent la fuite.

Le général de l'empereur fit courir le bruit qu'il en vouloit à Kiu-ly, & qu'il ſe propoſoit d'en faire le ſiége. Feï-y, campé à Li-hia, détacha ſur le champ ſon frère Feï-kan pour ſe jetter dans la place, & le ſuivit peu de temps après avec trente mille hommes pour le ſoutenir. Keng-kan, charmé d'avoir fait donner Feï-y dans le piége, fit bloquer Kiu-ly par trois mille hommes ſeulement, & ſe mettant à la tête de ſa cavalerie, il marcha à grandes journées contre Feï-y qu'il ſurprit & battit. Il le tua & lui coupa la tête qu'il fit expoſer auprès des murs de Kiu-ly. Les habitans effrayés coururent aux armes & chaſsèrent Feï-kan, qui trouva moyen de ſe ſauver avec une partie de ſon monde, qu'il conduiſit auprès de Tchang-pou. Les gens de Kiu-ly ouvrirent leurs portes à Keng-kan qui en prit poſſeſſion, après quoi il s'avança vers la montagne Taï-chan, où étoit le gros de l'armée ennemie. Ce général en enleva pluſieurs quartiers & diſperſa les autres.

Tchang-pou, conſterné de cette défaite, envoya Tchang-lan, ſon frère, avec vingt mille hommes ſe jetter dans Si-ngan (2). Il recueillit environ dix mille hommes de ſes troupes diſperſées, dont il renforça la garniſon de Lin-tſé (3), afin d'occuper

(1) Yun-tching-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.
(2) Lin-tſé-hien de Tſing-tcheou-fou du Chan-tong.
(3) Y-tou-hien de Tſing-tcheou-fou du Chan-tong.

Keng-kan & de gagner du temps pour rétablir ses affaires.

Keng-kan fut se poster entre ces deux villes : là assemblant son conseil, il proposa d'attaquer l'une ou l'autre de ces deux places. La première, quoique petite, étoit bien fortifiée & défendue par une bonne garnison. Il fut décidé qu'on feroit le siége de la seconde, quoique plus considérable, parce qu'elle étoit moins en état de tenir que l'autre ; mais Keng-kan qui vouloit encore tromper l'ennemi, fit courir le bruit qu'il alloit attaquer Si-ngan.

Le jour fixé pour décamper, il donna l'ordre à minuit de prendre la route de Lin-tsé. Siun-léang qui ignoroit ce qui s'étoit passé dans le conseil, alla, suivi de quelques officiers, représenter à ce général qu'il valoit mieux faire le siége de Si-ngan que celui de Lin-tsé, parce que la garnison de cette première place étant nombreuse, elle ne manqueroit pas de les inquiéter, au lieu qu'il n'y avoit rien à craindre de celle de Lin-tsé. Keng-kan lui répondit qu'ayant répandu le bruit qu'il en vouloit à Si-ngan, les ennemis n'auroient pas manqué de se préparer à une bonne défense, au lieu que tombant à l'improviste sur Lin-tsé, la prise de cette place paroissoit assurée : qu'elle seroit d'autant plus avantageuse qu'elle couperoit aux ennemis la communication avec Si-ngan, & que cette dernière ville ne pourroit alors leur échapper. Les impériaux se portèrent donc vers Lin-tsé, qui se rendit dès la première insulte, & la garnison fut faite prisonnière de guerre.

Tchang-lan, qui étoit dans Si-ngan, fut si épouvanté de la prise subite de Lin-tsé, qu'il abandonna la place qu'il devoit défendre, & fut avec la garnison de Si-ngan rejoindre, par un long détour, Tchang-pou son frère.

Quoique Keng-kan fût informé que Tchang-lan avoit aban-

donné Si-ngan, il ne fit cependant aucun mouvement pour s'en emparer. Laissant une partie de ses troupes dans Lin-tsé, il fit camper l'autre hors des murs, dans l'intention d'y attendre Tchang-pou, ne doutant pas qu'il ne fît un dernier effort. En effet, ce chef des rebelles avoit augmenté ses forces de tout ce qu'il avoit pu rassembler de soldats. Il publioit que son armée étoit de deux cens mille hommes, à la tête desquels il vint camper à l'ouest de Lin-tsé, résolu d'en chasser Keng-kan à quelque prix que ce fût, & de reprendre les places qu'il lui avoit enlevées.

Lorsque Keng-kan le vit assez près, il retira de la ville ses troupes, qu'il réunit à celles du dehors, & vint camper auprès de la rivière Tsé-choui. Tchang-pou s'avança pour l'attaquer dans ses retranchemens ; mais afin de lui prouver qu'il ne le craignoit pas, quoiqu'inférieur en nombre, Keng-kan sortit de ses lignes avec une partie de ses troupes, laissant l'autre en embuscade dans son camp. Ce général vouloit par là paroître encore plus foible aux yeux de l'ennemi ; cependant il se présenta en ordre de bataille, faisant bonne contenance.

Tchang-pou regardant ce corps de bataille comme une poignée de monde en comparaison de son armée, ne douta point de la victoire. Il fit charger le premier. Les impériaux soutinrent le choc avec une intrépidité sans égale ; cependant ils se virent sur le point de se voir arracher la victoire & d'être accablés par le nombre ; mais Keng-kan reculant insensiblement, attira l'ennemi entre ses troupes & son camp, d'où ceux qu'il y avoit postés en embuscade sortant tout à coup en bon ordre, épouvantèrent si fort les rebelles, que tout prit la fuite. Pour réparer cet échec, Tchang-pou fit avancer des troupes fraîches qui rengagèrent l'action avec plus de viva-

De l'Ere Chrétienne. 29. *Kouang-ou-ti.*

cité qu'elle n'avoit commencé ; mais les impériaux parurent reprendre de nouvelles forces, & reçurent l'ennemi avec tant de bravoure, qu'ils auroient décidé la victoire sans la nuit qui les en empêcha.

L'empereur vint lui-même à grandes journées au secours de Keng-kan. Il lui amenoit tout ce qu'il avoit de troupes à Lo-yang & aux environs. Cette nouvelle causa beaucoup de joie à l'armée de Keng-kan, sur-tout quand on sut que l'empereur étoit déja arrivé à Lou (1). Tchin-kiun conseilla à Keng-kan d'attendre & de se retrancher dans son camp ; mais ce général lui répondit que le devoir d'un fils & d'un sujet, lorsque son prince ou son père arrivoient, étoit de préparer le meilleur vin & de tuer le veau gras pour le recevoir, & d'aller au devant d'eux : ainsi, aujouta-t-il, puisque l'empereur est si près de nous, il faut que dès demain nous donnions bataille, afin de nous mieux disposer à aller au devant de lui, & de paroître en sa présence comme de braves & de fidèles sujets.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Keng-kan rangea son armée en bataille & fit charger l'ennemi. L'action dura tout le jour, sans que la victoire parût se déclarer pour aucun des deux partis. Comme les ennemis avoient perdu beaucoup plus de monde que lui, Keng-kan jugea que leur chef ne voudroit pas hasarder une troisième bataille, sur-tout étant instruit que l'empereur approchoit avec du renfort ; il ne douta pas qu'il ne prît le parti de la retraite, & il envoya en conséquence sa cavalerie en embuscade sur le chemin par où Tchang-pou devoit passer. Effectivement, sur le minuit ce chef des rebelles fit défiler son armée & arriva à la pointe du jour auprès de

(1) Kio-feou-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

l'embuſcade : alors la cavalerie impériale tombant ſur lui à l'improviſte, elle porta le déſordre dans ſon armée, dont elle fit une horrible boucherie, & pourſuivant les fuyards l'épée dans les reins juſqu'à la rivière Kiu-mei-chouï (1), il y en eut une ſi grande quantité de tués & de noyés, que les corps morts, entaſſés les uns ſur les autres, arrêtèrent le cours de l'eau. Cependant Tchang-pou & ſes trois frères trouvèrent moyen d'échapper, & ſe ſauvèrent chacun de leur côté où ils eſpérèrent trouver un aſyle.

Deux jours après cette déroute générale des rebelles, l'empereur arriva, & voulut voir ſes troupes victorieuſes rangées en bataille : il parcourut tous les rangs, & loua chacun ſur la bravoure qu'il avoit montrée. Il leur abandonna les dépouilles des ennemis, & leur fit diſtribuer une ſomme conſidérable en argent. Après cette revue, l'empereur ſe rendit au palais qu'on lui avoit préparé dans Lin-tſé, & fut ſuivi par tous les officiers qu'il admit en ſa préſence. Il leur parla avec bonté, & leur demanda le nom de leur famille & leur âge : enſuite de quoi s'adreſſant à Keng-kan, il lui dit qu'avec d'auſſi braves gens, il n'y avoit point d'ennemis qu'il ne pût venir à bout de vaincre. Il ajouta qu'on louoit beaucoup Han-ſin, général de Han-kao-ti, de la fameuſe victoire de Li-hia, qui décida de l'empire entre ce prince & Pa-ouang, mais que celle qu'on venoit de remporter étoit au moins auſſi glorieuſe, & qu'à ſon égard il la mettoit beaucoup au-deſſus de celle de Han-ſin.

Tchang-pou avoit pris la route de Ki (2), où il avoit établi ſa réſidence : il rencontra dans ſon chemin Sou-mao qui lui

---

(1) A cent dix *ly* au ſud de Lin-kin-hien de Tſing-tcheou-fou du Chan-tong.

(2) Cheou-kouang-hien de Tſing-tcheou-fou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. 29. *Kouang-ou-ti.*

amenoit un ſecours de dix à douze mille hommes. Sou-mao le blâma beaucoup d'en être venu aux mains avec Keng-kan ſans attendre qu'il l'eût joint. Dès le ſoir même de cette rencontre, un officier de l'empereur déguiſé trouva moyen de s'introduire dans leur camp & de leur parler ſéparément : il leur perſuada, chacun en particulier de ſe défaire l'un de l'autre, avec promeſſe d'être élevés à la dignité de prince. Cet officier s'étant acquitté de ſa commiſſion diſparut. Tchang-pou pour ſe tirer d'embarras & dans la crainte que Sou-mao ne le prévînt, piqué d'ailleurs des reproches qu'il lui avoit faits, lui coupa dans la nuit même la tête, & vint en diligence l'apporter à Keng-kan, en ſe remettant à la diſcrétion de l'empereur. On lui tint parole ; il fut créé prince de Ngan-kieou : on pardonna à ſes frères, qui vinrent ſe jetter aux pieds de l'empereur, & de cette manière tout fut pacifié dans ces cantons ; après quoi l'empereur reprit le chemin de la cour.

A ſon arrivée à Lo-yang, ce prince reçut contre Fong-y un mémoire qui lui fut préſenté par un député de la ville de Tching-tou : on accuſoit Fong-y de ſe rendre trop puiſſant dans le pays de Koan-tchong, & d'avoir inſpiré au peuple une ſi grande confiance en lui, qu'il obéiſſoit aveuglément à ſes ordres ; & que même le peuple lui donnoit le nom de prince de Hien-yang, dont il paroiſſoit flatté. L'empereur qui ne doutoit pas de l'innocence & de la fidélité de Fong-y, lui envoya ce mémoire, afin qu'il ſe mît en garde contre les intrigues de ſes ennemis. Ce général, ſaiſi de crainte à la lecture du mémoire, prit ſur le champ le pinceau & fit une réponſe pleine de ſentimens de fidélité & de ſoumiſſion, en demandant avec inſtance ſon rappel. L'empereur lui écrivit de ſa main par le même courier : « Fong-y, vous rempliſſez à mon égard les

» devoirs d'un fidèle ſujet envers ſon prince, & c'eſt ce que les » loix du gouvernement vous preſcrivent; mais ſuivant notre » inclination mutuelle, nous ſommes vous & moi comme » le père & le fils; avons-nous ſujet de nous défier l'un de » l'autre? Votre maître eſt votre ami; que la crainte ſoit ban- » nie de votre cœur ».

On ne devoit pas compter ſur Oueï-ngao comme ſur Fong-y. Sous un extérieur de ſoumiſſion, Oueï-ngao conſervoit toujours un eſprit de révolte d'autant plus dangereux qu'il étoit plus caché; mais afin d'écarter tout ſoupçon, il avoit envoyé à Lo-yang Oueï-ſiun ſon fils aîné, avec ſa femme & ſes autres enfans pour y demeurer comme en ôtage. Il permit encore à Ma-yuen d'y mener toute ſa famille, & il le chargea de veiller ſur la conduite de Oueï-ſiun.

Oueï-ngao n'étoit rien moins que ce qu'il cherchoit à paroître. Il répétoit ſouvent que Ouen-ouang & Ou-ouang, de petits princes qu'ils étoient d'abord, avoient été élevés à l'empire, & qu'il pouvoit bien ſe comparer à eux pour l'eſprit, la ſageſſe & la bravoure; que d'ailleurs ce n'étoit que des hommes comme lui, & que s'il avoit de l'ambition, il pourroit auſſi-bien qu'eux parvenir à la première place de l'empire. Ouang-yuen, un de ſes officiers, l'entendant parler de la ſorte, ſentit qu'il portoit ſes vues plus loin qu'il ne le diſoit. Il lui fit voir la poſſibilité de s'emparer de l'empire, ou au moins de ſe faire roi, en profitant des avantages du pays de Tien-choui (1) ſa patrie, naturellement fortifié par ſa ſituation, un des plus riches de l'empire, dont le peuple étoit brave, & qu'il ſuffiroit de faire bien garder le paſſage de Han-kou-koan.

(1) Tſing-tcheou de Kong-tchang-fou du Chen-ſi.

De l'Ere Chrétienne. 29. *Kouang-ou-ti.*

Oueï-ngao, ſans réfléchir aux conſéquences ni aux inconvéniens du conſeil de Ouang-yuen, ſaiſit avidement ſon projet; mais Chin-tou-kang qui avoit plus de prudence, chercha à le diſſuader de faire cette démarche, & lui dit : « Le » Tien aime les ſujets fidèles & rejette les rebelles : l'empire » a un maître; vous l'avez reconnu, & vous l'avez aſſuré de » votre obéiſſance; vous lui avez donné votre fils votre héritier » comme en ôtage, & toute votre famille eſt entre ſes mains; » ſe ſouſtraire de ſa dépendance, c'eſt ſe faire donner le nom » odieux de rebelle; c'eſt paſſer pour un homme qui ſacrifie » à ſon ambition tout ce qu'il a de plus cher, ſes enfans, » une épouſe. Et ſi le ſuccès ne couronne pas cette démarche » inconſidérée, vous vous précipitez dans une abîme de » malheurs, vous perdez tous les avantages que vous donnent » votre rang & votre fortune; tandis que vous pouvez jouir » en paix des honneurs où vous êtes élevé & des biens que » vous poſſédez ».

La ſageſſe de ce conſeil ne fit aucune impreſſion ſur Oueï-ngao : il n'écouta que ſon ambition, & ſe rendit maître du pays de Ouen-choui. Comme ſa conduite, pleine en apparence de droiture & de fidélité, avoit attiré à ſon ſervice une infinité d'honnêtes gens, dès qu'ils virent qu'il avoit levé le maſque & qu'il cherchoit à ſe rendre indépendant, ils l'abandonnèrent tous & ſe retirèrent chacun chez eux. Cette déſertion le déconcerta. Cependant comme il avoit toujours vécu en bonne intelligence avec Téou-yong & ſes compagnons, qui s'étoient emparés du pays de Ho-ſi, il crut qu'ils entreroient volontiers dans ſon parti.

Téou-yong & les cinq officiers qui tenoient pour lui, étant fort éloignés de Lo-yang, avoient été les derniers à apprendre

la

la révolution qui s'étoit faite en faveur des *Han*. Un bruit confus que Lieou-ſieou avoit été reconnu empereur, étoit bien parvenu juſqu'à eux, & ils avoient intention de ſe ſoumettre à ce prince; mais la difficulté étoit de ſe rendre à la cour.

Oueï-ngao les ſachant dans cette diſpoſition, afin de les empêcher de reconnoître Lieou-ſieou, leur envoya des ſceaux par Tchang-ſiuen, & chargea cet officier de leur dire de ſa part, que quand on avoit choiſi pour chef Lieou-hiuen, on devoit s'attendre à voir finir les troubles de l'empire; que cependant aujourd'hui que ce prince étoit tombé, il étoit viſible que le Tien ne vouloit pas que la famille des *Han* remontât ſur le trône: ainſi, que le meilleur parti qui leur reſtoit à prendre étoit de ſe rendre maître chacun du pays où ils ſe trouvoient, afin de le protéger & d'y conſerver la paix, juſqu'à ce qu'ils euſſent un ſouverain déterminé, auquel ils fuſſent dans le cas d'obéir.

Téou-yong & ſes compagnons venoient d'être mieux informés de l'état préſent des affaires; ils avoient appris plus poſitivement que Lieou-ſieou étoit légitimement ſur le trône. Ainſi ils répondirent froidement à l'envoyé de Oueï-ngao qu'ils examineroient ſes propoſitions, & dans le conſeil qu'ils tinrent, il fut arrêté qu'ils ſe ſoumettroient à Lieou-ſieou, comme le digne héritier des états & des vertus de Han-kao-ti. Ils dirent que puiſqu'il rempliſſoit le vœu général de l'empire, qui étoit de voir la famille des *Han* rétablie, & que d'ailleurs la ſageſſe de ſon gouvernement & la réputation de ſes armes étoient tout ce que les gens vertueux devoient deſirer d'un ſouverain, & qu'ils le trouvoient en lui, il n'y avoit pas d'autre moyen de rendre la paix à l'empire. Ils cachèrent cependant la réſolution qu'ils venoient de prendre & ren-

De l'Ere Chrétienne. 29. *Kouang-ou-ti.*

voyèrent Tchang-ſiuen avec des paroles qui ne les engageoient à rien ; mais auſſi-tôt après ſon départ, ils dépêchèrent Lieou-kiun vers l'empereur pour l'aſſurer de leur ſoumiſſion.

De ſon côté l'empereur avoit fait partir un de ſes officiers pour le pays de Ho-ſi, afin d'engager Téou-yong & ſes compagnons à le reconnoître. Les deux envoyés ſe rencontrèrent, & comme ils ſe connoiſſoient, ils ſe firent part mutuellement de leur miſſion. L'envoyé de l'empereur jugeant qu'il étoit inutile qu'il continuât ſon chemin, revint à Lo-yang avec celui de Téou-yong.

L'empereur accueillit & careſſa Lieou-kiun. Il le renvoya avec des lettres qui établiſſoient Téou-yong & ſes compagnons gouverneurs de Leang-tcheou & de Ho-ſi, ſans rien changer aux coutumes qu'ils y avoient introduites. Téou-yong fut pénétré de la ſageſſe & de la bonté avec leſquelles les dépêches de l'empereur étoient écrites. Il les rendit publiques, & elles firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit de ces peuples, qu'en béniſſant leur maître, ils lui reſtèrent conſtamment ſoumis ſous la conduite du brave Téou-yong.

Quelque temps après, & ſur la fin de cette année, cinquième du règne de Kouang-ou-ti, l'occaſion de récompenſer la fidélité de ce gouverneur ſe préſenta. Depuis l'uſurpation de Ouang-mang, les royaumes du *Si yu* n'avoient preſque plus de communication avec l'empire : les *Hiong-nou* ſe les étoient rendus tributaires ; le ſeul roi de Sou-kiu étoit demeuré fidèle au gouvernement Chinois. Kang, ſon fils aîné qui lui ſuccéda, docile aux inſtructions & aux dernières volontés de ſon père, loin de chercher à ſe ſouſtraire à cette domination, engagea quelques royaumes voiſins à s'unir avec lui contre les *Hiong-nou ;* de ſorte que ces Tartares n'osèrent rien entreprendre contre eux, &

que le nouveau roi de Sou-kiu & ses voisins demeurèrent attachés aux Chinois.

De l'Ere Chrétienne. 29. *Kouang-ou-ti.*

Kang hérita du trône de son père dans le même temps que Oueï-ngao envoyoit Tchang-siuen à Téou-yong. Ce nouveau roi de Sou-kiu, à son avénement, fit partir un de ses officiers pour aller sur les frontières s'informer de l'état des affaires. Téou-yong en donna avis à la cour, & l'empereur, pour lui témoigner sa confiance & son estime, le chargea de confirmer le roi Kang dans sa succession au trône de Sou-kiu ; il donna encore à Téou-yong plein pouvoir de gouverner ces royaumes tributaires selon sa sagesse & sa prudence, approuvant dès à présent tout ce qu'il feroit, sans avoir besoin de nouveaux ordres, & lui remettant toute son autorité pour se faire obéir & respecter.

30.

Quoique Oueï-ngao dès l'année précédente eût conçu son plan d'indépendance, il n'avoit point encore levé l'étendard, & ne s'en étoit ouvert qu'à très-peu de personnes. Ses démarches le rendoient suspect; mais il n'en avoit pas encore assez fait pour être puni comme rebelle.

A cette époque, Kong-sun-chou tenta de se rendre maître du pays de King-tcheou & de Chou. Il avoit fait prendre les devants à Tien-jong avec un corps de troupes considérable, & il le suivit de près avec le gros de l'armée. L'empereur envoya ordre à Oueï-ngao de couvrir le pays de Chou. Cette commission l'embarrassa : ses mesures n'étoient pas encore assez bien prises pour lever le masque & refuser d'obéir. Après avoir consulté ses amis, il fit réponse à l'empereur qu'il exécuteroit ses ordres & qu'il agiroit selon les nouvelles qu'il recevroit de ces contrées ; mais qu'il ne falloit pas se presser, d'autant plus qu'il auroit soin de veiller sur les démarches de

De l'Ere Chrétienne. 30. *Kouang-ou-ti.*

Kong-ſun-chou, & qu'il ſe mettroit en campagne auſſi-tôt qu'il le jugeroit néceſſaire.

L'empereur, mécontent de cette réponſe, ſentit qu'elle cachoit quelque défaite. Il chargea Laï-ché, autrefois l'ami & le compagnon de Oueï-ngao, d'aller le faire expliquer. Laï-ché, accoutumé à lui parler avec franchiſe, ne pût lui diſſimuler les ſoupçons qu'il avoit de ſa fidélité, & lui fit voir les ſuites funeſtes que pouvoient avoir pour lui & pour ſa famille les vues ambitieuſes qui le dominoient. Il lui donna à entendre que l'empereur n'étoit point dupe de ſes ſubterfuges, & que s'il le ménageoit encore, c'étoit par un reſte d'eſtime pour ſes bonnes qualités, connoiſſant parfaitement les projets dangereux qu'il avoit formés. Enfin Laï-ché lui parla avec tant de véhémence, & porta un œil ſi pénétrant dans les replis de ſon cœur, que Oueï-ngao ne pouvant diſſimuler la vérité de ſes reproches, conçut le deſſein de le tuer; il l'auroit fait ſans Ouang-tſun, qui vint à bout par ſes inſtances de l'en détourner: il le laiſſa partir. Cet envoyé, en rendant compte de ſa commiſſion, peignit Oueï-ngao comme un homme ſur lequel il ne falloit plus compter.

Le trente de la neuvième lune, en automne, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Ma-yuen, qui avoit eu d'étroites liaiſons avec Oueï-ngao, apprenant les diſpoſitions pernicieuſes où il étoit, lui écrivit avec la chaleur de l'amitié, pour l'engager à rentrer en lui-même. Le zèle de Ma-yuen lui déplut, & le décida enfin à prendre les armes.

Indigné contre lui, Ma-yuen ſollicita pour lui-même le commandement des troupes qu'on enverroit contre ce rebelle, en promettant de l'amener mort ou vif. Cependant l'empe-

teur, ſans beaucoup compter ſur cette promeſſe, lui donna des troupes capables de le ſoutenir en cas d'événement, & Ma-yuen ſe mit en marche avec l'armée ſoumiſe à ſes ordres. Il vint à bout de faire parvenir des lettres aux officiers de Oueï-ngao, qu'il connoiſſoit pour la plupart, & qui vinrent le joindre comme il étoit encore à deux journées du camp de Oueï-ngao. De l'Ere Chrétienne. 30. *Kouang-ou-ti.*

Encouragé par ce premier ſuccès, Ma-yuen fit avancer ſes troupes dans le deſſein de livrer bataille. Oueï-ngao, affoibli par la déſertion de ſes officiers, n'oſa ſe riſquer à en venir aux mains : la frayeur le ſaiſit, & pour ne pas tout perdre, il fut avec ceux de ſes gens qui lui étoient dévoués ſe donner à Kong-ſun-chou.

Le trente de la troiſième lune, de l'an 31, il y eut une éclipſe de ſoleil. A cette occaſion, l'empereur ordonna aux grands d'examiner s'il y avoit des abus dans le gouvernement, afin de les réformer. Il voulut qu'on les lui expoſât avec une entière liberté, & qu'on lui remît à lui-même, tout cachetés, les placets qu'on lui adreſſeroit à ce ſujet. Ce prince leur défendit expreſſément de ſe ſervir à l'avenir du mot de *ching* ou *ſaint*, qu'on employoit en parlant de ſa perſonne ou de ſes ordres. 31.

Au commencement de la huitième année de ſon règne, l'empereur envoya Laï-ché avec deux mille travailleurs ouvrir un chemin dans les montagnes, pour aller attaquer Oueï-ngao qui s'étoit retiré dans ſon pays & en faiſoit garder tous les paſſages. Il avoit chargé Ouang-yuen de défendre Long-ti (1), Hing-ſiun gardoit Pou-ſiu-keou, & Ouang-mong Ki-teou-tao (2); Nieou-han étoit poſté à Oua-ting (3), & Oueï-ngao, avec le 32.

(1) A ſoixante *ly* au nord-oueſt de Fong-tſiang-fou du Chen-ſi.

(2) A douze *ly* à l'oueſt de Ping-léang-fou.

(3) A cent quatre-vingts *ly* au nord-oueſt de Hoa-ting-hien de Ping-leang-fou.

De l'Ere Chrétienne. 32. *Kouang-ou-ti.*

gros de l'armée, se tenoit prêt à se porter du côté où l'on viendroit l'attaquer. Le reste du pays étoit bordé de montagnes inaccessibles & impraticables à une armée.

Laï-ché qui connoissoit parfaitement le local, se fraya dans ces montagnes un chemin, & vint avec ses deux mille hommes fondre sur Hing-siun. Il força ensuite Pou-siu-keou, & de-là marchant à Lio-yang, il s'empara de cette ville, dont il fit mourir le gouverneur. Laï-ché dépêcha un courier à l'empereur pour lui demander du renfort, parce qu'il s'attendoit à être bientôt assiégé dans Lio-yang par Oueï-ngao, qui ne manqueroit pas de tenter l'impossible pour reprendre une place qui lui étoit d'une si grande importance.

Oueï-ngao consterné de la prise de Lio-yang & de la mort de Kiu-leang, gouverneur de cette ville, sur la bravoure duquel il faisoit beaucoup de fond, en donna aussi-tôt avis à Kong-sun-chou, & vint avec quelques dixaines de mille hommes en faire le siége & tâcher de la reprendre.

Kong-sun-chou détacha sur le champ Tien-kan avec un corps considérable de troupes, pour presser le siége avant que la place pût être secourue. A l'arrivée de ce renfort, Oueï-ngao envoya dix mille hommes couper du bois pour faire des batardeaux & détourner le cours de la rivière ; il la fit entrer dans la ville qu'il inonda, afin d'obliger les assiégés de se rendre plutôt.

Malgré cette incommodité, Laï-ché & toute la garnison ne perdirent point courage : ils se défendirent, pendant plusieurs mois que dura le siége, avec beaucoup de bravoure, résolus de périr plutôt que de céder. Les flèches leur ayant manqué, ils prirent, pour s'en faire de nouvelles, le bois & le fer des maisons qu'ils démolirent.

De l'Ere Chrétienne. 32. *Kouang-outi.*

L'empereur, sur la nouvelle du coup de main hardi qu'avoit fait Laï-ché, voulut aller en personne continuer cette guerre. Cependant Kou-yen lui représenta qu'il n'étoit pas de la prudence de quitter si-tôt sa capitale, parce que, nonobstant le rétablissement de la paix dans les provinces orientales, on pourroit profiter de son absence pour y former des partis; mais comme ce prince persista dans sa résolution, Kou-yen le jour de son départ arrêta son char, & coupa à coups de sabre les rênes de ses chevaux. L'empereur, loin de s'en fâcher, le loua publiquement de son zèle, & n'en partit pas moins comme il l'avoit déterminé.

Téou-yong informé que l'empereur commandoit lui-même son armée, lui amena quelque dixaines de mille hommes, & cette jonction la rendant plus nombreuse, l'empereur la divisa en plusieurs corps, auxquels il fit prendre différens chemins pour entrer dans les cantons qui tenoient le parti de Oueï-ngao.

Cette armée formidable sema la terreur par-tout. Dix des principaux officiers de Oueï-ngao vinrent se donner à l'empereur; seize villes se soumirent; plus de cent mille hommes mirent bas les armes, & par cette défection générale, Oueï-ngao se croyant perdu, s'enfuit avec sa femme & ses enfans à Si-tching (1), où il se joignit à Yang-kouang.

Laï-ché, dégagé par cet abandon du siége, vint au devant de l'empereur à quelques dixaines de *ly* de Lio-yang. Ce prince lui fit l'accueil que méritoit la belle défense qu'il venoit de faire. Ayant ordonné un festin, où tous les généraux furent invités, il fit mettre Laï-ché à la première place, & donna plus de mille pièces de soie à sa femme.

(1) A quatre-vingt-dix *ly* à l'ouest de Kong-tchang-fou du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne. 32. *Kouang-ou-ti,*

Dès le lendemain l'armée décampa pour ſe porter du côté de Chang-koueï (1). L'empereur envoya cependant propoſer à Oueï-ngao une amniſtie; mais ce rebelle opiniâtre ne voulut point quitter les armes : l'empereur indigné de ſon refus, fit mourir ſon fils Oueï-ſiun, & fit partir Ou-han & Tchin-peng pour aller faire le ſiége de Si-tching, en laiſſant Keng-kan & Kou-yen devant Chang-koueï qu'il venoit d'inveſtir.

Lorſqu'il achevoit de faire ces diſpoſitions, un courier extraordinaire vint l'avertir que les mécontens s'attroupoient dans le pays de Yng-tchuen & de Ho-tong, & qu'à la cour même des eſprits remuans cherchoient à exciter du trouble. L'empereur ſe reſſouvint alors du conſeil de Kou-yen & ſe repentit de ne l'avoir pas ſuivi. Il partit ſur le champ pour retourner à la cour, donnant ordre à ſes généraux de venir l'y rejoindre auſſi-tôt après la réduction des deux places qu'ils aſſiégeoient.

A ſon arrivée à Lo-yang, l'empereur fit des reproches aux grands qu'il avoit chargés de veiller au gouvernement pendant ſon abſence. Kéou-ſiun lui répondit que le mal n'étoit pas dangereux, & qu'il ſe faiſoit fort de diſſiper promptement ces émeutes, ſi on lui permettoit d'aller contre les rebelles. L'empereur le chargea de cette commiſſion; mais ne ſe fiant pas beaucoup à ſa capacité, il marcha peu de jours après ſur ſes traces. Effectivement, les rebelles mépriſèrent Kéou-ſiun; mais l'approche de l'empereur les intimida ſi fort, qu'ils posèrent les armes & vinrent implorer ſa clémence. Ainſi ce prince, par ſa ſeule préſence, rétablit le calme & répara tout le déſordre que ſon abſence avoit cauſé.

Cependant Oueï-ngao aſſiégé dans Si-tching, s'y défendoit

(1) Tſin-tcheou de Kong-tchang-fou.

avec

De l'Ere Chrétienne. 32. *Kouang-ou-ti.*

avec opiniâtreté dans l'espérance d'être secouru par Kong-sun-chou. L'empereur craignant que cette longue résistance ne fît manquer de vivres à ses troupes, auxquelles il étoit presque impossible d'en faire passer, avoit envoyé ordre à Ou-han de lever le siége & de revenir.

Ou-han, qui n'en vouloit pas avoir le démenti, obstiné à prendre Oueï-ngao mort ou vif, n'obéit point à cet ordre, & redoubla ses attaques. Cependant ses vivres diminuoient chaque jour, sans apparence de recevoir de nouveaux rafraîchissemens. Oueï-ngao tenoit avec une fermeté incroyable : les soldats de Ou-han murmuroient & la désertion étoit grande dans son camp.

Tandis qu'il étoit dans cette perplexité, il parut sur une montagne voisine un cordon de troupes rangées sur une seule ligne qui s'étendoit fort loin. Elles présentoient un front semblable à celui d'une armée entière. C'étoit un secours à la vérité peu considérable que Ouang-yuen & quelques officiers de Oueï-ngao avoient ramassé & qu'ils venoient tenter de jetter dans la place, mais ils avoient eu soin de faire courir le bruit que c'étoit partie d'une armée de cent mille hommes que Kong-sun-chou envoyoit ; de sorte que les soldats de Ou-han murmurèrent encore plus haut, & dans leur mécontentement ils grossissoient le nombre des ennemis. A ces murmures succéda la frayeur, qui mit tout le camp des impériaux en mouvement : Ouang-yuen appercevant ce désordre, se prépara à tomber sur eux dès que la nuit seroit venue : alors descendant sans bruit de la colline, il força un de leurs quartiers sans y trouver beaucoup de résistance, & entra dans la ville. Ou-han se vit contraint de lever le siége, & de mettre le feu à ses équipages les plus embarrassans, pour empêcher les ennemis d'en profiter.

De l'Ere Chrétienne. 33. *Kouang-ou-ti.*

Keng-kan se vit également obligé d'abandonner Chang-koueï. Ainsi Ngan-ting, Long-si, Si-tching & tout le pays d'alentour revinrent sous la domination de Oueï-ngao. Ce rebelle ne jouit pas long-temps de ces avantages ; les fatigues excessives qu'il avoit essuyées au siége de Si-tching, & l'inquiétude continuelle où il étoit de tomber entre les mains de l'empereur altérèrent si fort sa santé, qu'il mourut l'année suivante. Son fils Oueï-chun hérita de ses biens & de sa révolte. Il prit la qualité de prince, & après le deuil de son père, il se mit à la tête de ses troupes, & s'empara du pays de Ki (1), où il reçut un renfort considérable de Kong-sun-chou.

L'empereur envoya contre lui Laï-ché, auquel il donna Ma-yuen pour lieutenant. Ces deux généraux furent camper auprès de Tchang-ngan. Laï-ché fit alors la visite des magasins, qu'il trouva mal approvisionnés, & il écrivit à l'empereur d'y pourvoir, ne voulant pas s'engager plus avant sans être sûr de ne pas manquer de vivres. Comme il disoit encore dans ses dépêches que la misère étoit l'unique cause de la révolte des peuples, & qu'en leur donnant leur subsistance il ne doutoit pas qu'on ne les vît rentrer dans l'obéissance sans y employer la force, l'empereur lui fit passer soixante mille grandes mesures de grains pour les distribuer.

34. Au commencement de l'année suivante mourut le brave Fong-y, fidèle à son maître & digne des regrets de tout l'empire. Il avoit servi avec honneur, & il jouissoit de la réputation d'un des plus honnêtes hommes de son temps. L'empereur reçut la nouvelle de sa mort à Tchang-ngan, où il étoit venu pour être plus à portée de pourvoir aux besoins

(1) Fou-kiang-hien de Kong-tchang-fou.

de l'expédition contre Oueï-chun. Ce prince fut fensible à la perte de Fong-y, & il en porta le deuil pendant plusieurs jours.

De l'Ere Chrétienne. 34. *Kouang-ou-ti.*

Tout étant difposé pour la guerre contre Oueï-chun, Laï-ché fe mit en marche avec l'armée pour l'aller chercher. Ce rebelle étoit campé à Lo-men (1). Laï-ché après l'avoir battu, le fit prifonnier : le feul Ouang-yuen, qui fe fauva dans le pays de Chou (2), échappa à cette déroute. Oueï-chun & ceux de fa famille qui avoient été faits prifonniers furent envoyés à Lo-yang. L'empereur, par grace, leur ayant laiffé leur liberté, ils en abusèrent pour fe faire des partifans afin de renouveller les troubles : ils difparurent tout à coup ; mais comme ils avoient mal pris leurs mefures, ils furent arrêtés & mis à mort.

Tout le pays de l'occident qui obéiffoit à Oueï-ngao, ne fit aucune difficulté de fe foumettre après la mort de Oueï-chun. Tchin-pong fut envoyé du côté du midi, pour réduire le pays de Tfin-hiang (3), qui reconnoiffoit Kong-fun-chou. Il eut à difputer le terrein contre Tien-jong par des combats prefque continuels, fans aucun avantage confidérable.

L'empereur informé du peu de progrès que faifoit Tchin-pong, l'envoya foutenir par Ou-han & Lieou-long, avec foixante-cinq mille hommes d'infanterie & cinq mille chevaux. Il leur ordonna, après leur jonction avec ce général, de s'emparer de King-men (4). Tchin-pong qui avoit propofé cette expédition à la cour, avoit fait préparer plufieurs dixaines de 35.

(1) Au fud de Fou-kiang-hien de Kong-tchang-fou.

(2) Partie du Sfé-tchuen du côté de la capitale.

(3) Partie du Sfé-tchuen du côté de Tchong-king-fou.

(4) King-men-hou-ya de Mien-yang-tcheou du Hou-kouang.

De l'Ere Chrétienne. 35. *Kouang-ou-ti.*

grandes barques, qu'il jugeoit nécessaires pour le succès. Ou-han qui ignoroit la manœuvre d'un combat naval, eut à ce sujet des démêlés fort vifs avec Tchin-pong, & vouloit faire briser les barques, comme inutiles & n'étant propres qu'à augmenter la consommation des vivres par rapport aux matelots qu'on employeroit pour les conduire. Tchin-pong instruit par sa propre expérience combien les soldats de Chou savoient se battre sur l'eau, & l'avantage qu'ils en retireroient dans un pays coupé d'une infinité de rivières, s'opposa fortement à la destruction des barques. Ces deux généraux écrivirent en cour chacun de leur côté, & ils reçurent cette réponse: « Ou-han sait commander sur terre la cavalerie & l'infan- » terie, mais il ne s'est jamais battu sur l'eau. Cependant » dans les provinces méridionales ces sortes de combats sont » inévitables, comme dans l'attaque de King-men; ainsi qu'on » suive les ordres de Tchin-pong ». Ce général, en conséquence de cet ordre, fit ses dispositions pour rompre un pont de bateaux qui lui barroit le passage. Il promit une récompense à celui qui en viendroit à bout. Lou-ki, un de ses lieutenans, s'en chargea. Cet officier profita d'un vent d'est, qui poussa avec violence contre le pont les barques qu'il commandoit, n'espérant pas toutefois le rompre, à cause des poutres & des grosses chaînes qui l'attachoient; mais faisant monter sur le pont ses soldats le sabre à la main, ils dispersèrent ceux qui le défendoient, & mirent ensuite le feu au pont, de même qu'aux tours qu'on avoit élevées pour le protéger. Le vent qui souffloit avec beaucoup de force excitant la flamme, tout fut en peu de temps réduit en cendres & le passage rendu libre.

Tchin-pong ne voulant pas laisser refroidir l'ardeur de ses troupes, fit attaquer King-men par terre & par eau. La terreur

s'empara de ſes habitans & de la garniſon, quand ils virent leur pont brûlé. Pluſieurs mille ſe noyèrent en voulant ſe ſauver. Gin-moan fut tué & Tching-ſin fut fait priſonnier : Tien-jong ſe ſauva du côté de Kiang-tcheou (1). La ville ſe trouvant ſans défenſe, Tchin-pong y entra, & après en avoir établi Lieou-lang gouverneur, il ſe diſpoſa à pénétrer dans le pays de Pa (2). Avant de partir, il fit publier des défenſes à ſes ſoldats de cauſer le moindre dommage au peuple, ſous peine d'être punis ſévèrement.

La diſcipline exacte que Tchin-pong faiſoit obſerver, lui gagna l'affection des peuples : on lui apporta de tous côtés des vivres en abondance. Les portes des villes s'ouvroient à ſon approche : il ne trouvoit par-tout que de la ſoumiſſion. Comme la ville de King-tcheou étoit bien approviſionnée & en état de ſe défendre, il y laiſſa Fong-tſiun pour la garder, & ſe portant du côté de Tien-kiang, il ſe rendit maître de Ping-kio.

Kong-ſun-chou preſſé d'un côté par Laï-ché, que le ſuccès n'abandonnoit point, n'avoit pas moins d'inquiétude des progrès de Tchin-pong. Dans la crainte de l'avoir encore ſur les bras, il détacha Ouang-yuen & Hoan-ngan pour l'arrêter; mais Laï-ché & Kou-yen les ayant rencontrés à Ho-tchi (3), ils les maltraitèrent ſi fort, qu'ils n'osèrent plus reparoître. Ces deux rebelles ne voyant point d'autre moyen de vaincre Laï-ché, réſolurent de le faire aſſaſſiner. Un de leurs gens, qu'ils avoient ſéduit par la promeſſe d'une forte récompenſe, fit

(1) Pa-hien de Tchong-king-fou du Sſé-tchuen.

(2) Tchong-king-fou.

(3) Oueï-tcheou de Kong-tchang-fou.

De l'Ere Chrétienne.
35.
*Kouang-ou-ti.*

mine de déſerter & fut s'offrir à ce général, qu'il poignarda peu de jours après. Kou-yen inſtruit de ce malheur, courut à ſa tente & ne put le voir expirant ſans verſer des larmes. Comme il détournoit les yeux, affligé de le voir dans cet état : « Quoi, lui dit Laï-ché, m'envieriez-vous la gloire de mourir » pour le ſervice de mon prince ? Je ne regrette point la vie, » puiſque je meurs en ſervant l'état. Le ſacrifice de mes jours » lui eſt dû. Les pleurs ſont inutiles : c'eſt en battant l'ennemi » que vous me vengerez ».

Quoique ſa bleſſure fût mortelle & qu'il fût conſidérablement affoibli par le ſang qu'il avoit perdu, il donna cependant à Kou-yen, avec beaucoup de tranquillité, toutes les inſtructions qu'il crut néceſſaires pour ſoutenir la réputation des armes de l'empereur & parvenir à la réduction des rebelles : enſuite de quoi prenant le pinceau, il écrivit à l'empereur pour l'exhorter à ne ſe ſervir que de gens ſages & éclairés pour l'aider dans le gouvernement. Il lui nomma Loan-ſiang comme un homme droit & vertueux, ayant un véritable zèle pour le bien commun. Il avertit l'empereur de ſe défier de ſon frère aîné, en le priant de veiller ſur ſa conduite, parce qu'il craignoit qu'un jour il ne s'oubliât & ne prît quelque parti contraire à ſon devoir. Laï-ché n'eut pas la force de lui en écrire davantage ; le pinceau lui tomba des mains, & il rendit les derniers ſoupirs. En liſant les dépêches de ce général, l'empereur ne put retenir ſes larmes ; & lorſque ſon corps fut arrivé à Lo-yang, il prit le deuil & honora ſa mémoire de ſes regrets, en témoignant la douleur la plus vive de la perte d'un ſi grand homme.

Dans le même temps que Kong-ſun-chou envoya Ouang-yuen & Loan-ngan contre Laï-ché, ce chef des rebelles fit marcher

Yen-tchin, Lin-ouei & Kong-ſun-hoei contre Tchin-pong. Les troupes que ces trois officiers commandoient, formoient deux diviſions ; l'une fut occuper Kouang-han (1), & l'autre entra dans Tſé-tchong (2). Il fit encore garder par vingt mille hommes le paſſage de Hoang-ché ſous les ordres de Heou-tan.

Tchin-pong, informé de ces diſpoſitions, envoya Tſang-kong avec cinquante mille hommes à Ping-kio, & lui fit côtoyer la rivière pour s'oppoſer à Yen-tchin. Ce général, avec le reſte de l'armée, après être deſcendu à Kiang-tcheou, remonta par le To-kiang, & fut attaquer Heou-tan qu'il défit entièrement : enſuite de quoi uſant d'une diligence entraordinaire, & marchant jour & nuit, il fut ſe ſaiſir de Ou-yang (3), d'où il détacha un corps de cavalerie pour aller ſurprendre Kouang-tou, qui n'étoit qu'à quelques dixaines de *ly* de Tching-tou (4). Il jetta tellement l'épouvante par-tout, que les garniſons des villes dont il approchoit, abandonnoient leurs poſtes & ſe ſauvoient avec la plus grande précipitation. Kong-ſun-chou ne pouvoit concevoir comment il avoit pu en ſi peu de temps faire tant de chemin.

Tſang-kong, envoyé contre Yen-tchin, voyoit ſes troupes conſidérablement augmentées par les rebelles qui venoient journellement ſe rendre à lui ; mais ſes proviſions diminuoient beaucoup par ce ſurcroît de bouches. Prêts à manquer de vivres, ces rebelles paroiſſoient diſpoſés à ſe révolter de nouveau ; de ſorte que Tſang-kong étoit dans la plus grande perplexité, lorſqu'un renfort de cavalerie, envoyé par l'empereur

(1) Han-tchuen-tcheou de Tching-tou-fou du Sſé-tchuen.
(2) Tſé-hien de Tching-tou-fou du Sſé-tchuen.
(3) Tſin-yen-hien de Tching-tou-fou.
(4) Tching-tou fou, capitale du Sſé-tchuen.

De l'Ere Chrétienne. 35. *Kouang-ou-ti.*

à Tchin-pong, parut. Tſang-kong ſuppoſant un ordre, dit à l'officier qui le commandoit que ce ſecours étoit pour lui, & le retint. Alors faiſant occuper par ſon armée une colline qui étoit à la vue de l'ennemi, il fit battre tous les tambours d'une force extraordinaire, en ſigne de réjouiſſance du ſecours qu'il venoit de recevoir, afin que Yen-tchin crût qu'il étoit plus conſidérable qu'il ne l'étoit en effet.

Dans ce moment ce lieutenant de Kong-ſun-chou ſe trouvoit à la tête de ſon camp. Le bruit des tambours l'épouvanta ſi fort, de même que ſes ſoldats, qu'on les vit dans la plus grande agitation & que tout le camp fut en mouvement. Tſang-kong jugeant l'inſtant favorable pour les attaquer, deſcendit de la colline & força leurs retranchemens, où après leur avoir tué plus de dix mille hommes, le reſte ſe rendit à diſcrétion. Yen-tchin ſe ſauva preſque ſeul à Tching-tou & il y porta la conſternation.

Ouang-yuen voyant la fortune conſtamment attachée aux armes de l'empereur, vint implorer ſa clémence & ſe ſoumettre avec les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres. Tant de victoires répétées auroient dû déterminer Kong-ſun-chou à ſuivre l'exemple de Ouang-yuen. L'empereur voulut bien encore lui faire propoſer une amniſtie; mais ce rebelle, aveuglé au milieu des dangers qui l'environnoient, refuſa de quitter les armes. Il conçut le deſſein de faire périr Tchin-pong, dont la bravoure & la capacité étoient ſi funeſtes à ſon parti, de la même manière dont ſes lieutenans s'étoient défaits du brave Laï-ché. Un aſſaſſin s'étant venu rendre ſous ſes drapeaux, ſe gliſſa la nuit dans ſa tente, & lui donna un coup de poignard dans le cœur, dont il mourut ſur le champ. Son corps fut porté à Lo-yang & y reçut les mêmes honneurs funèbres que celui de Laï-ché.

Tchin-

De l'Ere Chrétienne.
36.
*Kouang-ou-ti.*

Tchin-hing prit le commandement jusqu'à l'arrivée de Ou-han auquel il le remit.

Ou-han eut d'abord de l'avantage contre Oueï-tang & Kong-sun-yong : il fut ensuite assiéger Ou-yang, que les ennemis avoient repris à la mort de Tchin-pong. Kong-sun-chou envoya Ché-hing au secours de cette place, mais Ou-han ayant été à sa rencontre le battit. Cette victoire fut suivie de la prise de Ou-yang, après quoi Ou-han entra sur les limites de Kien-oueï (1), où il reçut ordre d'aller investir Kouang-tou.

Pendant que ce général en faisoit le siége, il détacha une troupe de gens déterminés pour aller brûler les fauxbourgs de Tching-tou. L'intrépidité avec laquelle ils s'acquittèrent de cette commission, inspira tant de frayeur aux habitans, que plusieurs officiers de Kong-sun-chou l'abandonnèrent & vinrent trouver Ou-han.

L'empereur qui étoit encore disposé à pardonner à ce rebelle, lui fit dire que s'il se soumettoit, il lui donnoit sa parole de ne pas le rechercher sur les meurtres de Laï-ché & de Tchin-pong : il lui promettoit de plus d'avoir soin de lui & de toute sa famille. Rien ne put l'amener à profiter des bontés de l'empereur. Se fiant sur quelques petits avantages qu'il avoit eus contre Ou-han & sur une armée de plus de cent mille hommes, commandée par Sieï-fong & Yuen-ki, ses deux meilleurs généraux, il leur envoya ordre de serrer de près Ou-han & de l'obliger à en venir à une action générale.

Ou-han jugeant de leur dessein par leurs manœuvres, sortit de ses lignes, & quoiqu'inférieur en nombre, il accepta la bataille & la gagna. Les deux généraux Sieï-fong & Yuen-ki furent

(1) Siu-tcheou-fou du Ssé-tchuen.

De l'Ere Chrétienne. 36. *Kouang-ou-ti.*

tués, & Ou-han pourſuivit les fuyards preſque juſqu'aux portes de Tching-tou.

Tſang-kong, à qui Ou-han avoit envoyé ordre de le venir joindre, ne ſe trouva pas à cette bataille. Il ſervit plus utilement l'empire en s'emparant de Mien-tchou (1) & de Fou-tching (2). Ayant rencontré Kong-ſun-koueï qui venoit au ſecours de cette dernière place, il le battit & le tua; après quoi il fut ſe ſaiſir de Fan (3) & de Pi (4), & ne vint joindre Ou-han qu'après toutes ces expéditions.

Kong-ſun-chou voyant ſes troupes battues de tous côtés, demandoit à Yen-tchin le parti qu'il prendroit. Ce général lui répondit qu'il n'y avoit point à balancer de faire le ſacrifice des tréſors qu'il avoit amaſſés, ſur-tout s'agiſſant de ſauver ſes jours & de ſe tirer du pas difficile où il étoit engagé. Il ouvrit ſes coffres, diſtribua une partie de ſes richeſſes à ſes ſoldats. Il en choiſit cinq mille des plus braves, auxquels il fit plus de largeſſes qu'aux autres, & les donna à Yen-tchin avec une diviſion de vingt à trente mille hommes pour aller attaquer Tſang-kong, dont le camp étoit ſéparé de celui de Ou-han: Kong-ſun-chou, avec l'autre diviſion qui étoit plus nombreuſe, marcha contre Ou-han.

Ce général apprenant que l'ennemi venoit à lui, en donna avis à Tſang-kong, qui avoit déja fait ſes diſpoſitions, s'attendant d'être bientôt obligé d'en venir aux mains. Il ſe battit trois jours de ſuite contre Yuen-tchin, avec une opiniâtreté qui ne fut rallentie que parce que les deux partis étoient

(1) Mien-tchou-hien de Tching-tou-fou.

(2) Ngan-hien de Tching-tou-fou.

(3) Sin-fan-hien de Tching-tou-fou.

(4) Pi-hien de Tching-tou-fou.

excédés de lassitude. Cependant Tsang-kong eut en quelque sorte du désavantage, quoique Yuen-tchi ne lui fît pas perdre beaucoup de terrein. Ou-han dédaigna de se mesurer avec Kong-sun-chou : il envoya contre lui Kao-ou & Tang-han avec l'élite de ses troupes, égales à-peu-près en nombre à celles de son ennemi.

Dès que Kao-ou fut en présence, il fit charger si brusquement, que tout plia devant lui. Ce général donnoit l'exemple à ses soldats : ayant remarqué Kong-sun-chou qui animoit également les siens, il perce jusqu'à lui la lance en arrêt & lui en décharge un coup si terrible sur la tête, qu'il le renverse de dessus son cheval. Kao-ou revint ensuite avec la même intrépidité reprendre son premier poste.

Les ennemis voyant qu'on conduisoit avec beaucoup de précipitation leur chef à Tching-tou, le crurent mort : l'épouvante les saisit, ils se débandèrent & s'enfuirent en désordre du côté de cette ville.

La blessure de Kong-sun-chou étoit mortelle : se voyant près de sa fin, il recommanda sa famille à Yen-tchin, en lui remettant son autorité avec le commandement de son armée, & il mourut la même nuit.

Ou-han vint en diligence joindre ses troupes victorieuses & investit Tching-tou. Yen-tchin se crut perdu sans ressource s'il différoit de se rendre : ainsi dès le lendemain matin il ouvrit toutes les portes de la ville & se mit à la discrétion des impériaux, dans l'espérance qu'il auroit la vie sauve. Ou-han entra triomphant dans Tching-tou, & lorsqu'il y fut bien établi, il fit mourir la femme & les enfans de Kong-sun-chou, sans aucune pitié pour leur âge ni pour leur sexe. Yen-tchin eut le même sort, pour avoir été le conseil de Kong-sun-chou &

De l'Ere Chrétienne. 36. *Kouang-ou-ti.*

l'avoir toujours entretenu dans un esprit de révolte. Sa famille ne fut point exempte de sa proscription. L'empereur blâma cet excès de sévérité, tout-à-fait opposée à la bonté de son cœur. Il écrivit une lettre de reproches à Ou-han, afin que ses autres généraux ne se portassent plus à une semblable barbarie.

37. Le pays de Chou soumis à l'empereur, & tout ce qui avoit suivi le parti de Kong-sun-chou étant pacifié, Ou-han mit de bonnes garnisons dans les places les plus importantes & reprit le chemin de la cour, où il arriva à la quatrième lune de l'année suivante. Les autres généraux s'y rendirent pareillement suivant les ordres qu'ils en reçurent. L'empereur pour célébrer l'époque heureuse de cette pacification générale, qu'il desiroit depuis si long-temps, fit faire de magnifiques festins aux officiers & aux soldats qui avoient contribué par leurs travaux & leurs fatigues à procurer la paix. Il les récompensa tous au-delà de leurs espérances. Les généraux morts dans cette expédition & ceux qui en étoient revenus, Laï-ché, Keng-kan, Tchin-pong, Ma-yuen, Fong-y, Ou-han, Kao-ou & d'autres, furent créés princes du premier ordre, & il voulut que cette dignité fût perpétuée parmi leurs descendans mâles qu'ils laisseroient pour héritiers. L'empereur fit ensuite une promotion des officiers suivant leur rang & leur mérite, & il assigna à tous les soldats une subsistance suffisante pour eux & pour leurs familles.

Depuis cet instant l'empereur défendit de parler de guerre; il voulut au contraire qu'on ne s'appliquât qu'à l'étude des *King* & à s'instruire dans la science du gouvernement. Cependant le prince héritier lui demanda un jour la manière de ranger une armée en bataille : l'empereur lui répondit séchement que Ling-kong, prince de Ouei, faisant la même question

à Confucius, ce philosophe garda le silence, afin de témoigner par-là au prince de Oueï qu'il désapprouvoit sa demande. En lui citant cet exemple, il voulut faire entendre à son fils qu'il ne devoit penser qu'à la paix. 37. *Kouang-ou-ti.*

L'empereur étoit si excédé de ces guerres, & il craignoit si fort de troubler la paix dont ses peuples jouissoient, qu'il refusa de protéger les rois de Sou-kiu & de Chen-chen contre les *Hiong-nou.*

Au commencement de cette année, quatorzième du règne de Kouang-ou-ti, ces deux rois envoyèrent lui rendre hommage & lui représenter que depuis long-temps ils étoient tributaires de l'empire & sous sa protection. Ils demandèrent qu'on leur donnât chez eux un grand de la cour, pour empêcher les *Hiong-nou* de les charger d'impôts & de tributs comme ils le faisoient. L'empereur, pour toute réponse, leur dit qu'il veilleroit à ce qu'ils ne fussent plus vexés par ces Tartares. 38.

Ce prince, pour se délasser des soins du gouvernement, alloit quelquefois à la chasse. Il fut un jour surpris par la nuit, & n'arriva que quand toutes les portes de la ville furent fermées. Il étoit sorti par la porte de l'est & se présenta à son retour à celle de l'orient, en ordonnant de lui ouvrir. La sentinelle avertit le commandant Tchi-yun qui avoit les clefs. Tchi-yun monta sur les remparts pour examiner ceux qui vouloient entrer; mais comme l'obscurité l'empêchoit de discerner les personnes qui lui parloient, il ne voulut jamais ouvrir, quoique les gens de la suite du prince lui criassent que c'étoit l'empereur. Il fut obligé d'aller à une autre porte. L'officier de garde, moins surveillant, ouvrit aussi-tôt qu'on lui dit que c'étoit l'empereur.

Tchi-yun, loin de craindre d'être repris pour avoir refusé la

38. *Kouang-ou-ti.*

porte à ſon maître, lui préſenta le lendemain un placet pour l'engager à ſe modérer ſur ces parties. Il lui diſoit que Ouen-ouang alloit rarement à la chaſſe, de peur de fouler ſes peuples & de perdre ſon temps à des occupations capables de le diſtraire des ſoins du gouvernement. Il repréſentoit à l'empereur que, s'il y paſſoit le jour & la nuit, les affaires en devoient néceſſairement ſouffrir, & qu'aucun de ſes officiers ne pouvoit s'imaginer qu'après le ſoleil couché, il dût être encore hors de ſon palais.

Loin de lui ſavoir mauvais gré de ſon zèle, l'empereur lui fit préſent de cent pièces de toile, afin de lui faire connoître l'eſtime qu'il faiſoit de ceux qui s'acquittoient bien de leur devoir; il caſſa l'officier qui lui avoit ouvert les portes de la ville, & il lui donna un emploi moins honorable que celui qu'il lui ôtoit.

39. A la première lune de l'année ſuivante, il parut une comète à l'étoile *Mao*, ou les *Pléïades*.

L'empereur avoit donné vers le même temps, à Ngheou-yang-hi, la charge de préſident du tribunal des corvées; il eut à peine pris poſſeſſion de cet emploi, qu'il fut accuſé de n'avoir pas rendu un compte exact des terres de Ju-nan, & d'en avoir celé dix mille arpens pour ſe les approprier. Il fut arrêté & mis en priſon. L'accuſation étoit fondée, & il méritoit la mort ſuivant les loix.

Ngheou-yang-hi étoit homme de lettres. Il avoit commenté le *Chu-king* & s'étoit fait une grande réputation. Ses diſciples, informés de ſa détention, vinrent au nombre de plus de mille ſolliciter ſa grace. Ils ſe préſentèrent devant le palais les cheveux épars & dans l'état le plus humiliant, s'offrant de réparer le tort de leur maître & de le payer au double. Un d'eux,

nommé Li-tchin, âgé ſeulement de dix-ſept ans, voyant qu'on ne les écoutoit pas, & que Ngheou-yang-hi étoit condamné, s'offrit généreuſement à mourir pour lui; mais l'empereur ne ſe laiſſa point fléchir. Il leur dit que leur reconnoiſſance pour leur maître étoit louable, mais que s'ils aimoient l'ordre, ils ne devoient pas demander une grace qui tendoit à le renverſer. Ngheou-yang-hi fut exécuté à la onzième lune. 39. *Kouang-ou-ti.*

Au commencement de l'année ſuivante, il parut une héroïne qui entreprit de délivrer le pays de Kiao-tchi (1), ſa patrie, du joug des Chinois. Elle étoit fille de Lou-tſiang, qui l'avoit mariée à Ché-lou. Tching-tſé, c'eſt le nom de cette héroïne, étoit douée d'un eſprit ſupérieur & de beaucoup de jugement: elle portoit le courage juſqu'à l'intrépidité; capable d'affronter les plus grands dangers pour rendre la liberté à ſon pays qu'elle aimoit, elle ſouffroit impatiemment d'en voir les peuples victimes de la tyrannie. En effet, le gouverneur Chinois envoyé pour les maintenir dans la ſoumiſſion, les traitoit avec beaucoup de dureté. Il ne cherchoit qu'à s'enrichir par toutes ſortes de moyens, & lorſqu'on ne ſatisfaiſoit pas ſa cupidité, il exerçoit les plus grandes cruautés & les injuſtices les plus criantes. 40.

Tching-tſé, après avoir cherché long-temps avec Tching-eulh, ſa ſœur, les moyens de tirer ſes compatriotes de l'oppreſſion, ſe détermina à l'entreprendre elle-même, puiſqu'il ne ſe trouvoit aucun homme aſſez courageux pour l'oſer. Mais pour le faire avec prudence & en aſſurer le ſuccès, elle commença, ſans ſe faire connoître, par mettre dans ſon parti les royaumes de Kieou-tchin, de Gé-nan, de Ho-pou & de

(1) Le Tong-king.

De l'Ere Chrétienne. 40. *Kouang-ou-ti.*

Man-ly, également intéressés à recouvrer leur liberté. Elle leva des troupes & assigna à ses voisins un rendez-vous, où se fit leur jonction. Comme ils avoient ignoré quel devoit être leur général, ils furent étrangement surpris de voir une femme se présenter pour les commander. Cependant la sagesse avec laquelle elle leur parla, & le courage qu'elle fit paroître, les détermina à se soumettre à ses ordres. Cette héroïne fut à leur tête chercher les impériaux qui s'étoient rassemblés au premier bruit de ces mouvemens. Elle gagna contre eux une bataille, & leur enleva soixante-cinq villes. Tching-tsé se fit proclamer reine de Kiao-tchi, & établit sa cour à Mi-ling. Sou-ting & les autres gouverneurs des places qu'elle conquit, n'eurent que le temps de se sauver sur les terres de l'empire, pour s'y mettre en sûreté.

Le trente de la troisième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

Quelque temps après, plusieurs bandes de voleurs s'attroupèrent dans les provinces pour piller & désoler les campagnes. Les mandarins des villes envoyoient bien contre eux des troupes qui les dispersoient ; mais dès qu'elles étoient retirées, ils recommençoient leur brigandage. Pour y mettre fin, l'empereur s'avisa d'un expédient qui réussit ; il fit publier que celui de ces voleurs qui apporteroit la tête de son camarade, seroit récompensé généreusement & qu'on lui feroit grace du passé. Cet ordre leur donna tant de méfiance les uns des autres, qu'ils se dissipèrent d'eux-mêmes & n'osèrent plus reparoître.

Le trente de la deuxième lune de l'année suivante, il y eut
41. une éclipse de soleil.

La tendresse de l'empereur pour l'impératrice Kouo-chi s'étoit refroidie au point qu'il la négligeoit entièrement. Cette princesse

De l'Ere Chrétienne. 41. *Kouang-vou-ti.*

princeſſe y fut ſi ſenſible qu'elle ne put renfermer ſon chagrin, & qu'elle s'en plaignit amèrement. L'empereur irrité la dégrada du rang d'impératrice, pour le donner à la princeſſe Yn-chi qu'il aimoit. Cette cérémonie ſe fit ſans éclat.

Tchi-yun, dans un placet, repréſenta à l'empereur que le lien du mariage étant indiſſoluble, les devoirs du mari & de la femme étoient auſſi réciproques & auſſi indiſpenſables que ceux de père & de fils, de prince & de ſujet, & qu'il étoit trop éclairé pour ne pas ſavoir que les cinq devoirs principaux ſont la baſe du bon gouvernement. L'empereur lui fit dire qu'il reprenoit avec trop de liberté la conduite de ſon ſouverain, & qu'il ne devoit pas la blâmer, puiſqu'il ignoroit ce qui ſe paſſoit dans ſa famille; qu'au ſurplus, il n'eût aucune crainte de lui voir rien faire qui pût nuire au bien de l'état.

Il arriva alors à la cour un envoyé du roi de Sou-kiu. Il venoit demander qu'on donnât à ſon maître le commandement dans les royaumes du *Si-yu*, en attendant qu'on y envoyât un officier Chinois. L'empereur, qui n'y voyoit aucun inconvénient, ordonna de lui en expédier la commiſſion; mais Peï-tſun, gouverneur de Tun-hoang, lui repréſenta que, de donner de l'autorité à un roi du *Si-yu*, ce ſeroit mécontenter tous les autres & les exciter à la révolte. L'empereur en ſentit les conſéquences & fit retirer le ſceau qu'on avoit déja remis à l'envoyé de Sou-kiu, auquel on voulut ſubſtituer celui de général des troupes Chinoiſes, que l'envoyé refuſa. Peï-tſun prit ce ſecond ſceau, afin que le refus ne parvînt pas juſqu'à l'empereur. L'envoyé rendit compte à ſon maître de ce qui s'étoit paſſé. Ce prince, pour s'en venger, s'arrogea lui-même l'autorité qu'on lui avoit refuſée. Il l'annonça à ſes voiſins, qui tous le reconnurent pour leur chef & ſe ſoumirent à lui.

De l'Ere Chrétienne. 41. *Kouang-ou-ti.*

L'empereur, honteux qu'une femme lui eût enlevé le pays de Kiao-tchi, envoya ordre aux mandarins de Tchang-cha, de Ho-pou (1) & des environs, de préparer des chars & des barques pour une nombreuse armée. Cet ordre portoit encore de construire des ponts sur les rivières par où elle devoit passer, d'applanir les chemins & de faire de grandes provisions de bouche & de guerre. Lorsque tout fut prêt, il fit partir Ma-yuen pour aller réparer l'honneur de l'empire. Ce général s'embarqua d'abord, mais ensuite ayant pris terre, il fit plus de

42. mille *ly* de chemin qu'il fut obligé de s'ouvrir dans les montagnes. Il descendit à Lang-po, ville dépendante de la capitale, où il trouva Tching-tsé à la tête de ses troupes disposée à le recevoir.

Cette héroïne ne refusa point le combat. Elle soutint le choc des impériaux avec une bravoure qui surprit Ma-yuen. Il la voyoit par-tout le sabre à la main animer ses soldats & leur montrer l'exemple. Tout plioit devant elle. L'action fut chaude & opiniâtre. Elle dura tout le jour avec un égal avantage ; & si les alliés de la courageuse Tching-tsé l'eussent secondée, elle auroit remporté la victoire. Sur la fin du jour ces auxiliaires lâchèrent le pied ; l'héroïne fut entraînée dans leur fuite. Ma-yuen les fit poursuivre avec tant de vigueur, qu'ils ne purent se rallier, & tout fut dissipé.

Quoique l'empereur eût dégradé de son rang la princesse Kouo-chi, il n'avoit point ôté à son fils le titre de prince héritier. Un jour que ce prince, sensible à l'affront fait à sa mère, le témoignoit vivement à Tchi-yun, celui-ci lui dit que le respect filial devoit l'empêcher de faire éclater son ressenti-

(1) Lien-tcheou-fou du Kouang-tong.

ment, parce que ce feroit donner un exemple dangereux; il ajouta qu'il fentoit bien que, dans le pofte où il étoit, il lui feroit difficile d'oublier l'injure faite à fa mère, c'eft pourquoi il lui confeilloit d'abdiquer le titre de prince héritier & de fe retirer auprès de cette princeffe, plutôt que de caufer des troubles qui pouvoient avoir des fuites funeftes pour lui, & nuire à la tranquillité & au bien de l'état. Il lui dit enfin que cette abdication fage & prudente rendroit fon nom immortel, & le feroit admirer de tout l'empire.

De l'Ere Chrétienne.
43.
*Kouang-ou-ti.*

Le prince, qui aimoit beaucoup fa mère, fe détermina fans peine à fuivre ce confeil. Il fit part aux grands de l'intention où il étoit de fe démettre de fa qualité de prince héritier, & demanda à l'empereur fon agrément. L'empereur le refufa avec colère, & fut plufieurs mois fans vouloir en entendre parler: enfin voyant que fon fils infiftoit, il accepta fa démiffion, en le créant prince de Tong-haï. Il nomma à fa place Lieou-yang prince héritier, auquel il donna pour précepteur Hoan-jong, lettré célèbre, afin qu'il lui expliquât les *King*.

Quelque temps après l'empereur fut curieux de l'entendre difcourir fur ces livres. Il fit venir plufieurs autres lettrés qui fe vantoient de les favoir parfaitement, & les mit aux prifes avec le précepteur de fon fils. Hoan-jong montra fur eux une fupériorité qui charma l'empereur. Il differta d'une manière claire & précife fur toutes les matières dont ces livres traitent, en répondant avec beaucoup de jufteffe & d'honnêteté aux objections qu'on lui faifoit. L'empereur convaincu qu'aucun de ceux qui étoient entrés en lice avec lui n'approchoit point de fes connoiffances ni de fon mérite, lui fit un préfent beaucoup plus confidérable que le prix qu'il avoit propofé à ces lettrés pour les engager à venir faire preuve de leur fcience.

De l'Ere Chrétienne. 43. *Kouang-ou-ti.*

Quelque temps auparavant, un domestique de la princesse Hou-yang, sœur de l'empereur, avoit tué un homme en plein midi, & s'étoit réfugié chez cette princesse, pour se mettre à l'abri des recherches de la justice. Comme le tribunal avoit paru pendant plusieurs mois ne faire aucune perquisition, le meurtrier crut la chose assoupie. La princesse étant sortie de son palais, ce domestique s'assit derrière son char. Tong-siuen l'ayant apperçu, arrêta le char, & tua en pleine rue cet assassin. La princesse regardant cette violence comme une insulte, en porta ses plaintes à l'empereur, qui fit venir Tong-siuen, & après l'avoir maltraité de paroles, il ordonna d'aller le faire mourir à l'endroit même où il avoit insulté sa sœur. Tong-siuen, sans paroître ému, demanda la permission de parler: « Je ne crains pas, dit-il, de mourir; c'est un pas que nous » devons tous faire : mais un prince qui est parvenu à l'empire » par sa vertu & sa sagesse, peut-il se flatter de bien gouverner » en permettant à de vils esclaves d'assassiner le monde? Je » préfère la mort au chagrin d'être témoin de pareils désor- » dres ». En achevant ces mots, il se leva tranquillement pour marcher au supplice.

L'empereur à qui la princesse avoit celé le meurtre commis par son domestique, fit surseoir l'exécution, & sut par les informations que Tong-siuen n'avoit pas tort; il lui pardonna, à condition qu'il feroit des excuses à la princesse. Tong-siuen ne voulut pas s'y soumettre, & donna pour raison, qu'il n'avoit fait que son devoir en empêchant que les loix ne fussent violées, & en punissant un meurtrier comme il le méritoit. Quelques efforts que les eunuques fissent pour l'obliger à battre la terre de son front devant cette princesse, ils ne purent venir à bout de le forcer à s'humilier. La princesse furieuse dit à son

frère que dans le temps qu'il n'étoit que ſimple peuple, il retiroit bien les fugitifs chez lui, ſans qu'on osât violer leur aſyle, & elle, ſœur de l'empereur, n'auroit pas le privilége de protéger un malheureux qui avoit imploré ſa pitié ! L'empereur ſourit de ſon emportement; il lui dit que les circonſtances étoient actuellement bien différentes, & que Tong-ſiuen étoit digne de l'emploi de chef de la juſtice qu'il exerçoit avec tant de zèle & de droiture. Pour le récompenſer de ſa fermeté, il le fit reconduire avec honneur chez lui, en lui donnant trois cens mille deniers (1), qu'il diſtribua aux petits officiers de ſon tribunal, ſans en rien réſerver pour lui. De l'Ere Chrétienne. 43. *Kouang-ou-ti.*

L'année ſuivante, Ma-yuen revint de ſon expédition de Kiao-tchi. L'empereur envoya au devant de lui Mong-ki, pour le féliciter de ſa part. Dans l'entretien qu'ils eurent enſemble, Ma-yuen lui dit qu'il avoit deſſein de demander à l'empereur de l'envoyer combattre les *Hiong-nou* & les *Ou-hoan*, qui étoient venus depuis peu inſulter les frontières, en ajoutant qu'un homme de cœur ne devoit pas mourir tranquillement dans ſon lit, près de ſa femme & de ſes enfans; & qu'un champ de bataille, jonché de flèches, de piques & de ſabres étoit ſon véritable lit d'honneur. Mong-ki lui répondit que ces ſentimens étoient ceux d'un héros. 44.

Peu de jours après, on apprit que les *Hiong-nou* étoient venu faire leurs courſes ordinaires ſur les terres de Chang-tang (2) & de Tien-choui (3). Ma-yuen demanda la permiſſion d'aller les repouſſer, & l'empereur y conſentit; mais ſur la ſeule réputation de ce général, les Tartares ſe retirèrent, de

(1) Valant près de cinq mille deniers de France.
(2) Ping-ting-tcheou de Tai-yuen-fou.
(3) Tſin-tcheou de Kong-tchang-fou.

De l'Ere Chrétienne. 45. *Kouang-ou-ti.*

sorte que Ma-yuen fut obligé de revenir sans avoir tiré l'épée.

A peine fut-il de retour, qu'il s'offrit d'aller contre les *Ou-hoan* qui étoient entrés dans le Ho-si (1). Ces peuples entreprenans, braves, intrépides dans une action, avoient leur demeure au pied des montagnes Pé-chan ou Siué-chan (2). A l'approche de Ma-yuen, ils se retirèrent chargés de butin, mais à petites journées. Le général Chinois accoutumé à voir reculer l'ennemi devant lui, prit leur retraite pour une fuite. Il se mit à leur piste à la tête de sa cavalerie : les ayant atteints, il les fit charger, mais ils le reçurent de pied-ferme & le battirent. Il apprit, par sa propre expérience, qu'il ne faut jamais mépriser son ennemi.

Tsaï-yong fut plus heureux contre les *Sien-pi*, horde de Tartares qui avoit pris son nom d'une montagne où elle s'étoit refugiée après une déroute. Ces peuples étoient devenus dans la suite très-puissans. Ils vinrent au nombre de dix mille pour butiner dans le Leao-tong. Tsaï-yong, qui en étoit gouverneur, prit autant de troupes d'élite avec lesquelles il les surprit, & les fit charger si brusquement, que la plupart se noyèrent en voulant se sauver; les autres, se voyant pressés, se débarrassèrent de leurs armes pour fuir encore plus vîte, de sorte qu'ils furent tous dissipés, & qu'ils n'osèrent plus approcher des frontières du Leao-tong tant que Tsaï-yong en eut le gouvernement.

Du côté du *Si-yu*, à l'ouest de la Chine, le roi de Sou-kiu qui s'étoit attribué l'autorité impériale, s'en étoit servi pour se rendre le plus puissant de cette contrée. Il avoit formé le projet

(1) Partie la plus occidentale du Chen-si.

(2) Montagne blanche ou montagne de neige; on les nomme encore *Tien-chan* ou *Ki-lien-chan* : *Ki-lien* dans la langue du pays signifie *Tien* ou Ciel.

de soumettre tous les rois ses voisins ; & pour y parvenir, il faisoit des courses continuelles sur leurs terres, afin de tâter leurs forces. Pour parer à cette oppression, les rois de Tché-ssé, de Chen-chen, de Yen-tchi & d'autres, au nombre de dix-huit, ne trouvèrent point de meilleur expédient que d'envoyer leurs enfans en ôtage à la cour de l'empereur, & de demander un mandarin qui les protégeât contre leur ennemi commun.

De l'Ere Chrétienne. 45. *Kouang-ou-ti.*

La paix n'étoit pas encore bien affermie dans l'empire, & même du côté du nord, il y avoit des peuples qui n'étoient pas soumis. L'empereur refusa d'entrer dans leur querelle, & leur renvoya leurs enfans avec des présens considérables, sans leur accorder le mandarin qu'ils demandoient. Cette réponse affligea tous ces souverains du *Si-yu :* cependant, à leur sollicitation, le gouverneur de Tun-hoang (1) reçut leurs enfans dans son district ; ils répandirent que c'étoit par ordre de l'empereur qui les y avoit envoyé demeurer, jusqu'à ce qu'il eût fait partir le mandarin & les troupes qui devoient protéger le *Si-yu.* Ils cherchoient à empêcher par-là le roi de Sou-kiu de continuer de les inquiéter. L'empereur ne désapprouva point l'expédient.

Le trente de la cinquième lune de l'année suivante, dont la première lune étoit intercalaire, il y eut une éclipse de soleil ; & à la neuvième lune, on sentit à Lo-yang les secousses d'un tremblement de terre. 46.

Cette même année mourut Yu, *Tchen-yu* des *Hiong-nou ;* son fils Pou-nou lui succéda.

Les enfans des rois du *Si-yu*, ennuyés de ne pas voir paroître

(1) Cha-tcheou, hors des limites du Chen-si à l'ouest.

De l'Ere Chrétienne. 46. *Kouang-ou-ti.*

le mandarin qu'on avoit publié que l'empereur enverroit, se sauvèrent pour la plupart de Tun-hoang, & retournèrent dans leur pays.

Le roi de Sou-kiu, découvrant qu'on l'avoit trompé par ce faux bruit, se mit en campagne, & après avoir défait les troupes de Chen-chen, il battit celles de Tché-ssé : leur roi qui les commandoit fut tué dans cette action.

Le roi de Chen-chen dépêcha un courier à l'empereur pour lui représenter la détresse où ils étoient, & que si on ne les secouroit promptement, ils se verroient contraints de se mettre sous la protection des *Hiong-nou.* Ayant encore essuyé un refus de la part de la Chine, ils eurent enfin recours aux *Hiong-nou.*

Quelque temps auparavant, il s'étoit élevé de grandes dissentions parmi ces Tartares. Leur *Tchen-yu*, dernier mort, avoit refusé à Tchi-ya-chi son frère, qui prétendoit lui succéder, le titre de prince de Tso-hien, qui étoit le premier pas pour monter sur le trône. Tchi-ya-chi piqué parut avoir dessein de se séparer de son frère, & se faisoit même un parti. Le *Tchen-yu*, qui vouloit assurer sa couronne à son fils Pou-ñou, fit mourir Tchi-ya-chi dans la crainte qu'il ne lui nuisît. Pi, frère aîné de Pou-nou, qui avoit la charge de *Yeou-yn-kien*, & qui en cette qualité commandoit aux huit hordes qui étoient sur les frontières, se plaignit hautement que la mort de son oncle étoit injuste; il dit que ses prétentions étoient fondées, & que, comme frère du *Tchen-yu*, le sceptre lui appartenoit; après quoi il devoit revenir à lui Pi, comme étant l'aîné. Depuis ce moment, il ne voulut plus assister aux assemblées qui se tenoient pour les affaires du gouvernement. Cette conduite donna de violens soupçons contre lui à son père, qui envoya deux officiers pour le relever dans le commandement des troupes

qui

qui étoient à ses ordres. Pi fut très-sensible à cet affront.

De l'Ere Chrétienne. 47. *Kouang-ou-ti.*

A la mort de son père, voyant son frère sur le trône, il en fut au désespoir, & sans consulter les intérêts de sa famille, il envoya par un certain Kouo-heng, Chinois qui avoit été à son service, la carte du pays des *Hiong-nou* aux gouverneurs des frontières pour la Chine, en les invitaut d'en venir prendre possession au nom de l'empereur.

Les deux *Kou-tou-heou*, ou *commandant de dix mille*, instruits de cette démarche, en rendirent compte au *Tchen-yu*, & le sollicitèrent de faire mourir Pi. Un de ses frères qui étoit à côté de la tente du *Tchen-yu*, entendant qu'on prenoit cette résolution funeste contre ses jours, lui dépêcha un courier pour l'en avertir. Pi rassembla quarante à cinquante mille hommes des huit hordes qu'il commandoit, & attendit le retour des deux *Kou-tou-heou* pour les tuer eux-mêmes. Ces deux officiers ne furent avertis du danger qu'ils couroient, qu'au moment qu'ils étoient près d'arriver auprès de Pi. Ils retournèrent précipitamment sur leurs pas en informer le *Tchen-yu*, qui leur donna dix mille hommes pour faire rentrer Pi dans le devoir; mais comme il étoit supérieur en forces, ils n'osèrent rien tenter, & ils se virent obligés de se retirer sans avoir exécuté les ordres qu'ils avoient reçus.

Se voyant alors le maître du pays où il étoit, Pi en soumit sans peine les huit hordes, dont les chefs le proclamèrent *Tchen-yu*, sous le nom de Hou-han-hié. Ce prince s'approchant ensuite des frontières de la Chine, envoya un de ses officiers faire hommage à l'empereur des pays de sa dépendance, & lui demander un ordre d'aller faire la guerre aux Tartares du nord. Cette proposition souffrit de grands débats dans le conseil impérial. On y arrêta cependant qu'on reconnoîtroit

De l'Ere Chrétienne. 48. *Kouang-ou-ti.*

les deux frères; savoir, Pou-nou pour *Tchen-yu* des *Hiong-nou* du septentrion, & Hou-han-yé pour *Tchen-yu* de ceux du midi.

L'automne de cette même année, les peuples de Ou-ling (1) se révoltèrent. L'empereur parut mépriser cette révolte, & se contenta d'y envoyer quelques troupes sous les ordres de Lieou-chang, afin de les intimider & de les engager à se retirer. Lieou-chang qui pensoit de même à leur égard que l'empereur, remonta la rivière Yuen-chouï sans beaucoup de précaution, & rencontra les rebelles à Ou-ki (2). Il continua de s'avancer dans le pays sans paroître s'inquiéter d'eux; mais il se trouva tout à coup enveloppé par ces rebelles, qui hachèrent ses troupes en pièces, & il eut beaucoup de peine à se tirer de leurs mains.

Encouragés par ce premier succès, les rebelles se rendirent maîtres du pays de Lin-yuen (3). Li-song & Ma-tching qui commandoient pour l'empereur dans ces quartiers, après avoir réuni toutes leurs troupes, ne purent venir à bout de les réduire. Ces deux généraux furent battus dans toutes les rencontres. Ces échecs causèrent de l'étonnement & de la consternation à la cour; & comme l'empereur cherchoit quelqu'un de tête & de réputation pour l'envoyer contre ces rebelles, Ma-yuen s'offrit d'y aller. L'empereur lui dit que son âge & ses fatigues exigeoient qu'il se reposât. Ma-yuen lui répondit qu'un officier qui pouvoit encore endosser une cuirasse & monter à cheval n'étoit pas si vieux, ni hors d'état de commander une armée.

Quelques heures après, l'empereur étant sorti du palais,

(1) Tchang-té-fou du Ou-kouang.
(2) Lou-ki-hien de Chin-tcheou-fou du Hou-kouang.
(3) Yuen-kiang-hien de Tchang-té-fou.

Ma-yuen ſe préſenta devant ſon char revêtu d'une cuiraſſe, le caſque en tête & monté ſur un beau cheval, en caracolant auſſi leſtement qu'un jeune homme. Il demanda à l'empereur s'il le croyoit encore capable de ſervir. Ce prince ſouriant, le nomma général des quarante à cinquante mille hommes qu'il envoyoit contre les rebelles de Ou-ling. Ma-yuen en étoit ſi tranſporté de joie, que rencontrant Tou-yu ſon ami, il lui dit qu'il venoit de recevoir de l'empereur la plus grande grace qu'il pouvoit lui faire, en lui donnant l'occaſion de ſacrifier ſa vie pour le bien de l'état.

De l'Ere Chrétienne. 48. *Kouang-ou-ti.*

Le trente de la troiſième lune de l'année ſuivante, il y eut une éclipſe de ſoleil. 49.

Ma-yuen partit enfin pour ſon expédition, qui fut d'abord heureuſe. En arrivant à Ou-ling, il apprit que les rebelles étoient du côté de Lin-hiang, où il les trouva qui l'attendoient en diſpoſition de le bien recevoir. Ce général les fit charger; mais eux qui n'avoient pas envie de ſe battre, & qui n'avoient fait mine de tenir ferme que pour l'attirer dans leurs montagnes, lâchèrent le pied & ſe retirèrent après une foible réſiſtance. Ma-yuen ne voulut pas les pourſuivre ni expoſer ſes troupes dans un pays inconnu & de ſi difficile accès : il fit camper ſon armée à Hia-tſiun, en attendant qu'il eût trouvé des guides pour aller à l'ennemi. On lui enſeigna deux chemins, l'un par la montagne Ou-teou-chan (1), étroit & dangereux à cauſe des eaux, l'autre par Tchong (2), aſſez ouvert, mais cependant difficile à pénétrer, à cauſe que les rebelles en

(1) Elle eſt à cent trente *ly* à l'eſt de Chin-tcheou-fou du Hou-kouang.

(2) Il étoit à deux cens quarante *ly* à l'oueſt de Tſé-ly-hien de Yo-tcheou-fou du Hou-kouang.

De l'Ere Chrétienne. 49. *Kouang-ou-ti.*

étoient les maîtres & que d'ailleurs il étoit presque impossible d'y transporter des vivres : on lui dit qu'en prenant le premier chemin, il couperoit la communication aux rebelles de Tchong avec les autres, qui se verroient nécessairement forcés à se soumettre.

Après avoir pris ces connoissances du local, Ma-yuen préféra le chemin de Ou-teou-chan. Il fit atttaquer un poste dans les gorges de ces montagnes gardé par les rebelles, qu'il ne put jamais forcer. Les chaleurs excessives occasionnèrent dans son armée des fièvres qui lui emportèrent beaucoup de monde; lui-même en fut attaqué & se trouva hors d'état d'agir.

Keng-chou, un des officiers généraux de cette armée, fit savoir à Keng-kan, son frère, l'état déplorable où elle étoit réduite. L'empereur fit partir sur le champ Leang-song pour relever Ma-yuen, qu'il trouva mort à son arrivée. Les officiers ayant tenu conseil sur ce que l'armée étoit diminuée de moitié, & qu'une grande partie de l'autre étoit encore malade & hors d'état de se battre, plusieurs étoient d'avis, dans une conjoncture aussi fâcheuse, de supposer un ordre de l'empereur apporté par Leang-song, qui accordoit une amnistie générale aux rebelles s'ils se soumettoient; mais les autres officiers & Leang-song lui-même baissèrent les yeux & gardèrent le silence, parce que, suivant les loix, cette supposition d'ordre étoit un crime digne de mort. Cependant Tsong-kiun les voyant interdits, leur dit qu'il n'y trouvoit aucun inconvénient, parce que si l'empereur connoissoit leur situation critique, il ne manqueroit pas de donner cet ordre, & qu'en tout cas il prenoit sur lui seul l'événement. Après cette assurance, il envoya annoncer cette amnistie aux rebelles, qui la reçurent avec joie; & comme leur chef faisoit quelque difficulté

De l'Ere Chrétienne.
49.
*Kouang-ou-ti.*

de l'accepter, ils lui coupèrent la tête qu'ils apportèrent au camp impérial. Ils se dispersèrent ensuite pour retourner chacun chez eux. Ainsi le calme fut rétabli dans ces contrées, & les troupes de l'empereur furent ravies de sortir d'un pays où elles avoient tant souffert & perdu une si grande quantité des leurs, sans avoir pour ainsi dire tiré l'épée.

Tsong-kiun en arrivant à la cour, se mit en posture de criminel & présenta à l'empereur un placet, dans lequel il s'accusoit d'avoir supposé un ordre pour engager les rebelles à quitter les armes. L'empereur loin de lui en faire un crime, lui donna pour récompense une somme considérable en or & beaucoup de soieries.

Depuis la défaite des *Sien-pi* par Tsaï-yong, ces Tartares n'osoient plus approcher des frontières, & leur commerce avec l'empire étoit interrompu. La Chine se trouvoit par-là privée d'une infinité de choses utiles qui provenoient de leur pays. Tsaï-yong entreprit de retablir le commerce & d'engager même ces *Sien-pi* ainsi que les *Ou-han* à se reconnoître sujets de l'empire. Il commença par gagner quelques-uns de leurs chefs par des présens, auxquels il employa tout ce qu'il possédoit d'or & de soieries. Il fournit à ces hordes les grains dont elles avoient besoin, & insensiblement elles s'humanisèrent & prirent dans Tsaï-yong toute la confiance qu'elles devoient à leur bienfaiteur.

Pien-ho, chef d'une horde de *Sien-pi*, se donna le premier à Tsaï-yong, & fut si satisfait de la manière honorable dont il le reçut, qu'il lui proposa d'engager les autres hordes à reconnoître la Chine. Tsaï-yong qui avoit à cœur de venger l'empire des courses des *Hiong-nou*, dit à Pien-ho qu'il lui demandoit pour preuve de la sincérité de ses promesses & de la

De l'Ere Chrétienne. 49. *Kouang-ou-ti.*

fidélité de ses compatriotes, de lui apporter régulièrement aux quatre saisons de l'année des têtes de *Hiong-nou*, & qu'à ces conditions il pouvoit les assurer de la protection de la Chine. Pien-ho de retour dans son pays, détermina les *Ou-hoan* & les *Sien-pi* à se soumettre à la domination de la Chine, & il fut conclu qu'on enverroit des députés faire hommage à l'empereur. Cependant Pien-ho ne voulut pas retourner auprès de Tsaï-yong sans lui apporter les têtes de quelques *Hiong-nou.*

Ces Tartares se faisoient alors la guerre. Hou-han-yé, *Tchen-yu* du midi, avoit envoyé un de ses frères à la tête de dix mille hommes contre ceux du nord. Pou-nou, leur *Tchen-yu*, en avoit fait avancer autant de son côté; mais ils furent si maltraités, que leur général ayant été fait prisonnier, Pou-nou épouvanté abandonna le lieu de sa résidence ordinaire, pour se retirer à plus de mille *ly* vers le nord.

50.

L'empereur n'avoit pas beaucoup de confiance dans les *Hiong-nou* du midi. Il connoissoit l'antipathie naturelle des deux nations : c'est pourquoi il ordonna à Toan-tchin & Ouang-yu de bâtir un fort sur leurs limites, à quatre-vingts *ly* à l'ouest de Ou-yuen, & d'y demeurer pour les observer. Il traitoit d'ailleurs leur *Tchen-yu* avec toutes sortes de distinctions: il lui fit faire des habits pour les jours de cérémonies, & lui donna un sceau; il lui fit présent d'un char & lui composa un cortége digne de son rang; il reçut encore son fils à son service, & voulut qu'on eût pour lui les mêmes égards que pour les princes ses enfans.

Ces *Hiong-nou* du midi, fiers de la protection de la Chine, détachèrent un des fils de leur *Tchen-yu* avec trois mille chevaux, pour aller insulter ceux du nord, qui le reçurent de manière qu'il n'en échappa pas un seul de ce détachement; tous

furent pris. Hou-han-yé, pour ſe venger de cet échec, ſe mit à la tête de toutes ſes troupes. Ceux du nord qui s'attendoient d'être attaqués, s'étoient préparés à le recevoir; ils le battireut & lui enlevèrent une partie de ſon pays, en l'obligeant de chercher un aſyle ſur les terres de la Chine. L'empereur lui accorda Meï-tſi pour ſa demeure.

De l'Ere Chrétienne. 50. *Kouang-ou-ti.*

51.

Après cette grande victoire, le *Tchen-yu* Pou-nou envoya dire par un de ſes officiers aux mandarins de Ou-oueï, que ſon intention n'étoit pas d'inſulter l'empire en pourſuivant juſque ſur les limites des rebelles qui avoient pris les armes contre leur maître légitime, & qu'il n'avoit pas voulu pénétrer plus avant, afin de prouver à l'empereur qu'il ne cherchoit pas la guerre. L'envoyé ajouta que, pour preuve que le *Tchen-yu* vouloit vivre en bonne intelligence avec la Chine, il étoit chargé de propoſer un traité d'alliance, & de demander en mariage une princeſſe pour ſon maître. Les mandarins firent beaucoup d'accueil à cet officier Tartare, & dépêchèrent un courier pour faire part à la cour de ſes propoſitions.

L'empereur aſſembla les grands, dont les ſentimens furent partagés. Jamais on ne fut plus indécis que dans ce conſeil. Le prince héritier voyant qu'on ne s'arrêtoit à aucun parti, prit la parole & dit, que ſi les Tartares du nord recherchoient l'alliance de la Chine, ce n'étoit que dans la crainte qu'on ne favoriſât ceux du midi, & que leur politique en cette occaſion étoit de ſe ménager les moyens de ſe relever, & d'ôter tout appui à leurs ennemis. L'empereur fut du même ſentiment que le prince héritier, & fit expédier un ordre aux mandarins de Ou-oueï, de renvoyer l'officier Tartare ſans lui permettre de venir à la cour. Tſang-kong & Ma-ou préſentèrent à ce ſujet un mémoire à l'empereur, dans lequel ils lui diſoient,

De l'Ere Chrétienne.
51.
*Kouang-ou-ti.*

que l'inclination naturelle des *Hiong-nou* au brigandage, leur peu de bonne foi & leur insolence, devoient porter à profiter de toutes les occasions de les détruire. Ils lui représentèrent encore, que la mortalité ayant été très-grande chez eux parmi les hommes & les bestiaux, & que les sauterelles ayant ruiné leur pays, ils étoient réduits à la dernière misère, c'est pourquoi ils venoient se présenter avec un air de soumission; mais que dès l'instant qu'ils pourroient se relever de ces pertes, on les verroit reprendre leur insolence naturelle & porter la désolation sur les terres de l'empire. Tsang-kong & Ma-ou terminoient leur mémoire en disant qu'il valoit mieux, tandis qu'ils étoient affoiblis, souffrir une année ou deux les fatigues & les inconvéniens de la guerre, afin de s'en délivrer pour toujours, que de leur laisser le temps de se rétablir & d'être exposé à de nouvelles insultes de leur part. L'empereur qui ne vouloit absolument point entendre parler de guerre, leur répondit, que l'état ni les peuples n'étoient pas encore assez tranquilles pour s'embarquer dans une expédition de cette importance, & sur-tout pour faire la guerre dans un pays si éloigné. Ainsi personne n'osa plus parler d'aller attaquer les Tartares.

52.

Le *Tchen-yu* ne fut point offensé du refus qu'il essuyoit. Il chercha cependant les moyens de renouer sa négociation. Ayant fait choix d'un nombre considérable de ses plus beaux chevaux, avec plusieurs autres productions de son pays, il envoya un second ambassadeur offrir ces présens, & redemander la princesse qu'il n'avoit pu obtenir la première fois.

L'hommage que le *Tchen-yu* avoit chargé son ambassadeur de faire en son nom, fit regarder ses propositions d'un autre œil qu'on ne l'avoit fait d'abord: l'alliance qu'il demandoit fut de nouveau agitée dans le conseil; on considéra que les *Hiong-nou* du

du midi étant soumis, & ceux du nord offrant de faire hommage, on s'assuroit d'avoir la paix de leur côté; ainsi l'empereur fit venir à la cour l'ambassadeur Tartare, qu'il reçut avec toutes sortes d'honneurs, & lui accorda l'alliance qu'il demandoit pour son maître. De l'Ère Chrétienne. 52. *Kouang-ou-ti.*

Le premier jour de la deuxième lune de l'an 53, il y eut une éclipse de soleil. 53.

L'année d'ensuite, l'empereur se proposant d'aller visiter les provinces septentrionales, les grands lui représentèrent que, quoiqu'il fût dans la trentième année de son règne, il n'avoit point encore été faire de sacrifices à la montagne Taï-chan, & qu'il devoit dans sa tournée s'acquitter de ce devoir religieux. L'empereur leur répondit que, dans la circonstance présente où le cœur du peuple étoit encore rempli de trouble & d'inquiétude, ces sacrifices ne pouvoient être purs, & que ce seroit vouloir tromper le *Tien*. Il ajouta que, suivant l'instruction donnée autrefois par Confucius à Lin-fang, les vrais rites & les vraies cérémonies doivent partir d'un cœur pur, sincère & tranquille, qu'autrement ce n'est qu'hypocrisie. Depuis cette réponse, on ne lui parla plus de sacrifices. Ce prince, après avoir parcouru les provinces du septentrion, revint à Lo-yang à la deuxième lune intercalaire de cette année. 54.

Cette même année, il parut une comète au signe *Tsé-oueï*.

Le trente de la cinquième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. 55.

A la sixième lune de la trente-deuxième année du règne de Kouang-ou-ti, on vit sortir, au milieu de Lo-yang, une source d'eau de couleur de vin, mais extraordinairement amère. Il crut autour une herbe du plus beau rouge; ce qui fut regardé comme un pronostic heureux pour le gouverne- 56.

De l'Ere Chrétienne. 56. *Kouang-ou-ti.*

ment actuel. Les grands se réunirent pour demander à l'empereur de faire consigner ce phénomène dans l'histoire; mais ce prince refusa par modestie d'en donner l'ordre, alléguant que le bien qu'il sembloit pronostiquer ne devoit pas lui être attribué. Cependant comme le peuple se joignit aux grands, il ne put refuser de consentir à ce qu'il en fût fait mention dans les fastes de l'empire.

Le trente de la onzième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Peu de temps après mourut Hou-han-yé, *Tchen-yu* des *Hiong-nou* du midi. Il eut pour successeur son frère Mou. Aussi-tôt que l'empereur fut instruit de cette mort, il envoya porter le sceau, le bonnet & les habits de cérémonie au nouveau *Tchen-yu.* On établit pour l'avenir cette manière de donner l'investiture d'une couronne, & ce fut le dernier réglement que fit l'empereur Kouang-ou-ti. Ce prince mourut à la troisième lune de l'an 57, trente-troisième année de son règne

57. & la soixante-troisième de son âge: il fut enterré à Yuen-ling.

Kouang-ou-ti avoit donné des preuves de sa valeur dans plus d'une occasion, où souvent il s'étoit exposé comme le moindre de ses soldats, qui marchoient avec confiance sous ses ordres. Il dut le trône à ses grandes qualités & à ses vertus. Infatigable à en remplir les devoirs, il se rendoit de grand matin à la salle où se déterminoient les affaires de l'état, & n'en sortoit qu'après le soleil couché, pour s'entretenir avec les habiles gens de sa cour sur quelques endroits des *King.* Ces entretiens duroient jusqu'à minuit. Le prince héritier lui représenta que cette application continuelle pourroit altérer sa santé, & qu'en voulant acquérir les lumières du grand Yu & de Tching-tang, elles lui deviendroient inutiles s'il se mettoit hors

d'état d'en faire uſage. L'empereur lui répondit qu'il avoit tant de plaiſir à s'entretenir des ſages inſtructions de ces deux princes, qu'il ne s'appercevoit pas de la fatigue.

De l'Ere Chrétienne. 57. *Kouang-ou-ti.*

KOUANG-OU-TI ne décidoit jamais rien de ce qui avoit trait au gouvernement ſans conſulter les grands. Il commençoit par propoſer la choſe aux mandarins d'armes, & prenoit l'avis de chacun en particulier : faiſant enſuite venir les mandarins de lettres, il leur demandoit leur ſentiment, & après avoir peſé leurs raiſons, il ſe déterminoit ſur ce qu'il croyoit le plus avantageux au bien de l'état ; de cette manière il y eut peu d'entrepriſes dont il ne vînt à bout avec ſuccès.

Doux, affable, aimant la paix, évitant ce qui pouvoit la troubler, il cherchoit tous les moyens de ſoulager le peuple & de le rendre heureux. Mais afin d'empêcher les mandarins de le fouler, il augmenta leurs appointemens. Le ſeul ſoupçon que quelqu'un d'entre eux eût commis la moindre concuſſion, ſuffiſoit pour lui faire perdre ſon emploi. Il prononça toujours à regret une ſentence de mort. Ses ſujets reſſentirent vivement ſa perte. Han-ming-ti, ſon quatrième fils, lui ſuccéda.

## *HAN-MING-TI.*

Après les premières cérémonies du deuil de ſon père, HAN-MING-TI prit poſſeſſion du trône. Le prince de Tong-ping, ſon frère, lui dit alors qu'il lui ſembloit à propos de profiter du temps de paix où l'on étoit pour faire revivre les anciennes coutumes qu'on avoit négligé de remettre en vigueur, quoiqu'il y eût plus de trente ans que leur famille eut recouvré l'empire. HAN-MING-TI ordonna en conſéquence aux grands de s'aſſembler, afin de travailler de concert avec le prince de Tong- 58.

De l'Ere Chrétienne. 58. *Han-ming-ti.*

ping au rétabliſſement de ces loix, & ils arrêtèrent que le tertre pour les ſacrifices au Ciel ſeroit placé au midi de la ville, & celui de la terre au nord. Il fut expliqué que ces ſacrifices ſe feroient, ſuivant les anciennes cérémonies, pour honorer le *Chang-ti* ſeulement, comme on l'avoit de tout temps pratiqué. On régla enſuite les habits que l'empereur & les mandarins devoient porter dans les différentes occaſions, les chars dont le prince ſe ſerviroit, & ſon cortége pour les jours de grandes ou de petites cérémonies.

Dans ces entrefaites le prince de Tong-haï, frère de l'empereur, tomba dangereuſement malade; ſe voyant hors d'eſpérance, il écrivit à l'empereur: « J'ai vécu en prince » malheureux; foible & ſans vertu, j'ai augmenté les chagrins » de l'impératrice ma mère. Je laiſſe un fils peut-être inca- » pable de gouverner cette principauté, & dans cette crainte, » je la remets entre vos mains. C'eſt pour la dernière fois que » je vous demande une grace; daignez prendre ſoin de ma » mère. Demain je ne ſerai plus, & ce ſera une conſolation » pour moi d'emporter en mourant l'eſpoir que vous ne l'aban- » donnerez pas ». Effectivement ce prince mourut peu de jours après. L'empereur ne put retenir ſes larmes à la lecture de ce placet. Il ordonna que la mère du prince & ſa veuve ſeroient traitées comme des reines du premier ordre, & qu'elles auroient les mêmes équipages & les mêmes appointemens. Il voulut que l'aîné de ſes fils héritât de ſa principauté, avec les mêmes pré- rogatives que ſon père. A l'égard de ſes autres enfans, il les fit élever comme les ſiens propres. Il fit doubler la pompe des funérailles uſitées pour les princes de Tong-haï, afin de témoigner combien il honoroit la mémoire d'un frère qui avoit fait paroître une ſi grande piété filiale envers ſa mère,

en facrifiant fon rang de prince héritier pour la fervir.

On reçut alors à la cour la nouvelle que les *Ou-hoan* étoient partis de la montagne Tchi-chan pour venir faire leurs courfes & piller fur les limites du Léao-tong, mais que Tfaï-yong les avoit battus & que leur chef avoit été tué. Ils furent fi épouvantés de cette défaite qu'ils fe foumirent, & qu'on jouit d'une parfaite tranquillité dans ces cantons, depuis Ou-ouei (1) à l'oueft jufqu'à Hiuen-tou (2) à l'eft.

De l'Ere Chrétienne. 58. *Han-ming-ti.*

L'empereur profita de ce calme pour rétablir les académies où l'on s'exercoit à tirer de la flèche & aux autres manœuvres de la guerre. Il fit également rétablir les écoles où la jeuneffe alloit s'inftruire des préceptes admirables contenus dans les *King.* L'empereur fe plaifoit à fréquenter ces écoles, accompagné de Hoan-jong fon précepteur, dans le temps qu'il n'étoit encore que prince héritier. Il propofoit aux étudians les queftions les plus difficiles & les développoit avec beaucoup d'efprit & de clarté : de forte qu'on venoit en foule admirer ce jeune prince qui par fon exemple donnoit de l'émulation à ceux qu'on formoit à la fcience du gouvernement. 59.

L'empereur eut pour fon précepteur les mêmes égards & le même refpect qu'il avoit pour lui avant que d'être monté fur le trône. Quand il alloit dans les académies, & qu'on lui propofoit quelque difficulté en préfence de Hoan-jong, il répondoit avec modeftie que fon maître étoit là & qu'il réfoudroit mieux la queftion que lui.

Peu de temps après ce lettré mourut. Pendant fa maladie l'empereur lui fit plufieurs vifites : mais afin de donner l'exemple

(1) Leang-tcheou du Chen-fi.

(2) Dans le Leao-tong.

De l'Ere Chrétienne. 59. *Han-ming-ti.*

du respect qu'on doit avoir pour ceux qui nous instruisent, il avoit l'attention de descendre de son char dans la rue & il gagnoit à pied l'appartement de son précepteur. Tous les grands, à l'imitation du prince, furent visiter cet homme célèbre & estimable. L'empereur en porta le deuil & accompagna son corps jusqu'à Cheou-chan, où il fut enterré. Les grands assistèrent aussi à son convoi, ce qui le rendit des plus nombreux & des plus magnifiques.

60. La troisième année de son règne, l'empereur HAN-MING-TI pensa à déclarer une des reines impératrice. L'estime que l'impératrice-mère avoit pour le brave Ma-yuen, lui avoit fait jetter les yeux sur sa fille, qui joignoit à la beauté beaucoup de sagesse & de modestie, & cette princesse l'avoit introduite dans le palais de son fils, alors prince héritier. La fille de Ma-yuen, par sa conduite & ses manières respectueuses & engageantes, gagna le cœur du prince, qui parvenu au trône lui donna aussi-tôt le titre de reine.

L'impératrice-mère avoit encore introduit chez son fils Kia-chi, nièce de la femme de Ma-yuen. Kia-chi lui avoit donné un fils, & il n'en avoit point de Ma-chi, sur laquelle il auroit bien voulu faire tomber son choix pour la nommer impératrice, mais sa stérilité y mettoit un grand obstacle. L'impératrice-mère inclinoit aussi beaucoup pour cette princesse. Elle suggéra à l'empereur de faire adopter par la reine Ma-chi le fils de Kia-chi, en lui témoignant cependant quelque inquiétude qu'elle n'en prît pas tout le soin possible, parce qu'elle n'en étoit pas la mère. L'empereur se prêta à cet arrangement, qui s'accordoit avec l'inclination qu'il avoit pour cette reine. Ma-chi reçut l'enfant avec des transports de joie incroyables, & elle eut pour lui encore plus de tendresse que s'il eût

été son propre fils. L'empereur qui vouloit voir comment elle en useroit avec ce fils adoptif, avoit différé de nommer une impératrice. Les censeurs de l'empire qui ignoroient les motifs de ce délai, pressèrent l'empereur de se décider sur le choix d'une impératrice, qu'il auroit dû déja avoir nommée depuis deux ans qu'il étoit sur le trône. L'impératrice-mère charmée de la tendresse que la reine Ma-chi avoit pour le petit prince, profita des instances des censeurs pour fixer le choix en faveur de Ma-chi. Elle fut enfin déclarée impératrice, & cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe & de magnificence.

Ce rang élevé n'éblouit point la nouvelle impératrice : plus modeste encore & plus affable qu'auparavant, elle n'étoit occupée qu'à veiller à l'éducation du petit prince, qui fut dans le même temps déclaré prince héritier. Ennemie de l'oisiveté, cette princesse s'appliquoit à la lecture. Elle avoit banni le luxe de ses habits & elle n'en portoit que de simples, même les jours de cérémonies.

Suivant l'usage, les princesses du palais venoient lui rendre leurs devoirs le premier & le quinze de chaque mois. Elles s'apperçurent que ses robes étoient de la soie la plus grossière & se mirent à rire : l'impératrice leur dit qu'elle préféroit cette soie, parce qu'elle prenoit mieux la teinture que celle qui étoit plus fine. Cette leçon de modestie fit tant d'impression sur toutes les femmes de la cour, que par la suite elles furent de la plus grande circonspection.

Au sortir du conseil, l'empereur qui connoissoit sa prudence & sa pénétration lui faisoit part des affaires qu'on y avoit agitées. Il avoit remarqué que personne n'en saisissoit mieux les difficultés & ne prenoit un parti plus sage. Ce prince avoit tant de confiance en elle, qu'il n'examinoit jamais les

De l'Ere Chrétienne. 60. *Han-ming-ti.*

ordres qu'elle donnoit, persuadé que ce qu'elle ordonnoit étoit ce qu'il falloit faire.

Cette même année, à la sixième lune, il parut une comète à la constellation *Tien-tchuen*, qui est composée de neuf étoiles. Une autre constellation plus septentrionale s'appelle *Tchuen-sing*.

Malgré les mauvaises récoltes de l'été causées par la séche-resse, l'empereur faisoit travailler aux embellissemens & aux réparations de son palais. Tchong-li-y, président d'un des tribunaux de l'empire, se présenta à la porte du palais à genoux, le bonnet bas, en priant ceux qui étoient chargés de faire parvenir les représentations à l'empereur, de lui dire de sa part que Tching-tang, fondateur de la dynastie des *Chang*, dans un temps de famine, s'accusa d'en être l'auteur, & offrit de se dévouer pour sauver son peuple ; qu'aucune des fautes dont il se disoit coupable n'approchoit de celle de faire des dépenses superflues dans un temps de calamité ; que les troubles n'étoient pas venus de ce que les empereurs étoient logés dans des palais trop peu spacieux, mais de ce que les peuples étoient foulés, & qu'ils supportoient impatiemment de voir leur subsistance enlevée par des dépenses de faste ou de peu de nécessité. Quoique l'empereur fût naturellement emporté, il sentit la vérité des remontrances de Tchong-li-y : il fit sur le champ suspendre les travaux, à l'exception de ce qu'il étoit indispensable de faire ; & dès le même jour, il tomba une pluie qui répara en automne la perte des récoltes de l'été.

L'emportement que l'empereur avoit fait paroître contre Yo-song, un des premiers officiers de sa cour, avoit fait prendre le parti à Tchong-li-y de se présenter à la porte du palais en posture de criminel. Yo-song avoit osé dire son sentiment sur une affaire importante d'une manière peu mesurée & peu res-

pectueuse.

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. 60 *Han-ming-ti.*

pectueuse. L'empereur offensé prit un bâton & voulut en frapper Yo-song, qui évita le coup & fut se cacher sous un lit. L'empereur plus irrité lui ordonna d'en sortir. Yo-song au lieu de lui faire des excuses, lui dit avec fermeté : « Un prince sur » le trône ne doit rien faire qui déroge à la gravité ni à la » majesté ; ses grands le représentent comme dépositaires de » son autorité. Il n'y a aucun exemple qu'un empereur se soit » avisé de les battre lui-même ». Ce peu de mots fit plus d'impression sur son esprit, que toutes les remontrances qu'on lui avoit faites jusqu'à ce moment pour l'exhorter à réprimer sa colère. Il écouta tranquillement Yo-song, & après avoir arrêté l'objet pour lequel il étoit venu, il le congédia sans lui témoigner aucun ressentiment. Depuis cet instant, il fut beaucoup plus modéré qu'il ne l'avoit été.

Le trente de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur, n'étant encore que prince héritier, avoit beaucoup d'inclination pour Tching-tchong, fils de Tching-hing: 61.
il auroit voulu s'en faire un ami qui eût pour lui, non les égards respectueux d'un sujet, mais les épanchemens de la confiance. Tching-tchong se tenoit avec lui dans les bornes de la réserve & de la circonspection la plus grande. Leang-song, chargé par le prince héritier de l'amener à cette intimité, fut fort étonné du refus de Tching-tchong : il s'excusa sur ce que devant être un jour son maître, il ne lui appartenoit pas de le traiter en ami, & que suivant la maxime de la dynastie régnante, les princes ne doivent pas se familiariser avec les gens qui ne sont pas de leur rang. Leang-song eut beau lui représenter qu'il feroit beaucoup de peine au prince ; Tching-tchong lui répondit qu'il valoit mieux mourir que d'agir contre la

De l'Ere Chrétienne. 61. *Han-ming-ti.*

raiſon & contre ſon devoir. Le prince héritier conçut encore plus d'eſtime pour lui quand il vit juſqu'où il portoit la prudence & l'amour de ſon devoir. Ces ſentimens favorables du prince ſauvèrent dans la ſuite la vie à Tching-tchong quand Leang-ſong ſe perdit, lui, ſa famille & ſes amis. Leang-ſong comblé des bienfaits de HAN-MING-TI, eut l'ingratitude de former un parti contre ce prince lorſqu'il monta ſur le trône. Son deſſein tranſpira : l'empereur le fit arrêter avec tous ſes amis, mais par l'eſtime qu'il avoit pour Tching-tchong, il ne voulut point l'envelopper dans ſa diſgrace.

Si l'empire jouiſſoit alors de la paix, il n'en étoit pas de même des royaumes voiſins. Le roi de Sou-kiu, abuſant d'une autorité qu'il s'étoit arrogée comme lui ayant été donnée par l'empereur, étoit devenu ſi puiſſant, qu'il ſe faiſoit craindre de tous ſes voiſins. Bientôt il les traita comme s'ils euſſent été ſes ſujets. Après avoir mis à contribution les royaumes de Yu-tien, de Ta-ouan & de Koueï-fou, il y laiſſa des troupes avec deux de ſes généraux pour les maintenir dans l'obéiſſance. Les peuples de Yu-tien ſouffroient impatiemment ce joug ; ils coururent aux armes, ſurprirent Kiun-té qui les gouvernoit pour le roi de Sou-kiu, le tuèrent & choiſirent Hiou-mou-pa, un des premiers d'entre eux, qu'ils proclamèrent roi.

A la nouvelle de cette révolte, le roi de Sou-kiu marcha en diligence contre Hiou-mou-pa avec les troupes des royaumes ſes tributaires, qu'il joignit aux ſiennes. Hiou-mou-pa entendoit la guerre, & s'étoit préparé contre les attaques du roi de Sou-kiu. Il le battit, diſſipa ſon armée & le pourſuivit juſqu'à ſa capitale, dont il fit le ſiége. Ce roi de Yu-tien, en faiſant ſa ronde autour de la place, reçut un coup de flèche dont il mourut. Kouang-té ſon neveu fut élu à ſa place.

Quoique le père de Kouang-té fût prisonnier du roi de Sou-kiu, il n'en poussa pas moins vivement le siége. Il étoit sur le point de se rendre maître de cette capitale, lorsque le roi de Sou-kiu fit des propositions de paix; il offroit sa fille en mariage à Kouang-té & de lui renvoyer son père. Il consentoit encore de retirer ses officiers des royaumes qu'il avoit asservis, & de leur rendre la liberté. Kouang-té accepta ces conditions; il leva le siége & retourna dans son royaume.

De l'Ere Chrétienne. 61. *Hang-ming-ti.*

Cette paix, quoique cimentée par une alliance, ne fut pas de longue durée. Hien, roi de Sou-kiu, qui avoit régné avec tant de gloire, honteux d'avoir été forcé sur ses vieux ans de se soumettre à des conditions peu honorables, ne se vit pas plutôt dégagé, qu'il songea à réparer cet affront. Il leva des troupes dans le dessein de recommencer la guerre. Le roi de Yu-tien se tenoit sur ses gardes; dès qu'il sut que son beau-père faisoit des préparatifs contre lui, il se mit à la tête de ses troupes & vint à sa rencontre. Le roi de Sou-kiu ne dissimula plus : il lui présenta la bataille, qu'il perdit & où il fut tué. Kouang-té, profitant de sa victoire, s'empara de son royaume.

Les *Hiong-nou* du nord, qui ne voyoient pas de bon œil les conquêtes du roi de Yu-tien, se mirent en campagne pour l'obliger à restituer le royaume de Sou-kiu à Pou-kiu-tching, fils de Hien, qui étoit en ôtage chez eux. A l'approche de leur armée, Kouang-té, craignant de tout perdre pour vouloir trop garder, céda le royaume de Sou-kiu au fils de Hien. Mais à peine les *Hiong-nou*, ses protecteurs, eurent-ils repris le chemin de leur pays, que Kouang-té revint sur Pou-kiu-tching, qu'il battit & tua : cependant, pour ne pas donner de l'ombrage aux *Hiong-nou*, Kouang-té fit reconnoître Tsi-ly, frère de Pou-kiu-tching, roi de Sou-kiu.

De l'Ere Chrétienne. 62. *Han-ming-ti.*

Au retour de cette expédition, les *Hiong-nou* ne voulant pas qu'il fût dit qu'ils s'étoient mis en campagne ſans avoir tiré l'épée, rabattirent ſur les *Hiong-nou* du midi leurs ennemis; mais ceux-ci, au premier bruit de leurs mouvemens, s'étoient préparés à la défenſe en cas d'attaque, de ſorte que ceux du nord les voyant ſi bien diſpoſés à les recevoir, n'osèrent rien entreprendre contre eux.

La protection de la Chine ôtant tout eſpoir aux *Hiong-nou* du nord de pouvoir ſoumettre ceux du midi, ils réſolurent de vivre en paix avec eux; & leur *Tchen-yu* envoya en conſéquence un de ſes officiers demander à celui du midi ſon amitié, en offrant à ſes ſujets la liberté de venir trafiquer dans le nord, comme les ſiens iroient commercer dans le midi.

64. Charmé de cette ouverture, le *Tchen-yu* du midi fit le plus grand accueil à l'envoyé de celui du nord. Il ſouſcrivit à toutes ſes propoſitions, en ajoutant cependant qu'il étoit à propos de demander à l'empereur ſon agrément ſur ce traité. L'envoyé répondit que ſes ordres portoient d'aller à la cour impériale, & afin de lui donner plus de créance, le *Tchen-yu* du midi le fit accompagner par un de ſes officiers. Cette précaution faillit à rompre la négociation. Quelques-uns des grands repréſentèrent que l'union de ces deux rivaux étoit à craindre, parce que la Chine ſe retrouveroit avoir des voiſins trop puiſſans, qu'elle avoit intérêt de tenir diviſés, & dont elle n'avoit que trop éprouvé les inſultes & les entrepriſes. Ces grands diſoient encore, qu'il valoit mieux laiſſer ces Tartares s'entre-détruire, que de leur permettre un commerce réciproque, qui ne pouvoit manquer d'être préjudiciable à celui de la Chine. Le ſentiment contraire prévalut cependant. On conſidéra que les deux *Tchen-yu* ne voudroient pas ſe céder

mutuellement, & que, hors les affaires de leur commerce, ils seroient toujours en garde l'un contre l'autre. Ainsi ne trouvant point d'inconvénient à leur permettre de commercer ensemble, d'autant plus que l'empire ne pourroit qu'y gagner par l'importation des productions de leur pays, l'empereur fit expédier l'ordre qui ratifioit leur traité, & renvoya les deux ambassadeurs avec de riches présens pour leurs maîtres.

De l'Ere Chrétienne. 64. *Han-ming-ti.*

Le trente de la dixième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse totale de soleil. 65.

C'est à cette époque que la secte de *Foé* vint infecter la Chine de ses dogmes pernicieux. Le prince de Tchou, sixième fils de Kouang-ou-ti, séduit par les *Tao-ssé*, qui lui avoient promis de lui faire avoir communication avec les esprits, apprenant qu'il y avoit dans le pays de Tien-cho un esprit appellé *Foé*, pressa l'empereur de le faire venir (1). L'officier chargé de la commission de l'aller chercher, ne ramena qu'un de ses ministres, que les gens du pays appellent *Cha-men*, en chinois *Ho-chang* & en tartare *Lama*. Il en rapporta encore un livre contenant leur doctrine, qui n'admet pour principe de

---

(1) Cet officier se nommoit Ouang-sun : il fut envoyé avec dix-sept autres qui pénétrèrent jusqu'au pays de Yué-chi, l'un des royaumes du *Si-yu*. Ces députés y rencontrèrent deux *cha-men* ou religieux de *Fo*, dont l'un s'appelloit Ché-kia-moteg, & l'autre Cho-fa-lag, qu'ils emmenèrent à la Chine : ils y rapportèrent des images du Dieu *Fo* ou *Boudha*, peintes sur une toile fine des Indes, avec quarante-deux chapitres des livres canoniques des Indiens, qu'ils mirent, ainsi que les images, sur un cheval blanc. L'ambassade revint à Lo-yang la huitième année du règne de Han-ming-ti. Avant cette époque, on n'avoit aucune connoissance à la Chine de ce néant & de ce vuide que les *Bonzes* donnent comme le premier principe de tout. On ignoroit également le système de la transmigration & de la circulation des ames dans le corps des animaux, & cette doctrine, aujourd'hui si universellement répandue dans la haute Asie, n'avoit point encore franchi les bords du Gange. *Éditeur.*

De l'Ere Chrétienne. 65. *Han-ming-ti.*

toutes choses que le néant & le vuide. Suivant cette doctrine, les principales vertus de l'homme sont l'amour & la pitié qui lui fait épargner les animaux de toute espèce. Ces sectateurs de *Foé* enseignoient encore que quand les hommes ou les animaux meurent, leur ame va animer un autre corps, suivant qu'on a bien ou mal vécu, & que le grand secret est de parvenir à être *Foé*, ce qu'on ne peut obtenir qu'en vivant bien. Ce fut à la dixième lune de la huitième année du règne de Han-ming-ti, qu'on éleva la première statue à *Foé*, & que sa doctrine commença à se répandre. Les princes, les grands & les lettrés la rejettèrent. Le seul prince de Tchou s'en déclara le partisan, & embrassa cette secte comme il avoit déja fait celle des *Tao-ssé*.

66. On étoit d'autant plus surpris de voir l'empereur autoriser cette nouvelle doctrine, qu'il étoit fort zélé pour celle des *King*. Il voulut même que tous les grands envoyassent leurs enfans dans les colléges qu'il avoit rétablis, pour s'instruire des matières traitées dans les *King* : il fit assister à ces leçons le prince héritier & ses autres fils ; mais afin qu'ils ne se trouvassent pas confondus avec le peuple, & qu'ils pussent acquérir les connoissances nécessaires à leur condition, l'empereur ordonna de n'expliquer que les *King* dans ces colléges : il en fit bâtir d'autres pour les enfans des officiers subalternes & de ceux qui n'étoient pas en charge, où ils devoient apprendre le *Hiao-king* de Confucius, ou *traité de l'obéissance filiale*.

67. Le prince de Tchou voyoit avec peine que la secte de *Foé* faisoit peu de prosélites parmi les grands. Il employoit tous les moyens pour les engager à l'embrasser. Ce zélateur ne vint à bout que de gagner Lieou-king, prince de Kouang-ling, son frère, en le flattant de l'espoir d'être un jour plus élevé qu'il ne l'étoit.

De tous les fils de Kouang-ou-ti, Licou-king étoit celui qui lui ressembloit le plus : il s'imagina qu'il devoit avoir la même fortune que son père & occuper comme lui le trône. Il consultoit souvent les devins, qui ne manquoient pas de lui prédire les choses qui flattoient ses idées. Ayant fait venir un jour un de ces devins, dont on vantoit l'habileté, il lui demanda si ayant une parfaite ressemblance avec l'empereur Kouang-ou-ti, parvenu au trône à l'âge de trente ans, lui qui devoit bientôt les avoir, ne devoit pas déja lever des troupes pour obtenir la couronne impériale. Le tireur d'horoscope, stupéfait de la question, ne lui fit que des réponses ambiguës, que le prince comprit fort peu ; mais au sortir de cette conversation, le devin fut l'accuser aux tribunaux, afin de se mettre à l'abri des suites de cette dangereuse confidence.

De l'Ere Chrétienne. 67. *Han-ming-ti.*

Le prince de Kouang-ling averti presque aussi-tôt de l'accusation, ne vit point de meilleur expédient pour se tirer d'affaire, que de se rendre lui-même en prison. Cette démarche lui sauva la vie. L'empereur lui fit grace, & se contenta de le priver de toute autorité sur les mandarins & sur le peuple : il lui conserva cependant ses appointemens.

Licou-king sorti de ce mauvais pas, se compara à Licou-sicou ou Kouang-ti, lorsque ce prince, à la mort de Licou-yen son frère, s'étoit vu sur le point de succomber, & étoit cependant parvenu avec le temps & de la prudence à se relever de cette perte. Licou-king n'en fut que plus persuadé que le sceptre ne pouvoit lui échapper & qu'il trouveroit infailliblement une occasion plus favorable à son ambition. Il renoua avec les *Tao-ssé* & les magiciens ; toute son occupation étoit de faire des sacrifices pour hâter l'accomplissement de la fortune que sa ressemblance avec son père lui présageoit.

De l'Ere Chrétienne. 67. *Han-ming-ti.*

Trop de monde étoit imbu de cette affaire, pour qu'elle pût demeurer secrete : les mandarins du dehors en furent instruits ; ils s'opposèrent avec tant d'activité à ses progrès, qu'une infinité de gens en perdirent la vie. L'empereur pardonna encore à son frère. Les grands, mécontens de cette indulgence, se plaignirent que Lieou-king étant le plus coupable, il méritoit d'être puni le plus sévèrement. L'empereur leur répondit avec aigreur : « Voudriez-vous que je fisse mourir » mon frère ? S'il étoit mon fils, oseriez-vous exiger de moi » ce sacrifice » ? Fan-tcheou prenant la parole, lui dit avec fermeté : « Cet empire ne vous appartient pas, il est celui de » Han-kao-ti. On lit dans le *Tchun-tsiou*, que si un souverain » a juste sujet de craindre ses parens, il doit les faire mourir. » Nous partageons la peine que Votre Majesté doit avoir de » faire périr un frère ; mais si par une foiblesse indigne de » nous, nous souffrions que Votre Majesté s'écartât des sages » constitutions du gouvernement, mériterions-nous de la servir, & ne seroit-ce pas trahir la justice & manquer à la » droiture que nous devons apporter dans l'exercice des emplois qui nous sont confiés ? Oui, si le prince votre fils étoit » coupable d'un pareil crime, & que nous fussions ses juges, » il ne soustrairoit point sa tête au châtiment qu'il auroit » mérité ». L'empereur, pénétré de la douleur la plus vive, envoya ordre à son frère de se donner lui-même la mort & détruisit sa principauté de Kouang-ling.

Le trente de la dixième lune de l'an 70, treizième du règne

70. de Han-ming-ti, il y eut une éclipse de soleil.

Le mois d'ensuite Lieou-yng, prince de Tchou, l'auteur de ce que la secte de *Foé* avoit été introduite en Chine, perdit sa principauté

principauté & fut exilé à Tan-yang (1). Ce prince, environné sans cesse de *Tao-ssé* & de magiciens, avoit fait faire une tortue en or & un pélican de pierres précieuses, sur lesquels il avoit fait graver des caractères, & il disoit que par la vertu de ces deux figures mystérieuses, il n'y avoit rien dont on ne pût venir à bout. Yen-tchong, membre du conseil de l'empereur, instruit de ces pratiques criminelles, ayant acquis des preuves certaines, accusa auprès de l'empereur son frère Lieou-yng d'avoir intention de se révolter & demanda qu'on le fît mourir. Le fait étoit si positif & si évident, que l'empereur ne put l'excuser; mais ne pouvant se résoudre à condamner encore à la mort un de ses frères, il l'exila à Tan-yang, en lui ôtant sa principauté, qu'il abolit. Cependant il eut soin que rien ne lui manquât dans le lieu de son exil. Ce prince, après y être arrivé, fit de sérieuses réflexions sur le mal qu'il avoit voulu faire à l'instigation des *Tao-ssé*, & vit clairement l'illusion de leurs promesses; considérant encore combien il avoit entraîné de personnes, par son exemple, dans la croyance de cette fausse doctrine & dans son esprit de révolte, le désespoir le prit & il se tua lui-même à la quatrième lune de la quatorzième année du régne de HAN-MING-TI. 71.

De l'Ere Chrétienne. 70. *Han-ming-ti.*

Les mandarins apprenant cette mort funeste, firent une descente pour visiter le corps du prince, & ils en dressèrent un procès-verbal fidèle, qu'ils envoyèrent à la cour avec tous ses papiers, parmi lesquels se trouva la liste de ceux qu'il avoit gagnés pour se faire un parti. L'empereur à qui on les remit, signa l'ordre d'arrêter les complices de son frère & de leur faire subir les interrogatoires les plus rigides. Cependant il vit avec peine qu'un grand nombre de personnes de la pre-

(1) Ning-koué-fou du Kiang nan.

De l'Ere Chrétienne. 71. *Han-ming-ti.*

mière considération étoient entrées dans ce complot. Plus de mille furent exécutées à mort, & ce n'étoit que peu en comparaison de ceux qui avoient mérité le même châtiment si on eût poussé l'affaire à toute rigueur; mais les juges voyant l'agitation d'esprit de l'empereur & l'affliction qu'il ressentoit d'avoir fait verser tant de sang, usèrent d'indulgence & déclarèrent innocens la plupart de autres criminels, ce qui le tranquillisa un peu. Deux jours après, il fut lui-même dans les prisons & il en fit sortir plus de mille sur le rapport des mandarins.

72.

L'année suivante l'empereur, pour dissiper le chagrin que les catastrophes de ses deux frères lui avoient causés, partit à la douzième lune pour visiter les provinces orientales. Arrivé dans la principauté de Lou, il se rendit, accompagné des grands de sa suite, à la maison de Confucius. S'étant assis, il ordonna au prince héritier d'expliquer quelques passages des *King* mis en ordre par Confucius. Le jeune prince s'en acquitta d'une manière à exciter l'admiration de toute l'assemblée. L'empereur prit ensuite la parole, & dit, que si un souverain s'abaisse en allant visiter un de ses sujets, Confucius devoit être excepté de cette loi : il ajouta, qu'il le regardoit comme le maître de l'empire, puisqu'on le gouvernoit suivant ses maximes, & qu'il se croyoit honoré en rendant à ce philosophe l'hommage de faire expliquer, dans sa propre maison, les préceptes contenus dans ses livres.

La paix régnoit dans l'intérieur de l'empire; mais sur les limites, les Tartares abusoient de l'union qu'on leur avoit permise, pour faire des courses en Chine. On rendit alors justice à la prudence de ceux qui avoient prévu les suites des relations de commerce, qu'il étoit de l'intérêt de l'empire d'empêcher, entre ces *Hiong-nou* du nord & ceux du midi.

King-ping, commandant ſur les frontières, preſſa pluſieurs fois la cour de porter la guerre en Tartarie. On fit peu d'attention à ſes premières plaintes; mais comme il revint à la charge, il reçut ordre de conſulter avec Téou-kou, Téou-yong & les autres autres officiers du Ho-ſi, ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Tous jugèrent la guerre néceſſaire pour réprimer les Tartares, & ils écrivirent chacun leur ſentiment à l'empereur. Le mémoire de King-ping étoit plus détaillé que les autres : il y diſoit que, ſi on avoit eu autrefois tant de peine à réduire les *Hiong-nou*, c'eſt qu'ils étoient unis enſemble & ne formoient qu'une ſeule puiſſance qui s'étoit rendue formidable; que s'ils donnèrent quelques marques de ſoumiſſion ſous l'empereur Han-ou-ti, ce ne fut qu'après que ce prince eut fait bâtir des villes dans le Ho-ſi, qu'il diviſa en quatre départemens (1). Il fallut encore qu'il ſe fût rendu maître de Kiu-yen (2), qu'il eût fortifié Sou-fang, & que les royaumes du *Si-yu* fuſſent devenus tributaires de l'empire. King-ping ajoutoit, que les *Hiong-nou* étant aujourd'hui diviſés en deux nations, l'occaſion de les ſoumettre étoit des plus favorables, quoiqu'on ne fût pas, comme autrefois, maître du *Si-yu*, ce qui rendoit difficile le chemin pour aller attaquer ceux du nord; mais qu'en commençant par forcer les *Ou-hoan* dans Pé-chan, & ſe ſaiſiſſant enſuite de Y-ou (3), de Tché-ſsé, on couperoit, pour ainſi dire, les bras aux *Hiong-nou*, ſi on envoyoit des troupes dans les pays de Ou-ſun & dans les autres royaumes du *Si-yu*, parce qu'en leur interceptant la

(1) Kan-tcheou, Sou-tcheou, Leang-tcheou & Cha-tcheou.

(2) Cours & nom de rivière au nord de Cha-tcheou.

(3) Hami.

De l'Ère Chrétienne. 72. *Han-ming-ti.*

communication avec les *Nan-hou-yen*, une de leurs hordes qui habitoit du côté de Y-ou, ils n'en pourroient tirer aucun ſecours; qu'alors il n'y auroit point de difficulté à les réduire, quand bien même ils ſe réuniroient en un ſeul corps.

Les autres officiers entroient dans des détails moins circonſtanciés de cette expédition, mais ils propoſoient de former pluſieurs attaques à la fois. L'empereur en fit en conſéquence expédier l'ordre, & ces différens généraux raſſemblèrent les troupes des provinces voiſines, dont ils formèrent pluſieurs diviſions, à la tête deſquels ils ſe mirent en marche pour entrer dans le pays des Tartares.

73. Téou-kou & King-tchong prirent le chemin de la montagne Tien-chan; ils rencontrèrent le prince de Ou-yen, qu'ils battirent & lui tuèrent plus de mille de ſes ſoldats. Ils le pourſuivirent juſqu'au lac *Pou-leï-haï* (1), d'où prenant la route du nord, ils furent s'emparer de Y-ou, & après y avoir mis une bonne garniſon, ils employèrent le reſte de leurs troupes à cultiver la terre.

King-ping & Tchin-pong ſortirent de la Chine par Long-ſi, & entrèrent ſur les terres des Tartares par Tien-choui. Ils tombèrent ſur les troupes du prince de Hiong-lin, & leur paſſant ſur le ventre, ils pénétrèrent plus de ſix cens *ly* en avant dans le *Chamo*. Ils furent juſqu'à la montagne San-mou-lou, d'où ils revinrent ſur leurs pas.

Laï-miao, chargé de la défenſe de Ou-hoan, ſortit avec Ouen-mou par le fort Ping-ting; ils furent juſqu'à la rivière Hiong-ho-choui, toujours en pouſſant devant eux les Tartares, qu'il ne leur fut jamais poſſible d'atteindre.

(1) Hou-honnor.

Tſaï-yong & Ou-ting prirent la route de Kao-kiuei, & firent faire à leurs troupes plus de neuf cens *ly*. Ils parvinrent jusqu'à une petite montagne, qu'ils prirent par erreur pour celle de Tcho-yé-chan, ſituée au milieu du pays des Tartares du nord, & ils revinrent ſur leurs pas ſans avoir pu rencontrer l'ennemi. On accuſa Tſaï-yong d'avoir ménagé les Tartares du nord, parce qu'il étoit brouillé avec ceux du ſud, & qu'il ne vouloit pas les affoiblir pour les rendre la proie de leurs ennemis. Tſaï-yong fut rappellé, & convaincu de n'avoir pas fait ſon devoir, il fut caſſé & mis aux fers. L'empereur, en conſidération de ſes ſervices paſſés, lui rendit la liberté; mais cet officier pénétré de douleur de ſe voir déshonoré, par la dernière action qu'il venoit de faire, ne ſurvécut que de quelques jours à cette grace.

Téou-kou fut celui de tous ces généraux qui ſe comporta le mieux: il ſe maintint à Y-ou, & chercha à engager les rois du *Si-yu* à ſe déclarer en faveur de l'empire. Il chargea Pan-tchao, un des commandans de ſa cavalerie, d'aller avec Kou-ſiun ſonder les diſpoſitions de ces princes.

Pan-tchao s'adreſſa d'abord à Kouang, roi de Chen-chen, dont il reçut le plus grand accueil; cet envoyé en augura bien pour ſa commiſſion. Cependant au bout de quelques jours, il le trouva dans des diſpoſitions tout-à-fait défavorables. Les gens de ſa ſuite, étonnés de ce changement ſubit, en accuſoient l'inconſtance naturelle de cette nation; mais Pan-tchao ſoupçonna que quelque émiſſaire des *Hiong-nou* étoit venu le traverſer: afin de s'en aſſurer, il interrogea d'un ton ſévère l'officier que le roi de Chen-chen leur avoit donné pour les ſervir. Cet officier, voyant que Pan-tchao lui parloit en maître & comme

De l'Ere Chrétienne. 73. *Han-ming-ti.*

un homme inſtruit, fut ſaiſi de crainte & avoua que, depuis trois jours, il étoit arrivé un député des *Hiong-nou*, & qu'il étoit logé à trente *ly* de l'endroit où ils étoient.

Sur ces éclairciſſemens, Pan-tchao retint priſonnier l'officier de Chen-chen, en lui promettant de ne lui faire aucun mal; enſuite de quoi aſſemblant ſa ſuite, compoſée de trente-ſix perſonnes ſeulement, il leur dit, qu'étant fort éloignés des frontières de la Chine, ils n'en pouvoient eſpérer aucun appui, & que le roi de Chen-chen paroiſſant tout-à-fait changé à leur égard depuis l'arrivée de l'envoyé des *Hiong-nou*, il étoit à craindre que ce monarque ne les livrât en trahiſon à ce Tartare, pour les conduire en triomphe dans ſon pays; qu'alors ils n'auroient plus d'eſpoir de revoir leurs familles, ni leur patrie : il finiſſoit par leur demander quel parti ils croyoient devoir prendre dans ce danger commun. Tous répondirent qu'ils étoient prêts à le ſuivre & qu'il pouvoit commander. Alors Pan-tchao leur dit qu'il falloit dès cette nuit même aller attaquer le tigre & le prendre dans ſa retraite. Il ajouta que, comme ce Tartare ignoroit combien ils étoient de monde, ils profiteroient de la frayeur où cette bruſque attaque ne manqueroit pas de le jetter, & qu'ils réuſſiroient infailliblement à s'en défaire : d'ailleurs, que c'étoit l'unique moyen d'en impoſer au roi de Chen-chen, & de l'amener au but qu'ils s'étoient propoſé. Comme cette réſolution fut priſe ſans conſulter Kou-ſiun qu'on avoit donné pour conſeil à Pan-tchao, quelques-uns furent d'avis de ſavoir ſi ce lettré l'approuvoit. Mais Pan-tchao s'emporta & dit, que des lettrés étant peu accoutumés à ces coups de main, Kou-ſiun gâteroit tout par trop de timidité, & que ſi leur complot étoit une fois éventé, leur perte étoit certaine. Cette

réplique leur ferma la bouche & ils se préparèrent à obéir.

Après le soleil couché, Pan-tchao fit prendre les armes à sa petite troupe. Il mena avec lui dix tambours, & se rendit à la nuit close au quartier de l'envoyé Tartare, dont la suite étoit composée de deux à trois cens personnes. Pan-tchao posta ses dix tambours à quelque distance, en leur ordonnant de battre avec le plus de force qu'ils le pourroient au signal convenu, & lorsqu'ils verroient la flamme s'élever. La plupart des maisons n'étant construites que de bois, celle de l'envoyé fut bientôt tout en feu. L'activité de l'incendie & le bruit des tambours épouvantèrent si fort les Tartares, que, se levant à demi-nus, ils ne pensèrent qu'à fuir. Pan-tchao s'étoit mis en embuscade, & tombant tout-à-coup sur eux le sabre à la main, il en tua trois de sa main & ses gens plus de trente, du nombre desquels fut l'envoyé Tartare. Le reste de sa suite ne sachant où donner de la tête, voulut rebrousser chemin pour chercher un asyle dans leur logement; mais ceux qui échappèrent au fer des Chinois furent la proie des flammes excitées par un vent furieux. Tous ces Tartares périrent sans qu'aucun Chinois reçût la moindre blessure. Pan-tchao, content de son expédition, ramena sa petite troupe victorieuse.

Kou-siun en apprenant ce qu'il venoit de faire, changea de couleur & parut fâché : Pan-tchao jugeant qu'il avoit regret de ne s'être pas trouvé à cette action, lui dit avec la franchise d'un militaire, de se rassurer, qu'il ne prétendoit pas s'en attribuer seul tout l'honneur, mais qu'il vouloit le partager avec lui. Kou-siun, reprenant un visage plus serein, fit éclater sa joie du succès de l'entreprise, & donnoit les plus grands éloges à la bravoure de son collègue.

Pan-tchao porta au roi de Chen-chen la tête de l'envoyé

De l'Ere Chrétienne. 73. *Han-ming-ti.*

Tartare. Ce monarque frémit à cette vue & admira la hardiesse du Chinois. Pan-tchao profita de la disposition où il le voyoit pour lui faire une peinture avantageuse de la puissance de la Chine & de la bravoure de ses troupes, & le menaça de l'éprouver lui-même, s'il s'unissoit aux Tartares du nord. Ce prince, redoutant l'effet de ces menaces, se soumit à la domination de la Chine, & donna pour ôtage son fils aîné, que Pan-tchao envoya à Lo-yang.

De retour auprès de Téou-kou, Pan-tchao en reçut tout l'accueil que méritoient l'action hardie qu'il venoit de faire & les avantages que la Chine en retiroit. Ce général demanda l'agrément de la cour pour envoyer Pan-tchao dans les autres royaumes du *Si-yu*, afin d'en obtenir la même soumission que du roi de Chen-chen. Ces nouvelles satisfirent beaucoup l'empereur, qui donna plein pouvoir à Téou-kou de diriger cetre négociation comme il l'entendroit. Il gratifia Pan-tchao de la charge de grand général de la cavalerie, & lui fit passer des sommes considérables en or & beaucoup de pièces de soie pour faire des présens aux rois du *Si-yu*, auprès desquels il seroit envoyé en ambassade.

En conséquence des ordres de l'empereur, Téou-kou fit partir Pan-tchao & voulut augmenter sa suite; mais il refusa de prendre plus de monde que les trente-six braves qui l'avoient accompagné à son expédition de Chen-chen, parce que cent ou deux cens pourroient l'embarrasser & l'empêcher de se tirer d'un mauvais pas s'il s'y trouvoit engagé.

Kouang-ti, roi de Yu-tien, regardoit comme ses remparts les royaumes du midi, & il étoit défendu au nord par les Tartares qui avoient alors un envoyé à sa cour. Ce prince reçut froidement Pan-tchao, quoiqu'il ne fût pas sans crainte du

côté

côté de l'empire. Comme il étoit fort adonné à la magie, il consulta les esprits. Ils répondirent qu'il envoyât demander à l'ambassadeur Chinois un beau cheval qu'il avoit pour le leur sacrifier. Le roi de Yu-tien chargea de cette commission Ssé-la-pi, son premier ministre. Pan-tchao sentit bien que cette demande étoit l'effet de quelque intrigue de l'envoyé Tartare : il répondit à Ssé-la-pi qu'il ne convenoit pas qu'il conduisît lui-même ce cheval, & que puisqu'il devoit être sacrifié aux esprits, il falloit que leurs prêtres le vinssent chercher eux-mêmes. Le premier ministre retourna rendre la réponse de Pan-tchao, & revint peu de temps après avec les prêtres. A peine furent-ils entrés, que Pan-tchao leur fit couper la tête, & maltraita à coups de bâton Ssé-la-pi, auquel il remit les têtes des prêtres, avec ordre de les porter à son maître : il le fit accompagner par un de ses officiers, qui intimida si fort par ses menaces le roi de Yu-tien, que ce prince informé d'ailleurs de ce qui s'étoit passé à Chen-chen, envoya sur le champ couper la tête à l'envoyé Tartare, pour prouver l'intention où il étoit de se soumettre à la Chine. Pan-tchao satisfait de cette action, fit de riches présens à ce monarque & à toute sa cour. Il fit répandre dans les autres royaumes du *Si-yu* la nouvelle de l'hommage du roi de Yu-tien. Plusieurs rois de cette contrée suivirent son exemple & donnèrent leurs aînés pour ôtages de leur fidélité. Ainsi après soixante-cinq ans d'interruption, les royaumes du *Si-yu* rentrèrent sous l'obéissance de la Chine.

Le trente de la cinquième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

Les Tartares du nord, pour venger les insultes que Pan-tchao avoit faites à leurs envoyés aux royaumes de Chen-chen

De l'Erb Chrétienne. 73. *Han-ming-ti.*

& du Yu-tien, vinrent avec un corps considérable de troupes du côté de Yun-tchong, dans le dessein de piller & de faire main-basse sur les Chinois qu'ils y trouveroient. Lien-fan qui en étoit gouverneur, quoiqu'il eût beaucoup moins de monde qu'eux, ne laissa pas de se mettre en devoir de les arrêter. Ses officiers lui conseilloient de demander du renfort aux gouverneurs voisins; mais Lien-fan, persuadé que quelque diligence qu'il fît ce secours seroit toujours tardif, se débarrassa des Tartares par un stratagême. Il fit prendre à chacun de ses soldats une torche de paille attachée au bout d'un bâton, & après les avoir divisés en trois bandes, il les fit sortir du camp à la chûte du jour. Quand la nuit fut plus sombre, il les fit rentrer dans le camp, portant ces torches allumées comme pour éclairer la marche de nouvelles troupes qui arrivoient, ensuite de quoi il les rangea sur une ligne.

Les Tartares ne doutèrent point qu'il ne fût venu un renfort considérable à Lien-fan. Ce gouverneur, dès la pointe du jour, fit insulter d'une manière brusque leur camp; ce qui confirma les Tartares dans la persuasion qu'il lui étoit arrivé du secours. Le désordre se mit alors dans leurs troupes, qui se sauvèrent en laissant plus de deux mille des leurs sur le carreau. Depuis cette déroute, ils n'osèrent plus reparoître dans le pays de Yun-tchong.

74. L'empereur ne fut pas moins heureux au sud-ouest qu'il l'étoit au nord & à l'ouest. Les petits royaumes de ces contrées, depuis plusieurs années, ne payoient plus de tribut à la Chine. Tchu-fou, gouverneur de Y-tcheou (1), les intimida si fort par le récit de ce qu'avoient fait Pan-tchao à Chen-chen & à

(1) Le Ssé-tchuen.

Yu-tien, & Lien-ſan contre les *Hiong-nou*, que les royaumes de Pé-lang, de Po-mou & leurs voiſins envoyèrent d'eux-mêmes des députés à la cour avec les tributs qu'ils payoient autrefois.

Cependant comme Kien, roi de Kiu-tſé, devoit ſa couronne aux Tartares du nord, il ne voulut point ſe reconnoître tributaire de l'empire. Perſuadé que ces Tartares le ſoutiendroient, il leva des troupes & s'empara du royaume de Chou-lé, dont il fit mourir le roi, & mit à ſa place Téou-ti, un de ſes ſujets, pour gouverner ce petit état.

Pan-tchao revenoit alors rejoindre Téou-kou ſon général: apprenant la révolution arrivée depuis peu à Chou-lé, il dit à Tien-liu, un de ſes officiers, dont il connoiſſoit l'intrépidité, d'aller ordonner à Téou-ti de ſe ſoumettre à la Chine, & de le tuer s'il refuſoit. Tien-liu, accompagné de peu de monde, ſe rendit à Chou-lé; il fut admis ſans difficulté en la préſence de Téou-ti, qui fut déconcerté de cette apparition ſubite. Cependant comme il craignoit les Tartares, il n'oſa promettre de reconnoître la domination chinoiſe. Tien-liu le voyant tergiverſer, s'approcha inſenſiblement de lui : il le ſaiſit au corps, & lui paſſant une corde au col, il le traîna hors de ſon palais. Ce coup hardi épouvanta ſi fort toute ſa cour, que perſonne ne ſe mit en devoir de le défendre & que chacun chercha à ſe garantir du même traitement par la fuite.

Les officiers de Chou-lé voyoient avec regret la couronne de leurs princes ſur la tête de Téou-ti : loin de s'oppoſer à la violence qu'on lui faiſoit, ils ſe joignirent au contraire à Tien-liu, & envoyèrent avertir Pan-tchao, qui, de concert avec eux, établit ſur le trône le prince Tchong, neveu du précédent roi, que Kien avoit fait périr. Le nouveau roi de

De l'Ere Chrétienne. 74. *Han-ming-ti.*

Chou-lé & ses officiers étoient d'avis qu'on fît mourir Téou-ti; mais Pan-tchao s'y opposa, en leur faisant voir que cette inhumanité seroit gratuite, parce qu'ils n'en retireroient aucun avantage; & que d'ailleurs Téou-ti, comme sujet du roi de Kiu-tsé, avoit dû lui obéir en acceptant la couronne. Il ajouta que le roi Kien étoit le seul coupable, & qu'il valoit mieux appuyer sur la justice l'action qu'ils venoient de faire, en rendant à la famille des princes de Chou-lé une couronne qui leur avoit été ravie par la force. Ainsi Pan-tchao mit Téou-ti en liberté.

Tandis que Pan-tchao faisoit la loi dans ces petits royaumes, Téou-kou étoit allé joindre King-ping & Lieou-tchang, envoyés pour réduire les royaumes du *Si-yu* & y établir des mandarins. Dans un conseil de guerre que ces trois généraux tinrent auprès de la montagne Koën-lun, dans le district de Tun--hoang (1), il fut décidé qu'on commenceroit par attaquer le royaume de Tché-ssé, divisé en deux états, l'un au nord & l'autre au sud. Celui du sud étoit gouverné par le fils du roi du nord, qui se trouvoit éloigné de son père de plus de cinq cens *ly*.

Pour aller attaquer les états du nord, il falloit passer par des chemins presque impraticables & des montagnes escarpées, qui rendoient cette expédition difficile & son succès fort douteux. Ces inconvéniens faisoient incliner Téou-kou à se porter du côté du sud, mais King-ping insista pour l'attaque du nord; & comme il vit que la plupart des officiers étoient de l'avis de Téou-kou, il sortit brusquement du conseil & se mit à la tête de sa division, en lui faisant prendre la route du nord. Ce

(1) Cha-tcheou.

général, après avoir vaincu la difficulté des chemins, passa sur le ventre aux garnisons qui gardoient les passages; tombant ensuite sur l'armée du roi du Tché-ssé septentrional, il la battit si complettement, que ce monarque, craignant de tout perdre, vint se mettre entre ses mains, & se soumit aux conditions qu'il voulut lui imposer.

De l'Ère Chrétienne. 74. *Han-ming-ti.*

De son côté Téou-kou, dans le sud, avoit aussi contraint le fils de ce prince à recevoir la loi. Il établit à Kin-pou-tching, Tching-mou & Keng-kong, pour veiller sur le Tché-ssé du nord, & Koang-tchong sur celui du sud, en lui assignant Lieou-tchong-tching pour le lieu de sa résidence. Après avoir préposé ces officiers à l'inspection de ces deux états, Téou-kou se retira avec son armée.

Les Tartares du nord apprenant sa retraite, envoyèrent vingt mille chevaux, sous la conduite du prince Kouli, faire le siége de Kin-pou-tching. Cette place étoit défendue par un bon fossé rempli d'eau, qui étoit la seule ressource des habitans pour s'en procurer. Les Tartares travaillèrent aussi-tôt à en détourner le cours, de sorte que l'eau manquant absolument aux assiégés, les maladies se mirent parmi les hommes & les chevaux. Cependant Keng-kong, qui avoit prévu cet inconvénient, avoit fait creuser plusieurs puits sans avoir pu trouver de source. L'état déplorable où la ville fut bientôt réduite par la disette d'eau, faisoit saigner le cœur de Keng-kong; il assembla ce peuple affligé, & au milieu d'eux les larmes aux yeux, dans la posture la plus humble, il conjura le Tien d'avoir pitié des malheureux habitans de Kin-pou-tching. Sa prière n'étoit pas encore achevée, qu'il plut & que les puits qu'il avoit fait creuser se remplirent d'eau. Ce prodige ranima le courage des soldats: les assiégeans qui en furent instruits, persua- 75.

De l'Ère Chrétienne. 75. *Han-ming-ti.*

dés que les esprits se déclaroient pour les Chinois, levèrent le siége avec précipitation & regagnèrent leur pays.

A la sixième lune de cette même année, il parut une comète aux étoiles *Taï-oueï*; & à la huitième lune, en automne, l'empereur HAN-MING-TI mourut la quarante-huitième année de son âge & la dix-huitième de son règne. Ce prince ne changea rien à ce qu'avoit fait Kouang-ou-ti son père : il ne voulut ni donner le titre de prince, ni confier aucune autorité relative au gouvernement, aux parens des princesses du palais. Une de ses sœurs, mariée à Léang-fong, avoit un fils qui annonçoit beaucoup d'esprit & de capacité : cette princesse lui demanda pour son fils un emploi, qui, sans donner beaucoup d'autorité à la cour, ne laissoit pas d'être important au dehors & dans les provinces; mais elle essuya un refus, & il lui dit que s'il ne lui accordoit pas sa demande, c'est qu'il craignoit qu'en éloignant son fils de la cour le peuple n'en souffrît.

Un jour de cérémonie, l'officier chargé de recevoir les placets, les renvoya à un autre temps. HAN-MING-TI lui en fit de sévères réprimandes, en lui disant que son intention n'étoit pas de faire attendre le peuple après le soulagement qu'il venoit chercher, & que cette conduite étoit tout-à-fait contraire au bon gouvernement. Son fils Han-tchang-ti, qui lui succéda, le fit enterrer à Hien-tsié-ling.

## *HAN-TCHANG-TI.*

Quelques-uns des royaumes du *Si-yu* crurent ce changement de règne favorable pour recouvrer leur liberté & s'affranchir du joug de la Chine. Les peuples de Yen-tché & de Kiu-tsé prirent les armes, & massacrèrent Tchin-mou que Téou-kou

avoit établi pour les ſurveiller & les maintenir dans la ſoumiſſion. Les Tartares du nord aſſiégèrent Koan-tchong dans Lieou-tchong-tching au royaume de Tché-ſsé, qu'ils ſoulevèrent contre les Chinois, & s'étant unis aux troupes de ce royaume, ils furent de nouveau inveſtir Kin-pou-tching, où Keng-kong commandoit. Cet officier, déja maltraité dans le premier ſiége, ne pouvoit pas eſpérer de tenir long-temps. Cependant quoiqu'il ne lui reſtât que quelques dixaines de ſoldats, il ſe défendit avec une bravoure que le général Tartare ne put s'empêcher d'admirer.

De l'Ere Chrétienne. 75. *Han-tchang-ti.*

Après une défenſe longue & opiniâtre, le général Tartare ſachant que la garniſon étoit réduite à peu de monde, & qu'elle alloit manquer de vivres, envoya un de ſes officiers à Keng-kong, pour lui témoigner ſon eſtime & le regret qu'il avoit de voir périr tant de braves gens qui s'obſtinoient à défendre une place qu'il étoit sûr d'emporter : ainſi il leur faiſoit offrir une capitulation honorable. Keng-kong, pour toute réponſe, tira ſon ſabre & fendit la tête à l'officier Tartare. Le général Tartare, furieux en apprenant cette inſulte, redoubla ſes attaques & jura de n'épargner perſonne ; mais la garniſon continua de ſe défendre avec la même bravoure, ce qui donna le temps à King-ping de lui amener un ſecours de ſept à huit mille hommes, que les Tartares, rebutés de la réſiſtance de Keng-kong, n'osèrent attendre. Au premier bruit de la marche de ce renfort, ils levèrent le ſiége en abandonnant une partie de leurs équipages.

Le trente de la onzième lune de cette année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Auſſi-tôt que King-ping apprit la levée du ſiége de Kin-pou-tching, il marcha droit à l'armée de Tché-ſsé, qu'il battit 76.

De l'Ere Chrétienne. 76. *Han-tchang-ti.*

complettement. Plusieurs mille des ennemis restèrent sur le champ de bataille. Après avoir remis ce royaume sous l'obéissance des Chinois, il détacha Fan-tsiang avec deux mille soldats, pour aller au devant de Keng-kong, & reprendre avec lui le chemin de la Chine. Ces deux officiers se rencontrèrent au royaume de Chou-lé. Il ne restoit plus à Keng-kong que vingt-six hommes de la garnison de Kin-pou-tching, encore la plupart étoient-ils exténués des fatigues & des maladies qu'ils avoient essuyées au siége de cette ville. La moitié de cette petite troupe périt encore avant que d'arriver à Yu-men.

L'empereur donna les ordres les plus positifs pour qu'on eût soin de ces braves gens; ils furent récompensés comme ils le méritoient, pour avoir soutenu avec tant d'intrépidité un siége qui donna une réputation étonnante aux troupes de l'empire dans tous les royaumes du *Si-yu.*

Pan-tchao eut ordre de se rendre à la cour. Son rappel répandit la consternation dans tout le Chou-lé. Il y étoit aimé comme un père & comme un protecteur, seul capable d'en maintenir les peuples dans la paix dont on y jouissoit. Deux villes du Chou-lé se croyant perdues, envoyèrent, même avant son départ des députés, aux rois de Kiu-tsé & Yu-tien, alliés des Tartares, afin de se précautionner contre les insultes qu'elles craignoient. Pan-tchao instruit de cette démarche, contraire à la soumission qu'elles devoient à la Chine, fit mourir les auteurs de ce conseil, & retint ainsi ces deux villes dans l'obéissance.

A la sixième lune de cette même année, il y eut un tremblement de terre, & à la huitième lune, il parut une comète aux étoiles *Tien-chi.*

Lorsque Keng-kong fut arrivé à la cour, Yang-tchong, membre

membre du conſeil privé de l'empereur, lui repréſenta dans un placet particulier, que depuis qu'on avoit commencé la guerre contre les Tartares, les vivres avoient hauſſé exorbitamment de prix, & qu'on avoit augmenté les impôts; que le peuple étoit foulé, & qu'il étoit à propos que l'empereur s'occupât du ſoin de le ſoulager, en diminuant le nombre des troupes qu'on entretenoit à l'étranger. L'empereur renvoya l'affaire à ſon conſeil, dans lequel Téou-loan loua beaucoup le zèle de Yang-tchong; mais Mou-yong & Pao-yu dirent qu'un fils bien né ne devoit point toucher à ce que ſon père avoit fait, & que par cette raiſon l'empereur ne pouvoit changer ce que tant de princes ſes prédéceſſeurs avoient fait pour venir à bout de réduire les Tartares & les royaumes du *Si-yu*, ſans compromettre l'honneur de l'empire & ſa propre réputation.

De l'Ere Chrétienne. 77. *Han-tchang-ti.*

Yang-tchong perſiſtant dans ſon ſentiment, répondit que Tſin-chi-hoang-ti n'en eut pas moins de gloire, & rendit ſon nom encore plus fameux dans tous les royaumes étrangers, en abandonnant le pays des Tartares, pour s'en ſéparer par cette grande muraille qui ſert de barrière à la Chine contre leurs incurſions. Que Han-yuen-ti avoit renoncé à conſerver le pays de Chou-haï, afin de ſoulager l'état de la dépenſe qu'il occaſionnoit; & enfin que Kouang-ou-ti, le reſtaurateur de la dynaſtie des *HAN*, ne vint pas moins à bout de réunir tout l'empire, pour ne s'être pas voulu mêler des querelles des royaumes du *Si-yu*. Ces exemples déterminèrent l'empereur à rappeller les troupes qu'il avoit à Y-ou, qui retourna au pouvoir des Tartares.

HAN-TCHANG-TI avoit une ſi grande vénération pour l'impératrice Ma-chi, ſa mère adoptive, que, pour reconnoitre

De l'Ere Chrétienne. 77. *Hon-tchang-ti.*

les ſoins qu'elle avoit pris de ſon enfance & de ſon éducation ; il vouloit élever ſa famille aux premières places de l'empire ; mais cette princeſſe, digne par ſes vertus du rang qu'elle occupoit, s'y oppoſa ſi fortement, que l'empereur fut obligé de ſe déſiſter de cette réſolution.

Cette année la récolte fut mauvaiſe par rapport à la ſéchereſſe. Les grands, pour faire leur cour à la famille de l'impératrice-mère, en prirent prétexte pour dire, dans un placet, à l'empereur que c'étoit une punition du Tien, pour n'avoir pas créé princes les parens de l'impératrice qui avoient rendu de ſi grands ſervices à l'état. L'impératrice voulut elle-même répondre à ce placet ; elle le fit en ces termes :

« Le jour que les cinq frères de l'impératrice Ouang-chi (1) » furent élevés à la dignité de princes, un brouillard épais, » de couleur jaune, couvrit tout l'horiſon, & il ne tomba, » cette année, aucune pluie favorable aux biens de la terre. » Juſqu'ici on a vu peu de parens d'impératrices, devenus » riches & puiſſans, ne pas cauſer du trouble. Cette conſidé» ration a toujours rendu les anciens empereurs circonſpects » à n'élever, qu'en tremblant, leurs oncles maternels à une » dignité qui leur donnât trop de crédit & qui les mît à » même de pouvoir abuſer de l'autorité qui leur étoit con» fiée. L'empereur mon fils qui ne peut ſe comparer à ces » grands princes, doit-il ſe déterminer ainſi à une démarche » qu'ils ont toujours redouté de faire ?

» Quoique je ſois la mère de l'empire, & qu'on m'en rende » les honneurs, cherché-je à me diſtinguer par un luxe, qui » ne ſeroit cependant point étranger à mon rang ? Mes habits

(1) De la famille de Ouang-mang, mère de Han-tching-ti.

De l'Ere Chrétienne.
77.
*Han-tchang-ti.*

» font fimples & fans ornemens : ceux qui font à mon fervice » font vêtus avec la même fimplicité ; ma table eft frugale, » & fi je bannis le fafte & la profufion, c'eft pour en donner » l'exemple aux grands, & afin qu'ils ne s'occcupent qu'à » rendre les peuples heureux. Je fais que quelques-uns d'entre » eux blâment ma conduite.

» J'ai vu avec chagrin, le jour que je fus à Tchu-long- » men, plufieurs de mes parens venir au devant de moi dans » des chars magnifiques, traînés par des chevaux qui avoient » la vîteffe des dragons. Ils étoient fuivis d'une multitude de » domeftiques vêtus plus fuperbement que les miens : je ne » leur en fis aucun reproche, perfuadée qu'ils auroient honte » de ce luxe déplacé : il me femble cependant qu'en s'ou- » bliant eux-mêmes, ils oublient ce qu'ils doivent à l'état. On » dit communément, que le maître doit mieux que perfonne » connoître ceux qui le fervent, à plus forte raifon fes parens. » Ma famille feroit-elle plus privilégiée que les autres ? Y » auroit-il une exception particulière pour moi, & dois-je con- » fentir à expofer l'empire aux mêmes dangers où l'impératrice » Ouang-chi le laiffa » ?

L'empereur follicita lui-même fa mère de fe relâcher de cet excès de rigidité à l'égard de fa famille. Cette princeffe lui répondit : « L'empereur Han-kao-ti avoit fagement arrêté » qu'on ne donneroit la qualité de prince qu'à ceux qui l'au- » roient mérité par quelque action d'éclat & par les fervices » rendus à l'empire : qu'ont fait mes frères, & en quoi ont-ils » été utiles ? Peuvent-ils fe comparer aux frères des impéra- » trices Yn-chi & Kou-chi ? Lorfque les arbres s'épuifent en » portant trop de fruits, la racine ne peut manquer de s'en » reffentir. Je ne m'oppofe à l'élevation de mes frères que

» parce que je veux leur bien & leur tranquillité. Cependant » si vous l'exigez, j'y souscris à regret, mais en même temps je » me retire, pour qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir eu » la foiblesse de ne m'être pas opposée aux maux que je » prévois ».

L'inflexibilité de l'impératrice-mère fit cesser les sollicitations de l'empereur, & il parut renoncer au dessein qu'il avoit d'élever les parens de cette princesse. Elle fit alors publier un second ordre par lequel elle déclaroit que ceux de sa famille qui se rendroient dignes par leurs vertus & par leur capacité d'être faits gouverneurs de villes du premier ou du second ordre, seroient récompensés suivant les constitutions de l'état; mais que si quelqu'un de ses parens chargé de quelque portion du gouvernement ne s'acquittoit pas de son devoir, on n'auroit aucun égard aux liens qui l'attacheroient à elle, & qu'il subiroit la rigueur des loix. Cette fermeté de l'impératrice bannit le luxe de la cour; elle y ramena la modestie & l'exactitude à remplir ses devoirs.

Cette même année, à la douzième lune, il parut une comète aux étoiles *Tsé-oueï*.

L'année suivante, l'empereur déclara impératrice Téou-chi
78. sa légitime épouse; & l'année d'après, il nomma prince héri-
79. tier le fils qu'elle lui avoit donné.

A cette occasion, les censeurs de l'empire présentèrent une supplique à l'empereur pour le presser encore de déclarer princes ses oncles maternels. Comme tout étoit en paix dans l'intérieur & sur les frontières de l'empire, HAN-TCHANG-TI leur conféra à tous cette dignité, à l'insçu de sa mère, sous le titre de princes du second ordre.

Lorsqu'elle apprit cette nouvelle: « J'ai toujours tâché, dit-

» elle, de ne rien faire qui nuise à ma réputation ; aujourd'hui, » quoiqu'accablée sous le poids des années, je veille avec la » même attention sur ma conduite. J'ai cherché à faire le bien : » on détruit mon ouvrage, & près de descendre au tombeau, » j'ai le chagrin de voir l'espérance d'en recueillir le fruit » s'évanouir ». Comme les frères de l'impératrice ne pouvoient plus, sans offenser l'empereur, refuser la dignité dont il les honoroit, ils en acceptèrent seulement le titre sans en retenir l'autorité.

De l'Ere Chrétienne. 79. *Han-tchang-ti.*

Deux mois après leur élévation, & à la sixième lune, cette princesse mourut. Son mérite seul lui avoit fait obtenir le rang d'impératrice : elle doit servir de modèle à toutes celles qui parviendront à cette dignité éminente. L'empereur conserva toujours pour elle un tendre souvenir, quoiqu'elle ne fût sa mère que par adoption, & ce prince lui donna encore après sa mort des marques de son respect.

Le premier jour de la deuxième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. 80.

Pan-tchao qui avoit si bien réussi dans les royaumes du *Si-yu*, voyoit avec regret qu'on eût abandonné cette entreprise. Il fit parvenir à l'empereur un placet, dans lequel il lui disoit qu'à l'exception des royaumes de Yen-tchi & de Kiu-tsé, tous les autres n'aspiroient qu'à vivre sous sa domination. Il lui représentoit qu'en moins d'un mois le royaume de Kiu-tsé lui-même seroit soumis, si avec quelques centaines de soldats, qu'on joindroit aux troupes des autres royaumes, on mettoit sur le trône Pé-pa, fils du roi de Kiu-tsé. Il montroit la possibilité de réduire avec les forces des royaumes tributaires & voisins, ceux qui refuseroient de se soumettre, sans envoyer ni troupes ni vivres de la Chine, parce que les pays de Sou-kiu

De l'Ere Chrétienne. 80. *Han-tchang-ti.*

& de Chou-lé, naturellement fertiles, fourniroient des grains & des fourages, & qu'on y trouveroit encore des soldats de même que dans ceux de Tun-hoang & de Chen-chen.

L'empereur qui ne s'étoit désisté de cette entreprise que sur les représentations de quelques grands, fut aisément déterminé à la reprendre par le témoignage de Pan-tchao : & comme il ne connoissoit personne plus capable de la conduire que cet officier, il le nomma pour commander les troupes qui seroient employées à cette expédition.

Siu-kan, mandarin du tribunal des crimes, qui aimoit le métier des armes, demanda la commission d'y conduire les criminels, dont la peine de mort avoit été commuée en celle de servir : elle lui fut accordée, avec l'ordre de prendre mille à douze cens hommes de troupes de Y-tsong, province occidentale de la Chine. L'empereur le nomma encore général de la cavalerie sous les ordres de Pan-tchao.

Le royaume de Sou-kiu, dans la croyance que l'empire ne vouloit plus se mêler des affaires du *Si-yu*, s'étoit soumis au roi de Kiu-tsé. Pou-tchin dans le royaume de Chou-lé avoit détrôné son prince & s'étoit fait élire à sa place.

En arrivant sur les frontières du *Si-yu*, Pan-tchao surpris d'apprendre ces changemens, délibera avec Siu-kan de tomber d'abord sur Pou-tchin. Ils le joignirent bientôt & le battirent si complettement, qu'ils l'obligèrent de s'enfuir hors du pays de Chou-lé, dont Pan-tchao resta le maître absolu. Il dépêcha sur le champ un courier à la cour pour y porter la nouvelle de ce premier succès, & proposer de lui envoyer l'ordre de prendre les troupes de Ou-sun, qui passoient vingt mille hommes, afin d'aller attaquer, à force ouverte, le royaume de Kiu-tsé. On étoit fort prévenu à la cour contre son expédition:

cependant la nouvelle de la défaite de Pou-tchin ramena les esprits. L'empereur persuadé que Pan-tchao étoit mieux instruit que personne des forces de ces royaumes & des moyens de les réduire, lui donna carte blanche, malgré l'avis de quelques grands qui désapprouvoient cette guerre. De l'Ere Chrétienne. 80. *Han-tchang-ti.*

L'année suivante, sixième du règne de HAN-TCHANG-TI, le trente de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil. 81.

L'impératrice Ma-chi eut à peine les yeux fermés, que sa famille, oubliant l'exemple qu'elle lui avoit donné & ses sages conseils, fit voir que les craintes de cette princesse n'étoient que trop fondées. Cependant Ma-miao, son frère, ne s'écarta point de la modération & de la modestie qu'on avoit admirées dans sa sœur ; mais ses enfans, dont il avoit négligé l'éducation, s'abandonnèrent au luxe & à la débauche, & fouloient le peuple dont ils excitoient les murmures. 83.

Ma-fang & Ma-kouang, frères de Ma-miao, firent bâtir des hôtels qui ne le cédoient point en magnificence au palais de l'empereur. Leur suite étoit composée de plusieurs centaines de personnes, & leurs équipages effaçoient ceux des princes du premier ordre.

L'empereur, par égard pour la mémoire de sa mère, les fit souvent avertir qu'ils sortoient des bornes de leur état. Ces princes, dans la confiance qu'il ne les puniroit jamais, ne changèrent point de conduite. Les censeurs de l'empire présentèrent contre eux un placet, par lequel ils demandoient qu'on les privât de leur qualité de princes & qu'on les réduisît à l'état de simples particuliers. Les plaintes des censeurs étoient si pressantes, que l'empereur ne put se dispenser de les punir : il se contenta cependant de les exclure de l'administration, & de les reléguer dans leurs terres, en leur conservant leur titre de princes, mais sans autorité sur le peuple.

De l'Ere Chrétienne. 83. *Han-tchang-ti.*

Les peuples de Kiao-tchi étoient obligés d'apporter leurs tributs par mer & venoient débarquer à Tong-tchi (1). Il en coûtoit toujours la vie à plusieurs des leurs dans cette traversée. Tching-hong, commandant pour la Chine dans ce royaume, envoya un mémoire à la cour pour représenter combien ce voyage pouvoit les rebuter & les porter à se délivrer de cette servitude : il proposoit donc d'ouvrir un chemin par Ling-ling (2) & Koué-yang (3), qui leur faciliteroit le transport de leurs tributs & à moindre frais, & que ces épargnes les mettroient à même de faire des provisions pour les temps de disette. Tching-hong par le tableau de la dépense que ce chemin pouvoit coûter, faisoit voir qu'elle ne passeroit pas cent mille *taëls*. L'empereur fit en conséquence expédier l'ordre de travailler à ce chemin, & il en confia la direction à Tching-hong.

84. Durant ce calme de l'empire, HAN-TCHANG-TI se plaisoit à converser avec les habiles gens qu'il avoit attirés à sa cour : il aimoit sur-tout à s'entretenir des *King*, du *Chu-king* & de l'histoire. Il se trouvoit parmi les lettrés attachés au collége impérial, un descendant de Confucius, appellé Kong-hi. Ce lettré, en parlant des grandes qualités de Han-ou-ti dit que cet empereur, au commencement de son règne, avoit plus fait pour le rétablissement de la saine doctrine que Han-ouen-ti & Han-king-ti ; mais qu'en se livrant ensuite aux superstitions des *Tao-ssé*, il avoit détruit tout le bien qu'il avoit fait. Sur ce propos, Kong-hi fut accusé d'avoir parlé en des termes peu respectueux des plus grands princes de la dynastie des *HAN*.

(1) Fou-tcheou-fou, capitale du Fou-kien.

(2) Yong-tcheou-fou.

(3) Koué-yang-tcheou de Heng-tcheou-fou du Hou-kouang.

L'empereur

L'empereur renvoya cette affaire aux censeurs de l'empire. Kong-hi fut mandé à leur tribunal pour être interrogé & répondre aux chefs de l'accusation intentée contre lui. Ce lettré sachant qu'il avoit beaucoup d'ennemis, demanda à ses juges la permission de répondre par écrit, afin que l'empereur examinât lui-même ses raisons, & il lui adressa sa justification dans le placet suivant :

De l'Ere Chrétien. p. 84. *Han-tchang-ti.*

« Je suis bien éloigné de la présomption de vouloir m'ériger » en censeur de la conduite de vos augustes prédécesseurs ; c'est » une calomnie inventée par mes ennemis. J'ai parlé du gouver» nement de Han-ou-ti comme l'histoire en parle. Si j'en avois » blâmé ce que nos historiens louent, ma critique ne seroit-elle » pas démentie par l'impartialité que l'on sait être particulière » à ces écrivains ? L'histoire est la leçon des princes & de la » postérité : elle est faite pour les instruire & les empêcher de » tomber dans les mêmes fautes que leurs prédécesseurs ; est-ce » un crime de citer ce qu'elle a trouvé de repréhensible ? Les » bonnes & les mauvaises actions des princes ne peuvent être » ignorées ; tous les yeux sont fixés sur eux, & s'ils se com» portent mal, est-ce à tort qu'on les blâme ? L'histoire rend jus» tice aux grandes qualités de Han-ou-ti ; mais si elle eût excusé » ses défauts, ou les eût dissimulés, tout l'empire eût déposé » contre son témoignage. Si je mérite la mort pour avoir répété » ce qui est écrit, il faut proscrire l'histoire & abolir ses tri» bunaux : rien n'échappe à son exactitude. Elle ne pourroit » taire le traitement qu'on m'auroit fait pour avoir porté le » même jugement qu'elle sur des actions qu'elle a jugé dignes » de blâme, & la réputation de Votre Majesté ne pourroit évi» ter d'être compromise dans son récit. Qu'elle daigne faire » attention qu'elle doit compte de sa conduite à la postérité,

DE L'ERE CHRÉTIENNE. 84. *Han-tchang-ti.*

» comme moi j'ai dû, en fidèle ſujet, lui repréſenter le tort » qu'elle ſe feroit en me condamnant à la mort ». L'empereur loin de le juger coupable, lui donna au contraire un mandarinat d'un degré plus élevé que celui qu'il poſſédoit.

85. L'an 85, l'empereur viſita les provinces orientales ; en paſſant par le Chan-tong, il donna ordre à Koan-ly qu'on préparât une grande ſalle où il plaça dans le fond l'effigie de Confucius, & ſur les côtés celles de ſoixante-douze de ſes diſciples. Ce prince s'y rendit avec une ſuite nombreuſe, & fit à Confucius les cérémonies des diſciples à leurs maîtres, afin de témoigner par là l'eſtime qu'il faiſoit de ſa doctrine. Adreſſant enſuite la parole à Kong-hi qui étoit à la tête de ſoixante-deux deſcendans de ce philoſophe, il lui demanda ſi les honneurs qu'il venoit de rendre à Confucius n'illuſtroient pas encore ſa famille. Kong-hi lui répondit qu'un prince ſage & éclairé honoroit toujours ſon maître en marquant de l'eſtime pour ſa doctrine; & que l'empereur en dépouillant pour un moment ſa dignité, & traitant Confucius comme ſon maître, lui avoit fait un honneur qui appartenoit tout entier à ce philoſophe célèbre, & que ſa famille ne devoit pas ſe l'attribuer. L'empereur ſourit & dit, que ſi Kong-hi n'eût pas été un des deſcendans de Confucius, il n'auroit pas fait une réponſe auſſi juſte : il l'éleva au rang des grands de ſa cour, & revint à Lo-yang au commencement de l'été à la quatrième lune.

86. L'an 86, au printemps, l'empereur fit une tournée dans le pays de Hoaï & revint à la troiſième lune. A peine fut-il arrivé à la cour, que Tching-hong ſe diſpoſa à lui préſenter une accuſation grave contre Téou-hien, frère de l'impératrice, & contre Tchang-lin & Yang-kouang dont il ſe ſervoit pour fouler le peuple. Tching-hong ayant conſulté ſur

ſon deſſein un de ſes officiers, ami de Yang-kouang, cet officier lui découvrit tout, & par ce moyen Téou-hien inſtruit de ce qui ſe tramoit contre lui, prévint Tching-hong en l'accuſant lui-même & en lui faiſant ôter ſon emploi. Tching-hong, sûr de ſon innocence, ſe rendit volontairement en priſon, au moment qu'on venoit lui enlever les ſceaux de ſa charge, & demanda d'être examiné avec la dernière rigueur. Comme il avoit affaire à des juges intégres, ils le déclarèrent innocent & furent préſenter à l'empereur le jugement qui le lavoit de toute accuſation. Ce prince qui eſtimoit Tching-hong, ſigna avec plaiſir ſa juſtification & le rétablit dans ſa place.

Malgré cette réparation glorieuſe pour lui, Tching-hong conçut tant de chagrin d'avoir été accuſé, qu'il ne voulut pas reprendre ſes fonctions, ni retourner au palais : il tomba malade, & ſe ſentant près de ſa fin, il fit un placet qu'il ordonna de remettre à l'empereur, par lequel il accuſoit Téou-hien des injuſtices les plus criantes & des crimes les plus affreux. Il diſoit à l'empereur que Téou-hien n'étoit qu'un fourbe, un méchant qui le trompoit ſans ceſſe & vexoit le peuple. Tching-hong en prenoit à témoignage les grands & tout l'empire. « Votre » majeſté, ajouta-t-il, aſſiſe ſur le trône le plus auguſte, doit » donner l'exemple de vertu & de circonſpection, en ne ſe » laiſſant pas ſéduire par de vils flatteurs, & en examinant » avec ſoin leurs actions. Je ſuis ſur le bord de mon tombeau, » mais quand je retournerois à la vie, rien ne me fera démen- » tir le zèle que j'ai toujours eu pour votre ſervice & pour » votre réputation. Vous devez tranſmettre à la poſtérité votre » nom, en lui laiſſant l'exemple d'un bon prince à ſuivre, & » vous devez encore à vos ſujets tout le bien que vous pouvez » faire en empêchant les méchans de leur nuire ». L'empe-

De l'Ere Chrétienne. 86. *Han-tchang-ti.*

reur fut ſenſible à la mort de Tching-hong, mais ſes remontrances ne lui firent point changer de conduite à l'égard de Téou-hien.

87. L'an 87, le trente de la huitième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Dans le même temps, les *Sien-pi* qui étoient en guerre avec les *Hiong-nou* du nord leur livrèrent une bataille ſi ſanglante, que leur *Tchen-yu* Yeou-lieou ne put échapper au carnage qu'ils en firent. Les *Sien-pi* les pouſsèrent ſi vivement, que cinquante-huit hordes de ces *Hiong-nou* vinrent implorer la protection de la Chine & ſe ſoumettre.

Pan-tchao, profitant de la détreſſe des *Hiong-nou*, leva une armée de vingt mille hommes, compoſée des troupes de Yu-tien & de leurs voiſins, avec laquelle il ſe propoſoit de réduire le royaume de Sou-kiu. Le roi de Kiu-tſé qui vouloit ſe maintenir dans l'indépendance, ſentit que les états de Sou-kiu une fois ſoumis, Pan-tchao tomberoit ſur les ſiens; il ſe ligua avec le roi de Ouen-ſiou & d'autres petits princes du *Si-yu* qui ne s'étoient pas encore déclarés, & ils formèrent entre eux une armée de cinquante mille hommes pour ſecourir le royaume de Sou-kiu.

Pan-tchao les laiſſa avancer aſſez près de lui : alors il fit courir le bruit que, ſe ſentant trop foible pour leur réſiſter, il alloit licencier ſes troupes & ſe retirer. Le roi de Kiu-tſé donna dans le panneau, & afin de ne pas avoir déployé l'étendard en vain, il ſe mit à la tête d'un détachement de dix mille hommes, avec lequel il fut ſe poſter ſur les frontières du Sou-kiu à l'occident, pour tomber ſur ceux qui ſortiroient de ce côté-là. Le roi de Ouen-ſiou ſe porta dans le même deſſein à l'eſt avec huit mille chevaux, pour attendre au paſſage le roi de Yu-tien.

Le général Chinois, inſtruit par ſes eſpions de la diviſion que les confédérés avoient faite de leurs forces, ſurprit dans ſon camp le roi de Sou-kiu, qui fut obligé de ſe rendre & de ſe joindre à lui contre les deux autres. Les rois de Kiu-tſé & de Ouen-ſiou apprenant la défaite de leur allié, furent contraints de retourner chacun chez eux, pour ſe mettre en état de défendre leur liberté.

De l'Ere Chrétienne. 87. *Han-tchang-ti.*

L'année ſuivante, à la première lune, mourut l'empereur HAN-TCHANG-TI, la trente-unième de ſon âge & la treizième de ſon règne. Son fils Han-hiao-ho-hoang-ti lui ſuccéda. 88.

## *HAN-HO-TI.*

A l'avénement de HAN-HO-TI au trône, Téou-hien, frère de l'impératrice, occupoit une des premières charges de l'empire. 89.
Les affaires les plus importantes lui paſſoient par les mains, & afin de s'en rendre tout-à-fait le maître, il avoit obtenu pour ſes frères Téou-tou, Téou-king & Téou-koué, les places qui donnoient le plus d'autorité dans l'adminiſtration.

Tſouï-yn, zélé pour le bien de l'état, crut devoir, dans ce changement de règne, exhorter Téou-hien à ſe comporter d'une manière à ſe faire honneur ; & il lui écrivit en conſéquence la lettre ſuivante : « Ceux qui naiſſent riches ſont » ordinairement remplis d'orgueil, & ceux qui ont une naiſ» ſance illuſtre ont beaucoup de fierté. On a vu juſqu'à pré» ſent peu d'exemples du contraire. Autrefois Fong-yé-ouang » s'acquit la réputation de ſage ; de nos jours, Yn-ouei-yu en » réprimant ſon penchant à l'orgueil, s'eſt attiré l'eſtime de » tout le monde, & a fait ſon bonheur à lui-même. Les » familles d'impératrices entraînent dans leur chûte la ruine

De l'Ere Chrétienne. 89. *Han-ho-ti.*

» de leur poſtérité. Quiconque paſſe les bornes de ſon état, re-» vient difficilement au point où il devroit être. Depuis l'éta-» bliſſement de la dynaſtie des *HAN*, de vingt familles d'impé-» ratrices qui ont régné, à peine y en a-t-il quatre qui ſub-» ſiſtent. Peut-on, dit le *Chou-king*, porter un regard ſur la » dynaſtie des *CHANG*, & ne pas être de la plus grande cir-» conſpection ſur ſes propres démarches »?

Ces conſeils ne firent aucune impreſſion ſur Téou-hien; comme l'empereur n'avoit que dix ans, & qu'il étoit par conſéquent incapable de gouverner, l'impératrice fut déclarée régente, & Téou-hien ſon frère, ſur qui elle ſe repoſa du gouvernement, s'empara de toute l'autorité.

Lieou-tchang, prince de Tou-hiang, de la famille impériale, ſe rendit à la cour pour aſſiſter aux funérailles de Han-tchang-ti, & faire hommage à ſon ſucceſſeur. Comme il étoit fort verſé dans les affaires & dans la ſcience du gouvernement, Téou-hien craignit qu'il ne lui enlevât l'autorité, & il le fit aſſaſſiner; mais afin de couvrir la part qu'il avoit à ce meurtre, il parut en rechercher avec beaucoup de vigilance les auteurs. Il en fit accuſer Lieou-kang, frère de ce prince, & le gouverneur de Tſing-tcheou, qui furent arrêtés & conduits dans les priſons, d'où il les fit ſortir quelques jours après pour être exécutés publiquement.

Han-ling, préſident d'un des tribunaux, certain que Lieou-kang n'avoit eu aucun démêlé avec ſon frère, & qu'il ne pouvoit s'être volontairement porté à cette extrémité, avoit fait ſecrétement des informations, & avoit découvert le véritable auteur de l'aſſaſſinat. On tenoit alors un conſeil pour décider ſi l'on enverroit des troupes contre les *Hiong-nou*, qui étoient entrés ſur les terres de l'empire. Comme on demandoit ce qu'il

falloit faire pour les arrêter, Han-ling répondit brusquement, que le plus grand ennemi de l'état étoit dans son enceinte même, & non hors de ses limites; qu'il falloit commencer par punir Téou-hien de ses crimes, pour avoir joint au meurtre du prince de Tou-hiang, dont il étoit l'auteur, le supplice injuste de deux innocens qu'il en avoit accusés.

L'impératrice régente informée de ce qui s'étoit passé dans le conseil, persuadée que son frère étoit incapable de tant de scélératesse, donna les ordres les plus précis pour approfondir l'accusation, résolue de punir sévèrement le délateur si le crime n'étoit pas avéré. Les preuves furent si convaincantes, que cette princesse fit arrêter son frère & lui donna son palais pour prison. Téou-hien voyant qu'il échapperoit difficilement à une mort infâme, demanda de commuer sa peine en celle d'aller faire la guerre aux Tartares. La régente y consentit; & afin de le faire réussir, elle lui donna l'élite des troupes, & elle eut soin de le faire fournir abondamment de vivres & de toutes les munitions de guerre. Téou-hien, accompagné de Keng-ping, excellent officier, sortit des terres de l'empire par Sou-fang (1): apprenant que les Tartares étoient campés à Ki-lo-chan, il s'avança à la tête de sa brillante armée, & remporta sur eux une victoire qui obligea quatre-vingt-une de leurs hordes, formant ensemble plus de deux cens mille personnes, à se soumettre à la Chine.

Enflé de ce premier succès, Téou-hien pénétra jusqu'à la montagne Yen-gen-chan, située à plus de trois mille *ly* au nord de Sou-fang, toujours en chassant devant lui les Tartares. Là, ne trouvant plus d'ennemis, il dit à Pan-kou, président

(1) Ning-hia du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne. 89. *Han-ho-ti.*

des historiens, qui l'accompagnoit dans cette expédition, de faire graver sur une pierre les avantages qu'il avoit remportés, & de placer ce monument sur la montagne, afin qu'il attestât sa victoire & fît redouter aux Tartares la puissance de la Chine. Ce général obtint à son retour le pardon de ses crimes, & reçut pour récompense de ses services la place de grand général de l'empire : alors cette famille n'ayant plus rien à craindre s'empara des premières charges & de toute l'autorité. Personne ne fut plus à couvert de leur tyrannie & de leur avidité. Ils fouloient le peuple & dépouilloient impunément ceux qui avoient la réputation d'être riches. Les filles, les femmes, les jeunes gens, tout étoit enlevé par force pour servir à leurs infâmes plaisirs. Les emplois n'étoient donnés qu'à leurs créatures ou à ceux qui avoient les mêmes vices qu'eux & les favorisoient.

Le seul Téou-koué, quatrième frère de Téou-hien, n'entroit point dans leurs intrigues : entièrement livré à l'étude des *King*, il ne se mêloit de rien qui fût étranger au devoir de sa charge. Cependant comme la conduite de ses frères & de sa famille faisoit trop d'éclat & que le murmure étoit général, il les exhorta à se corriger ; mais il ne fut point écouté.

Ho-tchong, président d'un tribunal, connoissant la droiture de ses intentions, lui écrivit sous le sceau du secret. « Aimer » & ne pas instruire, laisser insensiblement triompher le vice, » c'est comme si l'on donnoit du poison à ses amis. Vos frères » abusent de l'autorité pour vexer impunément le peuple, & lui » ravir ses biens, son honneur & la vie même ; tant de crimes » accumulés ameneront infailliblement leur perte, & votre » famille s'écrasera sous le poids de la grandeur où elle aspire. » Vous seul pouvez la garantir d'une chûte aussi funeste : » montrez-vous bon parent & sujet zélé : quittez votre emploi,

» emploi, & prenons ensemble des mesures pour sauver l'etat » & votre famille ».

De l'Ere Chrétienne. 90. *Han-ho-ti.*

L'an 90, second du règne de HAN-HO-TI, à la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Téou-hien, vainqueur des Tartares, se remit en campagne & s'empara de la ville de Y-ou (1). Le roi de Tché-fsé lui donna pour ôtage son fils aîné, qu'il mit au service de l'empereur.

Dans ces entrefaites, le roi de Yueï-chi fit partir un ambassadeur pour demander en mariage une *Kong-tchu*, ou princesse du sang. Pan-tchao, irrité de sa témérité, fit arrêter son ambassadeur & le renvoya. Ce monarque, sensible à cet affront, leva une armée de soixante-dix mille chevaux, qu'il envoya contre Pan-tchao sous les ordres du prince Sieï. Leur nombre effraya les troupes de Pan-tchao : ce général eut beaucoup de peine à les rassurer, quoiqu'il leur fît voir que les ennemis excédés par une longue marche & par les fatigues qu'ils avoient essuyées au passage de la montagne Tsong-ling, fussent hors d'état de les attaquer avec avantage. Il leur dit encore qu'il étoit impossible qu'ils eussent des vivres pour long-temps, & que s'ils tenoient seulement dix à vingt jours, ils les verroient demander la paix aux conditions qu'on voudroit leur accorder.

Le prince Sieï, après avoir tenté sans succès de forcer le camp de Pan-tchao, voyant ses vivres près d'être consommés, détacha quelques centaines de cavaliers pour aller demander des rafraîchissemens au roi de Kiu-tsé. Pan-tchao, qui avoit prévu que ce prince seroit obligé de prendre ce parti, avoit posté en avant & en embuscade deux à trois cens hommes

(1) Hamg.

De l'Ere Chrétienne. 90. *Han-ho-ti.*

d'élite, ſur leſquels il pouvoit compter. Le détachement de Yueï-chi marchoit ſans précaution dans la confiance qu'il ne trouveroit aucun ennemi ſur ſa route. Se voyant attaqués bruſquement, l'épouvante les ſaiſit & ils ſe firent preſque tous tuer ſans ſe défendre. Il en échappa à peine quelques-uns qui furent porter la nouvelle de leur défaite & la conſternation dans le camp du prince Sieï, qui ſe vit réduit, faute de vivres, à recevoir la loi de Pan-tchao. Ce général lui fournit tous les vivres dont il avoit beſoin pour s'en retourner : les deux armées ſe retirerent, & le roi de Yueï-chi ne manqua pas d'envoyer tous les ans le tribut auquel il s'étoit ſoumis.

Depuis la dernière victoire remportée ſur eux par Téou-hien, les *Hiong-nou* du nord n'osèrent plus reparoître les armes à la main. Ils demandèrent la paix & envoyèrent un ambaſſadeur prêter hommage au nom de leur *Tchen-yu.* Téou-hien, glorieux de cette démarche qui étoit une ſuite de ſes ſuccès, fit partir Pan-kou pour aller recevoir ſur les frontières l'ambaſſadeur Tartare & l'amener à la cour.

91. Pan-kou étoit à peine parti, qu'un envoyé des *Hiong-nou* du ſud vint demander à Téou-hien du ſecours contre ceux du nord. Téou-hien, homme fourbe & méchant, ſans reſpecter la bonne foi, donna ordre au général Keng-tan de mener toutes ſes troupes aux Tartares du ſud. Cette jonction les ayant mis en état d'aller attaquer ceux du nord, ils remportèrent une victoire complette; leur *Tchen-yu* même fut bleſſé & put à peine échapper. Les *Hiong-nou* du ſud devenus formidables par ces ſuccès, entretinrent ſur pied cinquante mille hommes de troupes réglées.

L'ambaſſadeur des Tartares du nord, ſur la nouvelle du

fecours donné par les Chinois à ceux du fud, avoit rebrouffé chemin & n'avoit pas voulu fe rendre à la cour. Téou-hien qui attendoit l'événement de cette guerre, apprenant la défaite des *Hiong-nou* du nord, réfolut de les détruire entièrement. Il leva une armée formidable, dont il donna le commandement à Keng-koué. Ce général fut les chercher à la montagne Kin-oueï-chan, à plus de cinq mille *ly* des frontières de la Chine, où ils s'étoient retirés avec leur *Tchen-yu* & prefque toute fa famille : il leur tua cinq mille hommes; la mère du *Tchen-yu* & plufieurs de fes parens furent trouvés parmi les morts. Ce roi Tartare fe fauva fans qu'on put découvrir fa retraite. On n'avoit point encore pénétré fi avant dans fon pays. A la nouvelle de cette victoire, Téou-hien revint à la cour à la quatrième lune de l'annéee fuivante.

De l'Ere Chrétienne. 91. *Han-ho-ti.*

Le premier jour de la fixième lune de cette même année, il y eut une éclipfe de foleil.

92.

Ces fuccès, qu'il regardoit comme fon ouvrage, rendirent Téou-hien encore plus fier & plus puiffant. Il difpenfoit en maître les graces & les emplois; les mandarins ne s'adreffoient plus qu'à lui pour les affaires de leur diftrict. Quoique l'empereur n'eut alors que quatorze ans, il fentoit l'abus que faifoit Téou-hien de l'autorité; mais il avoit la prudence de ne s'en plaindre qu'avec modération afin de ne pas aigrir les efprits. Cependant un jour qu'il en parloit avec plus de chaleur à l'eunuque Tching-tchong, le feul du palais qui ne fit pas la cour à Téou-hien, cet eunuque lui dit qu'il lui étoit facile de fe délivrer de ce miniftre ambitieux en le faifant mourir, & que la confidération de l'impératrice ne devoit point l'arrêter puifqu'elle n'étoit pas fa mère. L'empereur étrangement furpris de ces dernières paroles, le preffa de lui en expliquer le

De l'Ere Chrétienne. 92. *Han-ho-ti.*

myſtère. Alors l'eunuque lui dit que quoiqu'il ſe fût promis de garder un éternel ſilence ſur ce ſecret, l'ambition & la tyrannie de Téou-hien le forçoient à le rompre : « Non vous » n'êtes pas le fils de Téou-chi ; jamais elle n'a eu d'enfans : » après qu'elle eut été déclarée impératrice, elle vous enleva » à la princeſſe Léang-chi, votre mère, & vous adopta pour » ſon fils. Mais craignant qu'à la mort de l'empereur elle ne » vous réclamât, & ne voulût ſe faire ſubſtituer à ſa place, » l'ambitieuſe Téou-chi fit mourir votre infortunée mère ainſi » que Léang-ſong ſon frère. Elle prit de ſi juſtes meſures que » ce ſecret n'a point tranſpiré, & que peu de perſonnes en » ſont les dépoſitaires ».

L'empereur frémit à ce récit. Il fut ſi indigné de l'inhumanité de l'impératrice, qu'il vouloit ſur le champ la dégrader & lui ôter les rênes du gouvernement ; mais l'eunuque lui repréſenta qu'il falloit agir avec plus de prudence dans cette conjoncture délicate. Il lui conſeilla de faire venir au palais Téou-hien & ſes frères, de leur ôter les ſceaux de leurs emplois & de leur donner enſuite ordre de ſe faire mourir eux-mêmes pour éviter l'infâmie du ſupplice qu'ils méritoient par leurs crimes. A l'égard de l'impératrice, il lui dit que l'ayant traitée juſqu'à préſent comme ſa mère, il falloit la laiſſer mourir en paix. L'eunuque ajouta qu'il devoit exempter de la proſcription Téou-koué comme ayant toujours condamné la conduite de ſes frères qui avoient mépriſé ſes remontrances, & que d'ailleurs c'étoit un homme de bien que l'empereur devoit protéger, afin de montrer qu'il ſavoit diſcerner l'innocent d'avec les coupables. L'empereur ſuivit le conſeil de l'eunuque ; après avoir dégradé toute cette famille, il l'exila dans différens endroits. Le ſeul Téou-koué fut conſervé avec honneur dans

tous ses emplois : l'empereur rendit un témoignage public à ses vertus, & envoya aux autres, peu de jours après, l'ordre de se faire mourir, ordre qui fut exécuté ; & pour récompenser l'eunuque, il le fit rentrer dans l'administration des affaires.

De l'Ere Chrétienne. 92. *Han-ho-ti.*

Comme les *Hiong-nou* du nord, après les terribles échecs qu'ils avoient essuyés se trouvoient réduits à un petit nombre, & que leur pays étoit presque abandonné, les *Sien-pi* vinrent s'y établir à main armée, & soumirent à leur domination cent & tant de mille Tartares qui restoient. Ces Tartares, pour obtenir des conditions plus favorables, renoncèrent à leur origine & se firent naturaliser *Sien-pi*. Cette époque est le commencement de la grandeur des *Sien-pi* qui se rendirent redoutables. 93.

Cette même année, mourut Tun-tou-ho, *Tchen-yu* des *Hiong-nou* du midi. Il eut pour successeur Ngan-koué, frère puîné du *Tchen-yu* Siuen, qui s'étoit fait reconnoître par force & sans l'agrément de la Chine. L'empereur envoya ordre de le destituer & de le faire mourir. Il fut remplacé par Tso-hien, 94.
fils de Tun-tou-ho.

Depuis que Pan-tchao étoit dans le *Si-yu*, il n'étoit encore parvenu qu'à rendre tributaires de la Chine huit de ses royaumes. Résolu d'y employer la force, il assembla les troupes de ces huit royaumes, à la tête desquelles il fut attaquer Kouang, roi de Yueï-chi, qu'il fit mourir, & réduisit celui de Kiu-tsé. Poussant ensuite de conquête en conquête jusqu'à la mer du nord (1), il soumit plus de cinquante royaumes, dont il prit les héritiers présomptifs, qu'il envoya en ôtage à la cour.

Le premier de la quatrième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. A la septième lune, la terre s'en- 95.

(1) Mer Caspienne.

tr'ouvrit à Y-yang, & à la neuvième, il y eut un grand tremble-
De l'Ere Chrétienne. ment de terre. L'année d'après, une prodigieuse quantité de
96. Han-ho-ti. sauterelles détruisit les moissons.

A la troisième lune de la neuvième année du règne de HAN-
97. HO-TI, il y eut un grand tremblement de terre à Long-si, & à
la huitième lune intercalaire, mourut l'impératrice Téou-chi.

Les années suivantes furent encore plus fâcheuses. La dixième
98. année, les pluies furent si abondantes qu'elles inondèrent les
campagnes & réduisirent le peuple à une grande misère. La
onzième toutes les provisions des greniers tant publics que parti-
99. culiers, même de ceux de l'empereur, furent presque épuisées
pour secourir les pauvres. Le premier jour de la septième lune
de la douzième, il y eut une éclipse de soleil, & la treizième
100. fut encore si pluvieuse, que les peuples de l'ouest n'ayant rien
101. recueilli, la faim les obligea de s'attrouper & d'entrer à main
armée dans les provinces intérieures de l'empire. Mais le bon
ordre qu'on y apporta, en leur fournissant des grains pour atten-
dre la récolte suivante, les fit bientôt retourner dans leur pays.

102. Lorsque Pan-tchao fut arrivé sur les bords de la mer septentrionale, il fut tenté de la passer pour voir s'il n'y avoit point au-delà des nations à soumettre : mais comme on lui dit qu'avec un vent favorable il falloit deux mois pour la traverser & au moins deux ans avec le vent contraire, ces difficultés & les infirmités de l'âge qu'il commençoit à ressentir le firent désister de ce dessein. Il préféra de retourner en Chine, & il écrivit en conséquence pour demander son rappel.

L'empereur ne fit aucune attention à sa demande. La famille de ce général, qui desiroit le revoir après une si longue absence, attendoit impatiemment la réponse de l'empereur. Comme il ne la donnoit pas, la savante Tsao-ta-kou, sœur de Pan-tchao,

prit le parti de faire elle-même un placet & de le préſenter à l'empereur, qui fit ſur le champ expédier un ordre qui commettoit Gin-chang pour remplacer Pan-tchao. Ce nouveau commandant du *Si-yu* le pria, avant de le quitter, de lui donner les inſtructions néceſſaires pour gouverner ces peuples & les maintenir dans la ſoumiſſion.

« Les Chinois, lui dit Pan-tchao, qui habitent ces contrées, » ſont pour la plupart des exilés qu'on y a relégués pour leurs » crimes. Les naturels reſſemblent à des bêtes farouches qu'on » n'apprivoiſe qu'avec beaucoup de peine. Vous êtes vif & » prompt : ſouvenez-vous qu'on ne prend que difficilement » le poiſſon dans l'eau claire, & que lorſque le gouvernement » eſt trop rigide, rarement on obtient la paix ; cette maxime » nous vient des anciens. Ainſi ſi vous voulez réuſſir à vous » faire reſpecter, ſoyez affable, indulgent & libéral. Ne vous » arrêtez point à des choſes de peu de conſéquence ; n'exigez » pas de ces peuples une entière exactitude à remplir leurs » devoirs : gliſſez ſur les fautes légères ; excuſez les défauts qui » ne ſont point graves, & ne demandez que la pratique des » principales obligations, ſans vous embarraſſer de celles qui » fatigueroient ces peuples ſans les rendre meilleurs ».

Après le départ de Pan-tchao, Gin-chang dit à ſes officiers que la manière de gouverner de ſon prédéceſſeur n'avoit rien de merveilleux, & qu'il n'étoit pas bien difficile d'en faire autant que lui. Cependant Gin-chang ne fut pas long-temps ſans connoître, par ſa propre expérience, qu'il n'eſt pas ſi aiſé qu'il le croyoit de ménager tous les eſprits. Les peuples du *Si-yu* accoutumés à la douceur de Pan-tchao, furent bientôt mécontens de leur nouveau gouverneur. Gin-chang trop prompt voulut uſer de rigueur & ne fit que les irriter davantage. Il

De l'Ere Chrétienne. 102. *Han-ho-ti.* reconnut alors que Pan-tchao lui avoit donné un conseil dicté par la prudence. Quant à ce général, il arriva à Lo-yang à la huitième lune, après bien des fatigues, chargé d'ans & de gloire. Il mourut au sein de sa famille, un mois après son retour, âgé de près de quatre-vingts ans.

Depuis la mort de Téou-hien, l'eunuque Tching-tchong étoit presque le seul que l'empereur consultoit sur le gouvernement. Comme il se comportoit avec beaucoup de prudence & d'affabilité, il avoit l'estime de tout le monde, & personne n'étoit jaloux de son crédit, mais il auroit dû borner là son ambition. L'empereur, qui l'aimoit beaucoup, le créa prince du second ordre, ce qui étoit sans exemple. Cette faveur excita des murmures, que la modestie du nouveau prince fit bientôt cesser.

Le trente de la quatrième lune de l'année suivante, il y eut
103. une éclipse de soleil. Les grandes pluies ruinèrent en partie les moissons. La sécheresse causa le même dommage l'année d'en-
suite. L'empereur mourut à la douzième lune de l'an 105, la
104. vingt-septième année de son âge & la dix-septième de son règne.
105. Ce prince digne du trône, avoit montré dès l'âge de quatorze ans beaucoup de prudence & de fermeté, en réprimant la trop grande puissance de la famille de l'impératrice Téou-chi & en la punissant de ses forfaits. Après qu'il eut pris les rênes du gouvernement, il vécut en bonne intelligence avec ses frères qu'il contint dans les bornes de leur devoir.

Han-ho-ti aimoit les sages & les habiles gens, dont il recevoit des conseils. Il maintint en paix l'empire & ses voisins. Toute sa conduite annonça toujours les inclinations & les qualités d'un grand prince. La mort l'enleva trop tôt à ses sujets. Son fils, âgé seulement de cent jours, fut déclaré son successeur.

*HAN-*

De l'Ere Chrétienne. 106.

## *HAN-CHANG-TI.*

L'impératrice, mère de cet empereur au berceau, fut nommée régente sans aucune opposition. Voyant son fils si jeune & d'une foible constitution, elle prit des mesures pour lui donner un successeur en cas de mort. Le prince de Tsing-ho, frère de l'empereur Han-ho-ti, avoit un fils âgé de treize ans, qui donnoit les plus grandes espérances : l'impératrice jetta les yeux sur lui pour le faire succéder à son fils, si la mort le lui enlevoit. Ainsi après les cérémonies des funérailles de Han-ho-ti, lorsque le prince de Tsing-ho voulut partir, elle fit rester sa femme & son fils à Lo-yang sans s'expliquer sur ses vues.

Cette même année, à la cinquième lune, la montagne Hoanchan, auprès de Yuen-hien, s'affaissa considérablement. Les pluies continuelles causèrent une inondation qui ravagea les campagnes & ruina la récolte. La régente effrayée de ces présages sinistres qu'elle appliquoit à son fils, dont les forces diminuoient chaque jour, ordonna aux grands de retrancher leur superflu, & d'examiner si leur conduite étoit régulière. Pour donner l'exemple, elle diminua son train, ne fit servir sur table que les viandes les plus communes, & elle réforma tous les chevaux inutiles. Cette princesse supprima encore les équipages de chasse, les ménageries & tout ce qu'on entretenoit pour les parties de plaisir. Elle remit au peuple l'excédent des impôts, en ne prenant que ce qui étoit nécessaire pour la dépense de la cour. Les prisonniers détenus pour des fautes légères furent élargis, & ceux qui avoient mérité une punition grave, reçurent un adoucissement à la peine qu'on leur infligeoit. Enfin l'impératrice-régente mit tout en usage

De l'Ere Chrétienne. 106. *Han-chang-ti.*

pour obtenir la conservation de son fils, qui mourut cependant à la huitième lune de cette même année.

Au lieu de s'abandonner à des pleurs & à des regrets inutiles, cette sage princesse s'occupa entièrement du soin de donner un maître à l'empire. Après avoir consulté son frère Teng-tchi, elle assembla les grands & leur proposa le fils du prince de Tsing-ho, qui alloit entrer dans sa quatorzième année, & qu'elle fit proclamer empereur.

Le même jour, elle publia un ordre très-rigoureux contre ceux de sa famille qui s'écarteroient de leur devoir. « On frémit » encore aujourd'hui, disoit-elle, des maux que les parens » des impératrices ont causés, & personne n'ignore la fin tra- » gique qu'ils ont eue. Ces exemples me font trembler pour » les miens : s'ils ont du mérite, il est juste de les élever ; mais » s'ils se comportent mal, j'entends qu'ils soient punis plus » sévèrement que les autres. Ainsi, je déclare qu'à l'avenir ils » seront exceptés des amnisties, & que quoique leurs fautes » soient graciables pour tout autre, ils n'obtiendront aucun » pardon. L'honneur qu'ils ont d'appartenir à la famille im- » périale doit les rendre plus zélés à la servir, & leur ingratitude » ne mérite aucune indulgence ».

## *HAN-NGAN-TI.*

107. A la troisième lune de la première année du règne du nouvel empereur HAN-NGAN-TI, il y eut une éclipse de soleil.

Malgré l'ordre de l'impératrice-régente, Teng-tchi, Teng-koué, Teng-hong & Teng-tchang, ses quatre frères, furent élevés à la dignité de prince. Teng-tchi, l'auteur de cet ordre, refusa obstinément cet honneur. Il avoit déja quitté la cour & menoit une vie retirée, en se comportant avec beaucoup de

modestie, afin d'en donner l'exemple à sa famille dont il étoit le chef. Il fallut un ordre de l'impératrice sa sœur, pour l'obliger à accepter ce rang & à retourner à la cour, afin de l'aider dans le gouvernement.



Teng-tchi commença son ministère par représenter que les dépenses excessives qu'on faisoit pour maintenir les royaumes du *Si-yu* dans la soumission, sans pouvoir établir parmi ces peuples une paix solide, étoient à charge à l'empire, & que d'ailleurs leur éloignement empêchoit d'avoir une correspondance suivie & surveillée avec les officiers qui commandoient dans ces contrées pour la Chine, & qu'il en pouvoit résulter de grands inconvéniens; ainsi, il fut d'avis de rappeller ces officiers, & de laisser les peuples du *Si-yu* se gouverner comme ils le jugeroient à propos.

L'impératrice fit en conséquence expédier un ordre aux officiers qui étoient à Y-ou & à Léou-tchong, de revenir & de ramener avec eux les troupes de l'empire.

Teng-tchi rendit encore un service plus important à l'état, par la découverte qu'il fit d'une conspiration contre l'empereur, l'impératrice, Teng-tchi lui-même, & tous ceux qui étoient attachés au gouvernement actuel.

L'impératrice, sans trop consulter les grands, avoit précipité l'élévation de HAN-NGAN-TI. Plusieurs en étoient mécontens, & entre autres Lieou-tchang, dévoué au prince de Ping-yuen, fils d'une concubine de Han-ou-ti. Lieou-tchang forma le projet de mettre la couronne impériale sur la tête du prince de Ping-yuen, & pour y réussir, il gagna par des présens les officiers mêmes du palais. Le complot étoit de faire main basse sur toute la famille de Teng-tchi, & de faire mourir les eunuques Tching-tchong, Tsaï-lun & autres; de dégrader

l'empereur & l'impératrice, & de mettre le prince de Ping-yuen sur le trône. Teng-tchi fit arrêter plusieurs officiers du palais qui étoient entrés dans cette conspiration, & envoya des soldats pour prendre Lieou-tchang. Ce dernier, averti par ses espions que la trame étoit découverte, se donna lui-même la mort, pour se soustraire au supplice infamant qu'il méritoit; ainsi tout fut étouffé avant que d'éclore, & chacun se maintint dans le devoir.

108. Teng-tchi, qui aimoit les gens de lettres, voyant le calme régner, chercha à faire refleurir les sciences qui étoient négligées depuis quelques années. Il fit venir à la cour plusieurs lettrés, auxquels il donna des emplois honorables afin de les encourager. Yang-tchin, quoiqu'un des plus habiles hommes de son siècle, ne fut point mandé. Cependant il s'étoit, toute sa vie, adonné à l'étude. Les poëtes en faisoient le plus grand éloge dans leurs vers, & le nommoient le *Confucius* de leur temps. Teng-tchi, qui jusque-là avoit ignoré son mérite, répara cet oubli en le nommant gouverneur de Tong-laï (1). Yang-tchin, en allant prendre possession de son gouvernement, s'arrêta à King-tcheou chez Ouang-mi, mandarin de ses amis. Le soir Ouang-mi lui offrit de l'or, que Yang-tchin refusa, en lui disant qu'il étoit venu voir son ancien ami, & qu'il étoit étonné qu'il oubliât les siens. Ouang-mi lui répondit, qu'étant nuit, personne ne pouvoit savoir ce qu'il lui présentoit: « Est-ce que le Tien ne le sait pas, repliqua Yang-» tchin? Ni vous ni moi ne pouvons le tromper. Remportez » votre or, & apprenez qu'il ne doit jamais être le prix de » l'amitié ».

(1) Laï-tcheou-fou du Chan-tong.

Quoique Yang-tchin fût riche & qu'il pût vivre avec magnificence dans ſon gouvernement, il préféra d'employer ſes richeſſes à ſoulager les pauvres & les infirmes qui étoient hors d'état de ſe procurer leur ſubſiſtance. Sa table étoit très-frugale. Il ſortoit toujours à pied vêtu comme le peuple, pour remplir les devoirs de ſa place, & il ne ſouffrit jamais que ſes parens ſe prévaluſſent de ſon autorité ni du poſte où il étoit élevé, pour en avoir de l'orgueil. Le peuple de Tong-laï l'aimoit comme ſon père & le reſpectoit comme ſon maître.

De l'Ere Chrétienne. 108. *Han-ngan-ti.*

Les événemens extraordinaires qui arrivèrent ces années, remplirent la cour de conſternation & de crainte. A la douzième lune de la première année du règne de HAN-NGAN-TI, il y eut un grand tremblement de terre, qui fut ſuivi d'un vent ſi impétueux, que beaucoup d'arbres en furent déracinés; il tomba enſuite une pluie mêlée de grêle ſi terrible, qu'en très-peu de temps les campagnes furent ſubmergées. Il périt une infinité de monde.

La deuxième année il y eut, comme la précédente, un ſecond tremblement de terre; des vents & des pluies, accompagnés de grêle, ſaccagèrent toutes les campagnes. Ces accidens causèrent une ſi grande diſette dans l'empire, qu'à Lo-yang même où l'empereur tenoit ſa cour, au printemps de la troiſième année, on mangeoit de la chair humaine. 109.

Un troiſième tremblement de terre ſe fit encore ſentir à la douzième lune de cette année, & dans le même temps, il parut au ciel une comète à la conſtellation *Tien-yuen.* Tant de fâcheux pronoſtics, qui ſe ſuccédoient, remplirent de frayeur toute la cour. L'impératrice ordonna de ſupprimer la muſique & les divertiſſemens; elle fit faire des recherches exactes des grains qui reſtoient, & les fit diſtribuer avec tant de ſageſſe, qu'ils

De l'Ere Chrétienne. 109. *Han-ngan-ti.*

suffirent pour soulager le peuple pendant un temps. Cette princesse visita elle-même les prisons, dont elle fit sortir plusieurs criminels, & détermina ce qu'il falloit donner aux autres pour subvenir à leurs nécessités.

110. Ces temps fâcheux de famine & de détresse ne manquèrent pas d'exciter quelques révoltes en différens endroits de l'empire. Le *Tchen-yu* des *Hiong-nou* du midi fut des premiers à prendre les armes. Il avoit envoyé un ambassadeur à la cour, pour y prêter hommage de fidélité suivant la coutume. Cet ambassadeur avoit à sa suite un certain Han-tsong, Chinois, qui, voyant tant de misère, au lieu d'en être touché, ne pensa qu'à augmenter l'affliction où étoit sa patrie, en y introduisant les Tartares.

De retour auprès du *Tchen-yu*, il lui exagéra l'état déplorable où l'empire étoit réduit, en l'excitant à profiter de l'occasion de se rendre maître au moins d'une partie de la Chine; ce prince se laissa persuader & mit sur pied une armée, à la tête de laquelle il vint causer des désordres, que Keng-koué ne put empêcher. Mais cet officier Chinois ayant reçu du renfort, fut à son tour chercher le *Tchen-yu*, qu'il battit si complettement, que ce roi Tartare fut obligé de venir demander pardon. Keng-koué reçut sa soumission, & depuis ce temps-là ce prince vécut en bonne intelligence avec l'empire.

Pendant ces temps de calamité, Ning-ki s'étoit mis à la tête de quelques malheureux, que la faim avoit contraints de s'attrouper. Ce chef de parti avoit forcé la ville de Tchao-kou (1), dont il avoit tué le gouverneur, & après s'être rendu maître de cette place, il s'étoit encore emparé du pays de sa dépen-

(1) Oueï-kiang-fou du Ho-nan.

dance. Les mandarins des villes voisines ayant tenté vainement de le réprimer, avoient été obligés d'avertir la cour de cette sédition.

Teng-tchi jugeant qu'il ne seroit pas facile de l'appaiser, fit nommer Yu-hiou au gouvernement de Tchao-kou. Il estimoit cet officier & ne l'aimoit pas. Ses amis le voyant chargé d'une commission aussi périlleuse lui en témoignèrent leur chagrin. Yu-hiou ne put s'empêcher d'éclater de rire : « Eh quoi ! leur » dit-il, un fidèle sujet doit-il reculer quand il s'agit de servir » l'état ? Notre devoir nous le commande, & l'honneur nous » prescrit de voler à sa défense. Si l'entreprise est difficile, la » gloire du succès en sera plus grande, & jamais une plus belle » occasion ne me fût offerte de montrer mon zèle & le peu » d'habileté dont je suis capable ».

Quelque temps après il rencontra Ma-ling, gouverneur de Ho-nui, qui lui dit : « Yu-hiou, vous êtes un homme de let- » tres, bon pour le cabinet ; mais je tremble de vous voir » chargé d'une expédition militaire où vous n'entendez rien ».

Yu-hiou lui répondit, qu'il ne voyoit rien de si aisé que de réduire ces rébelles, qu'on devoit regarder comme des bêtes affamées qui cherchoient à manger. Il lui dit encore, qu'en faisant venir des grains de la province de Tsing-tcheou & de celle de Ki-tcheou, & ouvrant les greniers à ces malheureux, on les verroit bientôt renoncer à leur brigandage & retourner dans leurs foyers. Ma-ling n'en parut pas persuadé.

Lorsque Yu-hiou fut arrivé auprès de Tchao-kou, avec le peu de troupes qu'on lui avoit donné, il n'entreprit pas de repren- dre de force cette place, mais il se contenta de camper à quelque distance, & se fit amener les criminels coupables de meurtres ou qui avoient été faits prisonniers les armes à la

De l'Ere Chrétienne. 110. *Han-ngan-ti.*

main avec les révoltés. Cet officier leur fit ôter leurs fers & leur accorda le pardon de leurs crimes, à condition qu'ils feindroient de se joindre aux rebelles, & qu'ils les engageroient à venir insulter le camp des impériaux : qu'alors ils tourneroient leurs armes contre les révoltés & se rangeroient du côté des impériaux pour les charger. Yu-hiou, après leur avoir donné ces instructions, les régala tous & les fit partir.

Ces gens qui jugeoient que les rebelles ne pourroient tenir long-temps, s'acquittèrent fidélement de leur commission. Ils persuadèrent aux révoltés qu'ils auroient bon marché de Yu-hiou & de ses troupes : de sorte que le plus grand nombre sortit de la ville comme en triomphe, croyant marcher à une victoire certaine.

Yu-hiou avoit posté en embuscade, sur leur passage, ce qu'il avoit de soldats déterminés, qui tombèrent brusquement sur les rebelles au moment qu'ils s'y attendoient le moins : alors les émissaires qu'on avoit envoyés pour les conduire dans le piége, se joignant aux impériaux, ils en couchèrent plus de mille sur la place, & firent beaucoup de prisonniers ; le reste prit la fuite & regagna la ville.

Cette ruse lui ayant réussi, Yu-hiou en employa une autre, qui fut de ramasser un grand nombre de baladins, & de les envoyer à Tchao-kou pour y jouer leurs farces. Il leur ordonna de se mêler aux révoltés qu'on faisoit déguiser pour aller chercher des provisions dans les campagnes. Yu-hiou prit encore la précaution de faire cacher dans les villages plusieurs bandes des siens, qui enlevoient ceux qui étoient chargés d'aller chercher des vivres. Il diminua si considérablement le nombre des révoltés, que, se voyant réduits à très-peu de monde, ils prirent la résolution de se rendre. Yu-hiou les reçut sans autre condition

condition que celle de savoir le pays de chacun, où il les fit conduire par ses gens, pour être remis à leurs mandarins; ensuite de quoi il entra en triomphe dans la ville de son gouvernement.

Tchang-pé-lou, un autre chef des révoltés, n'étoit pas moins à craindre; il s'étoit emparé de quatre villes du second ordre, & paroissoit vouloir se défendre. Teng-tchi fit marcher contre lui Ouang-tsong & Fa-hiong, deux officiers expérimentés, qui le battirent & l'obligèrent à prendre la fuite.

Dans ces entrefaites, la cour accorda une amnistie générale, que les mandarins eurent soin de faire publier par-tout, afin d'engager les rebelles à mettre les armes bas; mais ceux-ci, persuadés qu'on leur tendoit un piége, ne voulurent pas se soumettre.

Ouang-tsong & Fa-hiong tinrent à ce sujet un conseil de guerre. Plusieurs étoient d'avis de les pousser à toute outrance comme des ennemis de l'état; mais Fa-hiong représenta que ce seroit un mauvais parti, parce qu'indépendamment de l'incertitude du succès, les rebelles se voyant serrés de trop près, pourroient se cantonner dans quelque île de la mer, d'où il seroit difficile de les chasser. Il fut d'avis au contraire de licencier l'armée, pour prouver aux rebelles que l'amnistie étoit réelle. Ce sentiment fut adopté; on renvoya les troupes dans leurs quartiers: cependant celles de Tong-laï ne voulurent point se retirer, ce qui fit juger aux rebelles que c'étoit une feinte; ainsi ils se déterminèrent à chercher un asyle dans une île de la mer (1).

La récolte de l'automne fut entièrement perdue par les

(1) A quatre-vingts *ly* à l'est de Hai-tcheou, de Hoai-ngan-fou du Kiang nan.

De l'Ere Chrétienne. 110. *Han-ngan-ti.*

pluies continuelles, qui, occasionnant des crues d'eau, submergèrent les campagnes. A la neuvième lune, il y eut un tremblement de terre, & à la dixième, la mère de l'impératrice Teng-tchi mourut. Toute sa famille demanda la permission de quitter ses emplois pour en porter le deuil. L'impératrice l'avoit d'abord refusée, mais elle y consentit sur ce que la savante Tsao-ta-kou lui représenta que ce seroit donner un mauvais exemple. Le deuil fini, cette princesse ordonna à Teng-tchi & aux autres de reprendre leurs fonctions, & elle les confirma dans leur qualité de princes. Teng-tchi & ses parens prièrent instamment de les dispenser de rentrer dans l'administration; l'impératrice ne voulut pas leur faire violence. Cependant, quoiqu'ils ne fussent plus dans l'emploi, on les consultoit toujours sur toutes les affaires importantes, & ils étoient appellés au conseil.

111. Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Cette même lune, il y eut un tremblement de terre; & à la troisième, Fa-hiong fut attaquer Tchang-pé-lou avec tant d'avantage, qu'il le défit, le tua & dissipa tous ceux qui tenoient son parti; ce qui mit fin à cette guerre.

112. La récolte de l'année suivante ne fut guère meilleure que celle des années précédentes; la sécheresse & les vers la ruinèrent en partie.

113. A la deuxième lune de la septième année de HAN-NGAN-TI, il y eut un tremblement de terre, & le trente de la quatrième
114. lune, une éclipse de soleil. A la deuxième lune de la huitième année, la terre s'entr'ouvrit de plus de cent *ly* d'étendue au pays qui est au-delà du tropique; & à la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil. Le premier jour de la dixième lune de cette

même année, il y eut encore une éclipſe de ſoleil; & à la même lune, on ſentit un tremblement de terre.

*De l'Ere Chrétienne.* 114. *Han-ngan-ti.*

L'an 115, le trentième jour de la neuvième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. 115.

Tant d'éclipſes, de tremblemens de terre & d'années ſtériles, épouvantoient les peuples, & cauſoient beaucoup de mécontens qui prenoient les armes, ſous prétexte que le Ciel n'approuvoit pas le gouvernement préſent. Ling-tchang fut un de ceux qui ſe déclarèrent le plus hautement; il entra à main armée ſur le territoire de Y-tcheou (1), à la tête d'une infinité de vagabonds qu'il avoit ramaſſés.

Lorſque la nouvelle en vint à la cour, on expédia auſſi-tôt des ordres à Pan-hiong, à Sſé-ma-kiun & à Pong-tſang de prendre les troupes de leurs départemens, & d'aller, par différens chemins, s'oppoſer aux déſordres de ces révoltés. Pan-hiong fut d'abord battu & contraint de ſe retirer. Pong-tſang rencontra, à l'eſt de la ville de Yong-ſé-tching, Tou-ki-kong, un des chefs des rebelles, qui le défit & l'obligea de fuir devant lui. Sſé-ma-kiun fut le ſeul qui eût quelque ſuccès: il attaqua la ville de Ting-hi-tching & la prit. Tou-ki-kong, voyant qu'il ne pouvoit en empêcher la priſe, fit ſemblant d'avoir peur & ſe ſauva avec ſes gens. Sſé-ma-kiun donna dans le piége & détacha Tchong-kouang, un de ſes officiers, pour aller enlever les moiſſons des peuples de Kiang qui s'étoient déclarés pour les rebelles: Tchong-kouang s'étant trop avancé, ſe vit inveſti de tous côtés par Tou-ki-kong qui l'attendoit au paſſage. Il n'échappa pas un ſeul homme de ſon détachement. Ces échecs firent regarder cette révolte comme

(1) Tchin-tou-fou du Sſé-tchuen.

De l'Ere Chrétienne. 115. *Han-ngan-ti.*

une affaire plus sérieuse qu'on ne l'avoit cru d'abord; l'ordre fut expédié d'assembler une armée de troupes réglées sous le commandement de Gin-chang & de Yu-hiou.

Ces deux généraux rendus à leur destination, s'entretenant sur les opérations de la campagne, Yu-hiou dit à son collègue, que, suivant les principes établis dans les traités de la guerre, une armée plus foible ne doit point attaquer un ennemi supérieur en nombre, ni le poursuivre quand il lui est impossible de l'atteindre : « Les troupes des rebelles, ajouta-t-il, ne » sont composées que de cavalerie qui vient à nous comme » le vent & la pluie, & qui se retire avec la rapidité d'une » flèche; nous n'avons que de l'infanterie, & quand nous » aurions une armée de plusieurs centaines de mille hommes, » sans cavalerie, l'ennemi nous échapperoit toujours : il est » donc nécessaire, si l'état ne peut nous fournir des che- » vaux, de réformer une partie de nos troupes, & d'en em- » ployer la solde à monter un corps de cavalerie qui soutienne » notre infanterie & en impose aux rebelles, qui ne sont » qu'un ramas de gens dont le courage ne consiste que dans la » vîtesse de leurs chevaux. Comme ils ne savent pas combattre » de pied-ferme, nos soldats auront toujours cet avantage » sur eux; & quelque peu de cavalerie que nous leur oppo- » sions, nous n'en viendrions jamais aux mains avec eux sans » qu'il leur en coutât cher : ainsi je pense que c'est là l'unique » moyen de les réduire ».

Gin-chang, convaincu de la nécessité d'avoir de la cavalerie, écrivit en conséquence en cour. L'impératrice, en réponse, nomma Yu-hiou gouverneur de Ou-tou (1), avec le titre de

(1) Kiaï-hien de Kong-tchang-fou du Chen-si.

général des troupes de l'empire. Yu-hiou mit une bonne garnison dans Ou-tou, afin de la garantir des insultes des rebelles. Ceux-ci, résolus de l'en chasser, commencèrent par ruiner le pays d'alentour ; mais Yu-hiou qui avoit prévu ces inconvéniens, avoit si bien approvisionné la ville, qu'on ne s'y apperçut en aucune façon de ces dégâts, ni de la cherté du riz & du sel. Yu-hiou fit alors une sortie & surprit si à propos les rebelles, qu'après leur avoir tué beaucoup de monde, il les dissipa, & à la suite de cette expédition, il fit venir dans son gouvernement une si grande quantité de grains & de sel, que jamais on ne les avoit vus à si bon marché. 115. *Han-ngan-ti.*

A la onzième lune de cette année, on ressentit les secousses d'un tremblement de terre, qui se renouvellèrent à la première lune de l'année suivante. A la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil ; & à la quatrième, Teng-tsun battit Ling-tchang, qui le fut encore par Gin-chang peu de temps après. A la douzième lune, ce général remporta une seconde victoire sur ce chef des rebelles : sa femme & ses enfans furent faits prisonniers dans cette dernière action ; on les fit mourir, parce qu'il aima mieux les sacrifier que de quitter les armes. 116.

L'an 117, le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil. 117.

Après ces deux victoires, Gin-chang détacha un de ses officiers pour aller au devant de Tou-ki-kong, qui venoit au secours de Ling-tchang. Comme il ignoroit la défaite de ce dernier, il n'étoit point sur ses gardes ; de sorte que le détachement des impériaux fondant sur lui à l'improviste, il fut entièrement défait & perdit même la vie, qu'il vendit chèrement en se défendant en héros. Profitant de cet avantage, Gin-chang fut chercher Ling-tchang, qu'il battit & tua. Lang-mou, qui rem-

De l'Ere Chrétienne. 117. *Han-ngan-ti.*

plaça ce chef des rebelles, fit mine de vouloir tenir tête ; mais le général Chinois, sans lui donner le temps de se retrancher, le poussa l'épée dans les reins & le maltraita si fort, que son armée se dissipa & abandonna la partie. Cette victoire complette rétablit le calme dans le pays de Long-si (1).

Cependant Lang-mou trouva des ressources & releva son parti, qui devint plus formidable qu'il ne l'avoit encore été. Ce rebelle s'étoit enfui dans le département de Yong-tchang, d'où il envoya des émissaires dans ceux de Y-tcheou & de Chou-hiun. Il se joignit à Fong-ly, autre chef de rebelles, & ils entraînèrent tant de monde dans leur parti, que leur armée montoit à plus de cent mille hommes. Avec ces forces, ils s'emparèrent d'abord de plus de vingt villes : se répandant ensuite dans les campagnes, ils y mirent tout à feu & à sang. Les peuples épouvantés abandonnèrent leur pays pour chercher ailleurs un asyle, de sorte qu'on parcouroit plus de mille *ly* sans rencontrer un seul habitant.

Cette révolte causa les plus vives inquiétudes au gouvernement. L'empereur fit marcher Teng-tsun, frère de l'impératrice, avec l'élite des troupes. Les rebelles, se fiant sur leur nombre, ne furent point intimidés à son approche, persuadés que Teng-tsun vaincu, personne ne seroit plus tenté de se mesurer avec eux : ils vinrent donc à sa rencontre & se présentèrent fièrement devant lui ; mais le succès ne répondit point à leur attente. Lang-mou leur chef fut tué ; une grande partie de leurs gens demeura sur la place, & le reste fut dissipé. Cetre victoire signalée valut à Teng-tsun le titre de prince du second ordre, que l'empereur lui conféra à son retour, en récompense de ses services.

(1) Kong-tchang.fou du Chen-si.

Le premier jour de la huitième lune, en automne, il y eut une éclipse de soleil. Vers la fin de cette année, un violent tremblement de terre se fit sentir. De l'Ere Chrétienne. 118. *Han-ngan-ti.*

L'an 119, douzième du règne de HAN-NGAN-TI, à la deuxième lune, on en éprouva un second; & le premier de la douzième lune, il y eut une éclipse totale de soleil, qui fut suivie d'un troisième tremblement de terre. 119.

A cette époque, la communication avec les royaumes du *Si-yu* se rouvrit. Depuis que la Chine les avoit abandonnés, plusieurs s'étoient donnés aux Tartares du nord, auxquels ils se joignoient pour faire des courses sur les terres de l'empire. Tsao-tsong, gouverneur de Tun-hoang, voyoit avec chagrin leur brigandage. Il écrivit en cour pour demander d'envoyer à Y-ou un officier de tête avec deux mille hommes de bonnes troupes, afin d'en imposer à ces Tartares. Le gouvernement Chinois fit partir Sou-pan, dont l'arrivée dans le *Si-yu* fit craindre au roi de Tché-ssé du midi & à celui de Chen-chen, que l'empire ne voulût leur faire un mauvais parti; ils envoyèrent assurer Sou-pan de leur soumission, par des officiers qui se rendirent à la cour pour y prêter hommage au nom de leurs maîtres.

Les Tartares du nord ne virent pas tranquillement la défection de ces deux royaumes, & pour empêcher les autres de suivre leur exemple, ils s'unirent au roi de Tché-ssé du nord, pour attaquer Sou-pan & le chasser de Y-ou. La plupart des Chinois & leur commandant périrent dans cette attaque, & ce qu'il en réchappa fut porter à Tsao-tsong la nouvelle fâcheuse de leur défaite. Tsao-tsong vit par cet échec tout son plan détruit. Il vouloit se mettre sur le champ à la tête de ses troupes pour s'en venger; mais la réflexion lui fit 120.

De l'Ere Chrétienne. 120. Han-ngan-ti.

attendre un ordre de la cour qui l'autorisât à cette démarche ; il y dépêcha un courier pour annoncer la perte de Y-ou, & la proposition qu'il faisoit de forcer les royaumes du *Si-yu* à rentrer sous l'obéissance de la Chine comme ils y étoient autrefois.

L'impératrice convoqua une assemblée des grands, pour délibérer sur cette affaire importante. Tous furent d'avis de ne rien entreprendre de ce côté-là, & de se contenter de garder le passage de Yu-men par où les Tartares pouvoient entrer sur les terres de l'empire. L'ambition de l'impératrice ne fut point satisfaite de cette réponse. Comme cette princesse vouloit se faire un nom, elle ordonna de consulter Pan-yong, fils de Pan-tchao, qui avoit toujours accompagné son père dans ses expéditions du *Si-yu*. Pan-yong répondit : « Lorsque Han-ou-ti soumit le *Si-yu*, il ôta par-là le courage aux Tartares qui n'osèrent plus rien tenter contre la Chine. Kouang-ou-ti, environné de troubles dans l'intérieur de l'empire, abandonna cette contrée ; mais Han-ming-ti, paisible sur le trône, poussa vivement les Tartares, & en s'emparant du *Si-yu*, il procura la paix aux frontières. Comme ce prince l'abandonna dans la suite, les Tartares employèrent la force pour se rendre ces royaumes tributaires. Il est aisé de juger par la conduite des rois de Tché-ssé du midi & de Chen-chen, qu'ils préfèrent notre domination à celle des Tartares.

» Le plan de Tsao-tsong souffre des difficultés : il faudroit beaucoup de troupes & d'argent pour réduire par la force les peuples du *Si-yu* ; mais dans la circonstance actuelle où l'état manque de provisions & d'espèces, cette expédition me paroît impossible. Je crois qu'il suffiroit, pour tenir le *Si-yu* en respect, de mettre trois cens hommes de garnison

à

De l'Ere Chrétienne. 120. *Han-ngan-ti.*

» à Tun-hoang & cinq cens à Léou-lan, pour empêcher à » l'ouest les royaumes de Yen-tchi & de Kiu-tsé de remuer. » Cette précaution n'effarouchera aucun de ces petits rois : elle » maintiendra au sud Chen-chen & Yu-tien ; nos troupes » seront à portée de réprimer les *Hiong-nou* du nord s'ils font » quelque tentative, & comme elles ne seroient pas éloignées » de Tun-hoang, la garnison de cette ville pourroit aisément » soutenir celle de Léou-lan en cas de besoin : de cette ma- » nière, on éviteroit des dépenses à charge à l'état, & on ne » laisseroit pas de retirer de grands avantages de la commu- » nication avec le *Si-yu* ». Cet avis fut suivi, & l'expérience prouva que le conseil étoit sage.

Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil, & quelque temps après un tremblement de terre.

Quoique l'empereur fût dans la vingt-sixième année de son âge, la régente ne lui remettoit cependant pas les rênes du gouvernement. Tout le monde en murmuroit. Les grands lui avoient présenté à ce sujet plusieurs suppliques. Teng-kang, frère de cette princesse, l'avoit pressée de se démettre de l'autorité souveraine ; mais son ambition lui suggéroit de la retenir, & elle vouloit gouverner jusqu'au tombeau. Teng-kang, voyant son obstination, aima mieux se retirer & abandonner le service, que d'être témoin d'une conduite si contraire aux constitutions de l'état. L'impératrice sa sœur fut si irritée de sa retraite, qu'elle le priva de ses emplois & l'exila dans ses terres. Le chagrin de voir ses parens mêmes opposés à ses vues, joint à son grand âge, causa à cette princesse une maladie qui l'emporta à la troisième lune de l'année suivante.

121.

Les belles qualités que l'empereur avoit fait paroître dans sa jeunesse, avoient déterminé l'impératrice à le préférer pour

De l'Ere Chrétienne. 121. *Han-ngan-ti.*

le mettre ſur le trône; mais ce prince prit avec l'âge du goût pour les plaiſirs, auxquels il ſe livroit entièrement. Ce penchant qu'elle voyoit augmenter en lui, étoit un des principaux motifs qui avoient décidé la régente à ne point quitter le gouvernement; elle étoit même ſi prévenue contre l'empereur, qu'elle ſongeoit à le faire dépoſer, & dans ce deſſein, elle avoit fait venir à la cour le fils du prince de Ho-kien qu'elle y faiſoit élever.

L'empereur, averti de ſon projet, changea de conduite & devint beaucoup plus modéré dans ſes plaiſirs. Il ſe comporta d'une manière ſi réſervée, qu'il gagna l'affection des grands; les parens ſeuls de l'impératrice, qui formoient un parti aſſez conſidérable, ne s'attachèrent point à lui. La crainte que ce changement dans la conduite de l'empereur & le deſſein qu'on n'ignoroit pas que l'impératrice avoit de lui ſubſtituer le fils du prince de Ho-kien n'occaſionnaſſent des troubles, furent cauſe qu'elle ne ſe deſſaiſit point de l'autorité; mais à la mort de cette princeſſe, ſes frères & toute ſa famille, à l'exception de Teng-kang qui ne voulut point entrer dans le complot, ſe réunirent pour élever ſur le trône impérial le fils du prince de Ho-kien; ils gardèrent ſi peu le ſecret dans leurs démarches, que les cenſeurs de l'empire en furent d'abord inſtruits, & preſsèrent l'empereur de donner des ordres précis pour en arrêter l'effet. Ce prince envoya ſur le champ des ſoldats ſe ſaiſir des ſceaux de tous les conjurés qui étoient en place. Il dégrada la famille de l'impératrice-régente, excepté Teng-kang, & les mit au rang du peuple, avec ordre de ſe retirer de la cour; & pour rendre leur punition plus exemplaire, il confiſqua leurs biens & les aſſujettit comme le peuple aux corvées publiques. Cette humiliation leur fut ſi ſenſible,

qu'ils se tuèrent tous, à l'exception de Teng-tchi qui se laissa mourir de faim.

A la onzième lune de l'an 122, il y eut un tremblement de terre; & à la quatrième de l'année suivante, il tomba une grêle dont les grains avoient trois pouces de diamètre. Elle tua beaucoup de bestiaux, & toute la campagne fut saccagée. Cette même année il y eut deux tremblemens de terre, l'un à la septième, & l'autre à la neuvième lune. 122. *Han-ngan-ti.* 123.

Après la prise de Y-ou, les Tartares se liguèrent avec le roi du Tché-tsé du nord, pour fondre sur le pays de Ho-si (1). Tchang-tang, gouverneur de Tun-hoang, instruit de leur dessein, en donna avis à l'empereur. Il disoit dans ses dépêches, que, lorsqu'il étoit encore à la cour, & avant que de se rendre à son gouvernement, il avoit été d'avis d'abandonner le *Si-yu*; mais qu'il pensoit différemment depuis qu'il étoit sur les lieux, parce qu'il seroit presque impossible, sans lui, de conserver le Ho-si : il ajoutoit, qu'il croyoit à propos de s'emparer de tout le pays qui est au nord de Pou-leï (1), jusqu'à Tsin-haï, ainsi que de soumettre, comme auparavant, tout le *Si-yu*. Il proposoit d'aller avec deux à trois mille hommes de troupes réglées, en passant par la montagne Koen-lun, attaquer le roi de Hou-yen, de qui dépendoit tout le pays entre Tsin-haï & Pou-leï, & d'éteindre la race de ce prince : ensuite de quoi, de réduire le Tché-fsé du nord avec cinq mille hommes des troupes de Chen-chen. Tchang-tang disoit encore dans ses dépêches, que, si on ne prenoit pas cette voie, qui étoit la plus courte & la plus sûre, il falloit au moins augmenter les officiers & les troupes des

(1) Léang-tcheou Kan-tcheou du Chen-si.

(2) Deux lacs.

De l'Ere Chrétienne.
123.
*Han-ngan-ti.*

quatre départemens du Ho-si, & se mettre en état d'arrêter l'ennemi. Comme on ne vouloit point de guerre, le gouvernement adopta ce dernier parti, & on renforça en conséquence les garnisons du Ho-si.

A la douzième lune de cette même année, il y eut un tremblement de terre.

124.

Comme tous les mémoires qu'on avoit envoyés à la cour sur le *Si-yu*, avoient fait impression, Pan-yong fut nommé commissaire pour aller dans ces quartiers examiner l'état des choses. Lorsqu'il arriva à Léou-lan, le roi de Chen-chen le fit assurer de sa soumission. Pan-yong traita magnifiquement les envoyés de ce monarque, & les combla d'honneurs & de présens : le bruit s'en étant répandu dans les royaumes voisins, les rois de Kiu-tsé, de Kou-mé & de Ouen-sou lui députèrent aussi pour l'assurer de la même obéissance. Il profita adroitement des dispositions favorables où il les voyoit, pour les engager, sans pouvoir éluder, à lui donner leurs troupes contre les *Hiong-nou*, qui s'étoient emparés du Tché-ssé du nord. Pan-yong, avec les troupes de ces trois royaumes, chassa les Tartares, en remportant sur eux une victoire complette, après laquelle il vint s'établir à Lieou-tchang, capitale de ce royaume, qu'il choisit pour le lieu de sa résidence.

Le trente de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil, qui fut suivie d'un tremblement de terre & d'une tempête affreuse mêlée de grêle.

125.

L'année suivante l'empereur, dont la santé s'altéroit, voulut aller visiter les provinces du midi, afin de se dissiper.

Le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil; & cette même lune, l'empereur mourut à Tching-hing dans la dix-neuvième année de son règne & la trente-

unième de ſon âge. On ne publia cependant ſa mort qu'après que ſon corps eut été tranſporté à la cour.

De l'Ere Chrétienne. 125. *Han-ngan-ti.*

L'impératrice Yen-chi, veuve de HAN-NGAN-TI, aſpiroit depuis long-temps à ſe ſaiſir du gouvernement. Elle n'avoit point eu d'enfans de l'empereur, qui avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur le fils d'une reine que l'impératrice avoit fait mourir, afin de ſe délivrer d'une concurrente qui auroit pu lui enlever l'autorité ou au moins la partager avec elle. Le fils de HAN-NGAN-TI avoit déja douze ans à la mort de ſon père. Comme ce jeune prince étoit inſtruit de la fin tragique de ſa mère, que l'impératrice avoit avancée, cette princeſſe craignant qu'il ne voulût la venger, l'exclut du trône & fit proclamer empereur un petit-fils de Han-tchang-ti.

Pluſieurs grands déſapprouvèrent ouvertement ce choix, & dirent que l'excluſion du légitime héritier étoit injuſte. Ils proteſtèrent de ne pas reconnoître celui que l'impératrice vouloit leur donner pour maître. Ces oppoſitions mirent cette princeſſe dans la perplexité; mais comme elle s'étoit trop avancée pour reculer, elle employa les châtimens contre les plus opiniâtres. La mort qui enleva à la dixième lune le prince qu'elle avoit fait couronner, rendit le trône à celui auquel il appartenoit de droit.

Auſſi-tôt que les grands oppoſés à l'impératrice apprirent cette mort, ils conduiſirent au palais le fils de HAN-NGAN-TI, eſcorté d'un détachement capable de le ſoutenir, & d'intelligence avec dix-neuf eunuques, ils introduiſirent ce prince dans la ſalle du trône impérial, où il reçut l'hommage & le ſerment de fidélité de ces grands, qui le ſaluèrent empereur. Après cette cérémonie, on s'aſſura de Yen-hien, frere de l'impératrice, & de tous ſes parens, auxquels on fit le procès comme

De l'Ere Chrétienne. 125. *Han-ngan-ti.*

à des rebelles. Quant à cette princeſſe, elle fut condamnée à une priſon perpétuelle.

## *HAN-CHUN-TI.*

126. Tchéou-kiu, l'un des grands qui avoient contribué à placer HAN-CHUN-TI ſur le trône, déſapprouvoit qu'il eût fait enfermer l'impératrice. Il fut trouver Li-hou, gouverneur de ce prince, & lui dit : « Quoique Chun n'ignorât pas que Kou-» ſeou, ſon père, cherchoit à le perdre & à le faire mourir, il » redoubla de reſpect & d'attentions à ſon égard ». Il lui dit encore qu'avant que Tſin-chi-hoang-ti fût maître de tout l'empire, quoiqu'il eût ſujet de ſe plaindre de la conduite irrégulière de ſa mère, après lui en avoir témoigné ſon mécontentement, il la traita avec toutes ſortes d'honneurs ; & que les hiſtoriens le louent de ce reſpect filial, en le blâmant d'ailleurs de ſes actions répréhenſibles. « Si l'impératrice, ajouta Tchéou-» kiu, vient à mourir du chagrin que doit lui cauſer ſa déten-» tion, quels reproches l'empereur n'aura-t-il pas à ſe faire, » & quel exemple donnera-t-il à ſes ſujets » ? Li-hou rendit cette converſation à l'empereur, qui touché des exemples que Tchéou-kiu avoit cités, aſſembla tous les grands & fut à leur tête reconnoître l'impératrice Yen-chi pour ſa mère. Il fit rendre à cette princeſſe tous les honneurs dûs à ſon rang, & ces diſtinctions la conſolèrent de ſa diſgrace paſſée ; mais elle en jouit peu, étant morte quelques jours après.

Les *Kiang*, qu'on n'avoit encore pu venir à bout de réduire, crurent que le changement de règne & les troubles que cauſa l'élevation de HAN-CHUN-TI au trône, étoient une occaſion favorable de prendre les armes. Comme le gouvernement fut

aussi-tôt averti de leur dessein, il envoya contre eux Ma-hien, qui les surprit à Lin-tao, où ils s'assembloient, & leur ayant tué deux mille hommes, les autres, saisis de frayeur, mirent bas les armes & se soumirent. Cette victoire rétablit la paix dans le Léang-tcheou.

De l'Ere Chrétienne. 126. *Han-chun-ti.*

A peine eut-on pacifié ces contrées, que les *Hiong-nou* du midi firent des plaintes à la cour contre les *Sien-pi.* Ils étoient d'autant plus exposés à leurs insultes, que depuis Sou-fan vers l'ouest, tous les forts étoient ruinés & hors d'état de défense. Les *Hiong-nou* demandèrent la permission de les rétablir; mais on la leur refusa, parce qu'ils pouvoient par la suite s'en servir contre l'empire. Pour suppléer à ces forts, le gouvernement donna ordre à la garnison de Li-yang de se rendre sur les limites septentrionales de Tchang-chan, & il la fit soutenir par l'infanterie de ces quartiers, qui fut augmentée, afin de donner du secours à la garnison de Li-yang en cas de besoin.

Les royaumes du *Si-yu*, à l'exception de celui de Yen-chi, étoient alors soumis à la Chine comme ils l'avoient été autrefois. Pan-yong demanda la permission d'aller attaquer le roi de Yen-chi; mais la cour en fit expédier l'ordre à Tchang-lang, en lui donnant le commandement des troupes du Ho-si, qu'il joignit à celles des autres royaumes. Cet officier, à la tête de ces troupes réunies, entra par deux chemins dans le royaume de Yen-chi. Tchang-lang avoit commis une faute, dont il cherchoit à effacer la tache par quelque service signalé. Il se comporta dans cette expédition avec tant de sagesse & de prudence, qu'à son approche le roi de Yen-chi vint se soumettre, sans attendre qu'on l'y contraignît par la force. Après avoir rempli sa mission, Tchang-lang revint à son poste, & en conséquence d'un ordre secret de la cour, dont il se

De l'Ere Chrétienne. 126. *Han-chun-ti.*

difoit porteur, il fit arrêter Pan-yong, auquel il ôta fes emplois & qu'il conftitua prifonnier.

Le premier jour de la feptième lune, il y eut une éclipfe de foleil.

Le lettré Fan-yng, du territoire de Nan-yang, étoit alors en fi grande réputation, qu'on venoit en foule le vifiter & chercher à lier connoiffance avec lui. Cet empreffement lui faifoit peine & le fatiguoit. Comme il n'avoit point l'ambition d'être connu, il prit le parti de fe retirer à la montagne Hou-chan, où il demeura caché pendant quelque temps. Cette fuite le rendit encore plus célèbre. Plufieurs grands, jaloux de fe l'attacher pour profiter de fes confeils, l'invitèrent à venir auprès d'eux; mais il ne fe rendit point à leurs inftances. L'empereur HAN-CHUN-TI fit lui-même plufieurs tentatives pour l'attirer à fa cour. « De quelle utilité ferois-je au prince, répondit Fan-» yng, moi qui ne puis venir à bout de me perfectionner, » quelques foins que je me donne pour y parvenir? Je n'ai » pas la préfomption de me croire capable de diriger les autres, » tandis que j'ai beaucoup de peine à me conduire moi-» même ». Ce lettré ne voulut point quitter fa folitude.

HAN-CHUN-TI qui entendoit toujours parler avec éloge de Fan-yng, réfolut de le faire abfolument venir. Il lui en fit porter l'ordre par un de fes officiers, avec une lettre écrite de fa propre main & de magnifiques préfens. Le lettré perfiftoit à demeurer dans fa retraite. Cependant l'officier, après bien des difficultés, obtint qu'il le fuivroit.

En arrivant à la cour, Fan-yng fut conduit au palais & parut en la préfence de l'empereur, qu'il ne falua point, ce qui indigna ce prince contre lui. HAN-CHUN-TI lui en témoigna fon mécontentement, en lui difant qu'il étoit le maître de le

faire

faire mourir ou de le laiſſer vivre, de l'élever ou de l'abaiſſer, & de l'enrichir ou de le réduire à la misère.

De l'Ere Chrétienne. 127. *Han-chun-ti.*

« J'ai reçu la vie du Ciel, lui répondit avec gravité Fan-yng : » il dépend de lui d'en accourcir ou d'en prolonger le terme. » Le pouvoir de Votre Majeſté ſur mes jours, eſt ſubordonné » à la volonté du Tien ; & ſi vous me laiſſez vivre, ou vous » me faites mourir, c'eſt que le Tien le voudra ainſi ». L'empereur, ſatisfait de cette réponſe, le nomma pour être de ſon conſeil. Bientôt l'embarras des affaires & la gêne d'aller aſſiduement au palais déplurent à ce lettré, & lui firent regretter ſa ſolitude. Ce genre de vie, auquel il n'étoit point accoutumé, lui cauſa une maladie. Il demanda ſon congé, que l'empereur ne lui accorda que parce qu'on lui dit qu'il y avoit du danger de le retenir, & qu'il pouvoit mourir pour peu qu'on différât de le renvoyer. L'empereur le vit partir avec regret ; il augmenta le titre de ſon mandarinat & lui aſſigna une penſion conſidérable : il voulut encore qu'aux quatre ſaiſons de l'année on lui portât, de ſa part, des préſens de vins & d'autres choſes. Fan-yng, dans le peu de temps qu'il étoit reſté à la cour, avoit donné tant de preuves de ſa prudence & de ſa capacité, que l'empereur l'envoya conſulter dans ſa retraite ſur toutes les affaires épineuſes & de quelque importance.

L'année ſuivante, il y eut un tremblement de terre. Il ne tomba preſque point de pluie & la récolte fut mauvaiſe. 128.

Le gouverneur de Koué-yang ayant trouvé une perle d'une groſſeur extraordinaire, voulut faire ſa cour à l'empereur en la lui envoyant. Ce prince la refuſa, & la lui fit reporter, en diſant qu'il ne devoit point s'occuper de ce qui ne pouvoit ſervir qu'à entretenir le luxe & la vanité, tandis que le peuple 129.

De l'Ere Chrétienne. 129. *Han-chun-ti.*

souffroit de la stérilité qui avoit mis la disette par-tout, & qu'on devoit au contraire songer à retrancher le superflu pour le soulager.

130. Pan-chi, prince de Ting-yuen, avoit épousé une princesse de la famille impériale, femme hautaine & adonnée à ses plaisirs. Elle n'eut pas demeuré long-temps avec son époux, qu'elle le déshonora sans ménagemens. Le prince l'exhorta à changer de conduite, mais elle n'y fit aucune attention. Il la menaça de l'y forcer, & cette femme n'en devint que plus impudente. Le déshonneur de son époux & le scandale étant à leur comble, ce prince irrité de se voir la fable du public, entra en fureur contre elle & la tua. Il fit ensuite hacher son corps en pièces. L'empereur révolté de cette dernière action, ordonna de lui faire son procès, & il le fit exécuter publiquement.

131. Le prince de Ho-kien, qui étoit aussi de la famille impériale, ne menoit pas une conduite plus régulière que cette princesse. L'empereur qui l'aimoit, crut que c'étoit faute d'avoir auprès de lui un sage qui l'aidât de ses conseils; & dans cette idée, il lui envoya Chin-king, censeur de l'empire, pour lui servir de premier ministre. Lorsqu'il fut arrivé à Ho-kien, le prince le reçut en négligé, sans aucune cérémonie & sans lui donner la moindre marque d'estime. Chin-king de son côté fit semblant de méconnoître le prince & ne lui fit aucun salut. Un des officiers l'avertissant de cet oubli, Chin-king lui demanda avec un air d'étonnement où étoit le prince. Tous ceux qui étoient présens le lui montrèrent; mais Chin-king, sans se déconcerter, dit: « Quand un prince n'a rien qui le distingue » du commun, quelle différence y a-t-il de lui à un homme » ordinaire? Si le prince étoit ici, recevroit-il de la sorte un » envoyé de l'empereur »? Le prince, confus de ce reproche,

sortit précipitamment pour aller changer d'habits, & il reparut avec les marques de sa dignité; alors Chin-king se mettant à genou, lui rendit les honneurs dûs à son rang.

De l'Ere Chrétienne. 131. *Han-chun-ti.*

Au sortir du palais, Chin-king fut chez le gouverneur du prince. Il y manda la plupart des seigneurs de cette cour, auxquels il reprocha le peu de zèle qu'ils montroient pour l'amendement & l'honneur de leur maître : « Que faites-vous à son » service, leur dit-il d'un ton sévère? Vous mangez inutilement les pensions qu'il vous donne, & n'êtes-vous auprès » de lui que pour cela? Il est homme comme les autres : si » ceux qui doivent l'aider de leurs conseils flattent servilement » ses passions, au lieu de le reprendre de ses défauts, ne » méritent-ils pas d'être sévèrement punis comme fauteurs » de ses vices. Je vous déclare donc de la part de l'empereur » qui m'envoie ici, que je ferai une punition exemplaire de » ceux qui auront entretenu ce prince dans les écarts dont » il étoit de leur devoir de le retirer ». Chin-king effectua ses menaces : il remplit les prisons de ces vils adulateurs, & il en fit mourir plus de cent. Cette sévérité fit impression sur le prince de Ho-kien, qui renonça à ses vices pour embrasser la vertu.

132.

L'empereur avoit alors un excellent ministre dans la personne de Tso-hiang. Sa vigilance pour tout ce qui avoit trait au gouvernement, lui fit remarquer que les mandarins qui n'avoient pas quarante ans, s'acquittoient légérement de leurs fonctions. Il crut devoir présenter à l'empereur un mémoire à ce sujet, dans lequel il lui disoit entre autres choses, que Confucius regarde un homme à quarante ans comme formé, & que suivant le *Li-ki* on peut, à cet âge, lui confier le maniement des affaires. Il y disoit encore qu'à moins d'être un Yen-

De l'Ere Chrétienne. 132. *Han-chun-ti.*

hoeï (1) ou un Tſé-ki (2), dont le mérite avoit devancé l'âge, il croyoit à propos, pour le bien de l'état & la gloire de la dynaſtie régnante, de ne pas mettre dans les charges ceux qui n'auroient pas atteint quarante ans. L'empereur en porta la loi, qui fit perdre leurs charges à plus de douze gouverneurs qui n'avoient pas l'âge compétent, & on ne laiſſa en place qu'environ trente de ceux qui étoient au-deſſous de cet âge, parce que leurs emplois étoient de moindre conſéquence.

133. Ce miniſtre ne réuſſit pas ſi bien lorſqu'il entreprit d'empêcher l'empereur de déclarer Song-ngou, ſa nourrice, princeſſe & gouvernante du pays de Chan-yang. Il lui repréſenta en vain que Han-kao-ti avoit établi pour loi fondamentale de ne donner des principautés qu'à ceux qui auroient rendu des ſervices eſſentiels à l'état, & qu'il étoit inoui qu'aucun empereur eût créé princeſſe ſa nourrice & eût donné un gouvernement à une femme. L'empereur n'eut aucun égard à ſes repréſentations & paſſa outre.

Peu de temps après, à la quatrième lune, on reſſentit à Lo-yang un tremblement de terre ſi violent, qu'il fit une ouverture de plus de huit mille pieds de long. Cet événement jetta la cour dans la plus grande conſternation. L'empereur ordonna aux ſages de lui repréſenter les abus qu'ils trouvoient dans le gouvernement.

---

(1) Yen-hoeï ou Yen-yuen, originaire du pays de Lou & diſciple de Cong-fou tſé ou Confucius, dont ce philoſophe fait le plus bel éloge dans le livre claſſique *Lun-yu*, en diſant à Ngaï-kong, roi de Lou, qu'il n'avoit jamais connu perſonne d'auſſi ardent dans la recherche de la vertu & de la ſageſſe, & d'auſſi ſobre dans le boire & le manger. Il mourut à l'âge de trente-deux ans; Confucius le pleura amèrement. *Éditeur.*

(2) Tſé-ki, originaire du royaume de Tſi, poſſéda à l'âge de dix-huit ans une charge qu'il ne dut qu'à ſon mérite, & où il ſe diſtingua par ſa bienfaiſance envers les pauvres. *Éditeur.*

Li-kou & plusieurs autres lui citèrent le tort qu'il avoit eu de donner une principauté à sa nourrice, & lui dirent qu'il étoit odieux de voir des eunuques chargés des affaires de l'état. L'empereur encore effrayé du tremblement de terre, reprit à sa nourrice sa principauté & ôta aux eunuques leurs charges. Cependant quelques jours après, deux courtisans qui savoient l'affection que ce prince avoit pour sa nourrice, lui présentèrent une adresse, par laquelle ils lui demandoient de la rétablir ainsi que les eunuques : l'empereur profita de cette occasion pour leur rendre leurs places ; mais sa nourrice ayant trempé dans une conspiration contre l'état, elle fut une seconde fois privée de toutes ses prérogatives & renvoyée dans sa patrie pour y finir ses jours. 133. *Han-chun-ti.*

Les *Hiong-nou* du nord, fâchés d'avoir perdu le royaume de Tché-fsé du nord, avoient fait plusieurs tentatives secretes pour en engager les peuples à se déclarer pour eux : mais n'ayant pu réussir, ils eurent recours à la force. Les *Tché-fsé*, loin d'en être intimidés, s'avancèrent fièrement au devant d'eux, les provoquèrent au combat & les défirent. La mère de leur *Tchen-yu* fut même faite prisonnière dans cette action. 134.

L'an 135, le premier jour de la huitième lune intercalaire, il y eut une éclipse de soleil ; & à la douzième, un tremblement de terre. 135.

L'empereur s'étoit si fort laissé prévenir en faveur des eunuques, que non content d'en avoir élevé plusieurs à la dignité de prince, il avoit déclaré que les enfans qu'ils adopteroient hériteroient de leurs principautés. Ces distinctions & ces prérogatives les avoient rendu si puissans, qu'ils en imposoient à tout le monde. Cependant le sage, le courageux Ouang-kong, un des officiers de la cour du premier mérite, osa pré- 136.

De l'Ere Chrétienne. 136. *Han-chun-ti.*

ſenter des placets contre eux, ſans que l'empereur parût y faire attention. Les eunuques, qui craignoient que ce prince ne cédât enfin à l'importunité de Ouang-kong, le firent accuſer d'un crime capital par des gens qui leur étoient dévoués. L'empereur, excédé de ſes plaintes contre ſes favoris, donna ordre de l'arrêter & de le juger ſelon la rigueur des loix.

Tous les grands prirent ouvertement le parti de Ouang-kong. Ils députèrent vers l'empereur Li-kou & Léang-chang pour lui repréſenter la méchanceté des eunuques & la fauſſeté de l'accuſation intentée contre Ouang-kong. Ils chargèrent leurs députés de dire encore à ce prince que la droiture & le zèle de Ouang-kong exigeoient qu'il ſe plaignît des abus qu'il ne pouvoit diſſimuler, qu'ils penſoient tous de même que lui, & que ſi l'empereur traitoit ainſi ſes ſujets fidèles, pour ſe livrer à ceux qui flattoient ſes paſſions, il étoit à craindre qu'il ne ſe vît bientôt abandonné & qu'il n'exposât ſa dynaſtie à une ruine certaine. Cette démarche des grands & leur fermeté firent rendre la liberté à Ouang-kong, qui fut rétabli dans tous ſes emplois, parce que l'empereur appréhenda de les mécontenter, & qu'il n'en réſultât des ſuites fâcheuſes pour ſa perſonne & pour l'état.

137. L'année ſuivante, il y eut deux tremblemens de terre, l'un en été à la quatrième lune, & l'autre en hiver à la dixième lune.

138. L'année d'après, on en éprouva pareillement deux autres; le premier au printemps à la deuxième lune, & le ſecond en été à la quatrième lune intercalaire. Le premier jour de la douzième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

L'abus de l'autorité entre les mains des eunuques cauſa partout des ſoulevemens, que les mandarins avoient peine à réprimer. Ils devinrent même ſi fréquens & ſi conſidérables, qu'on

fut obligé d'en avertir l'empereur, afin qu'il envoyât des troupes contre les séditieux. Les provinces de Tchang-cha & de Koué-yang souffroient sur-tout de leur brigandage. Ils s'y étoient rassemblés au nombre de plusieurs dixaines de mille, ayant à leur tête un certain Na-ly, homme entreprenant & intrépide, mais sans prudence & sans jugement.

De l'Ere Chrétienne. 138. *Han-chun-ti.*

Le général Ma-hien fut envoyé contre eux : il les battit, mais sans les détruire. Ce ne fut qu'à la quatrième lune de l'année suivante que Na-ly, ayant eu la hardiesse de venir chercher sa revanche, fut complettement défait. Il perdit la vie dans cette seconde action, avec la plupart de son monde : le reste se dissipa de lui-même.

139.

A la deuxième lune de l'année suivante, il y eut un tremblement de terre ; & le trente de la cinquième lune, une éclipse de soleil.

140.

Après la défaite de Na-ly, les eunuques qui distribuoient tous les emplois, donnèrent le gouvernement de Ping-tchéou à Laï-ki, & celui de Léang-tchéou à Lieou-ping, leurs créatures. Ces deux officiers, aussi corrompus qu'eux, regardèrent leurs gouvernemens comme des sources où ils pouvoient puiser, & ils ne s'occupèrent qu'à satisfaire leur cupidité. Le peuple foulé murmura d'abord ; il se plaignit hautement & en vint ensuite aux menaces : les gouverneurs ajoutèrent la cruauté à leurs concussions.

Les peuples de leurs départemens, réduits à la dernière misère, prirent les armes & s'assemblèrent en si grand nombre, qu'ils formèrent, en peu de temps, un corps d'armée considérable. Ils furent assiéger Ou-tou, qu'ils forcèrent & mirent au pillage : de-là se portant vers le fort Long-koan (1), ils

(1) A soixante-dix *ly* à l'ouest de Long-tchéou de Fong-tsiang-fou du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne. 141. *Han-chun-ti.*

l'emportèrent d'emblée & le réduisirent en cendres pour intimider les autres places qui seroient résistance.

Ma-hien, quoique hors d'état de commander par rapport à son grand âge, reçut cependant ordre de la cour de marcher contre eux. Les rebelles vinrent à sa rencontre, résolus de le charger sans lui donner le temps de faire reprendre haleine à ses troupes. Les deux armées se trouvèrent en présence, à la première lune. La bataille fut sanglante, & funeste aux impériaux : ils furent si maltraités, qu'ils n'osèrent plus tenir la campagne. Alors les rebelles se répandant dans tout le pays, où ils furent joints par ceux de Kong-tang, se rendirent maîtres la lune suivante, qui étoit intercalaire, de San-fou & de ses dépendances, où ils commirent les plus grands désordres en brûlant les maisons & en détruisant de fond en comble les tombeaux.

Ces nouvelles fâcheuses consternèrent ceux qui étoient portés pour le bien public. Leur zèle les fit solliciter le gouvernement d'envoyer un général plus actif pour relever Ma-hien, que la vieillesse rendoit peu propre à une expédition qui demandoit de la vigueur. Les eunuques s'y opposèrent ; ainsi l'empereur voulut que Ma-hien fût conservé dans le commandement pour cette campagne.

A la deuxième lune de cette même année, il parut une comète dans la constellation *Ché* ; & le trente de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

142. Cependant les rebelles continuoient leurs hostilités : l'empereur, malgré les représentations des grands & sur-tout de Tchang-kang, ne se mettoit pas en devoir de les réprimer, ni de faire remplacer Ma-hien. Fatigué des instances de Tchang-kang, il le nomma lui-même gouverneur de Kouang-ling, où étoit

étoit le fort des rebelles, avec ordre de se rendre sur le champ à sa destination, sans lui donner des troupes pour aller prendre possession de son département.



Tchang-kang obéit & partit de la cour. Arrivé à Kouang-ling, il descendit au camp des rebelles & se fit conduire à la tente de Tchang-yng, leur chef, suivi seulement de deux ou trois personnes. Comme Tchang-kang jouissoit d'une grande réputation de droiture & de probité, Tchang-yng le reçut avec tout le respect & les égards dûs à un homme qu'il regardoit comme le plus estimable de l'empire. Tchang-kang, prenant la parole, lui dit : « La cupidité, l'avarice & la cruauté » des mandarins qu'on vous avoit donnés pour gouverneurs, » vous ont mis les armes à la main : ils sont coupables sans » doute de vous avoir forcé d'en venir à cette extrémité ; » mais vous m'avouerez que se révolter contre son prince » n'est pas une action digne de louange. L'empereur ne respire que la paix & le bonheur de ses peuples : on le trompe » en les vexant, & c'est aller contre les sentimens de son » cœur paternel, que de leur ravir leur fortune & leur tranquillité. Je viens par ses ordres pour vous gouverner ; je » vous donne ma parole que si vous quittez les armes, ceux » qui ont quelques grades parmi vous, les obtiendront à son » service, & qu'on fournira aux autres tout ce qui leur sera » nécessaire pour vivre contens au sein de leur famille. Profitez des dispositions favorables de votre maître à votre » égard, & si vous avez en moi quelque confiance, ne me » croyez pas capable de venir demeurer au milieu de vous » pour vous tromper ».

Tchang-yng lui répondit que l'éloignement de la cour & les défenses d'en approcher, les ayant mis à la merci des

De l'Ere Chrétienne. 142. *Han-chun-ti.*

concussions & des cruautés des mandarins, ils n'avoient pas eu d'autre motif de prendre les armes, que celui d'échapper à la voracité de ces tigres, & de se procurer quelque soulagement dans leur misère; mais puisqu'il les assuroit qu'elle alloit finir, qu'ils mettroient les armes bas sur sa parole, & qu'ils ne demandoient pas mieux que de retourner vivre en paix dans leurs foyers.

Tchang-kang satisfait de les avoir si heureusement amenés à ces dispositions de paix, regala magnifiquement les officiers, & fit distribuer une somme considérable d'argent aux soldats. Il retint les officiers, auxquels il fit donner de l'emploi, & renvoya chez eux les autres, satisfaits de la manière pleine d'affabilité & de douceur avec laquelle il les avoit traités. Tchang-kang ne fut qu'un an gouverneur de Koang-ling; la mort l'enleva au bout de ce terme, & trop tôt pour la tranquillité des peuples de son département. Tous les rebelles qu'il avoit fait rentrer dans le devoir assistèrent à ses funérailles, & lui témoignèrent leurs regrets par des présens proportionnés à leur état & à leurs facultés.

L'année suivante, depuis la neuvième lune jusqu'à la dou-
143. zième, il y eut cent quatre-vingts tremblemens de terre dans le pays de Léang-tchéou. Plusieurs montagnes s'écroulèrent; la terre s'entr'ouvrit dans beaucoup d'endroits; un grand nombre de maisons furent renversées, & il périt une infinité de monde. L'empereur tomba malade de la frayeur que lui
144. causa le récit de ces événemens sinistres, & mourut à la huitième lune, la trente-unième année de son âge & la dix-neuvième de son règne.

La mort de l'empereur & le mécontentement général contre les eunuques, excitèrent de nouveaux troubles. Fan-jong dans

le pays de Yang-tchéou se révolta, & battit Yao qui voulut s'y opposer à la tête des troupes de l'empire. Les peuples de Kiao-tchi prirent aussi les armes; mais Hia-fang, par sa prudence, sut si bien ménager les esprits, qu'il les engagea à rentrer dans la soumission.

De l'Ere Chrétienne. 144. *Han-chun-ti.*

Le plus hardi & le plus entreprenant de tous, fut Ma-mien, qui après avoir désolé le pays de Kieou-kiang, voyant que personne ne l'en empêchoit, se fit proclamer empereur par ses soldats à Tang-tou (1): de-là s'approchant de Lo-yang, il ne se retira qu'après avoir détruit & pillé à Hien-ling les tombeaux de la famille impériale.

## *HAN-TCHONG-TI.*

L'empereur Han-chun-ti ne laissa qu'un fils, âgé seulement de deux ans, qui fut déclaré empereur sous le titre de HAN-TCHONG-TI. Ce jeune prince étoit d'une santé si délicate, que l'impératrice prévoyant qu'il ne vivroit pas long-temps, songea à lui chercher un successeur. Elle fit tenir à portée de la cour deux jeunes princes Lieou-souon & Lieou-tsouon; le premier, fils du prince de Tsing-ho, & le second, fils du prince de Pou-haï, tous deux descendans de l'empereur Han-tchang-ti. Cette précaution étoit sage, car le jeune empereur mourut à la première lune du commencement de son règne. 145.

Les grands s'assemblèrent aussi-tôt pour lui choisir un successeur dans les deux princes que l'impératrice avoit fait venir. Ils inclinoient pour Lieou-souon, comme le plus âgé & celui qui annonçoit déja beaucoup de sagesse & de prudence; mais

(1) A huit *ly* au sud-est de Hoai-yuen-hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne. 145. *Han-tchong-ti.*

Léang-ki, frère de l'impératrice, qui vouloit s'emparer de l'autorité, fit préférer le prince Lieou-tſouon, quoiqu'il n'eût que neuf ans & qu'il fût d'une foible complexion. Ce choix arrêté, l'impératrice fut le chercher : elle le conduiſit au palais, & l'ayant fait aſſeoir ſur le trône impérial, tous les grands le reconnurent pour leur maître.

## *HAN-TCHÉ-TI.*

146. Les commencemens du règne de HAN-TCHÉ-TI ſemblèrent promettre l'avenir le plus heureux. Tchang-yng, que Tchang-kang avoit ramené à l'obéiſſance, depuis la mort de ce gouverneur, avoit repris les armes pour ſe ſouſtraire à la tyrannie du mandarin qui lui avoit ſuccédé; il vint de lui-même ſe ſoumettre avec les *Kiang* qui avoient ſuivi ſon parti.

D'un autre côté, Teng-fou qu'on avoit envoyé contre Ma-mien tailla ſon armée en pièces, & tua ce chef de rebelles & le général Fan-jong. Il rétablit le calme parmi les peuples de Kieou-kiang,. qui rentrèrent dans le devoir.

Après cette expédition, Teng-fou conduiſit ſes troupes victorieuſes contre Hoa-mong : ce rebelle s'étoit auſſi arrogé le titre d'empereur & déſoloit le pays de Li-yang. Comme ſon armée n'étoit qu'un ramas de troupes tumultuaires qui ignoroient l'art de ſe battre avec ordre & de pied-ferme, Teng-fou en eut bon marché, & il lui tua la plupart de ſon monde. Hoa-mong fut trouvé parmi les morts.

Malgré ſa grande jeuneſſe, l'empereur montroit beaucoup de prudence & de capacité. Il donna ordre de lui-même & ſans que perſonne le lui eût ſuggéré, de rétablir le collége impérial dans ſon premier éclat : « C'eſt une honte, dit-il aux

» grands de sa cour, d'avoir si peu respecté les vues sages de » mes prédécesseurs, dont l'intention étoit de faire fleurir les » sciences par les établissemens qu'ils ont fondés. Il est inutile » d'avoir des colléges & d'y entretenir tant d'habiles maîtres, » si vous n'y envoyez pas vos enfans : je vous ordonne donc » de n'y plus manquer à l'avenir, & de faire instruire vos enfans » de ce qu'ils doivent savoir pour concourir au bien de l'état ». Il donna cet ordre d'un ton si ferme, que tous ceux qui étoient présens furent dans la surprise & dans l'admiration. En moins d'un mois, le collége impérial fut fréquenté par plus de dix mille écoliers. L'empereur voulant juger par lui-même si ses ordres étoient exécutés, s'y rendit, & vit avec plaisir cette affluence de jeunes gens; mais cette satisfaction lui coûta cher. Comme tous les grands l'accompagnoient, Léang-ki, frère de l'impératrice, se trouva de sa suite. L'empereur le fixant, s'écria en disant : « Le terrible général que voilà »! Léang-ki garda le silence, mais l'altération de son visage fit assez connoître qu'il étoit choqué de l'apostrophe que l'empereur venoit de lui faire. Pour s'en venger, il trouva dès le même jour le moyen de jetter adroitement du poison dans un mets que l'empereur aimoit. Au sortir de table, ce prince se mit à vomir avec de violens efforts; le feu qu'il ressentoit dans les entrailles lui causoit une soif excessive : il demanda de l'eau; mais le traitre Léang-ki lui dit qu'elle lui seroit contraire dans l'état où il se trouvoit, & empêcha de lui en donner : il ne le quitta point qu'il n'eût vu les effets de son crime. L'empereur mourut la nuit même à la sixième lune intercalaire, la première année de son règne.

Dès le lendemain, Léang-ki en publiant sa mort, paroissoit vouloir lui donner, de son autorité privée, un successeur.

De l'Ere Chrétienne. 146. *Han-tché-ti.*

Li-kou, Hou-kouang & Tchao-kiaï lui dirent que le choix d'un maître de l'empire devoit être déterminé dans une assemble des grands, & que c'étoit le moyen de le faire approuver par le Tien & recevoir avec satisfaction du peuple. Ils ajoutèrent qu'on pouvoit aisément donner un homme à l'empire, mais que rien n'étoit plus difficile que de lui donner un bon maître. Léang-ki convoqua donc une assemblée des grands pour élire un successeur à HAN-TCHÉ-TI. Le prince Lieou-souon, sur lequel on avoit déja jetté les yeux, auroit été élu sans l'opposition de Tsao-tseng & de ses adhérans. Tsao-tseng en vouloit à ce prince, parce qu'il avoit paru le mépriser dans une occasion : les voix se trouvant partagées, l'élection fut remise au lendemain.

Le jeune prince de Ping-yuen, Lieou-tchi, à qui l'impératrice avoit promis une de ses sœurs en mariage, étoit arrivé depuis peu à la cour pour conclure cette alliance. Tseng-teng résolut de l'élever au trône. Il se rendit la nuit & en secret chez Léang-ki, auquel il fit un portrait désavantageux de Lieou-souon, & de son humeur hautaine & impérieuse : il lui peignit au contraire Lieou-tchi comme un prince doux, affable, complaisant, & sur-tout facile à gouverner, ce qui flattoit le plus Léang-ki, & il fut arrêté entre eux que ce dernier auroit la préférence.

Les grands s'étant assemblés une seconde fois, Léang-ki leur dit d'un ton si absolu qu'il falloit, sans hésiter, élire le prince Lieou-tchi, qu'ils en demeurèrent dans le plus grand étonnement. Cependant Li-kou & plusieurs autres qui avoient donné leur suffrage à Lieou-souon, ne voulurent point se rétracter. Léang-ki jugeant que leur fermeté empêcheroit l'élection qu'il favorisoit, les fit exclure du conseil par ordre

de l'impératrice. Cette princesse, elle-même à la tête des grands, fut prendre Lieou-tchi & le conduisit au palais, où il fut solemnellement proclamé empereur.

De l'Ere Chrétienne.

146.

*Han-tché-ti.*

## *HAN-HOUON-TI.*

Le règne de HAN-HOUON-TI s'annonça par une éclipse de soleil, arrivée le premier jour de la première lune; & à la quatrième, de même qu'à la neuvième, il y eut des tremblemens de terre assez considérables.

147.

L'impératrice sentant le besoin qu'elle avoit d'un habile homme pour l'aider dans le gouvernement, jetta les yeux sur Tou-kiao qui avoit de la réputation, & elle le mit dans le ministère pour remplacer Li-kou, qui venoit d'être renvoyé par rapport à son opposition à l'élection de l'empereur régnant. Dès que Tou-kiao fut en place, il conseilla à l'impératrice de faire un choix des plus habiles gens, & de les employer dans l'administration au lieu des parens de Léang-ki & des eunuques qu'elle y avoit admis, & qui par leur incapacité décrioient le gouvernement. Il lui dit encore que c'étoit le vœu unanime de toutes les personnes zélées pour le bien de l'état, & qu'elle devoit signaler le commencement de sa régence par cette réforme. L'impératrice, qui ne vouloit pas mortifier Léang-ki, refusa même de lire le placet que Tou-kiao lui adressoit, étant instruite auparavant de ce qu'il contenoit.

Quoique l'élection de HAN-HOUON-TI dût être une affaire terminée, cependant Lieou-ouen crut qu'il ne seroit pas impossible de remettre sur les rangs Lieou-souon. Il s'en ouvrit à Sié-kao, ministre de ce prince, qui ne voulut jamais entrer dans le complot, parce qu'il en prévit les suites dangereuses.

De l'Ere Chrétienne. 147. *Han-houon-ti.*

Son refus fit craindre à Lieou-ouen qu'il n'eût intention de l'accuſer & de le perdre : il crut devoir prendre des précautions & le prévenir en le faiſant mourir ; mais Lieou-ouen trahit par-là ſon ſecret : la trame fut découverte. L'impératrice ſe contenta de punir Lieou-ſouon, en le faiſant deſcendre au rang de prince du ſecond ordre, & en l'exilant à Koué-yang. Ce prince fut ſi pénétré de ſa diſgrace, qu'arrivé au lieu de ſon exil, il ſe donna lui-même la mort.

Léang-ki n'étoit pas ſans inquiétude du côté de Li-kou & de ſes partiſans : il ſe ſervit de cette occaſion pour s'en défaire. Sous prétexte qu'il étoit entré avec Tou-kiao dans la conſpiration de Lieou-ouen, il les fit conduire l'un & l'autre chargés de chaînes dans les priſons des criminels d'état, où les ayant fait périr inhumainement, il fit jetter leurs corps à la voirie, avec défenſe, ſous peine de la vie, de les pleurer & de leur donner la ſépulture.

Kouo-léang, jeune diſciple de Li-kou qui n'étoit pas encore en âge de prendre le bonnet, ne put voir ſon maître auſſi barbarement traité ſans en être vivement affecté. Prenant un placet d'une main, & de l'autre une hache d'armes, comme un homme qui mérite la mort, il ſe rendit au palais pour demander à l'impératrice la permiſſion de rendre les derniers devoirs à ſon maître ; mais elle lui fut refuſée.

Tong-pan, Yang-kouang, & autres de ſes diſciples quittèrent leurs mandarinats & vinrent à la cour, où ayant appris le refus que Kou-léang avoit eſſuyé, ils conſtruiſirent enſemble une mauvaiſe hutte couverte de chaume auprès du corps de leur maître, qu'ils pleurèrent pendant douze jours ; après quoi ils firent une ſeconde tentative auprès de l'impératrice, qui leur permit enfin de l'enterrer ; ce qu'ils firent avec magnificence.

L'année

L'année suivante, l'empereur, ayant atteint sa seizième année, prit le bonnet le premier jour de la première lune, avec les cérémonies usitées en pareille occasion. A la cinquième lune, le feu prit à son palais du nord & il fut obligé d'aller demeurer dans celui du midi. De l'Ere Chrétienne. 148. *Han-houon-ti.*

Le trente de la troisième lune de la troisième année de son règne, il y eut une éclipse de soleil. A la huitième lune, il parut une comète dans la constellation *Tien-chi* ; & à la neuvième, il y eut deux tremblemens de terre. 149.

A la première lune de l'an 150, l'impératrice remit à l'empereur le gouvernement, & cette princesse mourut à la deuxième lune. 150.

Le premier jour de la cinquième année du règne de HAN-HOUON-TI, tous les mandarins de la cour étant venus, suivant la coutume, rendre leurs hommages à l'empereur, Léang-ki parut le sabre au côté ; ce qui est un crime digne de mort. Tchang-ling, président d'un tribunal, s'en apperçut, & outré de colère, il commanda aux gardes du palais de le lui ôter. Léang-ki tombant aux genoux du président, demanda avec instance qu'on lui pardonnât un défaut d'attention. Tchang-ling, sans avoir égard à ses excuses, présenta un placet à l'empereur pour obtenir l'ordre de le livrer entre les mains de la justice, afin qu'elle le punît suivant les loix : mais l'empereur qui avoit obligation de la couronne à Léang-ki, se contenta de le priver de ses appointemens pendant un an. 151.

A la quatrième lune de cette année, l'empereur s'étant allé promener à la maison de Léang-yu, parent de Léang-ki, il s'éleva un vent si furieux, que plusieurs arbres en furent déracinés & beaucoup de maisons détruites : le reste du jour devint aussi obscur que la nuit la plus sombre. La disette fut extrême

De l'Ere Chrétienne. 151. *Han-houon-ti.* dans le voisinage de la cour. Les *Hiong-nou* du nord profitèrent de ce temps de calamité pour reprendre la ville de Y-ou. A la onzième lune, il y eut de violens tremblemens de terre. Ces prodiges, qui se succédoient si rapidement, effrayèrent l'empereur. Il invita par un ordre les sages à se rendre auprès de lui, pour l'aider de leurs conseils. Comme on lui vantoit beaucoup le mérite de Tsouï-ché, il fit venir ce lettré, qui ne fit pas un long séjour à la cour : dès qu'il vit qu'on vouloit l'employer dans le gouvernement, il s'en excusa sur la foiblesse de sa santé; mais le véritable motif de son refus venoit de ce que Léang-ki s'étant emparé de l'autorité, il jugea qu'il s'opposeroit toujours au bien qu'il voudroit faire. Tsouï-ché se retira sans vouloir donner aucuns conseils à l'empereur. Cependant lorsqu'il fut arrivé dans sa patrie, il composa une dissertation, qu'il intitula *Tching-lun*, ou *discours sur le gouvernement*, dans laquelle il développoit les principes d'une sage administration, & démontroit d'une manière frappante le vice du gouvernement actuel. Ce discours, qui se répandit par-tout, reçut une approbation générale; mais ce fut là tout l'effet qu'il produisit.

152. Au commencement de l'année suivante, il y eut un tremblement de terre; & à la quatrième lune, l'impératrice Yen-chi, mère de l'empereur Han-tchang-ti, mourut. A la septième lune en automne, il y eut une éclipse de soleil; & à la dixième, un nouveau tremblement de terre.

153. Les récoltes précédentes avoient été si mauvaises, & il y avoit si peu d'apparence que celle de l'année seroit favorable, principalement dans la province de Ki-tcheou, que plus de cent mille familles en sortirent pour aller s'établir ailleurs & y chercher leur subsistance. L'empereur envoya Tchu-mou pour empêcher ceux qui restoient de s'expatrier, & tâcher de faire revenir les émigrans.

De l'Ere Chrétienne. 153. *Han-houon-ti.*

Les mandarins de cette province, au nombre de plus de quarante, vinrent au devant du commiſſaire de la cour, afin de lui prouver qu'ils ne craignoient pas l'examen de leur conduite. Ils s'avancèrent juſqu'aux bords du Tſi-ho, portant les ſceaux de leurs emplois attachés à leurs cols. Tchu-mou inſtruit qu'ils étoient en partie cauſe de la déſertion du peuple, leur fit ſubir un examen rigoureux, & comme ils furent convaincus de concuſſions, il les fit mettre en priſon & en donna avis à l'empereur.

La plupart de ces mandarins voyant qu'ils ne pouvoient échapper au châtiment qu'ils méritoient, ſe donnèrent eux-mêmes la mort; d'autres la ſubirent naturellement dans la priſon. Le père de Tché-tchong étoit du nombre de ces derniers: cet eunuque obtint la permiſſion de lui aller rendre les devoirs funèbres; ce qu'il fit avec une magnificence inouie, juſqu'à ſe ſervir de boîtes de pierre précieuſe (1), qu'il n'étoit

(1) On peut remarquer dans l'hiſtoire de la Chine l'avidité de certains conquérans qui n'ont pas craint de violer les tombeaux pour en tirer les richeſſes qu'on y renferme, quoique ce ſoit un grand crime dans l'eſprit des Chinois. Le ſentiment de l'immortalité de l'ame & de ſon retour futur dans le corps qu'elle a déja animé, ſemble avoir pu ſeul occaſionner tant de ſoins & de dépenſes pour les défunts. Cette opinion religieuſe, à laquelle Ménès ou Oſiris, fondateur de la monarchie Égyptienne, a donné naiſſance, ſe répandit aſſez rapidement dans tout le monde, & d'ailleurs elle date de ſi haut, qu'il ne paroît pas abſolument impoſſible que la colonie qui alla peupler la Chine n'en ait emporté la connoiſſance des plaines de Sennaar; cependant ſi l'on conſidère l'amour, la complaiſance & le reſpect extraordinaires que les enfans ont à l'égard de leurs peres, chez les Chinois, & juſqu'à quel point de perfection ils ont pouſſé ce premier ſentiment de la nature dès le berceau de leur empire, peut-être conviendra-t-on que la vénération qu'ils leur conſervent après leur mort, & l'eſpece de culte dont ils les honorent en ſont une ſuite naturelle. On doit diſtinguer les ſentimens des anciens Chinois, des pratiques ſuperſtitieuſes introduites par les Bonzes dans les temps poſterieurs. Les Chinois ont leurs rituels qu'il faut conſulter. Tout eſt d'étiquette chez eux, &

De l'Ere Chrétienne. 153. *Han-houon-ti.*

permis d'employer qu'aux funérailles des princes du premier ordre. Tchu-mou indigné de le voir insulter, par ce faste, à la misère publique, fit ouvrir le tombeau de son père & en tira les richesses qu'il y avoit fait enfermer, pour les employer au soulagement du peuple. Tché-tchong en porta des plaintes amères à l'empereur, qui donna ordre d'arrêter Tchu-mou & de le conduire dans les prisons du tribunal des crimes. Tchu-mou qui avoit prévu ce qui lui arriveroit, avoit mis ordre à ses affaires, & quand on vint pour l'arrêter, il suivit les officiers du tribunal sans faire paroître le moindre étonnement ni la moindre émotion. Le peuple, pour lequel il s'étoit si généreusement sacrifié, ne l'abandonna point. Lieou-tao, suivi de plusieurs mille habitans de la province, se rendit à la cour, & cette multitude présenta en commun le placet suivant, adressé à l'empereur :

« Les eunuques connoissent mieux que personne ce qui se » passe dans l'empire : ils s'arrogent l'autorité sans qu'on ose » leur dire qu'ils ne le doivent pas. Décorés de la dignité de » princes, ils sont l'organe des ordres de Votre Majesté, & ils » gouvernent l'état à leur gré. Ils peuvent ravir impunément » au peuple les choses de première nécessité, sans qu'il lui » soit permis de s'en plaindre. Ce sont les eunuques qui ont » rendu Kié l'exécration de la postérité, & il a fallu la fer- » meté & la sagesse du ministre Y-yn pour réparer le mal qu'ils » avoient fait au gouvernement. Ce rétablissement n'a pu » s'opérer que par l'entière destruction de la famille impériale » des *Hia*.

---

se règle suivant le rang & la qualité. Cet objet sera traité à la fin de cette histoire, lorsqu'on parlera des mœurs & des usages des Chinois. *Éditeur.*

» Tchu-mou, le Y-yn de nos jours, s'expose à perdre son » repos, ses biens & sa vie même pour la gloire de Votre » Majesté & le soulagement de ses peuples : les eunuques après » leur avoir arraché leur subsistance pour s'enrichir eux & leurs » familles, emploient le fruit de leurs concussions à se pro- » curer des honneurs qui ne sont dûs qu'au souverain & aux » princes du premier ordre. Tchu-mou justement indigné de » leur arrogance, enleve, par zèle pour Votre Majesté & par » affection pour son peuple, ces richesses, afin d'adoucir la » misère publique. S'il s'est rendu coupable par cette action, il » mérite qu'on lui pardonne ; mais il ne devoit pas se com- » porter autrement sans manquer à son devoir & sans com- » promettre l'honneur du trône, en souffrant que ceux qui » n'en ont pas le droit s'attribuent des prérogatives qui tendent » à renverser les constitutions de l'état. C'est donc le zèle pour » les intérêts de l'empire qui a fait agir Tchu-mou ; sa faute » est trop honorable pour que Votre Majesté loin de le punir » ne le récompense pas au contraire de sa fidélité. Cependant » s'il doit ressentir les effets de votre colère, nous venons nous » offrir pour victimes ; nous mourrons contens, si nous pou- » vons conserver à Votre Majesté un sujet qui mérite à si juste » titre de vivre & pour la gloire du trône & pour le bonheur » du peuple ». Après avoir lu ce placet, l'empereur fit sur le champ expédier l'ordre de mettre Tchu-mou en liberté, & il le rétablit dans tous ses emplois.

De l'Ere Chrétienne. 153. *Han-houon-ti.*

L'année suivante, à la troisième lune, il y eut un tremble- ment de terre ; & le premier jour de la neuvième lune, il arriva une éclipse de soleil.

154.

La disette fut si grande cette huitième année du règne de Han-houon-ti, que le pays de Pong-yé étoit infesté de

155.

De l'Ere Chrétienne. 155. *Han-houon-ti.*

voleurs, qui rendoient les routes inabordables. La famine se fit si cruellement sentir dans le pays de Ki-tcheou, qu'on fut forcé de se nourrir de chair humaine. Pour comble de misère, les pluies continuelles submergèrent les récoltes, ce qui réduisit le peuple au désespoir.

Les *Hiong-nou* du midi, réunis aux *Kiang*, profitèrent de ces temps de calamité pour tenter de secouer le joug de la Chine. Quoique Tchang-hoan, qui ne faisoit que d'arriver pour prendre le commandement sur ces limites, n'eût que deux cens hommes de troupes réglées, il n'hésita point à marcher contre ces rebelles, afin de ne pas leur donner le temps de se fortifier. Les officiers qui lui étoient subordonnés lui représentèrent en vain que c'étoit se sacrifier de gaieté de cœur, & qu'il valoit mieux attendre du renfort. Tchang-hoan, sans les écouter, vint avec sa poignée de monde camper auprès de la grande muraille; de-là détachant un de ses officiers pour aller dire aux *Kiang* de s'approcher, sur leur refus il décampa & fut à grandes journées se saisir de Kiu-tsé. Il coupa, par ce moyen, aux *Kiang* la communication avec les *Hiong-nou*. Ce coup de main hardi en imposa aux *Kiang* : ils se persuadèrent que Tchang-hoan étoit soutenu. Leurs chefs, ayant tenu conseil, opinèrent à demander la paix : c'étoit où Tchang-hoan vouloit les amener. Après qu'elle fut signée, il joignit leurs troupes aux siennes & fut à leur tête combattre les *Hiong-nou*, qu'il contraignit à se soumettre.

Cette guerre terminée, les *Kiang*, charmés de la manière dont Tchang-hoan s'étoit comporté avec eux, lui députèrent quelques-uns de leurs principaux, chargés de lui offrir vingt beaux chevaux & huit pièces de vaisselle d'or. Il traita ces députés avec beaucoup de distinction, & refusa leurs pré-

ſens. « Je ne fais pas plus de cas, leur dit-il, d'un cheval que » d'un mouton : je ne trouverois pas le riz meilleur dans cette » vaiſſelle d'or. Je ne ſuis point envoyé ici pour prendre vos » richeſſes, mais pour vous aider à les conſerver & vous pro- » curer la paix ». Ce déſintéreſſement cauſa d'autant plus d'admiration à ces peuples, qu'il avoit été rare dans les prédéceſſeurs de Tchang-hoan. La cupidité & l'avarice de la plupart de ces mandarins avoient rendu les *Kiang* difficiles à gouverner, & les avoit toujours entretenus dans le deſir de profiter de l'occaſion de ſe révolter ; mais ſous le gouvernement de Tchang-hoan, l'empire n'eut point de ſujets plus ſoumis ni plus fidéles.

De l'Ere Chrétienne. 155. *Han-houon-ti.*

Du côté de l'eſt, les *Sien-pi* étoient devenus très-nombreux. Leur puiſſance s'accrut ſous Tan-ché-hoaï, leur roi, prince d'une grande bravoure & d'une étendue de génie prodigeuſe. Il étoit ſi abſolu, que ſes ſujets n'oſoient lui déſobéir, & qu'ils exécutoient aveuglément ſes ordres. Non moins redouté de ſes voiſins, il leur faiſoit la loi : on y reſpectoit tout ce qu'il diſoit, & perſonne n'eût été aſſez hardi pour inſulter ſes gens. 156.

Le roi des *Sien-pi* venoit ſans ceſſe faire des courſes au ſud de la Chine. Au nord, il faiſoit trembler le royaume de Tingling : à l'eſt, il conquit le royaume de Fou-yu, & vainquit à l'oueſt les *Ou-ſun*. Il ajouta à ces conquêtes tout le pays des *Hiong nou*, & ſe vit, par-là, le maître de près de quatorze mille *ly* d'étendue eſt-oueſt. Sa réſidence ordinaire étoit à la montagne Tan-han-chan (1).

La province de Léao-tong avoit été ſouvent expoſée à ſes inſultes ; mais il n'avoit oſé s'y engager trop avant, parce qu'il

(1) A cinq cens *ly* au nord de Pé-king.

De l'Ere Chrétienne. 156. *Han-houon-ti.*

craignoit Touan-keng, qui commandoit dans cette contrée pour l'empereur, sur-tout depuis une action où il avoit malmené les *Sien-pi.* Ces Tartares, sous la conduite de leurs meilleurs généraux, étoient venus tenter s'ils ne pourroient pas faire quelques conquêtes dans le Léao-tong : Touan-keng fut à leur rencontre, mais ils se retirèrent à son approche. Le général Chinois qui l'avoit prévu, avoit envoyé, par des chemins détournés, un détachement considérable pour les couper & les arrêter dans leur retraite : il les mit par ce moyen entre deux feux ; alors les pressant lui-même vivement, ils donnèrent dans l'embuscade, & malgré la bravoure avec laquelle ils se battirent, tous ces *Sien-pi* furent ou pris ou tués ; il en resta plus de dix mille sur le champ de bataille.

Cette même année, à la douzième lune, il y eut un tremblement de terre. Le trente de la quatrième lune de l'an 157, il
157. arriva une éclipse de soleil : on en vit encore une autre le trente de la cinquième lune de l'an 158.

158. Depuis leur défaite, les *Sien-pi* n'osèrent plus rien tenter sur le Léao-tong ; mais ayant joint leurs troupes à celles des *Ou-hoan*, ils attaquèrent les *Hiong-nou* du midi. L'empire avoit trop intérêt de s'opposer à cette puissance, pour ne pas leur donner du secours. Les *Sien-pi*, avertis de l'intention du gouvernement chinois, firent la paix avec les *Hiong-nou* & les engagèrent à s'unir avec eux contre l'empire. Ces Tartares confédérés entrèrent sur les terres de Ping-tcheou & de Léang-tcheou, qu'ils dévastèrent au point que Tchin-koué, envoyé au secours des *Hiong-nou*, trouvant ces deux provinces dans la dernière désolation, écrivit en cour pour demander la remise des impôts de l'année, qui leur fut accordée. Tchin-koué, à l'approche duquel les ennemis s'étoient retirés, jugeant sa présence

De l'Ere Chrétienne. 158. *Han-houon-ti.*

présence inutile, revint à la cour. Léang-ki, son ennemi, qui cherchoit l'occasion de lui nuire, l'accusa de n'avoir pas fait toute la diligence qu'il pouvoit pour empêcher la ruine des provinces de Ping-tchéou & de Léang-tchéou, & demandoit qu'il fût puni de mort. L'empereur, convaincu qu'on ne pouvoit rien reprocher à cet officier, ne voulut point recevoir l'accusation. Tchin-koué fut si pénétré de se voir accusé, au lieu de recevoir des éloges pour avoir fait fuir l'ennemi, qu'il lui fut impossible de prendre aucune nourriture, & qu'il mourut peu de jours après.

159.

L'impératrice Léang-chi, sœur de Léang-ki, mourut l'année suivante, & sa famille perdit avec elle son plus grand appui. On avoit vu dans cette famille, & presque en même temps, sept princes, trois impératrices, six reines & trois grands généraux : trois princesses du sang impérial y étoient entrées ; cinquante-sept personnes avoient occupé, ou occupoient encore, les premières charges de l'état. Depuis vingt ans, Léang-ki jouissoit de toute l'autorité dont il s'étoit emparé ; il distribuoit à son gré les emplois, & toutes les affaires alloient d'abord à lui. Si quelqu'un se fût avisé de s'adresser à l'empereur sans sa permission, le moins qu'il lui en coûtoit, c'étoit la perte de son emploi. L'empereur voyoit à regret tant d'autorité entre les mains de Léang-ki ; il saisit l'occasion, qui se présenta bientôt, pour se défaire d'un sujet qui lui causoit tant d'inquiétude.

Teng-hiang avoit eu de Siuen-chi sa femme une fille d'une beauté accomplie, à laquelle il donna le nom de *Teng-mong*. Son dessein étoit de l'offrir à l'empereur, mais la mort le prévint. Sa veuve, remariée à Léang-ki, oncle de Sun-chéou, voyant sa fille si belle, l'introduisit dans le palais, où elle eut

De l'Ere Chrétienne. 159. *Han-houon-ti.*

d'abord le titre de reine. Léang-ki, qui se croyoit tout permis, voulut l'adopter pour sa fille; mais comme la mère s'y opposoit, il envoya des assassins pour s'en défaire. Ces satellites approchoient de la maison, lorsqu'un des domestiques, averti du danger que couroit sa maîtresse, ferma les portes, & courut au palais en informer la reine Teng-mong. Cette princesse fut se jetter aux genoux de l'empereur & implorer sa protection pour sauver les jours de sa mère. L'empereur, indigné de l'audace de Léang-ki, donna sur le champ ordre à un des officiers de sa présence de faire retirer les satellites, & fit appeller l'eunuque Tang-hang, ennemi juré de Léang-ki. Lui ayant demandé quels étoient ceux de ses gens qui haïssoient le plus Léang-ki, l'eunuque lui nomma Chen-tchao & Tso-kouan, comme les plus animés contre lui & contre sa famille : il lui cita encore Siu-hoang & Kiu-yuen, qui ne lui en vouloient pas moins. L'empereur manda Chen-tchao & Tso-kouan, auxquels il découvrit le dessein où il étoit de se défaire de Léang-ki, & il prit avec eux des mesures pour l'exécuter. Quoiqu'on gardât inviolablement le secret, cependant Léang-ki soupçonna qu'il se tramoit quelque chose contre lui, & pour s'en assurer, il ordonna à Tchang-yun, officier de la garde du palais, d'y passer la nuit, en lui recommandant d'épier avec soin tout ce qui s'y passeroit & de l'en avertir sur le champ.

Kiu-yuen, qui savoit que Tchang-yun étoit dévoué à Léang-ki, le fit arrêter, & engagea l'empereur à passer dans son palais du midi. Il en commit la garde à Yn-hiun, auquel il défendit d'y laisser entrer personne sans un ordre exprès signé de lui. Kiu-yuen, accompagné de Kiu-tseou, de Hou-pen, de Yu-lin & de Tou-heou, à la tête de plus de mille soldats de la garde du palais, fut ensuite investir la maison de Léang-ki, qui étoit

alors avec Sun-chéou. Ces deux hommes, ſe voyant perdus ſans reſſource, pour éviter une mort ignominieuſe, ſe la donnèrent eux-mêmes. Leurs familles furent enveloppées dans leur proſcription & exécutées publiquement. Han-yen, Hou-kouang, Sun-lang, & pluſieurs autres qui étoient attachés à Léang-ki, furent privés de leurs emplois & mis au rang du peuple. Les mandarins qu'on connoiſſoit pour être de leurs créatures, furent deſtitués de leurs charges au nombre de plus de trois cens. On confiſqua tous les biens de Léang-ki, qui ſe trouvèrent monter à plus de cinq cens millions de *taëls*, & que l'empereur fit diſtribuer en grande partie au peuple, pour le ſoulager dans la diſette où il étoit. L'empereur fit encore détruire ſes magnifiques maiſons de plaiſance, avec les jardins & les parcs, qui occupoient des terreins immenſes. Il donna ce terrein à de pauvres familles qui avoient peine à ſubſiſter ; de ſorte que beaucoup de perſonnes profitèrent des dépouilles de cette famille, qui avoit cauſé des maux infinis à l'état. Chacun témoigna de la ſatisfaction de ſa chûte, & conçut l'eſpérance d'un gouvernement plus doux & plus tranquille. Hoang-kiong remplaça Léang-ki dans le miniſtère. Le nouveau miniſtre examina ſévérement la conduite des mandarins ; pluſieurs furent convaincus de concuſſions & punis de mort. Il renvoya dans leur patrie ceux qu'il trouva incapables d'exercer leurs emplois. L'éloge du nouveau miniſtre retentiſſoit dans toutes les bouches.

Tchin-fan, voyant que le gouvernement prenoit une nouvelle face, propoſa à l'empereur de faire venir cinq ſages, que le malheur des temps avoit obligé de ſe cacher & de vivre inconnus. L'empereur leur envoya des chars avec des préſens

De l'Ere Chrétienne. 159. *Han-houon-ti.*

en or & en soieries, en les invitant de venir à sa cour; mais tous refusèrent.

Siu-tchi, l'un de ces cinq sages, étoit retiré à Yu-tchang: il ne vouloit vivre que du grain qu'il recueilloit dans les champs qu'il avoit labourés lui-même. Sa probité & sa modestie le faisoient respecter & chérir dans tout le voisinage: on le regardoit comme un oracle; & dès qu'il avoit prononcé sur un différend, on s'en tenoit à sa décision. Un seul mot de sa part suffisoit pour entretenir la paix & ramener ces peuples à leur devoir.

Tchin-fan l'ayant un jour invité à le venir voir à la cour, sans le prévenir du motif, dès qu'il sut que c'étoit pour le faire mandarin, il repartit pour son village, & refusa constamment d'entrer dans les charges. Cette modestie ne servit qu'à augmenter l'estime qu'on avoit déja pour lui.

Kiang-hong, le second de ces sages, étoit de Pong-tching: il étoit l'aîné de deux autres frères, nommés Kiang-haï & Kiang-kiang, avec lesquels il vivoit dans une union parfaite. Un jour qu'il alloit avec Kiang-kiang, le plus jeune, à la ville d'où leur endroit dépendoit, ils furent surpris de la nuit & tombèrent entre les mains des voleurs, qui après leur avoir pris leur argent vouloient leur ôter la vie. Kiang-hong se jettant à leurs pieds, les conjura d'épargner son frère, parce que leur père & leur mère touchoient à la vieillesse, & qu'ils avoient besoin de quelqu'un pour les servir. Kiang-kiang les prioit de son côté de faire grace à son frère, parce qu'il gouvernoit toute leur maison, & qu'il étoit chéri de son père & de sa mère; il leur disoit que Kiang-hong étoit même capable de rendre des services à l'empire, au lieu que lui n'étant qu'un enfant en comparaison de son frère, & moins utile que lui,

il s'offroit de mourir pour le ſauver. Les voleurs, touchés de ce combat de généroſité & d'amour fraternel, les laiſsèrent aller, en gardant cependant l'argent qu'ils leur avoient pris, avec leurs habits, dont ils les dépouillèrent. Les deux frères arrivèrent preſque nuds à la ville, où ils furent rencontrés par de leurs amis. Ceux-ci les preſsèrent de leur expliquer la cauſe de cet étrange équipage ; mais ils ne voulurent jamais l'avouer, afin qu'on ne fît point de recherches contre ceux qui les y avoient mis.

Un des voleurs étant entré peu de temps après eux dans la ville, deſcendit à une auberge où l'on parloit de leur avanture. Il fut curieux de ſavoir ce qu'on en publioit, & apprit, avec beaucoup de ſatisfaction, que les deux voyageurs n'avoient jamais voulu les dénoncer. Le voleur fut ſur le champ raconter à ſes camarades ce qu'il venoit d'entendre. Ces brigands eurent regret d'avoir volé de ſi honnêtes gens : ils réſolurent unanimement de leur reſtituer ce qu'ils leur avoient pris, & furent le leur reporter dans leur village. Kiang-hong ne voulut pas le reprendre : il les régala tous, & les exhorta à changer de vie. La douceur avec laquelle il leur parla, fit tant d'impreſſion ſur ces brigands, qu'ils renoncèrent à leur métier infâme, & ils prouvèrent, par leur changement, que la vertu eſt toujours reſpectable aux yeux des hommes les plus corrompus. Ce trait de généroſité ſe répandit par-tout : les voleurs eux-mêmes le publièrent, en enchériſſant ſur le bien qu'on diſoit de ces trois frères. Ce fut cette réputation qui avoit engagé Tchin-ſan à propoſer à l'empereur de faire venir Kiang-hong, mais celui-ci refuſa de quitter ſa ſolitude & de s'embarquer dans l'embarras des affaires.

Yuen-hong, le troiſième de ces ſages, s'étoit appliqué dès

De l'Ere Chrétienne. 159. *Han-houon-ti.*

sa jeunesse à l'étude des *King*, & il en faisoit encore toute son occupation. Il étoit d'une exactitude sans égale à pratiquer la vertu & à la faire pratiquer aux autres.

Oueï-tchu, le quatrième, afin de n'être pas obligé d'accepter de l'emploi dans ces temps où le gouvernement étoit si mal dirigé, vivoit dans la plus grande solitude, s'entretenant avec ceux qui venoient le visiter sur la vertu, dont il leur recommandoit la pratique.

Li-tan, le cinquième de ces sages, étoit de Yng-tchuen. A l'exemple de Chun, il s'étoit fait une grande réputation par son respect & sa soumission pour sa belle-mère, dont l'humeur brusque & acariâtre révoltoit tous ceux qui avoient des relations d'affaires avec elle. Quelques sujets de mécontentement qu'elle lui eût donnés, il ne voulut point l'abandonner, & il refusa la faveur qu'on vouloit lui faire de le placer à la cour.

Quoiqu'aucun de ces cinq lettrés n'eût répondu à son invitation, l'empereur fit cependant encore inviter Oueï-hoan de Ngan-yang, dont il avoit entendu parler avec éloge. Les gens de son endroit & ses amis le pressoient de recevoir l'honneur que son souverain vouloit lui faire; mais ce lettré, pour se délivrer de leurs importunités, leur dit : « Ceux qui entrent » dans les charges ne doivent le faire qu'avec la ferme résolution de concourir au bien général & de travailler pour la » gloire de leur souverain & le bonheur du peuple. Mais que » peut un homme bien intentionné dans les circonstances » actuelles? L'empereur entretient dans son palais plus de mille » femmes; il a dans ses écuries plus de dix mille chevaux; il » souffre auprès de lui une troupe de *Tao-ssé*, dont la doctrine » pernicieuse infecte l'empire; les eunuques se sont emparés

De l'Ere Chrétienne. 159. *Han-houon-ti.*

» de l'autorité, & ils font beaucoup de mal à l'état : le prince » voudra-t-il réformer tous ces abus ? consentira-t-il à diminuer le nombre de ses femmes, à supprimer la dépense » énorme de ses haras, à expulser les *Tao-ssé*, & à réprimer » l'excès du pouvoir des eunuques ? Non, sans doute, il ne voudra point faire tant de réformes nécessaires pour ramener les » choses aux principes de nos anciens sur le gouvernement ». comme ceux qui l'écoutoient lui répondirent qu'il demandoit l'impossible : « Eh quoi ! s'écria-t-il, est-ce trop exiger » du prince, que d'attendre de lui qu'il donne l'exemple de » vertu à son peuple ? Qu'irois-je faire à la cour, si la vertu » y est étrangère ? On peut la pratiquer ici en liberté, ainsi » je dois préférer d'y rester ». Ce lettré congédia ceux qui l'étoient venu chercher de la part de l'empereur.

Les refus qu'il essuyoit de tous côtés de la part des sages, auroient dû éclairer ce prince sur les abus du gouvernement; mais prévenu encore plus fort en faveur des eunuques, sur-tout depuis qu'ils l'avoient délivré de l'inquiétude que lui causoit Léang-ki, loin de les éloigner de l'administration, il en éleva au contraire plusieurs à la dignité de princes. Ce nouveau crédit des eunuques excita les murmures du petit nombre de sages qui étoient à la cour. Li-yun fut celui d'entre eux qui se plaignit plus ouvertement : il présenta même un placet, dans lequel il disoit à l'empereur : « Si Han-kao-ti, l'auguste fondateur de » la dynastie des HAN, étoit témoin des désordres qui se sont » introduits dans le gouvernement, s'il voyoit qu'on respecte » si peu la loi qu'il a si sagement établie, en élevant à la dignité » de princes des gens qui loin de rendre des services à l'état, » le conduisent au contraire à sa perte, quels reproches ne » feroit-il pas à Votre Majesté ? Tout le mérite de ces eunu-

De l'Ere Chrétienne. 159. *Han-houon-ti.*

» ques, de ces ames de boue, eſt de ſavoir flatter leur maître » pour l'amener à les autoriſer à faire le mal, à rendre ſon » gouvernement dur & difficile, & à en faire rallentir tous » les reſſorts. Hé! quelle humiliation n'eſt-ce pas pour vos » généraux du nord, ces guerriers qui ſe ſacrifient pour le » ſervice de l'état, de recevoir l'ordre de gens vils & mépri- » ſables? Les exemples d'eunuques qui ont perdu les dynaſties » les plus floriſſantes, doivent faire craindre à Votre Majeſté » de voir la ſienne éprouver le même ſort : il eſt temps qu'elle » agiſſe en prince, & qu'elle éloigne du gouvernement des » gens dont l'incapacité & l'eſprit pervers ne peuvent qu'en- » traîner la ruine de l'état, en ſubſtituant leurs caprices à la » ſageſſe des ſes conſtitutions ».

L'empereur irrité de la hardieſſe de Li-yun, le fit charger de chaînes & conduire dans les priſons du tribunal des crimes, avec ordre de l'examiner avec la dernière rigueur. Pluſieurs des grands applaudirent ouvertement à la fermeté de Li-yun. Tou-tchong demanda de mourir avec lui pour une ſi belle cauſe : l'empereur le prit au mot & le fit mettre dans la même priſon.

Cette ſévérité de l'empereur ne fit qu'animer le zèle des autres pour le bien public. Tchin-fan, Yang-ping, Mou-mao, Chang-koan-tchi, tous grands du premier ordre, préſentèrent en commun un placet, que l'empereur reçut mal. Ce prince leur ôta leurs emplois & les renvoya chez eux.

Cependant Li-yun & Tou-tchong furent juridiquement interrogés. Leurs juges examinèrent les placets qu'ils avoient donnés, & n'y trouvèrent rien de répréhenſible ſuivant les loix. Koan-pa, préſident du tribunal, rendit compte à l'empereur, & lui dit que ces deux priſonniers devoient être mis en liberté & rétablis dans leurs emplois. L'empereur, mécontent

du

du jugement, lui répondit avec colère, que la liberté que Li-yun s'étoit permiſe de blâmer la conduite de ſon maître étoit une inſulte à la majeſté du trône, & qu'ils auroient dû l'en punir comme d'un manque de reſpect d'un ſujet envers ſon prince. Il ne voulut point confirmer la ſentence du tribunal, & retint Li-yun & Tou-tchong en priſon, où il les fit mourir peu de temps après.

De l'Ere Chrétienne. 159. *Han-houon-ti.*

Le premier miniſtre Hoang-kong tomba malade du chagrin que lui cauſa une ſi grande injuſtice. Il prit le pinceau & écrivit le placet ſuivant, adreſſé à l'empereur : « Depuis que » Votre Majeſté eſt montée ſur le trône, les troubles ſe ſuc- » cèdent : le gouvernement des eunuques eſt encore plus » funeſte à l'état que ne l'étoit celui de Léang-ki. Li-kou & » Tou-kiao ont été victimes de leur zèle pour la gloire de » Votre Majeſté ; & tout récemment Li-yun & Tou-tchong » viennent d'être ſacrifiés pour la même cauſe. Les peuples » voient avec douleur ces injuſtices ; leur mécontentement » éclate, & il eſt à craindre que les eunuques n'amènent les » choſes au point de n'y plus trouver de remède ».

L'empereur informé d'avance du contenu de ce placet, ne voulut pas le lire ; cependant afin de calmer les eſprits qu'il voyoit s'aigrir de plus en plus, il rétablit Tchin-fan dans ſes emplois : mais cet officier ne voulant pas laiſſer le moindre ſoupçon qu'il eût mendié ſon rappel par une approbation ſervile des déſordres qu'il avoit blâmés, revint à la charge & adreſſa un ſecond placet conçu en ces termes :

« Les princes ſont dans l'empire comme les vingt-huit conſ- » tellations dans le ciel ; ils doivent en faire la gloire & l'orne- » ment. Élever aux premières places des gens incapables & » ſans mérite, dont les ſentimens ſont mépriſables & rampans,

De l'Ere Chrétienne. 159. *Han-nouon-ti.*

» c'eſt ternir, c'eſt offuſquer cet éclat que votre perſonne doit » répandre ſur tout ce qui l'environne. Votre Majeſté entre- » tient encore dans ſon palais pluſieurs milliers de femmes, » dont la dépenſe l'oblige à fouler le peuple pour ſubvenir à » leur parure & à leur table. Le proverbe dit que les familles » où il ſe trouve cinq filles, ne doivent pas craindre les voleurs, » parce que la pauvreté les en met à l'abri. Tant de femmes » dans votre palais n'appauvriront-elles pas à la fin l'état ». L'empereur ne fut point choqué de ce placet; il parut même l'approuver, car il renvoya plus de cinq cens femmes, & fit deſcendre les eunuques, qu'il avoit créés princes, d'un degré au-deſſous du rang qu'ils avoient d'abord obtenu.

Quelque temps après, l'empereur ſe trouvant ſeul avec Yuen-yen, lui demanda ce qu'on diſoit de lui. Que vous êtes le maître de l'empire, lui répondit Yuen-yen : vous avez remis le gouvernement de l'empire entre les mains de Tchin-fan, & toute l'autorité entre celles des eunuques; n'eſt-ce pas diſpoſer de l'empire en maître? Yuen-yen, prenant occaſion de-là pour lui parler des abus, ajouta: « Quand un prince remplit les devoirs » du trône, il eſt attentif à récompenſer le mérite, & à n'ad- » mettre auprès de ſa perſonne que des gens vertueux & » capables de lui donner de bons conſeils. Il a ſoin d'écarter » ces vils flatteurs, la peſte des princes & les fléaux d'un état, » dont toutes les vues ſont concentrées dans l'ambition de » s'élever & la cupidité de s'enrichir : tels ſont les eunuques, » qui déshonorent le miniſtère, & ſous le gouvernement deſ- » quels on ne doit pas eſpérer de jouir d'une paix conſtante ».

L'empereur l'écouta tranquillement, & ne ſe mit point en devoir de réformer les abus qu'il lui faiſoit toucher au doigt & qu'il ne pouvoit ſe diſſimuler.

A la première lune intercalaire de l'année suivante, il se donna une bataille meurtrière entre les *Kiang* & les troupes impériales, commandées par Toan-yng, un des plus grands généraux de l'empire. Ces peuples, naturellement inquiets & aussi entreprenans que les Tartares, s'étoient révoltés, & la cour n'avoit jugé personne plus capable que Toan-yng de les faire rentrer dans le devoir. Aussi-tôt qu'ils apprirent que ce général venoit à eux, ils forcèrent la marche toute la nuit afin de surprendre les impériaux. A peine le jour commençoit-il à poindre, qu'ils les attaquèrent avec beaucoup d'impétuosité. Toan-yng, quoiqu'inférieur en nombre, soutint le choc avec une bravoure qui étonna l'ennemi. La bataille dura jusqu'à midi, sans que les impériaux parussent foiblir: alors Chao-ho, général des *Kiang*, désespérant de les rompre, fit sonner la retraite. Toan-yng, malgré la fatigue d'une journée aussi rude, se mit à leur piste & les harcela continuellement jusqu'à la montagne Tsi-ché-chan, hors des limites de l'empire, où il les poussa jusqu'à deux mille *ly*. Chao-ho, résolu de décider du sort des deux armées, accepta la bataille que Toan-yng lui présentoit: elle fut sanglante du côté des ennemis, mais de peu de durée. Après une heure de combat, les *Kiang* furent enfoncés & mis en déroute. Les impériaux, animés par leur première victoire, en firent une boucherie affreuse: le général Chao-ho fut tué, & ce qui échappa de son armée à la fureur des Chinois, se soumit aux conditions qu'on voulut leur imposer.

De l'Ere Chrétienne. 160. *Han-houon-ti.*

A la première lune de l'année 161, le feu prit au palais du midi; & à la seconde lune, au magasin des armes. A la cinquième lune, il parut une comète à l'étoile *Sin*; & à la sixième, il y eut un tremblement de terre si violent, que les montagnes

161.

De l'Ere Chrétienne. 161. *Han-houon-ti.*

Taï-chan & Pou-yu-laï-chan s'entr'ouvrirent en plusieurs endroits.

Dans ces entrefaites, l'empereur fit venir à la cour Lieou-tchong, gouverneur de Koué-ki (1), pour lui donner la charge de président des ouvrages publics. Les peuples de son département, qu'il avoit traités avec beaucoup de douceur, & gouvernés avec une sagesse admirable, voulurent lui donner un témoignage public du regret qu'ils avoient de le perdre. Cinq vieillards, suivis d'une foule de peuple, portant chacun quelques mille deniers, furent l'attendre à la montagne Yo-yé-chan. Lorsque Lieou-tchong y passa, ces vieillards & leur suite se mirent à genou devant son char, en lui disant: « Nous sommes un peuple peu instruit de la manière dont » nous devrions vous témoigner notre reconnoissance; nous » ne savons que sentir le bien que vous nous avez fait, & la » différence qu'il y a de vous aux autres gouverneurs qu'on » nous a donnés. Sous vos prédécesseurs, les gens de leur tribunal nous inquiétoient jour & nuit, & les hurlemens continuels des chiens troubloient notre repos; mais sous votre » gouvernement, nous ne nous appercevions pas que vous » aviez un tribunal; le calme le plus profond régnoit pendant » les nuits; nos chiens nous devenoient inutiles pour la garde » de nos maisons, & jamais on ne les entendit aboyer pour » écarter les voleurs. Après tant de bienfaits, pourrions-nous » vous quitter sans regret? Daignez accepter cette foible » marque de notre reconnoissance, que nous sommes venus » vous offrir appuyés sur nos bâtons ».

Lieou-tchong leur répondit qu'il n'avoit pas fait pour eux

(1) Tchao-hing-fou du Tché-kiang.

tout ce qu'il auroit desiré. Il leur recommanda de vivre en sujets soumis & de se souvenir de lui : cependant afin de leur prouver combien il étoit sensible à leur affection, il prit de chacun un denier seulement & continua son chemin. De l'Ere Chrétienne. 161. *Han-houon-ti.*

Le général Toan-yng, croyant la guerre entiérement finie contre les *Kiang*, étoit rentré en Chine avec son armée, qu'il avoit dispersée dans des quartiers. Aussi-tôt que les *Kiang* le virent éloigné d'eux, ils reprirent les armes, & vinrent insulter le pays de Ping-tcheou & de Léang-tcheou. Au premier avis qu'il en reçut, Toan-yng donna des ordres pour assembler ses troupes ; mais Kou-hong, qui vouloit avoir la gloire de cette expédition, fit perdre tant de temps aux troupes, qu'elles ne se trouvèrent point assemblées à propos pour repousser l'ennemi : plusieurs même, ennuyés de ces lenteurs, quittèrent l'armée & se retirèrent.

Kou-hong voyant son dessein manqué, en rejetta toute la faute sur Toan-yng, & il écrivit contre lui en cour. Toan-yng fut arrêté & mis en prison. Les *Kiang* profitèrent de ces démêlés pour répéter leurs courses & causer plus de ravages. Hoang-fou-koué, affligé de voir les sujets de l'empire exposés à leurs hostilités, s'offrit pour aller les faire cesser : il dit à l'empereur, qu'étant né dans le pays de Pin (1), il y avoit passé la plus grande partie de sa vie ; que dans le temps qu'il étoit mandarin de ces cantons, les *Kiang* s'étoient révoltés deux fois, & qu'il étoit venu à bout de les ramener à la soumission. Il ajouta qu'il croyoit qu'on s'y étoit mal pris en employant la force pour les repousser, & qu'il espéroit y réussir par une autre voie, étant connu de ces peuples, qui avoient quelque

(1) Pin-tcheou de Si-ngan-fou du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne. 161. *Han-houon-ti.*

estime pour lui, parce qu'il leur avoit toujours montré beaucoup de désintéressement ; ce qui étoit le plus sûr moyen de les persuader. L'empereur lui donna en conséquence le commandement de ses troupes. Hoang-fou-koué battit les *Kiang ;* ensuite de quoi il leur envoya dire que c'étoit malgré lui qu'il en étoit venu à cette extrêmité avec eux, & qu'il leur offroit la paix. Plus de cent mille *Kiang*, pleins de confiance dans sa parole, vinrent se donner à lui.

162.

Dans le temps que ceux-ci se soumettoient, les *Chin-ti* prirent les armes & se jettèrent sur les terres de Tchang-yé & de Tsiou-tsiuen. Hoang-fou-koué s'avança avec la horde des *Sien-ling* pour les repousser, espérant les rencontrer à Long-yeou ; mais tandis qu'il étoit en marche, une fièvre épidémique lui emporta plus du tiers de son monde. Il alloit lui-même visiter les malades, & donnoit ses soins également au soldat comme à l'officier : il vendit tous ses équipages & se privoit du nécessaire pour leur procurer du soulagement. Cette générosité fit tant d'impression sur les rebelles, qu'ils vinrent d'eux-mêmes se rendre à ce général.

Tout étant pacifié, Hoang-fou-koué, âgé de soixante ans passés, content d'avoir encore une fois été utile à l'état, demanda la permission de se retirer dans son village, pour y terminer tranquillement sa carrière. Cet officier espéroit qu'on lui accorderoit une retraite honorable & proportionnée à ses services ; mais au lieu de la récompense qu'il attendoit, des gens du tribunal des crimes, munis d'un ordre de l'empereur, vinrent l'arrêter & le conduisirent dans les prisons des criminels d'état.

Avant cette dernière guerre, Hoang-fou-koué avoit été plusieurs années sans emploi : comme il n'avoit pas l'ambi-

tion de s'avancer, il négligea de faire sa cour aux eunuques qui avoient l'autorité en main. Ceux-ci croyant que c'étoit mépris de sa part, en furent piqués & résolurent de le perdre. Ils l'accusèrent d'avoir mis le peuple à contribution pour acheter la soumission des *Kiang*, qui d'ailleurs, disoient-ils, n'étoit que simulée, afin de s'en faire un titre pour obtenir les graces de la cour, & que l'agrément qu'il demandoit de se retirer dans sa patrie, n'étoit que pour jouir tranquillement du fruit de ses concussions, qu'on savoit de science certaine monter à des sommes considérables. C'étoit sur cette accusation que l'empereur avoit signé l'ordre de l'arrêter.

Hoang-fou-koué, instruit des faits qu'on lui imputoit, dressa lui-même sa justification dans un placet qu'il remit à ses juges pour le faire parvenir à l'empereur. Son innocence y étoit si démontrée, qu'ils ne doutèrent pas qu'il n'obtînt la justice qu'il méritoit : mais comme la plupart des placets passoient par les mains des eunuques, ils virent que celui-ci mettoit trop en évidence leurs calomnies, & que l'empereur ne pourroit s'y refuser. Au lieu de le présenter, ils firent proposer à Hoang-fou-koué de le tirer d'affaire, moyennant une certaine somme d'argent, d'une manière aussi honorable qu'avantageuse pour lui. Ce respectable officier, digne d'un meilleur traitement, répondit avec courage à cette infâme proposition, qu'il ne vouloit point d'autre appui que son innocence & la justice de sa cause : que les services qu'il avoit rendus à l'état déposoient en sa faveur, & qu'il n'avoit pour tout bien, ayant même de la peine à subsister, que l'espérance d'être récompensé, comme il avoit tout lieu de s'y attendre, lorsque l'empereur seroit instruit de la manière dont il s'étoit comporté à l'égard des *Kiang*. Cette réponse ferme déconcerta

De l'Ere Chrétienne. 162. *Han-houon-ti.*

les eunuques; ils n'osèrent cependant soustraire le placet, mais en le présentant à l'empereur, ils surent donner une si mauvaise tournure à tout ce que Hoang-fou-koué alléguoit pour sa justification, que le prince n'y eut aucun égard, & que cet officier resta en prison, d'où il ne sortit qu'à la faveur d'une amnistie générale.

163. Cette tyrannie des eunuques fit une infinité de mécontens: les troubles s'élevoient de tous côtés; au nord, au sud, à l'est & à l'ouest on ne voyoit que des rebelles les armes à la main. Les *Sien-pi* ravagèrent le Léao-tong, & on ne parvint à les en chasser qu'en répandant beaucoup de sang & avec des frais immenses pour entretenir les troupes qu'on envoya contre eux.

Les peuples de Taï-chan ne pouvant souffrir d'être gouvernés par les créatures des eunuques, qui étoient en exécration dans tout l'empire, mirent ces mandarins en pièces & levèrent l'étendard de la rebellion. Les eunuques quoique peu contens de Hoang-fou-koué, ne jugèrent pas de meilleur moyen de les appaiser, que de leur envoyer cet officier, persuadés que ces peuples, le connoissant pour n'être pas leur partisan, l'écouteroient volontiers. Cet expédient leur réussit; Hoang-fou-koué parut à peine parmi eux, qu'il les ramena à l'obéissance. Ainsi la seule réputation d'un homme d'honneur fit en un moment plus d'effet, que n'auroit pu faire avec bien du temps une armée entière.

La nouvelle du traitement injuste que les eunuques avoient fait essuyer à Hoang-fou-koué, étant parvenue aux *Kiang*, ils en furent si indignés qu'ils reprirent les armes. Le feu de la sédition mit en mouvement tout le pays de Tchang-cha & de Koué-yang: il fallut plusieurs années d'une guerre sanglante pour les réduire. L'empereur y avoit d'abord envoyé Fong-koué,

koué, officier de réputation ; mais les eunuques auxquels il n'avoit pas voulu faire la cour, & dont il ne prétendoit pas tenir son emploi, résolurent de lui faire sentir le poids de leur crédit. A peine fut-il arrivé au rendez-vous de l'armée qu'il devoit commander, que les eunuques insinuèrent à l'empereur que ce général avoit traité si durement les peuples de ces cantons, qu'il avoit augmenté le nombre des mécontens. L'empereur, sans approfondir l'accusation, envoya ordre à Tou-chang d'aller relever Fong-koué dans le commandement de l'armée. Il fut cassé de tous ses emplois & renvoyé chez lui comme particulier.

De l'Ere Chrétienne. 163. *Han-houon-ti.*

Tou-chang, suivant ses instructions, se rendit à l'armée, qu'il conduisit contre les rebelles de Ngaï-hien. Il les surprit & les battit ; ce qui en obligea la plus grande partie à se dissiper & à retourner chez eux pour y vivre tranquille. Ce général n'eut pas si bon marché de ceux de Koué-yang. Depuis plusieurs années, ces peuples s'étoient aguerris en se battant contre les troupes de l'empire : ils avoient d'ailleurs à leur tête Pou-yang & Pou-hong, deux officiers qui entendoient la guerre.

164.

Les *Koué-yang*, apprenant la défaite de ceux de Ngaï-hien, ne voulurent pas risquer le sort d'une bataille : ils se contentèrent de harceler les troupes impériales, persuadés qu'elles ne pourroient subsister long-temps. Comme ils avoient des magasins dans leurs montagnes, ils prirent le parti de s'y retirer pour y attendre de pied-ferme les impériaux. Tou-chang ne se rebuta point de la difficulté de les y aller attaquer : il prit les devans, & atteignit une partie de leur bagage dont il se saisit & dont il battit l'escorte ; cet avantage causa beaucoup de joie à ses soldats, auxquels il abandonna le butin qu'il venoit de faire. S'étant ensuite avancé pour reconnoître le terrein, il

De l'Ere Chrétienne. 164. *Han-houon-ti.*

trouva tant de difficultés pour aller à l'ennemi, qu'il préféra de se retrancher, résolu d'observer les rebelles & de profiter des occasions de tomber dessus. L'expérience lui fit connoître qu'il avoit pris le parti le plus sage ; car s'il eût voulu aller en avant, il auroit couru risque d'être abandonné de ses soldats. La proposition qu'il leur fit de se tenir dans leur camp les contenta beaucoup : ils ne vouloient pas s'exposer à perdre les dépouilles des ennemis, dont on les avoit enrichis ; & toutes les fois qu'on leur parloit de les aller attaquer, on leur voyoit un air morne, découragé & de mauvaise humeur.

Tou-chang, connoissant la cause du mal, résolut de l'extirper dans sa racine. Comme il s'étoit déja passé un mois sans que les ennemis fissent aucune tentative pour les déloger de leur poste, le général Chinois proposa à ses soldats de faire une partie de chasse, & le lendemain, dès le grand matin, tout le monde partit, à l'exception de quelques soldats, auxquels Tou-chang avoit donné le mot du guet, & qu'il fit rester pour mettre le feu dans tous les quartiers du camp, lorsqu'ils verroient les chasseurs un peu éloignés. Il fut ponctuellement obéi. Le feu gagna si rapidement toutes les tentes, que les chasseurs, accourant à toutes jambes aussi-tôt qu'ils apperçurent la flamme, ne purent rien sauver. Ils étoient inconsolables de la perte qu'ils venoient de faire : Tou-chang lui-même en paroissoit affligé. Il leur dit que leurs regrets ne leur rendroient pas ce que les flammes avoient consumé, & que le seul moyen de réparer cet accident, étoit de marcher aux ennemis, qui devoient avoir accumulé des richesses immenses par le brigandage qu'ils avoient exercé depuis leur révolte. Il leur dit encore qu'ils ne s'attendroient sûrement pas d'être si-tôt attaqués, sur-tout ayant été spectateurs de l'incendie qu'ils venoient

d'essuyer, & que pour les dédommager de leurs pertes, il leur promettoit de leur laisser tout ce qu'ils prendroient. Les soldats, animés par l'espoir d'un nouveau butin, ne montrèrent que de l'impatience de marcher aux retranchemens des rebelles. Tou-chang augura bien de cette ardeur pour l'attaque qu'il méditoit, & le lendemain, dès la pointe du jour, il les conduisit aux ennemis, qui ne purent soutenir l'intrépidité avec laquelle les impériaux les attaquèrent. Comme ils n'étoient pas sur leurs gardes, ils ne disputèrent point le terrein, qui faisoit cependant leurs principales forces. Après que les impériaux l'eurent emporté, ils les poussèrent avec tant de vivacité qu'ils leur tuèrent beaucoup de monde : les autres tâchèrent de mettre leur vie en sûreté par la fuite, & abandonnèrent aux vainqueurs tous leurs bagages, ainsi que les richesses qu'ils avoient pillées. Tou-chang n'en voulut rien retenir, suivant la parole qu'il en avoit donnée : ses soldats se les partagèrent & furent consolés de la perte de leur premier butin.

De l'Ere Chrétienne. 164. *H... houon-ti.*

Le trente de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. 165.

A l'occasion de cette éclipse, l'empereur ordonna aux sages de l'avertir des abus qu'ils trouvoient dans le gouvernement. On lui présenta une multitude de placets contre les eunuques & leurs créatures : mais comme ils passoient par leurs mains, la plupart furent supprimés. Les mandarins qui les virent sans réponse, ne doutèrent point de la manœuvre des eunuques : quelques-uns de ces officiers, bravant leur ressentiment, osèrent se servir de l'autorité qu'ils avoient en main pour sévir contre les coupables. Yang-ping en donna l'exemple. Sur les plaintes des concussions énormes de Héou-tsan, gouverneur de Yétchéou, frère de l'eunuque Héou-lan, il le fit arrêter & mettre

De l'Ere Chrétienne. 165. *Han-houon-ti.*

en prison : il en avertit en même temps l'empereur par un placet public. Héou-tsan qui se sentoit coupable des crimes dont on l'accusoit, vit bien qu'il ne pouvoit échapper à une mort honteuse, & que Yang-ping rechercheroit sa conduite avec la plus grande sévérité. Comme on avoit négligé de le fouiller, il avoit sur lui un couteau, dont il se servit pour se couper la gorge & se soustraire à l'ignominie du supplice qui auroit réjailli sur sa famille. En conséquence de cet événement, Yang-ping fit un placet qu'il adressa à l'empereur, dans lequel il lui disoit que suivant les réglemens de ses prédécesseurs, les eunuques ne pouvoient posséder d'emploi plus considérable que celui de garder les portes du palais & d'y veiller la nuit : que cependant les eunuques abusant aujourd'hui des bontés de leur maître, s'étoient emparés de rênes du gouvernement, & avoient envahi presque toute l'autorité. Il ajoutoit dans son placet que Héou-tsan, gouverneur de Yé-tchéou, coupable de plusieurs crimes, venoit de se donner la mort pour se soustraire à la rigueur des loix ; que ce gouverneur n'auroit pas osé commettre ces crimes, s'il ne se fût senti appuyé du crédit de l'eunuque Héou-lan, son frère, qui n'ignoroit pas la conduite repréhensible de ce gouverneur. Ainsi il concluoit que Héou-lan étoit lui-même coupable de complicité avec son frère, & que l'empereur ne devoit plus s'en servir dans l'administration ; mais qu'il falloit le faire rentrer dans le palais, pour y exercer l'emploi convenable à un eunuque.

Le président du conseil, à qui ce placet fut renvoyé, répondit que Yang-ping étant mandarin du dehors, il n'avoit aucune inspection sur les affaires du dedans, & que ses représentations contre l'eunuque Héou-lan étoient déplacées. Yang-ping, sur cette décision, fit la replique suivante.

« Nous lisons dans le *Tchun-tsiou* que lorsque l'état ou la » personne de l'empereur sont en danger, il est du devoir » d'un fidèle sujet de s'y opposer de tout son pouvoir. Per- » sonne n'ignore combien la violation des loix ou la négli- » gence à les mettre en vigueur sont funestes à un empire : » celles de la dynastie régnante, si sagement établies, défendent » d'employer les eunuques ailleurs qu'au service du palais. Tout » l'empire est témoin comme moi des maux qui résultent de » l'infraction de cette loi : ainsi en élevant la voix contre les » abus, je ne fais rien d'étranger à mes fonctions. Ce n'est » pas le service intérieur du palais que j'accuse, c'est le vice » dans l'administration extérieure qui fait murmurer les peu- » ples & soulève tant de monde ; je dois donc empêcher le » mal de faire de plus grands progrès & me sacrifier, s'il le » faut, pour retenir l'empereur & l'état sur le penchant de » la ruine où les eunuques l'entraînent. Mon devoir me le » prescrit, & le vôtre est de me seconder ». Le conseil ne pouvant se dissimuler ces vérités & ces principes, donna sa décision contre Héou-lan, en conséquence de laquelle l'empereur fut obligé, malgré lui, de lui ôter toute autorité au dehors & de l'employer seulement dans l'intérieur du palais.

L'exemple de Yang-ping excita Han-yen à accuser Tsou-koan & Tsou-tching. Les chefs d'accusation qu'il présenta contre eux étoient si graves & si avérés, qu'ils prévinrent le châtiment qu'ils méritoient en se donnant eux-mêmes la mort. Han-yuen ne réussit pas également contre l'eunuque Kiu-yen & son frère. L'empereur les aimoit & ils n'étoient pas si coupables que les autres. Ce prince se contenta de diminuer leur autorité sans leur ôter leurs emplois.

Li-yng, fils du fameux Li-kou, qui avoit été victime de

De l'Ere Chrétienne. 165. *Han-houon-ti.*

ſon zèle pour le bien de l'état, fut alors mis au nombre des cenſeurs de l'empire. Il avoit hérité de la droiture de ſon père, & il étoit d'ailleurs d'un caractère rigide & ſévère. Tchang-chou, mandarin de Yé-ouang & frère de l'eunuque Tchang-yong, fut ſi effrayé quand il le vit en place, que ſe ſentant coupable de pluſieurs crimes, il vint ſe réfugier auprès de ſon frère, & ſe tint caché dans l'appartement le plus ſecret de ſa maiſon. Sa fuite fit beaucoup d'éclat. Li-yong, qui étoit contraire à l'élévation des eunuques, ſaiſit l'occaſion de leur faire redouter la ſévérité de la juſtice : il prit main-forte & fit enfoncer les portes de la maiſon de l'eunuque. Ayant fait arrêter Tchang-chou, & l'ayant convaincu des crimes les plus noirs, il le fit exécuter publiquement. Ce trait de ſévérité intimida ſi fort les eunuques, qu'ils n'osèrent pendant long-temps ſortir du palais.

Lieou-yu, de la famille impériale, eut honte de ne pas montrer autant de zèle que ces mandarins, pour la deſtruction des eunuques qui faiſoient déteſter le gouvernement, & il ſe détermina à préſenter contre eux un placet conçu en ces termes :

« Il paroît contre toute raiſon de voir les eunuques élevés » aux premières charges & aux premières dignités de l'empire : » la liberté qu'ils ont d'adopter des enfans pour leur ſuccéder, » le nombre de femmes qu'ils entretiennent inutilement, ſans » pouvoir donner des ſujets à l'état, ſont autant d'abus pré- » judiciables au bien général. Leurs maiſons effacent la magni- » ficence des palais ; elles ſont environnées de foſſés comme » des forteresses ; les meubles les plus précieux & les plus rares » les embelliſſent, & des tréſors immenſes y reſtent enfouis » ſans circuler dans l'état. Mais d'où viennent ces richeſſes

De l'Ere Chrétienne. 165. *Han-houon-ti.*

» excessives, si ce n'est des concussions affreuses qu'ils ont » exercées sur le malheureux peuple ? On ne peut conserver » ses emplois, qu'en achetant leurs bonnes graces à prix d'ar- » gent. Nos plus grands généraux mêmes qui n'ont pas voulu » fléchir devant eux, ou satisfaire leur avarice en partageant » avec eux les dépouilles qu'ils supposoient avoir enlevées aux » ennemis, ces généraux après avoir rendu les services les » plus signalés, après avoir pacifié les rebelles, ont eu peine » à garantir leur vie de leur ressentiment ; & combien n'en » ont-ils pas fait périr par leurs calomnies & leurs manœuvres » odieuses ?

» On a vu des pères être forcés à vendre leurs enfans, des » maris leurs femmes, pour contenter l'avidité de ces sang-sues » publiques, & se soustraire à la mort dont ces monstres de » cruauté les menaçoient. Des pères, des mères, des frères, » des sœurs, arrachés inhumainement des bras des uns & des » autres, ont été contraints, par leurs ordres barbares, de se » séparer en pleurant amèrement ; & ces atrocités n'indigne- » roient pas le cœur paternel de Votre Majesté ? Oui, sans doute, » elle sera touchée des maux que son peuple souffre sous la » verge de ces tyrans, & elle y apportera un prompt remède, » si desiré par tous les honnêtes gens, & par ceux qu'un véri- » table zèle anime pour la gloire du trône & le bien de l'état ».

Dans ces entrefaites, les rebelles du midi reprirent les armes. Tou-chang, qui commandoit dans ces quartiers, les battit en les poussant jusqu'aux limites du Kiao-tchi (1). Tchang-pou, qui le gouvernoit pour l'empire, tomba sur eux & les battit à son tour, en les chassant hors des terres de son district.

(1) Le Tong-kin.

De l'Ere Chrétienne, 165. *Han-houon-ti.*

Hou-lan, chef de ces rebelles, ayant ramaſſé les débris de ſon armée, revint ſur ſes pas & s'avança juſqu'au pays de King-tcheou. Tou-chang, qui ne s'y étoit pas oppoſé, craignant qu'on ne lui en fît un crime, écrivit en cour que ces rebelles étoient des peuples du département de Tchang-pou, qui, foulés par ce gouverneur, s'étoient attroupés pour ravager le pays de King-tcheou. Il fit en conſéquence arrêter Tchang-pou, & le fit conduire dans les priſons de Ting-yeou.

La cour ne vouloit pas perdre un officier du mérite de Tchang-pou, qui par ſon habilité & ſa prudence avoit contenu les peuples de Kiao-tchi; elle répondit que l'empereur ayant accordé une amniſtie générale, il ordonnoit que ce gouverneur fût mis en liberté. Tou-chang, à qui cet ordre fut adreſſé, le fit paſſer aux mandarins de Ting-yeou, & leur fit dire d'élargir Tchang-pou, & de lui déclarer que l'empereur lui rendoit ſon gouvernement. Les mandarins lui ayant intimé l'ordre de la cour, ils furent ſurpris de voir qu'il ne voulût pas ſortir de priſon. « Moi, leur dit-il, profiter d'une amniſtie? » ce ſeroit m'avouer coupable: je ſuis innocent, ainſi un » pardon ne peut me regarder. Je vous déclare que je ne » ſortirai point d'ici que je ne ſois lavé du crime dont on » m'accuſe. L'infamie me ſuivroit, ſi j'acceptois la grace qu'on » veut me faire: ce n'eſt pas la priſon, c'eſt le crime qui fait » la honte ».

Les mandarins ayant rendu compte à Tou-chang du refus de Tchang-pou, il ſentit qu'il avoit fait une fauſſe démarche & fut ſaiſi de crainte, en conſidérant les ſuites qu'elle pouvoit avoir. Il vint lui-même faire des excuſes à Tchang-pou & le ſolliciter de ſortir de priſon; mais ce gouverneur s'obſtina à reſter. Tou-chang fut forcé d'écrire en cour le contraire de ce qu'il

qu'il avoit dit contre cet officier, & d'avouer qu'il ne l'avoit accusé que pour se mettre à couvert du ressentiment de l'empereur par rapport à l'incursion de Hou-lan dans le King-tcheou. Il rendit encore justice à Tchang-pou sur la belle action qu'il avoit faite en battant les rebelles. La cour donna à la conduite de Tchang-pou tous les éloges qu'elle méritoit, en lui envoyant l'ordre de retourner à son poste : elle pardonna à Tou-chang en faveur de ses services & de l'aveu qu'il faisoit lui-même de ses torts.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. 165. *Han-houon-ti.*

Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

166.

A cette époque, plusieurs lettrés de la classe des grands, tels que Li-yng, Fou-ping, Tchin-tsi, Tching-tsin, Lieou-tsan, & quelques autres connus par leurs talens, formèrent une académie où tout le monde eut la liberté de venir entendre les leçons qu'ils y donnoient. En peu de temps le concours de leurs auditeurs fut si grand, qu'on en comptoit plusieurs mille. Toute la ville retentissoit des éloges de ces académiciens. Il couroit partout des chansons où l'on vantoit leur mérite & leur science : on y faisoit la comparaison de leur vie avec celle des autres grands, dont les actions ne répondoient pas à la dignité des places qu'ils occupoient. Les eunuques sur-tout & leurs créatures y étoient fort maltraités. Ces sarcasmes les irritèrent contre les académiciens. Ce fut dans ces circonstances que Tchin-tsi, en vertu d'un ordre de Tching-tsin son supérieur, fit arrêter un riche marchand appellé Tchang-fan, protégé par les eunuques, qui menoit une vie fort déréglée & fort scandaleuse, sans s'embarrasser de ce que les mandarins pouvoient lui dire : une amnistie générale qui survint pendant le temps qu'on instruisoit son procès, n'empêcha pas Tching-tsin de procéder contre

De l'Ere Chrétienne. 166. *Han-houon-ti.*

lui & de le faire exécuter. Lieou-tſan, gouverneur de Taï-yuen, en agit de même à l'égard de l'eunuque Tchao-tſin, qu'il fit mourir après la publication de l'amniſtie. Les eunuques excitèrent la femme du marchand à venger la mort de ſon mari, en dreſſant eux-mêmes une accuſation qu'ils lui firent préſenter & qu'ils appuyèrent auprès de l'empereur. Ils ſaiſirent l'occaſion de charger encore Tching-tſin & Lieou-tſan : l'emreur ordonna qu'ils fuſſent arrêtés & mis en priſon.

Pendant que ceci ſe paſſoit à la cour, Siu-ſiuen, neveu de l'eunuque Siu-hoang, n'ayant pu obtenir en mariage la fille de Li-kao, l'enleva de force à la tête d'une troupe de ſoldats. Hoang-fou, un des académiciens, qui étoit miniſtre du prince de Tong-haï où cette violence s'étoit commiſe, fit exécuter toute la famille de Siu-ſiuen pour ſervir d'exemple. Les eunuques, outrés d'une ſi grande ſévérité, noircirent ſi fort Hoang-fou auprès de l'empereur, qu'il le fit mettre dans la même priſon que Tching-tſin & Lieou-tſan.

Tchin-fan & Lieou-mao, deux autres académiciens, préſentèrent en leur faveur un placet dont l'empereur parut fort mécontent ; ce qui intimida Lieou-mao au point de lui faire craindre de s'attirer des affaires, & il abandonna la partie. Tchin-fan, plus hardi & plus zélé, inſiſta par un ſecond placet, dans lequel, après avoir pleinement juſtifié les trois lettrés, en faiſant un tableau des crimes énormes de ceux qu'ils avoient punis, il ſe déchaîna contre les eunuques, qui n'en devinrent que plus ardens à pourſuivre la perte de Tching-tſin & de Lieou-tſan. Ces deux lettrés moururent peu de jours après dans leur priſon.

Dans le même temps Tchang-tching, magicien de profeſſion, excita ſon fils à aſſaſſiner quelqu'un à qui il en vouloit.

De l'Ere Chrétienne. 166. *Han-houon-ti.*

Li-yng fit arrêter le meurtrier pour le juger ſelon les loix. Les eunuques, qui ſe ſervoient ſouvent du père & du fils, imaginèrent pour les ſauver de faire accorder par l'empereur un pardon général ; mais Li-yng qui vit leur but, apprenant par les dépoſitions du fils qu'il n'avoit commis ce meurtre qu'à la ſollicitation de ſon père, le fit également arrêter, & malgré l'amniſtie il les fit tous deux exécuter publiquement.

Les eunuques jurèrent dès ce moment la perte de Li-yng, & pour y réuſſir ils engagèrent un des diſciples du *Tao-ſsé* Tchang-tching, nommé Lao-ſin, à l'accuſer d'avoir tué ce *Tao-ſsé* & ſon fils. Ils lui firent encore inſérer dans ſon placet, que Li-yng, ſous prétexte d'inſtruire de la doctrine des *King*, raſſembloit dans le collége plus de mille perſonnes qu'il excitoit à blâmer la conduite de l'empereur, & qu'il ne cherchoit qu'à détruire dans ſes ſujets le reſpect & l'amour qu'ils doivent avoir pour leur ſouverain. Ils le faiſoient encore accuſer d'entretenir des liaiſons dangereuſes avec des gens de toutes les provinces, & de méditer quelque projet pernicieux à l'état.

A la lecture de ce placet, l'empereur, furieux contre Li-yng & ceux qu'on diſoit ſes complices, ſigna ſur le champ l'ordre de les arrêter & l'envoya aux tribunaux pour le faire publier dans toutes les provinces, afin que les peuples connuſſent ceux qui tramoient des complots nuiſibles à leur tranquillité, & combien leur prince lui-même les avoit en horreur.

Lorſqu'on porta cet ordre au tribunal des cenſeurs, Tchin-fan, qui en étoit préſident, ne voulut point le recevoir. « Quoi, dit-il, arrêter les ſujets les plus fidèles de l'empire & » les plus zélés pour la gloire de leur maître ; eux qu'on a vu » ſe ſacrifier dans toutes les occaſions pour le bien de l'état ! » S'ils étoient coupables de quelque crime, ne devroit-on pas

De l'Ere Chrétienne. 166. *Han-houon-ti.*

» leur pardonner en considération de leurs services ? Mais ils » sont innocens & on veut les charger de fers ! L'injustice » est trop manifeste, & je ne puis consentir à y participer ». Cette réponse irrita encore davantage l'empereur, & à l'instigation des eunuques, il fit lui-même arrêter Li-yng & quelques-uns de ceux qui se trouvoient avec lui, qui furent conduits dans les prisons du palais.

Le mandarin chargé de les interroger, chercha, pour faire sa cour, à impliquer dans leur procès plusieurs de ceux qu'il savoit ennemis des eunuques, tels que Tou-mi, Tchin-fan, Tchin-ché, Fan-pong & d'autres au nombre de plus de deux cens. La plupart, instruits de cette accusation, cherchèrent à se mettre en sûreté par la fuite. Leurs biens furent confisqués, & on donna dans toutes les provinces les ordres les plus précis de les arrêter.

Tchin-ché & Fan-pong, moins intimidés que les autres, se rendirent d'eux-mêmes en prison, afin de donner l'exemple de soumission aux ordres de la justice. Ils jugèrent qu'en cherchant à s'y soustraire, ce seroit augmenter le mal, & que s'il falloit se sacrifier, il leur seroit glorieux de mourir pour le bien public.

Tchin-fan présenta un second placet, dans lequel il disoit à l'empereur que c'étoit se déshonorer que de maltraiter de la sorte tant de sages ; que l'ambition des eunuques étoit la seule cause de tous ces troubles, & qu'en les reléguant dans le palais pour le service des reines, le calme régneroit partout. Ce placet déplut à l'empereur ; & comme il ne vouloit pas faire arrêter un homme du mérite de Tchin-fan, il lui ôta ses emplois.

Tous ceux qui furent resserrés à cette occasion, jouissoient

De l'Ere Chrétienne. 166. *Han-houon-ti.*

de la plus grande réputation & étoient univerſellement eſtimés. Le général Hoang-fou-koué ambitionna de partager leur diſgrace : il dit à l'empereur qu'ayant été autrefois mis en priſon avec Tchang-hoan, qu'on venoit encore d'arrêter, ils n'en étoient ſortis l'un & l'autre qu'à la ſollicitation de Tchang-fong, un des académiciens qui ſe trouvoient aujourd'hui priſonniers ; que ce ſervice l'avoit lié d'amitié & de reconnoiſſance avec lui, & qu'étant auſſi coupable que ces deux lettrés, il demandoit pour grace d'être enfermé avec eux : mais l'empereur ne voulut point lui accorder ſa demande.

Pendant que la cour étoit livrée à ces intrigues funeſtes aux gens de bien, les *Hiong-nou* du midi, réunis avec les *Ou-hoan* & les *Sien-pi*, vinrent avec une puiſſante armée ravager neuf *kiun* ou départemens, qu'ils dévaſtèrent de la manière la plus cruelle. La cour fit expédier des ordres aux troupes voiſines de s'aſſembler, & tira Tchang-hoan de priſon pour aller à leur tête repouſſer l'ennemi.

Dès que les *Hiong-nou* & les *Ou-hoan* apprirent qu'on envoyoit Tchang-hoan contre eux, ils lui députèrent pour lui propoſer leur ſoumiſſion. Dans les circonſtances fâcheuſes où étoit le gouvernement, ce général n'héſita point à les recevoir ſans leur faire de conditions. Les *Sien-pi* refusèrent de ſuivre leur exemple & ſe retirèrent chargés de dépouilles.

L'empereur vit avec chagrin que ces derniers ne vouloient pas ſe ſoumettre. Il envoya un ambaſſadeur à Tan-ché-hoaï, leur roi, pour lui offrir le ſceau de prince de l'empire, & de faire alliance avec lui, en lui donnant une princeſſe en mariage. Tan-ché-hoaï reçut cette propoſition avec dédain & avec fierté. « Je ſuis roi, dit-il à l'ambaſſadeur, & votre maître veut me » faire prince ! Je n'ai pas beſoin de ſon approbation pour

De l'Ere Chrétienne. 166. *Han-houon-ti.*

» soutenir ce titre ; s'il me le dispute, je saurai le défendre. » Dites-lui que je ne veux point de son alliance ; j'en serois » humilié au prix qu'il y met, & Tan-ché-hoaï n'est pas fait » pour l'être ». Il congédia l'ambassadeur Chinois peu satisfait de cette réponse.

Ce monarque divisa tout son pays en trois grandes hordes, qu'il appella l'une, depuis le Léao-tong jusqu'à Yeou-pé-ping (1), *la horde de l'est*; la seconde, depuis Yeou-pé-ping jusqu'à Chang-kou (2), *la horde du milieu* ; & la troisième, depuis Chang-kou jusqu'au royaume de Ou-sun, *la horde de l'ouest*. Il mit par-tout de bonnes garnisons qui inquiétèrent, par leurs courses continuelles, les provinces de la Chine, limitrophes de ses états.

167.

Le trente de la cinquième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Depuis que Tchin-fan avoit perdu ses emplois pour avoir montré trop de zèle en faveur des académiciens détenus prisonniers, aucun des grands n'osoit s'employer pour eux ; d'ailleurs les premières places étoient pour la plupart occupées par des créatures des eunuques, qui se donnoient de garde de leur déplaire.

Kia-piao, mandarin dans les provinces orientales, indigné de ce silence général, se rendit à Lo-yang & fut trouver Téou-ou, père de l'impératrice, qu'il engagea à prendre les intérêts de ces respectables prisonniers. Ils mandèrent Ho-siu, afin de concerter avec lui les moyens les plus prompts pour leur faire rendre leur liberté, & ils dressèrent entre eux un placet motivé de la sorte.

---

(1) Yong-ping fou du Pé-tché-li.

(2) Pao-ngan-tcheou de Suen-hoa-fou de Pé-tché-li.

« Depuis que Votre Majesté est sur le trône, le gouver-
» nement a toujours souffert de l'ambition de ceux qui ne
» devroient pas s'en mêler. Sur la seule délation de Lao-sin,
» homme généralement détesté & reconnu pour méchant,
» elle a fait arrêter Li-yng, un de ses plus fidèles sujets; &
» par une suite de scélératesse, on enveloppe dans sa disgrace
» les personnes les plus dignes de l'estime publique, & les plus
» zélées pour l'honneur du trône & le bien de l'état. Quelques
» informations rigoureuses qu'on ait faites, on n'a pu le con-
» vaincre d'aucun crime. Li-yng est un sage comparable à
» Héou-tsi & à Y-yn. Il a autant d'amour pour la vertu, &
» de haine pour le vice, qu'en avoient ces anciens sages. Quels
» regrets n'auroit pas Votre Majesté de sacrifier un sujet aussi
» respectable à la vengeance odieuse de gens perdus de crimes,
» & qui ne cherchent que la ruine de votre dynastie & de
» l'empire ».

Ce placet parvint à l'empereur dans le même temps que Ho-siu lui en présenta un de son côté: il parut qu'ils avoient un peu radouci l'empereur. Il envoya l'eunuque Ouang-fou, comme le moins intéressé dans toutes ces manœuvres, pour interroger les prisonniers. On les amena devant lui chargés d'une pesante & large *cangue* (1), & leur ayant demandé pourquoi ils avoient formé une union si étroite ensemble; Fan-pong, prenant la parole, lui répondit avec un air sérieux & une contenance assurée:
« J'ai toujours regardé la vertu comme le plus bel ornement de
» la vie, & le vice comme la chose la plus affreuse & celle qui
» déshonore davantage l'humanité. J'ai tâché d'inculquer ces
» deux vérités à tout le monde, & principalement à ceux qui

(1) Voyez la note, *Tome II*, *page* 171, sur le mot *cangue*.

De l'Ere Chrétienne. 167. *Han-houon-ti.*

» approchent le plus du trône. Je ne me suis jamais lassé d'en-
» tendre discourir sur les avantages d'un bon gouvernement, &
» sur les moyens de rendre les peuples heureux. Si c'est contrac-
» ter des liaisons criminelles que de rechercher ceux qui traitent
» de ces matières, ou qui sont imbus de sages principes,
» j'avoue que je suis coupable, & je ne demande pour toute
» grace, si je dois mourir, que d'être enterré auprès de la
» montagne Chéou-yang-chan, à côté des fidèles sujets de
» l'empire qui ont été victimes de leur zèle. Ma réputation
» égalera celle de Pé-y & de Héou-tsi, & mon souvenir ne sera
» point odieux aux hommes ».

Ouang-fou changea plusieurs fois de couleur, & ne voulut pas pousser plus loin ses questions, de peur d'en faire trop dire contre les eunuques. D'un autre côté il craignoit, avec raison, qu'en les faisant élargir comme innocens, ces prisonniers, rentrés en charge, ne fissent éprouver à leurs accusateurs le ressentiment qu'ils devoient avoir du traitement qu'ils avoient essuyé. Dans cette perplexité, Ouang-fou leur fit d'abord ôter leur *cangue*, & imagina de faire accorder par l'empereur une amnistie, à la faveur de laquelle ils obtiendroient leur liberté comme criminels. Ainsi ils furent renvoyés chez eux, destitués de leurs emplois, & sans pouvoir en être pourvus à l'avenir.

Lorsque la nouvelle de leur délivrance se répandit, les mandarins de Yu-nan, patrie de Fan-pong, avec tout ce qu'il y avoit de personnes de considération dans le canton, se disposèrent à le recevoir avec honneur. Ils sortirent avec plusieurs mille chars, suivis d'une foule de monde. Yn-tao & Hoang-mou, ses anciens amis, prirent les devans, & lui annoncèrent la joie que son retour causoit à ses compatriotes, comme il en jugeroit par leur empressement à venir au devant de lui.

« Vous

« Vous me perdez, leur répondit Fan-pong ; j'étois innocent » & vous me rendez coupable par l'excès de votre bon cœur ». Il continua cependant son chemin, & témoigna sa sensibilité aux marques d'attachement qu'on lui donnoit ; mais dès le soir même il disparut, pour se cacher dans une retraite connue de peu de monde.

Cette même année, les *Kiang* se revoltèrent & désolèrent le pays de San-fou (1). A la cinquième lune, il y eut un tremblement de terre, & la mer, sortant de ses bornes, submergea le pays d'alentour, qui fut totalement ruiné.

L'empereur inquiet de voir si souvent les *Kiang* les armes à la main, donna ordre à Toan-keng d'en examiner la cause. Cet officier lui répondit qu'il ne falloit l'attribuer qu'à la facilité qu'ils avoient de communiquer avec les *Hiong-nou*, sur le secours desquels ils s'appuyoient, & que tant qu'on ne se rendroit pas maître du pays qui les joignoit avec les Tartares, on ne pouvoit espérer de les contenir. Toan-keng ajoutoit dans sa réponse, que si on vouloit lui donner dix mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux & trois cens chariots de guerre, il se faisoit fort de se rendre maître du pays qui leur servoit de communication. Il observoit que quoiqu'on ne pût éviter certains frais pour cette guerre, qu'ils ne pouvoient être comparés cependant avec les pertes que ces peuples faisoient essuyer dans leurs courses à l'empire, en pillant tout ce qu'ils trouvoient & en saccageant les campagnes.

Le conseil, où cette proposition fut agitée, adopta le plan de Toan-keng : on lui fit expédier les ordres nécessaires, en conséquence desquels, après avoir fait ses provisions, il sortit de

(1) Partie du Chen si.

De l'Ere Chrétienne. 167. *Han-houon-ti.*

Pong-yang (1) & marcha droit à Kao-ping (2), où il rencontra la horde *Sien-lien* des *Kiang*, avec laquelle il en vint aux mains. Le terrein fut vivement disputé, sans que les Chinois, malgré leur bravoure, eussent aucun avantage, quoiqu'on se battît depuis long-temps. Toan-keng fit alors avancer son corps de réserve, & se mettant à leur tête, le sabre à la main, il leur dit : « Souvenez-vous que vous avez souvent battu ces mêmes » ennemis : qu'ils apprennent encore aujourd'hui qu'ils ont » des maîtres ». Ce peu de mots inspira tant de courage à ses soldats, qu'ils foncèrent avec impétuosité sur les *Sien-lien*. Les premiers rangs furent bientôt rompus ; le désordre se mit parmi eux, & ils lâchèrent le pied, en laissant huit mille des leurs sur le carreau & beaucoup de prisonniers. Cette victoire causa une joie universelle à la cour, qui venoit de perdre l'empereur HAN-HOUON-TI. Ce prince mourut la trentième année de son âge & la vingt-unième de son règne. L'impératrice fit distribuer deux cens mille *taëls* aux officiers & aux soldats de l'armée de Toan-keng, pour les récompenser de la bravoure avec laquelle ils s'étoient comportés dans l'affaire avec les *Sien-lien*, & elle leur envoya de nouvelles troupes pour achever de les réduire.

L'empereur HAN-HOUON-TI ne laissa point de postérité. L'impératrice ayant consulté Téou-ou & Lieou-chou sur le choix de son successeur, Lieou-chou, qui étoit de la famille impériale, dit que la couronne appartenoit de droit à Lieou-hong, fils du prince de Hiaï-tou-ting & petit fils à la quatrième génération de l'empereur Han-tchang-ti, & que d'ailleurs ce

(1) A quatre-vingts *ly* à l'est de Tchin-yuen-hien de Ping-léang-fou du Chen-si.

(2) Tchin-yuen-hien de Ping-léang-fou du Chen-si.

jeune prince méritoit par ses belles qualités qu'on jettât les yeux sur lui de préférence à tout autre. L'impératrice & Téou-ou pensant de même à son égard, assemblèrent les grands, qui applaudirent unanimement à ce choix. Ils firent une députation pour aller chercher ce prince, âgé seulement de douze ans, qu'ils proclamèrent empereur de la Chine.

De l'Ere Chrétienne. 167. *Han-houon-ti.*

Peu de temps après cette cérémonie, un courier de Toan-keng apporta la nouvelle d'une seconde victoire sur les *Sien-lien :* ses dépêches portoient, qu'aussi-tôt leur première défaite, sans leur donner le temps de se recruter, il les avoit poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à Ling-ou, & que les y ayant atteints il les avoit encore battus, en obligeant les quatre mille hommes qui leur restoient de s'enfuir dans les montagnes de Han-yang (1) où ils s'étoient dispersés.

## *HAN-LING-TI.*

Lorsque l'impératrice Téou-chi prit les rênes du gouvernement comme régente, pendant la minorité de l'empereur, elle se souvint que Tchin-fan avoit beaucoup contribué à son élévation : elle réhabilita sa réputation, ainsi que celle de tous les autres académiciens, en les déclarant capables d'entrer dans les charges dont ils avoient été exclus, sous le règne précédent, par les intrigues des eunuques. Cette princesse remit presque toute l'autorité entre les mains de Tchin-fan, en le faisant nommer avec Téou-ou & Hou-kouang gouverneurs de l'empire. 168.

Tchin-fan & Téou-ou étoient liés d'une étroite amitié : tout leur desir étoit de rétablir l'ancien gouvernement, altéré

(1) Kong-tchang-fou du Chen-si.

par les désordres qui s'y étoient introduits ; & pour y parvenir, ils firent donner les places les plus importantes aux académiciens les plus éclairés, tels que Li-yng, Tou-mi, Yn-hiun, Lieou-yu, & d'autres sages capables de les remplir. On espéroit, par ces dispositions, qui furent approuvées de tout le monde, voir bientôt la paix rétablie dans l'empire.

Pendant qu'on s'occupoit à prendre ces mesures pour rendre au gouvernement son premier lustre & sa première vigueur, Tchao-yao, nourrice du nouvel empereur, & toutes les filles du palais, se joignirent aux eunuques Tsao-tsié, Ouang-fou & autres, pour captiver les bonnes graces de l'impératrice & s'insinuer dans sa confiance : ils y réussirent si bien, que cette princesse ajoutoit aveuglément foi aux rapports que les eunuques lui faisoient. Tchin-fan & Téou-ou virent avec peine l'ascendant qu'ils prenoient sur l'esprit de la régente. Le premier dit à son collégue que s'ils n'y coupoient racine, on verroit infailliblement renouveller les troubles que les eunuques avoient causés sous le règne précédent. Ils convinrent ensemble de consulter Yn-hiun, sur ce qu'il étoit expédient de faire pour empêcher les eunuques de se mêler de l'administration extérieure, & ruiner les nouvelles tentatives qu'ils faisoient pour s'emparer de l'autorité, dont ils avoient si cruellement abusé. Yn-hiun fut d'avis, afin de procéder dans les formes, que Téou-ou présentât un placet à l'impératrice, qu'ils rédigèrent en conséquence de cette manière :

« Suivant les loix de la dynastie régnante, & l'ancien usage, » les eunuques ne doivent être employés qu'au service intérieur » du palais, comme d'avoir soin des habits & des bijoux. Les » élever, de même que leurs parens, à des postes qui leur » donnent de l'autorité dans le gouvernement, c'est exposer

» l'état à des troubles ; c'eſt les expoſer eux-mêmes, avec leurs » familles, à ſe perdre. N'avons-nous pas des exemples récens » des murmures qu'ils ont excités, & du déſordre qui en eſt » arrivé ? Pour prévenir ces maux, avant qu'il ſoit impoſſible » d'y remédier, il eſt abſolument néceſſaire de les exterminer » tous : c'eſt le ſeul moyen de procurer la paix au peuple, » qui ſera toujours dans l'inquiétude de retomber ſous leur » tyrannie, & dans la volonté de ſe révolter pour s'y ſouſtraire, » s'il les voit une ſeconde fois à la tête du gouvernement ». L'impératrice répondit à ce placet que de tout temps il y avoit eu des eunuques dans le palais, & demanda pourquoi on vouloit changer cette ancienne coutume. Elle ajouta que s'il y avoit des eunuques coupables il falloit les punir, mais qu'il n'étoit pas juſte de confondre avec eux ceux qui étoient innocens.

De l'Ère Chrétienne. 168. *Han-ling-ti.*

Téou-ou jugea par cette réponſe que l'impératrice ne les ſeconderoit pas : cependant comme elle avoit dit qu'il falloit faire mourir les coupables, il fit arrêter l'eunuque Koan-pa, qui étoit l'ame de leur cabale, comme ayant le plus de ſoupleſſe & de reſſource dans l'eſprit. Il fit auſſi mettre en priſon Kou-kang, & le tribunal des crimes fut chargé d'inſtruire leur procès à tous les deux. Ce tribunal les condamna l'un & l'autre à la mort, & la ſentence fut exécutée. Téou-ou voulut faire ſubir le même ſort à l'eunuque Tſao-tſié, mais l'impératrice refuſa d'y conſentir. Tchin-fan lui préſenta à cette occaſion un placet, dans lequel il accuſoit les eunuques & la nourrice de l'empereur de s'être ligués enſemble pour bouleverſer le gouvernement. Il avertiſſoit cette princeſſe qu'elle avoit tout à craindre de leur part, & que ſi elle vouloit avoir une certitude de ce dont il la prévenoit, elle n'avoit qu'à rendre public ſon placet, & qu'il ne doutoit pas que tout le monde, même

De l'Ere Chrétienne. 168. *Han-ling-ti.*

ceux qui approchoient de ſa perſonne, ne lui rendiſſent témoignage que le ſeul zèle pour le bien de l'état l'animoit, en cherchant à écarter du gouvernement ceux dont une expérience funeſte n'avoit que trop fait connoître les mauvaiſes intentions. Lieou-yu lui préſenta auſſi un placet, dans lequel il expoſoit les mêmes griefs contre les eunuques, & demandoit, comme Tchin-fan, qu'on en fît un exemple. La régente ne voulut jamais les abandonner aux rigueurs de la juſtice, ni entrer dans le plan de les détruire entiérement. Cependant, peu de temps après, Tchin-fan & Téou-ou firent arrêter l'eunuque Tching-ly, accuſé de concuſſions, & le firent mettre dans les priſons du tribunal des crimes. Chan-ping & Yn-hiun eurent commiſſion de l'interroger. Il chargea dans ſes réponſes les eunuques Tſao-tſié & Ouang-fou, que les juges décrétèrent de priſe de corps, & ils en donnèrent avis à l'impératrice.

Lorſque Lieou-yu, ſuivant le devoir de ſa charge, rendit compte à cette princeſſe du décret lancé contre Tſao-tſié & Ouang-fou, Téou-ou lui préſenta un nouveau placet, par lequel il la ſollicitoit de prévenir les troubles que les eunuques étoient ſur le point d'exciter. Un des gardes de la porte ayant découvert qu'il ſe tramoit quelque choſe de funeſte contre eux, en donna avis à Tchu-yu, qui étoit de ſes amis. Cet eunuque ayant été ſur le champ à l'appartement de l'impératrice, y vit le placet de Téou-ou, qu'il ſaiſit adroitement, & après l'avoir lu il le remit à ſa place, ſans que cette princeſſe s'en apperçût. Tchu-yu, furieux contre Tchin-fan & Téou-ou, jura leur perte; & dans le trouble où la lecture du placet l'avoit jetté, il diſoit hautement dans le palais qu'ils avoient formé, avec l'impératrice, le complot de détrôner l'empereur. Kong-pou, un de ſes amis, lui fit ſentir l'imprudence des propos qu'il

tenoit, & lui dit qu'il falloit prendre des mesures pour parer au coup terrible qu'on vouloit leur porter. Dès la même nuit, ils s'assemblèrent au nombre de dix-sept dans un lieu écarté du palais. Là, après s'être juré de se soutenir mutuellement, ils en firent le serment le plus fort en buvant du sang, suivant l'ancienne coutume. Ils déterminèrent encore dans cette assemblée nocturne, de supposer un ordre de l'empereur qui déclareroit Tchin-fan, Téou-ou & leurs adhérans coupables de trahison, & qui les condamneroit à mourir : & pour l'exécution de leur complot, ils devoient avoir des troupes prêtes à les secourir en cas de besoin.

Le lendemain dès le matin, Tsao-tsié proposa à l'empereur de venir dans la salle du trône pour lui voir faire l'exercice du sabre, où il excelloit. Ce jeune prince, qui aimoit beaucoup ces sortes de divertissemens, s'y rendit avec sa nourrice & d'autres femmes du palais. Les eunuques avoient eu soin de fermer toutes les portes, & de faire entrer dans l'intérieur des gens armés. Après avoir fait placer l'empereur sur son trône, ils firent écrire sur une tablette un ordre supposé, qui donnoit le commandement de la garde du palais à l'eunuque Ouang-fou. Le même ordre portoit qu'il iroit au tribunal des crimes arrêter Yn-hiun & Chan-ping pour les faire mourir sur le champ : on y avoit encore inséré que Tchin-ly seroit mis en liberté, & qu'il iroit avec main-forte se saisir de Tchin-fan, de Téou-ou & de leurs partisans.

Les eunuques coururent en tumulte à l'appartement de l'impératrice, & lui enlevèrent le sceau de la régence : ils conduisirent ensuite cette princesse au palais du midi, où ils la firent enfermer. Ce complot fut exécuté avec tant de promptitude, que tous ceux à qui on en vouloit furent arrêtés, à l'exception

De l'Ere Chrétienne. 168. *Han-ling-ti.*

de Tchin-fan & de Téou-ou, qui firent quelque résistance. Toute la scène se passa pendant que Tsao-tsié amusoit l'empereur en jouant du sabre ; de sorte que ce jeune prince n'en avoit aucun soupçon, & il ne le sut que quand tout fut fini.

Tchin-ly trouva Téou-ou prévenu de leur complot, & sorti de chez lui pour en arrêter les progrès : en effet, Téou-ou avoit ramassé ce qu'il avoit trouvé de soldats sous sa main, à la tête desquels il fut à tous les corps de garde leur ordonner de le suivre pour réprimer la sédition excitée par les eunuques, qu'il accusoit de s'être révoltés. Téou-ou sortit de la ville avec quelques mille hommes, & fut camper à Tou-ting.

Tchin-fan, qui ignoroit le parti que Téou-ou avoit pris, fut droit au palais accompagné de quatre-vingt soldats & de plusieurs de ses disciples, & enfonça une des portes. Ouang-fou opposa à sa petite troupe la garde du palais, qui l'eut bientôt écrasée par son nombre. Tchin-fan fut arrêté & conduit en prison, où les eunuques, de leur propre autorité, le firent mourir cruellement.

Le général Tchang-hoan arriva dans ces entrefaites à la cour, ignorant ce qui s'y passoit. Il tomba entre les mains des eunuques, qui lui montrèrent un ordre de se mettre avec Ouang-fou à la tête des gardes pour aller attaquer Téou-ou, qui, lui dit-on, s'étoit révolté. Téou-ou, bon officier, ne fut point intimidé de la supériorité des troupes qu'on envoyoit contre lui : il se disposa à se défendre, & avoit si bien animé ses soldats, qu'il auroit pu remporter l'avantage si on en fût venu le même jour aux mains ; mais Ouang-fou jugea à propos de différer l'attaque, & fit répandre le bruit dans le camp de Téou-ou que le dessein de cet officier étoit de détrôner l'empereur, & que leur souverain n'employoit la force que pour

défendre ſa couronne. La plupart des gens de Téou-ou déſertèrent pendant la nuit & furent ſe ranger du côté de Ouang-fou. Le lendemain Téou-ou ſe voyant preſque abandonné ſe donna lui-même la mort, pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis. Ouang-fou fit expoſer ſa tête à Tou-ting, & détruiſit entiérement ſa famille & celles de Lieou-yu & de Fong-ſou, ſans en épargner perſonne.

De l'Ere Chrétienne. 168. *Han-ling-ti.*

Tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi au dehors du palais, l'eunuque Tſao-tſié, & Tchao-yao, nourrice de l'empereur, firent entendre à ce prince que Tchin-fan, Téou-ou, Lieou-yu & Fong-ſou avoient complotté avec l'impératrice de le détrôner, & que ſi on n'y eût apporté la plus grande diligence, il étoit à craindre qu'ils n'euſſent réuſſi. L'empereur encore trop jeune pour avoir de l'expérience, ajouta foi à ce récit: il fut ſi irrité, qu'il donna les ordres les plus rigoureux contre les auteurs de la prétendue conſpiration & leurs complices. Une infinité de gens vertueux & irréprochables furent enveloppés dans cette proſcription.

Le trente de la dixième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil; à la douzième, les *Sieh-pi* vinrent exercer leur brigandage ordinaire dans les départemens de Yeou-tchéou & de Ping-tchéou, & ſe retirèrent chargés de butin.

Le quinze de la quatrième lune de la deuxième année du règne de HAN-LING-TI, tous les grands étant aſſemblés dans la ſalle d'audience, à peine l'empereur fut-il monté ſur ſon trône, qu'un coup de vent furieux, ſorti d'un des coins de la ſalle, vint le frapper; on vit en même temps ſortir de deſſus la grande poutre un ſerpent noir monſtrueux, long de plus de quarante pieds, qui vint s'entortiller autour du ſiége du trône. L'empereur en fut ſi fort effrayé qu'il tomba évanoui. Les

169.

De l'Ere Chrétienne. 169. *Han-ling-ti.*

mandarins d'armes coururent à ſon ſecours & le tranſportèrent hors de la ſalle. Quant aux mandarins de lettres, la peur les fit fuir avec tant de précipitation, qu'ils ſe renverſoient les uns ſur les autres. Le ſerpent diſparut, & quelque perquiſitions qu'on en fît, il fut impoſſible d'en découvrir les traces.

Peu de temps après, le tonnerre gronda d'une manière effrayante : il étoit accompagné d'une grêle & d'une pluie ſi violentes, que les plus intrépides en pâliſſoient. L'orage dura juſqu'à minuit ; il ſe diſſipa enfin après avoir renverſé pluſieurs maiſons & tué beaucoup de monde. Ce déſaſtre frappa ſi fort l'empereur, qu'il ordonna aux grands de lui faire connoître les abus du gouvernement, & de lui expliquer ce que ſignifioient ces pronoſtics fâcheux. Le général Tchang-hoan ſaiſit cette occaſion pour lui dire, dans un placet, que la véritable cauſe de ces prodiges ſiniſtres ne provenoit que de ce qu'il n'avoit point encore réhabilité la mémoire de Tchin-fan & de Téou-ou, dont tout le monde avoit connu la droiture & le zèle, & de l'innocence deſquels perſonne ne doutoit. Il l'attribuoit encore à ce que ces deux victimes de leur amour pour le bien de l'état étoient demeurées ſans ſépulture, & que l'arrêt qui flétriſſoit tant de perſonnes recommandables par leurs vertus, en excluant leurs familles des charges, n'étoit point encore révoqué. Il ajoûtoit que la détention de l'impératrice, à laquelle il ne rendoit aucuns devoirs, étoit encore une des cauſes de ces malheurs, & que s'il vouloit prévenir les effets de la colère du Ciel, qui ſe manifeſtoit par ces ſignes terribles, il falloit qu'il rendît à Tchin-fan & à tous ceux qu'il avoit proſcrits, l'honneur que ſes ordres précipités leur avoient ravi, & qu'il rétablît dans toutes leurs prérogatives les familles de ces illuſtres victimes de leur fidélité. Enfin Tchang-hoan

exhortoit ce prince à mettre en liberté l'impératrice, & à lui donner des preuves de la reconnoiſſance qu'il lui devoit pour avoir contribué à ſon élévation. L'empereur, perſuadé par Tchang-hoan, vouloit exécuter ce qu'il lui repréſentoit, mais les eunuques l'en empêchèrent. Sieï-pi crut devoir lui adreſſer auſſi un placet, pour tâcher de ne pas laiſſer évanouir les diſpoſitions favorables que les eunuques cherchoient à étouffer en lui.

« Nous liſons dans le *Li-ki*, diſoit Sieï-pi dans ſon placet, » que quiconque a reconnu une femme pour ſa mère, il lui » doit l'obéiſſance & le reſpect. Si le chagrin de ſe voir ren- » fermée comme une criminelle conduiſoit l'impératrice au » tombeau, quel tort Votre Majeſté ne ſe feroit-elle pas de » l'avoir traitée ſi durement ? En montant ſur le trône, vous » avez ſuccédé à l'empereur Han-hoan-ti, & vous avez pris » la place de ſon fils : vous devez donc regarder l'impératrice » comme votre mère, & lui rendre les devoirs d'un fils.

« L'emploi de chef du conſeil eſt un des plus importans de » l'empire ; cet officier eſt le premier mobile du gouvernement, » & les affaires de quelque conſéquence lui paſſent toutes par » les mains : mais parmi les grands, Lieou-tchong eſt le ſeul » zélé pour le bien public ; tous les autres mangent inuti- » lement les appointemens qu'on leur donne, & la plupart » ſont même pernicieux à l'état. On ne peut ſe rappeller ſans » frémir le danger auquel Votre Majeſté vient tout récemment » d'échapper. Les pronoſtics fâcheux qui ont ſuivi, ſont un » avertiſſement du Tien, dont Votre Majeſté doit profiter en » rappellant Ouang-tchang & Li-yng. Si elle ſe livre à leurs » conſeils, elle doit être exempte de toute crainte ; mais » il faut leur donner le pouvoir néceſſaire pour faire le bien

De l'Ere Chrétienne. 169. *Han-ling-ti.*

» & réformer les abus qui ne se sont que trop multipliés ».

Quelques précautions que Sieï-pi eût prises pour faire parvenir secrettement son placet à l'empereur, les eunuques en furent instruits & résolurent de le perdre. Ils firent entendre à l'empereur qu'il étoit un des principaux chefs de la conspiration à laquelle il avoit échappé. Ce prince donna l'ordre de l'arrêter, & les eunuques le firent mourir en prison.

Les académiciens avoient donné lieu de suspecter leur fidélité, sur-tout à des esprits mal-intentionnés ou prévenus contre eux. Tchin-fan, Téou-ou & Lieou-chou se faisoient appeller *San-kiun*, ou *les trois sages :* on les nommoit encore *les trois chefs* ou *les trois maîtres.* Li-yng, Siun-y, Tou-mi, Ouang-tchang, Lieou-yu, Oueï-lang, Tchao-tien & Tchu-yu se nommoient *les Pa-tsiun*, ou *les huit hommes* d'un mérite extraordinaire & supérieur aux autres. Kouo-taï, Fan-pong, Yn-hiun, Pa-sou, Tsong-tsé, Hia-fou, Tsaï-yen & Yang-tsi avoient le nom de *Pa-kou*, ou *les huit attentifs* aspirant au plus haut degré de sagesse. Tchang-kien, Tché-tchao, Tchin-tchi, Fan-kang, Lieou-piao, Tchin-siang, Kong-y & Tan-fou portoient le nom de *Pa-ki*, voulant faire entendre par-là qu'ils étoient capables, tous les huit, de devenir un jour les chefs de l'académie. On nommoit *Pa-pi*, ou les huit qui pouvoient aider la société de leurs richesses, Tou-chang, Tchang-yao, Ouang-hiao, Lieou-ju, Hou-ou-pan, Tsin-tcheou, Fan-hiang & un autre Ouang-tchang. Les eunuques ayant trouvé cette liste parmi les papiers de Sieï-pi, la montrèrent à l'empereur afin de lui prouver que ce n'étoit point à tort qu'ils accusoient les lettrés d'avoir formé un complot contre ses intérêts, & ils le sollicitèrent de les faire tous mourir.

L'eunuque Héou-lan en vouloit sur-tout à Tchang-kien,

parce qu'il avoit fait destituer de son emploi Tcho-ping, un de ses amis. Cependant l'empereur ne se prêta pas d'abord à sa vengeance ; alors l'eunuque & Tchu-ping eurent recours à une accusation motivée qu'ils firent signer à vingt-quatre personnes, où, entr'autres griefs, ils taxoient Tchang-kien d'être un des principaux membres de cette association de lettrés qu'ils vouloient faire passer pour dangereuse à l'état. Comme l'empereur paroissoit dans l'irrésolution de sévir contre des gens qui ne lui avoient jusqu'alors montré que du zèle, il demanda à l'eunuque Tsao-tsié, qui le pressoit de les faire arrêter, quel mal ils avoient fait? D'être trop unis entre eux pour n'avoir pas des vues pernicieuses, répondit l'eunuque. Mais, lui dit encore l'empereur, cette union ne cause aucun trouble. Son but, reprit l'eunuque, n'est autre que de renverser les loix, de ravir le trône à Votre Majesté, & de détruire la famille impériale. L'empereur, sans en entendre davantage, fit expédier l'ordre d'arrêter des sujets qu'on lui peignoit comme ses ennemis & comme des criminels d'état.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. 169. *Han-ling-ti.*

La nouvelle de l'ordre lancé contre les lettrés s'étant répandue par-tout, un des amis de Li-yng le sollicita de se soustraire à sa rigueur, & de se mettre en sûreté : « En fuyant, » lui répondit-il, ce seroit m'avouer coupable ; & si je l'étois, je » devrois me soumettre au châtiment que j'aurois mérité. J'ai » déja soixante ans ; nos jours sont comptés & le terme de » notre vie est arrêté. Il n'y a point d'asyle contre la mort » lorsqu'elle nous poursuit ». En effet, ce lettré plein de ces sentimens, se rendit de lui-même dans les prisons de Lo-yang, où les eunuques le firent mourir peu de jours après qu'il y fut entré. Ils firent ôter les emplois à tous ceux qui avoient été ses disciples, & on les déclara incapables d'en posséder à l'avenir.

De l'Ere Chrétienne. 169. *Han-ling-ti.*

Ou-tao, mandarin général dans le Yu-nan, chargé d'arrêter Fan-pong, obéit avec répugnance à cet ordre injuſte. Arrivé à Tching-kiang-hien, il fut ſi pénétré de ſa commiſſion, qu'au lieu de l'exécuter ſur le champ, il s'enferma ſeul dans une chambre, & ſe mit à pouſſer des gémiſſemens ſi haut, que les voiſins les entendirent. Fan-pong, inſtruit de cette ſcène, jugea que l'ordre dont il étoit porteur le regardoit, & il fut ſans héſiter ſe conſtituer priſonnier. Le mandarin du tribunal admirant ſa générosité, le ſollicita de s'évader, en lui propoſant de quitter ſon emploi pour l'accompagner. « Votre affection pour moi, lui répondit Fan-pong, vous perdroit infailliblement : je ne conſentirai jamais à vous rendre malheureux. Ma mort peut tout appaiſer, & je ne demande pour dernière grace, que la ſatisfaction de faire mes adieux à ma mère ». Cette femme vertueuſe informée de ce qu'il venoit de faire, accourut à ſa priſon : « Allez, mon fils, lui dit-elle, vous marchez à l'immortalité ſur les pas de Li-yng & de Tou-mi, qui n'ont pas héſité de venir d'eux-mêmes ſe mettre entre les mains de leurs ennemis. La gloire de mourir comme eux, victime de votre zèle pour la patrie, eſt préférable à la vie que vous avez reçue de moi. Vous en êtes digne par vos ſentimens généreux : je ſerai honorée de vous avoir eu pour fils, & la poſtérité vous comptera parmi les perſonnages vertueux qui n'ont pas craint de ſe ſacrifier pour le bien public ».

Fan-pong ſe proſternant à ſes pieds, la remercia des inſtructions qu'elle lui donnoit : il la quitta pour aller ſe mettre entre les mains de Ou-tao, qui devoit le conduire priſonnier à la cour. Cette mère généreuſe lui cria encore de ne pas oublier les exemples de vertu qu'elle avoit toujours tâché de lui don-

ner, & lui recommanda, s'il avoit remarqué quelque foiblesse en elle, de ne pas l'imiter. Souvenez-vous, ajouta-t-elle, des dernières paroles d'une mère qui vous aime. Leurs adieux attendrissans tirèrent des larmes de tous ceux qui en furent témoins. Fan-pong & plus de cent personnes connues par leur mérite & leurs vertus furent immolés à la haine des eunuques sur la fausse accusation que les liaisons intimes qu'ils avoient entre eux annonçoient des desseins de révolte. Six à sept cens familles furent enveloppées dans la proscription & envoyées en exil. Tout leur crime étoit de déplaire aux eunuques. Cette terrible exécution fit trembler tout le monde, & principalement ceux qui avoient eu des relations avec ces infortunées victimes de la calomnie des eunuques.

Kouo-taï, aggrégé à cette société, échappa cependant à leur vengeance. Comme il fut assez prudent pour ne pas blâmer le gouvernement, on ne fit point de recherches contre lui. Il n'étoit pourtant pas exempt d'inquiétude, & même il ne savoit à quel parti s'arrêter, en considérant, d'après ce qui est dit dans le *Chu-king* qu'un empire dénué de gens de mérite & zélés, ne peut subsister long-temps : il voyoit encore qu'il ne pouvoit espérer de sûreté nulle part, parce que la dynastie des *HAN* couroit à sa perte.

Tchang-kien se réfugia dans le Chan-tong, chez Kong-pao, de la famille de Confucius. Ce lettré étoit alors absent, & quoique Kong-yong, son frère, n'eût que seize ans, il reçut Tchang-kien & le tint caché. Cependant cette retraite ne fut pas si secrette qu'elle ne vînt à la connoissance des mandarins, ce qui obligea Kong-yong de faire évader son hôte. Les mandarins, fâchés d'avoir laissé échapper Tchang-kien, firent arrêter les deux frères. A l'interrogatoire, Kong-yong, prenant la parole

De l'Ere Chrétienne. 169. *Han-ling-ti.*

avant que les juges l'eussent questionné, dit que c'étoit lui qui avoit recélé Tchang-kien, & qu'on n'en pouvoit faire un crime à son frère, puisqu'il étoit absent. Kong-pao l'interrompit pour dire que c'étoit lui que Tchang-kien étoit venu chercher, & que par conséquent on ne devoit rien attribuer à Kong-yong. Tandis qu'ils disputoient généreusement pour s'excuser l'un & l'autre, en voulant se charger seul de la faute, leur mère, qu'on avoit envoyé arrêter, fut amenée devant eux : s'adressant aux juges, elle leur demanda si le crime de donner l'asyle à quelqu'un qui est recherché par le gouvernement ne regarde pas le maître de la maison où il s'est réfugié. « Mes enfans n'ont » rien à démêler içi, ajouta-t-elle ; je suis la maîtresse, ils n'ont » fait que ce que je leur ai ordonné, & c'est à moi que vous » devez vous en prendre d'avoir caché Tchang-kien, & de » l'avoir soustrait aux rigueurs de la justice ». Les juges, frappés d'admiration, n'osèrent rien déterminer ; ils rendirent compte à l'empereur, qui ordonna de rélâcher cette mère courageuse & ses deux fils. Il défendit encore de pousser plus loin cette affaire ; de sorte que Tchang-kien retourna tranquillement dans sa patrie.

Le trente de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil. Dans le même temps les *Sien-pi* vinrent faire des courses dans le pays de Ping-tchéou, d'où ils remportèrent un butin considérable. Le trente de la troisième lune de l'an 170, il y eut une autre éclipse de soleil.

170.

171.

Le premier jour de la quatrième année du règne de HAN-LING-TI, ce prince entrant dans sa seizième année, prit le bonnet & accorda, à cette occasion, une amnistie générale. A la deuxième lune, il y eut un violent tremblement de terre : la mer franchit ses limites & inonda tout le pays circonvoisin.

Le

Le premier de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil. Il régna une maladie contagieuse qui fit périr beaucoup de monde. Les *Sien-pi* revinrent exercer leur brigandage dans le territoire de Ping-tcheou.

De l'Ere Chrétienne. 171. *Han-ling-ti.*

L'année suivante, l'impératrice Téou-chi mourut presque subitement, sans même qu'on fût prévenu de sa maladie. Le bruit se répandit que les deux eunuques Tsao-tsié & Ouang-fou avoient avancé sa mort ; il se trouva même quelqu'un d'assez hardi pour mettre un placard à la porte du palais, où l'on accusoit ces eunuques non-seulement d'avoir empoisonné cette princesse, mais encore de l'avoir fait mourir cruellement dans sa prison. 172.

Les eunuques, furieux de cette inculpation, firent donner l'ordre à Lieou-mong de rechercher l'auteur du placard, & de le découvrir sous peine de la vie. Cet officier ne fit que de légères perquisitions, ce qui irrita si fort les eunuques, qu'ils le firent lui-même arrêter, & donnèrent sa commission à Toan-keng. Ce nouveau commissaire faisant continuellement la patrouille autour du palais, arrêtoit tous les lettrés qu'il rencontroit. Leur nombre monta jusqu'à près de mille ; alors les eunuques se persuadant qu'ils avoient l'auteur du placard, firent mourir tous ces lettrés, de même que Lieou-mong.

Les princes de la famille impériale ne furent pas plus à couvert que les autres de la cruauté des eunuques. Sous l'empereur Han-houon-ti, Lieou-koué, par punition, avoit été transféré de la principauté de Pou-hai à celle de Yng-tao, qui ne valoit pas à beaucoup près la première. Lieou-koué sachant que l'eunuque Ouang-fou étoit fort avant dans les bonnes graces de Han-houon-ti, lui promit une somme considérable s'il lui faisoit rendre la principauté de Pou-hai ; l'eunuque lui

De l'Ere Chrétienne.
172.
*Han-ling-ti.*

obtint cette faveur; mais comme Han-houon-ti mourut peu de temps après qu'il l'eut accordée, Lieou-koué éluda de donner à Ouang-fou la somme promise. L'eunuque piqué au vif d'avoir été dupe, accusa Lieou-koué d'être celui sur lequel l'association des lettrés avoit jetté les yeux pour le mettre sur le trône. HAN-LING-TI trop susceptible & trop peu en garde contre ces rapports insidieux, fit arrêter Lieou-koué, qu'il obligea de se donner lui-même la mort. Il fit encore exécuter publiquement plus de cent personnes de sa suite, afin de manifester qu'il n'accorderoit aucun pardon à ceux qui auroient participé à la prétendue conspiration des lettrés : & pour ne laisser aucun doute qu'il seroit inexorable sur cet article, il éleva à la dignité de prince les douze eunuques qui avoient été les auteurs de ces exécutions sanglantes & injustes.

173.

L'empire qui gémissoit sous la tyrannie des eunuques, étoit encore affligé de maladies contagieuses, qui s'étendoient de plus en plus & faisoient d'affreux ravages dans toutes les provinces. Les *Sien-pi* augmentèrent la désolation publique dans les départemens de Yeu-tchéou & de Ping-tchéou par les hostilités qu'ils y vinrent commettre. A la sixième lune, on sentit

174.

un tremblement de terre, & le trente de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil. L'année suivante les *Sien-pi*, qu'on ne se mettoit pas en devoir d'écarter des frontières, revinrent dans le Ping-tchéou, qu'ils achevèrent de ruiner.

175.

L'empereur ne voulant pas s'attirer la réputation d'ennemi des sciences, auxquelles la perte de tant d'habiles gens devoit nécessairement être fatale, ordonna à Tsaï-yong de faire graver sur quarante-six pierres les soixante *King* en cinq sortes de caractères, connus sous les noms de *Ta-tchuen*, de *Siao-tchuen*, de *Li-chu*, de *Kiaï-chu* & de *Ko-téou-ouen*, en choisissant

de ces derniers ce qui avoit été en usage sous les trois premières dynasties des *HIA*, des *CHANG* & des *TCHÉOU*, parmi les soixante & dix sortes de caractères dont on se servoit dans ces premiers temps, & dont on n'avoit presque plus de connoissance. Ces quarante-six tables furent élevées sur des piédestaux de marbre au devant de la porte du midi du collége impérial, afin qu'étant continuellement exposées à la vue du public, les jeunes gens fussent excités à s'instruire des *King* & à acquérir la connoissance de ces différens caractères qu'il vouloit par-là transmettre à la postérité.

De l'Ere Chrétienne. 175. *Han-ling-ti.*

Cette attention de l'empereur, pour conserver les sciences, fit croire à Tsao-lun, gouverneur de Yong-tchang, que le moment étoit favorable pour parler des lettrés qu'on avoit si inhumainement traités. Il lui adressa un placet, dans lequel il lui disoit que ce seroit une tache à sa réputation & à la gloire de son règne de ne se pas servir de tant d'habiles gens injustement accusés. Que les plus grands criminels trouvant leur grace dans les amnisties générales, les lettrés ne devoient pas être mis dans la même classe, & encore moins être exclus de participer aux bienfaits de leur souverain, puisqu'ils étoient ses sujets. Il lui répréséntoit encore, que tous les fléaux qui affligeoient l'empire étoient autant de signes visibles que le Tien n'approuvoit pas la rigueur dont on usoit à leur égard, & que s'il y avoit quelque chose de répréhensible dans leur conduite, il étoit de la bonté de son cœur de leur pardonner.

176.

A la lecture de ce placet, l'empereur transporté de colère, donna sur le champ ordre d'arrêter Tsao-lun & de le mettre en prison : peu de jours après, les eunuques l'y firent étrangler. Leur haine ne fut point assouvie par sa mort; ils firent des recherches qui coûtèrent la vie à une infinité

De l'Ere Chrétienne. 177. *Han-ling-ti.*

de personnes distinguées par leur mérite & par leurs vertus.

Le premier jour de la dixième lune de l'an 177, il y eut une éclipse de soleil, qui fut suivie d'un tremblement de terre.

Les *Sien-pi* renouvellèrent alors leurs courses dans le Léao-si. Tchao-pao nommé depuis peu à ce gouvernement, y arrivoit à peine & avoit détaché quelques-uns de ses officiers pour aller au devant de sa mère, qui le suivoit à quelques journées. Tandis qu'il entroit dans son département par un côté, les *Sien-pi*, au nombre de dix à douze mille, se jettèrent par l'autre sur le pays où étoit sa mère & la firent prisonnière. Tchao-pao se mit à la tête de ses troupes pour aller la délivrer. Dès le second jour, il rencontra les *Sien-pi* & campa assez près d'eux. Ces Tartares, pour l'intimider & l'empêcher de les attaquer, placèrent sa mère à l'entrée de leurs retranchemens, en le menaçant de la tuer au premier mouvement qu'il feroit, & ils lui firent dire que le seul moyen de la sauver étoit de se retirer.

La crainte de voir immoler sa mère à ses yeux, ou de manquer à son devoir, mettoit Tchao-pao dans la plus cruelle perplexité ; cependant sa mère trouva moyen de lui faire dire de ne pas épargner les ennemis de l'état pour lui prolonger le peu de jours qu'elle avoit encore à vivre ; elle lui ordonna de n'avoir aucune considération pour elle, mais de servir son prince & sa patrie, & de faire ce qu'ils avoient attendu de lui en lui confiant la défense du peuple soumis à ses ordres. Elle lui dit encore que de fléchir dans cette occasion, ce seroit la déshonorer & déroger aux sentimens généreux qu'elle avoit toujours cherché à lui inspirer. Tchao-pao n'eut pas plutôt reçu cet ordre, qu'il fit charger l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'il renversa tout ce qui se présenta devant lui. Ayant apperçu le corps de sa mère que les *Sien-pi* avoient tuée, animé

du desir de la venger, il lui sacrifia autant d'ennemis qu'il lui en tomba sous la main, & il ne fit quartier à personne. De l'Ere Chrétienne. 177. *Han-ling-ti.*

Le combat ayant cessé par la fuite des *Sien-pi*, Tchao-pao vint pleurer sur le corps de sa mère, qu'il fit transporter dans la sépulture de ses ancêtres; & après lui avoir rendu les derniers devoirs, il ne voulut plus quitter son tombeau. Il s'accusoit de ne s'être pas sacrifié, plutôt que d'exposer à périr celle qui lui avoit donné le jour; & dans la douleur dont il étoit pénétré, il se regardoit comme un monstre en horreur à l'humanité. Les efforts qu'il fit en poussant des gémissemens furent si violens, qu'il vomit le sang & expira auprès du tombeau de sa mère.

L'an 178, le premier de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil, qui fut suivie d'un tremblement de terre. 178.
On en sentit un second à la quatrième lune. Dans le même temps on entendit, pendant plusieurs jours de suite, dans les cours du palais les coqs chanter comme les poules & les poules imiter le chant des coqs. A la sixième lune, une exhalaison noire, qui répandoit une odeur infecte, ayant la forme d'un dragon & longue de plus de cent pieds, apparut dans la salle d'audience & environna le trône. A la septième lune & en automne, un arc-en-ciel embrassa de son ceintre tout l'appartement de l'empereur. A la huitième lune, il parut une comète dans la constellation *Tien-chi;* & le trente de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil. Tant de phénomènes jettèrent l'épouvante dans l'ame de l'empereur: il ordonna aux grands de lui en expliquer la cause. Yang-tsé lui répondit:

« La cause de ces présages sinistres, n'est autre que l'abus de » l'autorité entre les mains des femmes & des eunuques: les » gens les plus vils & les plus méprisables sont consultés sur

De l'Ere Chrétienne. 178. *Han-ling-ti.*

» les affaires les plus importantes du gouvernement ; n'eſt-ce » pas obſcurcir la lumière du ſoleil & de la lune, & plonger » l'empire dans d'épaiſſes ténèbres ?

» On ne voit dans les premiers emplois que ceux qui pro- » diguent la flatterie ou l'argent aux eunuques ; tandis que les » gens qui ont un vrai mérite ſont obligés pour ſubſiſter de » labourer la terre, ou de ſe tenir cachés pour ſe ſouſtraire à » la proſcription. Un Yo-long, un Gin-tſé, un Tſiao-tſien, un » Léang-kou, tous gens chargés de crimes, déshonorent les » premiers emplois qu'ils ont achetés ; & ceux que leur capa- » cité en rend dignes en ſont exclus ou vivent dans l'obſcurité. » N'eſt-ce pas changer ſon bonnet pour ſes ſouliers, & mettre » aux pieds ce qui doit couvrir la tête ?

» Nous liſons dans le *Chu-king*, que lorſque le Tien manifeſte » ſa colère par de pareils avertiſſemens, le prince doit renou- » veller la vertu & dans ſa perſonne & dans l'empire. Les » Mandarins doivent auſſi examiner s'ils n'ont point manqué » aux obligations de leurs places, & le peuple s'il a rempli ſes » devoirs & ſi ſa conduite n'eſt pas repréhenſible. Mais qui » pourra donner à Votre Majeſté ces ſages conſeils, ſi elle » écarte d'auprès de ſa perſonne tous ceux qui ont de la droi- » ture & de la fidélité ? L'intrigue l'aſſiège de tous côtés : on » la trompe, & trop de gens ſont intéreſſés à étouffer la vérité, » ſi quelqu'un tentoit de lui en faire entendre la voix. Cepen- » dant il eſt temps que Votre Majeſté rompe cette chaîne » funeſte de brigues qui l'environne, & qu'elle rende au trône » l'éclat qu'il a reçu du Ciel. C'eſt le ſeul moyen de remplir la » volonté du Tien, qui n'établit les princes que pour faire » triompher la vertu & rendre les peuples heureux ».

Tſaï-yong, un autre grand, lui dit que les événemens

De l'Ère Chrétienne. 175. *Han-ling-ti.*

extraordinaires étoient les avant-coureurs de la destruction d'un empire ; que le chant des coqs & des poules n'ayant pas été naturel, il signifioit qu'il n'étoit pas dans l'ordre que les femmes & les eunuques fussent chargés du gouvernement. « C'est une honte, ajouta-t-il, que Tchao-yao, nourrice de » Votre Majesté, soit la première personne de l'empire, & » que Ho-yu, perdu de débauche, coupable de malversation » & en horreur à tout le monde, remplisse une des charges » les plus éminentes ». Il avertissoit l'empereur que Tchang-ho, Tchaï-tchang, Tchao-hoa & Kou-chang ayant captivé ses bonnes graces, ces hommes dangereux ne pouvoient que précipiter la chûte de la dynastie, & que pour prévenir ces malheurs, il devoit prendre pour conseils Kou-si, Tsiao-hoa & Koué-tsong, dont la droiture & les talens ne pouvoient manquer de rendre son règne glorieux par le zèle pour sa personne qu'il leur connoissoit. « Les ministres, continua-t-il, sont » comme les bras & les pieds du gouvernement : les faire » mouvoir au gré de gens mal-intentionnés dont le cœur est » corrompu, c'est travailler à accélérer la perte d'un état. » Cependant si Votre Majesté veut sincérement extirper les » abus, il ne lui reste d'autre parti à prendre que de confier » l'administration à des gens dont la probité & la vertu sont » à l'épreuve, & qui soient prêts à donner leur vie pour sou» tenir ses intérêts. Alors les vicieux rougissant de ne pas suivre » leur exemple, se corrigeront ; la volonté du Tien s'accom» plira ; les événemens surnaturels ne semeront plus l'épou» vante, tout rentrera dans l'ordre, & les peuples béniront » leur maître en s'acquittant avec joie de leurs devoirs ».

L'empereur en lisant ces placets parut inquiet & rêveur ; il soupira plusieurs fois : se levant de son siége avec agitation,

De l'Ere Chrétienne. 178. *Han-ling-ti.*

il les jetta ſur une table. L'eunuque Tſao-tſié profita adroitement de l'occaſion de les lire pendant que l'empereur étoit occupé à changer d'habits, & il en avertit ſur le champ ſes camarades, qui ne virent point d'autre moyen de conjurer la tempête qui les menaçoit, que d'accuſer Yang-tſé & Tſaï-yong d'être de la ſociété des académiciens, contre qui l'empereur étoit toujours irrité : ils furent tous deux arrêtés & conduits en priſon, où ils n'auroient pu éviter de périr ſi le prince Liéou-kiang n'eût intercédé en leur faveur.

Les eunuques voyant tout le monde ligué contre eux, ſe décidèrent à ne plus rien ménager ; & afin de ſe procurer de l'argent pour ſe ſoutenir contre leurs ennemis, ils perſuadèrent à l'empereur de rendre les charges vénales. Ils établirent à l'oueſt du palais un bureau pour en recevoir la finance, dont le général Toan-keng, qui étoit dans leurs intérêts, eut la direction.

179.

Ce premier abus fut ſuivi d'une infinité d'autres que commirent l'eunuque Ouang-fou, ſon père & tous ſes parens, qui occupoient les premiers emplois, tant à la cour que dans les provinces. Leur avidité pour les richeſſes leur faiſoit employer toutes ſortes de moyens pour engager les gens opulens à acheter des charges. Baſſeſſes, adulation, procès injuſtes, mauvais traitemens, tout fut par eux mis en uſage pour ſatisfaire leur inſatiable cupidité. Ils firent même expirer ſous le bâton pluſieurs perſonnes qui refuſoient de leur donner leur argent en échange de ces charges.

Yang-kéou, préſident d'un des tribunaux de la cour, inſtruit de leur conduite tyrannique, fit des informations ſecretes, par leſquelles il acquit la preuve que Ouang-fou & les mandarins ſes parens avoient, dans l'eſpace de cinq ans, fait périr injuſtement

ment plus de dix mille personnes. Muni de cette preuve, il accusa Ouang-fou, sa famille & Toan-keng, chargés pour lui de la recette de la vente des charges. L'empereur fut si frappé du tableau de leurs exactions & de leurs crimes, qu'il signa l'ordre de les constituer prisonniers à Lo-yang, & donna à Yang-kieou la commission de les juger. Cet officier, dont l'intégrité étoit connue, voulut manifester leurs crimes, & d'après les informations qu'il rendit publiques & leurs aveux, il se trouva qu'ils avoient mérité les cinq sortes de supplices déterminés par les loix : cependant ils ne furent condamnés qu'à être étranglés; & comme Toan-keng n'étoit pas si coupable que Ouang-fou & ses parens, & que d'ailleurs il avoit rendu des services à l'état, il ne fut condamné qu'à se faire mourir lui-même. Ces deux jugemens furent exécutés à la rigueur.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. 179. *Han-ling-ti.*

Le premier de la quatrième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Les eunuques consternés de la perte de Ouang-fou & de toute sa famille, craignirent que Yang-kiéou ne leur fît le même traitement. Comme ils ne trouvoient aucune prise à l'accuser, parce que sa conduite étoit irréprochable, & que l'empereur avoit beaucoup d'estime pour lui, ils cherchèrent les moyens d'écarter de la cour un surveillant si terrible pour eux. L'eunuque Tsao-tsié saisit habilement le quart-d'heure où l'empereur étoit disposé à l'écouter, pour lui parler de Yang-kiéou : il commença par en faire l'éloge, mais il ajouta qu'il étoit d'une vigilance & d'une sévérité un peu outrées : il insinua à l'empereur de le changer d'emploi, & de le mettre dans un autre qui lui donnât moins d'autorité sur les mandarins. L'empereur, sans trop de réflexion, fit ce changement, qui réveilla les murmures & la haine contre les eunuques.

De l'Ere Chrétienne. 179. *Han-ling-ti.*

Liéou-ho, dont ils avoient fait mourir le frère aîné, Liéou-fou, avec Tchin-fan, Téou-ou & d'autres, ne refpiroient que la vengeance. Tchin-kiéou, fils de Tchin-fan, qui le favoit dans ces fentimens, lui propofa de les accufer auprès de l'empereur de l'avoir trompé, en lui faifant déplacer Yang-kiéou, qui étoit fi néceffaire dans fon emploi, & en même temps de dévoiler la fcélérateffe de leurs actions : mais Liéou-ho lui répondit que les eunuques avoient les yeux fort grands & les oreilles fort longues, & qu'il craignoit que cette démarche ne leur attirât quelque difgrace qui mît leur vie en danger. Liéou-na témoin de leur converfation, l'interrompit pour leur dire que devant fe regarder comme les foutiens de l'empire, il n'y avoit point à héfiter de fe facrifier pour le fauver de la ruine où les eunuques l'entraînoient. Ce fentiment généreux & patriotique fit difparoître l'irréfolution de Liéou-ho. Ils mandèrent Yang-kiéou pour convenir avec lui de la marche qu'ils fuivroient. De retour à fa maifon, Yang-kiéou ne put contenir la joie qu'il avoit de fe venger des eunuques. Il en parla à fa femme, fille adoptive de l'eunuque Tching-hoang; cette femme frémit de la confidence : cependant elle s'informa adroitement de ce qu'ils avoient complotté d'exécuter, & elle en donna fur le champ avis à Tching-hoang. Celui-ci fit part de l'avertiffement à Tfao-tfié, qui prévint fes ennemis en les déférant tous quatre comme perturbateurs du repos public, dont le projet étoit de faire revivre l'affociation des lettrés, que HAN-LING-TI avoit en horreur. Ce prince, facile à s'enflammer, donna auffi-tôt l'ordre de les arrêter. Les eunuques, dans la crainte qu'ils ne fe juftifiaffent, les firent mourir en prifon peu de jours après.

180. A la dixième lune de l'an 180, il parut une comète aux

étoiles *Lang-sing* & *Hou-sing*. Le premier jour de la neuvième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. De l'Ere Chrétienne. 181. *Han-ling-ti.*

A cette même époque, la tyrannie & les concussions des eunuques firent tant de mécontens, qu'on ne voyoit que des troupes de rebelles courir les armes à la main dans toutes les provinces, sans qu'on pût les arrêter. Leur brigandage réduisit les peuples à une extrême misère. Pour surcroît d'affliction, une maladie contagieuse causa des ravages affreux & enleva beaucoup de monde. La grande sécheresse fit manquer la récolte. 182.

A la septième lune, il parut une comète à la constellation *Taï-oueï*.

L'année d'ensuite la sécheresse fut aussi grande qu'elle l'avoit été l'année précédente; cependant les eaux du Hoang-ho grossirent prodigieusement & inondèrent tout le pays voisin. 183.

Comme la peste continuoit ses ravages, un certain Tchang-kio, qui avoit fait une étude particulière des livres de Hoang-chi & de Lao-kiun qui traitent de la magie, trouva une recette dans un de ces livres, intitulé *Taï-ping-tao*, c'est-à-dire, regles pour établir la paix. Ce remède consistoit à boire de l'eau sur laquelle on prononçoit des paroles mystérieuses. Tchang-kio fit afficher qu'il avoit découvert un spécifique infaillible contre la contagion. Il débuta par traiter ses compatriotes, qui guérirent effectivement en usant de sa recette. Comme la cure étoit prompte, il se fit bientôt une si grande réputation, qu'on accouroit en foule de tout le voisinage pour avoir son remède. Les plus habiles gens se faisoient un honneur de se rendre ses disciples; mais comme il ne pouvoit suffire seul à cette affluence de monde, il choisit cinq cens de ceux qui se proposoient pour être ses disciples, qu'il initia à son secret & il les dispersa ensuite dans différens endroits. 184.

De l'Ere Chrétienne. 184. *Han-ling-ti.*

Ses disciples eurent par-tout un succès égal à celui de leur maître. Les malades entre leurs mains recouvroient promptement la santé ; ce qui l'engagea à augmenter encore le nombre de ses disciples. Il y avoit tels départemens où leur nombre montoit jusqu'à dix mille, dans d'autres il en avoit jusqu'à six & sept mille. Il leur donna des chefs, afin de les maintenir dans le respect & l'obéissance, & il nomma ses deux frères, Tchang-léang & Tchang-pao, inspecteurs généraux.

Cette grande réputation & la vanité de se voir tant de disciples lui inspirèrent des pensées de révolte. Il répandit, par le moyen de ses émissaires, que le ciel bleu étoit fini & que le ciel jaune devoit prendre sa place. Il fit encore courir la prédiction que le peuple jouiroit de la paix & du bonheur dans l'année marquée des deux premières lettres du cycle chinois *Kia-tsé*, & il ordonna à ses disciples de faire mettre sur toutes les portes les deux caractères *Kia-tsé*. Il fut obéi : on ne voyoit par-tout, même sur les portes des tribunaux & des temples, que ces deux caractères affichés. Les habitans de King-tchéou, Siu-tchéou, Yeou-tchéou, Ki-tchéou, Yang-tchéou, Tsing-tchéou, Yu-tchéou & de Yen-tchéou placèrent chacun dans leurs maisons, avec celles de leurs *ancêtres*, la tablette de Tchang-kio, en le qualifiant de grand, de sage maître, & à certains jours, ils lui faisoient les mêmes cérémonies qu'à leurs *ancêtres*.

Tchang-kio ambitionnoit plus que ces honneurs stériles : il portoit ses vues vers le trône & cherchoit à gagner le cœur du peuple. Quand il le vit si bien disposé en sa faveur, il voulut aussi s'appuyer à la cour, & pour cet effet il y dépêcha Ma-yuen-y avec des sommes considérables, des soieries & des pierres précieuses, qu'il s'étoit procurées avec son eau merveil-

leuse. Il le chargea de négocier auprès de l'eunuque Fong-siu & les autres de son parti, afin de les mettre dans ses intérêts.

De l'Ere Chrétienne. 184. *Han-ling-ti.*

Pendant que Ma-yuen-y s'acquittoit de sa commission, Tchang-kio s'ouvrit à ses deux frères, Tchang-léang & Tchang-pao, & leur fit part du projet qu'il méditoit. Il leur dit qu'il falloit profiter des dispositions favorables où le peuple étoit à leur égard, & que l'occasion une fois manquée, il seroit peut-être difficile de la retrouver. Ils convinrent ensemble de faire faire des étendards jaunes, & de commencer leur entreprise le cinq de la troisième lune : ensuite de quoi ils firent partir Tang-tchéou pour la cour, avec des instructions pour Ma-yuen-y & l'eunuque Fong-siu ; mais cet envoyé n'y trouva pas les esprits prévenu en faveur de Tchang-kio comme dans les provinces.

Les mandarins voyant que Tchang-kio avoit tant d'ascendant sur le peuple, soupçonnèrent qu'il avoit des vues pernicieuses, & ils en donnèrent avis à la cour. D'un autre côté, l'éloge outré que Ma-yuen-y & Fong-siu faisoient de Tchang-kio confirmèrent ces soupçons ; ils furent arrêtés, & on trouva parmi leurs papiers les instructions que Tchang-kio avoit données à Ma-yuen-y. On découvrit par-là toute la trame. Plus de mille personnes furent exécutées publiquement avec Fong-siu & Ma-yuen-y. Tchang-tchéou qui apprit en arrivant cette terrible catastrophe, retourna en diligence sur ses pas, en avertir Tchang-kio qui en avoit déja été instruit par une autre voie. Tchang-kio, sans perdre de temps, ordonna à ses émissaires, répandus de tous côtés, de rassembler & de lui amener promptement le plus de soldats qu'ils pourroient, auxquels ils feroient prendre des *bonnets jaunes* pour marque de leur engagement à son service. Il se vit par ce moyen, & en peu de temps, plus de cinq cens mille de ces *bonnets jaunes* qui vinrent joindre ses drapeaux.

De l'Ere Chrétienne. 184. *Han-ling-ti.*

Appuyé de ces forces redoutables, Tchang-kio leva enfin le masque. Il divisa cette grande armée en trois corps, à la tête desquels il se mit avec ses deux frères. Il prit le nom de général *du ciel ;* il donna à Tchang-léang le nom de général *de la terre*, & à Tchang-pao celui de général de *l'homme* (1).

Ces trois divisions s'étant séparées, elles prirent leur marche par des chemins différens, & mirent tout à feu & à sang à la moindre résistance qu'on leur faisoit, laissant par-tout des traces du brigandage le plus affreux. Tout fuyoit à leur approche ; les mandarins même & les soldats abandonnoient les villes confiées à leur garde.

Ces nouvelles fâcheuses ne tardèrent pas à parvenir à la cour. L'empereur fit assembler les grands pour les consulter sur les moyens de remédier à ces désordres. Hoang-fou-song dit qu'il falloit commencer par révoquer les ordres rigoureux lancés contre ceux qu'on accusoit d'association contre l'état, & ne pas épargner les trésors de l'empereur ni les chevaux de ses haras. Cet expédient déplut à ce prince, qui s'adressa à l'eunuque Siu-kiang, pour lequel il avoit une estime particulière, & qui étoit un des principaux membres du conseil.

(1) Le ciel, la terre & l'homme sont ce que les Chinois appellent *San-tsaï*, ou les trois bases de l'univers, qui ont un rapport direct avec les trois puissances, *Tien-hoang*, *Ti-hoang* & *Gin-hoang*, ou les trois monarques du ciel, de la terre & de l'homme, dont le père de Mailla parle dans sa préface, *pag.* 21—25, & dont plusieurs historiens très-postérieurs ont voulu faire trois monarques, qui auroient gouverné la Chine pendant quatre cens trente-deux mille ans. Ce sont des idées mystagogiques des *Tao-ssé*, qui n'ont aucun fondement raisonnable ; mais comme ces idées, tout extravagantes qu'elles soient, doivent leur origine à un certain Po-chi, qui fleurissoit sous la dynastie des *Tsin* dans le troisième siécle, avant l'ere chrétienne : il est tout probable que Tchang-kio & ses frères avoient en vue ces trois puissances imaginaires, lorsqu'ils en prirent les dénominations, & qu'ils se regardoient déja comme les maîtres de toute la Chine. *Éditeur.*

L'avis de l'eunuque fut de choisir les plus habiles d'entre ceux qu'on taxoit d'association pour les mettre dans les emplois ; parce qu'il étoit à craindre qu'ils ne cherchassent à se donner un autre maître si on continuoit à les persécuter. Il conseilla à l'empereur d'user d'indulgence à leur égard & de leur pardonner le passé, en lui disant qu'on murmuroit hautement de les voir exclus de l'administration, & que Tchang-kio ne manqueroit pas de profiter de leur mécontentement pour les attirer dans son parti ; ce qui aggraveroit encore le mal & pourroit rendre sa révolte bien plus funeste à l'empire.

Cet avis, sorti de la bouche d'un des plus grands ennemis de l'association, effraya l'empereur & lui fit croire que le mal étoit encore plus grand qu'on ne le lui avoit dit : ainsi il consentit à tout ce que l'eunuque avoit proposé, & dans ce même conseil Ho-tsin, frère de l'impératrice, fut fait grand général de l'empire : on y donna à Lou-tchi le commandement de l'armée contre Tchang-kio, & on nomma Hoang-fou-song, avec Tchu-tsiun, général de l'armée contre les *bonnets jaunes* de Yng-tchuen.

Ces deux derniers généraux s'étant rendus à l'armée qu'ils devoient commander, ils en formèrent deux divisions, dont l'une aux ordres de Hoang-fou-song, alla se poster à Tchang-chi (1), & Tchu-tsiun fut avec l'autre chercher les rebelles, dont il rencontra un détachement conduit par Pé-tsai qu'il battit. Les fuyards furent rejoindre le gros de l'armée commandée par Tchang-léang qui, sur l'avis que Hoang-fou-song étoit allé à Tchang-chu, fut l'y assiéger. Ce général des rebelles fit occuper par son corps d'armée le penchant d'un côteau, où

(1) A deux cens ving-cinq *ly* au sud ouest de Kai-fong-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. 184. *Han-ling-ti.*

l'herbe étoit fort haute & fort féche, ce qui donna l'idée à Hoang-fou-fong de fe fervir de la pofition même des ennemis pour les incommoder. A quelques jours de-là, profitant d'un vent qui s'étoit élevé, il envoya plufieurs de fes foldats mettre le feu à ces herbes (1). La flamme, excitée par le vent, fe communiqua avec une rapidité qui mit les rebelles dans la plus grande confufion ; & comme ceux qui avoient allumé cet incendie joignoient leurs cris au bruit du vent & de la flamme, ils crurent que toute l'armée leur tomboit fur le corps ; la frayeur les faifit : mais elle fut bien plus grande quand ils virent venir à eux Hoang-fou-fong à la tête de toutes fes troupes. Alors les rebelles ne fongèrent plus qu'à fe mettre en sûreté par la fuite. Tfao-tfao, officier de Peï-koué, arrivant comme leur déroute commençoit, il les fit charger, & il en coucha plus de vingt mille fur le carreau, fans perdre beaucoup des fiens.

Tfao-tfao, qui fe rendit fi fameux par la fuite, defcendoit à la vingt-quatrième génération de Tfao-tfan, ce grand miniftre de l'empereur Hiao-hoeï-ti, fils de Han-kao-ti, fondateur de la dynaftie régnante. Quelques-uns prétendent que Tfao-tfao étoit de la famille de Hia-héou, & feulement fils adoptif de Tfao-teng : d'autres affurent qu'il étoit fils de ce dernier. Quoi qu'il en foit, il avoit annoncé dès fa plus tendre jeuneffe beaucoup d'efprit & d'adreffe : il aimoit la chaffe & la mufique, & avoit un goût décidé pour les exercices de la guerre, où il

(1) Ce ftratagême a fouvent été employé par les Tartares, qui, prenant l'avantage du vent, allumoient des tourbes & des herbages, dont la fumée épaiffe couvrant l'armée ennemie, leur donnoit la liberté de manœuvrer fans en être apperçus. Ils s'en fervirent dans leurs expéditions en Europe, & fe firent paffer pour des forciers qui avoient le pouvoir d'élever des brouillards. *Éditeur*.

excelloit. Cependant l'étude des sciences avoit pour lui peu d'attraits, & on en conjecturoit qu'il ne pousseroit pas bien loin sa fortune.

Kiao-hiuen & Ho-yong étoient les seuls qui connussent son mérite. Le premier lui dit un jour que l'empire étant menacé de grands troubles, lui seul étoit capable de les appaiser, & Ho-yong l'assura qu'il pensoit de même à son égard. L'idée avantageuse que ces deux sages avoient de lui, donna de l'émulation à ce jeune homme : il eut la curiosité d'aller consulter Hiu-chao, fameux physionomiste, qui demeuroit dans le Junan. Cet homme, après l'avoir considéré, lui dit : « En temps » de paix vous serez un grand homme, mais dans la guerre » vous employerez la ruse & la finesse ; il sera dangereux de » se fier à vous ». Tsao-tsao content de l'horoscope, prit le parti des armes, & il avoit déja un grade avancé lorsqu'il battit les *bonnets jaunes*.

Liu-tchi qu'on avoit envoyé contre Tchang-kio, ne tarda pas à le rencontrer, & malgré l'inégalité de ses forces, il le fit charger & lui tua plus de dix mille hommes. Tchang-kio s'enfuit à Kouang-tsong (1), où Liu-tchi le poursuivit & le serra de si près, qu'il lui étoit impossible d'échapper.

Dans ces entrefaites, l'eunuque Tso-fong arriva au camp de Liu-tchi : l'empereur inquiet de l'état des affaires contre les rebelles, l'avoit envoyé pour en avoir de nouvelles certaines. Liu-tchi reçut l'eunuque avec tous les honneurs dûs à un envoyé de son maître, & il lui fit voir comment Tchang-kio ne pouvoit se tirer du détroit où il l'avoit mis : mais l'eunuque vouloit moins la destruction des rebelles que de l'argent. Liu-

(1) Koang-tsong-hien de Chun-té-fou du Pé-tché-ly.

De l'Ere Chrétienne. 184. *Han-ling-ti.*

tchi, né dans l'indigence, n'avoit d'autre bien que ſes appointemens ; il ne put ſatisfaire la cupidité de l'eunuque : cet envoyé de retour à la cour, deſſervit Liu-tchi en l'accuſant de trop temporiſer & de décourager par cette lenteur ſes ſoldats. Il ajouta que les rebelles devroient déja être diſperſés, & que Liu-tchi attendoit ſans doute que leur chef vint lui offrir la victoire ſans tirer l'épée. L'empereur, ſur ce rapport, lui ôta le commandement & le fit relever par Tong-tcho, avec ordre de le conduire dans les priſons de Lo-yang.

Tchang-kio voyant qu'il n'avoit plus en tête un général qu'il redoutoit, ne donna pas le temps à Tong-tcho de ſe reconnoître : il fondit ſur lui & le mena toujours battant pluſieurs dixaines de *ly*, après quoi il prit la route pour aller joindre ſes deux frères ; mais il tomba malade en chemin, & mourut en arrivant auprès de Tchang-léang.

A la nouvelle de la défaite de Tong-tcho, l'empereur nomma Hoang-fou-ſong pour aller prendre le commandement de ſon armée, & lui donna ordre d'attaquer les rebelles où ils avoient porté leurs principales forces. Tong-tcho fut rappellé, & Hoang-fou-ſong, en conſéquence de ſes ordres, marcha droit aux rebelles ; mais trouvant Tchang-léang avantageuſement poſté, il ſe retrancha à la vue de ſon camp : s'étant mis à la tête d'un détachement de cavalerie, il fut reconnoître l'ennemi & ſonder l'endroit par où il pourroit l'attaquer.

De retour dans ſes lignes, Hoang-fou-ſong aſſembla un conſeil de guerre, où il fut réſolu que dès le lendemain on iroit attaquer les rebelles : ce général fit en conſéquence ſes diſpoſitions, & ſe préſenta en ordre de bataille dès la pointe du jour. Tchang-léang rangea auſſi ſon armée : on en vint aux mains ; le choc fut rude & opiniâtre : on ſe battit pendant plus de

quatre heures ſans avantage décidé de part ni d'autre. Alors Hoang-fou-ſong jugeant, d'après la bravoure avec laquelle il avoit été reçu, qu'il diſputeroit inutilement la victoire, fit ſonner la retraite & rentra dans ſes retranchemens : le général ennemi ſe retira auſſi de ſon côté & regagna ſon camp.

Hoang-fou-ſong tint un nouveau conſeil de guerre, dans lequel on arrêta de laiſſer reprendre haleine aux troupes pendant quelques jours, après quoi on iroit dans l'obſcurité de la nuit inſulter le camp ennemi. Le jour pris pour cette attaque, Hoang-fou-ſong ſortit à minuit, & fit marcher ſes ſoldats les rangs fort ſerrés. Il parvint au camp des rebelles au premier chant du coq & commença l'attaque : les retranchemens furent auſſi-tôt forcés. Tchang-léang, payant de ſa perſonne, accourut diſputer le terrein aux impériaux, & donna par-là le temps à ſon armée de ſe former. L'action devint alors plus vive ; les rebelles même, au jour, commençoient à repouſſer les aſſaillans, lorſque Tchang-léang, qui faiſoit par-tout l'office de général & de ſoldat, fut tué.

La mort de leur chef répandit la conſternation & la terreur parmi les rebelles. Ils ſe mirent à la débandade avec tant de précipitation, que plus de cinq mille périrent étouffés dans la preſſe en voulant ſe ſauver. Il en reſta plus de trente mille ſur le carreau. Tout leur bagage fut pris : on trouva le cercueil de Tchang-kio, dont on coupa la tête, qui fut envoyée à la cour.

Hoang-fou-ſong, pour ne pas donner le temps aux rebelles de reprendre haleine, & afin de profiter de la conſternation où leur défaite les avoit mis, fut chercher Tchang-pao qu'il rencontra à Hia-kiou-yang. Sa victoire fut complette ; il fit beaucoup de priſonniers, & on compte que dans ces deux

De l'Ere Chrétienne. 184. *Han-ling-ti.*

actions les rebelles perdirent cent mille hommes. Tchang-pao fut tué dans la dernière.

Il étoit à présumer qu'après la mort des trois frères la guerre dût être terminée, & que les rebelles n'ayant plus de chefs, se seroient dissipés ; mais Tchao-hong, disciple de Tchang-kio, se mit à la tête des *bonnets jaunes* dans la résolution de venger la mort de son maître. Son armée montoit encore à cent mille hommes, avec lesquels il fut se saisir de Ouan-tching (1).

Tchu-kiun, envoyé contre lui, ne voulut pas le laisser maître d'une place de cette importance : il en fit le siége, qui traîna cependant en longueur. Han-tchong, que Tchao-hong avoit chargé de sa défense, soutint avec beaucoup de bravoure les attaques des assiégeans.

Pendant que les impériaux pressoient cette place, Tchao-hong tenoit la plaine, & il s'avança dans le dessein d'en faire lever le siége. Tchu-kiun sortit de ses lignes pour aller à sa rencontre ; il le tua & dissipa son armée. Après cette victoire, le général Chinois vint reprendre ses travaux devant Ouan-tching, & il fit redoubler les attaques.

Han-tchong, l'unique officier de réputation qu'eussent les rebelles, n'ayant plus d'espérance d'être secouru, demanda à capituler : il offrit de rendre la ville & de mettre bas les armes à condition que lui & ses gens auroient la vie sauve. La plupart des officiers de l'armée impériale étoient d'avis d'accepter sa proposition, mais Tchu-kiun la rejetta, en disant que ce seroit laisser un levain de révolte qui tôt ou tard fermenteroit, & qu'on verroit infailliblement les troubles se renouveller. Il ajouta que puisqu'elle se présentoit, il ne falloit pas laisser échapper l'occasion d'exterminer tous ces *bonnets jaunes*.

(1) Nan-yang-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. 184. *Han-ling-ti.*

Les officiers convenoient que les rebelles étoient bloqués de manière qu'ils ne pouvoient éviter d'être pris, mais ils objectèrent que quand ils verroient qu'on seroit décidé à ne leur faire aucun quartier, il étoit à craindre qu'ils ne se défendissent en désespérés, & qu'ils ne vendissent chérement leur vie; parce que, suivant le proverbe, dix mille hommes unis de cœur & de sentimens, peuvent tenir tête à cent mille. Ils conseillerent à leur général de ne pas les réduire au désespoir, & de leur laisser un chemin pour sortir de la ville, étant certain qu'on en auroit meilleur marché en rase campagne que retranchés dans des murs.

Tchu-kiun approuva ce conseil : il fit en conséquence dégarnir le côté du sud. Han-tchong profita de cette liberté pour sortir dès la même nuit à la tête de la garnison, & tâcher de se mettre en sûreté : mais Tchu-kiun, qui observoit leurs démarches, les laissa aller à deux cens pas de la ville, & tombant sur eux, il les hacha en pièces. Han-tchong fut trouvé parmi les morts. Ceux qui échappèrent à ce carnage regagnèrent la ville, où ils se défendirent avec opiniâtreté sous les ordres de Sun-hia. Sun-tsien, un des plus braves hommes de son temps, arrivé depuis peu avec un corps de troupes fraîches, voyant la résistance des assiégés, résolut d'emporter la place à quelque prix que ce fût. Il escalada les murailles & fit passer au fil de l'épée tout ce qui voulut s'opposer à ses efforts. Il eut la gloire de terminer ainsi cette première guerre des *bonnets jaunes*.

185.

L'empereur attribua l'honneur de cette expédition aux treize eunuques qu'il avoit commis pour en régler les operations. Au lieu de récompenser ceux qui avoient prodigué leur sang pour rétablir le calme dans l'empire, il éleva ces treize

De l'Ere Chrétienne. 185. *Han-ling-ti.*

eunuques au rang de princes du ſecond ordre, & ne donna aux officiers que des emplois qu'ils auroient obtenus ſans ces derniers ſervices. Les eunuques les empêchèrent de ſéjourner à la cour; & à peine furent-ils rendus à leurs poſtes, que ces ſang-ſues exigèrent d'eux des ſommes auxquels ils les taxèrent, & qu'ils furent obligés de payer pour conſerver leurs places. Les deux généraux Hoang-fou-ſong & Tchu-kiun, ayant refuſé de ſe ſoumettre à la taxe, perdirent leurs charges. Les eunuques firent entendre à l'empereur que les *bonnets jaunes* n'étoient qu'un ramas de payſans peu aguerris, que la ſeule approche des troupes impériales avoit diſſipés, & que tout ce qu'on publioit des belles actions de ces deux généraux contre ces rebelles n'avoit aucune réalité : ils ajoutèrent qu'ils étoient eux-mêmes coupables d'en avoir impoſé à leur ſouverain. L'empereur, ſur ce rapport infidèle, caſſa ces deux généraux, ainſi que pluſieurs autres officiers de mérite, auxquels il crut faire beaucoup de grace de ne pas leur ôter la vie.

186. Les gens de bien gémiſſoient de voir le gouvernement auſſi mal dirigé, & les ambitieux n'en devinrent que plus hardis & plus entreprenans. Les troubles ſe renouvellèrent de tous côtés : au midi, Tchang-kiu s'arrogea le titre d'empereur : à l'eſt, du côté de Taï-chan, Tchang-chun ſe donna la qualité de grand général & de conſervateur de l'empire. Les couriers arrivoient coup ſur coup, apportant des nouvelles de quelque révolte; tout l'empire étoit en combuſtion : l'empereur ſeul l'ignoroit, parce que les eunuques lui diſoient que le peuple jouiſſoit du bonheur & de la paix.

Le trente de la cinquième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

187. Lieou-tao, un des grands de la cour, ſachant que l'empereur s'amuſoit avec les eunuques dans un des jardins du palais,

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. 1[illegible]. *Han-houon-ti.*

trouva moyen de pénétrer jusqu'à lui : il se prosterna à ses pieds les yeux baignés de larmes & le cœur si serré qu'il ne put proférer une seule parole. L'empereur étonné de son saisissement voulut en savoir la cause. Lieou-tao dit en sanglotant : « Ah ! l'empire est perdu, & votre majesté au lieu de veiller » à sa conservation perd son temps à des jeux avec ces gens » pervers ». L'empereur effrayé lui demanda si l'empire n'étoit pas en paix. « La révolte, continua Lieou-tao, s'empare de » toutes ses parties ; le brigandage & la violence désolent ses » provinces : rien ne peut arrêter la fureur de ceux qui ont » levé l'étendard. Ces indignes eunuques & leurs créatures, » qui méritent si peu les bonté que Votre Majesté a pour eux, » sont les auteurs de tous ces désordres. Ce sont eux qui par » leurs vexations ont réduit les peuples à la misère & au déses- » poir. Personne n'ose avertir Votre Majesté du danger où » l'état se trouve, parce que ces malheureux qu'elle favorise » trouvent bientôt le moyen de se venger de ceux qui portent » des plaintes contre eux ».

Les eunuques pâlissant aux reproches mérités qu'on leur faisoit, & ne pouvant dissimuler les mécontentemens ni les révoltes, qui éclatoient de toutes parts, demandèrent à genoux & en posture de criminels, après avoir ôté leurs bonnets, qu'on leur permît de se retirer chacun dans leur famille : ils offrirent tous leurs biens pour l'entretien des troupes qu'on mettroit sur pied contre les rebelles.

L'empereur choqué de cette sortie vive contre ses favoris, & par un foible impardonnable pour eux, s'emporta contre Lieou-tao, qu'il fit arrêter, avec ordre de le faire mourir sur le champ.

Lieou-tao, à cet ordre injuste, sentant son courage renaître,

De l'Ere Chrétienne. 187. *Han-ling-ti.*

éleva la voix & dit : « Ce n'eſt pas pour moi que je tremble, » c'eſt pour la dynaſtie des *HAN* qui court à ſa ruine. Il y a » près de quatre cens ans qu'elle occupe le trône ; faut-il que » tant de gloire périſſe par la faute & par les crimes de ces » infâmes eunuques » ! Les gardes l'empêchèrent d'en dire davantage & le traînèrent au ſupplice. Tching-tan étonné de le voir traiter en criminel, dit aux gardes de ſuſpendre l'exécution ; & après s'être informé du ſujet de cet ordre rigoureux, il courut au palais. « Votre Majeſté, dit-il en abordant l'em» pereur, peut-elle avoir prononcé ſans raiſon un arrêt de » mort contre Lieou-tao ? L'empereur lui répondit qu'il lui avoit manqué de reſpect en calomniant les grands en ſa préſence. « Quoi, Seigneur ! reprit avec vivacité Tching-tan, tandis » que tout l'empire n'a qu'une voix contre ces vils flatteurs, » vous avez autant de reſpect pour eux qu'on en auroit pour » un père ou pour une mère ! Vous avez renverſé les loix du » fondateur de votre auguſte dynaſtie, en élevant treize de ces » eunuques à la dignité éminente de prince ; & cependant ces » gens que vous comblez d'honneurs & de bienfaits, étoient » les complices de Fong-ſiu pour vous ravir le trône & le » donner aux *bonnets jaunes* ! »

L'impatience de l'empereur ne put tenir à cette dernière accuſation : furieux, hors de lui-même, il taxa Tching-tan de calomnier Fong-ſiu, & de chercher à lui faire ſuſpecter ſes ſujets les plus fidèles. Il l'accuſa lui-même & ceux qui penſoient comme lui d'être les fauteurs des déſordres qui régnoient, & dans la colère où il étoit, il ordonna de le conduire avec Lieoutao dans les priſons, où, dès la nuit ſuivante, les eunuques les firent mourir.

De l'Ere Chrétienne. 188. *Han-ling-ti.*

A la deuxième lune de l'an 188, il parut une comète à la conſtellation *Tſé-ouï.*

Cependant on expédia des ordres pour faire marcher des troupes contre les rebelles. Sun-kien, nommé gouverneur de Tchang-cha, fut envoyé contre Kiou-ſing. Sun-kien étoit bon officier & payoit de ſa perſonne. En moins de cinquante jours il réduiſit les rebelles & pacifia toute la province. L'empereur pour le récompenſer le créa prince de Ou-tching (1).

Lieou-yen, à qui on donna le gouvernement de Y-tchéou, trouva en y arrivant que la misère ſeule avoit porté les peuples à la révolte. Il fit ouvrir les greniers, dont il diſtribua le grain au peuple, & par ce moyen il déſarma les rebelles ſans tirer l'épée.

On envoya Lieou-yu à Yeou-tchéou en qualité de gouverneur. Tchang-kiu & Tchang-chun y avoient porté la révolte. Lieou-yu marcha d'abord contre Tchang-chun; mais ce chef des rebelles, qui n'avoit ſous ſes drapeaux que des vagabonds & des bannis, évita d'en venir aux mains avec des troupes réglées. Sa prudence paſſa pour lâcheté aux yeux de ſes propres gens, qui craignant d'être forcés, coupèrent la tête à leur chef & la portèrent à Lieou-yu, dans l'eſpérance qu'il leur accorderoit la vie, comme effectivement elle leur fut accordée.

Tchang-kiu conſterné de cette défection, fut ſi frappé de la crainte d'éprouver, de la part des ſiens, le même traitement que Tchang-chun, qu'il en tomba malade & mourut peu de jours après. Ses troupes n'ayant plus de chef ſe diſſipèrent d'elles-mêmes, & la province recouvra ſa première tranquillité.

(1) Ou-tchéou-fou du Ché-kiang.

De l'Ere Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

Hoang-fou-ſong, qu'on avoit été obligé de rappeller, parce qu'on avoit beſoin de lui, fut envoyé avec Tong-tcho contre Ouang-koué, qui avoit inveſti Tchin-fang. Tong-tcho, d'un naturel bouillant, vouloit qu'on allât ſur le champ faire lever le ſiège ; mais Hoang-fou-ſong plus modéré, & ayant plus d'expérience que lui, s'y oppoſa, en diſant qu'il falloit laiſſer l'ennemi ſe morfondre devant cette place, qui étoit en état de tenir. En effet, Ouang-koué après y avoir demeuré pendant quatre-vingts jours, toujours repouſſé par la garniſon, fut obligé de ſe retirer. Alors Hoang-fou-ſong voulut tomber ſur lui & troubler ſa retraite, mais ſon collégue s'y oppoſa à ſon tour ; de ſorte que Hoang-fou-ſong marcha ſeul avec les volontaires de l'armée. Il battit les rebelles & leur coucha plus de dix mille hommes ſur le carreau ; le reſte ſe diſſipa. Ce ſuccès donna de la jalouſie à Tong-tcho, & depuis ce moment ces deux généraux vécurent en méſintelligence.

Le premier de la quatrième lune de cette année, il y eut une éclipſe de ſoleil ; & peu de jours après mourut l'empereur HAN-LING-TI, la vingt-deuxième année de ſon règne & la trente-quatrième de ſon âge. Ce prince au commencement de ſon règne avoit eu pluſieurs enfans qui étoient morts. Dans la ſuite il eut un fils de la reine Ho-chi, qui fut déclarée impératrice à la place de Tong-chi, que l'empereur dégrada par un mécontentement qu'il eut contre elle.

La nouvelle impératrice craignant de perdre ſon fils par les intrigues & la jalouſie de l'impératrice Tong-chi, le fit élever hors du palais, & le confia à un *Tao-ſsé*, appellé Tſé-miao. Quelque temps après, l'empereur eut un autre fils de la reine Ouang-meï, que l'impératrice Tong-chi adopta, & dont cette princeſſe prit un ſoin particulier. L'empereur marquoit plus

d'inclination pour ce dernier fils que pour le premier, & ayant dessein d'en faire son héritier, il lui donna pour gouverneur l'eunuque Kien-chou ; mais la mort l'ayant prévenu avant que d'avoir rien déterminé sur ce choix important, il laissa le fils de Ho-chi en possession du droit de lui succéder comme l'aîné.

De l'Ere Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

Aussi-tôt que l'empereur HAN-LING-TI eut les yeux fermés, l'eunuque Kien-chou qui vouloit placer sur le trône son élève, jugea que le grand général Ho-tsin, frère de l'impératrice Ho-chi, seroit un obstacle à ses vues. De concert avec les autres eunuques, il résolut de s'en défaire, & lui envoya dire de la part de l'impératrice de se rendre au palais. Ho-tsin, qui n'avoit aucun soupçon, y venoit sans défiance, lorsque près d'y entrer il en vit sortir Pouon-yn, officier de la garde, qui accouroit en diligence l'avertir du complot des eunuques. Ho-tsin frémit du danger auquel il venoit d'échapper & rebroussa chemin, en envoyant s'excuser sous prétexte d'indisposition.

L'impératrice Ho-chi, instruite de ce que les eunuques tramoient au préjudice de son fils, assembla les grands & le fit reconnoître empereur. Ce jeune prince, qui portoit le nom de Lieou-pien, avoit alors quatorze ans ; & son frère, qu'on vouloit lui préférer, n'en avoit que neuf : il se nommoit Lieou-hieï. L'impératrice le déclara prince de Tchin-lieou.

L'eunuque Kien-chou, au désespoir d'avoir manqué l'occasion de se défaire du grand général Ho-tsin, & de faire tomber la couronne au prince Lieou-hieï, chercha à renouer la partie & à y faire entrer tous les eunuques : cependant l'eunuque Koué-tching, compatriote de Ho-tsin, ne voulut point tremper dans le complot de le faire assassiner ; il en avertit même secrétement ce grand général, sans lui nommer d'autres con-

De l'Ere Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

jurés que Kien-chou. Ho-tſin, échappé du premier piège qu'il lui avoit tendu, en conſervoit un reſſentiment dont il ne fut pas le maître quand il apprit ce ſecond complot : il envoya une troupe de ſoldats prendre cet eunuque, & le fit mettre en pièces au milieu des rues.

Les autres eunuques conſternés de la mort de Kien-chou, craignant que Ho-tſin n'exerçât ſur eux une vengeance auſſi terrible, cherchèrent à prévenir la tempête, en mettant dans leurs intérêts Tong-tching, qui partageoit avec Ho-tſin le commandement général des troupes: ils ſe ſervirent, pour le gagner, de l'impératrice Tong-chi ſa ſœur, qui voyoit avec chagrin le prince Lieou-hieï, ſon fils adoptif, exclu du trône. Ce deſſein auroit peut-être réuſſi, ſi les deux impératrices n'euſſent pris querelle enſemble. A quelque temps de-là, ces princeſſes s'étant dit quelques paroles piquantes, l'impératrice Tong-chi eut l'indiſcrétion d'échapper qu'elle ne devoit pas ſe prévaloir ſi fort du crédit du grand général Ho-tſin, & que d'un ſeul mot elle pourroit ſe faire apporter ſa tête par ſon frère Tong-tching. L'impératrice Ho-chi profita de l'avertiſſement : elle en fit part à ſon frère Ho-tſin, qui convoqua une aſſemblée des grands, auxquels il rendit compte du démêlé de ces deux princeſſes, en ajoutant qu'il ne convenoit pas qu'elles demeuraſſent dans le même palais, & que ſuivant l'uſage, l'impératrice Tong-chi devoit ſe retirer ailleurs & s'abſtenir des affaires du gouvernement.

Au ſortir du conſeil, Ho-tſin envoya une troupe de ſoldats inveſtir la maiſon de Tong-tching, & lui enlever les ſceaux de ſa charge. Ce général ſe voyant perdu ſans reſſource, ſe donna lui-même la mort, afin que ſes ennemis ne puſſent flétrir ſa mémoire par l'infamie du ſupplice. A l'égard de l'impératrice

Tong-chi, elle fut conduite dans sa patrie, où, peu de jours après son arrivée, elle mourut de chagrin ; quelques historiens disent de poison.

Yuen-chao, d'une des plus illustres familles de l'empire, persuadé que le gouvernement ne pourroit jamais se rétablir tant que les eunuques en tiendroient les rênes, conseilla à Ho-tsin de se servir de son pouvoir pour les détruire. Ce grand général, qui ne pouvoit oublier les attentats qu'ils avoient machinés contre ses jours, inclinoit à suivre ce conseil ; mais ne voulant rien faire sans la participation de l'impératrice, cette princesse lui répondit que les eunuques avoient de tout temps été en possession de gouverner le palais ; qu'il n'étoit pas facile de changer une coutume aussi ancienne ; & que d'ailleurs sans eux, elle ne pourroit communiquer avec les mandarins du dehors. Ho-tsin jugea par cette réponse que sa sœur n'approuvoit pas son dessein ; ainsi il ne lui en parla plus, & il en différa l'exécution.

De leur côté, les eunuques employoient tous les moyens de se concilier les bonnes graces de l'impératrice : ils avoient gagné, par des présens, Ou-yang sa mère, & Ho-miao son frère. Ces deux personnes entretenoient souvent cette princesse de la nécessité de conserver les eunuques pour contrebalancer l'autorité du grand général Ho-tsin : elles lui faisoient craindre que n'ayant plus leur appui, Ho-tsin ne s'en prévalût pour la faire plier elle-même sous son crédit ; cette raison détermina l'impératrice à s'opposer à leur destruction.

Ho-tsin, instruit des intrigues des eunuques, n'en étoit que plus animé à les perdre. Yuen-chao, aussi ardent que lui à les exterminer, voyant que la seule considération de l'impératrice arrêtoit Ho-tsin, lui conseilla de faire venir à la cour les meil-

De l'Ere Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

leures troupes de l'empire, afin d'intimider l'impératrice & de l'obliger à consentir à sacrifier les eunuques au bien de l'état. Tsao-tsao apprenant le moyen dont Ho-tsin vouloit se servir, dit qu'il ne falloit pas mettre tant de monde en mouvement pour si peu de chose, & qu'il suffiroit de faire mourir les chefs; parce qu'en faisant venir des troupes pour exterminer tous les eunuques, c'étoit s'exposer à allumer un incendie qu'on ne seroit plus le maître d'éteindre quand on le voudroit, & dont Ho-tsin lui-même pourroit bien se repentir tout le premier.

L'ordre d'amener l'élite des troupes à la cour étant parvenu aux gouverneurs des provinces, Tong-tcho, naturellement méchant, cruel & porté à la révolte, fut charmé de l'occasion de s'y rendre bien accompagné. Il avoit été le collègue de Hoang-fou-song dans une expédition contre les rebelles, & il avoit actuellement un gouvernement dans le Chan-si. Lorsque les *bonnets jaunes* avoient désolé l'empire, Tong-tcho avoit été envoyé contre eux & s'étoit fait battre. Il en fut puni par la perte de ses emplois; mais depuis il étoit parvenu, à force d'argent & de présens qu'il avoit donnés aux eunuques, à s'y faire rétablir, & il étoit devenu plus puissant que jamais.

Dans les dernières années de HAN-LING-TI, sur certains avis qu'on reçut, il eut ordre de revenir, afin de lui donner à la cour un emploi plus considérable, mais qui lui ôtoit toute autorité sur les troupes. Tong-tcho fit réponse, qu'à la nouvelle de son rappel, le peuple & les soldats étoient accourus en foule le conjurer de ne pas les quitter, & il demandoit en grace qu'on lui permît de leur donner cette satisfaction. Sa réponse ne servit qu'à confirmer les premiers soupçons: on lui réitéra l'ordre de remettre le commandement des troupes à Hoang-fou-song &

de se rendre incessamment à la cour. Tong-tcho n'obéit point encore, & donna pour excuse qu'ayant formé lui-même ses troupes, elles n'auroient aucune confiance dans un autre général; qu'elles serviroient mal dans le besoin, & qu'il croyoit devoir représenter que le bien de l'état exigeoit qu'on le laisśât à leur tête. La cour irritée de sa désobeissance, lui en témoigna son mécontentement en lui enjoignant de partir sans délai; mais il ne se mit pas plus en devoir d'obéir cette fois ci que la première. HAN-LING-TI étant mort sur ces entrefaites, le gouvernement ne parut plus s'occuper de lui, & les choses étoient en cet état, lorsque l'ordre de Ho-tsin arriva dans le Chan-si.

Tong-tcho l'ayant reçu, adressa à l'impératrice un placet, dans lequel il lui peignoit, avec les couleurs les plus fortes, les crimes des eunuques, dont il promettoit de faire une justice exemplaire, & il lui donnoit en même temps avis de son départ. L'impératrice fut dans le plus grand étonnement à la lecture de ce placet: elle le communiqua à Ho-tsin, de la bouche duquel elle apprit l'ordre qu'il avoit donné de faire venir les troupes des provinces. Ho-miao, son frère, dévoué aux eunuques, voyant le danger qui les menaçoit & tremblant pour eux, fut trouver Ho-tsin, & lui représenta que c'étoit aux eunuques qu'ils avoient l'obligation de l'élévation de leur famille & de son opulence: que c'étoit par leur canal que leur sœur avoit été introduite dans le palais & qu'elle avoit obtenu le rang d'impératrice. Ho-miao ajouta que sans leur secours, il seroit fort difficile de gouverner un empire, dont l'administration exige tant de détails, & où il falloit une correspondance intime avec l'intérieur du palais. Ho-tsin cédant aux raisons de son frère, envoya ordre à Tong-tcho, qu'il savoit déja en chemin, de

De l'Ere Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

s'en retourner, & aux autres gouverneurs de ne point partir. Yuen-chao, fâché de ce contre-ordre, accourut presser Ho-tsin de le révoquer, en lui alléguant que puisqu'on savoit leur dessein, il y avoit du danger de ne le pas exécuter, & que les circonstances pourroient fort bien n'être plus si favorables & tourner à leur désavantage. Ho-tsin donna en conséquence aux troupes un troisième ordre d'avancer. Il fallut pourvoir à leur campement. Kiao-mao campa à Tching-kao, Ting-yuen auprès de Mong-tsin; & dans le temps que ce dernier y arriva, on reçut la nouvelle que Tong-tcho étoit déja à Ping-lo-koan.

L'impératrice saisie de crainte en apprenant la marche de ces troupes, ôta à tous les eunuques leurs emplois & leur ordonna de se retirer chacun dans leur patrie. Cet événement les déconcerta : ne sachant comment parer le coup, ils firent une tentative auprès de Ho-tsin, pour tâcher d'obtenir de rester dans le palais, en y faisant les fonctions propres aux eunuques. Mais Ho-tsin leur dit que le plus sage parti pour eux, étoit de se retirer avant l'arrivée de Tong-tcho, s'ils vouloient éviter la tempête qui alloit fondre sur eux; parce qu'ils devoient bien s'imaginer qu'ayant mis tout l'empire en mouvement pour arrêter les progrés des maux qu'ils y avoient causés, ils ne pouvoient espérer qu'on les traitât avec douceur.

Yuen-chao informé de l'ordre donné par l'impératrice aux eunuques, vint solliciter Ho-tsin de faire main-basse sur eux; mais il ne voulut point en venir à cette extrêmité, & il leur donna par-là le temps de se retourner. Ces gens se voyant menacés de toutes parts, résolurent entre eux de faire un coup d'éclat pour intimider leurs ennemis. Ils supposèrent un ordre de l'impératrice qui mandoit Ho-tsin au palais. Ce grand général de l'empire se disposoit à s'y rendre, lorsque Tching-lin

lui

lui fit soupçonner quelque piège de la part des eunuques. Yuen-chao le voyant irrésolu, dit qu'il falloit absolument se délivrer de la crainte des eunuques, & que s'il hésitoit encore & vouloit auparavant aller au palais, il devoit s'y faire accompagner. Yuen-chao & Tsao-tsao furent eux-mêmes chercher chacun cinq cens braves, qu'ils postèrent hors des portes du palais, & dont ils donnèrent le commandement à Yuen-cho, & eux, avec cent hommes délite, accompagnèrent Ho-tsin.

Les eunuques parurent effrayés de voir tant de soldats sous les armes, ce qui donna de la confiance à Ho-tsin & le persuada qu'il n'avoit rien à craindre de leur part. Yuen-chao y fut lui-même trompé, & il ne crut pas qu'ils osassent rien attenter sur Ho-tsin; ils le laissèrent entrer seul au palais. Un eunuque aposté pour lui dire que l'impératrice l'attendoit dans les appartemens de l'intérieur, ferma la porte sur lui. Il traversa la première & la seconde cour avec l'air le plus assuré; & comme il alloit entrer dans la troisième, il vit venir à lui Tchang-yang & Toan-koué à la tête de plusieurs dixaines d'eunuques, le sabre à la main, qui l'enveloppèrent. Alors Tchang-yang élevant la voix, lui dit en l'accablant d'injures: « Quel crime avoit commis l'impératrice Tong-tchi, pour que tu aies eu la scélératesse
» de la faire mourir par le poison? Tu as prétexté une maladie
» pour ne pas assister à ses funérailles; mais son meurtrier ne
» devoit pas les profaner par sa présence, & tu t'es rendu
» justice en te dispensant d'y venir. Tu veux ajouter à ce crime
» celui de nous faire tous périr! As-tu donc oublié que tu
» n'étois autrefois qu'un misérable boucher, que nous avons
» tiré de la fange pour l'élever au rang où tu es parvenu?
» Et par l'ingratitude la plus noire, tu veux tremper tes mains
» dans le sang de tes bienfaiteurs! Un monstre comme toi ne

De l'Ere Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

» mérite pas de vivre ! » Ho-tſin voulut parler, mais Tchang-yang lui déchargea à l'inſtant un coup de ſabre qui l'étendit mort ſur la place, & il lui coupa la tête.

Yuen-chao, inquiet de ne pas voir revenir Ho-tſin, cria aux eunuques de l'intérieur de dire au grand général que les grands l'attendoient pour délibérer avec lui ſur une affaire preſſante. L'eunuque qui étoit de garde à cette porte, pour toute réponſe, jetta dehors la tête de Ho-tſin, en diſant que l'impératrice la lui avoit fait couper, pour le punir du deſſein qu'il avoit eu de ſe révolter. A la vue de cette tête, Yuen-chao, ſaiſi de fureur : « Vils rebuts de la nature, s'écria-t-il, vous avez oſé mettre » la main ſur un grand du premier ordre! Allons, amis, que » le fer & la flamme vengent avec moi votre maître ».

Cet ordre fut exécuté ſur le champ : on vit la porte du palais en feu, & Yuen-chao paſſer à travers les flammes à la tête de ſes ſoldats pour pénétrer dans l'intérieur du palais. Les deux eunuques Fan-lin & Siu-ſiang, furent les premiers qu'ils rencontrèrent : ils crioient qu'on violoit les loix & les uſages. Les ſoldats de Yuen-chao leur firent ſauter la tête à tous les deux ; & cet officier ordonna à ſa troupe de faire, ſans diſtinction, main-baſſe ſur tous les eunuques. On les voyoit courir éperdus çà & là pour chercher à ſe mettre en sûreté. Tchao-tchong, Tchin-kouang, Hia-tchun & Kouo-tching ſe réfugièrent au ſecond étage d'un pavillon. Yuen-chao y fit mettre le feu, & ces malheureux eunuques, forcés de ſe jetter par les fenêtres, reçurent, de la main des gens de Yuen-chao, la mort, qu'ils ne pouvoient éviter de trouver au milieu des flammes.

Tchang-yang, Toan-koué, Tchao-tſié, voyant tout perdu, ſe ſaiſirent de l'empereur, de l'impératrice & du prince Lieou-hieï, & ſe ſauvèrenr hors du palais. Liu-tchi, préſident d'un

De l'Ère Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

tribunal, ayant apperçu Toan-koué qui pressoit l'impératrice de marcher, courut la pique à la main contre cet eunuque, en lui criant : « Arrête, malheureux ! tu oses enlever l'impéra- » trice, ta souveraine, & la traiter indignement ! Tu vas rece- » voir le prix de ton crime ». Toan-koué, effrayé de cette menace, lâcha sa proie & s'enfuit à toutes jambes.

Yuen-chao, qui avoit juré d'exterminer tous les eunuques, n'en voulut laisser échapper aucun : il s'empara des portes, où il mit des sentinelles, & fit massacrer sans pitié tout ce qui se rencontra ; plusieurs même, qui n'étoient pas eunuques & qui n'avoient pas encore de barbe, furent confondus & périrent avec eux. On en compta plus de deux mille immolés par Yuen-chao, pour venger le meurtre de Ho-tsin.

Pendant que le sang couloit dans le palais, Ho-kouang ayant rencontré Ho-miao, frère de l'impératrice & de Ho-tsin, il entra en fureur contre lui, & lui reprocha d'être l'auteur de cette cruelle catastrophe, pour avoir préféré les intérêts des eunuques à ceux de son frère, en se laissant séduire par leurs présens. Pour le punir de cette perfidie, Ho-kouang ordonna à ses soldats de le mettre en pièces ; ordre qui fut exécuté sur le champ.

Tchang-yang & Toan-koué, qui s'étoient saisis de l'empereur & du prince son frère, qu'ils entraînoient avec eux dans leur fuite, prirent la route de la montagne Pé-mang-chan (1), où ils arrivèrent à la nuit close. Liu-tchi & Ming-kong furent les seuls qui les soupçonnèrent d'avoir gagné de ce côté-là & qui les y suivirent. Ming-kong, ayant fait plus de diligence, les atteignit le premier : il cria de toutes ses forces à Tchang-yang

(1) Elle est à dix *ly* au nord de Lo-yang.

De l'Ere Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

de s'arrêter ; & comme ils se trouvoient sur le bord d'une rivière qu'ils ne pouvoient passer, ces eunuques se voyant dans l'impossibilité d'échapper, dirent à l'empereur, en se jettant à ses pieds, de tâcher de se sauver ; quant à eux, ils se précipitèrent dans l'eau, où ils se noyèrent.

Ming-kong étant arrivé sur ces entrefaites, trouva l'empereur & son frère si excédés de fatigue, qu'ils ne pouvoient plus marcher. Il les conduisit au village de Lo-ché, où ils passèrent la nuit, & le lendemain il leur fit reprendre le chemin de Lo-yang. A peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils apperçurent différens pelotons de gens de guerre, mandarins & soldats, qui étoient à la quête de l'empereur. Tong-tcho lui-même, au premier bruit des troubles arrivés à la cour, accourut avec un détachement de cavalerie, & marcha jour & nuit pour faire plus de diligence. Lorsque l'empereur vit les tourbillons de poussière qui s'élevoient sous les pieds de ses chevaux, il en fut si effrayé qu'il se mit à pleurer. Quelques grands allèrent au devant de Tong-tcho pour lui dire, de la part de l'empereur, de ne pas avancer ; mais Tong-tcho leur répondit avec fierté, que, dans la confusion où l'on étoit, il ne devoit pas s'arrêter sans savoir s'il n'y avoit rien à craindre pour l'état. Ayant joint l'empereur, il trouva ce prince encore si troublé de sa frayeur, qu'il n'en put obtenir aucune réponse, quelques questions qu'il lui fît. Le jeune prince Lieou-hieï, son frère, prit la parole & répondit avec une présence d'esprit au-dessus de son âge. Tong-tcho, qui se disoit parent de l'impératrice Tong-chi, charmé des espérances que donnoit le jeune Lieou-hieï, résolut en lui-même de le placer sur le trône.

Le même jour de sa rencontre avec Tong-tcho, l'empereur arriva à Lo-yang, où ayant trouvé l'impératrice sa mère, il

courut se jetter dans ses bras. Leur entrevue fut si touchante, qu'elle attendrit ceux qui en furent témoins : ils ne purent retenir leurs larmes à la vue de celles que versoient leurs souverains.

Sur ces entrefaites Pao-sin, gouverneur de Taï-chan, arriva à la cour avec les troupes de son district, en conséquence de l'ordre de Ho-tsin. Il connoissoit Tong-tcho pour un homme capable des plus grands crimes, de la fidélité duquel il falloit se défier. Pao-sin fit part de ses soupçons à Yuen-chao; mais soit la crainte de s'attirer Tong-tcho sur les bras, soit prudence pour ne pas le forcer à exciter du trouble, Yuen-chao ne voulut prendre aucune précaution, de sorte que Pao-sin jugeant que la cour alloit être bientôt en combustion, reprit le chemin de Taï-chan.

Tong-tcho n'avoit amené avec lui que trois mille hommes d'infanterie & peu de cavalerie ; mais il répandit le bruit qu'il alloit lui en arriver un corps plus considérable, ce qui lui donna temps de gagner les troupes de Ho-tsin & Ho-miao, qui vinrent se ranger sous ses drapeaux, comme celui qu'elles jugeoient le plus puissant des généraux qui étoient arrivés à la cour. Il eut encore l'adresse de débaucher plusieurs officiers, entr'autres Liu-pou, lieutenant de Ting-yuen, qu'il détermina même à tuer son général, le seul qui pouvoit lui tenir tête.

Un mois après avoir pris ses mesures, Tong-tcho dit à Yuen-chao qu'il falloit choisir un prince sage & éclairé pour régner suivant l'intention de l'empereur HAN-LING-TI, qui avoit dans cette vue confié l'éducation du prince Lieou-hieï à l'impératrice Tong-chi ; & il lui demanda s'il vouloit s'unir à lui pour donner à Lieou-hieï une couronne qui lui avoit été destinée par son père.

« Il y a près de quatre cens ans, lui répondit Yuen-chao,

De l'Ere Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

» que la dynastrie des *HAN* posséde l'empire ; elle l'a gouverné sagement : le peuple l'aime, & paroît content de vivre » sous ses loix. L'empereur régnant est encore jeune ; on ne » remarque en lui aucun défaut essentiel : il est le légitime » héritier de la couronne impériale, le détrôner pour lui subs- » tituer le fils d'une concubine, c'est renverser l'ordre & s'ex- » poser à révolter les esprits, en mécontentant les personnes » zélées pour le maintien des loix & des constitutions de l'état ».

Tong-tcho mettant le sabre à la main : « Comment, jeune » homme, dit-il à Yuen-chao, vous osez me parler de la sorte? » Ne me regardez-vous pas comme le maître de disposer de » l'empire ? Voulez-vous que je vous fasse sentir la bonté de » mon sabre » ? Yuen-chao, outré de son arrogance, porta aussi la main à son sabre, en s'écriant : « N'y a-t-il du bon sens que » dans la seule tête de Tong-tcho » ? Il s'avança fièrement contre lui, & il lui auroit fendu la tête si on ne les eût séparés. Yuen-chao qui savoit que Tong-tcho étoit maître de presque toutes les troupes, craignant le même sort que Ting-yuen, se sauva en diligence du côté de Ki-tchéou.

Peu de jours après, Tong-tcho convoqua une assemblée des grands, auxquels il dit, d'un ton brusque : « Le prince qui » occupe aujourd'hui le trône est foible & sans esprit : il est » incapable de gouverner ce vaste empire. Je veux, à l'imita- » tion de Y-yn & de Ho-kouang, le déposer, & donner à son » frère, qui en est plus digne, ce poste éminent. Je vous ai » mandés pour savoir quels sont vos sentimens ». Et comme un silence général régnoit dans l'assemblée, Tong-tcho ajouta : » Si quelqu'un de vous s'y opposoit, je lui ferois sur le champ » sauter la tête au milieu des rues ».

Cette menace intimida les grands & les fit tous trembler :

De l'Ère Chrétienne. 189. *Han-[illegible]-ti.*

cependant Liu-tchi osa élever la voix pour dire : « Taï-kia, de » la dynastie des *CHANG*, étoit un prince gangrené de vices; » il fallut les moyens violens employés par le ministre Y-yn » & sa fermeté pour l'en retirer. Lieou-ho des *HAN* se rendit » méprisable par sa mauvaise conduite : il n'eut pas été vingt- » sept jours sur le trône, qu'il se livra à la débauche la plus » crapuleuse ; mais l'empereur que nous servons ne s'est rendu » coupable d'aucun crime, on ne peut lui reprocher les mêmes » défauts qu'aux deux autres ; il a au contraire des qualités » qui font espérer qu'il gouvernera sagement ». Tong-tcho, surpris de la hardiesse de Liu-tchi, le cassa de son emploi, comme s'il en avoit le pouvoir. Il fut obligé, pour se soustraire à sa colère, de s'enfuir de Lo-yang, & personne n'osa depuis le contredire.

Tong-tcho voyant que tout plioit sous lui, ne voulut plus différer l'exécution de son projet. Il enjoignit aux grands, sous peine de la vie, de se rendre au palais à l'heure indiquée. Aucun n'ayant osé y manquer, il fit venir les deux princes, & dit à l'empereur, d'un ton de maître, de remettre aux grands le sceau de l'empire, & le déclara, de son autorité privée, déchu de la couronne. Faisant ensuite asseoir sur le trône le prince Lieou-hieï, son frère, il le proclama empereur, & le fit reconnoître par tous les grands. Cette cérémonie achevée, il fit donner à l'empereur déposé le titre de prince de Hong-nong, & envoya redemander à l'impératrice tous les ornemens royaux & les marques de sa dignité. Cette princesse & son fils furent relégués dans un des appartemens du palais le plus écarté, où il les fit garder étroitement.

Tong-tcho sentit que l'impératrice & son fils serviroient de prétexte aux mécontens pour exciter des troubles : comme

De l'Ere Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

il se vit le pouvoir en main, & qu'il faisoit tout trembler, il jugea la circonstance favorable pour les faire mourir tous deux; mais il vouloit trouver un moyen de diminuer au moins une partie de l'odieux de son crime. Le jeune prince captif le lui fournit. Ce prince aimoit la poésie & faisoit des vers. Une hirondelle entra dans sa chambre comme il étoit absorbé dans les pensées que lui suggéroit le triste état où il étoit réduit. Il prit le pinceau & écrivit les vers suivans : *L'hirondelle vole au loin en liberté; la rosée tombe en abondance, & les habitans de la campagne espèrent une riche moisson. Quand j'élève mes yeux au ciel, que de beautés dans ces nuages ! Telle étoit autrefois ma destinée : quel est celui dont la fidélité soulagera mes peines ?*

Comme le prince étoit occupé à écrire ces vers, un des gens de Tong-tcho, chargé de le surveiller, entra dans son appartement & se saisit du papier qu'il porta à son maître. Tong-tcho, charmé d'avoir trouvé le prétexte qu'il cherchoit, publia que le prince & sa mère travailloient à exciter une révolte dans l'empire, & il en produisit pour preuve les vers écrits de la main du prince. Alors, comme si le fait eût été avéré, il donna ordre à Li-ju de préparer du vin empoisonné, & d'aller, avec main-forte, obliger le prince & sa mère à le boire.

A la vue de Li-ju & de ses satellites, le prince & sa mère frémirent. Li-ju adressant la parole au prince : « Tong-tcho, » lui dit-il, vous ordonne de boire ce vin, & m'envoie vous » annoncer que dans un an, à pareil jour, sera votre anni- » versaire. Ce traitement doit d'autant moins vous surpren- » dre, que c'est ainsi que votre mère a fait mourir l'impéra- » trice Tong-chi ».

« Qu'ai-je fait, s'écria le prince, les larmes aux yeux, pour » mériter

De l'Ere Chrétienne. [illegible]. *[illegible]*

» mériter une fin aussi cruelle »? Li-ju, avec la férocité d'un tigre, insulta à ses pleurs. « Buvez, lui dit-il, le vin est excel- » lent ; c'est moi qui l'ai choisi ». « S'il est si bon, répondit » l'impératrice, que n'en buvez-vous le premier »?

Li-ju, choqué de cette ironie, met le sabre à la main, appelle ses soldats & leur ordonne de les tuer. Une suivante, appellée Tang, la seule personne qu'on eût laissée à l'impératrice pour la servir, se jette aux genoux de Li-ju & le conjure de lui permettre de boire ce vin & d'épargner les jours de ses maîtres. Li-ju la repoussant avec dureté : « Qui êtes-vous pour » vouloir mourir pour des princes »? Il prend en même temps la coupe, & la présente à l'impératrice, en lui ordonnant de boire la première : cette princesse, frappant du pied la terre, « Malheureux Ho-tsin, s'écria-t-elle, pour quoi faisois-tu venir » le cruel Tong-tcho, le plus méchant & le plus scélerat des » hommes »! Cette princesse éperdue se jetta au col de son fils ; l'un & l'autre fondoient en larmes, & poussoient des plaintes qui eussent attendri le cœur le plus insensible ; mais Li-ju, sans en être touché, les pressoit d'avaler le poison.

« Tigre altéré de sang, lui cria l'impératrice, Tong-tcho » & toi, vous voulez donc consommer votre crime, & porter » une main sacrilége sur votre maître & sur votre impératrice! » Le Ciel, le juste Ciel nous vengera. Vos forfaits sont à leur » comble, & vous & vos infames races n'échapperez point » au châtiment que vous méritez ».

Li-ju furieux, saisit la princesse & la jette par la fenêtre. Le prince & la suivante se précipitent sur Li-ju, qui appelle ses soldats à son secours. Les satellites assomment la suivante & font avaler de force le poison au prince : cet infortuné mourut presque aussi-tôt qu'il l'eut pris, à la neuvième lune de

De l'Ere Chrétienne. 189. *Han-ling-ti.*

cette année, fameuſe par ces ſcènes tragiques. Tong-tcho fit tranſporter hors de la ville les corps des victimes de ſa politique, & ordonna de les enterrer ſans cérémonie : il défendit d'en porter le deuil.

Après ces attentats, Tong-tcho crut qu'il pouvoit tout oſer. Il prit le titre de gouverneur de l'empire, & diſpoſoit à ſon gré des charges & des emplois. Il entroit à toute heure dans l'intérieur du palais & en ſortoit de même ſans ſe gêner : il y mangeoit, il y dormoit, & peu de femmes du palais, princeſſes ou ſuivantes, furent à l'abri de ſes inſultes & de ſa brutalité.

Cependant la fuite de Yuen-chao troubloit un peu ſes plaiſirs. Il craignoit qu'il ne ſe fît un parti pour venger la mort de l'empereur & de l'impératrice. Comme cette idée le tourmentoit, il fit venir les lettrés, Tchéou-pi, Ou-kiong, & Ho-yong, qui avoient la réputation de ſages, & leur demanda ce qu'ils penſoient de l'évaſion de Yuen-chao, d'après les vivacités qu'il y avoit eu entre eux, & s'il ne feroit pas bien de s'en défaire s'il refuſoit de revenir. Ces lettrés lui répondirent que la crainte ſeule avoit éloigné Yuen-chao, & qu'il n'avoit aucune penſée de l'inquiéter ; mais que s'il s'appercevoit qu'on voulût le pourſuivre, on lui feroit naître l'idée de ſe précautionner, & qu'il lui ſeroit facile de ſe former un parti, parce qu'il tenoit à une famille qui avoit acquis beaucoup de crédit ſous les règnes précédens. Ils ajoutèrent que la perte du Chan-tong ſuivroit infailliblement la défection de Yuen-chao & de ſa famille, parce qu'il y avoit peu de mandarins dans l'empire qui n'en euſſent reçu des bienfaits & qui ne leur fuſſent dévoués. Ils conſeillèrent à Tong-tcho de ne pas rechercher le paſſé, & de donner plutôt à Yuen-chao quelque gouvernement, afin de diſſiper ſes craintes & de l'attacher à ſa perſonne.

Tong-tcho ſuivit ce conſeil, & envoya à Yuen-chao les provisions de gouverneur de Pou-haï. De l'Ere Chrétienne. 189. * *Han-ling-ti.*

## *HAN-HIEN-TI.*

Yuen-chao ne fut pas le ſeul dont il chercha à ſe concilier 190. l'amitié par des diſtinctions qui leur ôtaſſent la penſée de prendre les armes contre lui : il nomma Yuen-cho, frère de Yuen-chao, lieutenant-général des troupes de l'empire, & Tſao-tſao, général de la cavalerie. Toutes ces faveurs ne purent les gagner : le ſeul Yuen-chao prit poſſeſſion de ſon gouvernement, parce que cela lui facilitoit la levée des troupes qu'il vouloit faire : quant aux deux autres, ils refusèrent les emplois qu'il leur offroit.

Tſao-tſao, le plus entreprenant des trois, vendit ſes terres pour lever des troupes, & forma un corps de cinq mille hommes. Il excita les autres, qui étoient en état d'en faire autant, à ſuivre ſon exemple. Mais Yuen-chao, qui n'auroit pas mieux demandé, étoit retenu à Pou-haï par la crainte de Han-fou qu'il croyoit dans les intérêts de Tong-tcho.

Kiao-meï, gouverneur de Tong-kiun (1), voulant ſonder ces trois braves, leur écrivit pour les exhorter à ſecourir l'empire contre Tong-tcho, dont il leur faiſoit un portrait affreux. Cette lettre étant tombée entre les mains de Han-fou, il fit venir tous les mandarins de Tong-kiun, & la leur ayant montrée, il leur demanda ſi c'étoit pour Tong-tcho ou bien pour Yuen-chao que leur gouverneur vouloit lever des troupes. Lieou-tſé-hoeï lui répondit que, ſuivant les termes de la lettre,

(1) Tong-tchang-fou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. 190. *Han-hien-ti.*

il s'agiffoit de fecourir l'empire & non d'époufer la querelle de Tong-tcho & de Yuen-chao. Han-fou, confondu, eut honte de n'avoir pas faifi le fens de la lettre, & de faire paroître moins de zèle que le gouverneur de Tong-kiun pour le danger preffant de l'état. Il écrivit lui-même à Yuen-chao & le follicita d'armer pour une caufe auffi légitime.

On leva fubitement de tous côtés l'étendard contre Tong-tcho. Yuen-chao joignit fes troupes à celles de Ouang-kouang, gouverneur de Ho-nui (1) ; ils prirent leur pofte dans cette province : Han-fou, qui fe chargea de la partie des vivres, établit fa demeure à Yé (2). Kong-tcheou, avec fon monde, campa à Yng-tchuen. Lieou-taï, Tchang-miao, Tchang-tchao fon frère, Pao-fin, Kiao-meï & Tfao-tfao campèrent enfemble à Siuen-tfao (3), & Yuen-cho fe pofta à Lou-yang (4). Chacun de ces officiers avoit plufieurs dixaines de mille hommes à fes ordres ; mais afin de concerter leurs opérations, les commandans de ces différens corps fe déterminèrent à fe choifir un chef, & prefque toutes les voix furent pour Yuen-chao : Pao-fin, qui inclinoit pour Tfao-tfao, dit que l'événement feroit voir que lui feul étoit capable de conduire cette grande entreprife.

Tong-tcho voyant tous ces mouvemens, propofa d'envoyer une armée nombreufe contre ces confédérés ; mais Tching-taï, préfident d'un des tribunaux, lui dit : « Le bon » gouvernement confifte dans la vertu, & non dans le nombre » des foldats ». Tong-tcho, étonné de cette réponfe, lui dit : « Il eft donc inutile, fuivant vous, d'envoyer des troupes » ?

(1) La partie du Ho-nan qui eft au nord du Hoang-ho.

(2) Tchang-té-fou du Ho-nan.

(3) Lou-chan-hien de Yu-tcheou du Ho-nan.

(4) Yen-tfin-hien de Oueï-kiun-fou du Ho-nan.

« Non, reprit le président, ce n'est pas là ma pensée. Vous » qui avez blanchi sous le harnois, qui avez commandé des » armées, vous entendez à faire la guerre : Yuen-chao est d'une » famille illustre, mais ses fils & ses frères n'ont jamais vu un » camp que dans cette occasion-ci. Tchang-miao est un hérisson » de Tong-ping, qui n'a jamais osé sortir de sa tanière. Kong-» tcheou n'est propre qu'à amuser une compagnie par ses pro-» pos facétieux, ou bien à instruire des écoliers; il ignore abso-» lument l'art de faire la guerre. Faut-il mettre tant de monde » sur pied contre des gens si peu à craindre? Comme ils sont » égaux en forces, aucun d'eux ne voudra céder à l'autre; ils » se détruiront d'eux-mêmes. D'ailleurs le pays de Chan-tong » ne peut leur avoir fourni de bons soldats, parce qu'ils n'y » sont ni exercés ni aguerris; ainsi faire de grands préparatifs » contre eux, c'est fatiguer inutilement les troupes; c'est fouler » le peuple & exciter les esprits à embrasser leur parti, & faire » consister la puissance d'un état dans le nombre & non dans » la vertu ». Tong-tcho parut satisfait de cette réponse.

Cependant comme le bruit se répandoit que l'armée de Yuen-chao grossissoit de jour en jour, Tong-tcho eut peur & voulut transférer la cour à Tchang-ngan : il donna ordre à Tchu-kiun d'aller préparer les logemens. Tchu-kiun refusa d'obéir, en lui disant que ce seroit prouver aux ennemis qu'on les craignoit, & abattre entiérement le courage de ceux qui étoient attachés à son parti. Tong-tcho mit cette affaire en délibération dans une assemblée des grands. Yang-piao parla le premier, & dit qu'on avoit abandonné le séjour de Tchan-ngan pour de bonnes raisons, & que d'y retourner, dans les circonstances présentes, ce seroit laisser le peuple sans défense & le mettre dans le cas de manquer de fidelité, sur-

De l'Ere Chrétienne. 190. *Han-hien-ti.*

tout en laiſſant la ſalle des *ancêtres* des empereurs, leur trône & leurs tombeaux expoſés aux inſultes des ennemis. « Il eſt » aiſé, ajouta Yang-piao, d'exciter la tempête, mais il eſt diffi- » cile de l'appaiſer ».

Tong-tcho pâlit à ces dernières paroles, & apoſtrophant bruſquement Yang-piao, il lui demanda s'il prétendoit par ſa réponſe mettre fin à toute délibération ſur l'affaire propoſée. Hoang-ouan dit qu'elle étoit de la plus grande importance, & que la réflexion de Yang-piao méritoit la plus ſérieuſe attention. Tong-tcho piqué de voir contrecarrer ſes vues, caſſa ces deux grands de leurs charges & les exclut du conſeil. Après qu'ils ſe furent retirés, Ou-kiong & Tchéou-pi inſiſtèrent à ne pas transférer la cour ailleurs. Tong-tcho, irrité de leur oppoſition, les accabla d'injures, en leur reprochant leur ingratitude à ſon égard, & qu'il les avoit tirés de la pouſſière pour les élever : il les fit mourir tous deux. Après cet acte de deſpotiſme, perſonne n'oſa lui réſiſter, & il ſe diſpoſa à partir; mais comme ce tranſport exigeoit des frais immenſes, il chercha querelle aux gens riches pour avoir un prétexte de les dépouiller. Il leur ſuppoſa des crimes, & ſur les plus légers ſoupçons il confiſquoit leurs biens : il en fit même périr un grand nombre.

Lorſque Tong-tcho vit qu'il avoit amaſſé, par ces moyens odieux, des ſommes ſuffiſantes pour ſubvenir aux frais de tranſport, il ſignifia aux habitans de Lo-yang d'en ſortir pour aller peupler Tchang-ngan, & il en fit conduire pluſieurs centaines de mille par des ſoldats qui leur faiſoient ſouffrir dans la route toutes ſortes de cruautés : ils les maltraitoient, les voloient, & ils en réduiſirent un grand nombre à périr de faim & de misère; de ſorte que les chemins étoient jonchés de corps morts.

De l'Ère Chrétienne.
190.
*Han-hien-ti.*

Après le départ de l'empereur & de tous les habitans, Tong-tcho resta encore quelques jours à Lo-yang, pour jouir du plaisir barbare de voir brûler le palais & presque toute la ville. Il fit mettre le feu à tous les villages à plus de deux cens *ly* à la ronde, & envoya Liu-pou détruire les tombeaux des empereurs & des grands, dont il tira des richesses immenses. Cette affreuse destruction achevée, il fut rejoindre l'empereur, qui arriva à Tchang-ngan à la troisième lune.

Sun-kien, gouverneur de Tchang-cha, leva aussi des troupes, & après avoir fait mourir Ouang-oueï, qui tenoit le parti de Tong-tcho, il se rendit à Lou-yang, où il joignit son armée à celle de Yuen-cho. Il prit son camp hors de la ville, & le lendemain, comme il étoit à table avec ses officiers, on vint l'avertir que l'armée de Tong-tcho venoit à lui. Sun-kien, sans quitter la table, dit à ses officiers de n'avoir aucune inquiétude, & à celui qui lui annonçoit cette nouvelle, qu'il avoit fait son devoir; ensuite de quoi il continua de se divertir comme s'il n'eût pas eu d'autre affaire. Les ennemis voyant qu'on ne se donnoit aucun mouvement à leur approche, crurent qu'on leur tendoit quelque piège; la peur les fit retirer sans oser rien entreprendre.

Tsao-tsao ennuyé de l'inaction de Yuen-chao & de ses officiers, qui pour la plupart n'avoient jamais fait le guerre, les assembla & leur dit: « Il y a déja long-temps que nous sommes » réunis en corps sans avoir cherché l'occasion de donner de » la réputation à nos armes; quelles raisons avons-nous de ne » pas marcher à l'ennemi? Notre cause est celle de l'empire: » les crimes de Tong-tcho sont avérés; l'incendie de Lo-yang » qu'il vient d'y ajouter, le transport de la cour à Tchang- » ngan, qui a fait périr de misère tant de monde, ont révolté

De l'Ere Chrétienne. 190. *Han-hien-ti.*

» les peuples contre lui : eſt-il une conjonƈture plus favorable » d'agir ? Une ſeule campagne, ſi nous nous entendons bien, » ſuffira pour réduire ce monſtre de ſcélérateſſe & rendre le » calme à l'empire ».

Tſao-tſao chercha vainement à leur inſpirer l'ardeur qui l'animoit : leur lâcheté l'indigna ſi fort, qu'il ſe ſépara d'eux avec les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres, & partit dans la réſolution d'aller inſulter la ville de Tching-kao (1). Arrivé à Yong-yang (2), il rencontra un détachement des troupes de Tong-tcho, commandé par Siu-jong, & quoiqu'inférieur en nombre il l'attaqua. Tſao-tſao, après avoir fait des prodiges de valeur, fut battu : il eut ſon cheval tué ſous lui, & il fut bleſſé d'un coup de flèche. Tſao-hong ſon frère, le voyant démonté, voulut lui donner ſon cheval ; & comme il faiſoit difficulté de le prendre : « Montez vîte, lui dit-il, l'empire a » plus beſoin de Tſao-tſao que d'un Tſao-hong ». Il profita de la nuit pour aller rejoindre Yuen-chao & camper à Ho-nui (3) avec les débris de ſes troupes.

Le ſeul pays de Yeou-tchéou (4) étoit à l'abri des déſordres de ces guerres inteſtines. Lieou-yu, qui le gouvernoit, portoit tous ſes ſoins à rendre ſes peuples heureux, & il les encourageoit à cultiver leurs terres & à s'occuper de la pêche. Les habitans de Tſing-tchéou & de Siu-tchéou ſes voiſins, venoient en foule ſe réfugier dans ſon gouvernement, pour ſe ſouſtraire aux horreurs de la guerre. Une infinité d'habiles gens & de ſages lui offrirent leurs ſervices, & lui propoſèrent de prendre

(1) Sſé-choui-hien de Kai-fong-fou.

(2) Yong-yang-hien de Kai-fong-fou.

(3) Hoaï-king-fou du Ho-nan.

(4) Partie du Pé-tché-ly.

le titre d'empereur, puiſque celui qu'on avoit reconnu ne l'étoit que de nom. Yuen-chao même lui en fit auſſi faire la propoſition ; mais il la refuſa avec indignation, comme ſi on eût voulu lui faire perdre l'eſtime & la réputation qu'il s'étoit acquiſes. Il déclara que, plutôt que d'y conſentir, il s'enfuiroit chez les Tartares, ou bien qu'il renonceroit à la vie.

De l'Ère Chrétienne. 191. *Han-*[illegible]

Tong-tcho apprenant que Sun-kien s'avançoit vers Lo-yang & qu'il étoit campé à Yang-gin (1), envoya ordre à ſes troupes d'aller à ſa rencontre & de le combattre. Sun-kien qui deſiroit d'en venir aux mains, preſſa ſa marche & leur épargna la moitié du chemin. Il les battit & tua le général. Cette victoire, qui auroit dû lui donner de la conſidération parmi ſes alliés, & les engager à le ſoutenir, faillit à le perdre, par la jalouſie de quelques-uns, qui firent craindre à Yuen-cho qu'il ne devînt trop puiſſant, & que s'il ſe rendoit maître de Lo-yang, il ne fût difficile de lui enlever cette conquête. Ils lui conſeillèrent d'arrêter le cours de ſes ſuccès, tandis qu'il étoit encore temps d'empêcher le tigre de nuire. Yuen-cho, qui s'étoit chargé de fournir des vivres à Sun-kien, ne vit pas de meilleur expédient que de les ſupprimer.

Sun-kien, étonné de ne point recevoir de convois, comme à l'ordinaire, ſoupçonna qu'on l'avoit deſſervi auprès de Yuen-cho. Après avoir remis le commandement de ſon armée à un officier de confiance, il partit en diligence & fut deſcendre à la tente de Yuen-cho. Il lui reprocha de ne pas le ſeconder pour ſervir l'empire, & venger la querelle de ſa propre famille contre Tong-tcho. Il lui dit encore qu'il l'inſultoit, en ſoupçonnant ſa fidélité, & en ajoutant trop aiſément foi aux rap-

(1) A l'oueſt de Yu-tchéou du Ho-nan.

ports de ſes ennemis. Yuen-cho déconcerté par l'apparition ſubite de Sun-kien, ſe défendit mal & voulut s'excuſer du retard. Il fit ſur le champ partir des vivres en abondance, que Sun-kien conduiſit lui-même à ſon armée.

Tong-tcho inſtruit du refroidiſſement qu'il y avoit entre Yuen-cho & Sun-kien, crut la circonſtance favorable pour détacher ce dernier de la ligue formée contre lui : il le fit ſonder par un de ſes officiers, ancien ami de Sun-kien, en lui propoſant les plus grands avantages. Sun-kien reçut cet officier avec beaucoup d'amitié ; mais quand il lui eut fait part du ſujet de ſa miſſion, il s'emporta contre lui, en lui diſant qu'il regardoit Tong-tcho comme le plus mépriſable & le plus ſcélérat des hommes, & qu'il mourroit plus content s'il pouvoit l'exterminer lui & toute ſa race, que d'être le maître de tout l'empire. « Sans un reſte de conſidération pour l'amitié qui nous a » liés, ajouta Sun-kien, je vous ferois mettre en pièces au » milieu de mon camp. Pouvez-vous, ſans rougir, prendre les » intérêts d'un homme qui a ſoulevé, par ſes crimes, le ciel » & la terre contre lui ? Allez, retournez lui annoncer, de ma » part, que je lui voue une haine implacable, & que je le » pourſuivrai juſqu'à ce que j'aie purgé la terre d'un monſtre » tel que lui ».

L'officier rendit fidélement à Tong-tcho la réponſe de Sun-kien, & elle le mit dans une ſi grande fureur, qu'il jura d'en aller lui-même tirer raiſon. En effet, il partit à la tête de ſon armée, réſolu de chercher & de combattre Sun-kien, qu'il rencontra à quatre-vingt-dix *ly* de Lo-yang, diſpoſé à le bien recevoir. L'action s'engagea entre ces deux généraux, animés l'un contre l'autre. Tong-tcho perdit le champ de bataille, & ſe ſauva à Mien-chi, d'où il reprit le chemin de Tchang-ngan.

Après cette victoire, Sun-kien entra dans la ville de Lo-yang, qu'il trouva entiérement ruinée. Ce ſpectacle lui tira des larmes: il fit nettoyer le palais & la ſalle des *ancêtres* de la famille impériale ; & pendant qu'il s'occupoit de ce ſoin, un ſoldat vint lui apporter une petite caſſette, qu'il avoit trouvée dans un puits: elle renfermoit le ſceau de l'empire. Cette découverte l'engagea à retourner auprès de Yuen-cho, plutôt que de pourſuivre ſes conquêtes.

Un autre motif qui le détermina encore à préférer ce parti, c'eſt qu'il apprit que Yuen-cho & ſes alliés s'étoient diviſés, & que chacun d'eux ne ſongeoit qu'à ſes propres intérêts, au lieu de travailler pour le bien général.

Fong-ki fut le premier qui donna à Yuen-chao l'idée de ſe ſéparer : il lui conſeilla de ſe rendre maître de quelque place fortifiée & d'une province entière. Fong-ki lui nomma Ki-tchéou, qui étoit entre les mains de Han-fou, homme ſans eſprit & ſans capacité. Il lui fit voir qu'en y envoyant Kong-ſun-tſan, rien ne lui ſeroit plus facile que de s'emparer de ce pays, abondant en vivres & en fourages, & qu'en faiſant inſinuer à Han-fou de l'appeller lui-même pour le ſecourir contre Kong-ſun-tſan, alors il profiteroit de l'occaſion de ſe ſaiſir de cette province. Yuen-chao goûta fort ce plan, & Kong-ſun-tſan reçut en conſéquence des ordres de Yuen-chao, qu'il regardoit comme généraliſſime. Il marcha vers Ki-tchéou à la tête des troupes de Yen & de Taï. Han-fou eut la preſomption de ſe croire en état de lui faire face ; mais il fut battu, & ſe vit contraint de s'enfermer dans Ki-tchéou. Yuen-chao lui envoya des émiſſaires pour lui inſinuer de l'appeller à ſon ſecours, comme Fong-ki le lui avoit conſeillé.

Han-fou, qui n'avoit aucun ſoupçon du piège qu'on lui ten-

De l'Ere Chrétienne. 191. *Han-hien-ti.*

doit, reçut les gens de Yuen-chao, qui lui firent voir qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre que de se mettre sous la protection de ce général, comme étant le plus puissant de ceux qui avoient pris les armes, & que s'il hésitoit, il s'exposeroit à tout perdre, parce que Kong-sun-tsan étoit décidé à faire les derniers efforts pour venir à bout de prendre Ki-tchéou. Ces émissaires ajoutèrent, que, voyant le danger qui le menaçoit, leur ancienne amitié pour lui les avoit fait venir en diligence l'avertir de prendre ses précautions pour se garantir d'une perte inévitable; & ils finissoient par lui conseiller d'avoir recours à Yuen-chao, qu'il connoissoit lui-même pour être généreux & désintéressé.

Le gouverneur de Ki-tchéou donna pleinement dans le panneau, & convint de remettre cette place entre les mains de Yuen-chao. Keng-ou, Min-chun & Li-ly, ses officiers, lui représentèrent que Yuen-chao ne cherchoit qu'à s'appuyer de quelque place forte, & que ses alliés même n'avoient pas beaucoup d'estime pour lui; mais Han-fou qui ne voyoit point d'expédient plus prompt ni plus sûr pour sortir d'embarras, leur répondit qu'il connoissoit mieux qu'eux Yuen-chao, & qu'il le regardoit comme son supérieur en forces & en mérite. Il ajouta que la maxime des anciens est de céder à ceux qui ont plus de vertu que nous; ainsi il remit, sans différer, Ki-tchéou entre les mains de Yuen-chao, qui ne perdit point de temps à en venir prendre possession. Il ôta toute l'autorité à Han-fou, en le réduisant au grade de simple officier; & comme les neveux de ce gouverneur se plaignoient de cette perfidie, il leur fit couper les pieds. Han-fou fut si outré de cette cruauté, qu'il sortit de Ki-tchéou & se réfugia auprès de Tchang-miao.

A cette époque, Pé-jao, à la tête de plusieurs bandes de

De l'Ere Chrétienne. 191. *Han-hien-ti.*

ſoldats, déſoloit le pays de la montagne Hé-chan (1). Tſao-tſao le mit à la raiſon, & s'attira par cette victoire l'affection des peuples de ce canton : elle lui valut encore le gouvernement de Tong-kiun, que la cour & les généraux confédérés lui donnèrent en récompenſe de ce ſervice.

L'entrepriſe de Yuen-chao ſur Ki-tchéou fut d'un dangereux exemple pour les autres : pluſieurs chefs de troupes ſongèrent dès-lors à ſe faire de petits états. Ils ſe brouillèrent tous : Yuen-chao lui-même eut du différend avec Yuen-cho ſon frère, au ſujet de Sun-kien.

Tandis que le brave Sun-kien tenoit glorieuſement tête à Tong-tcho, Yuen-chao profita de cet inſtant pour envoyer Tchéou-ngang lui enlever Yang-tching. Sun-kien ſe plaignit amérement de cette perfidie ; & ſans perdre de temps, il marcha contre Tchéou-ngang, qu'il défit entiérement, & fut du même pas reprendre Yang-tching.

Kong-ſun-tſan, piqué de ce que Yuen-chao l'eût fait ſervir d'inſtrument à ſon ambition, lui déclara la guerre, & s'avança à la tête de ſes troupes vers Ki-tchéou. Yuen-chao s'étoit attiré le mépris & la haine des peuples de cette province, par ſa mauvaiſe foi à l'égard de Han-fou ; ainſi à l'approche de Kong-ſun-tſan, pluſieurs villes de Ki-tchéou lui ouvrirent leurs portes, & ſe donnèrent à lui. Au milieu de ces ſuccès, il reçut la nouvelle qu'il y avoit quelque trouble à Tſing-tchéou. Il envoya ſur le champ Lieou-pei, un de ſes officiers, rétablir le calme dans cette ville, tandis que lui, continua de faire des progrès ſur Yuen-chao.

Lieou-pei deſcendoit de la famille impériale ; mais la pau-

(1) A quarante *ly* au nord-oueſt de Cha-ho-hien de Chun-té-fou.

De l'Ere Chrétienne. 191. *Han-hien-ti.*

vreté l'avoit réduit à vendre des souliers, pour faire subsister sa mère par le produit de ce commerce. Naturellement sérieux, il parloit peu, & ne laissoit jamais paroître sur son visage ni joie ni tristesse. Il avoit contracté dès sa jeunesse une étroite amitié avec Kong-sun-tsan ; & se sentant de l'inclination pour les armes, il fut se donner à lui. A son retour de Tsing-tchéou, Kong-sun-tsan le fit gouverneur de Ping-yuen.

Lieou-peï s'étoit encore lié avec Koan-yu & Tchang-feï, tous deux de basse extraction : leur amitié étoit si grande, qu'ils ne se séparoient jamais, & qu'ils partageoient également tous les travaux. Ces trois braves ne furent pas les seuls qui prirent parti dans les troupes de Kong-sun-tsan. Tchao-yun vint aussi se ranger sous ses drapeaux, & lui amena une petite troupe de gens choisis. Tchao-yun avoit d'abord servi sous Yuen-chao, mais il le quitta pour venir se donner à son ennemi.

Kong-sun-tsan étonné de sa défection, lui en demanda la cause : « J'avois cru, répondit-il, qu'en me rangeant du côté » de Yuen-chao, j'y trouverois la justice & la droiture ; je me » suis trompé. Dans la fermentation où est l'empire, il est assez » difficile de connoître à qui on a affaire. Je viens tenter auprès » de vous la même fortune : je suis persuadé que je n'aurai » aucun regret de vous avoir offert mes services ».

Lieou-peï, charmé de cette réponse, rechercha l'amitié de Tchao-yun ; & comme ce dernier trouva beaucoup de franchise & de générosité en lui, le connoissant d'ailleurs pour être de la famille impériale, il s'attacha à lui & ne voulut plus le quitter.

192.

Yuen-chao instruit que Kong-sun-tsan s'avançoit pour le combattre, ne voulut pas l'attendre enfermé dans des murs. Après avoir rassemblé ses troupes, il fut au devant de lui,

& le rencontra à vingt *ly* au ſud-eſt de la rivière Pan-ho.

Kong-ſun-tſan n'avoit que trente mille hommes, mais ils étoient tous d'élite. L'armée de Yuen-chao n'étoit au contraire compoſée que de mauvaiſes troupes. Kong-ſun-tſan donna le commandement de ſon avant-garde à Yen-kang, bon officier; il ſe mit au corps de bataille, & comme il ne connoiſſoit pas encore bien Tchao-yun, il le plaça au corps de réſerve, à la tête de cinq mille hommes ſeulement.

L'avant-garde de Yuen-chao étoit commandée par Yen-léang & Ouen-tchéou, qui avoient à leur tête deux mille arbalêtriers des meilleurs troupes. Le centre étoit compoſé de quinze mille hommes, précédés de huit cens arbalêtriers, ſous la conduite de Tſouï-y : Yuen-chao garda pour lui le corps de réſerve, où il y avoit vingt mille hommes.

Après ces diſpoſitions, Kong-ſun-tſan s'avança avec ſon corps de bataille pour engager l'action : les troupes de Yuen-chao parurent ne faire aucun mouvement pour venir à ſa rencontre; ce qui l'obligea de s'arrêter quelque temps. Tſouï-y profitoit de cette inaction apparente pour faire occuper par les arbalêtriers un chemin creux, auquel Kong-ſun-tſan n'avoit pas fait attention : il leur ordonna de ne tirer qu'au ſignal qu'on leur feroit.

Kong-ſun-tſan, impatient d'en venir aux mains, fit avancer Yen-kang pour commencer l'attaque. Tſouï-y le laiſſa approcher, ſans tirer, juſqu'à douze pas de l'embuſcade : alors donnant le ſignal convenu à ſes arbalêtriers, ils décochèrent une grêle de flèches qui obligea Yen-kang de reculer en déſordre. Tſouï-y profitant de ce mouvement, fit pouſſer Yen-kang, qui fut tué, & il auroit haché en pièces toute l'aile gauche, ſi Kong-ſun-tſan ne l'eût fait ſoutenir par une partie de l'aile

De l'Ere Chrétienne. 192. *Han-hien-ti.*

droite. Tſouï-y fut repouſſé à ſon tour ; mais Yen-léang & Ouen-tchéou l'ayant rafraîchi avec le corps qu'ils commandoient, & Kong-ſun-tſan ayant fait donner ſon centre, l'action devint chaude & générale. Cependant Kong-ſun-tſan, accablé par le nombre, commençoit à plier. Tchao-yun remarquant que la pouſſière venoit de ſon côté, & que les troupes de Kong-ſun-tſan ſe débandoient, accourut, ſans en attendre l'ordre, à la tête de ſes cinq mille hommes, & fondit ſur Tſouï-y, qu'il tua de ſa propre main, & mit ſes troupes en déroute. Cet avantage rendit le courage à Kong-ſun-tſan, qui retourna à la charge, & pouſſa l'ennemi avec tant de vigueur, que tout prit la fuite.

Yuen-chao, à qui un officier vint à toute bride annoncer que ſes gens plioient, n'en voulut rien croire, & ne prit avec lui que deux cens chevaux pour les ſoutenir. Mais à peine eut-il fait cinq à ſix *ly*, qu'il ſe vit enveloppé par un détachement de cavalerie, commandé par Tchao-yun. Ces deux cens hommes firent tout ce qu'on pouvoit attendre de leur bravoure ; ils ſe défendirent aſſez de temps pour que Yen-léang & Ouen-tchéou amenaſſent les vingt mille hommes de réſerve, qui firent reculer Tchao-yun, quoique ſoutenu par Kong-ſun-tſan. Le combat reprit alors une nouvelle force, & dura juſqu'à la nuit, que les deux armées ſe ſéparèrent. La perte, conſidérable de part & d'autre, fut cependant plus grande du côté de Yuen-chao ; mais comme Kong-ſun-tſan décampa cette même nuit, Yuen-chao s'attribua l'honneur du champ de bataille.

Yuen-cho, qui étoit brouillé avec ſon frère, détacha Sun-kien pour aller attaquer Lieou-piao qui s'étoit emparé de Siang-yang, afin de l'empêcher d'aider ſon frère contre Kong-

ſun-tſan.

De l'Ère Chrétienne. 192 *Han-hien-ti.*

ſun-tſan. Lieou-piao vint à la rencontre de Sun-kien ; mais il fut battu & contraint de rentrer dans Siang-yang, que Sun-kien inveſtit. Comme la garniſon étoit nombreuſe, Lieou-piao incommodoit beaucoup les aſſiégeans par de fréquentes ſorties. Il en fit même une dernière qui procura la levée du ſiége : elle étoit commandée par Hoang-tſo, le meilleur de ſes officiers, qui repouſſa vigoureuſement les aſſiégeans. Sun-kien accourut pour ſoutenir ſon monde, & comme il étoit fort vif & courageux, il ſe laiſſa emporter à ſon ardeur & pourſuivit les aſſiégés l'épée dans les reins. Un ſimple fantaſſin le renverſa mort d'un coup de flèche. Cet événement répandit la conſternation dans ſon armée, qui, le jour ſuivant, leva le ſiége.

Les différens chefs qui s'étoient ligués contre Tong-tcho ſe ſéparèrent auſſi facilement qu'ils s'étoient unis, & chacun ne ſongea plus qu'à ſes intérêts particuliers, ſans s'occuper de ceux de l'empire.

Tong-tcho, charmé de la déſunion des confédérés & de les voir ſe faire la guerre entre eux, profita de la circonſtance pour ſe précautionner contre l'avenir ; il commença par donner les premières charges à ceux de ſa famille qui lui en parurent dignes, & il les éleva à la dignité de princes. Il fit bâtir, à deux cens cinquante *ly* de Tchang-ngan, une ville qu'il fortifia & à laquelle il donna le nom de *Mei-ou* : plus de deux cens mille ouvriers furent employés à ces travaux. Il voulut qu'elle reſſemblât, pour le dedans & pour le dehors, à Tchang-ngan. Il y fit conſtruire des greniers immenſes, qu'il remplit de grains, pour entretenir la plus forte garniſon pendant plus de trente ans. Huit cens filles, depuis l'âge de quinze juſqu'à vingt ans, furent choiſies pour être ſes concubines : l'or, l'argent, les pierreries & les autres choſes de prix qu'il avoit enle-

De l'Ere Chrétienne. 192. *Han-hien-ti.*

vées du palais des empereurs, brilloient dans celui qu'il s'étoit fait construire dans sa nouvelle ville. Il ne se cachoit point pour dire qu'il vouloit s'en faire une retraite en cas qu'il ne vînt point à bout du projet qu'il avoit conçu de se rendre maître de l'empire. Cet ambitieux exigeoit qu'on fléchît le genou devant lui, & si on y manquoit, on étoit certain d'être sur le champ mis à mort. Sa cruauté passoit toute expression : avec lui les moindres fautes étoient punies sévérement; il faisoit mutiler, & même souvent mourir, les coupables.

Tchang-ouen, un des grands de la cour, lui ayant dit un jour en public qu'il avoit vu le matin une exhalaison noire s'élever jusqu'au ciel, Tong-tcho fit préparer, pour le lendemain, un festin, auquel il invita tous les grands. A peine le repas étoit-il commencé, qu'on vint avertir Tchang-ouen que quelqu'un le demandoit pour une affaire importante. Peu de temps après, on vit venir des officiers subalternes qui apportoient sa tête dans un plat & la présentèrent à Tong-tcho, qui fit un grand éclat de rire : il leur ordonna de verser à boire aux conviés, en leur présentant successivement cette tête. A ce triste spectacle, les grands, saisis d'horreur, n'osoient lever les yeux. Tong-tcho les voyant consternés, redoubla ses éclats de rire : « Ne comprenez-vous pas, leur dit-il, que ceci n'est » qu'une plaisanterie; j'ai voulu envoyer Tchang-ouen s'assurer de la nature de l'exhalaison qu'il avoit apperçue ce » matin s'élevant jusqu'au ciel ».

De retour chez lui, Ouang-yun faisant réflexion sur la scène terrible qui venoit de se passer, fut agité d'une foule de pensées différentes : tantôt il se levoit & se promenoit comme un homme hors de sens; tantôt il restoit assis immobile, & l'instant d'après il se levoit l'inquiétude peinte sur le visage : enfin,

De l'Ère Chrétienne. 192. *Han-hien-ti.*

il entra dans son jardin, & se rappellant que Liu-pou étoit mécontent de Tong-tcho, il lui vint dans l'idée de se servir de lui pour purger l'empire d'un monstre tel que Tong-tcho.

Liu-pou étoit fort adroit à tirer de la fleche, soit à pied, soit à cheval, & il étoit d'ailleurs d'une force extraordinaire. Tong-tcho, afin de se l'attacher davantage, l'avoit adopté pour son fils : il ne se croyoit même en sûreté que quand il l'avoit auprès de sa personne. Cependant un jour que Liu pou lui avoit donné quelque mécontentement, Tong-tcho prit une pique, & il l'auroit percé s'il n'eût esquivé le coup. Cette violence indisposa Liu-pou contre lui. Ouang-yun, qui avoit toujours été en relation d'amitié avec Liu-pou, saisit ce moment pour lui parler du caractère emporté de Tong-tcho & de son ingratitude envers lui, pour les services qu'il lui rendoit. Liu-pou, dont ce discours reveilla le ressentiment, avoua à Ouang-yun qu'il étoit sans cesse tourmenté de la pensée de lui arracher la vie ; mais qu'il avoit de la peine à s'y résoudre, parce qu'il étoit son fils & qu'il craignoit d'en être blâmé. Ouang-yun, faisant un grand éclat de rire, lui dit qu'il étoit dans l'erreur de se croire son fils, & qu'ils n'étoient pas même parens ; mais qu'il avoit voulu en l'adoptant se servir de sa bravoure, pour parer les coups qu'on voudroit lui porter. Liu-pou convint que s'il eut été son fils, il n'auroit pas tenté de le tuer. Ouang-yun ajouta : « Si vous avez du zèle pour la » dynastie des *Han*, vous ne devez pas hésiter à le montrer » dans cette occasion. Les actions d'un homme tel que vous » seront consignées dans l'histoire & mériteront le suffrage de » la postérité. En vous attachant à Tong-tcho, c'est appuyer » le parti d'un rebelle ; & au lieu d'éloges, vous n'auriez que » des malédictions pour avoir secondé ce monstre de cruauté :

De l'Ere Chrétienne.
192.
*Han-hien-ti.*

» vous vous rendriez le complice de ſes actions, qui outragent » le ciel & l'humanité ». Liu-pou après avoir demeuré quelque temps penſif, ſe leva bruſquement, & lui dit : « Mon » parti eſt pris ; rien ne peut m'en faire changer, & je vous » donne ma parole que je l'exécuterai ».

Au commencement de cette année, l'empereur tomba dangereuſement malade, & ne fut parfaitement rétabli qu'à la quatrième lune. Tous les mandarins s'aſſemblèrent au palais pour le féliciter. Tong-tcho s'y rendit en grand cortège : les rues par où il devoit paſſer étoient bordées de ſoldats ſous les armes. Ses gardes le précédoient & Liu-pou le ſuivoit accompagné des ſiens.

Ouang-yun, afin d'être autoriſé, s'étoit muni d'un ordre de l'empereur, à qui Sſé-chun-chouï l'avoit fait écrire de ſa propre main. Cet ordre étoit contre Tong-tcho, & fut remis à Liu-pou, qui choiſit parmi ſes ſoldats dix à douze des plus déterminés, auxquels il fit prendre l'uniforme des gardes du corps, & il les poſta à la porte du Palais. Lorſque Tong-tcho, monté ſur ſon char, voulut y entrer, on lui déchargea un grand coup de pique, qui fut paré par la cuiraſſe qu'il portoit toujours ſous ſes habits, & qui ne le bleſſa qu'à l'épaule ; cependant il fut renverſé de deſſus ſon char, & appellant Liu-pou à ſon ſecours, celui-ci s'avança & lui porta un ſecond coup qui l'étendit mort ſur la place. Il lui fit couper la tête, qui fut expoſée hors des murailles : alors montrant l'ordre de l'empereur, il le lut devant tout le monde. Le corps de Tong-tcho fut jetté dans les rues, où le peuple lui fit toute ſorte d'outrages. Comme il étoit fort gras & fort replet, la populace lui ouvrit le ventre, & y mit une mêche qui brûla pendant pluſieurs jours en donnant de la clarté.

Ouang-yun envoya sur le champ des troupes à Mei-ou, que Tong-tcho avoit fait bâtir : elles firent main-basse sur tous ceux de sa famille qu'il avoit établi dans cette nouvelle ville. On trouva dans son palais plus de trente mille livres pesant d'or, & quatre-vingt-dix mille d'argent, avec une quantité prodigieuse de perles, de pierreries & de bijoux de grand prix. Tout fut enlevé & porté dans le trésor de l'empire. La joie que sa mort causa fut si grande, que les pauvres même vendoient ou engageoient tout ce qu'ils avoient pour acheter du vin & se réjouir. Ouang-yun donna à cette occasion un magnifique repas, où il y eut musique, comédie & toutes sortes de divertissemens.

Au milieu de ces réjouissances, on vit avec étonnement Tsaï-yong, président du tribunal des historiens, pousser de grands soupirs & verser des larmes en abondance. Ouang-yun, changeant de couleur, lui dit avec colère, qu'après avoir reçu tant de bienfaits de la dynastie des *HAN*, c'étoit une ingratitude de sa part de pleurer la mort de son plus grand ennemi. Il donna ordre de le conduire en prison : Tsai-yong demanda seulement qu'on lui permît d'achever l'histoire des *HAN*.

Ma-jé-tien, prenant alors la parole, dit à Ouang-yun que Tsaï-yong étant un des plus habiles de l'empire, & mieux instruit que personne sur l'histoire de la dynastie régnante, il falloit la lui laisser finir : il ajouta qu'ayant toujours été un modèle d'obéissance & de piété filiale envers son père, sa mere & ses *ancêtres*, si on le faisoit mourir sur un leger pretexte, les sages & les lettrés s'éloigneroient infailliblement. Ouang-yun lui répondit qu'il ne saisissoit pas le point de la question ; qu'à la vérité l'empereur Han-ou-ti avoit, dans la même occasion, accordé la vie à Ssé-ma-tsien, afin qu'il achevât l'histoire qu'il avoit commencée ; mais que l'état étant déchiré de tous

De l'Ere Chrétienne. 192. *Han-hien-ti.*

côtés par des guerres inteſtines, un ſujet auſſi peu affectionné à la dynaſtie que Tſaï-yong, ne manqueroit pas de tranſmettre à la poſtérité la honte & les malheurs de l'empire. Ma-jé-tien ſortit indigné, & rencontrant un des grands, il lui dit que Ouang-yun étoit dans l'erreur, s'il s'imaginoit empêcher, par la mort de Tſaï-yong, de donner à la poſtérité le tableau des déſordres actuels, puiſqu'il n'étoit pas le ſeul hiſtorien. « Les » ſages, ajouta-t-il, ſont la force d'un empire, & l'hiſtoire » en fait la gloire : employer des moyens pour leur impoſer » ſilence, c'eſt vouloir lui ôter ſa force & ſon luſtre, & hâter » ſa chûte ». Tſaï-yong mourut la nuit ſuivante dans ſa priſon.

Pendant que ces événemens ſe ſuccédoient à la cour, les *bonnets jaunes*, qu'on croyoit diſſipés depuis long-temps, ſe ſoulevèrent dans le pays de Tſing-tchéou & de Yen-tchéou. On les vit en peu de temps, au nombre de cent mille, réunis en corps d'armée. Lieou-taï, qui s'étoit emparé de Yen-tchéou, voulut, contre le ſentiment de ſes officiers, les aller combattre. Pao-ſin lui repréſenta ſur-tout que ces rebelles n'ayant, ni magaſins, ni bagages, ils ſeroient bientôt forcés de ſe retirer d'eux-mêmes. Lieou-taï, ſans vouloir rien écouter, marcha contre eux & fut battu. Il perdit la vie dans cette action, & tout le pays fut livré au pillage.

Tchin-kong, officier de l'armée de Tſao-tſao, lui conſeilla de profiter de cette occaſion pour s'emparer de Yen-tchéou, en lui diſant que les peuples de cette province s'étant donnés à Lieou-taï, ils ne reconnoiſſoient plus les ordres de la cour, & que jamais il ne trouveroit une conjoncture plus favorable de ſe les attacher, puiſqu'ils n'avoient plus de maître depuis la mort de Lieou-taï. Tſao-tſao fit partit en conſéquence Tchin-kong pour aller ſonder les officiers de Lieou-taï, dont il fut

reçu comme un homme envoyé du Ciel pour les delivrer des *bonnets jaunes*. Ainsi ils se soumirent sans hésiter à ce général. Tsao-tsao s'informa d'eux du nombre des *bonnets jaunes*, de l'endroit où ils étoient campés, & de leur maniere de faire la guerre. Il jugea par leurs réponses que les ennemis étoient beaucoup plus forts que lui, & que pour en venir à bout, il falloit employer la ruse.

Après avoir combiné ses opérations, Tsao-tsao entra dans le pays de Yen-tchéou, & marcha droit aux *bonnets jaunes*; mais il ne voulut jamais risquer le sort d'une bataille. Il les fatiguoit continuellement par des attaques differentes, sans leur laisser ni jour ni nuit aucun repos. Cette petite guerre les désoloit : ils n'osoient s'écarter, de peur d'être battus. Cependant les vivres leur manquoient, de sorte que ne pouvant plus tenir, ils décampèrent pendant la nuit pour aller ailleurs chercher à y subsister.

Tsao-tsao, qui épioit toutes leurs démarches, tomba sur eux. Le premier choc fut rude ; Pao-sin y fut tué : Tsao-tsao, sensible à sa perte, fit charger avec plus de vigueur ; l'ennemi fut enfoncé & mis en déroute. Un grand nombre resterent sur le champ de bataille, & les autres s'enfuirent jusqu'à Tsi-pé, où se voyant poursuivis, ils mirent bas les armes & se donnèrent à Tsao-tsao, qui, par cette jonction, se trouva à la tête de plus de cent cinquante mille hommes.

Li-tsouï, Kouo-ssé, Tchang-tsi & Fan-tchéou, quatre des principaux officiers de Tong-tcho, avoient trouvé moyen de s'évader & de se réfugier dans la province de Léang-tchéou ; mais n'ayant point de troupes, ils ne savoient à quel parti s'arrêter. Tandis qu'ils étoient dans cette irrésolution, le bruit se repandit qu'on avoit décidé à la cour d'exterminer les peuples de

Léang-tchéou, pour les punir de leur attachement au parti de Tong-tcho. Les officiers de cette province s'aſſemblèrent pour délibérer ſur ce qu'il falloit faire pour les ſauver de ce maſſacre général, & le réſultat fut d'envoyer à la cour demander grace & y faire toutes les ſoumiſſions. Perſonne ne voulut ſe charger de la commiſſion, dans la crainte de s'expoſer à perdre la vie. On dépêcha un ſimple ſoldat pour porter à Ouang-yun la ſoumiſſion de la province, mais il ne voulut accorder aucun pardon : ce refus lui coûta cher, & fut cauſe d'un grand bouleverſement dans l'empire.

Les officiers de Léang-tchéou, conſternés de cette réponſe dure, étoient réſolus à ſe tenir cachés juſqu'à ce que l'orage fût diſſipé. Kia-hiu, qui appartenoit à Li-tſouï, leur fit voir que c'étoit le plus mauvais parti qu'ils puſſent prendre, parce que le moindre petit mandarin ne manqueroit pas de faire des perquiſitions & de les arrêter par-tout où l'on ſoupçonneroit qu'ils auroient cherché un aſyle : il leur conſeilla au contraire, puiſqu'on n'avoit aucun ménagement pour eux, d'obtenir par force ce qu'on refuſoit à leurs prières ; il les exhorta à prendre les armes, pour aller à Tchang-ngan venger la mort de Tong-tcho, en leur diſant que ſi le ſuccès couronnoit leur démarche, ils ſeroient maîtres de la cour & de l'empereur ; & que d'ailleurs quand bien même ils ſuccomberoient, leur condition ne ſeroit pas pire qu'elle l'étoit actuellement, mais au moins qu'ils auroient la gloire de ne s'être pas laiſſé égorger comme des bêtes & comme des gens ſans cœur. Ce conſeil fut généralement applaudi. On prit la réſolution de tenter le ſort des armes, & on leva en conſéquence des troupes.

A peine y eut-il quelques milles hommes ſur pied, qu'ils prirent la route de Tchang-ngan, afin qu'on n'y fût pas averti

de

de leur marche, & qu'on y fût moins sur ses gardes. Leur nombre augmenta si considérablement, le long du chemin, qu'ils se trouvèrent plus de cent mille en arrivant à la capitale. Ils auroient cependant échoué dans cette expédition, sans la brutalité de Liu-pou. Un soldat qu'il avoit maltraité engagea ses camarades à se joindre à lui pour ouvrir les portes aux rebelles, qui depuis huit jours se morfondoient devant la place, sans avoir pu réussir dans aucune attaque. Liu-pou voulut les empêcher d'entrer; mais voyant qu'il ne pouvoit tenir contre leur nombre, il fut trouver Ouang-yun pour l'engager à se sauver avec lui.

De l'Ere Chrétienne. [illegible] *Hien-ti.*

« Je n'ai travaillé jusqu'ici, lui répondit Ouang-yun, que » pour pacifier l'état, & rendre à l'empereur sa liberté. Si » je ne peux y réussir, j'aurai du moins la gloire de l'avoir » tenté, & de sacrifier ma vie pour une cause aussi belle. L'em- » pereur se repose sur moi du soin de conserver ses jours, & » je l'abandonnerois pour mettre les miens en sureté! N'ayez » aucune inquiétude de mon sort; tant que je respirerai, on » me verra agir en sujet fidèle & dévoué au bien commun. » Quant à vous, allez ranimer le zèle des gouverneurs des » provinces pour le service de l'empereur. Souvenez-vous » qu'un homme d'honneur ne doit jamais trahir le maître que » le Tien lui a donné ». Liu-pou sortit de Tchang-ngan à la tête des soldats qui lui étoient attachés, & fut se rendre auprès de Yuen-chao.

La ville fut abandonnée au pillage: les rebelles y commirent les excès les plus affreux, & se faisoient même une gloire de brûler, de violer & de massacrer. Li-tsiou & Kouo ssé furent droit au palais, & menacèrent d'y mettre le feu si on ne leur en ouvroit les portes. Ouang-yun fit alors paroître l'empereur

De l'Ere Chrétienne. 192. *Han-hien-ti.*

dans une galerie : auſſi-tôt que les rebelles l'apperçurent, ils ſe jettèrent à genoux, & après l'avoir ſalué profondément & avec beaucoup de reſpect, ils lui adreſsèrent la parole pour lui dire qu'ils n'avoient aucun deſſein de ſe révolter, & qu'ils n'avoient pris les armes que pour venger la mort de Tong-tcho, qu'on avoit injuſtement fait mourir. Ils ajoutèrent que dès qu'on leur auroit donné ſatisfaction, en leur livrant Ouang-yun, ils quitteroient les armes & ſe rangeroient à la ſoumiſſion qu'ils lui devoient.

Quoique Ouang-yun fût certain de trouver la mort, il n'héſita point à deſcendre de la galerie, & fut ſe préſenter avec intrépidité aux rebelles. Li-tſouï le voyant approcher, tira ſon ſabre & lui demanda avec colère quels étoient les crimes de Tong-tcho, pour l'avoir traité ſi inhumainement ? « Ceux du » plus grand ſcélérat, du plus méchant de tous les hommes, » répondit avec fermeté Ouang-yun : le Tien l'en a puni, & » s'il exiſtoit encore, & qu'il fût en mon pouvoir d'exterminer » ce monſtre, j'en purgerois la terre, qu'il a fait frémir par ſes » forfaits ». Li-tſouï & Kouo-ſſé plus irrités par cette réponſe courageuſe, l'étendirent mort à coups de ſabre, & firent jetter ſon corps au milieu des rues. Tchao-tſin, vieux mandarin, le fit enterrer.

Liu-pou, qui s'étoit ſouſtrait par la fuite à leur fureur, fut d'abord accueilli de Yuen-cho ; mais comme il ne contenoit point ſes ſoldats, qui pilloient & voloient de tous côtés, il ſe repentit de l'avoir reçu. Liu-pou s'appercevant qu'il ſe refroidiſſoit à ſon égard, le quitta pour aller joindre Tchang-yang, dans le pays de Ho-nui : & comme il apprit en y arrivant que Li-tſouï & Kouo-ſſé le faiſoient chercher pour le faire mourir, il ſe ſauva auprès de Yuen-chao, qu'il abandonna dans la ſuite pour revenir trouver Tchang-yang.

De l'Ère Chrétienne. 193. *Han-hien-ti.*

Le premier jour de la première lune de l'année ſuivante, il y eut une éclipſe de ſoleil. A la ſixième lune, il tomba une grêle d'une groſſeur extraordinaire; à la dixième, il y eut un tremblement de terre, & le même mois, il parut une comète à la conſtellation *Tien-chi.*

Tſao-tſong, père de Tſao-tſao, pour s'éloigner des troubles qui agitoient l'empire, s'étoit retiré à Lang-yé (1). Son fils ſe voyant maître d'un pays aſſez conſidérable, voulut qu'il vînt partager avec lui les avantages de la fortune qu'il s'étoit procurée, en ſe faiſant une petite ſouveraineté. Tſao-tſong ſe mit en route pour ſe rendre auprès de ſon fils, & il fit tranſporter tout ſon bagage ſur plus de cent chariots. L'officier chargé de la conduite de ce convoi & qui commandoit l'eſcorte que Tao-kien lui avoit donnée, ſe laiſſa tenter par les richeſſes qu'il ſe figuroit trouver parmi ce bagage. En paſſant ſur le territoire de Pi (2), dans un lieu écarté, cet infidèle conducteur, de complot avec ſes ſoldats, aſſaſſina Tſao-tſong & ſa famille qu'il emmenoit avec lui : il s'empara de tout le bagage, & fut avec ſa troupe ſe cacher dans les montagnes, où ils ſe partagèrent ce butin & où ils exercèrent le metier de voleurs.

La mort funeſte de ſon père & de ſes parens pénétra Tſao-tſao de la douleur la plus vive : il jura d'en tirer une vengeance exemplaire. Dans ce deſſein, l'automne de cette même année, il entra ſur les terres de Tao-kien avec une armée formidable. Une dixaine de villes vinrent d'abord ſe mettre à ſa diſcrétion, & il les épargna. A l'égard de Tao-kien, qu'il accuſoit d'être l'auteur de cette action barbare, quelques proteſtations qu'il

(1) Y-tchéou de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.

(2) Pi-hien de Y-tchéou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. 193. *Han-hien-ti.*

lui fit de n'y avoir pas trempé, il ne voulut jamais l'écouter; de ſorte que Tao-kien ſe vit contraint de ſe défendre & de ſe mettre à la tête de ſes troupes.

Les deux armées ſe rencontrèrent à Pong-tching (1), où elles en vinrent aux mains. Tao-kien fut complettement battu & obligé de s'enfuir à Tan (2), en abandonnant à Tſao-tſao Pong-tching, qu'il détruiſit de fond en comble, & dont il fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans, ſans diſtinction de ſexe. On compte qu'il périt plus de cent mille hommes au ſac de cette ville.

La vengeance de Tſao-tſao n'étant point encore ſatisfaite par cette ſanglante expédition, il fut inveſtir Tan, où Tao-kien s'étoit réfugié avec les débris de ſon armée. L'exemple du maſſacre de Pong-tching excita les aſſiégés à ſe défendre en déſeſpérés. Tſao-tſao fit inutilement les plus grands efforts pour les forcer. Après pluſieurs attaques, où il fut toujours repouſſé, ce général ſe vit contraint d'en lever le ſiége & de ſe retirer.

L'année ſuivante, Tſao-tſao ſe remit en campagne, réſolu
194. d'exterminer Tao-kien. Liéou-pi, venu au ſecours de ce dernier, ſe préſenta devant Tſao-tſao pour l'engager à ſe déſiſter de ce deſſein, ou pour lui livrer bataille, s'il ne vouloit entendre à aucun accommodement. Liéou-pi ne put rien obtenir, & forcé d'en venir aux mains, il fut battu & ſon armée entièrement défaite. Cet échec effraya ſi fort Tao-kien, qu'il étoit déterminé à chercher ailleurs un aſyle, lorſque Tchang-miao débaucha un corps de troupes de l'armée

(1) Ou Peng-tching; c'eſt Pé-ſiu-tchéou du Kiang nan.

(2) Hai-tchéou de Hoai-ngan-fou du Kiang-nan.

de Tſao-tſao, avec lequel il paſſa au ſervice de Liéou-pi, & par cette défection Tſao-tſao fut obligé de renoncer à toute entrepriſe.

[illegible]

Tchang-miao, dans ſa jeuneſſe, aimoit fort les plaiſirs, auxquels il ſe livroit ſans beaucoup de réſerve : il étoit d'ailleurs d'un caractère ſi léger & ſi inconſtant, qu'il ne pouvoit s'attacher à perſonne : il avoit cependant commencé par ſe lier avec Yuen-chao & Tſao-tſao; mais lorſque Yuen-chao fut nommé généraliſſime, il crut remarquer en lui des airs de hauteur & de mépris à ſon égard, & il le quitta pour ſe donner à Tſao-tſao. Yuen-chao, piqué de ſa déſertion, ſollicita beaucoup Tſao-tſao de le faire mourir, mais il refuſa abſolument de lui donner cette ſatisfaction. Tchang-miao voyant Yuen-chao obſtiné à le perdre, craignit que Tſao-tſao ne lui fît le même traitement qu'il venoit de faire ſubir à Hou, gouverneur de Kieou-kiang, pour avoir mal parlé de lui : il crut devoir prendre ſes précautions en le quittant, pour paſſer du côté de Tao-kien.

Tchin-kong, officier de l'armée de Tſao-tſao, avoit auſſi contre lui des ſujets de mécontentement & ſongeoit à prendre parti ailleurs. Se trouvant ſeul avec Tchang-miao & Tchang-tchao ſon frère, il s'ouvrit à eux ſur le projet qu'il rouloit dans ſa tête, & dit à Tchang-miao, que dans la confuſion où l'empire ſe trouvoit, chacun cherchant à faire ſes affaires, il devoit auſſi s'occuper des ſiennes : il lui fit voir la poſſibilite pour lui d'y réuſſir, étant gouverneur d'un pays où il trouveroit des ſoldats aguerris : il lui montra le Chan-tong preſque abandonné par Tſao-tſao, & dégarni de troupes, en ajoutant que Lu-pou, un des plus braves hommes de l'empire, & qui entendoit le mieux la guerre, étoit ſans emploi & ſans retraite, & qu'il [illegible]

De l'Ere Chrétienne. 194. Han-hien-ti.

charmé de trouver l'occasion de servir. Ce fut ce conseil qui détermina Tchang-miao à quitter le service de Tsao-tsao & à se faire un arrondissement, d'où il pût attendre, en sûreté, l'événement des troubles qui agitoient l'empire. Tchang-miao appella Liu-pou, qu'il fit gouverneur de Yen-tchéou, dont il s'empara avec le secours de cet officier.

Tao-kien embarqué dans une guerre difficile à soutenir, par la perfidie d'un de ses officiers qui lui avoit attiré Tsao-tsao sur les bras, en eut tant de chagrin qu'il en tomba malade. Il étoit innocent du meurtre du père de Tsao-tsao & de sa famille; mais Tsao-tsao, qui l'en croyoit complice, s'acharnoit à le perdre & à l'exterminer. Tao-kien, sensible au service inespéré & volontaire que Lieou-pi lui avoit rendu en venant à son secours, voulut lui en témoigner sa reconnoissance, en se démettant en sa faveur du gouvernement de Yu-tchéou : il écrivit en conséquence à la cour pour en avoir l'agrément, qui lui fut accordé, à condition que Lieou-pi, du vivant de Tao-kien, feroit sa résidence à Siao-peï.

A la sixième lune de cette année, on ressentit deux tremblemens de terre à Tchang-ngan, & le trente, il y eut une éclipse de soleil. La grande sécheresse qu'il fit cette année, mit la cherté aux grains & causa une si grande disette, qu'à la cour même, on fut obligé de manger de la chair humaine.

Tsao-tsao, qui ne se trouvoit plus en état de rien entreprendre contre Tao-kien, depuis la défection de Tchang-miao, avoit repris le chemin de ses états. Il eut à peine fait deux journées de marche, qu'on vint lui annoncer que Tchang-miao avec Liu-pou, qu'il avoit fait son général, s'étoient emparés de presque tout le pays de Yen-tchéou, & qu'il ne lui en restoit que trois *hien*. Tsao-tsao ne parut point troublé

de cette nouvelle : il connoissoit la bravoure de Liu-pou, mais il étoit persuadé qu'il avoit peu de tête, & qu'il lui seroit facile, s'il ne pouvoit en venir à bout par la force, d'y réussir par la ruse : ainsi il continua sa route comme s'il eût ignoré cette perte.

[illegible]

Au premier avis que Liu-pou eut de l'approche de Tsao-tsao, il laissa à Yen-tchéou dix mille hommes de garnison, avec deux officiers de mérite pour la défendre, & il se disposoit à partir à la tête de l'armée, lorsque Tchin-kong lui demanda ce qu'il prétendoit faire. Comme Liu-pou lui dit qu'il vouloit aller à Pou-yang, Tchin-kong lui représenta qu'il étoit plus important de conserver Yen-tchéou, & que dix mille hommes auprès de Taï-chan suffiroient pour arrêter toute l'armée de Tsao-tsao. « Ce fut ainsi, ajouta Tchin-kong, que » Han-sin défit autrefois l'armée de Pa-ouang, & qu'il se ren- » dit maître du royaume de Tchao. Vous ne pouvez mieux » faire que de suivre l'exemple de ce grand capitaine, en » gardant le passage de Taï-chan, & en coupant les vivres à » l'ennemi ». Loin de suivre un conseil dont l'expérience du passé prouvoit la sagesse, Liu-pou lui répondit qu'il ignoroit les raisons qui le déterminoient à aller occuper le poste de Pou-yang, & qu'il devoit s'en rapporter à lui sur ce qu'il étoit à propos de faire dans la conjoncture présente. Ainsi Liu-pou partit, quelques efforts que fit Tchin-kong pour l'en détourner.

Tsao-tsao, persuadé que Liu-pou n'auroit pas songé à faire garder le passage de Taï-chan, détacha Tsao-gin avec un corps de ses meilleures troupes, en lui ordonnant, si le passage étoit libre, de profiter de la nuit pour le franchir, & d'aller du même pas investir Yen-tchéou : il lui promit de le suivre de près. Tsao-tsao ne douta point que Liu-pou ne se fût porté

De l'Ère Chrétienne. 194. Han-hien-ti.

du côté de Pou-yang, & il en prit la route dans la résolution de le combattre.

Tchin-kong voyant que Tsao-tsao alloit leur tomber sur les bras, & qu'il n'étoit pas éloigné, conseilla à Liu-pou de ne pas lui donner le temps de faire reprendre haleine à ses troupes. Mais Liu-pou lui répondit qu'il vouloit au contraire lui laisser tout le temps de se remettre des fatigues de sa marche, afin de lui prouver qu'il ne le craignoit pas, en ajoutant qu'il se proposoit ensuite de le bien battre; mais Tchin-kong lui dit qu'il doutoit fort qu'il tînt parole. Tsao-tsao s'approcha tranquillement de Pou-yang & vint camper à la vue des retranchemens de Liu-pou, dans la résolution de lui livrer bataille dès le lendemain. Il la donna effectivement, mais il fut repoussé & contraint de reculer à quarante *ly* du champ de bataille : cet échec l'obligea de rappeller Tsao-gin avec sa division.

Le soir même de sa défaite, Tsao-tsao ayant su qu'à l'orient de Pou-yang il y avoit un piquet de l'armée de Liu-pou assez éloigné de son camp, il conçut le dessein de l'enlever pendant la nuit, s'imaginant que Liu-pou ne le croiroit pas capable de faire un coup de main aussi hardi, sur-tout venant d'être battu. Tchin-kong qui connoissoit mieux Tsao-tsao que Liu-pou, lui conseilla de faire soutenir ce piquet; mais Liu-pou méprisant cet avis, lui dit qu'il pourroit le faire renforcer s'il le vouloit, mais que quant à lui, il s'en donneroit bien de garde, parce que Tsao-tsao pourroit croire qu'il le craignoit.

Les mesures de Tsao-tsao étoient si bien prises, qu'il défit ce piquet aussi-tôt qu'il l'eut attaqué; mais ses soldats s'étant dispersés pour piller, les troupes que Tchin-kong envoyoit les trouvant en désordre, les chargèrent vivement. Tsao-tsao qui, dans l'obscurité, les prit pour ceux qu'il venoit d'attaquer,

fit

DE L'ERE CHRÉTIENNE. 194. *Han-hien-ti.*

fit avancer un corps qui n'avoit point encore donné, & qui avoit gardé ſes rangs. Le choc fut vif, & dura juſqu'au jour, que Liu-pou accourut au ſecours des ſiens. Son approche obligea Tſao-tſao à battre en retraite & à regagner ſon camp.

Les deux armées reſtèrent dans l'inaction pendant plus de cent jours, qu'elles paſsèrent à s'obſerver réciproquement. Celle de Liu-pou étoit trop ſupérieure en nombre pour que Tſao-tſao osât riſquer une action déciſive. De ſon côté Liu-pou, depuis le dernier échec, commença à ſe mettre ſur ſes gardes contre les ruſes de Tſao-tſao, & craignoit de s'engager de peur de quelque ſurpriſe.

La récolte ayant été mauvaiſe, il régna une eſpèce de famine dans la province qui étoit le théâtre de cette guerre. Tſao-tſao voyoit ſes proviſions tirer à leur fin, & Liu-pou n'en pouvoit faire venir qu'à grands frais & avec beaucoup de difficulté. Cette raiſon obligea les deux armées à quitter la plaine & à rentrer dans leurs quartiers.

Dans ces entrefaites, Tao-kien mourut à Pong-tching. Se ſe ſentant près de ſa fin, il envoya chercher Lieou-pi pour lui remettre ſon gouvernement, mais ce prince n'arriva qu'après ſa mort. Mi-tchou lui fit part des dernières volontés de Tao-kien, qui l'avoit nommé ſon ſucceſſeur, après avoir en obtenu l'agrément de la cour. Lieou-pi faiſant quelque difficulté d'accepter cette place, Mi-tchou lui dit qu'il auroit tort de la refuſer, parce qu'étant de la famille impériale, ce gouvernement le mettroit en état de la ſoutenir ſur le penchant de ſa chûte. Ce motif détermina Lieou-pi à prendre le gouvernement qu'on lui offroit.

La cour n'étoit pas moins agitée que les provinces. Li-tſou & Kouo-ſsé s'y comportoient plutôt en brigands qu'en ſujets

De l'Ere Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

de l'empire. La province de la cour, autrefois composée de plusieurs centaines de mille familles, étoit presque déserte, & exposée à leurs cruautés & à leur brigandage. Ces deux officiers de Tong-tcho, sous prétexte de venger sa mort, y avoient porté la désolation à son comble.

Fan-tchéou, moins barbare qu'eux, jugeant que cet état de violence ne pourroit long-temps subsister, avoit cherché à gagner la confiance des troupes. Li-tsouï & Kouo-sé en prirent de l'ombrage, & comme les plus grands crimes ne coûtent rien aux scélérats, Li-tsouï invita Fan-tchéou à le venir trouver chez lui, sous prétexte d'une affaire de conséquence, & il le fit assassiner par des gens qu'il avoit apostés. Cette trahison inspira de la défiance à leurs officiers, qui craignoient d'éprouver le même traitement que Fan-tchéou. Li-tsouï & Kouo-sé eux-mêmes, commencèrent à se redouter mutuellement & à se faire chacun un parti : les choses furent poussées au point que ces deux officiers de Tong-tcho en vinrent à une rupture ouverte. Ils prirent les armes, & leur querelle mit l'empereur & la cour dans le plus grand embarras.

Tsao-tsao qui, dans sa première campagne contre Liu-pou, n'avoit pu recouvrer son pays de Yen-tchéou, jugeant qu'il en viendroit difficilement à bout, tant que Liu-pou s'y opposeroit à la tête d'une armée plus forte que la sienne, chercha à se dédommager de cette perte par de nouvelles conquêtes. Ayant appris la mort de Tao-kien, il porta ses vues sur Pong-tching, espérant rencontrer peu de difficultés à s'en rendre maître. Il en parla même à Sun-yu, l'un des principaux officiers de son conseil, comme d'une chose dont le succès lui paroissoit assuré.

Sun-yu, qui pensoit différemment, lui dit que Lieou-pang, avant que d'avoir fondé la dynastie des *HAN*, s'étoit contenté,

dans les commencemens, de conserver le pays de Koan-tchong, sans songer à faire d'autres conquêtes, qui auroient nécessairement divisé ses forces ; & que, quoiqu'il eût reçu plusieurs échecs, il s'en étoit toujours relevé par les secours qu'il tiroit du Koan-tchong, avec lesquels il étoit enfin parvenu à se rendre maître de tout l'empire. Sun-yu lui dit encore qu'en entreprenant la conquête du Pong-tching, où il trouveroit certainement des obstacles, il faudroit qu'il laissât une partie de ses troupes dans le Yen-tchéou, afin d'y conserver les places qui lui restoient ; & qu'alors, affoibli également des deux côtés par la division de ses forces, il risqueroit de tout perdre. Ainsi Sun-yu concluoit qu'il valoit mieux ne suivre qu'un seul objet, & préférer de tenter les moyens de rentrer dans Yen-tchéou comme étant la capitale de ses états.

Dans le temps que Tsao-tsao & Sun-yu balançoient les avantages du parti le plus prudent à suivre dans la conjoncture actuelle, Hia-héou-tan vint leur dire que les deux officiers auxquels Liu-pou avoit confié la garde de Yen-tchéou, en étoient sortis avec la garnison, pour escorter des convois qu'ils menoient au camp de Liu-pou. Tsao-tsao, sans perdre de temps, détacha Li-tien, un de ses meilleurs officiers, avec un corps de cavalerie, en lui ordonnant de forcer la marche jour & nuit, pour aller, par un chemin détourné, investir Yen-tchéou ; & il se disposa lui-même à le suivre, par la route ordinaire, avec le reste de l'armée.

Sur l'avis que reçurent les deux officiers de Liu-pou que Tsao-tsao étoit décampé & qu'il prenoit la route de Yen-tchéou, ils crurent que c'étoit une feinte de sa part pour venir enlever leur convoi ; ainsi ils lui firent prendre les devans, & restèrent en arrière pour amuser Tsao-tsao, en faisant la petite

guerre, afin de donner au convoi le temps d'arriver au camp. Ils se proposoient ensuite de retourner à Yen-tchéou & de la bien défendre contre ses attaques.

Suivant ce plan, les deux officiers se retranchèrent sur la pente d'un côteau, où les coureurs de Tsao-tsao les ayant apperçus, en furent donner avis à ce général. Tsao-tsao fit faire halte à son armée le reste du jour; la nuit suivante il marcha sans tambours, & se trouva le lendemain, dès le matin, à la vue de l'ennemi, que cette apparition inattendue jetta dans la plus grande consternation. Sans leur donner le temps de revenir de leur surprise, il les fit attaquer & força leurs retranchemens. Li-fong, un des deux officiers de Liu-pou, resta sur la place. L'autre, nommé Siué-lan, se sauva avec les débris de ses troupes du côté de Yen-tchéou, afin de se jetter dans cette place, qu'il ne doutoit pas que Tsao-tsao ne vînt attaquer à la suite de sa victoire : mais étant obligé, pour y arriver, de passer sur un pont, il le trouva occupé par Li-tien, qui, le voyant en déroute, tomba sur lui & acheva sa défaite. Siué-lan fut trouvé parmi les morts, percé d'un coup de flèche.

Les habitans de Yen-tchéou ouvrirent leurs portes à Tsao-tsao. Il ne séjourna dans cette ville que pour y rétablir l'ordre & le calme, & il en partit pour aller faire le siége de Pou-yang. Liu-pou qui s'attendoit que cette place tiendroit au moins autant de temps qu'il lui en faudroit pour la secourir, s'étoit mis en marche pour s'y rendre; de sorte que les deux armées se rencontrèrent au moment que Liu-pou reçut la nouvelle de la prise de Pou-yang. Désespéré de cette perte, Liu-pou, quoiqu'inférieur en nombre, voulut risquer le sort d'une bataille, dans l'espérance que s'il en sortoit victorieux, il lui seroit facile de reprendre Yen-tchéou. Tsao-tsao ne recula point : l'action

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE. 194. *Han-hien-ti.*

fut vive & meurtrière. La victoire, long-temps disputée, se déclara enfin pour Tsao-tsao, qui poursuivit l'ennemi jusqu'aux portes de Pou-yang. Liu-pou s'attendoit d'y trouver une retraite; mais les habitans lui en fermèrent les portes & se déclarèrent pour Tsao-tsao. Liu-pou se vit obligé de tourner bride vers Ting-tao (1), où il fut rejoindre Tchang-miao & son frère Tchang-tchao.

Après avoir mis Pou-yang en état de défense, en y laissant une forte garnison, Tsao-tsao dirigea sa marche vers Ting-tao, la seule place qui lui restoit à prendre pour avoir entièrement recouvré les dépendances de son ancien gouvernement. Il fut camper à quarante *ly* de cette ville, dans une plaine, où il trouva des fourages & des grains en abondance, parce que la moisson approchoit : son camp étoit appuyé d'un bois, & comme il se passa quelques jours sans qu'il fît aucune tentative sur Ting-tao, Liu-pou en sortit pour observer son ennemi. Voyant que Tsao-tsao ne faisoit aucun mouvement, il crut qu'il lui avoit dressé quelque embuscade dans le bois; ainsi il n'osa s'engager plus avant & se retira.

La retraite de Liu-pou fit juger à Tsao-tsao qu'il avoit craint quelque piége, & dès la nuit suivante il lui en tendit effectivement un. Il plaça de distance en distance, dans le bois, beaucoup d'étendards, & à la pointe du jour il sortit de son camp, où il ne laissa qu'une cinquantaine de tambours, avec quelques gens inutiles, auxquels il ordonna de faire beaucoup de bruit quand ils verroient venir à eux Liu-pou; & lui, masqué par un côteau, fit défiler ses troupes pour couper le chemin à Liu-pou, à la première sortie qu'il feroit.

(1) Ting-tao-hien de Tsao-tchéou de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

Rentré dans la ville, Liu-pou rendit compte à Tchang-miao & à Tchin-kong de la raiſon qui l'avoit fait retourner ſur ſes pas. Tchin-kong lui dit qu'avec Tſao-tſao il falloit toujours avoir le pied prompt & l'œil au guet. Et comme ils étoient encore à s'entretenir des ruſes de ce général, on vint leur annoncer qu'on voyoit flotter dans le bois beaucoup d'étendards. Liu-pou, ſe félicitant d'avoir rencontré ſi juſte, ſortit avec toute la garniſon pour y aller mettre le feu & forcer le camp de Tſao-tſao : il ne laiſſa dans la ville que Tchang-miao, Tchang-tchao, Tchin-kong & peu de ſoldats.

Lorſqu'il vit le feu s'élever dans le bois, il marcha droit au camp de Tſao-tſao, qu'il trouva entiérement dégarni. Il comprit qu'il étoit perdu ; mais voulant regagner Ting-tao, Tſao-tſao lui en coupa le chemin, & tomba ſur ſon armée qu'il tailla en pièces. Liu-pou battu, ſe vit contraint d'aller chercher un aſyle auprès de Lieou-pi.

Tchang-miao & Tchin-kong apprenant cette défaite, n'attendirent pas que la ville fût inveſtie ; ils ſe retirèrent en diligence, l'un vers Yen-cho, & l'autre auprès de Lieou-pi. A l'égard de Tchang-tchao, s'étant laiſſé enfermer dans Ting-tao & déſeſpérant d'échapper, il ſe pendit. Ting-tao ouvrit ſes portes à Tſao-tſao, qui par ſon habileté recouvra tout ce que Tchang-miao lui avoit enlevé. Il ſe rendit ſi puiſſant, qu'il ſe vit bientôt en état de tirer l'empereur de la ſervitude où Li-tſio & Kouo-ſſé le retenoient.

La querelle entre Li-tſouï & Kouo-ſſé s'étoit échauffée au point qu'ils en étoient venus aux voies de fait. Li-tſouï s'étoit ſaiſi de l'empereur, & après avoir pillé le palais, il y avoit fait mettre le feu : il réduiſit encore en cendres tous les tribunaux. Kouo-ſſé tenoit en chartre privée tous les grands, dont

De l'Ere Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

il prétendoit que les délibérations, qu'il leur dictoit, devoient être préférées aux ordres de l'empereur, tant que ce prince seroit prisonnier entre les mains de Li-tsouï.

L'empereur au désespoir d'être traité si indignement, trouva moyen de faire dire à Yang-picou & Tchu-tsiun, que Kouo-ssé n'avoit point arrêtés, de tâcher de réconcilier ces deux ennemis. Ils s'adressèrent d'abord à Kouo-ssé, qui, charmé de ce qu'ils venoient d'eux-mêmes se livrer entre ses mains, les retint. Tchu-tsiun en fut si affligé, qu'il mourut peu de jours après. Yang-picou indigné de voir l'état déchiré par ses propres sujets, le témoigna vivement à Kouo-ssé, qui mit le sabre à la main, en faisant mine de vouloir lui fendre la tête afin de l'intimider; mais Yang-picou, sans faire paroître la moindre altération, lui dit d'un ton ferme : « Votre devoir est de servir l'empire ; » vous travaillez à sa ruine, au lieu de chercher à appaiser les » troubles qui l'agitent : si je ne dois être témoin que de ses » malheurs, la vie peut-elle avoir pour moi des attraits » ? Cette réponse calma la colère de Kouo-ssé, & il n'osa pousser les choses à la dernière extrémité.

Cependant afin de s'attacher les troupes qui étoient à son service, & principalement les *Kiang*, Li-tsouï leur fit distribuer une partie des richesses qu'il avoit tirées du palais, en leur promettant encore, s'ils le servoient fidelement, de leur donner les femmes qu'il en avoit enlevées. Dès la même nuit, Kouo-ssé vint attaquer son camp, & fut vigoureusement repoussé. Li-tsouï fut obligé de faire changer de quartier à l'empereur, parce que les fleches lancées dans cette attaque incommodoient beaucoup celui qu'il occupoit. Il fit éloigner ce prince, & lui donna une garde nombreuse, en défendant de laisser approcher personne.

Dans la confuſion qui devoit néceſſairement ſuivre une levée de boucliers auſſi précipitée, on n'avoit pas eu le temps de faire des magaſins : les vivres manquèrent bientôt, ſurtout aux gens qui ſervoient l'empereur. Il fit dire à Li-tſouï de leur fournir au moins du riz & du bœuf ; mais cet officier répondit avec inſolence, que loin de rien donner à ſon monde, il alloit lui retrancher à lui-même une partie de ſes proviſions. L'empereur verſa des larmes quand on lui rendit une réponſe auſſi dure.

Pénétré de ſe voir dans cet état d'aviliſſement, ce Prince voulut faire une ſeconde tentative pour raccommoder ces deux rivaux. Il chargea de cette négociation Hoang-fou-li, qui ramena Kouo-ſſé à un eſprit de conciliation ; mais il trouva Li-tſouï abſolument décidé à n'entendre à aucun accommodement, qui lui demanda, ſi avec une armée comme la ſienne il devoit craindre Kouo-ſſé. Li-tſouï ajouta qu'il devoit d'ailleurs connoître la différence qu'il y avoit entre eux pour l'habileté. Hoang-fou-li lui repréſenta que Tang-tcho lui-même, du plus haut degré de puiſſance, étoit cependant tombé immolé de la main de Liu-pou, qu'il avoit comblé de bienfaits. Il lui dit encore que ſon propre intérêt étoit de ſe conſerver dans le rang élevé qu'il occupoit, & de tranſmettre à ſes héritiers ſa gloire & ſes richeſſes, plutôt que de s'expoſer, par un faux point d'honneur, à perdre tous les avantages qu'il s'étoit procurés par ſon mérite & par ſa capacité. Hoang-fou-li ajouta que Kouo-ſſé ne faiſoit pas plus de mal en retenant priſonniers les grands, que lui en privant ſon ſouverain de ſa liberté. Ces dernières paroles piquèrent ſi vivement Li-tſouï, qu'il lui auroit fendu la tête d'un coup de ſabre, s'il ne l'eût eſquivé en ſe ſauvant au plus vîte.

Hoang-

De l'Ère Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

Hoang-fou-li regardant comme un affront les menaces de Li-tſouï, ſe mit à crier qu'il s'étoit révolté contre l'empereur, & qu'il vouloit même tuer ce prince pour s'emparer de ſon trône. L'empereur qui l'entendit, lui fit dire de s'éloigner, de peur que Li-tſoui ne lui fît un mauvais parti. Cependant les cris de Hoang-fou-li firent impreſſion ſur pluſieurs officiers, qui réfléchiſſant ſur la conduite de leur général, virent que Hoang-fou-li n'avoit pas tort de l'accuſer. Ils conſultèrent en ſecret ſur les moyens de rendre à l'empereur ſa liberté. Yang-fong propoſa de tuer Li-tſoui. Ce moyen de délivrer l'empereur étoit prompt & sûr, mais l'exécution n'en étoit pas facile. Yang-fong s'en chargea lui-même, & il en ſeroit venu à bout, s'il n'eut été trahi par un de ceux qu'il y vouloit employer. Li-tſoui furieux ne ſut pas ſe modérer : la découverte de ce complot contre ſes jours lui fit proférer les menaces les plus terribles contre Yang-fong, qui eut le temps de ſe ſauver avec les troupes qui étoient à ſes ordres. Sa défection en entraîna encore d'autres par l'eſtime qu'ils avoient pour lui, & ils quittèrent le ſervice de Li-tſoui.

Dans ces entrefaites, Tchang-tſi arriva du Chan-ſi avec un corps conſidérable de troupes, & fut camper à la vue de Li-tſoui & de Kouo-ſſé. Il venoit ſervir l'empereur contre ces deux rebelles, qu'il fut trouver d'abord l'un après l'autre, pour les engager à s'arranger à l'amiable. Il propoſa enſuite à l'empereur d'aller demeurer à Hong-nong (1). Quoique ce prince ne fût pas en état de refuſer cette propoſition, il auroit mieux aimé retourner à Tchang-ngan. Avant qu'on eût pris un parti pour fixer la réſidence de l'empereur, les *Kiang* demandèrent qu'on

(1) Chen-tcheou, dépendant de Ho-nan-fou, capitale du Ho-nan

De l'Ere Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

tînt la promesse qu'on leur avoit faite de leur partager les femmes du palais. L'empereur embarrassé de les satisfaire sur ce point, chargea Kia-yu d'aller trouver leur chef, & de lui promettre que quand tout seroit pacifié, il leur donneroit à cet égard toute la satisfaction qu'ils pouvoient desirer. Ces *Kiang*, contens de cette assurance, abandonnèrent Li-tsouï & retournèrent dans leur pays.

Li-tsouï, affoibli par ces défections, chercha lui-même à renouer l'accommodement qu'il avoit d'abord refusé. Il fit sonder Kouo-ssé, auquel la présence de Tchang-tsi en imposa de manière à n'oser reculer. Ainsi il ne fut plus question que d'arrêter l'endroit où l'empereur tiendroit sa cour.

Kouo-ssé vouloit qu'il l'établit à Kao-ling (1) : Tchang-tsi & les grands insistoient pour Hong-nong ; de sorte que Kouo-ssé se voyant contredit, signifia à l'empereur qu'il s'y opposoit. Cette réponse arrogante, qui ressembloit à un ordre, chagrina si fort l'empereur, qu'il ne put prendre aucune nourriture ce jour-là. Kouo-ssé instruit de la peine qu'il lui causoit, lui fit proposer d'aller en attendant à Sin-fong (2), ce qui fut accepté.

La cour s'étant rendue à Sin-fong, Kouo-ssé sollicita beaucoup l'empereur, mais secrétement, de retourner à Meï-ou, parce qu'il y avoit plus de crédit qu'ailleurs. Quelques précautions qu'il eût prises pour dérober son projet à la connoissance de Tchang-tsi, ce dernier en eut vent, & soupçonnant par-là ses mauvaises intentions, il s'aboucha avec Yang-ting, Tong-tching & Yang-fong, afin de faire échouer le dessein de

(1) Kao-ling-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

(2) Lin-tchang-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

Kouo-ssé. Celui-ci jugeant qu'ils l'avoient éventé, eut peur qu'ils ne lui fissent un mauvais parti; il abandonna ses soldats & fut se cacher dans une des montagnes du midi.

De l'Ere Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

L'empereur, délivré de Kouo-ssé, partit de Sin-fong & prit la route de l'est avec Yang-ting, Tong-tching & Yang-fong, qui avoient avec eux quelques mille soldats. Lorsqu'ils arrivèrent à Hoa-yn (1), Toan-oueï vint recevoir l'empereur à la tête de ses troupes, & il lui fournit tous les rafraîchissemens dont il avoit besoin pour lui & pour sa suite, en le priant de descendre dans son camp. Yang-ting, qui n'étoit pas bien avec Toan-oueï, fit courir le bruit que les offres de cet officier cachoient quelque dessein contraire aux intérêts de l'empereur, & qu'il ne cherchoit à l'attirer dans son camp que pour le tromper. Quoique Tchao-oueï, Yang-pieou & Lieou-ngaï se rendissent garans de la droiture des intentions de Toan-oueï, l'empereur, dans des circonstances où il étoit difficile de se fier à quelqu'un, ne se rendit point à l'invitation.

Yang-ting voyant l'empereur prévenu contre Toan-oueï, sollicita ce prince de donner l'ordre d'attaquer son camp. L'empereur le refusa, en disant qu'un simple soupçon ne suffisoit pas, pour en venir à cette extrémité avec quelqu'un qui avoit plutôt montré du zèle pour son service que cherché à lui être contraire. Yang-ting, fâché de manquer l'occasion de se venger de Toan-oueï, changea de batterie; il gagna Yang-fong & Tong-tching, qui réunirent leurs troupes aux siennes pour forcer le camp de Toan-oueï. Ce dernier, persuadé de leur mauvaise volonté, se tenoit sur ses gardes, & il repoussa vigoureusement leur attaque.

(1) Hoa-yn-hien de Hoa-tchéou de Si-ngan-fou du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

Cette insulte auroit dû refroidir Toan-oueï pour le service de l'empereur ; cependant son zèle ne se rallentit point : il continua de lui fournir, & à sa suite, tous les vivres nécessaires. Cette conduite convainquit tout le monde de la droiture de ses vues.

Li-tsouï & Kouo-ssé, qui s'étoient reconciliés, apprenant l'insulte gratuite faite à Toan-oueï, contre le gré de l'empereur, crurent l'occasion favorable de se saisir une seconde fois de la personne de ce prince : ils accoururent le serrer de fort près & le harceloient sans cesse. A la première rencontre, Yang-ting, qu'on ne voyoit plus de bon œil depuis l'affaire de Toan-oueï, profita de l'occasion pour s'enfuir seul du côté de King-tchéou. Tchang-tsi, s'étant brouillé avec Tong-tching & Yang-fong, déserta aussi, & fut joindre Li-tsouï & Kouo-ssé.

L'empereur continua cependant sa route vers Hong-nong, ayant sans cesse Li-tsouï & Kouo-ssé à ses trousses : ils le suivirent jusqu'à Tong-kien (1), où Tong-tching & Yang-fong résolurent d'en venir à une action générale, dans laquelle ils furent complettement battus. La plus grande partie de leur monde resta sur le carreau ; les équipages de l'empereur & de l'armée, le sceau même & les papiers les plus importans de la couronne furent pris. Les grands qui échappèrent au carnage furent faits prisonniers : l'empereur, l'impératrice, Tong-tching & Yang-fong eurent peine à se sauver avec quelques centaines de soldats. Jamais défaite ne fut plus grande ni plus désastreuse. L'empereur fut contraint de passer la nuit dans son char, & tous ceux qui l'accompagnoient couchèrent

(1) A sept *ly* au sud-ouest de Chen-tchéou du Ho-nan.

exposés aux injures de l'air à Tſao-yang (1), dans un déſert où il n'y avoit jamais eu la moindre hutte.

Dans cette détreſſe, Yang-fong & Tong-tching envoyèrent vers Li-yo, Han-ſien, Hou-tſai, & même vers les *Hiong-nou* du midi, qui étoient entrés ſur les terres de l'empire, demander du ſecours. Pendant ce temps-là, ils cherchèrent à amuſer Li-tſoui & Kouo-ſſé par des propoſitions d'accommodement. Lorſqu'ils eurent reçu quelque renfort, ils ſe rendirent plus difficiles dans cette négociation ; & quand toutes les troupes qu'ils attendoient furent arrivées, ils la rompirent entièrement : ils marchèrent même contre l'ennemi, qu'ils battirent & forcèrent à donner quelque relâche à l'empereur.

Tong-tching & Yang-fong profitant de ce premier ſuccès, s'avancèrent du côté de l'eſt ; mais ils n'eurent pas fait une demi-journée de chemin, que Li-tſoui & Kouo-ſſé, après avoir ramaſſé les débris de leur armée, revinrent les inquiéter dans leur marche. Comme les *Hiong-nou* s'étoient retirés auſſi-tôt après la bataille, le parti de l'empereur ſe trouvoit affoibli de beaucoup : Yang-fong & Tong-tching ne jugèrent pas de meilleur moyen de ſe mettre à l'abri de leurs inſultes, que de paſſer le Hoang-ho à Ti-tchou (2) pour le repaſſer enſuite à Mong-tſin (3). Li-yo prit les devans, laiſſant le commandement de l'armée à Han-ſien, qui amuſa ſi bien l'ennemi, qu'il donna le temps à l'empereur & à toute ſa ſuite de paſſer tranquillement. Han-ſien fit enſuite filer peu-à-peu ſes troupes, de manière que n'ayant plus avec lui qu'un eſcadron de cava-

(1) A neuf *ly* au ſud-oueſt de Chen-tchéou.

(2) A quarante *ly* à l'eſt de Chen-tchéou.

(3) Mong-tſin-hien du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

lerie, il tourna bride tout à coup & passa à la vue des ennemis pour venir rejoindre l'empereur; mais comme ce prince & ses gens avoient été obligés d'abandonner leurs chevaux pour traverser plus librement le fleuve, & se trouvant dans un pays où il n'y en avoit point, on attela des bœufs à un chariot, sur lequel on fit monter l'empereur & l'impératrice: officiers & soldats, maîtres & valets, tout suivoit à pied. L'empereur logea cette nuit dans une mauvaise chaumière, où le paysan qui l'habitoit ne put lui donner que des mets grossiers, dont il ne put manger; ainsi il resta à jeun jusqu'au lendemain.

Yang-piao & Han-yong, qui le joignirent le jour suivant, ne purent s'empêcher de verser des larmes, en voyant le triste état où leur maître étoit réduit; sa situation étoit d'autant plus cruelle, qu'on désespéroit de pouvoir l'en tirer de si-tôt. Les vivres leur manquoient absolument: la famine avoit fait déserter la plupart des habitans de ces cantons, & ceux qui étoient restés, ne vivoient que de racines sauvages & d'écorces d'arbres. On trouvoit par-tout des corps morts sans sépulture: la faim & la misère avoient fait périr une quantité de monde. L'empereur & sa suite auroient infailliblement succombé, si, en arrivant à Ngan-y (1), Ouang-y, gouverneur de Ho-tong, ne fût venu à leur secours. Ce gouverneur apprenant le triste état où étoit l'empereur, fit partir un grand nombre de chariots chargé de toutes sortes de provisions, & de quantité de pièces de soie & de toile, qui arrivèrent fort à propos. Les pièces de soie furent distribuées aux officiers, & la toile aux soldats. Les vivres étoient si abondans, que l'armée en eut pour plusieurs jours.

(1) Ngan-y-hien de Kiaï-tchéou de Ping-yang-fou du Chan-si.

Ouang-y trouva l'empereur logé dans une hutte qui n'avoit ni porte ni fenêtres. Ce ſpectacle le toucha juſqu'aux larmes : il fit ſolliciter Li-tſouï & Kouo-ſſé de rentrer dans le devoir ; mais tout l'effet de ſa négociation n'aboutit qu'à procurer la liberté à quelques femmes du palais & à quelques grands, qu'ils retenoient priſonniers.

Les vaſſaux de l'empire n'ignoroient pas la détreſſe où ſe trouvoit leur ſouverain ; mais dans ces temps de trouble, chacun ſongeoit à ſes propres affaires, & regardoit la famille des *HAN* comme perdue : quelques-uns même ne deſeſpéroient pas de lui ſuccéder. Li-tſouï & Kouo-ſſé ne s'obſtinoient à ne pas quitter les armes, & n'étoient ſi acharnés à pourſuivre l'empereur, que parce qu'ils enviſageoient que celui qui auroit ce prince en ſon pouvoir, rendroit ſon parti le plus puiſſant & pourroit ambitionner le ſceptre, ou au moins obliger les prétendans à compoſer avec lui pour faire ſa condition meilleure.

Tſo-chéou, attaché à Yuen-chao, lui conſeilla, par les mêmes motifs, d'aller au ſecours de l'empereur, & de tâcher de l'engager à venir établir ſa cour dans la ville de Yé (1) ; parce qu'après l'avoir tiré du cruel embarras où il ſe trouvoit, la reconnoiſſance ne pourroit manquer d'exciter ce prince à lui donner des preuves diſtinguées de ſon amitié, & qu'il s'attireroit encore par-là l'eſtime & le reſpect des grands. Tſo-cheou ajoutoit qu'étant d'une des plus illuſtres familles de l'empire, c'étoit à lui qu'il appartenoit de rendre ce ſervice ſignalé à ſon ſouverain ; ce qui lui ſeroit d'autant plus facile, que tout le pays de ſon obéiſſance étoit en paix, & qu'il étoit environné de ſages qui ſe faiſoient un honneur de le ſervir : enfin, qu'ayant

(1) Tchang-té-fou du Ho-nan.

des ſoldats aguerris & remplis de courage, tous ces avantages ne pouvoient que le faire reſpecter & lui donner beaucoup de prépondérance dans l'empire.

Chun-yu, Kiong & Kouo-tou, trois autres de ſes officiers, lui dirent encore, pour le décider, qu'il étoit impoſſible que la dynaſtie des *HAN* ſe relevât des coups qu'on lui avoit portés, & qu'en allant au ſecours de l'empereur & le tirant de la criſe où il étoit, l'autorité ne pouvoit manquer de tomber entre les mains de celui qui lui rendroit ce ſervice ſi important & ſi néceſſaire. D'ailleurs, ajouta Kouo-tou, c'eſt la plus belle action qu'on puiſſe faire, & il eſt certain que ſi vous ne la faites pas, vous aurez le chagrin de voir un autre ſe couvrir de cette gloire & ſaiſir l'occaſion qui vous eſt offerte, d'être, pour ainſi dire, l'arbitre & le diſpenſateur de l'empire. Ces raiſons ne purent exciter l'ambition de Yuen-chao, ni lui faire vaincre ſon averſion naturelle pour tout ce qui ſe préſentoit avec des difficultés.

Le fidèle Ouang-y ne voulut point quitter l'empereur qu'il ne le vît hors de l'état d'humiliation & de ſouffrance où il l'avoit trouvé. Il le conduiſit à Lo-yang, où il lui procura des vivres & un logement convenable à ſa dignité, & après avoir remis ce prince à la garde de Tong-tching & de Han-ſien, il reprit le chemin de ſon gouvernement, afin d'y donner à ſon maître de nouvelles preuves de ſon zèle, & de maintenir dans la fidélité les peuples de ſon département.

Lorſque Tſao-tſao apprit la triſte ſituation de l'empereur, il ſe comporta bien différemment de Yuen-chao, & propoſa à ſon conſeil d'aller au ſecours de ce prince. Sun-yu appuya fort ſur ce ſentiment, & parla pour détruire les objections de ceux qui le combattoient.

« Nous

[illegible]

« Nous lisons, dit-il, dans l'histoire, qu'autrefois Ouen-kong, » prince de Tçin, pour avoir reconduit dans ses etats l'empe- » reur Siang-ouang, de la dynastie des *Tchéou*, donna, pour » ainsi dire, la loi à tous les princes de l'empire. L'auguste » fondateur de notre dynastie des *Han*, en prenant le deuil » de l'empereur Y-ti, gagna le cœur de tout le monde.

» Lorsque Tong-tcho mit la cour en combustion, n'avez- » vous pas vous-même invité les gouverneurs des provinces à » prendre les armes pour appaiser les troubles que cet ambi- » tieux & perfide sujet avoit excités ? Les affaires du Chan- » tong vous ont empêché de rétablir le calme à la cour, » comme effectivement vous en seriez venu à bout, si vous » n'eussiez pas été obligé de faire diversion pour pacifier vos » propres états & recouvrer des villes qu'on vous avoit enle- » vées pendant votre absence.

» Les nouvelles qui se répandent annoncent que l'empereur » dirige sa route vers Lo-yang, entiérement ruiné par le bar- » bare Tong-tcho ; ce prince n'y sauroit être en sûreté au » milieu de tant de partis qui lui sont contraires. Vous avez » des troupes aguerries & nombreuses, il est digne de vous » d'affermir l'empereur sur son trone ébranlé de toutes parts, » & de relever l'espérance des peuples qui gémissent au milieu » des troubles qui les environnent. Leur liberateur ne peut » manquer d'avoir leur affection, & le succes couronnant » cette entreprise, vous n'aurez point votre egal dans l'em- » pire : au lieu que si vous vous laissez prevenir, vous perdrez » tous les avantages que la fortune semble vous offrir d'elle- » même ; vous perdrez encore le merite de n'avoir pas ete le » plus zélé à secourir votre prince, comme il est du devoir » d'un sujet fidèle de le faire dans l'extrémité où il est reduit ».

De l'Ere Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

Tſao-tſao prit ſur le champ ſon parti, & ſans délibérer plus long-temps, il fit marcher Tſao-hong au devant de l'empereur avec un corps de cavalerie. Cet officier fut bientôt arrêté par les troupes de Tong-tching, qui l'empêchèrent de paſſer : il en donna auſſi-tôt avis à Tſao-tſao, qui, après avoir conſulté Tong-tchao ſur ce contre-temps, le chargea d'écrire en ſon nom à Yang-fong la lettre ſuivante :

« Les malheurs & les troubles ſemblent s'être réunis pour » accabler l'empire ; chacun travaille de ſon côté à augmenter » le mal : il n'y a que des ſujets vertueux & zélés comme » vous, qui puiſſiez remédier efficacement à ces déſordres ; » & ſi vous vouliez agir de concert avec moi, nous parvien» drions ſans doute à procurer une paix ſolide à l'état. Vous » avez des troupes ſur pied, j'ai des magaſins bien approviſion» nés, nos forces réunies en impoſeroient à ceux qui ſeroient » tentés de s'oppoſer au bien que nous voulons faire ; je vous » invite donc à montrer, dans cette occaſion, le zèle dont » vous êtes capable pour les intérêts de votre ſouverain, & » à me ſeconder de tout votre pouvoir pour ne pas rendre » infructueuſes les démarches que je me propoſe de faire en » faveur de l'empire. Mon devoir me met le pinceau à la » main pour vous écrire ; le votre dictera ſans doute la réponſe » que j'attends, & vous fera prendre la réſolution généreuſe » de ſervir l'empire & votre prince contre leurs ennemis ».

Yang-fong & Han-ſien charmés de la propoſition de Tſao-tſao, la communiquèrent à leurs officiers, qui l'approuvèrent également ; ils préſentèrent, en commun, un placet à l'empereur, pour lui demander de nommer Tſao-tſao grand général de l'empire. Ce prince lui en fit en conſéquence expédier le brevet.

De l'Ere Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

Tong-tching ne voulant pas s'attirer un ennemi aussi puissant & aussi redoutable que Tsao-tsao, au passage duquel il ne pouvoit plus s'opposer sans crime, lui dépêcha secrétement un de ses officiers pour le presser de venir. Tsao-tsao, sans attendre les ordres de la cour, se rendit à la seule invitation de Tong-tching, & se mit en marche avec ses troupes. Il joignit ce général, qui profita de cette circonstance pour le prévenir contre Yang-fong & Han-sien, avec qui il étoit brouillé.

Tsao-tsao, qui prétendoit dominer seul à la cour, se laissa facilement aller aux impressions défavorables qu'on voulut lui donner contre eux : il les accusa lui-même de crimes capitaux, & demandoit qu'ils fussent punis ; mais l'empereur qui en avoit reçu des services signalés dans ses malheurs, répondit que ces deux officiers ayant exposé généreusement leur vie pour conserver la sienne, il ne consentiroit jamais à les faire mourir : il défendit même de lui en parler davantage. Cependant ce prince promit à Tsao-tsao de reconnoître le zèle qu'il lui témoignoit en venant à son secours ; & afin de l'en convaincre, il lui remit entre les mains les rênes du gouvernement.

Premier ministre & grand général, Tsao-tsao voulut justifier le choix qu'on avoit fait de lui pour réparer les désordres que les guerres-civiles traînent nécessairement à leur suite. Exact dans l'administration de la justice, il infligeoit avec tant d'équité les peines, que les coupables les subissoient sans se plaindre. Il récompensoit libéralement ceux qui avoient rendu des services à l'état. Tong-tching & douze autres qui s'étoient le plus distingués par leur zèle & leur bravoure, furent, à sa recommandation, élevés à la dignité de princes du second ordre. La cour commença à respirer ; Tsao-tsao en fit disparoître la

De l'Ere Chrétienne. 194. *Han-hien-ti.*

confusion qui s'en étoit emparée depuis si long-temps. Cette tranquillité, dûe à sa sagesse, à sa prudence & à sa justice, mettoit son éloge dans toutes les bouches, & la satisfaction que l'empereur en eut, lui fit presque oublier ses disgraces passées.

*Fin du Tome troisième.*

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.

